

LES ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

populaire

SIN VALOR COMERCIAL

Bruxelles. — Typ. A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, Boulevard de Waterloo, 42.

LES
ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

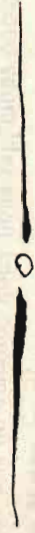
—
1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

1. PÉREZ. OMBR,

2. ANNONSARE,

3. LAEROIX.



En es los tres formos se

cólor es los obre por los de colores.

LA PLAZA, DICIEMBRE 20 de 1929.

1. *TEOR. OBR.*

2. *ANAL. OBR.*

3. *LA OBR.*



4. *Las obras de los autores*

5. *Las obras de los autores*

6. *Las obras de los autores*



A MONSIEUR VICTOR HUGO

GUERNSEY

Votre maison me fut hospitalière, et j'ai eu ce bonheur rare de vous faire oublier l'heure toute une soirée; je n'y eus d'autre mérite que de vous fournir par la réplique l'occasion de tenir vos auditeurs sous le charme de votre parole.

Ce soir-là votre salon devint pour vous une tribune et à quatre ans de distance nous nous rappelons encore vos paroles et nos émotions.

C'est que vous nous aviez raconté l'heure solennelle où toute lutte de plume et de parole devant cesser en présence de la loi violée, vous étiez descendu dans la rue, le cœur armé du triple airain, pour y faire la dernière protestation, y remplir le plus grand des devoirs.

C'est que vous nous aviez dit comment le peuple de Paris, oublieux d'une république assassinée déjà et jouet d'une tra-

dition glorieuse, avait abandonné sa propre cause et ses défenseurs; comment, ouvrier de la dernière heure, vous aviez combattu le bon combat et mérité le salaire tout entier, l'exil vers lequel vous marchiez, priant Dieu d'éclairer la France, et jetant aux quatre vents du ciel l'anathème vengeur.

Puis votre souffle poétique avait évoqué les destinées futures de la France, de la France si près qu'on la voit de vos fenêtres, si loin.....

« Mentre che la vergogna dura..... »

Je vis alors en vous l'incarnation de la patrie gémissante.

Le lendemain j'allais prendre congé de vous, et dans le tête-à-tête je vous rappelais naïvement que du fond de la France je vous avais adressé des vers éclos sur les bancs du collège; je vous disais comment l'art divin m'apparut dans les *Orientales*, source enivrante où je trouvai mes premières extases d'enfant. Devenu vieux maintenant, malgré tous les étonnements que vous avez donnés au monde par vos chefs-d'œuvre successifs, j'ai toujours pour les *Orientales* l'amour naïf, absolu, que les simples comme les docteurs ont pour l'imitation de Jésus. Je puis donc, et depuis longtemps, vous appeler mon maître, puisque c'est à vous que je dois et mes premières émotions et ma première pensée; de l'enfant vous aviez fait un homme.

Je vis alors en vous l'incarnation de la poésie.

Jeté par les destins sur ces rochers anglo-normands que vous aimez, auxquels vous avez dédié vos *Travailleurs de la Mer*, je sentis bientôt se développer en moi l'amour des îles,

ces inconnues des continentaux. Alors je visitai les îles latines, portugaises, espagnoles : les Açores, les îles Madère, les îles du Cap Vert, les îles Canaries ; série de géants qui s'élèvent jusqu'aux cieux et témoignent de l'Atlantide engloutie.

J'ai pensé qu'il pourrait être bon de montrer les idées monarchiques et religieuses qui, dominant toujours la race latine, la dévouent au malheur, à la décadence, et de présenter l'antithèse, l'idée de liberté qui, dominant la race saxonne anglo-normande, lui donne le bien-être en lui permettant le progrès politique.

J'ai pensé qu'il pouvait être utile de montrer l'énergie, la puissance, la dignité et la fortune que la liberté donne à ceux qui la possédant savent la garder, tandis que courbées sous le fardeau de tant de misères et d'abjections, les races latines subissent un despotisme qu'elles invoquent ou détruisent tour à tour, s'oubliant dans les souvenirs de leurs gloires des temps passés. Dans la pente rapide qui les pousse aux abîmes, s'il doit y avoir des temps d'arrêt, il faut qu'elles considèrent la voie suivie par la race du Nord ; la chute les attend si elles ne suivent pas la marche du salut, la voie de la liberté.

J'essaierai de montrer les mœurs, les arts ; l'industrie, le commerce, l'agriculture des insulaires ; leur degré d'instruction, leurs institutions politiques, judiciaires, militaires, religieuses. Je constaterai l'influence salutaire du séjour des îles sur les malades trop effrayés de cette ceinture de vagues, source inépuisable de chaleur qui y fait l'air ambiant si tonique et si doux ; je montrerai les richesses de leur Flore,

les effets prodigieux de leurs volcans et la sereine majesté de l'antique Atlas; je ferai revivre les races primitives ou conquérantes, conservées tout entières, tandis que les peuples du continent, perdant vigueur et originalité, s'effacent de jour en jour.

Nous retrouverons tour à tour, dans le groupe des *îles Fortunées* les Égyptiens avec Nechao, le *Timée* de Platon, le Juif Ezéchiél, Homère et Hésiode, les pères de toute poésie. Nous verrons les Tyriens, ces intrépides marchands, et Hannon le Carthaginois, *aux Madère et aux Açores*. Les Druides et leurs blanches théories couvriront les coteaux boisés comme les grèves arides des *îles de la Manche*, où dorment encore les vieux autels de nos pères, sphynx de pierre sans formes. Partout nous retrouverons les superstitions religieuses ou matérielles, la Vierge de la Chandeleur, Apropositus, les Fades, les Dragons, saint Brandon, saint Maclovius, les convertisseurs. Dans la longue nuit du moyen âge, un éclair glorieux nous montrera Béthancourt le Conquérant; un drame formidable, la disparition d'une race; un drame intime, l'engloutissement de la blanche nef. Voici la Renaissance, l'aube respandit; Venise enverra Cadamosto au pays d'Atlantide; Boccace nous dira l'expédition du Florentin Corbizzi; le Portugal lancera Zarco; tout rayonne, le sublime Génois passe, s'arrête aux îles Fortunées, pour de là aller découvrir un monde dont la tradition y était vivante. Alors les hardis marins, les féroces conquérants, couvriront de sang ces plages heureuses! C'en est fait, le trône et l'autel alliés écraseront ces îles libres depuis douze mille ans! Consolons-nous! inébranlables sur leur base granitique, les pe-

tites îles anglo-normandes résistent fièrement, conserveront leur autonomie et la liberté, et par elle ces anciens nids de pirates deviendront des phares de civilisation. Il y a là un enseignement.

Je vous dédie, Maître, ces pages écrites dans les îles de la Manche que vous aimez tant, que votre séjour a fait connaître au monde et que votre grande intelligence éclaire de ses rayonnements.

Je suis, avec respect de votre génie et de votre caractère le plus fervent admirateur,

* * *

RÉPONSE DE M. VICTOR HUGO

Hauteville-house, 16 juillet 1869.

MONSIEUR,

Vous n'avez fait que traverser le désert où j'habite et vous m'avez laissé un excellent souvenir. Un homme qui sait, c'est beaucoup; un homme qui pense, c'est plus encore. Vous êtes les deux.

Aujourd'hui vous me rapportez, des *iles Fortunées*, et vous rapportez au public, qui vous lira et vous applaudira, un livre aimable et savant, écrit avec grâce et pensé avec force. Vous me l'offrez, je l'accepte. Votre dédicace charmante et énergique m'a touché.

Je vous ai dû de bonnes heures; je vous lirai encore dans mes creux de rochers, devant les perspectives infinies, avec

le soleil là-haut et l'océan là-bas, et il me semblera errer
avec vous.

Du reste, vous avez fait un voyage dans l'Atlantide, moi
je tâche d'en faire un dans l'idéal; cela se ressemble.

Je souhaite la bienvenue à votre œuvre.

VICTOR HUGO.

LES ILES FORTUNÉES

ou

ARCHIPEL DES CANARIES

Le 17 février 1868, à midi, un coup de canon retentissait à bord de l'*Éthiope* et annonçait le départ ; nous quittions Madère pour les Canaries ; les adieux faits et les verres de champagne vidés, nos amis sautaient dans leur canot ; il était temps, car déjà l'hélice était en marche.

En avant ! « Go ahead » ! Ainsi, encore adieu, adieu toujours ! Dans cette vie de voyages, les émotions sont rapides et fortes ; les amitiés nouvelles pour avoir été de courte durée n'en sont pas moins sincères, et cependant il faut se quitter ! aussi sur plus d'une figure bronzée par le hale, tannée par le soleil, le vent de mer ou de la montagne, voit-on souvent rouler une larme au départ.

Nous n'avions pas trouvé une parole en nous quittant, une étreinte de poitrine à poitrine, les mains serrées, ce fut tout. Mais nos compagnons de voyage, les Anglais, ne se contentèrent pas de si peu, car au moment où je sentais mes yeux s'humecter, un chœur formidable retentit : Hip, hip, hip, hurrah ! hip, hip, hip, hurrah ! C'était l'adieu au canot qui ramenait leurs amis à Madère.

J'ai trouvé rarement les Anglais désagréables en voyage.

Ils savent voyager; mais ces hip, hip, hip, saccadés, ces sons gutturaux suraigus qui se précipitent, ces hurrah! terminatifs de chaque période, se prolongeant, se traînant à volonté en sons discordants selon le goût ou l'oreille, constituent une musique sauvage qui me paraît une formule d'adieux ridicule. Qu'y faire! elle est générale en Angleterre et aux lieux où bat au vent l'*union Jack*, c'est à dire à peu près partout.

Maintenant armés de nos longues vues, nous admirons le panorama de Funchal, et à mesure que la vapeur nous éloigne, le cirque s'agrandit. Voilà certes un beau paysage; peu à peu il s'efface et disparaît. Pour nous distraire, étudions le petit monde mobile qui vogue sur le steamer de l'*African steam company*. Nous n'avons qu'une dame à bord, la *femme du capitaine*, qui va rejoindre... son régiment? Non, son mari; voici deux capitaines d'artillerie qui se rendent à *Sierra Leone*, cette terre au climat mortel; un ingénieur des mines qui va laver l'or des rivières sans nom du petit ou du grand Popo, des *Drumas* ou de *Coya*, escorté d'un capitaine de mines; à ma droite, un Suisse, voyageant pour sa santé, et avec lequel j'ai fait, il y a un an, l'excursion de *Cintra*; à ma gauche, un jeune Francfortois, naturaliste par goût, charmant garçon de vingt-cinq ans, qui se fait suivre de perruches bicolores et de ces charmants petits oiseaux de la côte d'Afrique dont je ne sais que le nom vulgaire (*freyrinha*) petit moine, des (*peitos-celestes*) à-poitrine et queue bleu de ciel, et des (*viuvas*) Veuves au plumage noir, à la queue longue, effilée, terminée par un beau panache. MM. Brunner, Krauss et moi venons de passer quelques mois à *Madère*, et nous entreprenons ensemble le voyage aux *Canaries*.

Nous avons remarqué en face de nous un homme de six pieds, carré d'épaules, membré comme un athlète, aux mains fortes, osseuses, et chaussé de souliers à semelles débordantes; des cheveux abondants qui blanchissent, des yeux d'un bleu calme et si limpide que leur regard est un

charme, des dents d'ivoire peut-être un peu grandes, un nez très accentué et la bouche largement ouverte, le menton couvert de deux touffes de poil gris qui descendent en barbe de bouc, et le reste de la figure strictement rasé; voilà l'homme. Un garçon de seize ans est auprès de lui. Ce sont deux Américains ou plutôt deux Canadiens de Québec. Indiquons pour mémoire : un Français qui va près du cap de Bonne-Espérance, dans un établissement isolé sur la côte, établir des moulins à moudre et à scier; deux Belges à l'avant, taciturnes mais polis, fumant sans parler et sans relâche; quelques femmes aussi à l'avant, que, sans doute, un célèbre concile avait en vue, lorsque, à la majorité d'une voix, il leur accorda une âme humaine; c'est tout ce qu'elles ont d'humain ces créatures qui vont à Port-Natal, faire on ne sait quels mariages. Le mal de mer les torture pour le moment sans les embellir... au contraire.

Tel est le composé officiel du navire, auquel il faut joindre les officiers et le docteur; il y a aussi à bord le monde interlope. Contre la paroi extérieure de la machine, voici deux orgues de barbarie; une caisse en bois blanc dont le côté supérieur est grillé de barreaux de fer et dans laquelle deux singes grincent des dents; à l'une des poignées d'un coffre énorme est attaché un chien mouton blanc, tondu de l'arrière-train, avec cinq bouquets de poils aux extrémités; deux Italiens, le dos recouvert de la veste de velours traditionnelle, sont appuyés sur le rebord de la galerie; un Piémontais, sur un petit matelas, essaie d'endormir en la berçant une petite fille de sept ans que le mal de mer tient trop éveillée; le grand coffre entr'ouvert laisse voir les costumes du chien, des singes et de la petite fille; c'est une troupe complète. La terre habitable est agacée par l'orgue de Barbarie; lorsqu'à l'homme et à l'instrument s'ajoute l'animal, chien ou singe, puis encore l'enfant, alors c'est déplorable. Ces artistes parlent un patois italien et vont exploiter Ténériffe.

En somme, peu de passagers.

La mer est superbe, une légère brise nous pousse doucement, les voiles aident la vapeur et donnent au navire cet air de coquetterie penchée qui lui sied si bien. Le courant, l'alizé, la vapeur, tout nous favorise, c'est dans l'ordre; au retour on a contre soi le vent et les courants. Permis à vous, voyageur romantique, de déplorer cette cheminée qui tousse, crache et noircit voiles et cordages, pour moi, moins poétique, je calcule et me dis que la machine crachant et toussant nous fait filer douze nœuds à l'heure, et vive la vapeur!

Dès les premières heures on s'observe, tout le monde est guindé, chacun se fait une enveloppe de hérisson; peu à peu cette carapace disparaît et chaque personnalité se détache. Brunner remarque que la dame capitaine serait jolie si la terrible dyspepsie n'avait changé ses lis et ses roses d'Anglaise en un teint d'un blanc terreux; ses yeux ont encore, même après six mois de séjour en Europe, l'apparence malade que les stations équatoriales donnent aux étrangers. — La femme du soldat, me dit-il, est soldat — c'est vrai, car elle cause avec les deux capitaines, et la conversation de ces trois personnes n'a pas offert d'autre intérêt que celui d'un rapprochement entre les mœurs des officiers anglais et celles des officiers de tout pays :

— Avez-vous connu John Winter?

— Oui, il a été bien heureux! de l'Inde il fut envoyé au Cap, du Cap à Malte, et de Malte il est rentré dans les trois royaumes dont il ne sortira plus; quelle chance!

— Et le major Pierson?

— Il est mort, madame.

— *Indeed!!!*

— Oui, sa femme a épousé le lieutenant colonel du 2^e infanterie.

— Ah, oh, aoh!

— En avez-vous encore pour longtemps à Sierra Léone?

— Encore trois ans.

— Et votre mari ?

— Encore deux ans.

Tout cela est sans intérêt, mais indique que dans le métier des armes tous les enfants de Mars sont frères, quelque pays qu'ils servent. Quand on les a vus fumer, boire et chanter *Malborough* ou *Lariffa*, on voit l'identité, sauf la langue, le costume et surtout la fortune, car les officiers anglais sont tous riches à peu d'exception près.

Brünner boit de la limonade pour éviter le mal de mer, à la seconde bouteille son estomac irrité s'insurge. Têtu comme un mulet d'Espagne, le descendant des héros du Grütli entame la troisième bouteille dont le sort est prévu.

Le jeune Allemand soigne les oisillons, qu'il prétend amener à Francfort, traversant avec eux les Canaries, l'Espagne et la France. Il veut rapporter à quelque blonde *jung frau* de Germanie ce souvenir vivant de ses pérégrinations. Il voyage avec des portefeuilles gonflés et débordants de la flore de Madère.

La conversation s'engage; il est à remarquer que les officiers anglais, comme ceux des autres pays, ont une instruction limitée. Les ingénieurs, avocats, médecins, industriels leur sont supérieurs. Brünner et le jeune Allemand parlent l'anglais, le français et suffisamment le portugais et l'espagnol. La dame capitaine ne parle que l'anglais, ayant oublié son français de pensionnaire et ses douze cachets d'italien, *pour chanter*. L'ingénieur des mines et son capitaine de mineurs s'isolent absolument ou lisent en fumant des pipes. Le Français est très malheureux, il ne sait que le français et n'a personne à qui parler. Depuis Madère l'Américain n'a pas soufflé, il est assis les jambes en l'air étalant sa formidable paire de souliers; le fils lit *Don Quijote* en espagnol; de temps en temps il questionne le père qui répond en sourdine, brièvement, mais avec bonté.

La cloche sonne, c'est le dîner; le capitaine préside à table, découpant, et des garçons de service transmettent

mettent le mets désiré : gigot bouilli, recouvert d'une sauce blanche aux câpres, quartier de bœuf saignant, jambon bouilli. Entre chacun et à l'entour de ces trois plats mastodontes recouverts de cloches de métal bien luisant qui couvriraient Tom Pouce, s'étalent des pommes de terre sous toutes les formes, des choux, des petits pois, des haricots verts, des choux-fleurs ; c'est le sempiternel dîner anglais, grave, sérieux, religieusement englouti et recouvert de *pale ale* ou de *stout*. Vient le dessert, saluons le Stilton, le roi des fromages, malgré le Roquefort ou le Brie ; puis tous les fruits du tropique ; alors les vins arrivent, l'eau-de-vie et le champagne et les toasts commencent ; la dame se retire. Il est six heures, à huit heures on taostait encore, et chaque toast était suivi de l'air de Marlborough, avec trois hip, hip, hip, suivis eux-mêmes de trois hurrah ! A bord d'un vapeur français, on mange quatre fois par jour ; à bord d'un bateau anglais, on mange plus terriblement encore, et l'on boit de même. Il faut croire à un excitemment, un entraînement particulier. En fait, la mer creuse.

Vers huit heures, ces buveurs étaient sur le pont, tristes, moroses, le regard atone, car la gravité anglaise se multiplie par la dose d'intoxication. Par malheur, l'esprit de convoitise s'emparant des Italiens, l'orgue sur le ventre, la jambe droite tendue, ils tournent la manivelle et réveillent les enfants d'Albion, qui se livrent alors deux à deux à une danse de nègres d'Afrique. C'est une espèce de bamboula étrange, à la suite de laquelle, épuisés, haletants, ils tombent l'un sur l'autre et roulent sur le pont ; on les emporte.

A dix heures tout le monde est couché, la nuit est belle, les étoiles brillent sur le ciel noir. Je reste sur le pont, car nous sommes deux dans la même cabine et je préfère dormir sous la tente que de partager un air déjà bien insuffisant pour un.

Un jour se passe qui n'a amené que des incidents sans

importance. Une jeune baleine s'est montrée à tribord, a soufflé ses deux jets d'eau et a disparu; les chiens de mer qui sillonnent particulièrement les mers des fles Atlantiques, les thons monstrueux se livrent à des jeux qui nous servent de distraction; tout à coup un bœuf de l'avant, ayant rompu ses entraves, vient gravement rendre visite aux passagers d'arrière et causer familièrement avec le timonier. On a eu bien de la peine à le reconduire à sa place. Cet incident a diverti les Anglais qui ne se sont nullement effrayés de cette visite inattendue; presque tous élevés à la campagne, ils vivent dans la pratique des animaux domestiques.

Le surlendemain dès l'aube, des oiseaux se montrent, et à l'horizon la ligne hérissée des montagnes de Ténériffe; le pic est empanaché de nuages et nous n'apercevons que sa base, la large assise du cône. Voit-on le pic de cinquante lieues? des voyageurs l'ont dit; ce qui est certain, c'est qu'on le voit de loin, seulement on le voit rarement. Dans ces parages africains, le soleil absorbe si énergiquement l'eau de la mer, qu'à une certaine hauteur, ces vapeurs se condensent et restent ainsi suspendues jusqu'à ce que le vent les emporte ou qu'un accident atmosphérique rare les fasse résoudre en pluie. Si l'on se rendait en ballon dans la planète Vénus ou dans toute autre, de cet observatoire on pourrait voir la terre entourée, entre les tropiques, d'une ceinture de nuages; c'est sur cette partie de l'Océan que s'opère le plus largement cet immense travail d'absorption, qui prend l'eau salée de la mer, l'élève et la rejette en pluie d'eau douce bienfaisante sur les terres du globe; les grandes montagnes arrêtent ces nuages et y font ces réservoirs précieux, glaces ou neiges éternelles, qui empêchent les eaux de s'écouler trop vite et les filtrent petit à petit, formant ainsi rivières et fleuves. Tel est le rôle des montagnes et leur justification. Le pic retient les nuages, sans cela l'île mourrait de soif; ces nuages se résolvent en pluie sur la montagne elle-même généralement, et le soleil les reforme sans

cesse. Voilà pourquoi le pic est si souvent coiffé, partant invisible. C'est seulement le matin ou par certaines journées tout à fait claires qu'on peut apercevoir en entier le cône fameux.

Nous voici par le travers de l'île qui nous présente ses caps hérissés de roches basaltiques ; à la pointe nord-est se dresse un phare Fresnel de première classe ; à gauche la grande Canarie, à droite Palma. La distance qui nous sépare des autres îles ne nous permet pas de les apercevoir. Nous entrons dans le canal et rasons la côte. Voilà la rade, la ville de Santa-Cruz apparaît ; au premier aspect rien de bien saisissant ; la campagne est aride, déboisée, les premiers contre-forts des montagnes sont pelés ; le jour baisse et la ville paraît terne. C'est un paysage africain.

Arriverons-nous au port de Santa-Cruz avant six heures ? telle est la question ; un quart d'heure de retard, la Santé ne viendrait pas et nous resterions en rade jusqu'au lendemain matin, triste sort dont Dieu vous préserve ! rien n'est fatigant comme d'être à l'ancre dans une rade ouverte ; les chaînes ferrailent, le timon fouette, des bruits inaccoutumés ou un silence invraisemblable éloignent le sommeil.

Enfin, voici le canot de la Santé, un matelot tend une perche à l'officier du bord qui place les papiers requis dans une gaffe ; ils arrivent ainsi à l'officier du canot. Formalité puérile ! Comme il n'y a parmi nous ni fiévreux, ni cholériques, ni galeux, ni lépreux, nous pouvons débarquer ; opération difficile par un fort vent de nord-est ; nos bagages sont saisis par une nuée de portefaix, et c'est avec cette escorte, entouré de ces gardes du corps, qu'il ne faut pas toucher tant leur propreté est douteuse, que nous arrivons à l'hôtel.

Salut à Santa-Cruz de Ténériffe, capitale de l'Archipel canarien !

TÉNÉRIFFE

CHAPITRE I

LA VILLE DE SANTA CRUZ

Avant de décrire la capitale de l'Archipel canarien, il faut donner une idée générale de l'île et quelques détails géographiques indispensables.

La carte de l'île de Ténériffe de M. Léopold de Buch, gravée par Tardieu, publiée en 1831, est la meilleure, avec celle de MM. Webb et Berthelot. La forme de l'île est très irrégulière, car du nord-est au sud-ouest, elle a 21 lieues de côtes, et n'en a pas plus de 12 dans sa plus grande largeur. Son circuit est de 54 lieues. La partie qui se prolonge vers le nord est la plus étroite, ayant moins de 4 lieues d'un bord à l'autre, et présente de hautes falaises et des anfractuosités profondes. Au centre de l'île s'élève un pic gigantesque dont le sommet pyramidal apparaît au dessus des nuages. Le pic se dresse au milieu d'un cirque de plus de 50 kilomètres de montagnes étagées ! Le cône ou pain de sucre a 12,000 pieds d'élévation, à peu près la hauteur du mont Blanc ; des montagnes secondaires se groupent au dessous de sa base, tandis qu'à l'orient et à l'occident, deux chaînes de montagnes lancent leurs bras étendus dans la mer par les caps Tino et Anaga, immenses promontoires.

L'île de Ténériffe renferme 100,000 habitants.

La capitale de l'île est Santa-Cruz, 11,000 habitants. Les villes principales sont : La Orotava, 8,000 habitants; la Laguna, 7,000 habitants; Guarachico, 2,000 habitants; le Puerto, 3,000 habitants. L'ancienne dénomination latine de Ténériffe était *nivaria*, en guanche *tineref*, *tenerfe* ou *tchenerfe*.

L'île de Ténériffe n'a pas d'eau en abondance, car la bande du sud en manque. On comprend aisément qu'il n'y ait pas de rivière dans une île si élevée au dessus du niveau de la mer, car les torrents s'écoulent avec une rapidité étonnante et atteignent l'océan ayant à peine parcouru quelques kilomètres. Des sources abondantes prennent naissance dans les forêts laurifères du nord et de l'ouest; il en surgit encore dans les déclives plus basses, probablement par infiltration, et dans la partie nord certaines sources jaillissent presque au bord de la mer.

L'action des forces volcaniques, qui a rompu le système des montagnes et l'a séparé par fragments, ne s'est pas arrêtée à Ténériffe ni aux autres îles Canaries; partant des Açores jusqu'aux îles Bissagot au sud du cap Vert, cette action toute-puissante, en isolant ces divers archipels, a créé ce parcours volcanique que Humboldt appelait la vallée longitudinale de l'Atlantique.

Les Guanches étaient les habitants autochtones.

L'île a 86 kilomètres de long sur 44 de large, la superficie est de 1,946 kilomètres carrés.

Assez de géographie pour le moment.

On dort mal à terre après quelques jours de navigation; il semble que le lit se balance, que le plancher et le plafond ondulent. Il faut en prendre son parti. Dans ces parages, les jours sont à peu près égaux aux nuits, et le crépuscule ou l'aube sont presque insensibles; de plus, quoiqu'en avril, il fait très chaud, les matinées et les soirées sont délicieuses, les nuits sont admirables et si calmes qu'on ne se coucherait jamais; il faut donc de toute nécessité faire la *sieste* dans le jour.

Dès l'aube nous étions sur pied, regardant de nos fenêtres le soleil levant qui jetait ses feux obliques sur la mer et dorait les pics de l'île. Notre hôtel est au levant et domine la rade. Si la rade fait bien vue de la mer, vu de terre le môle paraît insuffisant, mal compris; du reste, il est à peine commencé... depuis trois cents ans! Ce môle n'est qu'une jetée de 4 à 500 mètres de long, large au début, très étroit à sa terminaison. En deux points, des marches en granit facilitent aux voyageurs l'embarquement de plein pied, quand le temps le permet; deux rails vont d'un bout de la jetée à l'autre venant du pied de la montagne voisine; et furent établis pour le transport des pierres qui devaient prolonger la jetée.

Le corps de garde de l'entrée du môle fait partie d'un fort dit de Saint-Christophe, sur les murailles duquel s'appuie un bâtiment moresque à colonnettes peintes en rouge et en vert, d'un aspect étrange; c'est la capitainerie du port. A côté, la halle aux poissons, bâtiment tout petit mais gracieux, élégant et propre, qui fut édifié, en 1865, aux frais des poissonniers eux-mêmes. Les tables sont en marbre blanc, et jusqu'à hauteur d'homme les murailles sont recouvertes d'une charmante bordure de faïence blanche à carreaux, comme on en voit en Hollande, vers Delft; deux pompes donnent de l'eau en abondance. A l'entrée du môle, à gauche, se trouve le bureau de l'inspection maritime pour les gens de mer et les portefaix du port. Le sol du môle est jonché de canons antiques, dévorés par la rouille, qui rappellent les splendeurs de l'Espagne et sa misère actuelle; à côté, des pyramides de boulets inutiles. A tout cet arsenal pour rire, je préfère ces bouées, ces ancres anglaises, ces immenses blocs de granit qui semblent témoigner du désir d'un travail sérieux; mais les travaux sont sans cesse interrompus faute d'argent, et la mer, jalouse, défait chaque jour le travail de la veille, quand on a travaillé.

A côté du château Saint-Christophe se trouve un bâtiment

carré avec un grand portail; une inscription indique que cet édifice, destiné à servir de douane, fut érigé sous le règne de Charles-Quint. Sans caractère à l'extérieur, le patio à colonnades soutient un balcon de bois assez distingué. La douane est aujourd'hui complètement abandonnée, car Santa-Cruz est port franc.

À droite, la Rambla, c'est la promenade. Un peu trop courte, elle est ornée à son entrée d'un portail en pierre style rococo assez réjouissant. Encore une de ces portes idiotes qui ne servent ni à ouvrir ni à fermer quoi que ce soit, porte en plein champ! elle est en marbre taillé mi-parti, et supporte des vases d'où s'élancent non des fleurs, mais des flammes, des grenades; sur le tympan le nom de celui qui fit faire ladite porte, Charles III. Que de princes immortalisent ainsi leur mauvais goût! Si Charles III le bâtisseur a fait de grandes choses, il n'a pas eu toujours la main heureuse; et puis trop de portes! il en a élevé partout. La fontaine de marbre qui est à l'extrémité est fort gracieuse quoique petite; deux dauphins en marbre blanc au dessus d'une belle vasque; c'est simple et gracieux.

En face voici la place de la Constitution; elle est dallée comme la place Saint-Marc de Venise. À l'angle de gauche, dans une maison de très simple apparence, se trouve la demeure du gouverneur de la province des Canaries; un écusson royal, placé sur la porte, indique seul la destination de la maison; à droite, un hôtel particulier, très riche et très bien construit, avec un patio à colonnes de fonte; à côté, la capitainerie générale avec une verandah qui joint la porte principale à la place; balcon de fer forgé, grande porte massive en bois taillé à caissons d'un grand relief; façade en granit basaltique; une horloge dans le tympan supérieur. Ce qui dépare le monument c'est le faux balcon du second étage peint en jaune serin que le peintre a essayé de représenter en relief, en fausse perspective.

L'œil se repose agréablement sur la croix de marbre blanc

qui est à l'extrémité ouest de la place, tandis qu'à l'autre extrémité s'élève le monument de marbre que je vais décrire après avoir donné traduction de l'inscription. Sur une face on lit : *Ce monument a été élevé en commémoration de l'apparition miraculeuse de Notre-Dame de la Chandeleur que les gentils avaient adorée en cette île, cent quatre ans avant la prédication de l'Évangile. Élevé aux frais et par la dévotion de Barthélemy Anthoine Montañez, châtelain perpétuel du château royal de la maison de Candelaria 1778, pontificat de Clément XIII, sous le règne de Charles III.* Sur l'autre face on lit : *Les catholiques conquérants adorèrent ici cette patronne de Ténériffe et des îles ; son temple est toujours fréquenté, ses miracles sont continuels ; adorez-la, car elle est l'image de cette mère d'un Dieu qui se fit homme pour les hommes.*

La pyramide qui supporte la statue de la Vierge de la Chandeleur repose sur un support octogone ; aux quatre angles, les statues de quatre rois guanches, tenant à la main le sacré fémur, signe de leur puissance. La sainte tient l'enfant Jésus sur un bras et de la main gauche un cierge de la Chandeleur. Le socle octogone repose sur un piédestal carré ; le tout en marbre blanc de Carrare et entouré d'une grille en fer forgé. Ce monument fut exécuté à Gênes et transporté à grands frais à Santa-Cruz. Les quatre statues sont celles des quatre chefs guanches qui trahirent la cause nationale et passèrent aux conquérants. Que dire en présence de cette ironie dévote ? Quoi ! les traîtres à leur patrie, à leur religion, à leur chef, sont glorifiés ? Heureusement l'histoire vengeresse a fait justice de ces quatre chefs qui n'ont pas réussi à faire tache dans cette nation de héros indigènes. Ils devinrent esclaves de l'Espagne et languirent dans l'ignominie, plus malheureux que ceux qu'ils avaient trahis et qui surent trouver une mort honorable. Que le marbre, au lieu de consacrer leur gloire, ne perpétue que le souvenir de leur crime !

Santa-Cruz possède un grand nombre de maisons, deux

mille pour 11,000 habitants, et malgré cela on y construit toujours des maisons neuves, modernes de style et d'aménagement, moins coûteuses à bâtir que la restauration ou l'aménagement des vieilles maisons. Cependant, malgré l'état de délabrement réel de ces vieux édifices, malgré les nombreuses petites maisons sans étage bâties en pisé, les murs étant bien peints en blanc bordé de noir, les boiseries vertes, l'aspect général de la ville est gai, propre et agréable. Les principales rues de Santa-Cruz sont droites, bordées de trottoirs de granit, et la chaussée pavée de cailloux roulés. Ce pavage laisse beaucoup à désirer; les eaux de pluie ont déchaussé les pavés dont les pointes se hérissent; cependant, grâce aux trottoirs, on y circule assez bien. Des rues transversales coupent régulièrement celles qui vont de la mer à la montagne, et sauf l'inclinaison désirable pour le rapide écoulement des eaux, les pentes sont très faibles.

Quelques maisons anciennes rompent la monotonie des rues régulières par des balcons en fer forgé, ou des avancements de bois travaillés avec art, ou par des *miradores* soutenus par des consoles en bois historié. Quelquefois, comme dans la maison à ce titre remarquable qui fait l'angle de la place de l'Église, un balcon de bois très hardi s'avance de plus de quatre pieds sur la rue ayant pour couverture le stelloïde lui-même que quelques colonnettes de bois semblent supporter; ces tire-l'œil ajoutent à l'effet pittoresque.

Presque toutes les portes et fenêtres sont en bois plein travaillé, à dessins réguliers. Certaines portes sont d'un travail plus recherché. Toutes ces ouvertures sont percées d'un judas à raies entrelacées ou à simple tabatière jouant par le haut sur deux charnières. Lorsque ces petites ouvertures (*reja*) d'un pied carré font un mouvement, il y a derrière deux grands yeux qui vous dévisagent. Dans ces rues tristes, sans passants presque, car Santa-Cruz n'a que peu de commerce et pas

d'industrie, la vie est là, derrière chaque petite ouverture, et cette vie voilée a cependant ses orages et ses tempêtes, comme ses joies silencieuses. Presque toutes les maisons ont un patio, cour carrée en forme de cloître; à l'extrémité du corridor qui y aboutit s'élèvent des cages d'escaliers à rampes ouvragées en magnifique bois de *Mahogany* ou d'acajou des fies, que le temps a noirci; des fleurs ornent ces cours, souvent des jets d'eau et des oiseaux et des baigniers les animent.

Derrière l'Église San-Francisco, on vient de faire une promenade délicieuse. Deux beaux pilastres supportant deux statues de marbre blanc forment l'entrée beaucoup plus simple que celles de la Rambla et de bien meilleur goût; à droite et à gauche des deux pilastres, une muraille à hauteur d'appui soutient une belle grille de fonte interrompue de vingt en vingt pieds par des pilastres surmontés de beaux vases de marbre; le point central de la promenade est un bassin dont le milieu, composé de rocailles, supporte l'Enfant à l'oie de Canova; les arbres sont presque tous déjà grands et toutes les essences y sont représentées; des fleurs garnissent les massifs; de beaux candélabres en fonte supportent les lanternes d'éclairage; des bancs de bois et de fonte servent de sièges aux promeneurs. En somme, c'est là un charmant travail, utile, agréable à voir et fait avec goût. — Ce jardin se nomme la *plaza del principe*.

L'Église San-Francisco qui est au dessous de la promenade est très simple; extérieurement elle présente sa façade sur la place; sa forme est une croix latine. Les terrains étant en pente, on a dressé un mur dans l'alignement de la rue et établi un terre-plein de plain-pied devant l'église. A droite du monument, qui occupe, en réalité, la partie gauche du carré, s'élève le clocher qui est tout à fait en dehors; plus à droite encore, la maison curiale, de façon que l'église, la tour du campanile et la maison curiale forment une façade

sur le terre-plein où l'église ne présente que son portail. Le tout est sans style, sauf peut-être la partie supérieure du clocher qui est à jour, recouverte d'*azulejos* à couleurs tranchantes. L'intérieur de cette église n'offre de remarquable, qu'un petit autel d'argent, dont toute la partie postérieure est en décoration de bois et de toile peinte. Deux chapelles de mauvais goût ornent les bas-côtés ; un tableau à l'huile est placé au dessus de l'autel de chaque chapelle, et ces tableaux étranges sont inférieurs à ces chemins de la croix que l'abbé X... fait confectionner à trente francs pièce par les peintres affamés qui sont forcés de produire cette marchandise sacrée pour ne pas mourir de faim. Cette église occupe la partie haute de la ville. La cathédrale, dédiée à Notre-Dame de Conception, est située dans la partie basse ; elle est plus remarquable que la précédente et possède quelques détails intéressants, car elle a deux bas-côtés doubles, et la nef principale est d'une belle largeur ; malheureusement l'église est basse, ayant perdu sa voûte, qui fut dévorée par un incendie. A cause du manque de fonds, on se borna à restaurer l'église et à bâtir une toiture plate pour la couvrir. Le clocher à jour dans sa partie supérieure, est sans aucun style. Le portique massif qui sert d'entrée à l'église et supporte le clocher est étonnant de solidité, les piliers ont plus de deux mètres sur trois à la base et vont s'aminçant jusqu'au clocher, qui aurait bien cent pieds, s'il avait sa coupole. La chapelle des fonts baptismaux est carrelée en *azulejos* mozarabes, de dessins charmants et bien conservés. La chaire est très légère, en marbre blanc et de couleur, l'escalier et le baldaquin paraissent de marbre, on approche, c'est du bois sculpté et peint dans le même style que la chaire ; à deux pas on s'y trompe. L'orgue est au dessus du portail d'entrée, une charmante galerie en bois ouvragé le soutient. Au dessous du balcon de cette galerie règne une très fine et gracieuse frise peinte sur bois dans un style délicieux ; dans la galerie, les stalles des cha-

noines sont d'un travail digne d'éloges ; deux portes y conduisent qui sont mi-partie tournées et sculptées ; elles me paraissent devoir être postérieures et ne valent pas les parties déjà citées ; on y monte par un escalier de bois original dont la rampe est supportée par des colonnettes d'un style très pur.

Il n'y a dans la grande nef ni jubé, ni chœur pour le chaire, qu'on a placé très ingénieusement à côté des orgues, dans la galerie au dessus du portail d'entrée ; de la sorte, l'harmonie de l'église n'est pas troublée. Les deux perles de la cathédrale sont les chapelles de l'Enfant Jésus et de l'Adoration du Christ. Les voûtes à caissons et les colonnes torsées de l'autel sont travaillées à jour, et le fond en bois dur n'est qu'une profusion de sculptures où la main de l'ouvrier triomphe des plus grandes difficultés avec un bonheur inouï.

Le maître-autel, commencé sur un plan grandiose, présente comme fond une large surface sculptée pour le plaisir des yeux. L'autel, au lieu de s'y appliquer, est porté en avant, afin de faire place à une espèce de coupole, de panthéon à colonnes de marbre. Cette coupole d'un effet criard sur le fond grave du bois sculpté, est d'un style qui hurle par le rapprochement ; d'ailleurs, même isolé, ce gâteau de Savoie serait d'un effet bizarre.

Un vrai bijou de marbre, un bénitier daté de 1696, œuvre italienne des plus fines, d'une simplicité idéale, est placé on ne sait pourquoi contre un des piliers de la grande nef ; cette vasque devrait être isolée.

Il faut noter que je ne parle pas des dorures ni des oripeaux qui recouvrent les saints et les saintes, ou décorent les chapelles ; ce sont généralement des richesses fausses, des dorures recouvrant des pauvretés.

Nous étions occupés à prendre nos notes dans la cathédrale avec M. Krauss, lorsque nous fûmes abordés par une espèce de sacristain poussif, très agé, couvert d'un man-

teau castillan à collet et parements rouges et dont le chef était orné d'une calotte noire recouvrant un crâne dénudé.

— Je suis don Juan Madan, nous dit-il, et tout à votre service.

Nous ne savions trop sur quel pied nous mettre avec ce vieillard officieux que nous avions pris pour un interprète, lorsque le vrai sacristain vint le saluer et prendre ses ordres.

— A quoi devons l'honneur de vos offres de service ?

— Messieurs, je suis depuis longues années le factotum de l'église, j'y ai ma maison de famille ; voilà mon tombeau, dit-il en souriant, là à côté de celui de l'archevêque, et j'y viens prier trois fois par jour ; je suis ancien chef des douanes, maintenant *cesante*.

— *Cesante*, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire à la retraite ; — il y a des *cesante* par retrait d'emploi, — *cesante* par destitution, — *cesante* par extinction d'emploi, c'est mon cas, — *cesante* quand l'État ne paie plus le fonctionnaire ; alors il arrive qu'il paie le *cesante* ; un tiers des employés de tout ordre en Espagne est *cesante*, mais cela ne diminue pas le nombre des employés en activité de service, au contraire. Quand le nombre des employés devient trop grand, on fait des *cesante* et aussitôt on refait à nouveau des employés actifs.

— Je comprends, d'après cette ingénieuse combinaison, comment l'Espagne se ruine.

— Monsieur, l'Espagne est inépuisable et le premier pays du monde.

— Chacun sait ça. Donc, n'ayant rien à faire, vous vous êtes donné le travail de cicérone volontaire.

— Justement.

— Nous sommes heureux de vous avoir rencontré.

— Messieurs, voici la tombe de François Casalon, mort en 1750, consul de France.

— Et ce marbre ?

— C'est la sépulture du donataire de la chaire et de la chapelle de la sacristie; — chef-d'œuvre inachevé, — les dorures y manquent et l'on voit mieux le travail de la sculpture; *Rodriguez Carta* mourut avant d'avoir pu la faire achever.

— Qu'est-ce que ces boîtes de bois vitré? Ces coffres qui pendent à la muraille?

— Ce sont des caisses renfermant les drapeaux pris sur Nelson. Nous les préservons ainsi en les privant du contact de l'air.

Bref, il a fallu couper court, car l'obligeance de don Juan Madan nous aurait fait oublier qu'avant tout il faut vivre. Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Merci au *cesante* Madan qui nous a offert, dans une tabatière d'or, une prise de ce rapé de Havane, couleur Bismark, dont les petits maîtres de la régence tachaient leurs jabots de dentelle.

En sortant de l'église et en remontant la rue, on trouve le Théâtre, construction simple mais noble, très bien entendu, aménagé, machiné. C'est un monument isolé sur une grande place, accessible aux voitures, dédié à Isabelle II, dont les armes ornent la façade; le granit basaltique a servi pour la construction.

Sur la même place et en alignement avec le théâtre est le marché, construction carrée comme le théâtre auquel il est symétrique. L'intérieur sur les quatre côtés est en forme de cloître; les acheteurs y circulent à couvert et à l'ombre, tandis que les boutiques sont adossées à la muraille, c'est la forme du Palais Royal à Paris; dans cette cour intérieure pavée sont établis les légumes et les fruits, les pommes de terre et les oignons, dont il se fait un grand commerce. Les chevaux, ânes et mulets qui, de la montagne, transportent les denrées alimentaires, sont placés extérieurement et fixés à des poteaux; sur la partie droite de la halle, s'étendent les boucheries régulièrement établies et assez proprement tenues.

La cathédrale, le théâtre et la halle sont bien placés au milieu de la ville, ou à peu près.

Dans l'après-midi nous flânonnons par les rues, le nez en l'air, puis comme il fait chaud, nous revenons sur le port. C'est une imprudence; tout y est désert, — on ne voit que les chiens et les Français dans les rues à cette heure, — mais nous bravons le proverbe.

Dès le début, Santa-Cruz, point de débarquement, bourg de pêcheurs, dut son importance à sa rade facile qui serait tout à fait sûre, si quelques travaux y étaient pratiqués. Les roches sont à pied d'œuvre, et avec un peu d'argent, de l'énergie surtout, on ferait un port très avantageux pour le commerce insulaire et les relations que les nations étrangères entretiennent avec l'île pour le ravitaillement des navires.

Trois forts, un château et une citadelle commandent la rade; ouvrages inutiles aujourd'hui et qui ne résisteraient pas une heure. Un ingénieur a ses bureaux et ses employés à l'extrémité de la Rambla et est chargé, par le gouvernement, de la continuation des jetées et des travaux des ports; — trop d'employés! — Il y a toujours des fonds pour eux quand les travaux ne marchent pas, et trop souvent, hélas! les travaux ne se font pas, simplement parce que les employés absorbent les fonds destinés au travail.

Il y a sur le môle des bouées anglaises, des grappins d'amarre, des encoignures de quai, des cabestans en fonte anglaise, non seulement pour Ténériffe, mais aussi pour la gran Canaria et le port de las Palmas. Cela indique la vie, le mouvement, des dépenses, et montre une certaine volonté; du reste, l'aspect général prouve un désir d'améliorations qui doit être encouragé. On dirait une ville qui se réveille. C'est qu'avec la cochenille la fortune est arrivée; le besoin d'améliorations et les idées de progrès gagnent tous les jours et vaincront l'indolence dominante. Il se fait déjà à Santa-Cruz un commerce assez important d'importations et d'exportations.

Marcher, aller à cheval, en bateau, en voiture, en ballon, c'est la vie; se tenir debout comme un héron toute une journée dans une ville d'un kilomètre de diamètre, c'est très fatigant; aussi, rentrant à l'hôtel, nous étions éreintés. Le dîner fut silencieux, et j'eus le loisir d'examiner l'assemblée. Voici l'énumération des convives : deux ou trois officiers espagnols dont un général, — *brigadier*, pour parler la langue indigène, — tous internés dans l'île pour cause politique; une dame anglaise, sa fille et son mari, malades envoyés par le docteur Pitta, de Madère, et pour lesquels j'ai une lettre en poche; l'ingénieur du port. Je calculais mentalement que depuis 1500 jusqu'à 1868 à 10,000 fr. par an, cela faisait 3,000,000 fr. que ce monsieur et ses prédécesseurs avaient coûté. Les travaux exécutés depuis cette époque valent bien 300,000 fr. ! Du reste, je dois le dire, il ne paraît nullement affecté de représenter trois millions. Il mange fort tranquillement avec toute l'importance d'un homme qui remplit une fonction pontificale. Tout au fond deux ou trois inconnus, en face de moi l'homme à la barbiche et son fils.

A peine les dames sont-elles parties, les cigarettes s'allument et on apporte le café. La barbe de bouc dit un mot au garçon qui part avec un plateau, un mot à son fils qui suit le garçon, puis, avec un bon sourire et un français digne du siècle de Louis XIV, il nous prie de le suivre dans son salon où nous trouverons le café, les liqueurs et les cigares.

Nous le suivîmes.

Il absorba religieusement sa demi-tasse, bourra silencieusement une pipe hollandaise en terre blanche, alla s'asseoir sur une « rocking-chair, » chaise à bascule, à laquelle il imprima un mouvement capable de donner après dîner le mal de mer à un esturgeon, et lorsque nous fûmes tous les cinq assis, et le cigare aux dents, il parla ainsi :

— Vous êtes venus ici pour vous promener, passer quelques semaines agréablement avant de rentrer en Europe, — c'est bien, — il s'agit de faire les choses utilement, et pour

le plus grand profit de chacun de nous. Nous allons donc convenir d'un programme et nous diviser le travail.

— Je suis ici pour ne rien faire, dit Brünner; je suis malade et ne veux que me soigner en véritable égoïste; c'est une convention faite avec ces messieurs. Faites des programmes tant que vous voudrez, divisez le travail, si bon vous semble, moi je ne travaille pas.

— Pardon, dit la barbe de bouc, vous travaillerez comme nous, sans vous en douter, et au grand bénéfice de votre santé, car vous êtes déjà hypocondre; dans six mois vous creverez de spleen, si vous fuyez la distraction. Vous avez la bosse de la controverse politique et religieuse, vous avez été élevé entre le séminaire et l'école libre, entre l'Autriche despotique et le canton démocrate, à vous les études politiques et religieuses.

Brünner grogna, mais ne répliqua rien.

— Vous, dit-il au Francfortois, vous aurez le département de l'histoire naturelle; vos cartons sont pleins, il faut en remplir d'autres; vos cages se doubleront. Pour moi, je me charge de la géologie, de l'agriculture et de la médecine.

— Pour vous, me dit-il, vous acceptez la tâche de rédiger nos observations auxquelles vous joindrez les vôtres. Nous nous rencontrerons ici pour causer de nos impressions. Mon fils écouterà aux portes, cherchera les nouvelles, les chiffres statistiques, ira dans les bibliothèques, s'occupera des chevaux, des voitures, et, si vous voulez-bien, je serai caissier; nous compterons à la fin. C'est dit, pas un mot; à demain, bonsoir.

Le lendemain, après dîner, lorsque nous fûmes tous réunis, je fis part à ces messieurs de la visite faite à mon consul, M. Berthelot. Je compte le voir aussi, dit l'homme à la barbiche, il est l'auteur d'un ouvrage colossal, en collaboration avec l'Anglais Webb.

— Oui, ce livre leur a coûté dix ans de soins, de voyages de calculs, d'observations.

— Lui avez-vous dit que vous voulez écrire sur les îles?

— Sans doute; je lui ai même demandé l'autorisation de le piller.

— Vous l'a-t-il accordée?

— Jugez-en; voici mon premier larcin : CHATEAU SAINT-CHRISTOPHE.

— Quoi! dit Brünner, cette affreuse baraque, qui masque la vue de la place, ce pigeonnier où flotte la bannière jaune d'Espagne?

— Oui, cette bicoque est assez intéressante.

— Mais, dit Krauss, on fait donc des livres en prenant dans ceux des autres?

— Vous êtes naïf, jeune homme, si vous en avez jamais douté.

— Il n'y a qu'un livre, dit gravement le Canadien.

— La Bible? dit Brünner en ricanant.

— Non, la nature...

— Je l'étudie tous les jours, moi, dit Krauss.

— Si nous philosophons, répliquai-je au plus vite, nous sommes perdus; écoutez plutôt l'histoire du château Saint-Christophe.

CHAPITRE II

CHATEAU SAINT-CHRISTOPHE (SAN CRISTOBAL)

En 1493, les Guanches, naturels du pays, étaient encore maîtres de Ténériffe, malgré de longues années de lutte, lorsqu'en avril, 15 caravelles débarquèrent mille hommes et deux cents chevaux, sur le terrain où fut édifié Santa-Cruz. Le chef planta, lui-même, sur la plage, la croix de bois qu'il avait apportée, et don Alonzo de Lugo, l'*adelantado*, établit son camp tout autour. Un autel fut dressé, et les conquérants entendirent la messe.

Ces gens-là, guerriers, marins et prêtres, qui invoquaient le nom du Dieu de paix, et célébraient la messe comme premier acte de prise de possession, devaient être les massacreurs sans pitié qui détruisirent une race ; l'extermination ne cessa que lorsque les indigènes eurent disparu ou à peu près. Ils n'eurent pas victoire facile. Vaincus d'abord, ils furent assiégés dans leur camp et perdirent la plus grande partie de leurs forces. L'*adelantado*, craignant d'être forcé dans son asile, se rembarqua pour la Gran Canaria, revint et bâtit une tour, qui plus tard devint le château Saint-Christophe. Chassé derechef, la tour fut renversée, mais le capitaine revint une troisième fois, la rétablit et l'entoura d'un bastion. Ce ne fut qu'en 1579 que Don Juan Alvarez de Fonseca fit achever le château.

A peine terminé, le château de Saint-Christophe paya sa dette à la mère patrie.

Sous le protectorat de Cromwell, l'amiral Blake cerna les galions qui apportaient l'or du Mexique. Ceux-ci débarquèrent les trésors de la couronne dans le château et acceptèrent le combat; mais la protection céleste ne put sauver ces navires, que leurs noms auraient dû protéger. Le *Santo-Christo*, le *Jesus-Maria*, le *San-Sacramento*, la *Conception*, le *San-Juan*, furent détruits, et l'amiral Blake, après les avoir brûlés et avoir perdu cinq cents hommes, reprit la mer. Cromwell le récompensa de cet échec par le don d'un diamant de grand prix, La guerre justifie, dit-on, de pareils exploits.

Dampier, de relâche à Ténériffe, à son retour des mers Australes, fait un singulier tableau de sa réception au château : *Le gouverneur, dit-il, me traita dans une salle basse, obscure, ne recevant de jour que par une lucarne; deux cents mousquets et des piques pendaient aux murailles; ni lambris, ni tapisseries, ni grand étalage de meubles, quelques chaises, des bancs et une table.*

C'était cependant alors le beau temps pour l'Espagne! Qu'il y a loin de tant de simplicité fière au luxe actuel!

En 1706, lors de la guerre de la Succession, le château maintenait les droits de Philippe contre les prétentions de Charles d'Angleterre. Dans le port même de Vigo, les Anglais venaient de brûler les galions d'Amérique; Gibraltar était en leur pouvoir; Minorque était à eux, ou allait le devenir; leur armée de terre était dans la Castille, et l'amiral Genings pénétrait de force dans la baie de Santa-Cruz. Le canon de Saint-Christophe répondit bravement aux douze vaisseaux de ligne embossés devant ses remparts. L'amiral anglais ayant tenté le débarquement fut repoussé et envoya un parlementaire au gouverneur. Toute la noblesse en armes était réunie en conseil de guerre dans la salle basse décrite par Dampier. L'amiral, invoquant les triomphes des Anglais dans la Péninsule, demandait que les Iles reconnussent la souveraineté de Charles. *Dites à l'amiral*, répondit Antonio de Ajala, *que Philippe eût-il perdu la Péninsule entière, les*

îles lui resteraient fidèles! et le canon du fort appuyait cette réponse. Le soir la flotte anglaise levait l'ancre. Ceci est tout simplement sublime et prouve que l'énergie et le patriotisme sont souvent plus puissants que la force. Des cœurs d'airain, voilà le plus solide rempart.

— Ce n'est pas neuf, dit Brünner.

— C'est pourtant vrai, et de temps en temps il est bon de le rappeler.

Autre temps, autre spectacle. Le peuple de Santa-Cruz avait massacré un intendant; c'était grave. A la nouvelle de cet attentat, le capitaine général fit saisir douze coupables et les fit pendre aux créneaux du chateau. Ceci est un peu brutal et en tout cas bien peu glorieux. En ce temps de droit divin douze hommes valaient à peine un intendant.

Le 25 juillet 1797, Nelson, qui en voulait aussi aux galions d'Amérique, faisait rage dans la baie de Santa-Cruz, décidé à rançonner la ville; mais Saint-Christophe répondit à son attaque et les trois forts le secondèrent. Alors Nelson furieux se jeta lui-même, audacieusement, vers le môle, où il perdit un bras et une bonne partie de sa troupe. L'amirauté anglaise, qui lui aurait décerné des palmes, s'il eût réussi, le blâma de sa témérité. Elle l'en récompensa plus tard à Copenhague. C'est au château de Saint-Christophe que l'Angleterre doit cette originalité glorieuse, d'être le seul pays du monde, où, sur une colonne de bronze, l'on ait osé dresser une statue *manchette*.

Aujourd'hui, Saint-Christophe n'est plus qu'un corps de garde placé à l'entrée du port, il fait mal dans le paysage, obstrue la vue de la Place, et avant peu, la municipalité l'aura renversé. Tel qu'il est, c'est la grande archive historique de l'île, il redit la conquête et les gloires insulaires; il n'a aucune valeur artistique, mais on y tient, peut-être parce qu'il est laid, maussade, hargneux, comme ces roquets qui toujours grognent; on l'aime, car il a bien servi.

CHAPITRE III

LA LAGUNA

Lorsqu'on a séjourné six mois à Madère, on s'est déjà habitué à l'originalité des moyens de locomotion; les hamacs, les palanquins, le traîneau d'osier, et cette boîte sombre, ce traîneau catafalque, mené par des bœufs qu'on appelle char, *carro*, espèce de gondole noire qui va sur terre. L'absence de voitures à roues et à traction animale est le résultat de côtes et montées abruptes, que les ponts et chaussées de France n'oseraient imaginer. Il y a une rue à Funchal qu'il est difficile de gravir à pied; la seule route horizontale n'a que six kilomètres, et deux ou trois *baskets* anglais, montés sur quatre roues basses, y circulent, seulement par excentricité, car on y roule dans des flots de poussière comme les dieux de l'Olympe dans les nuages.

A Santa-Cruz de Ténériffe le tableau change; plus de hamac, plus de palanquin, plus de bœufs attelés au pas tranquille et lent; c'est l'âne, le cheval, le mulet, le chameau, ornés d'aubardes, de selles, de couvertures éclatantes, de brides empomponnées. Les conducteurs, criant ou chantant, conduisent ces animaux aux fredons de quelque cantilène arabe. De temps en temps, quelque dromadaire à l'œil pensif, aux genoux pelés, de son pas alterne, porte

les fardeaux les plus lourds ; et vient rappeler l'Afrique , tandis que Madère rappelait l'Inde.

Notre départ pour la Laguna décidé, quel moyen de locomotion devons-nous prendre ? — Chameaux, ânes, mulets, chevaux, voitures ?

Notre jeune Canadien se chargea de résoudre la question ; il était le maître reconnu de ce département. Aussi une belle calèche, fort bien attelée et bien conduite, nous attendait à la porte dès le matin ; nous y montâmes avec délices ; cela valait mieux que les ânes de Portugal, les mules d'Espagne et le char de Madère. Brünner regretta qu'on n'eût pas choisi le chameau ; il ne perdit rien pour avoir attendu ; quelque temps après, à Lanzarote, il put s'en donner à cœur joie, *pendant un quart d'heure* seulement, car après, il eut sur sa bête le vrai mal de mer et fut obligé de suivre à pied son dromadaire tant désiré. Il faut pour chevaucher sur ce navire du désert des mois d'usage, une vocation innée ou une conformation particulière des viscères abdominaux.

Lorsque l'on quitte Sainte-Croix tout prend un aspect sauvage ; la campagne est presque complètement aride passé le mois d'avril ; pas un arbre, la roche nue.

La route primitive n'avait pas tenu compte des coteaux, et l'axiome de la ligne droite avait régné trop despotiquement dans l'esprit des constructeurs du chemin des Coches, tel était son nom. Après avoir dépassé le pont de la Zurita, la côte commençait, elle était presque inaccessible. Aujourd'hui une route magnifique à lacets capricieux et élégants, dont les rampes n'ont qu'une faible inclinaison, a remplacé l'ancienne route ; elle est terminée depuis quatre ans ; c'est un magnifique travail de trente-sept kilomètres, digne d'être comparé aux plus beaux chemins d'Europe.

Nous voilà bien placés pour voir le double mouvement qui s'opère sur cette grande et unique artère de l'île. Les muletiers, les âniers portent à l'intérieur les denrées ou les mar-

chandises d'Europe, tandis que les campagnards portent à la ville la pomme de terre, la patate douce, l'igname, les potirons. Les femmes portent sur leur tête les paniers pleins de fruits, noix, pommes, châtaignes, oranges, citrons, bananes, des pêches, des dattes d'Afrique, des figues d'Inde; d'autres, les légumes toujours frais. Le grave dromadaire passe avec son fardeau de foin frais escorté d'un conducteur qui chante. Voici les laitières le pot sur la hanche ou la tête; les charbonniers et les charbonnières, dont les ânes petits mais infatigables, sales, épilés portent allègrement leur noire charge; on les dit très dociles. L'âne, ici comme en Portugal, est la providence du paysan et lui sert infiniment vu l'absence de chemins vicinaux.

Après avoir gravi pendant deux heures, nous apercevons la Laguna, l'horizon s'agrandit, la campagne se montre, la culture étage les terres maintenues, les bois de pin couvrent la montagne de l'Esperanza. La chapelle Sainte-Marie de Gracia est sur le bord de la route; elle fut élevée en commémoration de la victoire du conquistador de Lugo sur les Guanches. Une croix annonce l'entrée du faubourg.

Ce qui m'a frappé d'abord, c'est une grande maison en ruines près de la place de l'Adelantado. Sur ce vieux couvent se montre, en maîtresse despotique, une végétation parasite spontanée due à l'humidité de l'air. Même phénomène sur les maisons en pisé. Jadis la mousse couvrait les armoiries que l'orgueil nobiliaire étalait; des jubarbes croissaient sur les toitures et les corniches comme sur les moindres anfractuosités de la pierre, espèce de végétation rabougrie, chinoise; aujourd'hui les plantes grasses pendent des vieux murs lézardés qui bordent les jardins. Quant au style de ces constructions antiques, massives, sans air, il n'a pas de nom. On a prétendu que c'était le style du seizième siècle, mais cette appellation trop vague ne dit rien; — du seizième siècle en Espagne? non; en France? non; en Italie? pas d'avantage; Elizabéthien? moins en-

core. Les murs des façades ne sont presque pas percés, à l'exception d'une large fenêtre au dessus d'un portail massif et lourd. Quelquefois un balcon, un mirador original à l'encoignure, fait l'effet de ces poivrières que le moyen âge établissait à l'angle des châteaux ou des murailles crénelées. Les toits débordent sur la rue; on passe sous des cascades les jours de pluie. Le basalte noir granitique, employé par blocs, donne à ces constructions une apparence cyclopéenne.

La demeure des comtes de Salazar fait exception; deux pavillons élégants ornent le palais, le dominant et le complètent. La façade, d'un grand style imposant, est déparée par un balcon de bois qui remplace mal un noble ouvrage de fer forgé. Dans le patio, une colonnade de style mauresque soutient la galerie. Le marquis de Nava a fait aussi construire un palais à proportions monumentales mais moins distingué, trop lourd.

La ville fut fondée en 1497, un an après la reddition de Ténériffe par Don Alonzo de Lugo; il choisit bien l'emplacement, car de là on domine une vallée fertile. Après avoir distribué des terres au clergé et à ses soldats, le conquérant commença par peupler la cité naissante d'églises et de monastères; — c'était l'usage, les mœurs du temps. — En quelques années, la ville devint prospère et les temples trop petits ou plutôt indignes de la richesse des moines et du clergé. Les conquérants revendiquèrent l'honneur de transporter eux-mêmes les pierres de la cathédrale. En 1515, une autre église, plus belle encore, fut destinée à devenir la cathédrale de l'évêché. En peu de temps des legs énormes, des dons prodigieux, la concession des meilleures terres, enrichirent tellement les ordres, qu'on aurait juré que les conquérants vieilliss voulaient expier par des dons leur œuvre sanguinaire. Alors franciscains, augustins, dominicains, à l'envi, édifièrent des couvents somptueux où ils passaient leur indolente vie dans les désordres et les jouissances ma-

térielles. Enfin, selon le calcul très instructif, fait par MM. Webb et Berthelot, la Laguna avait à peine douze cents habitants qu'elle était en proie à deux paroisses, trois monastères, quatre chapelles et cinq confréries. Ce chiffre s'accrut bien vite; trois couvents de nonnes, un de carmes déchaussés, vinrent renforcer la noire milice.

Faut-il décrire les couvents? Quiconque a un peu voyagé en Europe a toujours remarqué que tous les pays pittoresques, enchanteurs sont ornés de couvents dont les positions sont presque toujours choisies avec art. Des points de vue magnifiques, des végétations puissantes, de l'eau courante et limpide, des bois ou des forêts à proximité, ce sont là choses habituelles. Pour les constructions, on a pu juger au moins de leur importance par des ruines, et il y a tant de couvents conservés en Europe que tout lecteur en a vus certainement. Eh bien, les récollets de San-Diego del Monte occupent un de ces couvents dans un site magnifique. Les autres sont dans la ville; celui de San-Francisco, le plus vaste, possède une église qui rivalise de luxe avec les plus riches de l'île. C'est du reste la même école, le même style toujours; une grande nef double, la voûte en bois des îles, des chapelles latérales dont l'une d'elles conserve les restes du Conquistador. Les franciscains tirèrent de lui des sommes considérables. La noblesse voulut comme lui se faire enterrer dans l'église, et des sommes importantes furent payées par ces superbes. Aujourd'hui les inscriptions sont effacées. Les moines ignares d'il y a cinquante ans ne savaient ni les noms des fondateurs, ni l'histoire de la conquête, pas même celle de leur ordre. Quant aux tombes, ils se gardèrent bien de les entretenir. A quoi bon? dit M. Berthelot.

O vous, défuntes seigneuries,
Vous preux barons à courts manteaux,
Hauts justiciers, grands sénéchaux,
Vieux châtelains, mânes dévots,
Dont j'entrevois les armoiries

Sur les débris de ces tombeaux,
 Où de gros moines en repos,
 Munis de vos chartes moisie,
 Mangent et boivent sur vos os,
 Sans prier pour vos effgies,
 Bons seigneurs, que vous étiez sots !

Bientôt la petite ville de Laguna prit de l'accroissement; en 1531, elle fut *citée* puis *noble*. Charles-Quint exempta les habitants de tout impôt durant vingt-cinq ans; les habitants purent porter l'épée ou le poignard au choix, et eurent le droit singulier (origine de plus d'une fortune par le meurtre et le pillage) d'armer en course contre les ennemis de la foi et de la couronne. On fit plus, le saint-office devenant dangereux, on garantit aux habitants leurs propriétés contre tout envahissement arbitraire, et il fut défendu aux commissaires de l'inquisition d'excommunier ou d'interdire pour les délits moindres. On permit les courses de taureaux durant la fête des confréries, et la cour de Madrid fit contribuer le trésor aux frais de construction des maisons capitulaires. C'était le bon temps alors! pour deux sous, une livre de viande; pour trente sous, une aune de drap de laine de Cordoue; pour cinq sous, perdrix, poule ou lapin. Quelle grasse vie devaient mener ces gens-là! Aujourd'hui, il n'en est plus de même; le manant ne travaille plus autant pour le noble ou le prêtre, et la vie a renchéri; cependant on vit encore à la Laguna à meilleur marché qu'à Santa-Cruz.

La ville est grande, spacieuse et les rues sont alignées; les maisons neuves y sont en grand nombre, et quoique la ville puisse contenir vingt mille habitants, elle en a dix mille à peine qui garnissent en apparence les maisons habitables. Les grands couvents, les palais vermoulus sont seuls inoccupés. Quatre places y ont été ménagées; la place del Adelantado est entourée de monuments considérables: la maison capitulaire, un couvent de nonnes, l'hôtel des marquis Villanueva del Pardo, les greniers publics. La maison

capitulaire ou *ayuntamiento* a un certain caractère; l'écusson de Charles-Quint est sur la porte, à côté les armoiries de l'adelantado, enfin l'écusson de Ténériffe. Toute l'histoire de la conquête de l'île se résume dans la devise de Alonzo de Lugo :

« Quien lanza sabe tener
« Ella le de de comer. »

à celui qui sait tenir une lance, que la lance donne à manger; c'est franc mais c'est barbare; c'est le droit de la force, la raison la meilleure. Comme elle ressort vigoureusement, la différence entre ces conquérants ignares, aussi avides de rapines que de sang qui prenaient de telles devises et les courageux Ayala, les Gutierrez, Estevan de la Guerra, Juan de Mur, Don Diego de Egues, ces vaillants capitaines dignes de l'héroïque Espagne, trop fiers pour se rendre, trop nobles pour s'avilir! Certes, s'ils revêtirent l'armure et tinrent la lance, ce fut pour défendre la patrie, pour l'honneur du drapeau, pour le renom de leur lignée et non pour *manger*.

Pour ce qui est de l'écusson de Ténériffe, il est singulier : Saint Michel, debout sur le pic, immobile au milieu des flammes, au bas les armes de Castille et de Léon, en exergue : *saint Michel venez au secours du peuple de Dieu*.

Nous rentrons tous à l'hôtel ou Parador.

— Messieurs, dit Brünner, pendant que vous arpentez la ville sous le soleil, moi, j'ai visité la bibliothèque, et pris quelques notes; voulez-vous que je vous en donne lecture?

— Certainement, répondîmes-nous en chœur.

Le père Viéra raconte des carrousels ou les nobles seuls prenaient part et dans lesquels des étoffes, des pièces de damas splendide étaient le prix des vainqueurs. Il en existe encore dans l'île qui ne sortent qu'à l'époque des processions.

En 1528, un combat de taureaux.

En 1519, suivant le récit du père Feuillée, savant français, on fêta l'avènement de Charles-Quint par des loteries,

courses d'oies sur le lac, processions, mystère et comédie. Je vous dirai un autre jour ce qu'étaient ces mystères.

En 1724, fête superbe, à l'occasion du couronnement du roi d'Espagne ; un personnage de l'île et sa femme travestis représentèrent le roi et la reine, couronne au front et sceptre en main, tandis que d'autres personnages figuraient les grands et la cour, suivis d'une bande de musiciens et de chanteurs. Lorsque le char triomphal, après avoir traversé la ville, arriva sur la place, le gouverneur, marquis de Villa Hermosa, fit prêter serment de fidélité devant le faux roi et la fausse reine au grand divertissement des manants.

Voici du lugubre. A la mort de Ferdinand le Catholique, 1516, toutes les communautés reçurent une once d'or en à-compte de messes pour le repos de l'âme du roi. Défense fut faite à tous les barbiers de raser durant quinze jours sous peine d'amende. Les femmes durent revêtir la robe de laine et la toque noire, les membres de l'ayuntamiento parurent en soutane, avec capuchon, et tous les habitants de l'île durent endosser le manteau noir ; aucun instrument de musique ne dut servir durant quinze jours, sous peine de dix mille maravédis d'amende pour le noble, trente jours de prison pour le vilain.

En ce temps-là, l'égalité était relative, même devant la loi.

A la mort de Philippe III, une procession funèbre partit de la maison capitulaire ; un étendard noir aux royales armes d'argent, précédait les échevins dont les laquais vêtus de deuil et suivis du tabellion, du majordome et du procureur de la ville, portaient soutane noire à longue traîne, tandis que plus de deux cents moines chantant, accompagnaient l'autorité.

Tout cela est fini, bien fini, mort et enterré, alleluia ! Depuis longtemps la foi s'est attiédie. Les moines oisifs et d'une ignorance telle qu'ils ne s'apercevaient même pas de leur nullité, ont disparu ; malgré cela l'influence du clergé est grande encore, surtout à Laguna.

Voilà ce que nous dit Brünner, ce Suisse enragé qui semble ne voir que le mal ou le ridicule et nous fait l'effet de ces protestants fanatiques qui sont devenus presque aussi intolérants que les catholiques.

La chaleur est passée. Nous allons voir la cathédrale, quelque couvent, la bibliothèque, flâner enfin par les rues, cherchant pâture.

La cathédrale possède quelques peintures des Flandres qui ont pu avoir de la valeur, mais qui m'ont paru rongées par l'humidité et peu dignes de l'estime dans laquelle on les tient. L'autel est recouvert de plaques de marbre des plus beaux spécimens ; la chaire, qui n'a coûté que cinq mille francs, est un vrai chef-d'œuvre ; elle est supportée par une statue charmante en marbre blanc, elle est taillée à quatre faces, portant aux angles les quatre évangélistes. Le tout est en Carrare et fait à Gênes. C'est la perle artistique des Canaries. On n'aurait pas aujourd'hui pour vingt-cinq mille francs un travail aussi parfait. La chapelle latérale est assez belle ; le maître autel est surchargé de bois sculpté, complètement doré, mais où l'habileté des ouvriers resplendit ; c'est travaillé, creusé, fouillé, tourmenté d'une façon merveilleuse. Qu'elle sotté fureur fait recouvrir ces boiseries de dorure ? C'est inexplicable.

La grande nef est à moitié obstruée par une construction en bois qui sert de chœur, et enlève au monument toute sa dignité ; cette ignoble excroissance moderne, d'un goût horrible, rompt le charme et indigné l'amateur. On dirait ces niches de bois où s'enferment les employés de banques ou des ministères.

La sacristie contient des étoffes précieuses, des ornements sacerdotaux en étoffes de Venise anciennes et surtout en damas de Milan ; au milieu de la sacristie se trouve une table ronde supportée par des pieds d'un travail remarquable ; un petit pupitre en laque de Chine antique, mais complètement dégradé, erre de table en table, et dans

le coin sombre d'une chambre obscure, deux grands candélabres d'argent de quatre pieds de haut dorment jusqu'à ce que quelque fête solennelle les remette en évidence au pied du grand autel.

— Des chandeliers qui *dorment*! c'est une figure un peu étrange; faut-il la laisser?

— Certainement, dit le Canadien.

— Cependant....

— Il n'y a pas de cependant; si vous voulez faire un livre anglais, il faut dire le prix de toute chose, si le thé est bon ici, ou meilleur là, compter les kilomètres, et les hauteurs de toute montagne, muraille, chaire à prêcher; le nombre des marches de la tour; si vous voulez faire un livre allemand, il faudra se plonger dans la métaphysique et les chandeliers ne seront plus seuls à dormir; si vous voulez faire un livre américain, laissez-moi l'écrire.

— Avec plaisir, je vous passe la plume.

— Enfant que vous êtes! écrivez donc tout simplement les choses telles qu'elles vous viennent ou telles qu'on vous les dit; après cela, si le livre est mauvais les chandeliers qui dorment y seront pour peu de chose.

— Soit...; alors je continue.

La Laguna, cette ville triste aux rues alignées, dans lesquelles l'herbe pousse, dont les maisons se recouvrent d'une végétation que le badigeon moderne tâche de faire disparaître, cette ville silencieuse où les ruines dominent, où la poussière et les murs blancs aveuglent le passant solitaire, cette ville est intéressante à bien des titres. Au philosophe, elle donne à réfléchir, car il y trouve à chaque pas la trace de cette omnipotence déplorable, heureusement presque détruite, d'un clergé fatal à la nation; pour l'antiquaire, l'archéologue, elle offre le palais Salazar, vraiment digne d'être étudié, la cathédrale, le palais del Pardo, les couvents; pour le touriste, elle a des aspects imprévus: les maisons sans fenêtres, les toitures qui surplombent, la solitude de ses

rues, les murailles où le violier fleurit, les fritures odorantes du coin voisin, les femmes gracieuses à la tête recouverte du noir feutre masculin, à la chaussure de cuir jaune; les diligences sonores, les *Paradores* et les *fondas*, au cachet particulier d'activité fiévreuse ou d'indolence arabe; pour le lettré, la bibliothèque.

Cette bibliothèque est placée dans une belle et grande salle rectangulaire de l'ancien couvent des pères Augustins, aujourd'hui occupé par l'institut ou collège. On affirme que trois cents élèves externes ou pensionnaires s'y instruisent à l'envi. On n'a pas d'idée en France, où la possibilité d'acquérir toutes les connaissances est prodiguée, de l'espèce de passion, de furie qui pousse à l'étude la jeunesse riche d'Espagne ou des îles. L'instruction est pour elle le pain intellectuel et de plus, le fruit défendu. Il faut vivre dans un pays où un cabinet de physique de premier ordre, envoyé par Haüy, a été mis sous clef d'abord, abandonné, détérioré, enfin complètement perdu parce qu'on s'aperçut un jour que l'étude de la physique concluait contre la Bible; il faut vivre dans un pays où une institution d'éducation n'a jamais subsisté dix ans de suite, pour comprendre la soif de s'instruire et surtout la hâte qu'y apporte la jeunesse.

Nous voici donc dans la bibliothèque; nous sommes accueillis par un bon vieillard qui, depuis trente ans, passe sa vie dans cette enceinte, cataloguant, annotant, plaçant et déplaçant. Il a tout fait lui-même. Ces quinze mille volumes, il les a maniés toute sa vie, et quoique la classification soit défectueuse, il y a un tel arrangement, une facilité telle pour trouver le livre désiré, qu'on n'a pas trop à regretter une disposition meilleure. Disons-le tout de suite, la bibliothèque est très riche; elle possède, en anglais, français, espagnol, latin et grec, à peu près toutes les richesses bibliographiques en de magnifiques éditions; les Canariens se font un honneur de l'enrichir journellement de leurs dons. Elle possède quelques manuscrits très anciens, dont un est

un chef-d'œuvre de conservation et d'enluminure. Il y a là plus de soixante incunables, dont la moitié dans un état parfait de conservation; plusieurs éditions magnifiques de Venise, Valence, La Haye, Amsterdam, Madrid, antérieures à 1510. Il y a des ouvrages rares aussi à d'autres titres, et la France peut être fière du rang qu'elle y occupe, tant par le nombre des ouvrages que par leur qualité. Il y a surtout un Nouveau Testament en grec, de l'imprimerie royale, qui est un vrai chef-d'œuvre. Chose étonnante! la bibliothèque ne renferme pas plus de la moitié des livres en liturgie, droit canon, théologie, et c'était la bibliothèque cléricale! — peu de livres modernes. — Sauf quelques productions espagnoles, tout semble s'arrêter au commencement de ce siècle. La bibliothèque de la Laguna est l'honneur de l'île. Puissent les habitants le comprendre, la doter, l'entretenir.

— Et y aller étudier un peu de temps en temps, dit Krauss.

A demain l'Orotava, le jardin des Hespérides.

En attendant le sommeil, je faisais cette observation, digne d'être notée : la bibliothèque contient exactement tous les livres français que l'on a brûlés au siècle dernier. Il en résulte que si les Pères en défendaient l'usage aux autres, ils se le permettraient. J'ai vu là les plus belles éditions des grandes œuvres philosophiques du siècle dernier, les petits poètes gracieux et érotiques, les grands ouvrages de sciences, etc., etc.; en somme, la conservation parfaite des œuvres de liturgie, de droit canon, de théologie, est une preuve du grand respect dans lequel ces beaux volumes étaient tenus, tandis que Voltaire et Rousseau, l'encyclopédie et le reste m'ont paru fatigués au dos et aux angles; comment, moins âgés, sont-ils plus fatigués, plus vieux? Les Pères préféreraient le chevalier de Boufflers, Crébillon, Voltaire ou Parny à la *Somme* de saint Thomas, voilà tout.

Le lendemain après le déjeuner, nous prenons la voiture publique à midi. C'est un omanibus tiré par quatre mules; huit places dedans, huit places dessus; il est arrivé à midi de

Santa-Cruz ; on change les bêtes, on attend une demi-heure sans savoir pourquoi à moins que ce ne soit pour fumer ou pour s'arrêter simplement. A midi et demi nous partons. Je suis monté sur l'impériale. A mes côtés est assis un homme de trente ans environ, brun, fortement bâti ; j'offre un cigare, refus poli ; on ne fume pas ; c'est étonnant, un Espagnol !

En route, mon voisin me montre les points curieux ou intéressants, et Paris fait les frais de la conversation ; l'exposition d'abord, la littérature, les théâtres, la politique ensuite. Sur ce chapitre il est mieux ferré que moi ; il me dit les nouvelles fraîches que j'ignore, le mot du jour. C'est à confondre ; et cela au pied du pic Ténériffe, en face du Sénégal !

A Tacoronte, on descend et on s'arrête quelques minutes, et je présente mon voisin à mes amis. Nous remontons et nous arrivons vers cinq heures à LA OROTAVA.

Mon compagnon de route nous conduit à l'hôtel où l'on nous accueille avec une politesse bienveillante, rare ; d'ordinaire on ne trouve en ces lieux qu'une sorte d'indifférence dédaigneuse ou trop de servilisme. Notre nouvelle connaissance viendra nous prendre le soir pour nous conduire au Casino dont il est le président ; il s'est offert pour nous servir de cicérone. Nous acceptons, remerciant notre bonne étoile ; il nous remet sa carte : MARQUES DE LA FLORIDA. C'est l'obligeance en personne, un patriote de bon aloi aux aspirations politiques avancées ; en somme il nous a conquis et charmés.

Nous voilà installés à la Orotava, ou nous allons établir notre camp pour bien des jours, car c'est de là que nous partirons pour toutes les excursions. Pendant que ces messieurs vont étudier la géologie, la botanique, voir les jardins et faire quelques visites, je me condamne à deux jours de réclusion pour apprendre la géographie générale de l'Archipel ; ce n'est pas divertissant, mais il importe de bien connaître le pays avant d'étudier les habitants et les institutions qui les gouvernent.

CHAPITRE IV

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

L'histoire de l'homme considéré comme corps de nation ou de race particulière, est indiscutablement liée à l'histoire de la partie de la surface terrestre qu'il habite, des parties du globe qu'il a conquises, de celles où il vécut libre ou esclave selon ses destinées diverses ; quelquefois même, pour reconstituer par le jugement une fraction détruite ou dispersée de la famille humaine, l'étude des lieux où elle eut ses manifestations est utile et apporte de grandes lumières.

Pour les îles Atlantiques où nous retrouverons une race effacée qui jadis civilisa l'Égypte et la Grèce, où nous foulerons les traces d'éruptions volcaniques récentes et celles d'un cataclysme neptunien épouvantable qui a retenti dans le monde des anciens, la géographie prendra une grande importance ; il importe de l'étudier même dans ses origines.

Les faits les plus considérables antérieurs aux temps historiques furent transmis aux générations suivantes par la fable, l'allégorie, la religion ; ces jalons ne peuvent donner qu'une idée vague des nations dont on étudie l'histoire. Plus tard les faits généraux s'affirment, les points capitaux se relatent, c'est la tradition, le vague prend une forme, et comme ces bornes milliaires que la main des hommes place

sur les voies, l'histoire sacrée des nations effacées dresse des phares lumineux ; plus tard encore, vers les temps héroïques, l'homme grandi, devenu soucieux de ses destinées, trace d'une main poétique l'histoire des temps contemporains.

Nous retrouverons ces ténèbres, ce vague de la tradition, puis les données théologiques, plus tard les récits homériques, enfin l'histoire apparaîtra.

La géographie ancienne des Canaries s'annonce par la tradition d'une épouvantable catastrophe, si fabuleuse qu'elle consterna l'antiquité, si vulgairement répandue qu'on la trouve dans toutes les genèses, dans toutes les affabulations, dans tous les symboles. Nous voulons parler de l'engloutissement de l'Atlantide ; de l'Atlantide, berceau de cette race des Atlantes qui civilisa le monde ancien après l'avoir conquis. Il arriva, il y a de cela huit à neuf mille ans, douze mille peut-être, qu'un déluge des eaux combiné avec la fureur des volcans, engloutit au sein des mers ce pays d'Atlantide dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques îles, sommets épars qui font le sujet de notre étude. Par ce grand cataclysme, la plaine lybique aujourd'hui Sahara disparut sous les eaux, et la mer en se retirant créa le désert de sable mouvant.

L'histoire, la philosophie, la religion, la poésie, la science, toute l'antiquité constate cette gigantesque suppression d'une terre, d'une race et d'une civilisation fabuleuse ; tout fut détruit excepté le souvenir et la mémoire écrite du fait.

Plîne, Platon, Hésiode, Homère, Ptolémée, comme Cuvier et Buffon ; Plutarque, Ezéchiél, Esdras, comme Arago et Bory de Saint-Vincent ; Voltaire, Kircher et Beekman attestent l'Atlantide. Dans ce même volume, nous tâcherons de faire revivre les habitants de cette terre engloutie, les Guanches, et nous les étudierons dans la vie privée et dans la vie politique et religieuse.

Ezechiel rapporte que les Tyriens commerçaient avec une

île *Elisea*, l'île des Champs-Élysées; c'est le nom que l'antiquité païenne a donné à Ténériffe. Les Tyriens venaient y chercher l'orseille. Les Carthaginois apprirent des Tyriens le chemins de ces îles qui sont toujours productives de la pourpre, soit qu'on la prenne dans l'orseille ou dans la cochenille.

Homère dit que *Jupiter enverra Ménélas dans ces champs fortunés qui sont à l'extrémité du monde, où l'on n'éprouve plus les rigueurs de l'hiver, où l'air est toujours pur et rafraîchi par les brises de l'Océan*. Cette peinture est toujours vraie.

Hésiode plus précis dit : *Jupiter envoie les héros morts à l'extrémité du monde dans les îles Fortunées, situées au milieu de l'Océan*.

Hérodote place l'Atlas à Ténériffe et non en Mauritanie : *le monde finit où la mer se refuse au navigateur, aux lieux mêmes où sont les jardins des Hespérides, là où Atlas soutient le ciel sur une montagne conique comme un cylindre*.

Hésiode dit encore : *Hespérides, Vespérides, pays du soir, du couchant où le soleil se noie dans la mer, où la nuit enfanta les Hespérides qui gardent les pommes d'or*, etc.

L'expédition du Nechao d'Égypte, 616 ans avant J.-C., partit de la mer Rouge et fit le tour de l'Afrique. Herodote a conservé le souvenir de cette expédition. C'est un fait singulier que ce voyage à rebours autour de l'Afrique, exécuté vingt et un siècles avant Vasco de Gama.

Salomon, ainsi qu'il est rapporté au livre III des Rois, fit aussi partir une expédition pour se procurer de l'or. Pas de traces ultérieures. Il s'agissait pourtant bien d'un voyage aux îles; Salomon était alors allié d'Hiram, roi de Tyr, dont les vaisseaux pratiquaient les îles. Salomon lui céda un territoire, Asiongaber, pour y établir un port et eut une part dans les expéditions. Du reste, l'importance commerciale ou politique de ces expéditions devait être bien grande dans l'antiquité, puisque, cinq siècles avant J.-C., après l'expédition du Nechao, Carthage délibérait et le sénat ordonnait

aux frais de la république, cette merveilleuse expédition d'Hannon qui suivit toute la côte de l'Afrique. La relation nous en est restée, quoique tronquée, défigurée, car les Carthaginois firent toujours mystère de leur commerce avec les îles.

Juba, roi de Mauritanie, expédia une flotte aux îles Fortunées. Il rédigea lui-même la relation du voyage et l'envoya à l'empereur Auguste. Pline en a donné les fragments principaux.

Il indique d'abord les *Purpurariæ*, les îles de la Pourpre : Madère et Porto-Santo ; puis les *Fortunatæ* : *Planaria*, Fuerteventura ; *Junonia major*, *Nivaria*, Ténériffe ; *Palma* ; *Canaria* ; *Pluvalia*, Hierro ; *Capraria*, Lanzarote, *Junonia minor*, Gomera. Puis les noms varient : *Casperia*, *Hæra*, *Aprositus*, puis *Pluitana* pour *Pluvalia* ; en tout cas, si Pline, d'accord avec Juba, n'indique que six îles, il ne faut pas s'en étonner, à cette époque, Lanzarote et Fuerteventura étaient unies. Ptolémée indique sept îles, mais alors il y comprend *Aprositus*, l'inaccessible, dont nous donnerons l'historique, et qui n'est qu'une vapeur nuageuse, une apparence.

Les descriptions de Pline sur l'histoire naturelle des îles sont aussi parfaites que possible ; tout y est en concordance avec ce que nous voyons aujourd'hui, et rien ne prouve mieux l'étendue des connaissances du grand naturaliste. Pour les choses hors de sa compétence et qu'il n'avait pas vues, il est facile de comprendre les erreurs commises, sur les assurances de marins inexpérimentés et sa croyance en leur bonne foi ; du reste, comment s'étonner des erreurs géographiques des anciens, lorsque l'on connaît le soin jaloux avec lequel toutes les puissances de l'antiquité cachaient leurs colonies ou les points éloignés avec lesquels elles étaient en rapport.

Ainsi donc, îles Élyséennes, puis îles Fortunées, jardin des Hespérides, noms latins et noms grecs, tout coïncide. Les pommes d'or du jardin des Hespérides sont indiquées dans

tous les auteurs; ce sont les *oranges* si chères aux peuples méridionaux surtout aux Grecs et aux Latins. On sait avec quelle patience ces peuples, durant leur longue période d'extension, apportèrent avec eux ces arbres vénérés dont les fruits faisaient leurs délices et qu'ils naturalisèrent dans tous les lieux dont ils prirent possession.

Le *Sang-dragon* vient enlever tous les doutes, effacer toutes les équivoques. Ce *dragonnier*, l'arbre cabalistique, médicinal et mythologique, ne se trouve qu'aux îles Atlantiques. Le suc du sang-dragon épais et rouge fut comparé au sang animal; la tige de l'arbre et sa couleur, le port, les branches tout donne à cet arbre étrange un aspect extraordinaire propre à frapper l'esprit poétique des peuples anciens. Les feuilles pointues et tranchantes qui partent de l'extrémité des branches, détachées par le vent ou à l'heure de leur chute naturelle, entaillent en tombant les tiges qui les portent et font couler le sang (la résine rouge) de l'arbre, ce qui lui donner un caractère prodigieux de vie presque animale. L'un de ces arbres assis à la base du cratère des *Cañadas*, jetait, dit-on, des flammes; c'est une image poétique assez justifiable, car il était déjà dans la vallée hespéride, le gardien des pommes d'or qui l'entouraient alors comme aujourd'hui, ce vétéran de la création. Pour nous, nous ne doutons pas que la fable ancienne n'ait eu en vue le *dragonnier* que tout le monde savant a admiré et non les arbres de cette espèce qui abondent dans ces îles. On a calculé qu'il avait de dix à douze mille ans. Nous y reviendrons.

Les îles du groupe canarien sont avec Madère les plus heureusement situées de toutes les îles Atlantiques. Aux Açores, plus au nord, aux îles du cap Vert, plus au sud, on trouve moins de régularité dans le système climatérique. Vents et humidité aux Açores, ou bien la chaleur tropicale au cap Vert, telle est l'alternative. Les Canaries, au contraire, sont placées dans la zone chaude, mais la plus tempérée, dans le grand courant du Gulf-Stream très ralenti et divisé,

au moment où il va se perdre dans la zone intertropicale pour s'y reformer. Les Canaries, placées dans la ligne des vents alisés, n'ont jamais d'hiver et les chaleurs s'y tempèrent par la brise nord-est qui règne presque continuellement. Le froid y est inconnu en raison de leur position au sud. La végétation y est puissante, les eaux y abondent et toutes les productions méditerranéennes y prennent des développements particuliers. Peut-on s'étonner après cela que la mythologie y ait placé le séjour des héros après la mort, que l'histoire et la géographie en aient fait des relations pompeuses, que les poètes imaginatifs, animant la nature selon l'usage du temps, y aient placé Atlas et Hespérus les grands astronomes, que les poètes aient consacré la tradition d'Hercule, détruisant le dragon et cueillant les fruits d'or?

Ce qui tourmentait, inquiétait l'antiquité, ce n'était pas l'Orient, ainsi que l'ont fait croire les prêtres et les rabbins, parce que la civilisation hébraïque s'était accommodée d'une théogonie orientale. Sauf quelques exceptions très rares, la tendance des peuples et des souverains était alors toute occidentale et il faudra arriver au onzième siècle de notre ère pour voir se réveiller la curiosité des peuples au sujet des choses d'Orient. A cette époque, les civilisations orientales s'affaissent, le monde et le progrès, sensiblement marchent vers l'ouest. A la Perse, à l'Asie Mineure, à l'Égypte, on voit succéder la Grèce qui pousse ses colonies à l'occident. Rome, plus occidentale encore portera sa puissance aux trois *finis-terre* de Bretagne, d'Asturies et d'Angleterre. Au contraire, l'expédition d'Alexandre en Orient n'a pas de résultats, tout ce qui est tenté à l'Orient périt, Hercule avait raison en ouvrant l'Océan aux colonnes de Gades et cette image poétique est vraie, car il ouvrit en même temps la voie aux Tyriens, aux Phéniciens, ces premiers explorateurs du globe, puis à Carthage, à Gama et à Colomb. L'Océan enfin entrevu, l'Atlantide insulaire s'offrit aux navigateurs et par les portes d'Her-

cule, ils allèrent jusqu'en Islande, faisant le commerce des perles aux îles Britanniques, de l'étain aux Scilly, de l'or avec la Bretagne gauloise, des esclaves partout.

La géographie mythologique prend fin. Plotémée, cent cinquante ans après Jésus-Christ, vient poser inébranlablement les bases de cette science, et faire passer à Fer, la dernière des Canaries, le premier méridien terrestre. En même temps que lui, et quelques années auparavant, de grands génies avaient donné à la géographie un éclat dont elle brillera éternellement. Cette science eut son développement presque instantané de César à Néron, comme la chimie, de nos jours. Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnasse, Hipparque surtout, Maxime de Tyr, enfin Pline complètent cette série de grands hommes qui adjoignirent à la géographie l'astronomie et l'histoire naturelle. Dès lors, les îles apparaissent distinctement, seulement on les place aux confins de la terre, là où *l'océan refuse de porter des vaisseaux ou le soleil s'abîme dans les flots, dans l'empire de la nuit*. C'était alors la croyance générale. Ces grands géographes nous montrent les îles Atlantides pratiquées durant la période tyrienne, carthaginoise, grecque et romaine. Puis le monde latin s'affaïsse et les îles disparaissent tout à coup dans l'oubli avec l'immense atonie du moyen âge.

Les invasions des Barbares s'étendirent sur l'Europe et l'Afrique méditerranéennes et y firent une sorte de chaos ; le catholicisme, inaugurateur des ténèbres intellectuelles, garda, pour ses prêtres, les lettres et les sciences de l'antiquité, les émondant et en détruisant la plus grande partie. Douze siècles de mort intellectuelle se passèrent ainsi. Les Croisades purent seules réveiller un peu les hommes de cette léthargie, ce fut l'impulsion première. A la chute de Byzance, les arts, l'industrie, le commerce, les lettres, la navigation, tout sembla renaître à la fois. Les papes, arrivés à l'apogée de leur puissance, les souverains détenteurs des hommes et des biens, se ruèrent passionné-

ment vers les idées nouvelles, et ce qui avait été mis par eux sous le boisseau revint par eux à la lumière; les sciences, les arts, l'industrie, le commerce, les voyages, tout reffleurit à la fois, ce fut la Renaissance. Alors les besoins, augmentés par la vie de luxe, devinrent si impérieux qu'à l'Occident comme à l'Orient, les hommes durent chercher les moyens d'accroître leur fortune. La religion, par les marchands et les navigateurs, devint un puissant levier de l'esprit d'entreprise, car les prêtres, plus puissants que les rois, s'adjoignirent dès lors aux expéditions aventureuses pour en réclamer la part léonine, et grâce à eux la géographie marcha à pas de géants.

Pendant que l'Europe, ensevelie dans la foi du charbonnier, s'était abandonnée à l'ignorance nobiliaire et cléricale durant le moyen âge, les sciences, les lettres, les arts étaient passés aux mains des Arabes, Turcs, Berbères. Il est certain que le géographe de Nubie, El Edrys, connaissait les trois groupes d'îles africaines. Il est certain que des Maures de Lusitanie, partis de Lisbonne, eurent, vers 1120, la connaissance des îles Madère. Les Maures d'Espagne connaissaient aussi les îles Canaries qu'ils appelaient *Gezayr el Khaladat* (îles Heureuses). Si des expéditions partirent des côtes d'Espagne et de Portugal, c'est aux Maures qu'il faut l'attribuer au moins jusqu'en 1360.

Dès 1402, la conquête des îles par les Normands fixa très légèrement la géographie descriptive, et la science ne fit pas un grand pas. Ce ne fut qu'après les essais du père Feuillée, 1819, suivis des travaux de Fleurieu, 1769, qui publia deux cartes, que la position de Madère, Porto-Santo et des Canaries fut scientifiquement connue; en outre, plus tard, Fleurieu publia les dessins de toutes les îles de l'océan Atlantique.

Le cardinal de Richelieu avait convoqué, en 1634, en congrès scientifique, les principaux savants d'Europe, mathématiciens et astronomes. Hierro la plus occidentale des îles,

choisie déjà en 180 par Ptolémée, fut désignée exclusivement et l'ancien méridien de l'île de Fer reçut la sanction européenne.

En 1774, le chevalier de Borda et Pingré accompagnaient Verdun de la Crenne, commandant de la *Flore*. Une seconde expédition, commandée par Borda, commandant la *Boussole*, fut suivie de celle de Chastenot de Puységur qui montait l'*Espiègle*. La position absolue des Canaries et de chacune des îles fut le but de ces voyages scientifiques. Le journal manuscrit de cette expédition importante fut déposé à la bibliothèque de la marine. Le pic de Ténériffe fut mesuré exactement par Borda.

Parmi les Espagnols, un grand nombre s'étaient occupés des Canaries ; avant le célèbre Lopez, Casola, 1634, Del Castillo, 1688, Antonio Rivière, 1740. En 1762, Xavier Machado publia la carte générale des îles Fortunées. Amat de Tortosa, lieutenant-colonel du génie, fit aussi une carte, compilation des précédentes. En 1786, Herrera publia les plans et vues des îles Canaries.

En 1801, parut la carte de Bory de Saint-Vincent ; elle résuma les antérieures ; ces cartes et celles de L. de Buch sont de beaucoup les meilleures.

Les Anglais publièrent aussi des cartes dont la plus moderne est celle de 1817, insérée dans l'atlas de l'Amirauté ; elle comprend la côte d'Afrique depuis Mogador avec les archipels adjacents. Enfin MM. Webb et Berthelot publièrent, en 1824, une carte générale des Canaries, qui résume toutes les études faites jusqu'à ce jour.

Il est permis maintenant, d'après toutes ces données, d'affirmer que le 20° de Paris passe à Fer, sinon au point central de l'île, au moins en un point rapproché. Il est permis d'affirmer que l'archipel est compris entre 29° 26' 30" longitude occidentale, 27° 49' latitude nord. Points extrêmes, Allegranza et Fer. L'espace qu'elles embrassent en longueur s'étend depuis 15° 41' 30" de longitude occidentale, comptés

du méridien de Paris, jusqu'à 20° 30' extrémité occidentale de l'île de Fer.

Les îles sont placées d'orient en occident, et presque à la suite; leur proximité confirme l'idée qu'elles furent détachées de l'Afrique, chaînons rompus, mailles brisées, des longues cordillères de l'Atlas africain; en outre de la continuité, leur structure orographique peut servir à établir les rapports qui les unissaient entre elles et avec la grande chaîne continentale. Ainsi, presque toutes les montagnes suivent la même direction, quoi qu'elles prennent quelquefois l'apparence circulaire, *en épis*. Ces formes accidentelles sont dues aux faits plutoniens et ne sauraient détruire la conformation orographique générale dans une direction unique d'orient en occident, inclinant légèrement de l'est-est-nord au sud-sud-ouest.

La forme en prolongement de l'Atlas africain est évidente, car les îles semblent détachées les unes des autres; toutes les fois qu'on examine un cap dans une île, on trouve un autre cap qui le regarde dans l'île voisine; la main que deux amis se tendent encore après la séparation. Si l'on étudie la forme des caps, on trouvera les traces du déchirement; si l'on considère la forme géologique et la composition de ces caps, on trouvera les points de ressemblance aussi exacts que possible et des considérations géologiques de la plus haute importance viendront appuyer cette thèse. Toutes les formations basaltiques qui composent les côtes sont à peu près identiques et les masses de basaltes trachytiques y constituent la plus abondante des roches. Le sol lui-même, dans sa composition comme dans sa forme, affecte un caractère général propre à tous les groupes atlantiques, Açores, cap Vert, Madère et Canaries; c'est l'aspect plutonien. Le feu souterrain s'affirme partout et les volcans abondent.

On a prétendu que les volcans des îles atlantiques étaient isolés. Nous ne partageons pas cette opinion. Les îles Palma,

Hierro, Gomera, Canaria, Lanzarote, sont des îles en série d'est en ouest et les volcans qui les ont ravagées ou qui les ont formées selon le système qu'on voudra adopter, sont des volcans *en série*; il y a même, ainsi qu'on pourra s'en assurer à la table statistique, certaines concordances, pour les éruptions modernes, entre les volcans des diverses îles. La direction et la concordance résultant de communications souterraines étant les conditions absolues de l'existence de volcans en série, il nous paraît difficile de ne pas reconnaître ce caractère aux volcans canariens.

A quelle formation géologique attribuer les îles? Cette question n'a pas été résolue par les auteurs, et il nous a été impossible de mettre d'accord les personnes distinguées qui, aux îles, s'occupent de géologie. Nous avons cru retrouver des formations primitives, du granit, des porphyres; nous avons montré des terrains qui ne nous paraissent pas être de formation volcanique, mais au contraire sédimentaire et nous avons cru également trouver des mica-schistes. Les îles seraient donc les sommets d'une terre de formation primitive des époques cumbrienne, silurienne et devonienne; ce qui paraît le confirmer, c'est la présence, avec le granit, le talc, le mica, l'argile, des incrustations et des pétrifications de mousses, d'algues, de zoophytes et aussi de ces acéphales qui n'ont plus d'analogues, premières ébauches de la nature. Les poudingues, les grès, les granits et la chaux se trouvent aux Canaries, comme à Madère et à Porto-Santo, et nous les retrouverons aux Açores. Donc d'une part, des apparences de formations neptuniennes des deux premières époques cumbrienne et silurienne, ensuite éruption plutonienne, basaltes, pierre ponce, vitrifications, etc., qui témoigneraient d'une contrée Atlantide corroborée par le récit de Platon. On pourrait encore affirmer, pour le Teyde comme pour la Caldera de Palma, que ces cratères, qu'on dit être les plus anciens, sont postérieurs de plusieurs siècles au grand cataclysme

neptunien, enfin l'Atlantide des anciens étant admise par hypothèse, nous pensons pouvoir attribuer son engloutissement plutôt à un déluge qu'à l'action du feu souterrain.

Les anciens n'avaient de la géologie aucune idée sérieuse. Quelques auteurs avaient bien jusqu'aux temps modernes, accepté l'hypothèse de Thalès, attribuant à l'eau la formation de la terre, mais l'immense majorité des savants n'avait sur ce sujet que les idées génésiaques propres à toutes les nations : *Dieu créa la terre*. Palissy, le célèbre potier, eut le premier une vision de la vérité, et affirma que la mer ayant autrefois recouvert les terres, y avait déposé ces coquillages innombrables qu'on retrouve sur de hautes montagnes, et que Voltaire, cet assez mauvais savant de tant d'esprit, attribuait aux pèlerins croisés. Cuvier vint, apportant la lumière. La géologie est donc moderne, les pères de la science sont vivants ; on l'étudie avec passion et à juste titre, car elle nous dira les secrets de la terre et nous découvrira bien des points cachés encore de l'histoire des peuples qui l'ont habitée. Les savants modernes n'ont publié aucun travail concluant, de nous connu, sur la géologie des Canaries. Ces questions soulevées restent donc sans solution définitive. Deville et Lyeel n'ont rien affirmé, pas plus que D'Aubeny. Depuis MM. Webb et Berthelot, c'est à dire depuis près de quarante ans, il n'a pas été fait d'étude géologique complète sur les îles atlantides, et c'est maintenant seulement qu'on est en mesure de trancher la question. Sentant notre impuissance, nous ne pouvons combler cette lacune, par une démonstration *ex professo*. Nous avons donc simplement exprimé une opinion. Que les docteurs décident.

Les habitants autochtones de l'archipel étaient fort nombreux. On les désignait sous le nom de *Guanches*, et leur origine était la même que celle des Berbères, qu'on retrouve de l'autre côté de l'Océan sur la terre africaine, où ils vivent encore divisés en tribus ; parmi ces tribus on distingue les Touaregs et les Kanarr ou Canarr. Donc, il serait plus

logique de prendre l'étymologie berbère pour expliquer le nom : *Insulæ Canarienses* ou Canaries, que de prendre l'étymologie latine, car les grands chiens, *canes*, n'y étaient ni si nombreux, ni si grands qu'on y puisse trouver une cause suffisante pour les désigner : Îles des Chiens.

Les Guanches appartiennent à la grande *famille atlantide*, dont les ethnographes ne donnent pas de description précise. D'après la classification acceptée généralement, ils rentrent dans la première race *indo-européenne*, et les signes qui les distinguent les montrent blancs ou basanés, selon l'habitation en plaine ou sur la montagne; évidemment ils étaient de race blanche, très grands, forts, agiles; angle facial de 80 à 85°; ils étaient troglodytes, mais cependant quelques-uns avaient des demeures bâties de leurs mains lors de la conquête. Ils n'avaient aucun commerce autre que les échanges, peu d'industrie, se couvraient de peaux et croyaient à un Être suprême qui pourrait bien avoir été *l'esprit de la terre*. Ils embaumaient les morts avaient horreur de l'eau et par conséquent, quoique vivant dans des îles rapprochées, ne communiquaient pas entre eux.

Le gouvernement politique était féodal. Des *Menceys*, ou rois, se divisaient les îles; le pouvoir était paternel, la vie patriarcale et pastorale.

Une caste religieuse était consacrée au culte, qui était d'une simplicité primitive. Ces pontifes étaient secondés par des femmes sacrées et vouées au célibat.

Une sorte de communisme était le fonds de l'économie politique, car chaque famille recevait du chef de l'État des terres proportionnelles à la quantité de personnes qui la composaient. La noblesse était puissamment constituée.

Les animaux dangereux et forts étaient inconnus dans les îles. Les animaux nuisibles n'y existaient pas lors de la conquête, et l'on n'y connaissait ni le bœuf, ni le cheval, ni l'âne. Il est permis de croire que le chameau ne fut domestiqué que dans les deux îles orientales. Les chèvres et

les brebis y étaient en si grande abondance que ces deux espèces constituaient et la fortune et le signe d'échange monétaire. Les espèces volatiles de basse cour y étaient inconnues ou y vivaient en liberté dans les bois. Les tourterelles et les ramiers y pullulaient, ainsi que les plus gracieux spécimens des espèces ornitologiques et les oiseaux étaient si doux, si familiers — les Guanches n'étant pas chasseurs — qu'ils se laissaient approcher et prendre à la main.

Les mers des îles sont extrêmement poissonneuses. On y trouve en abondance les espèces propres à l'alimentation ; au contraire les animaux aquatiques dangereux y sont inconnus. Autrefois les baleines et les phoques y abondaient.

Actuellement les Canaries renferment une population de 240,000 habitants environ.

Pour la température, les observations les plus exactes donnent pour moyennes les chiffres suivants. Nous adoptons la division semestrielle, six mois d'hiver, six mois d'été.

MOIS D'HIVER.	DEGRÉS CENT.	MOIS D'ÉTÉ.	DEGRÉS CENT.
Novembre	21°	Mai	22°
Décembre	18°	Juin	23°
Janvier	17°	Juillet	25°
Février	18°	Août	26°
Mars	19°	Septembre	25°
Avril	19°	Octobre	24°

Ainsi qu'on peut le voir facilement par ce tableau, il n'y a que 9 à 10° d'écart entre le maximum et le minimum de chaleur. Madère n'a que 8° 40 à 9° 20. La neige est sur la cime du pic, mais n'a aucune influence sur la température des bords de la mer ou des régions basses. Contrairement aux idées généralement acceptées, sauf par un certain vent du sud, la température n'est pas très chaude l'été ; une végétation magnifique, la configuration montagneuse du sol, les grandes altitudes, jointes aux brises toujours fraîches de la mer, entretiennent une chaleur uniforme et très douce.

Les plantes médicinales et les végétations alpestres embaument l'atmosphère et laissent les îles dans un bain odorant qui rend l'air d'une suavité dont on ne peut se faire d'idée sans l'avoir respiré. Les plantes odorantes y acquièrent une intensité de parfum bien plus considérable qu'en Europe.

Les vents régnants sont : l'alisé ou vents réguliers qui, au large des côtes, soufflent perpétuellement dans la direction du nord-nord-est, sud-sud-ouest. Si l'on accepte pour ces vents l'explication de la rotation de la terre, on s'apercevra qu'il y a une déviation dans la direction qui devrait être d'est en ouest. En ce qui concerne les îles, il serait peut-être préférable de penser que l'air froid, venu des pays septentrionaux, glisse sur la surface de l'Océan vers le midi, tandis que l'air chaud du midi, par un courant supérieur, s'achemine vers le nord. Les vents d'ouest, de nord-ouest et de sud-ouest sont rares, les vents de sud-sud-est encore plus. Ce dernier dit *Levante*, à Madère *Leste* est terrible par son intensité et par ses effets fâcheux. Il dessèche, énerve, élève la température jusqu'à la chaleur torride ; sous son influence, les bois se fendent et crient, le ciel devient blafard, la mer se soulève et ne laisse aux marins qu'une ressource : fuir. Malheur au navire en rade, il chassera sur ses ancres et sera broyé sur les côtes. Heureusement ce vent désastreux qui brûle les récoltes et amène souvent les terribles sauterelles, ne souffle qu'une fois ou deux par an. Sa violence étant continue et sa direction fixe, il ne crée pas de cyclones et ne fait pas sur terre de ravages appréciables, comme il arrive trop fréquemment aux Antilles. Les habitants, lorsque souffle le Levante, se renferment dans les maisons, et vivent dans les appartements exposés au nord, après avoir bien fermé toutes les fenêtres.

Le blé était inconnu ; le seigle, l'orge et l'avoine étaient cultivés, peut-être le seigle seulement. Les légumes et les fruits de toutes sortes abondaient, ce qui rendait la culture

fort élémentaire, les besoins étant satisfaits et au delà par les productions naturelles.

Les îles sont peu propres en général à la culture des céréales, mais, dans les terrains propices, à la Laguna par exemple, on obtient des rendements fabuleux; cependant les vins, la cochenille, les fruits sont d'un rapport bien plus considérable. Le tabac y croit à merveille et y est comparable en qualité à celui de la Havane; le riz, le coton et même le cacao, les légumes d'Europe y poussent avec fureur et y sont de toute saison. Les fruits des tropiques, du Brésil, des Indes et des Antilles y viennent admirablement, ainsi que toutes les espèces d'Europe, surtout dans la région méditerranéenne de 300 à 700 mètres au dessus du niveau de la mer. Plus du tiers de la surface des îles est impropre à la culture, soit à cause des altitudes, des terres recouvertes de laves, soit à cause de la roche qui affleure, soit par ces immenses plages de mer et plaines de sables des îles orientales qui leur donnent une si grande similitude avec le grand Sahara africain. Nous ferons connaître dans un autre chapitre tous les produits des îles, les modes de culture, et le commerce qui en découle.

Les îles Canaries ne possèdent aucune rivière navigable ni même considérable. Alimentés par quelques pluies hivernales et la fonte des neiges, les torrents forment des ravins profonds, abrupts. Quelques sources d'eau douce apparaissent çà et là, dont une ou deux minéralisées. Il est étonnant qu'il n'y ait pas aux Canaries ces sources thermales qui sont toujours abondantes auprès des volcans.

Il n'y a presque pas de chemins praticables dans les îles. Nous ferons connaître dans nos descriptions ceux qui existent et qui, pour la totalité des îles, ne dépassent pas 100 kil. dont 50 à Ténériffe seulement.

La grande pêche se fait aux Canaries depuis trois siècles; nous donnerons plus loin le détail complet de cette grande industrie.

L'instruction publique est dans un état d'abandon déplorable, dont il semble cependant qu'on sort peu à peu ; l'enseignement supérieur est très restreint et ne peut se trouver qu'en Espagne ; l'enseignement secondaire serait très suffisant, s'il était pratiqué dans toutes les îles ; l'enseignement primaire se répand de jour en jour et de nouvelles écoles des deux sexes se fondent.

Les Canariens modernes sont les descendants des Espagnols conquérants, des Français de Normandie et de Gascogne conquérants, mélangés avec les colons que l'Espagne envoya successivement. Le sang flamand est entré pour quelque chose dans le mélange des races qui ont produit le Canarien actuel ; cette influence flamande est surtout sensible à la Gomère, à Palma, à Hierro. Peu à peu les anciens Guanches s'unirent à ces diverses familles et de cet amalgame est résulté une population forte et belle dont les mœurs sont très douces. Le bon naturel des Guanches, mêlé à l'esprit religieux espagnol, a rendu ces populations faciles à gouverner, pacifiques, crédules. Les violences y sont rares et sont le produit de l'ivrognerie ; le vol est si peu dans les habitudes nationales qu'on y vit aux champs portes ouvertes ; pas de force armée, peu ou point de police, et malgré cela peu de pays en Europe sont aussi tranquilles et heureux.

La langue est exclusivement la langue espagnole et la religion catholique y est religion d'État.

Les Canaries, assimilées à une province espagnole, sont gouvernées par un capitaine général ; elles possèdent deux évêchés suffragants de l'archevêché de Séville ; elles forment une audience judiciaire ; les puissances y entretiennent des consuls et des vice-consuls.

Les îles Canaries, situées dans l'océan Atlantique en face de l'Afrique un peu au dessous du Maroc, à la hauteur du cap Bajador, sont au nombre de sept que nous avons désignées et comprennent également quelques îlots inhabités ; elles sont en communication avec la côte d'Afrique et le cap de

Bonne-Espérance, deux fois par mois, par deux bateaux à vapeur anglais ; avec l'Amérique, par un service à vapeur espagnol, deux fois par mois ; avec l'Angleterre, par un service à vapeur anglais, bi-mensuel ; avec Cadix, deux fois par mois, par un service à vapeur espagnol, et avec Marseille, deux fois par mois. La distance de Santa-Cruz à Cadix est de près de 500 lieues, quatre jours de mer depuis Cadix, cinq jours au plus.

Africaines géographiquement, ces îles sont totalement européennes par la langue et les mœurs ; par les produits elles sont européennes, africaines, américaines.

Nous donnerons au fur et à mesure la géographie spéciale de chacune des îles, ayant soin d'entremêler quelques récits afin de ne pas trop fatiguer le lecteur.

Dans l'hypothèse d'une Atlantide ancienne engloutie, dont les îles sont les sommets, nous aurions dû, essayant de la reconstruire, en donner la géographie antédiluvienne. Il nous a semblé que c'était une question scientifique qui méritait une étude spéciale et nous nous sommes borné, en traitant des Guanches aborigènes, à donner l'extrait du *Timée* de Platon, document principal laissé par l'antiquité aux géographes modernes.

CHAPITRE V

LA OROTAVA

Le soir après souper, nous étions groupés à l'entour d'une table chargée d'excellent café, assez taciturnes et fumant gravement, comme il convient à des voyageurs fatigués. Tout à coup Krauss s'écrie :

— La Orotava ! C'est le vallon par excellence, la résidence favorite, la Tempé moderne, la plus fraîche, la plus délicieuse Oasis !!

— Il en faut rabattre un peu, dit Brünner, nous avons, en Suisse, des vallées qui...

— Je vous dis, mon cher Brünner que la Orotava ne ressemble à rien ; c'est un type à part, un paysage que la nature n'a pas reproduit, même en Suisse, entendez-vous ? Aspect, sol, climat, tout lui est propre, la poésie seule en pourrait inventer les beautés.

— Ne vous semble-t-il pas, leur dis-je, qu'il en est d'un beau paysage, comme de ces vagues mélodies allemandes que des flots d'harmonie submergent ? Questionnez les auditeurs ? l'un se sentira l'âme épanouie, l'autre éprouvera un trouble indéfinissable, son voisin ravi entendra les célestes harmonies des chérubins ailés ; un troisième, le

bourdonnement des abeilles et des insectes par la forte chaleur, à l'heure pleine de midi, etc. Ne pourriez-vous, messieurs, nous laisser voir ici, comme en Suisse, ce qu'il nous plaira d'y voir?

— Je demande la liberté d'admiration et de sentiment, dit le Canadien. Mais que cherchez-vous donc, Lionel?

— Une phrase qui mettra ces messieurs d'accord. M. de Humboldt, le plus célèbre des voyageurs, a dit de la Orotava :

« En descendant dans cette vallée, on entre dans un pays
« délicieux, dont les voyageurs de toute nation ont parlé
« avec enthousiasme. J'ai trouvé sous la zone torride des
« sites où la nature est plus majestueuse, plus riche dans
« le développement des formes organiques. Mais, après
« avoir parcouru l'Orénoque, les Cordillères du Pérou et les
« belles vallées du Mexique, j'avoue n'avoir vu nulle part un
« tableau plus attrayant, plus harmonieux par la distribution
« des masses de verdure et de rochers. »

— Ce portrait, leur dis-je, quoique plus calme n'est pas moins capable de tenter le touriste. Avouons que l'exagération dans la peinture des lieux où la nature a tout fait, est ridicule. La Nature est une dame qu'il faut admirer et qu'on ne peut vanter sans péril, puisqu'elle est inimitable, incomparable, au dessus de l'éloge. L'exagération se comprend mieux et s'excuse au contraire, dans la peinture des lieux embellis par l'homme, lorsque sa puissance créatrice puissamment démontrée peut agir sur l'imagination de l'artiste.

— Il y a en Suisse, dit Brünner, une nature plus fraîche et dans toutes les grandes chaînes alpestres des horizons plus variés, dont l'Oberland offre un caractère merveilleux. Il y a dans quelques flores européennes — car pas n'est besoin d'invoquer les tropiques — des puissances végétatives bien plus développées. Il est certain que l'Italie et le Portugal ont un ciel bien plus pur et une lumière bien plus éclatante.

— Eh bien, soit, répliquai-je; mais il restera toujours de la

vue de la Orotava une impression que la poésie elle-même n'a pu définir ; impression qui rémoue doucement , sentiment qui ravit. Cette aménité du climat, cette suavité de l'air, ce ciel estompé de nuages à teinte laiteuse, ces heureuses distributions de *verdure* et de *rochers*, tout caresse le regard et va au cœur ; on rêve paradis, bonheur à deux, un phalanstère, le repos. La gamme des tons et les murmures des ruisseaux, l'ombre des arbres poétiques, le chant des oiseaux, les belles cultures, les fruits dorés, les fleurs épanouies, les lianes folles qui couvrent les murs ou pendent des arbres, les saveurs balsamiques de l'air... que sais-je?... tout enchante... c'est un charme, un philtre...

A la Orotava tout est calme et doux, même le bruit ! dans le lointain, à l'angle d'un vieux mur, ou sous l'ombre d'un platane, un groupe de campagnards est arrêté, c'est une halte. Les cordes de la guitare résonnent, écoutez..., à travers l'espace, vous entendrez une mélodie arabe, traînante, à terminaison étrange, interrompue par des rires perlés et des voix murmurantes, et cette mélodie s'harmonise avec le paysage... Décidément l'Orotava est un lieu unique, et je comprends les Grecs et leurs fables. Elles sont vraies, car on les sent ; ce qu'elles ont imaginé, on l'éprouve ; vallée charmante, tu es bien la demeure bénie, le paradis, les champs élyséens où les âmes des savants, des héros et des justes erreront éternellement heureuses. Les anciens étaient de grands artistes !

— Après cela, dit le Canadien, à quoi bon évoquer la vallée de Tempé, qui ne vaut pas le diable ?

— Maintenant, dit Lionel, je vais vous citer le Tasse, *Jérusalem délivrée*, traduction de Gisnet.

Dans ce pays, des autres différent,
Point de vapeur qu'enfante la froidure ;
Mais des zéphirs jouant sur la verdure
Qui s'embellit de leur souffle odorant.

.

Jamais l'hiver à la figure terne,
 Jamais l'été qui darde nos sillons,
 N'ont altéré de leur passage alterne
 Le dôme bleu de ces riches vallons.
 Resplendissant d'un manteau de lumière,
 L'air pur et doux entretient sous les pas
 L'ombre et les fleurs dans leur beauté première ;
 Il nourrit l'herbe et ne la sèche pas.

Pour ceux qui voient par leurs yeux et jugent par eux-mêmes, ils seront frappés par l'antithèse puissante. La verdure, la mer, la roche, à 12,000 pieds le pic, c'est sublime de violence, et c'est harmonieux ; les couleurs se heurtent et se fondent ; c'est là le miracle. De la mer, au bord de laquelle est un port de fantaisie qui semble fait pour le paysage, jusqu'au pic de Teyde, la montagne se soulève en amphithéâtre, et ses différentes assises offrent les aspects les plus variés. Dans le bas, les noirs amas de scories, les basaltes amoncelés, de formidables falaises ; au dessus, des arbres, des habitations, de la verdure ; plus haut, le ciel parsemé de légers flocons nuageux qui viennent lécher les montagnes boisées, dont les cimes percent par intervalles ; tout en haut, roches basaltiques dressées, arides, menaçantes, tranchant dans le ciel des découpures à l'emporte-pièce. La ville est assise dans la pente de la vallée, presque à moitié déclive. C'est un splendide paysage, et un des quarts d'heure qui comptent le plus dans la vie d'un homme est celui de l'arrivée à la Orotava par un beau soleil couchant ! à notre avis cependant ce qui est plus beau encore c'est le paysage vu de la Orotava. Nous y reviendrons.

La ville est sans grande originalité, sans animation. Calme et profondément isolée du monde, moralement parlant aussi bien que géographiquement. Les maisons étagées sur le revers de la colline sont assez pittoresquement groupées. Celles qui s'étalent sur la déclivité du vallon sont plus modernes et ont plus d'apparence. Les gens qui y naissent, y

vivent, y meurent, semblent n'avoir dans leur existence d'autre distraction que la nature et le passage rare de quelques voyageurs, anglais pour les trois quarts. Quelques propriétaires riches aiment, dit-on, à s'y faire honneur de leurs belles maisons et reçoivent quelquefois.

L'Église de la Orotava est remarquable. Nous empruntons la description de MM. Berthelot et Webbs. On ne saurait mieux la dépeindre.

« L'Église bâtie, en 1766, est moderne. Une superbe colonnade soutient la nef principale. Le maître-autel est un ouvrage de premier mérite. Les différentes pièces sont, en marbre de Carrare, transportées à frais énormes d'Italie. Huit colonnes supportent une coupole elliptique, et quatre anges sont groupés sur l'entablement. De chaque côté de l'autel, deux archanges à genoux, dont l'un contemple la croix, tandis que l'autre prie. Ces deux grandes figures sont d'un bel effet. La Vierge de l'autel a aussi été amenée d'Italie. Les draperies sont élégantes. La chaire est un ouvrage de la même école et de même valeur. »

Le couvent de Saint-François est remarquable à cause de sa situation. On parvient dans le cloître par un perron en terrasse d'où la vue s'étend sur toute la vallée. La cour est ornée d'une fontaine; un parterre l'égaie.

Les dominicains ont leur couvent dans la basse ville. Parmi les mauvais tableaux qui décoraient leur église il y a quelques années, il en était un étrange pour le moins : saint Dominique à genoux recevait, dans sa bouche ouverte, le lait jaillissant de la mamelle de la Vierge ! Stupide baliverne, dégoûtante ! Le dragon attablé avec la payse, devant la bouteille de bière qui lance par son goulot un jet arrondi retombant dans un verre est moins haïssable. On ne peut que plaindre les sots pour lesquels un pareil tableau a été fait, et mépriser ces dominicains fanatiques, qui, non contents de torturer, osaient, sans vergogne, se moquer ainsi de la chronologie et du bon sens. Ce tableau a disparu.

La chapelle des Ames du purgatoire, dans le couvent de Saint-François, est ornée d'un tableau horrible, mais précieux : les flammes dévorent des moines — pas de l'ordre de Saint-François — des dominicains je crois, et aussi un roi qui probablement avait oublié de doter ledit couvent.

Le couvent de Saint-Augustin est sur un ruisseau à l'est de la ville. Au sud, le couvent des sœurs de Sainte-Claire, à côté, celui des sœurs de Saint-Dominique, qui a eu jusqu'à soixante nonnes. Brûlé plusieurs fois, il fut toujours rebâti et, comme le Phénix, renaissait de ses cendres. Dans l'intervalle de l'un de ces incendies, quarante sœurs, dit le père Viera, logées dans une maison provisoire insuffisante, sortirent un beau matin, bannière en tête, et envahirent l'église des jésuites qui était voisine. Le collège, dont l'église dépendait, n'était occupé que par deux pères ; elles voulaient s'y installer. Le recteur *Davila* fut fait prisonnier par les nonnes. Son coadjuteur *Tabares* se réfugia dans l'intérieur du collège où il se barricada. Il y resta jusqu'au soir, résistant à l'envahissement. Voyant que la place ne se rendait pas, les assaillantes en firent le blocus pour le prendre par la famine, fortement excitées, encouragées par les jeunes seigneurs de la Orotava, que ce spectacle devait divertir, comme on peut se l'imaginer. Le père tint bon jusqu'au dîner ! alors il parla ; les nonnes triomphantes occupèrent le collège jusqu'à reconstruction nouvelle de leur propre couvent. Le père Viera raconte la chose par le menu.

— Père *Davila*, disait l'une, votre cage est trop grande pour deux oiseaux !

— L'habitation ne fait pas le moine ni la nonne ! (Calembour de nonne, et fort bon en espagnol !)

— Ne sommes-nous pas toutes jésuites ? disaient les sœurs. Ce siège est mémorable, car il ne coûta pas de larmes.

Cependant le malheur était sur ce couvent. Brûlé en 1737, brûlé à nouveau, en 1761, les nonnes restèrent paisiblement installées dans un nouveau couvent jusqu'en 1815. Le feu

prit encore mais cette fois ce fut dans la nuit ; le diable s'en mêlait. Sept d'entre elles refusèrent d'ouvrir les portes de leurs cellules et périrent par excès de pudeur ; les autres furent sauvées, nues ou à peu près. Dès ce moment, le troupeau s'est dispersé, mais le couvent a été rebâti. Pourquoi ?

Ces couvents occupent la plus grande partie de la ville. Depuis la suppression des ordres religieux, tous ces cloîtres sont déserts, tombent, ou tomberont bientôt en ruines.

Le quartier de la Conception réunit les plus riches maisons, c'est le West-End d'Orotava. Les jours s'y passent dans le plus doux *farniente*. La vie y coule facile, et l'on y jouit d'une vue charmante.

Les environs de la Orotava sont pittoresques. *Agua-Mansa*, à 3,000 pieds d'élévation, offre des ombrages épais, des eaux vives et une fraîcheur délicieuse l'été; *Teigayga* a des points de vue remarquables ; les deux *Realejos* ou *campes*, qui sont séparés par un grand ravin, sont admirablement placés. Ce fut dans la petite église de ce village que le dernier chef des Guanches implora la grâce des vainqueurs ; il reçut le baptême..... et le martyre, dit M. Berthelot.

Le Port, ou *Puerto*, est un charmant réduit qui sert de résidence à quelques familles de négociants riches. Il s'y fait quelque commerce de vins, de fruits, de pommes de terre et d'oignons. Les rues sont larges, bien percées et d'un aspect agréable. Nous y reviendrons et dans un chapitre ultérieur touchant le climat de la Orotava au point de vue médical, nous dépeindrons la ville et le Puerto.

CHAPITRE VI

GÉOGRAPHIE DE HIERRO

Les Grecs désignaient cette île sous le nom d'*Ombrion*, les Latins sous celui de *Pluvialia*, les Espagnols la nommèrent *Hierro* du nom *herro* que lui donnaient les insulaires indigènes. En langue guanche comme en langue berbère ce mot signifie *citerne*. C'est là qu'il faut chercher la véritable étymologie, car les îles ne produisent pas de fer, et les indigènes ne le connurent que par le poids de leurs chaînes, disent les chapelains de Bethencourt.

Les Français, traduisant l'appellation espagnole *hierro*, désignèrent sous le nom d'île de *Fer* l'île des *Citernes*, *Herro*.

L'île est située par 27° 45' de latitude nord, et 20° 57' 45" de longitude occidentale du méridien de Paris. Il y a quelques minutes de différence dans les calculs antérieurs.

Valverde est la capitale et la seule ville ayant un municipal. L'île n'a pas de port, mais bien deux petites baies : l'une au pied de *Valverde*, *Hierro* ; l'autre, sur l'autre côté, *Ynama*.

Ce qui distingue *Hierro* des autres îles, c'est que la race y est plus belle. L'agriculture, très développée, donne des produits excédant la consommation ; elle est la plus petite et la plus fertile de l'archipel des Canaries ; sa largeur est de

trois lieues, sa longueur de cinq, quinze en suivant le littoral; sa forme est celle d'un croissant.

Hierro est célèbre par l'importance géographique que lui a donnée le méridien de Ptolémée.

L'île est entourée d'une ceinture de laves en falaises qui la rend presque inabordable; elle s'élève à 3,300 pieds en ses plus hauts points, et quelques plateaux rompant l'uniformité des pentes, le sol y devient accessible; tel est le plateau d'*Inama* que l'on trouve en quittant le *golfo*, vaste baie située sur la bande septentrionale. Une forêt de lauriers, de mocaus et de grandes bruyères garnit toutes les anfractuosités de la montagne sur un espace de quatre lieues. Puis se présentent les *llanos* ou plaines de *Nisdafe*, les mieux cultivées de l'île et l'on arrive à *Valverde*, grand bourg, capitale de l'île. De là, on descend vers le port de Hierro, sur la côte sud-est.

En moins d'une journée on parcourt le pays dans toute sa longueur.

De Valverde partent deux sentiers se dirigeant vers les caps *Salmon* et de la *Dehessa*; du sommet des Sierras on voit les deux côtes opposées, l'on découvre des cratères éteints dont les flancs sont recouverts d'une végétation vigoureuse et des cônes d'éruption, de formation moderne, qui méritent l'attention du voyageur. Deux chapelles terminent les deux promontoires.

La structure de l'île n'a pas permis aux habitants de s'établir sur les côtes et les villages sont groupés sur les coteaux maritimes les plus rapprochés du rivage.

Des montagnes, couvertes de forêts vierges, attirent sur l'île les vapeurs de l'Océan, qui humectent le sol et le fertilisent. Aucun ruisseau cependant ne circule et il n'y a dans l'île qu'une source d'eau potable.

Tous les anciens auteurs s'accordent pour décrire une source d'eau presque chaude, qui possédait une grande vertu digestive. « *Quand on a tant mangé que on ne peut plus,*

« disent les chapelains de Bethencourt, *on boit d'icelle eau, ainchois qu'il soit une heure la viande est toute digérée, tant qu'on a si grande volonté de manger qu'on avait auparavant.* » Que de goinfres d'Europe feraient apporter de cette eau, plus miraculeuse que celle de la Salette, s'ils en connaissaient la vertu !

Les habitants ont creusé, à environ un quart de lieue de Valverde, une quarantaine de citernes qui reçoivent l'eau de pluie. Il en est qu'on attribue aux anciens *Bimbanches*, et dont les voûtes sont soutenues par des piliers.

Les pâtres se procurent de l'eau, dans les montagnes, par une incision pratiquée au dessous de l'embranchement dans le tronc de l'arbre Mocan ; la rosée et les brouillards déposent leur vapeur sur les feuilles et les petits réservoirs pratiqués au pied du Mocan se remplissent.

Les habitants, travailleurs infatigables et ingénieux, sont parvenus à se suffire complètement ; leurs récoltes excédant la consommation, ils se livrent à une exportation considérable, qui se répartit sur une population minime.

Autrefois la vigne produisait beaucoup et l'on brûlait les vins qui s'expédiaient en Amérique sous forme d'eau-de-vie de goût empyreumatique, que, pour cette raison, on préférerait à l'eau-de-vie de Cognac. Depuis la maladie de la vigne, la culture a changé à Hierro comme dans toutes les autres îles. Les *Herreños*, très adroits et très travailleurs, furent les premiers à transformer leurs cultures, et ils sont encore, comme autrefois, les plus riches insulaires ; cela tient aussi au luxe moindre qu'ont les autres îles, à une moralité plus grande, à l'impossibilité de dépenses et à l'amour du travail.

Les troupeaux sont très nombreux et d'un bon rapport.

Dans l'intérieur, nul commerce ; c'était pire encore autrefois. Il y a vingt ans, chacun confectionnait ses étoffes, ses meubles, sa charpenterie ; un moulin à bras pour les grains, des métiers à tisser, des nattes, des corbeilles, les chaussures, tout enfin, se faisait à la maison. Cela a bien changé aujourd'hui.

d'hui; des relations plus faciles et plus nombreuses, sans y amener grand commerce, y ont apporté des produits d'Europe en échange des denrées du pays.

Les habitants sont sains, très forts, agiles, et ont le teint plus blanc que les habitants des autres îles. Proviennent-ils des Flamands? on l'affirme, et quelques données historiques semblent le démontrer. Vifs, gais, aimant passionnément la danse et la musique, les Herreños sont très portés au mariage. C'est un chanoine, un connaisseur sans doute, qui le dit. Ils se reproduisent avec une énergie miraculeuse et l'expatriation seule peut sauver l'île de la famine, aussi ils émigrent encore et vont à Cuba. Ce sont les Auvergnats, les Galiciens des Indes occidentales. Honnêtes, probes, travailleurs, économes surtout, ils sont placés au débarqué à cause de leur excellente réputation.

Il faut dire un mot de l'arbre saint ou *Garoë*.

D'après les anciens, l'île manquant absolument d'eau, le bétail buvait l'eau de mer ou suçait les feuilles de l'asphodèle, tandis que les hommes étaient abreuvés par un arbre miraculeux qui, à sec le jour, la nuit, laissait couler de ses feuilles dans deux réservoirs de quoi abreuver cent mille âmes! des tuyaux de plomb faisaient circuler l'eau de l'arbre saint dans toute l'île. Examinons. D'abord il n'y eut de plomb dans l'île qu'après la conquête; ensuite l'arbre n'était pas miraculeux, étant un laurier indigène; enfin il ne pouvait fournir plus de vingt *outres* d'eau au rapport de Galindo qui l'a vu et décrit. Ce laurier était fort grand et fort gros, ayant plus de vingt pieds de circonférence, et, comme tous les arbres verts à feuilles persistantes, il laissait couler goutte à goutte de ses feuilles la rosée des nuits. Sa taille et sa position sur le flanc d'une montagne qui recevait la nuit des vapeurs d'eau très abondantes firent sa célébrité; il périt en 1625 d'un coup de vent et de vieillesse.

Depuis qu'il n'existe plus on boit tout de même de l'eau à Hierro et cependant la population a doublé.

Le méridien de l'île de Fer imaginé par Ptolémée a acquis une telle notoriété que nous croyons devoir dire quelques mots à ce sujet.

Le méridien est un grand cercle qui passe par les deux pôles du globe, et par le zénith et le nadir du lieu dont il est le méridien. Ce grand cercle est appelé méridien, parce qu'il est midi ou la moitié du jour, lorsque le soleil s'y rencontre.

Le méridien sert en marine à connaître la plus grande hauteur des astres, hauteur dont on se sert pour calculer la latitude d'un lieu. Cette latitude, la déclinaison d'un astre et la hauteur du pôle sur l'horizon se comptent sur le méridien. Le méridien marque l'ascension droite d'un astre dans le ciel, et la longitude d'un lieu sur la terre. C'est à partir du premier méridien que l'on commence à compter la longitude, sur les cartes.

Le méridien sert, en géographie, à déterminer la longitude. L'équateur étant divisé en 180°, l'on fait passer 180 cercles par les deux pôles et les 180 divisions de l'équateur, ce sont autant de méridiens terrestres. L'un de ces méridiens étant adopté pour le premier, le point où il rencontre l'équateur se marquera 0°, et l'on partira de ce point pour marquer les divisions, de façon que tous les lieux situés sous un autre méridien auront la longitude du point où ce même méridien rencontrera l'équateur. C'était afin de fixer, d'une manière invariable, la position de chaque lieu, que les anciens géographes eurent l'idée de calculer à partir d'un point fixe convenu. Idée juste, pratique, féconde.

Les Français adoptèrent pour premier méridien, celui qui passe par l'île de Fer, la plus occidentale des îles Canaries, par ordre de Son Éminence le cardinal de Richelieu, à la suite d'un congrès scientifique tenu à Paris; mais la France a fini par délaisser le méridien de l'île de Fer et toutes les cartes nouvelles, ainsi que tous les points du globe, sont calculés par les Français du méridien qui passe par

l'Observatoire de Paris. Il est permis d'affirmer, d'après des calculs précis, que le degré de l'île de Fer est le vingtième à l'ouest de Paris; exactement $20^{\circ} 57' 45''$, la ligne méridienne ne passant pas précisément au centre de l'île, mais en un lieu rapproché. Les Anglais ont adopté le méridien qui passe par l'Observatoire de Greenwich, les Américains celui de Washington. Les Hollandais se servaient autrefois du méridien du pic de Ténériffe.

Les anciens géographes, depuis Ptolémée, calculant d'après le méridien de l'île de Fer, étaient en s'accordant plus logiques que nos générations actuelles. Il est certain que le méridien de l'île de Fer n'avait aucune raison d'être. C'est cependant cette absence de raison qui en démontre l'utilité, l'excellence, puisque aucune nation ne peut se montrer jalouse de ce rocher atlantique. Les Anglais, les Américains, les Français sont les peuples navigateurs par excellence, à des titres divers. Ce sont ces trois nations qui publient les ouvrages nautiques les plus accrédités, les cartes les plus parfaites, et chacune d'elles ayant son méridien c'est la confusion qui règne. Il est vrai qu'il est plus facile pour chaque nation prise isolément de se servir de son observatoire, mais cette facilité se borne à bien peu de chose, et ne contrebalance pas les difficultés de la dissemblance des livres, des cartes, des calculs, des publications maritimes, etc. On comprend que l'amour-propre national soit intéressé dans la question, car c'est un condiment violent que toutes les nations aiment fort, mais on l'a fait intervenir mal à propos, il faut en convenir, dans le cas du méridien terrestre.

Quoi qu'on ait fait pour l'empêcher, on a réalisé l'unité pour le code des signaux. On arrivera tôt ou tard à l'unité de monnaie, à la condition de laisser chaque souverain graver sa face sur le signe. On arrivera au système décimal, parce qu'il est une chose abstraite, conventionnelle, utile à tous et qui n'appartient à personne. Et quelle différence entre le système décimal arbitraire mais logique, et le méri-

dien universel? Le méridien n'est à personne; c'est une ligne imaginaire, un système de calcul arbitraire, mais aussi une convention éminemment utile, et pour toutes les nations indispensable. Pourquoi introduire la diversité, là où l'unité serait un bienfait? Les cartes marines diffèrent, les calculs diffèrent, et, comme à Babel, on ne s'entend plus. Il faudra bien y venir tôt ou tard, nous l'espérons, et comme il a fallu réduire à l'unité l'heure différente de Paris, de Strasbourg, du Havre, de même, il faudra revenir entre nations à l'unité de méridien; si l'on a pu, par une convention utile, ramener trois heures différentes, à l'une d'elles, celle de Paris, Strasbourg et le Havre n'en ont pas souffert. Paris, Greenwich et Washington ne seront pas déshonorés davantage, en renonçant à leur méridien pour prendre celui de Fer ou tout autre, unique, universel. Tandis que le courant de l'esprit humain porte les peuples à l'unification et à l'association pour les choses d'intérêt matériel, il faudra bien arriver à une simplification par l'unité des moyens scientifiques, simplification qui sera une portion du progrès lui-même; qu'un congrès décide. A notre avis, les nations devront, tôt ou tard, reprendre le méridien inoffensif de Hierro, qui n'excite la jalousie d'aucune puissance, et les satisfait toutes.

Nous nous entretenions de cette question de l'unité du méridien, plus grave qu'on ne pense, lorsque Lionel nous dit :

— Tout en cherchant quelques notes à la bibliothèque du Casino, j'ai fait une découverte.

— Comment! découverte de quoi? dit Brünner.

— Des îles Canaries...

— Est-ce qu'on ne les connaissait pas de tout temps?

— Sans doute; j'ai voulu dire que j'ai découvert la relation d'un des premiers voyages aux Canaries, un MANUSCRIT DE BOCCACE. On peut affirmer sans crainte que la découverte des îles n'a jamais été faite, car de tout temps, on en connut l'existence. Mais si pendant le moyen âge elles furent délaissées, quelques voyageurs néanmoins les visitèrent; en voici

une preuve retrouvée récemment dans une bibliothèque particulière d'Italie. Avant le hasard heureux qui a mis le fait en lumière, on ignorait complètement cette expédition, et les Normands, s'emparant des îles cinquante ans après seulement, n'y retrouvèrent même pas cette tradition.

En 1827, on découvrit, à Florence une note manuscrite de Boccace; probablement un simple *memorandum* écrit dans un assez mauvais latin. Peut-être le chef de l'expédition dont il rappelle le nom, était-il de ses amis, étant son compatriote et son contemporain. En marge du manuscrit, on lit : « Cette expédition était commandée par le florentin Angiolino del Tegghio de Corbizzi, neveu de Gherardini di Gianni. »

Le titre est ainsi conçu :

De Canaria et de Insulis reliquis ultrà Hispaniam in Oceano NOVITER repertis; ce *noviter* indique bien qu'on les connaissait antérieurement, mais qu'on les avait perdues de vue.

Angiolino del Tegghio avait trois caravelles sous ses ordres, armées par le roi de Portugal Alphonse IV lorsqu'il mit à la voile à Lisbonne, le 17 décembre 1341; il devait reconnaître les îles Fortunées où il prétendait avoir débarqué. Favorisé par un bon vent, cinq jours lui suffirent pour atteindre l'archipel, et le pilote de l'expédition a calculé que ces îles furent trouvées à 900 milles à peu près du cap Saint-Vincent, ce qui est d'une exactitude rigoureuse et lève tous les doutes. Ce pilote se nommait *Nicoloso de Recco*; il était de Gènes.

Les navigateurs abordèrent à Lanzarote et à Fuerteventura, où ils trouvèrent de l'huile de poisson, des peaux de phoques, des chèvres en quantité et du suif. On sait que les baleines, les phoques, les chèvres abondaient dans ces mers, d'après les relations des chapelains de Béthencourt; Pline dit, dans sa narration du voyage ordonné par le roi Juba, que les baleines servaient aux habitants à faire de l'huile.

Les voyageurs notèrent, par son nom, la Gran Canaria. Ils décrivirent le vêtement de ses habitants indigènes; des-

cription exacte, car ce sont bien les costumes que les conquérants ont fait connaître plus tard.

Ils virent leurs maisons où, selon le récit, les ouvrages en bois étaient bien faits. De là, ils furent à Hierro qu'ils décrivent; puis à la Gomera. Ils parlent des palombes sylvestres qu'ils trouvèrent en abondance dans les bois de lauriers et de nos jours encore, elles y abondent; ils y abordèrent donc; arrivés devant Palma, ils eurent peur d'une éruption du pic de Ténériffe, et ils n'osèrent continuer leurs explorations.

Ils citent les petites îles : Lobos, Roque del Este, Roque del Oeste, Graciosa, Montagna Clara et Alegranza, qui sont six îlots à joindre aux sept îles plus connues et habitées.

Ils disent que les Guanches étaient audacieux, intelligents, robustes, avaient les cheveux fauves et longs.

Ils disent que le système de numération leur parut celui des Arabes. Le manuscrit donne la numération jusqu'à seize et les mots sont écrits avec la véritable orthographe; ces mots sont en concordance parfaite avec ce qu'on a pu vérifier ultérieurement.

Les insulaires, disent-ils, cultivaient le blé, l'orge, les figuiers, les légumes. Ils avaient un oratoire avec une statue représentant un homme nu tenant une boule à la main. Les explorateurs l'enlevèrent et aussi quatre naturels du pays, et les conduisirent à Lisbonne.

Tel est en résumé le récit du voyage fait par Boccace.

Cette narration retrouvée explique pourquoi, lorsque le pape concéda au prince de la Fortune don Luis de la Cerda le titre de roi des Canaries, le roi Alphonse de Portugal protesta, disant qu'il avait médité des projets relatifs à ces îles, et qu'il y avait déjà envoyé des hommes et des vaisseaux; qu'ayant possédé des naturels et divers produits, il pensait que ces îles devaient lui appartenir.

Au sujet du manuscrit latin de Boccace dont l'écriture est si belle et le latin si mauvais, M. Berthelot pense que ce ne

peut être qu'un devoir d'écolier, de jeune homme. Comme Boccace est né en 1313, il devait avoir vingt-huit à trente ans lorsqu'il écrivit cette narration, ce qui exclut l'idée d'un travail d'élève. Boccace, fils naturel d'un riche marchand de Florence, reçut une éducation commerciale et fut, dès sa plus tendre jeunesse, envoyé par son père dans ses comptoirs de Paris et de Naples; cette éducation explique comment il trouva intéressant de noter une expédition d'un grand avenir commercial, et les défauts de la rédaction sont le résultat d'études interrompues et incomplètes, auxquelles il suppléa par un esprit naturel très fin et des grâces de style qui charment encore.

CHAPITRE VII

LANZAROTE, FUERTEVENTURA

Avant de raconter la conquête des îles par le normand Jehan de Bethencourt, il faut indiquer géographiquement le théâtre des événements.

En arrivant dans les eaux de Lanzarote, on se dirige vers le port d'*Arreciffe* qui, non seulement est le meilleur de l'île, mais encore le plus sûr et le premier de tout l'archipel des Canaries; malheureusement il n'est pas, comme la rade de Santa-Cruz, sur le grand chemin d'Amérique, d'Afrique, de l'Inde et de l'Australie. D'abord on longe les plages rouges nommées *Colorados*, où le conquérant Jean de Bethencourt s'établit, lorsqu'en 1402 il vint faire la conquête des îles Fortunées. On aperçoit la terre de *Aquila*, et sur une colline la chapelle Saint-Martial de Rubicon que le Normand fit ériger plus tard en évêché. Plus au couchant se trouve un excellent mouillage. On double la pointe du *Papagayo*, une bande de terre basse, sans verdure d'ordinaire, sauf à la saison des pluies, et qui s'étend platement sous le regard, entrecoupée de distance en distance par des soulèvements inattendus, taupinières gigantesques, qui ne sont autre chose que des buttes volcaniques. A la droite, on laisse l'île

de *Lobos* ou des Loups de mer, amas de rochers stériles, et tout à coup on aperçoit les bastions du château Saint-Gabriel. La passe du port d'Arreciffe se présente, et l'on vient jeter l'ancre aux pieds de la ville.

Lanzarote est une île grise qui n'a de verdure qu'après la saison des pluies. Les moissons y poussent vite et aussitôt après la récolte, le sol n'étale plus qu'une mer de roches et de loin en loin quelques broussailles. La campagne est nue, c'est le Sahara. Pas d'arbres, pas d'ombrages, pas de ruisseaux murmurants, pas de sources, quelques jardins çà et là. Ces jardins attenant aux habitations sont très curieux.

On trace un carré de la dimension qu'on désire; on enlève les roches qui forment sur le sol une première assise et on les transporte sur les rebords extérieurs du carré tracé; ces rebords ont ordinairement 3 mètres de large et doivent servir de muraille extérieure au jardin. Les roches de seconde grandeur se choisissent après et, jetées sur cette muraille de géants, forment la seconde assise; on remplit les intervalles avec des pierres de moindre volume. Après avoir ainsi étagé les pierres et les roches de la surface, on creuse le terrain à deux mètres environ, quelquefois plus, jusqu'à ce que l'on ait la terre végétale en suffisante quantité, rejetant toujours sur les murs d'enceinte, les pierres et les roches extraites. C'est à ce prix qu'on a obtenu des jardins de trois mètres de profondeur au dessous du niveau du sol. Jadis ces jardins étaient presque tous de forme circulaire, toutes les constructions guanches affectant la forme circulaire ou elliptique; maintenant on les fait en carré long. Là se trouvent quelques plantations d'arbres à fruits, dont les branches ne s'élèvent presque jamais au dessus du mur qui les abrite et qui atteignent cinq à six mètres en dedans.

L'aspect désolé est propre à tous les districts du sud et du nord-ouest, qui offrent uniformément ce caractère dû à l'éruption de 1730. Elle fut si terrible, et la lave qu'elle rejeta si épouvantablement abondante, qu'elle s'amassa

en lac de feu, et renversa d'abord, brûla ensuite quatorze villages, inonda quatre plaines basses et tous les districts de l'ouest. Après cette inondation de feu, le volcan vomit des nuages de cendre légère qui recouvrirent le sol à une grande épaisseur. Cette cendre volcanique tomba heureusement, car, sans cela, jamais une plante n'eût poussé sur ce sol de lave refroidie. Ce n'est pas un des moindres étonnements du voyageur frais débarqué dans l'île, que de voir verdir et mûrir, sur des scories pulvérisées, des maïs et des vignes. Du sud à l'ouest on croirait véritablement que l'île a dû toujours offrir les mêmes aspects torrides et brûlés, et on est disposé à ressentir une impression triste et douloureuse ; mais si l'on quitte ces districts, et qu'on s'élève vers le nord, dans la direction des montagnes de *Famaza*, on apercevra non seulement de la verdure, mais encore quelques restes de cette ancienne végétation atlantique, qu'une grande catastrophe fit jadis disparaître et dont on a sous les yeux le spectacle partiel.

Les chameaux et les ânes abondent dans l'île, et pour la visiter, il convient de charger ses bagages sur un chameau, et de prendre un âne pour monture. Ainsi équipé et bien monté, car les ânes sont superbes, pleins de feu et d'énergie, on franchit les côteaux de *Latuché*, et en quatre heures de marche, on arrive à l'ancienne *Teguiza*, aujourd'hui *San-Miguel*, capitale de l'île, fondée par Maciot de Bethencourt neveu du conquérant qui donna à la capitale, le nom de Teguize sa fiancée. Les marquis de Lanzarote y résidèrent jusqu'à ce que cet apanage passât dans la maison des marquis de *Vilamazan*. Leur vie y fut aventureuse, et leur possession pleine de vicissitudes.

Les corsaires d'Alger incendièrent le palais en 1586 et les Anglais le pillèrent après sa reconstruction en 1596; dès lors il resta ruiné.

Une invasion nouvelle de Barbaresques eut lieu en 1618; ceux-ci s'emparèrent du château de *Guanapaya*, qui défend

la ville et brûlèrent tout, après avoir décimé les habitants. La capitale ne s'en est jamais relevée.

Ces seigneurs, batailleurs sans repos, méritaient bien le sort que les Barbaresques leur firent subir. Bien des fois équipant leurs galères et suivis de leurs chevaliers et hommes d'armes, ils avaient été dans le Fez s'enrichir des dépouilles du Maure. C'étaient œuvres pies ! il les ont expiées.

Maintenant le château est en ruines et l'église en pleine décadence, car le commerce, l'industrie, la marine, les intérêts matériels en un mot poussent le mouvement de la population vers le beau port d'Arreciffe qui est devenu l'entrepôt de tous les produits de l'île, et Teguize est presque dépeuplée, ruinée; on a cependant restauré l'église. La citadelle possède encore quelques canons rouillés, inutiles et qu'on n'oserait décharger. Sur la grande place, on montre la maison de *Clavijo*, le célèbre traducteur de Buffon, qui naquit à Lanzarote, d'une famille noble, et fut un des savants les plus illustres de son temps, un des plus érudits de la monarchie espagnole.

Si l'on veut faire une excursion sur les montagnes, rien n'est plus facile. Un sentier praticable par la vallée d'*Haria* y conduit, et l'on arrive bientôt sur les crêtes qui ne sont élevées que de 2,000 pieds au dessus du niveau de la mer. Elles sont arides dans leur plus grande étendue, et quelques lauriers y restent encore, vieux débris d'une végétation enterrée sous la lave et la cendre.

C'est du sommet de la plus élevée de ces montagnes qu'on peut juger encore plus nettement de la puissance et des ravages de l'éruption de 1730. Les nappes noires de la lave tracent leurs longues lignes parallèles, tandis que, de loin en loin, apparaissent ces mamelons volcaniques, ces immenses taupinières dont il a déjà été fait mention; voilà pour l'Occident. Si du même sommet on tourne la vue vers l'Orient, tout prend un autre aspect; des maisons blanches apparais-

sent entourées de dattiers, de figuiers, comme des *douars* africains dans les vallées du petit Allas, tandis qu'au loin se montrent les cratères de la *Corona* et de *Qualifaij*, baignant dans une mer de scories. Trois montagnes basses rapprochées de la Sierra qui occupe le milieu de l'île, éprouvèrent des éruptions insignifiantes, mais assez déplorables cependant pour empêcher toute culture aux environs. La partie cultivable est couverte de quelques rares pâturages naturels où l'on élève du bétail et des chameaux de belle taille.

Si, après avoir descendu les grands escarpements qui mènent aux salines, on regarde devant soi, on aperçoit l'îlot *Graciosa* séparé par un canal de 1,000 mètres; l'îlot a quatre lieues de circuit. C'est un amas de sable, de gravier, et de coquillages marins. Son nom lui fut donné probablement par antiphrase, car rien n'est plus triste. Quelques botanistes seuls y peuvent trouver une heure d'intérêt.

On trouve des traces récentes d'un système volcanique dont l'action a dû être répétée en redescendant vers le sud. La montagne de la *Corona* s'élève comme un dôme immense et rappelle en petit le *Teyde* de Ténériffe; au sommet se trouve un cratère dont la profondeur étonne, car elle est presque égale à la hauteur. Un autre système de montagnes volcaniques, en séries, et disposées parallèlement, est dominé par la montagne *del Fuego*, 1,470 pieds. Les éruptions de ces volcans sont toutes récentes, car, en 1824, trois éruptions nouvelles désolèrent l'île.

A partir de Teguize, centre de l'île, les montagnes s'étendent sur toute la côte septentrionale et présentent comme un boulevard escarpé de 1,000 à 1,200 pieds, tandis que le revers méridional descend en pente plus douce, projetant des rameaux qui forment des collines.

Lanzarote est l'île la plus orientale de l'Archipel, la plus rapprochée de la côte d'Afrique, et si cette côte ne faisait un retrait, on la verrait aisément.

Arreciffe est le seul port de l'île et la population y suit une progression ascendante en raison d'un commerce important en *barilla*, soude.

Il n'existe dans l'île aucun ruisseau courant, et les habitants conservent l'eau dans de grands réservoirs. Il y a cependant deux sources qui, placées trop bas, sont peu utilisées.

San Bartholome et *Aria* ou *Haria* sont deux petites bourgades de près de 2,000 habitants chacune, qui n'ont rien de remarquable.

Les petites îles : *Graciosa*, *Allegranza*, *De los Lobos*, *Roque del este*, *Roque del oeste*, *Montagna Clara*, sont toutes groupées à l'entour de Lanzarote. Elles sont inhabitées, et n'offrent aucun intérêt géographique.

Pline indique cette île sous le nom de *Capraria*. La forme de l'île est très irrégulière et n'a été bien arrêtée que sur la carte de Lopez. Du nord-est au sud-ouest, onze lieues, les sinuosités du littoral offrent de grandes saillies ; l'île n'a que quatre lieues de large et sa surface est de trente-quatre lieues carrées. En mesures kilométriques : 58 kilomètres de longueur, sur 18 de largeur, et une superficie de 741 kilomètres carrés.

La position pour *Teguize*, 3,000 habitants, capitale de l'île, est 20° 5' de latitude nord et 15° 58' de longitude ouest.

FUERTEVENTURA

D'après Pline, cette île était connue des anciens sous le nom de *Planaria*. De l'est à l'ouest, dans sa plus grande largeur, elle n'a que six lieues, et un peu plus de vingt lieues dans sa plus grande longueur ; on peut calculer cinquante lieues de côtes. En mesures kilométriques, elle a 100 kilo-

mètres de longueur, sur 25 kilomètres de largeur; et elle atteint 1,722 kilomètres carrés.

L'île est coupée en deux par un isthme; la plus grande partie se nomme Grande-Terre, et la plus petite est la presqu'île *Handia*. Le meilleur port de l'île est le *Puerto de las Cabras*, capitale qui renferme moins de 1,000 habitants. La population totale de l'île est très minime.

Voici les deux positions fixées pour les deux parties de l'île: Extrémité nord, 28° 46' L. N., 16° 12' 30' Long. O., pour l'extrémité sud.

Les plus hautes montagnes ont à peine 1,500 pieds, et la chaîne parcourt toute la grande terre. Le pic *el Fraile* est le point culminant de la presqu'île; il a environ 1,500 pieds. Les collines sont basses et les ondulations régulières. Au centre de l'île, deux bras sortent de la chaîne. A partir du rivage, le sol s'élève insensiblement, tout devient sec et aride; aucune source. En un point cependant on trouve un ruisseau, le *Rio Palma*, bordé de palmiers, qui aboutit au port de la *Peña*.

Pour ce qui est de la presqu'île, elle est inhabitée, et les habitants de la Grande-Terre y envoient parquer les troupeaux.

La capitale ancienne, *Betancuria*, du nom du conquérant, est aujourd'hui presque dépeuplée; la population, autrefois de 4 à 5,000 âmes, se porte vers *Antigua*, *Tasella* et le *Puerto*; on déserte le centre pour les bords de la mer.

Après Ténériffe, Fuerteventura est la plus grande des îles. Elle est à cinq lieues au sud-ouest de Lanzarote, à laquelle elle a dû se rattacher jadis comme nous l'avons dit, et à dix-huit lieues de la côte d'Afrique. Le terrain est calcaire et ne produit que si l'année est pluvieuse.

Quelques heures suffisent pour se rendre de Lanzarote à Fuerteventura. Au fond d'une bonne baie, fréquentée par les navires qui visitent ces parages, se trouve *Puerto de las Cabras*. C'est aujourd'hui un marché assez important de *barilla*, soude,

et de grains. Quelques maisons s'allongent le long de la plage, et ce nombre tendant à s'accroître, les rues se forment, une petite ville naît.

Pour le grand malheur du pays, pendant huit mois il y a sécheresse absolue. La campagne aride présente un aspect de Sahara africain. C'est par antiphrase, semble-t-il, qu'on avait donné à cette île le nom d'*Herbania*. Les anciens aimaient beaucoup ces antithèses.

Si l'on quitte cette plage brûlée, habitée seulement à cause du port, et que de là on se mette en route pour l'intérieur, on arrive à *Antigua*, village important, qui est le centre par à peu près de l'île, et où se fait le grand commerce de la soude. De là l'on se dirige sur *Bethencuria*, principale ville de l'île, fondée par Jean de Béthencourt, le conquérant. Cette ville a conservé intact le caractère gothique, particulier à cette époque. Sa population, sans industrie, s'est peu à peu réduite, et de décadence en décadence, elle n'offre plus aujourd'hui que 7 à 800 habitants. Cette vieille ville est groupée dans le fond d'une vallée en forme de gorge, bordée de roches abruptes. Le noble baron de Grainville la Teinturière y établit la coutume de Normandie. Il est probable, dit M. Berthelot, qu'on parla français à Bethencuria longtemps encore après la prise de possession de l'île par les Espagnols. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il n'y paraît plus.

La paroisse actuelle est l'amplification restaurée de la petite chapelle que fit ériger le noble baron normand, et qui fut appelée *Notre-Dame de Béthencourt*. Messire Jean le Verrier, son chapelain, fut le premier curé et y vécut toute sa vie, *bien aise*, dit la chronique.

Don Diego de Herrera, seigneur feudataire des quatre premières îles conquises, fit construire le couvent de Saint-Bonaventure, où il fit placer son cercueil, avec une épitaphe un peu fanfaronne. On peut y lire encore :

Ici repose — suivent les noms, qualités et dignités, au moins dix lignes — *qui soumit neuf rois de Ténériffe et deux rois de*

la grande Canarie, passa en Barbarie avec ses flottes, réduisit un grand nombre de Maures en esclavage, construisit et défendit une forteresse sur la côte d'Afrique; fit la guerre à trois nations : les Gentils (indigènes des îles), les Maures et les Portugais, et obtint la victoire sans le secours d'aucun roi. Il est vrai qu'il se rendit redoutable et que dans cette guerre de pirateries incessantes, les Africains furent souvent vaincus. Cet état de lutte dura longtemps, les Canariens brûlant et pillant les navires, saccageant le Fez et assiégeant Zaffi.

Il faut faire bruit sur terre,
Et la guerre
N'est qu'un jeu!

Mais un beau jour les Berbères furent les plus forts, brûlèrent Bethencuria et tuèrent un grand nombre d'insulaires. Ce sont les vicissitudes obligées de la guerre.

On visite à Bethencuria une Vierge, la Vierge aveugle, dont voici la légende. Don Diego, un moine célèbre, l'avait retirée de la mer, où précédemment les Barbaresques l'avaient jetée après un pillage, et il l'avait replacée dans l'église. Ces ennemis, devenus vainqueurs une nouvelle fois, entrèrent dans l'église et maltraitèrent Don Diego lui-même. La Vierge ne put supporter ce spectacle et ferma les yeux. Oser toucher à un frocard!!! il y avait de quoi devenir aveugle!... Elle le devint.

On montre aussi le fameux dattier qui porte des fruits *sans noyaux*, depuis que Don Diego, reconnu saint par ce miracle, se cassa une dent en mangeant de ses fruits.

C'est à Bethencuria que se passa le fait que voici : un habitant pieux qui se confessait à Don Diego avait fait vœu de virginité, sans cependant prendre les ordres mineurs ou majeurs, pour ne pas contrarier sa famille; il maigrissait à vue d'œil. Don Diego, qui le prit en pitié, et qui, de même qu'il aimait les dattes sans noyaux aimait aussi les perdrix cuites, lui en envoya une toute rôtie pour réconforter son

estomac délabré par suite de ses privations gastronomiques trop prolongées. L'oiseau donc fut servi tout rôti ; mais ses plumes lui revinrent une à une devant le chaste convive, et il finit par s'envoler. La fenêtre devait être ouverte, — il fait si chaud dans ce pays ! — Un tableau curieux représentant ce miracle culinaire a été envoyé en France par les soins du consul. On le dit d'un certain mérite.

En somme, l'île de Fuerteventura est d'un aspect triste et monotone, la culture y est rare, la population fort minime pour son étendue. La ville de Bethencuria seule offre quelque intérêt, quoique tous les édifices y soient à peu près détruits et dans un état d'abandon complet. Aujourd'hui l'île s'enrichit par le commerce de la soude. Cependant elle ne deviendra jamais digne d'attirer le touriste, car sa forme plate la prive de ces accidents de terrain qui charment ou étonnent. Son sol sans culture lui enlève cette fraîcheur, cette verdure qui pourraient la rendre agréable à l'œil. Sa flore seule est intéressante pour le naturaliste, comme la nature des terrains pour le géologue, car on y lit à livre ouvert l'Afrique, dont elle a été évidemment détachée. Une succession d'îlots et de rochers sous-marins la rendent aussi jumelle de Lanzarote à laquelle elle se rattachait aux premiers temps, selon les rapports des navigateurs.

Maintenant que nous avons fait connaître le théâtre des événements qui se préparent, il est temps d'entrer dans le récit de la première conquête.

CHAPITRE VIII

LA CONQUÊTE PAR LES NORMANDS

L'an 1000 était le terme fixé, la date fatale... le monde devait finir ! immense terreur ! les puissants seigneurs, assez incrédules sous leur feinte dévotion, les moines bons vivants, moitié froc moitié armure, se livraient à cette débauche éhontée que Louis XV, plus tard, justifia d'un mot : *après moi le déluge!* Les manants de bonne foi qui s'abîmaient dans une terreur folle, les cadets prêts à entrer dans les ordres, les bourgeois enrichis, les clercs mêmes et quelques seigneurs dévots, vers la fin du siècle, partaient pour Jérusalem, tantôt sur des galères de Gênes, de Pise, de Vénise ou d'Amalfi, tantôt à pied, le bâton à la main, la corde aux reins, le rochet à coquilles sur l'épaule. Ils allaient en Terre Sainte, disant : *Pénitence vaut expiation; c'était l'adage.*

Mais l'an 1000 passa et le monde continua d'exister, les pénitents revinrent et les récits merveilleux commencèrent, récits d'Orient pleins de prodiges; les croisades naquirent de cette grande curiosité de voyages, l'immobilisme de dix siècles fut rompu, toute l'Europe s'agita, partit; le merveilleux fut que les rêves les plus impossibles se réalisèrent; la Syrie, la Grèce, la Palestine, les îles méditerranéennes

virent s'élever des châteaux, se fonder des comtés, des duchés, des royaumes que de hardis aventuriers se taillaient avec leurs épées. Les Provençaux, les Gascons, les Normands surtout, se distinguèrent dans ces entreprises hasardeuses, par la valeur militaire tout autant que par l'habileté politique. Dès 1100 et jusqu'en 1500, pas de haut seigneur en guerre contre son souverain, pas de prince révolté, pas de roi en lutte contre ses sujets ou ses voisins, qui n'appelât à son secours ces vaillants.

Les Normands, aussi braves que les Gascons, mais plus forts et meilleurs politiques, étant les plus renommés, le roi de Galice, apprenant que les Maures d'Espagne et de Portugal se réunissaient pour l'envahir, fit appel à des chevaliers normands qui allaient partir pour la croisade. Galeran, comte de Meulanc, et Guillaume, comte de Varennes, avec leurs hommes d'armes, se rendirent en Galice et, dit le chroniqueur de 1147, « par la force de leurs armes et aide de Dieu chassèrent Mores de Lisbonne, puis les ayant battus, remirent ladite ville au roi qui, avec grands présents et belles louanges les remercia. »

Les Normands étaient partout, en guerre ou sur les chemins. Un jour, des galères d'Amalfi, près Naples, débarquaient à Salerne quarante chevaliers normands revenant de la Terre Sainte; le courage alors était une nécessité, combattre était l'habitude, le devoir, la cause même importait peu; en débarquant, ces chevaliers virent un camp sur le rivage, et surpris :

— Quels sont ces guerriers?

— Des Sarrasins, répondirent les Salernitains.

— Des Sarrasins! et pourquoi sont-ils là sur la plage, et d'où viennent leurs cris de joie, leur folle ivresse?

— Ils se partagent la rançon que la ville a payée pour éviter le pillage.

— Et ces mécréants ont osé rançonner des chrétiens! Cela ne peut être. Courons sus!!

Sans en demander davantage, les quarante prennent leurs masses d'armes, tirent leurs formidables épées, et la scène de joie, changée d'abord en combats singuliers, finit en bataille; car les Salernitains voyant le succès possible, se joignirent aux Normands. Un grand nombre de Sarrasins resta esclave, les autres furent massacrés, bien peu purent s'embarquer.

Tancrede de Hauteville et ses dix fils qui vinrent s'emparer, quelques années après, de l'Italie méridionale et de la Sicile, avaient écouté les récits des quarante. La Calabre avait séduit Tancrede à distance, il partit pour l'aller prendre.

La terreur des Normands!!! voilà la grande, la terrible affaire de l'avenir, dès le neuvième siècle. *Je tremble pour mes successeurs*, disait mélancoliquement Charlemagne vieilli, apercevant en mer les voiles blanches des Normands. *Méfiez-vous de ces hommes qui n'ont peur ni du ciel, ni de la terre, et ne sont pas effrayés par l'Océan.*

Tout le monde sait qu'un Normand, Guillaume, se fit roi d'Angleterre, 1066. Quoique l'élite des chevaliers normands fût passé avec lui en Angleterre; quoique une grande partie des restants fut au service des divers rois d'Italie, d'Espagne, de Portugal, ceux qui demeurèrent firent encore trembler les rois de France, *car, dit le sire de Saint-Maurice, ils ont fait moult peine à Paris en plusieurs rencontres, jusques-là qu'on y ordonnoit à des époques fixes des prières publiques pour préserver contre pareille rencontre. Et plus loin : Ces peuples sont fins et rusés, se font souverains et ne se soumettent jamais aux rois étrangers, estant enclins, vivre selon leurs us, coutumes, et antique police, estant de bon esprit, embrassant volontiers religion et pitié.* — (Chronique de France.)

Sur terre comme sur mer, on le voit, les Normands étaient toujours prêts à tout événement.

Revenons aux Canaries où ils vont bientôt apparaître.

Dès 1291, Doria et Vivaldo suivis d'aventuriers génois, entreprirent un voyage aux îles des côtes d'Afrique. Les

historiens de Gênes rapportent les préparatifs de l'expédition, ils partirent montant deux galères ; on n'en entendit plus parler ; l'Océan n'a pas redit son secret.

Peter Heylin rapporte qu'en 1330 les îles, oubliées durant tout le moyen âge furent retrouvées par hasard par un bateau français fuyant la tempête ; cette barque y trouva un refuge et rentra en France bientôt après, ayant fait escale en Portugal. Le roi Alphonse IV, qui avait eu connaissance du fait, désigna don Luis de Ordo, pour aller conquérir les îles. Il arriva devant l'île Gomère, mais il fut repoussé par les indigènes, 1332.

En 1334, le roi de Portugal fait partir une nouvelle flotte plus forte, et cette fois les Portugais dressèrent leur camp à la Gomère, et plantèrent leur drapeau. Y demeurèrent-ils ? on l'ignore, il est probable que non.

Ici une lacune de huit ans.

En 1341, l'expédition dont parle Boccace rapportée plus haut.

Vers 1342, le même voyage est entrepris par Luis de la Cerda, petit-fils d'Alphonse X, roi de Castille, sorti du sang de France. Ce Luis de la Cerda comte de Clermont, étant de retour, va trouver le pape à Avignon, et se fait nommer roi des îles à conquérir, mais la guerre venait d'être déclarée par l'Angleterre et il dut renoncer à cette entreprise pour servir le roi de France dont il était vassal. Voici quelques détails sur son investiture.

Afin de faire parvenir la renommée de l'Église au bout de l'univers, Clément VI, sans se faire beaucoup prier, avait érigé les îles Fortunées en monarchie feudataire du saint-siège, moyennant 400 florins d'or, annuels, bons et purs, du coin de Florence. Le prince de la Cerda fut investi solennellement, et le pape donna en cour plénière au nouveau roi, *princeps fortunæ*, un sceptre et une couronne d'or, en disant : *Faciam principem super magnam gentem*. Un ambassadeur anglais qui se trouvait à la cour du pape, ayant été convié à

ces fêtes, courut sur-le-champ expédier un courrier à son maître pour lui annoncer que le pape venait, d'une façon par trop cavalière, de disposer de ses États. Le diplomate avait pensé que les îles *Fortunées* ne pouvaient être que les îles *Britanniques* !

Jérôme Zurita, dans ses Commentaires sur l'itinéraire d'Antonin, rapporte qu'en 1395, des Guypuscoans et des Andalous associés trouvèrent les îles, les pillèrent, nommément Lanzarote, et firent deux prisonniers.

Ainsi des Basques, des Andalous avaient couru vers les îles Fortunées à la recherche des esclaves. Isidore de Séville le rapporte; vers 1400, ils firent appel à leurs amis des côtes de Normandie; ils réunirent tous leurs efforts et, cette fois, Normands, Biscariens et Andalous, équipèrent cinq caravelles commandées par Gonzalo Perazza Martel. Henri III prit l'expédition sous sa garantie et sauvegarde. Les aventureux marins coururent toute la partie occidentale d'Afrique. Ils arrivèrent devant Ténériffe. L'île était bouleversée, le Teyde en éruption; ils se jetèrent alors sur Lanzarote, la pillèrent, firent prisonniers le roi, la reine et cent soixante et dix indigènes destinés à être vendus plus tard comme esclaves, et chargèrent leurs navires de cuirs, de suif et d'autres produits de cette île. La première caravelle qui aborda l'île était commandée par un Normand, Lancelot de Maloyssel qui donna son nom à l'île Lancelote, depuis Lanzarote. Le père Viera l'affirme. Alvaro Becerra commandait la caravelle qui avait à son bord les Normands. Lancelot de Maloyssel, plus soldat que marchand, à peine débarqué dans l'île, tandis que ses compagnons s'y livraient à leur trafic ou à l'enlèvement des indigènes, prit le commandement de quelques hommes et se chargea d'assurer la retraite. Il avait choisi à terre une position excellente sur laquelle plus tard on fit élever un fort, auquel on donna le nom de Lancelot.

Cette expédition, suivi de succès, dut exercer sur Béthen-

court, seigneur de Grainville la Teinturière, au pays de Caux, une grande influence. Il dut avoir avis de l'expédition, de ses résultats par les récits des marins qui avaient fait partie de l'équipage d'Alvaro Becerra, et de ce jour, en correspondance avec un cousin dont nous allons nous entretenir, la conquête des îles devint le plus ardent de ses désirs. Il devait avoir des notions bien précises, car nous allons le voir, avant de partir, engager ses fiefs, ses terres et même sa baronnie; voici comment il en vint là.

En 1401, Henri III, roi de Castille, concéda, par traité, la conquête des îles à Robert de Braquemont seigneur de Normandie, en récompense des services par lui rendus à la couronne, ayant combattu dix ans pour la maintenir sur la tête de Jean son père. Robert de Braquemont était grand amiral de France, et Charles VI l'avait prêté à Jean II. Braquemont défit les Maures sur mer, gagnant ainsi, lui Français, la première bataille navale que l'Espagne ait livrée. Plus tard, la guerre ayant éclaté entre l'Espagne et le Portugal, il y rendit de nouveaux services, mais ne pouvant reprendre sa liberté d'action, ni user du traité concédé, il le céda à son cousin Jehan de Béthencourt, seigneur de Grainville la Teinturière, baron de Saint-Martin le Gaillard, dans les comtés de Caux et d'Eu. Béthencourt engagea, entre les mains de Braquemont, ses terres de Béthencourt et de Grainville, emprunta sur ses seigneuries et partit en 1402.

Il était haut baron de bonne et vieille race, car dès la première croisade, un de ses aïeux avait suivi Godefroy de Bouillon et Robert *Courte Heuze* ou *Courte Cuisse*. Dès la croisade, les aïeux de messire Jean baron de Béthencourt, avaient *porté d'argent à un lyon noir rampant*. (Gabriel du Moulin, *Familles de Normandie*.)

Et, comme, autrefois, on avait coutume de rapporter les hauts faits des bons chevaliers et les choses extraordinaires que ces vailloureux avaient faites, de même nous allons faire la relation de

l'entreprise qu'accomplit le seigneur Jean de Béthencourt, chevalier et baron, né en Normandie en le royaume de France. Tel est le début de la narration de Le Verrier et Bontier Chapelains de l'expédition.

Parti de Grainville la Teinturière, en 1402, suivi par quelques hommes, à peine une poignée, Béthencourt arriva à la Rochelle. Il y rencontra Gadifer de la Salle, chevalier de bon renom et grande fortune qui était là cherchant aventure. Il lui fit des propositions, mais celui-ci ne voulut rien accepter en s'engageant. Il désirait attendre les événements et ne partir que comme simple lieutenant, réservant tous ses droits, au cas où l'entreprise réussirait. L'expédition, renforcée de quelques chevaliers et de plusieurs hommes, en tout quatre-vingt, mit à la voile le 1^{er} mai 1402. Le navire, bien fourni d'hommes, de vivres et de munitions, arriva au port de Vivero sur la côte cantabrique. Là Béthencourt donna huit jours de repos à ses hommes que l'esprit de révolte travaillait déjà. Ces difficultés levées par le secours de Gadifer de la Salle, l'expédition remit à la voile et s'arrêta à la Corogne, où stationnait une escadrille sous les ordres du comte de Crafford et du sieur de Hely. Il y eut quelques difficultés au sujet d'une ancre et d'un canot, difficultés que Béthencourt leva en mettant à la voile à la brune, et le comte de Crafford lui fit la chasse en vain.

Après quelques jours de navigation sur les côtes de Portugal, le navire arriva à Cadix, et comme Béthencourt était allé au port Sainte-Marie qui est située dans la baie, des marchands génois, plaisantins et anglais le firent arrêter, comme ayant abordé et pillé trois navires sur sa route.

Fait prisonnier, Béthencourt fut conduit à Séville. Là le tribunal ayant écouté sa défense, le fit remettre en liberté. Un noble seigneur, cousin du grand amiral de France, comte de Braquemont, qui depuis vingt ans combattait pour l'Espagne, ne pouvait avoir tort contre trois manants, bourgeois

ou marchands étrangers. D'ailleurs l'accusation n'était pas fondée. Il était temps qu'il revint à Séville, car de quatre-vingt qu'ils étaient au départ, il ne restait plus à bord que cinquante-trois hommes.

L'expédition quitta Cadix, gagna la haute mer, éprouva trois jours de calme, après lesquels les vents alisés ayant pris le dessus, en cinq jours l'île Graciosa fut atteinte et le débarquement s'opéra sur Lanzarote. On ne put d'abord rien entreprendre avec les insulaires et les aventuriers se retirèrent dans le port d'Allegranza. Béthencourt revint bientôt à Lanzarote et il vit, descendant les montagnes, des indigènes arriver à lui. Le roi du pays vint lui-même ; il fut convenu que les insulaires faisaient amitié avec les nouveaux-venus, et qu'ils ne devaient pas être traités en vaincus.

Illusion ! les simples habitants de Lanzarote furent bien détrompés ! quelques jours après, un fort s'élevait, que l'on baptisa Rubicon ; on le garnit avec une partie des hommes, Bertin de Berneval en prit le commandement et avec le reste de ses soldats, Béthencourt partit pour subjuguier l'île de Fuerteventura. Il y débarqua, y resta huit jours, mais les insulaires s'enfuirent dans les montagnes et il ne put parvenir à les joindre. Ces malheureux craignaient, avec le nouveau-venu, le sort que ses prédécesseurs leur avaient fait subir : l'enlèvement et l'esclavage. Le pain vint à manquer et Béthencourt retourna à Lanzarote, dont il entreprit et termina la conquête sans verser de sang ; le fin Normand avait déjà compris les Guanches. Au lieu de les faire prisonniers, il les laissa libres ; il en obtint tout, travail, concours et soumission.

Bientôt après, Béthencourt jugeant bien qu'il ne pouvait, avec si peu d'hommes chaque jour mutinés, poursuivre ses conquêtes, réunit tous ses gentilshommes en conseil, et il fut décidé qu'il se rembarquerait avec les mécontents pour aller chercher des secours en d'Espagne. Il laissa le commandement des restants à Gadifer de la Salle.

Béthencourt fit décharger les vivres qui ne lui étaient pas indispensables et les fit enfermer dans le fort de Rubicon, puis il nomma lieutenant de Gadifer, Bertin de Berneval, un chevalier normand qu'il avait embauché à Paris et auquel il avait remis 100 francs. Ce détail est instructif; quelle que fût à cette époque, la valeur de 100 francs, certes ce n'était pas payer cher le denier adieu, la prime d'embauchage d'un chevalier de noble extraction. Il se serait enrolé probablement pour rien tant était grand alors l'amour des aventures chez un chevalier normand. Gadifer avait une grande confiance dans Bertin; cette confiance était mal placée, comme nous allons voir.

Les effets d'habillement étaient déjà usés, les chaussures surtout. Gadifer laissa le commandement à Bertin et partit sur la chaloupe avec quelques hommes et quelques vivres pour l'île de Lobos, où il se proposait de prendre des phoques dont le cuir devait servir à faire des chaussures. Sa pêche n'était pas encore terminée que les vivres lui manquant, il renvoya la chaloupe à Lanzarote pour aller chercher du pain et de l'eau. Bertin s'en empara, appela à lui les gentilshommes gascons, ennemis naturels des Normands, et ils résolurent de s'embarquer sur la chaloupe et d'aller conquérir pour leur propre compte les autres îles. L'histoire a conservé les noms des rebelles : Pierre de Liens; Ogier, un Normand; de Montignac; Siort de Sartigue; de Chastelvary; Guillaume de Nau; Bernard de Mauleon; Labat de Salerne; Jean Bedouvelle, un Normand; Bernard de Montauban; Morclet de Courroye.

Sur ces entrefaites un navire espagnol, le *Tajamar*, qui venait pour faire des prisonniers, des esclaves, jetait l'ancre dans la baie. Bertin alla à bord, s'entendit avec le capitaine, et voici ce qui fut résolu et exécuté. Un Indien *Anaga* et une femme qu'on avait surnommé *Canaria* servaient d'interprètes entre les aventuriers et les indigènes; Bertin les pria de convoquer le roi et les principaux insu-

lares dans un lieu désigné pour traiter d'affaires relatives au navire espagnol; le roi et vingt-quatre indigènes arrivèrent sans défiance; à un signal donné, les hommes de Bertin s'emparent d'eux et les conduisent à bord du *Tajamar*, le roi seul s'échappa; tenu par trois hommes, le corps attaché, il brisa ses liens et donna de tels coups à ses gardiens qu'il s'évada facilement, car, blessés, ils ne purent l'atteindre.

Le prix que les rebelles espéraient retirer de ces insulaires vendus comme esclaves était de 2,000 francs pour 22 ou 23 ! soit 50 francs par tête ! c'était peu. Bertin, qui voulait avoir seul la somme, lorsque les esclaves furent à bord, chargea les Français d'aller avec le canot chercher des vivres, et pour le plaisir de nuire leur ordonna de piller le château et de détruire tout ce qu'ils pourraient avant de revenir s'embarquer. Ainsi fut fait; cependant ils ramenaient avec eux au *Tajamar* les chapelains qui venaient supplier qu'on leur laissât la chaloupe dont ils avaient le plus grand besoin et au moins *Anaga* ou *Canaria* pour servir d'interprète. Alors avec une brutalité sans pareille on jeta à la mer par dessus bord la *Canaria* qui fut repêchée heureusement, et Bertin, craignant d'embarquer avec lui des hommes qui auraient réclamé leur part de butin, fit mettre à la voile aussitôt et partit avec deux hommes seulement. L'un de ces hommes était le trompette de la petite armée; il se nommait Courtille. Arrivé à Cadix, le trompette repentant avertit l'autorité et fit tenir une dépêche à Béthencourt alors à Séville; Bertin, voyant arriver la force armée, laissa le trompette à terre, prit la mer et alla sur la côte de Léon et d'Asturie vendre ses esclaves.

Les douze Gascons mutinés, qui avaient servi Bertin et fait les prisonniers, menacés par la juste vengeance des insulaires et le retour de Gadifer d'abord, puis de Béthencourt, s'embarquèrent sur le grand canot pour aller à la conquête d'une île. La tempête les assaillit et les jeta sur la côte d'Afrique; dix périrent, les deux autres furent réduits en esclavage; l'un d'eux mourut bientôt, le dernier survi-

vant, Siort de Lartigue, vécut longtemps et se fit Sarrasin, lui qui en Terre Sainte avait voulu les faire catholiques à coups d'épée.

Tout n'était pas roses pour Gadifer ; presque sans vivres, avec peu de soldats, abandonné à lui-même, mourant de faim et de soif, pêchant des phoques dans l'île Lobos, il vit enfin revenir la chaloupe ; il était temps ! il rentra à Rubicon et répara les désordres.

Béthencourt éprouvait aussi de grandes déceptions ; il avait équipé d'abord à Séville le navire sur lequel il était venu, l'avait chargé d'hommes, de vivres, et même de 1,500 ducats d'or en bijoux. Le navire descendit le fleuve, et arrivé dans la baie de Cadix se perdit sur la barre de San Lucar de Barrameda.

Béthencourt ayant épuisé ses propres ressources et surtout celles de Gadifer de Lassalle qui était riche, d'après les dires des chapelains, mit son dernier espoir dans l'arrivée du roi à Séville ; il fallait en obtenir un secours énergique en argent d'abord, puis en hommes, vivres, armes et équipements, ou renoncer à l'entreprise.

Le roi reçut avec affabilité cet aventurier qui lui offrait *en réalité* la suzeraineté d'un royaume insulaire qu'il n'avait pu concéder qu'en *apparence* à don Luis de la Cerda ; il accepta l'hommage de Béthencourt, lui accordant la royauté des îles et s'émerveillant fort qu'il fût venu de France conquérir un pays, pour lui en faire hommage, à lui roi d'Espagne. Béthencourt répliqua : *Vous êtes, Sire, le plus proche souverain catholique des îles. Maintenant j'ai un parfait chevalier, Gadifer de la Salle, qui attend et des hommes qui souffrent ; des secours, Sire, et lui et moi nous sommes tout à vous.* Il mit genou en terre, le roi le releva et donna ordre qu'il lui fût donné 20,000 maravedis d'or ; il lui concéda le cinquième de toutes les productions des îles qui seraient envoyées en Espagne, et *cette quinte part Béthencourt en jouit un moult longtemps*, disent les chapelains.

Dès lors Béthencourt joyeux put s'appréter pour le départ ; son bonheur fut de courte durée, car son trésorier Enguerrand de la Boissière, chargé par lui de toucher les 20,000 maravedis d'or, prit la fuite emportant la presque totalité de la somme. Béthencourt ne se laissa pas abattre, il réunit des vivres, des effets, des armes avec le restant de la somme et alla prendre congé du roi. Au récit du vol dont il avait été victime, le roi, probablement à court d'argent, lui conféra le droit de battre monnaie, ce qu'il fit plus tard lorsqu'il eut pacifié et conquis les îles. Comme Enguerrand de la Boissière, non content d'avoir volé l'argent, avait encore vendu la grande barque qui restait à Béthencourt, celui-ci dut supplier le roi de lui donner un navire, ce qui lui fut encore accordé.

Cette fois, 80 hommes partirent pour les îles, emmenant avec eux un léger matériel, quatre tonneaux de vin et dix-sept sacs de farine ! Nos navigateurs modernes seraient bien étonnés à la vue de la barque donnée par le roi, une grande chaloupe à rames !! L'armement était aussi bien primitif, et cependant il n'y avait pas là de quoi faire reculer le descendant de ces Normands qui parcouraient les mers du Nord dans des barques de cuir ! Gadifer reçut une lettre de Béthencourt qui le priait d'occuper les hommes en allant reconnaître les autres îles, l'assurant qu'il suivrait de près, et lui faisant connaître qu'il avait fait hommage des îles au roi d'Espagne. Gadifer de la Salle, droit et juste, mais ne sachant pas que Béthencourt avait été forcé d'agir ainsi pour assurer la vie des siens et sa future conquête, ne pardonna jamais ce fait à Béthencourt ; il disait que les îles lui appartenaient pour une part, qu'il lui en avait engagé sa foi et qu'il avait manqué à sa parole, chose indigne d'un chevalier.

Cependant Béthencourt ne pouvait tarder davantage ; il composa, grâce à la générosité du roi, une compagnie d'hommes d'armes très choisis, avec de l'artillerie de divers calibres, des armes et des vivres et s'appréta à partir.

Lorsque Béthencourt était arrivé en Espagne, il avait fait venir sa femme, qui ne put se décider à le suivre à Lanzarote tant la mer l'effrayait; mais il ne convenait pas à si haute et si puissante dame de s'en retourner sans chevalier servant.

Qui donc fut chargé de cet emploi?

Ce même Enguerrand de la Boissière, qui avait pris les écus du mari, vendu la galère, conduisit madame de Béthencourt à Grainville en Caux où, disent encore les chapelains, elle fut très bien reçue et fêtée jusqu'au retour de son mari, lorsque, quittant les îles, il vint mourir en sa baronnie.

Gadifer de la Salle, se voyant en possession de quatre-vingt soldats bien armés et équipés de vivres et d'un bon navire, partit pour remplir les ordres de Béthencourt et reconnaître les autres îles. Il alla d'abord à Fuerteventura où il soutint quelques combats contre les insulaires; il se rendit ensuite à la Gran Canaria et la trouva très peuplée d'une race vaillante, vigoureuse, énergique et surtout ennemie des chrétiens. Successivement il visita Palma, Hierro, Gomera, dans lesquelles il remarqua différents idiomes d'une même langue et des coutumes diverses; enfin après trois mois de voyages il revint à Rubicon.

Béthencourt arriva peu après; il fut bien reçu par les siens et par les insulaires dont le roi se soumit et se fit baptiser avec un grand nombre de ses sujets. Béthencourt lui servit de parrain et lui donna le nom de Louis; à cette occasion il fit faire un catéchisme expliquant les principaux points de la religion et *les mystères*, disent les chapelains. Il est dommage que cette explication se soit perdue.

Béthencourt et Gadifer, se sentant en forces et assurés de la toute-puissance à Lanzarote comme à Fuerteventura, résolurent d'achever la conquête de l'archipel et de convertir les insulaires au christianisme.

Il serait trop long d'entreprendre le récit de tant d'aventureuses courses. Gadifer de La Salle fut repoussé de la Gran Canaria, mais partout ailleurs le succès couronna l'entre-

prise. Mais les aventuriers comprirent qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour prendre possession réelle des îles; alors ils se tournèrent vers la côte d'Afrique, dans le but d'y enlever des esclaves, dont ils auraient fait d'excellents soldats. S'ils avaient été aidés par l'Espagne, ils auraient conquis le Maroc, mais ils furent abandonnés à leurs propres ressources et durent renoncer à cette conquête.

Pendant Gadifer de La Salle ne pouvait pardonner à Béthencourt d'avoir rendu hommage au roi d'Espagne, et d'avoir gardé pour lui seul la souveraineté des îles. Béthencourt, disait-il, lui avait fait des promesses; celui-ci, sommé d'avoir à les tenir, déclara s'en rapporter au jugement du roi d'Espagne. Les deux chevaliers s'embarquèrent et parurent devant le roi qui donna gain de cause à Béthencourt; Gadifer dut abandonner ses espérances et retourner en France. Le roi des Canaries revint aux îles pourvu de nouveaux dons royaux.

Déjà des forts s'étaient élevés à Fuerteventura pour tenir les insulaires en respect. Ceux-ci ayant détruit le fort de *Rico Roque*, il fallut faire un exemple et le réédifier; après quelques escarmouches, les deux rois guanches se soumirent et se firent baptiser dans une église déjà bâtie au pied du fort de *Valtarajal*. Tout fut dès lors pacifié, et Béthencourt songea à revoir la France et Grainville la Teinturière et sa seigneurie. Il nomma pour le remplacer *Jean le Courtois*, et partit. Après un long voyage, il débarqua à Harfleur, de là il gagna Grainville où il fut visité par toute la noblesse du pays. Il en profita pour faire de nombreuses recrues et réunir une brillante troupe de gentilshommes et de soldats bien équipés et armés; il embaucha également un bon nombre d'artisans et gens de métier, afin de peupler et de civiliser les îles conquises; enfin il acheta et arma quelques navires; puis, tous les apprêts terminés, il s'embarqua avec son neveu Maciot de Béthencourt, auquel, n'ayant pas de fils, il voulait laisser son royaume.

Qu'on juge de la joie de ses premiers compagnons d'armes lorsqu'ils virent débarquer si belle et si nombreuse compagnie. Le roi fut aussi reçu avec grandes acclamations par les insulaires, soit à Lanzarote, soit à Fuerteventura ; il laissa dans cette dernière île son neveu Maciot, qu'il avait déjà désigné pour lui succéder, et le chargea de fonder une ville qui devait porter son nom, avec une église sous l'invocation de Notre-Dame de Béthencourt (Betancuria).

Infatigable malgré son grand âge, le roi voulut entreprendre de nouveau la conquête des autres îles. La Gran Canaria, si peuplée, si riche, si fertile, si bien arrosée, lui paraissant la perle de l'archipel, devint le but de toutes ses pensées. Il prépara une expédition de plusieurs navires avec des troupes relativement considérables. Il mit à la voile ; les vents séparèrent l'escadrille et le roi, avec le gros de ses soldats, fut jeté sur la côte du Maroc, tandis qu'une seule galère put débarquer à la Gran Canaria. Cette poignée de braves soutint bravement la lutte contre les insulaires ; mais elle allait périr jusqu'au dernier homme lorsque le roi revint enfin du Maroc, où il avait fait en deux jours un grand carnage d'infidèles et de nombreux prisonniers. Il débarqua et délivra les hommes qui avaient survécu à plusieurs jours de combats contre les insulaires. Mais en présence d'une île populeuse, tout entière soulevée et qu'il ne pouvait prendre que par surprise, jugeant que tout effort actuel serait inutile, il se rembarqua et alla à Palma ; là, il défit les indigènes, prit possession de l'île et y laissa garnison ; puis il alla à Hierro y laissa aussi des hommes d'armes, espérant qu'ils y introduiraient un commencement de civilisation et retourna dans sa capitale, où pendant plusieurs années il s'occupa du gouvernement civil et religieux, établit la coutume de Normandie dans les îles, préoccupé surtout d'y donner la plus grande force à la justice ; la police, l'administration, les rapports entre les conquérants et les insulaires, rien ne resta inachevé. Il nourrissait le

projet de s'en retourner en France et de laisser son neveu Maciot roi incontesté et puissant d'un pays bien gouverné par de bonnes lois. Il lui donna donc ses instructions et, avant de partir, il fit une sage distribution des terres entre les conquérants, garantit aux insulaires leur liberté en échange de leur soumission, leur assurant un protectorat efficace contre les tentatives fréquentes des navigateurs européens, qui dépeuplaient ces malheureuses îles pour aller vendre comme esclaves ce bétail humain. Réunissant tous les siens dans un banquet, il les exhorta à remplir leurs devoirs religieux, à vivre en bonne harmonie et concorde, à aimer la justice, à bien traiter les habitants indigènes, à cultiver leurs terres; il ordonna qu'en tout village il serait établi deux juges, que ces deux juges auraient l'administration de la justice, et non le souverain; au cas de recours ou d'appel, et pour tous ceux qui le réclameraient, il institua le jury. Les membres de ce jury devaient être choisis parmi les notables citoyens et les plus honnêtes; cette admirable justice égalitaire se retrouve, encore conservée, aux îles de la Manche. Il désigna pour architecte d'une nouvelle église Jean le Maçon, qui avait reçu ses instructions; il exigea que son neveu, sur la *quinte*, ne prit qu'une part, et que les quatre autres fussent employés à l'édification de cités. « Ne faites rien d'inutile, lui dit-il; ne faites rien qui ne soit à mon honneur et au vôtre. Aimez mes sujets comme vos frères, et veillez à ce que les gentilshommes ne soient pas durs pour le peuple. Gardez la coutume de Normandie, bonne justicière. Aimez-vous les uns les autres. » Enfin, après les avoir tous enchantés par ses bons conseils et les preuves les plus certaines de son amour pour eux; il leur annonça que devant partir pour la France il concédait la lieutenance générale à son neveu Maciot, son héritier.

Le roi s'embarqua ayant pourvu à tout et jeta l'ancre à Cadix; dès son arrivée il se présenta au roi, qui l'estimait singulièrement et le reçut comme un frère. Il obtint la

nomination d'un évêque, qui fût spécialement attaché au nouveau royaume canarien, et obtint des lettres pour le pape, afin qu'il voulût bien confirmer cette création. C'était là un trait de fin politique. En ces temps, rien de durable, de possible même, sans la sanction papale. La papauté était la seule royauté à laquelle tous les souverains rendaient hommage, et cet hommage accepté était une garantie de stabilité; d'ailleurs le pape précédent ayant fait donation au comte de Clermont, il fallait une nouvelle investiture. Le roi partit pour Rome, se jeta aux pieds d'Innocent VII qui occupait alors le trône pontifical et obtint tout ce qu'il demandait. Il envoya aux Canaries Alberto de Las Casas, nanti des bulles d'investiture et partit pour Paris, s'arrêtant à Florence.

Tel est le récit des Pères Bontier et Le Verrier. Selon Abreu Galindo, Béthencourt alla à Avignon et non à Rome, le siège pontifical étant alors dans le comtat Venaissin. Cette assertion n'est pas indiscutable. De 1309 à 1377 Avignon fut la résidence *exclusive* des papes, mais à cette date Grégoire XI ayant reporté le siège de la papauté à Rome, Avignon et le Comtat, propriété du saint-siège, furent administrés par un légat. Cependant pendant le grand schisme, de 1379 à 1411, les papes revinrent à Avignon, mais *non pas exclusivement*. C'est un point d'histoire à élucider. Quoi qu'il en soit, il est étrange que le chapelain qui suivait le roi et rédigea le manuscrit du voyage ait pu commettre une erreur aussi grossière et donner des détails si précis sur le voyage à Rome et le retour par Florence, si le pape se trouvait à Avignon. Le chapelain rapporte qu'arrivé à Florence, un marchand florentin très riche, que Béthencourt avait connu à Séville et reçu à sa table, apprenant que le roi des Canaries était logé à l'auberge *du Cerf*, alla prévenir le premier magistrat de la République et lui fit rendre les honneurs royaux; on le servit magnifiquement, on le défraya de toutes dépenses. Lors de son départ, une députation le conduisit à deux lieues des remparts de la cité

hospitalière. Si à Florence, déjà toute-puissante en Italie, il avait été retenu par la noblesse, qui lui fit un accueil enthousiaste, arrivé à Paris il fut fêté de même; il y trouva de nombreux compagnons d'anciennes aventures et s'y trouva assailli par les parents ou amis de tous ceux qui l'avaient accompagné; il les reçut amicalement. La dame de Béthencourt, *qui était belle encore*, dit Le Verrier, vint l'y rejoindre, et tous deux se rendirent à Grainville, *regrettant de n'avoir pas de fils*. Rendu dans ses domaines, il y reçut des lettres de Las Casas, qui lui faisaient part du bon état des îles et de la bonne administration de son neveu. Il vécut ainsi quelques temps, administrant ses domaines et se reposant de ses longs voyages. Il songeait encore à repartir lorsqu'il se trouva malade et peu après sentit venir la mort; sa femme étant morte peu auparavant, il appela son frère qui avait épousé la belle Marie de Briauté et était le père de Maciot. Celui-ci ne venant pas et n'ayant jamais, du reste, vécu en bonne intelligence avec Béthencourt, il pria ses serviteurs de lui dire d'aller à Paris chez Jordan Guérard et de lui demander un coffre qui portait pour suscription : *Papiers de Grainville et Béthencourt*. A peine eut-il prononcé ces paroles, il rendit son âme à Dieu. Son frère, oubliant ses rancunes, venait d'arriver. Avant de mourir, son chapelain fidèle, Jean Le Verrier, qui l'avait accompagné dans tous ses voyages, écrivit son testament après l'avoir muni des sacrements.

Un monument fut élevé dans l'église de Grainville la Teinturière, en face du grand autel, et terminé en 1423. Voici l'épithaphe :

Mourut en 1406 Jehan de Béthencourt, seigneur de Grainville la Teinturière, de Saint-Sère, de Lincourt, de Ruillé, du grand Quesnay, de deux fiefs en Gourel en pais de Caux; baron de Saint-Martin le Gaillard dans le comté d'Eu, etc., etc.

Que Dieu ait son âme!

Comme on le voit, il n'y est pas fait mention des Canaries conquises; oublié trop modeste.

Il est difficile de trouver, en faisant la part des passions du temps, une figure historique plus loyale, plus sympathique, une nature plus complètement heureuse que celle de Bethencourt. Il était grand, hardi et fort, de physionomie ouverte; il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient une sorte de fascination, et en même temps inspirait le respect; il avait su exercer sur tout le monde une telle autorité que jamais il n'eut à sévir; jamais il n'y eut vis-à-vis de lui ni mensonges, ni trahison, ni soulèvement. Il exerçait le pouvoir avec une bienveillance paternelle, qui ne diminuait en rien son autorité; elle était si forte, si incontestée que considérant combien le travail des prêtres était facile, tandis que celui des colons était pénible, il décida que les prêtres auraient à se contenter du trentième, au lieu de la dîme (du dixième)! — et ils s'en contentèrent!!! — On sait combien même de nos jours il est difficile de toucher aux privilèges du clergé. Il avait les allures débonnaires de son compatriote et voisin le bon roi d'Ivetot; le roi d'Espagne lui avait donné deux mules et tantôt sur l'une tantôt sur l'autre, pas à pas, il parcourait son royaume; il chevaucha de la sorte trois mois durant dans les deux îles, parlant aux naturels leur propre langue que beaucoup de chevaliers connaissaient déjà, nanti de présents qu'il distribuait avec générosité; escorté de son maître maçon, de charpentiers et gens d'état, il s'informait des besoins et faisait aussitôt mettre la main à l'œuvre. Il écoutait les avis, les projets, sans jamais vouloir imposer les siens. Il fut courageux, fort, bienveillant, et en tout, digne de sa grande entreprise. Ce qui le caractérisa spécialement, ce fut l'amour de la justice. Sa devise favorite, qui terminait toujours ses discours, était celle-ci :

Tenez paix les uns ès aultres, tout marchera bien si faites selon justice.

Bien différent de la plupart des aventuriers qui vont suivre ses traces, il fut un missionnaire de civilisation en même

temps qu'un conquérant. Colomb sera le seul qui aura, à un degré aussi éminent, la force de volonté, l'amour de la justice, la bonté. Malheureusement pour l'immortel Génois, il n'eut pas ce don naturel d'exercer son ascendant d'une façon irrésistible, et son autorité fut méconnue. Ces deux hommes de génie exceptés, l'histoire vengeresse ne trouvera guère chez tant de conquérants fameux, que des passions violentes et souvent viles, la soif du sang et des richesses. L'histoire ne trouvera chez les pères qui suivirent les conquérants, que fanatisme aveugle jusqu'à l'inquisition et la doctrine féroce et stupide : crois ou meurs... Qu'on les compare avec les chapelains normands, bons, instruits, désintéressés qui convertirent par l'affection, par l'amour et non par la terreur; comme Béthencourt, ils furent justes; cet amour de la justice, ce grand respect pour le justicier était alors chose nouvelle en pays latin, importation des hommes du Nord; cette chose simple fit que la France étant dévorée de pillards, de gens d'armes, de malandrins, de lépreux, de Jacques, de routiers, sans parler des seigneurs larrons de nuit et de jour, la Normandie était sûre et l'on y vivait portes ouvertes; la terreur que le justicier inspirait au criminel était telle qu'il sortait de la duché ou se constituait coupable par aveu public, espérant miséricorde par ce moyen seulement. Telle était la force de la loi sur la terre de Rollon où les anneaux d'or pendaient respectés aux branches des chênes, au bord du chemin. Qu'est-ce qui pourrait donc légitimer la force si ce n'est la justice? Aux îles Canaries comme en Normandie, si la terreur du justicier était immense, la confiance en la justice était absolue; jamais on n'y avait eu recours en vain; devant tout abus, tout excès, tout dol, toute fraude, le citoyen lésé prenait deux témoins, tombait à genoux et levant les mains au ciel poussait la clameur :

A moi, Rollo, on me fait tort!

A cette invocation trois fois répétée, tout s'arrêtait, et le grand jury devait intervenir; quand un citoyen des îles ou de Normandie avait poussé la *clameur de Haro*, cette clameur était respectée, il était libre, il était fort, car il croyait à la justice plus puissante que la force. Les Latins ont fait des codes, ils n'ont pas eu l'idée de justice; les Latins ont administré en faisant de l'administrateur le maître, de l'administré l'esclave; ils n'ont pas eu l'idée de liberté. Malheureusement les conquérants futurs furent latins et, les Normands disparus, ils ne gouvernèrent que par la croix et le sabre, c'est à dire l'injustice, l'arbitraire et l'esclavage. Non seulement ils n'eurent pas l'idée de justice pour les sujets, mais dans leurs luttes personnelles avec leurs compagnons, ils ne montrèrent que jalousies mesquines, lâchetés, trahisons, envie. Gadifer de la Salle, simple capitaine, partait avec son chef, devenu son roi et Béthencourt consentait à accepter le jugement du roi d'Espagne, jugement qui pouvait lui enlever une couronne! Gadifer de La Salle, après la sentence, retourna en France sans ressentiment, Béthencourt rentra dans les îles plus respecté, plus aimé qu'il n'en était parti; il avait donné le plus haut exemple du respect dû à la justice en consentant, lui le roi, à comparaître avec un vassal, devant un juge suprême, accepté. Il est bon que la mémoire de Béthencourt soit conservée moins pour avoir conquis un royaume que pour l'avoir administré par la justice dans des temps où la force seule était le droit.

Aujourd'hui le manoir de Béthencourt ne présente plus que des ruines, et ces ruines vont disparaître sous les broussailles qui les ont envahies. L'église de Grainville existe encore, mais l'inscription effacée par le temps ne donnait plus au passant qu'une énigme à déchiffrer, lorsque un simple abbé, plus pieux que les descendants du héros, et plus patriote que ses concitoyens a fait, à ses frais, graver sur une plaque de marbre le nom et la date de la mort du con-

quéant du royaume des Canaries. Et cependant il y a encore des Béthencourt en France! il y en a un grand nombre aux Canaries, aux Madère, de la descendance de Maciot de Béthencourt. Un petit curé de village, l'abbé Cochet, a eu seul souci de conserver à la France le souvenir de la conquête oubliée du royaume des Canaries. Honneur à l'abbé Cochet!

CHAPITRE IX

LE PUERTO

La Orotava étant à 37 kilomètres de Santa-Cruz, on y arrive presque toujours vers le soir. C'est une bonne course de neuf lieues. On dîne, puis on se met à la fenêtre, ou mieux l'on monte sur la terrasse italienne dont toutes les maisons sont ornées. De grands arbustes et des fleurs entourent le parapet qui sert de siège. Faites-vous apporter là du café et des cigares. Regardez.

A tout seigneur tout honneur ! A gauche, l'immense pic, le Teyde, sortant de sa cuvette circulaire *las Cañadas*; à droite s'étend une succession de montagnes étagées qui dégèrent en collines, sur lesquelles la route de la Laguna découpe en ruban allongé ses méandres gracieux. En face la mer immense se brisant au pied des hautes falaises, et décrivant des courbes légères, nettement dessinées par l'écume blanche des vagues émiettées.

Au milieu de cette ligne de côtes marines de plusieurs lieues de long, recourbée comme un arc, on voit assise au bord des flots qui forment devant elle une anse liliputienne, une petite ville blanche, resplendissant des feux du soleil couchant : c'est le *Puerto*.

Il est six heures ; démesurément grossi par le refroidissement successif de l'atmosphère chargée des vapeurs puisées dans l'océan, le soleil est suspendu comme un globe d'or au dessus d'un nuage bleu qui barre l'horizon. Ce nuage bleu, c'est l'île de Palmas, distante de dix lieues. Le soleil descend, descend encore et se pose sur la *Caldera*, probablement l'un des plus anciens volcans du monde ; c'est le moment précis où l'œil est en fête. A l'horizon occidental le ciel, comme une gloire, est rayé de foudres d'or brun, tandis qu'au zénith il est de bleu turquoise ; la mer est d'un rouge violacé et l'île de Palmas d'un bleu mauve ; toutes les vitres de la Orotava et du Puerto, les clochers couverts d'azulejos étincellent, embrasés par l'astre dont ils renvoient horizontalement les feux ; la neige du Pic brille, comme un cône diamanté et sur la mer violette, le soleil, avant de s'immerger, découpe un immense cône de lumière ardente ; il descend, descend encore,

Et dans le ciel en feu et sur les flots vermeils,
Comme deux rois amis, on peut voir deux soleils
Venir au devant l'un de l'autre.

Puis lentement le disque se déprime, disparaît... le firmament devient d'un bleu terne, les feux du Puerto et de la Orotava s'éteignent, les Cañadas deviennent d'un vert sombre, tandis que le Pic est encore éclairé... mais l'ombre monte, monte encore... la cime disparaît à son tour... le crépuscule a duré dix minutes... C'est la nuit, voici les étoiles.

Que les touristes montent au Rhigi pour voir le soleil lécher la cime des Alpes, c'est bien ; que les Russes aillent à la pointe des îles, délicieux labyrinthe de verdure et d'eau, voir tourner le pâle soleil du Nord sur la plaine sans bornes, c'est bien ; que du monte Pincio, on assiste au coucher de l'astre baignant Rome aux sept collines de ses derniers feux, c'est mieux encore ; à la Orotava, on a tout cela à

la fois : la montagne sublime, le Teyde ! la plaine sans bornes, l'océan Atlantique ! deux villes étagées sur des collines où elles s'endorment insouciantes, heureuses ; on a en plus l'admirable nature, le climat enchanteur et l'air-si pur, si suave, qu'on s'y sent heureux rien qu'à le respirer.

Tout voyageur séjournant à la Orotava, montera instinctivement tous les soirs sur la terrasse. Ce ne sera pas en vain, car chaque soir il jouira de ce spectacle toujours varié selon l'état hygrométrique de l'atmosphère, et ce spectacle toujours le même et toujours changeant comme la nature, est le plus beau que l'homme puisse contempler.

La nuit est venue, prompte, obscure ; le ciel est noir, mais les étoiles brillent ; des clous d'argent sur velours... Quels sont ces feux sur la mer ? Là... quatre feux symétriques ; plus loin quatre feux encore ? C'est la pêche de nuit ; ce sont les *Chicharreros* qui pêchent le *chicharro*, petit maquereau d'un goût très délicat, et qu'on ne prend qu'aux flambeaux.

— Il faut rentrer, la nuit est fraîche, dit Brünner.

Le jeune sceptique, dédaigneux d'habitude, n'a pas eu cependant une seule fois la velléité de protester contre notre ascension sur la terrasse. Ce grand enfant un peu égoïste a calculé qu'il avait plus de plaisir à voir cette féerie quotidienne, que de peine à graver un certain nombre de marches.

Nous devons partir à pied dès le matin pour visiter le Puerto et le jardin d'acclimatation ; Brünner dut s'y résoudre, croyant qu'il n'y avait pas de chevaux de louage. Vers six heures nous descendons la colline de la Orotava, passant devant le jardin d'acclimatation assis sur le plateau de la Paz, dont nous parlerons longuement, et à 3 kilomètres du point de départ, nous entrons au Puerto. Ce port en miniature avait autrefois une grande importance commerciale, lors de la culture de la vigne. L'oidium a détruit ce grand commerce. Il était impossible, à moins de frais considérables,

de transporter à Santa-Cruz, à 40 kilomètres, les vins des vallées d'Orotava, aussi des maisons anglaises vinrent s'établir au Puerto et accaparèrent dans leurs chais immenses toute la production du pays. Ces maisons devinrent puissantes, et des navires de tous les pays, en relâche à Madère ou aux Canaries, venaient au Puerto charger des vins presque équivalents aux vins de Madère et à bien meilleur marché. Les comptoirs du Puerto faisaient de grandes affaires avec l'Angleterre, les États-Unis, les Indes. Lorsque l'Angleterre devint maîtresse des mers, de 1785 à 1815, le petit port eut une prospérité fabuleuse. Les marchés de France, d'Espagne et d'Italie lui étaient fermés alors par le blocus continental, cette machine napoléonienne, qui fut la principale cause de tous ses désastres et le prétexte de la guerre de Russie. Les Anglais ne pouvaient avoir de vins qu'en Portugal et aux Canaries et, en conséquence, de superbes demeures s'élevèrent, des magasins considérables furent bâtis, les ruelles étroites du vieux port s'élargirent, de belles places, des promenades vinrent donner de l'air et de l'ombre, des fontaines furent établies. L'aisance entra dans les chaumières et le confortable Anglais s'installa dans les maisons bourgeoises.

Aujourd'hui le port n'a plus ses riches maisons étrangères, la vigne en mourant a fait partir les Anglais avec leurs trésors, ce qui n'est rien, mais avec leur industrie, source considérable de richesses pour tous. Un seul est resté. La maison Smith domine la ville et fait un effet charmant dans l'ensemble du tableau. C'est du reste une belle habitation entourée de jardins étagés où les terres sont retenues par des murs de soutènement. Il y a de l'eau, et par suite toutes les plantes, toute la végétation des îles; de vastes réservoirs y conservent l'hiver les eaux qui se perdraient sans cela.

Généralement le Puerto est bien bâti. Les maisons sont spacieuses, presque toutes avec le *patio*, cour intérieure, planté de bananiers, d'orangers et de fleurs. Le Puerto a deux

casinos; dans l'un d'eux, sur la place, on trouve un accueil empressé. Nous y avons fait un excellent déjeuner, savouré le plus délicieux café que nous ayons bu dans les îles et trouvé une profusion de journaux et de brochures. Ce casino a deux magnifiques salles.

Le Puerto, malgré la cessation du commerce des vins, est encore deux fois par an fréquenté par les navires d'Europe, et même par un bateau à vapeur, qui y vont prendre de la cochenille. La culture de la pomme de terre hâtive est très productive aussi, et se fait avec soin et succès dans les environs de Puerto. Tous les ans, des navires anglais, principalement Jersiais, y apportent la semence, et tous les ans à la récolte, dès la fin d'avril, ils vont y charger les pommes de terre nouvelles qu'ils transportent aux États-Unis, à Cuba, à la Jamaïque, et dans presque toutes les Antilles. Cela fait, le Puerto retombe dans son isolement habituel.

On ne fait plus de vins à Ténériffe. Il y en a cependant encore un peu, toutes les vignes n'ont pas été arrachées. Si l'on veut du vin de vingt ans, de cinquante ans et plus, M. Smith en vendra. Il en reste encore chez quelques particuliers, et comme nous en avons goûté, nous pouvons affirmer que ces vins sont délicieux. Les prix sont formidables, de 5 à 10,000 francs le tonneau. A Madère il s'en vend jusqu'à 20,000 fr. le tonneau. Comme on peut le penser, on n'achète ces vins que par douzaines de bouteilles, par caisses. Les souverains ont aux îles des fournisseurs attitrés.

Il y a pendant deux mois à la Orotava une saison humide, des brouillards et des pluies. Quelques familles vont alors s'établir au Puerto qui, assis au bord de la mer, quoique à cinq kil. seulement de la Orotava, n'a pas les brouillards de la montagne, ni le froid relatif qu'une altitude de 2,000 pieds amène nécessairement. La plus grande partie des émigrants de la Orotava va s'établir à Santa-Cruz, cependant les quelques personnes qui préfèrent le Puerto, y vivent bien, agréablement, confortablement. Cela fait que pendant l'hiver, le

Puerto, ayant quelques Anglais aussi en résidence, s'anime un peu. La vie y est à meilleur marché qu'à Santa-Cruz.

Nous avons pensé qu'au retour nous pourrions visiter le jardin; mais nous avons compté sans la chaleur. A deux heures, au moment du départ, quoique au 15 avril, elle était telle que malgré nos parasols nous n'osâmes pas traverser la place. Nous rentrons au Casino où nous sommeillons, accablés, sur les divans.

Je lisais un journal espagnol, moitié dans la veille, moitié dans le sommeil. Je me souviens de l'article comme d'un rêve. Le journaliste accusait la reine d'Espagne de versatilité dans ses idées gouvernementales. Après en avoir donné des preuves que j'oublie, il lui disait : « Madame, lorsque vous avez adopté les timbres-poste, vous avez voulu que votre image regardât à droite, — c'était bien. — Mais Bravo Murillo, quelque temps après, vous fit regarder à gauche, — c'était mauvais signe. — Nous primes patience, et vous daignâtes enfin vous retourner à droite. A notre grande satisfaction, les choses allèrent de mieux en mieux, car votre image disparut et fit place aux armes d'Espagne. Alors la nation respira, et il lui fut permis d'espérer une rénovation progressive. Ah! madame, O' Donnel et Narvaez effacèrent bientôt les armes nationales, replacèrent votre buste et vous firent regarder à gauche! Depuis lors tout va de mal en pis dans les Espagnes. Revenez du bon côté, ou mieux effacez-vous, si c'est possible... »

Je m'endormis, et je vis, en rêve, sur les timbres-poste américains, le buste de Washington... Il regardait en face!

Aujourd'hui l'image de la reine ne dépare plus les timbres-poste espagnols; Washington ne l'a pas remplacée.

Nous nous éveillâmes. Il fallait rentrer au plus vite, étant invités à la Orotava, et l'heure pressait. Nous montâmes à cheval; une demi-heure après, vers cinq heures, nous étions arrivés, ayant monté 2,000 pieds en pente douce, mais continue.

Brunner déclara que désormais il n'irait plus à pied, puisqu'il y avait des chevaux de louage. Il ne tint pas parole, car deux jours après il grimpait le Pain de sucre. Il est, du reste, le meilleur *pedestrian* de la troupe.

LA RAMBLA, REALEJOS, GARACHICO.

Nous avons déjà voulu voir, à Santa-Cruz, les détails de la culture de la cochenille, mais comme on n'y cultive en général que les *mères*, c'était à la Orotava que nous devions étudier cette culture. Dans ce but, le marquis de la Florida nous proposa de nous montrer une de ses fermes. Nous devions de là aller à la *Rambla*, traversant les *Realejos*, puis à Garachico visitant en passant les *montagnettes* d'éruption du treizième siècle, les *taupinières*, comme on les a baptisées d'après M. Berthelot.

Krauss ne quittait pas le jardin botanique, où il faisait une superbe collection. Brunner y avait trouvé un jardinier suisse, un compatriote, et nous ne pûmes les décider à faire avec M. Goatheart le Canadien, son fils et moi, la longue excursion projetée.

Nous partîmes donc sans eux, à cheval, par une route tracée qui n'est praticable qu'en quelques points, mais qu'on a, paraît-il, l'intention de faire, puisqu'on y travaille. Après avoir traversé deux torrents sans eau, une grande montée se présente, et toute route disparaît. Alors on suit une ravine profondément creusée par les eaux de pluie depuis la création du monde ou de l'île; nouveau torrent, nouvelle montée. J'avais toujours ri en Espagne de ces torrents sans eau qu'on traverse à pied sec sur un lit de cailloux roulés; je pensais toujours à Dumas fils qui après avoir bu la moitié de son verre, disait gravement au garçon : Portez le reste au Manzanarez, il en a besoin ! Je riais encore davantage, en voyant les ponts ambitieux bâtis par Charles III, joignant

deux rives qui n'étaient séparées par aucun liquide. A la Orotava, il n'y a plus à rire. Le torrent est à sec, parce que l'homme lui a pris l'eau à la source pour l'utiliser. L'eau est répartie dans les champs, ce qui vaut mieux que de la laisser s'écouler à la mer; l'hiver on la conserve dans de nombreuses citernes; il en est d'immenses. Il n'en est donc pas ici, comme en Espagne, où les torrents, les rivières, même considérables, s'évaporent pour une part et pour l'autre s'infiltrant et se perdent sous terre, sans profit aucun. A la Orotava, il n'y a de ponts sur aucun torrent, et pas un torrent en temps sec ne roule une goutte d'eau à la mer.

Après avoir parcouru quelques kilomètres, nous arrivons à la première *montagnetta*. Voici le paysage. Au sud et à moins d'un kilomètre, la ferme à laquelle nous allons bientôt faire notre première étape; au nord le Puerto, et devant nous, une petite montagne assez semblable au mont Valérien, plus pointue seulement et d'une forme tout à fait régulière; c'est la grande montagnette, la taupinière; un peu à l'est est la seconde, une autre plus petite à côté. Ce sont comparative-ment aux montagnes *Cañadas*, de véritables taupinières, car, à vrai dire, elles en affectent un peu la forme. Le premier aspect fait voir ces excroissances, ces verrues de la terre, d'une couleur noire. En approchant, on distingue dans la masse quelques teintes rouges; de tout près les couleurs s'accusent et l'on voit les scories, les basaltes sous toutes leurs formes de calcination, avec leurs couleurs passant du gris au jaune d'ocre. Ces montagnes sont écloses comme des champignons et ont la forme d'oranges d'une certaine espèce pyrénéenne, ou mieux encore d'un œuf de poule de Cochinchine à moitié enfoui et dont le bout effilé sortirait de terre.

Le signe caractéristique de ces trois cônes d'éruption, c'est l'infertilité, la stérilité absolue. Contradiction étrange! ces scories, ces roches calcinées, impropres à la végétation, transportées sur les terres et semées pour ainsi dire sur

la surface des champs, produisent d'excellents résultats. Ces buttes volcaniques, nous les avons retrouvées de la même forme à Lanzarote, nous les avons déjà vues à Madère. Preuve évidente et nouvelle, non encore indiquée jusqu'ici, d'une similitude parfaite entre les groupes des diverses îles. Retrouvons ces marques, ces signes de famille, aux îles du cap Vert, aux Açores, et nous aurons une preuve de plus à l'appui de l'Atlantide. En se soulevant doucement sous l'action plutonienne, ces petites montagnes relevèrent les terres et les couvrirent de scories ; partout où ces terres ne sont pas recouvertes d'une couche trop épaisse elles sont assez productives ; lorsque la cendre seule les recouvre, comme il arrive vers la base en certains points, la culture y est encore possible.

Nous reprenons notre route, et nous arrivons à la ferme du marquis. Peu ou pas de bâtiments ; un métayer cultive à moitié selon l'usage. Nous trouverons, dans un chapitre spécial, des détails précis sur la culture de la cochenille et la préparation des terres. Après avoir vu les champs de cochenille et pris quelque repos, nous remontons en selle et passons devant la ferme de la marquise de Castro où nous devons entrer pour voir un métier à tisser d'une antiquité difficile à préciser et un moulin à moudre guanche, moulin à main très simple et fort ingénieux. Un ermitage ou chapelle fait l'encoignure des bâtiments de la ferme, qui n'offre rien de remarquable.

Plus loin, dans la cour d'une maison assez propre, une fileuse rousse, d'origine guanche, tourne du plat de la main gauche, un rouet trop primitif.

La plaine cesse, et devant nous, en écharpe, se présente le lit d'une rivière de près de 100 mètres de largeur.

— Il est impossible que jamais rivière ait passé par là, dit M. Goatbeard ; il n'y a pas de berge, pas de profondeur de lit, et les niveaux du bord à droite sont de 10 mètres inférieurs au niveau du côté gauche.

Nous nous étions arrêtés pour chercher une explication que nous ne trouvâmes pas. Alors notre compagnon, le marquis de la Florida nous raconta, avec sa sûreté de mémoire infail-
 lible, qu'en 1820, à la suite d'une trombe d'eau et d'une pluie diluvienne qui l'accompagna, il se produisit une inondation subite, telle que, la déclivité du terrain aidant, en quelques minutes, plus de cent chaumières ou habitations furent enlevées comme fêtu au vent, par les roches charriées, par les eaux, et que deux cent quarante personnes périrent; ce torrent a imprimé sur le sol une trace de son passage si puissante qu'un nouveau cataclysme seul pourra l'effacer. Nous traversons le ravin, puis nous atteignons, par un chemin pitoyable, le village de Realejo d'en bas. Nouveau ravin, nouvelle ascension, et par de mauvais chemins toujours, nous voici au Realejo d'en haut.

Laissons souffler nos montures.

Les Realejos sont deux villages importants, deux gros bourgs, séparés par un ravin très profond, et situés à une altitude considérable. Le mot Realejo signifie *campement*; c'est peut-être bien le mot français *relayer*. Le 25 juillet 1496, don Alonzo de Lugo le conquistador, occupait avec ses Castellans, sur la hauteur, le terrain où l'on a bâti le bourg. Les Guanches, le vieux roi *Bencomo* à leur tête, occupaient le bas Realejo; de là deux camps, deux Realejos, celui d'en bas celui d'en haut. Épuisé par une lutte courageuse, et pour ne pas sacrifier inutilement son dernier homme de guerre, le mencey Bencomo implora la pitié du farouche vainqueur. Il obtint la paix au prix de la soumission d'abord, de l'abjuration ensuite, et ce fut dans la petite chapelle du camp qu'il reçut le baptême. Nous verrons ailleurs ce que les vainqueurs firent de lui.

La vue dont on jouit des hauteurs du Realejo d'en haut est d'un caractère abrupte et imposant. Ce sol est horriblement déchiré; partout les roches sont bouleversées, et se présentent dans des positions étranges; des ravins à pic, et

d'une profondeur prodigieuse, des montagnes d'une grande hauteur se dressent fièrement ; Pélión sur Ossa ! Une végétation splendide s'étale partout où un peu de terre végétale existe et l'histoire de la conquête fait mention du magnifique *dragonnier* qui est à côté de l'église. La mer furieuse fait le fonds du tableau à 3,000 pieds au dessous, et se brise avec rage sur des remparts de basalte qu'elle ronge incessamment ; des anses formées par les ravins découpent sur la plage des entailles verdoyantes de lauriers, de palmiers, de chênes et de magnifiques platanes.

Arrêtés au tournant de la place du *Realejo de Arriba*, nous fixions le paysage sur nos albums, lorsque deux dames à cheval passèrent près de nous, escortées d'un guide à pied. Les chevaux avaient la tête couverte de pompons et de sonnettes ; de chaque côté de la selle, deux paniers ; chaque panier laissait poindre, du milieu des jupes maternelles, la tête brune d'un enfant dont on ne voyait pas le corps. Une poule sur deux poussins ! Les deux paniers étaient en outre pleins d'objets ou de provisions. L'une de ces dames était fort jeune et d'une merveilleuse beauté et l'action du cheval la rendait plus attrayante encore par l'animation du teint. Le guide était superbe de tête et d'allure, de physionomie et de costume. Ce détail vivant anima notre paysage.

La descente commence, rapide, fatigante. Nous allons silencieux, accablés de chaleur, jusqu'au bas du ravin. Nous remontons l'autre bord, nous descendons encore, lorsque tout à coup, sous nos yeux, à mille pieds de profondeur, nous apercevons la *Rambía, Remblais*, habitation d'été de la famille de Castro, surprise charmante ! La maison fort ordinaire en elle-même, est placée d'une façon audacieuse en contre-bas de la montagne qui la domine verticalement, tandis qu'elle domine à pic le ravin béant, vertigineux. Le torrent, arrivé à la fin de sa course, ouvre la roche en éventail devant la mer qui est à cent mètres au plus. Sur les deux rives de ce torrent, rives presque perpendiculaires, le mar-

quis de Castro, à force de patience, d'ingéniosité et d'argent a fait un jardin tout fleuri, et un parc avec de beaux arbres.

Toutes les terres rapportées sur la roche ont dû être maintenues par des murailles de basalte pris à pied d'œuvre. Des murailles de calcaire gris sont à côté et s'effritant au contact montrent, avec une incroyable perfection, des dessins de feuilles, des fougères, des coquillages, d'une pureté de conservation parfaite. On sait le parti que la science a tiré de ces pétrifications. Nous avons été si heureux, M. Goasbeard et moi, de cette découverte d'une muraille tout entière bâtie en roches si précieuses, que nous en avons cassé à cœur joie, les ayant sous la main. A chacune, surprise nouvelle. Que la charmante famille de Castro nous pardonne en l'honneur de la géologie les dégâts que nous avons commis à la Rambla.

Le marquis de Castro a tracé une allée qui conduit de la maison au fond de l'entonnoir. Cette allée est bordée d'arbres magnifiques, dont les racines plongeant dans vingt pieds de terre rapportée, baignées d'une eau courante, croissent très vite. Les plates-bandes sont pleines de fleurs. A l'extrémité, une cascade naturelle s'est creusé un gouffre où l'on descend par des sentiers habilement tracés; l'on traverse le torrent sur un pont rustique. Un bassin emprisonne les eaux, une vanne s'ouvre, et une cascade s'élance en nappe, animant le paysage de son bruit et de son mouvement. Nous tournons à gauche, nous traversons un large pont de bois et devant nous une magnifique allée, plantée de palmiers admirables, rejoint le bord opposé du ravin. Un chemin horizontal, tracé sur le flanc basaltique de la falaise, conduit par des détours pittoresques au *château*. Cette route, tracée comme l'allée horizontale des Eaux-Bonnes est très hardie, la montagne à pic se dresse sur la tête du promeneur et la mer mugit à ses pieds, perpendiculairement.

• Les eaux abondantes qui découlent de toutes les fissures

de la montagne ont créé des végétations magnifiques de plantes de roches et de pariétaires : des mousses, des lichens, des parasites, des lierres, des bruyères, des ajoncs, des rhododendrons nains, des géraniums rosats, des pélargoniums rouges de taille chétive mais de fleurs resplendissantes ; en plus, toute la série des plantes grasses pariétaires et d'énormes cactus qui envoient perpendiculairement vers le ciel leur longs cierges en pointes d'asperges. C'est de l'extrémité de cette allée qu'il faut voir la Rambla, ses jardins, la maison et l'espèce de petit port que la mer et l'eau du torrent ont creusé dans leurs fureurs combinées. La vague y roule ce galet basaltique noir dont la grève de Funchal est couverte à Madère.

En somme, la Rambla est un site très curieux, très agreste, très frais, et forme une retraite délicieuse pour passer la saison chaude. Les eaux y tombent en cascates, et leur pluie fine rejailit de roche en roche. Le propriétaire a tiré un excellent parti des accidents de terrain, des pentes les plus abruptes, des roches les plus tourmentées. Les arbres à végétation prompte y ont atteint une taille superbe et conservent leur feuillage tout l'été, ce qui est précieux sous cette latitude. Des platanes admirables ombragent les sentiers sinueux, et leurs feuilles pendent sur les eaux courantes. Les terres y disparaissent sous les fleurs ; la vigne en pampres y laisse pendre ses festons d'une longueur démesurée, tandis que des plantes grimpantes, Bougainvillas et Bignonia à fleurs mauves, rouges ou bleuâtres, montent au faite des plus grands arbres et y étalent toutes les couleurs d'aniline et de vapeurs d'iode.

Les insulaires prétendent que la Rambla réalise les jardins d'Armide. Cette comparaison classique, autant que prétentieuse, n'a qu'une valeur très relative quoique exprimée en vers ambitieux et en toutes langues. Les Espagnols, malgré la Bible, y placent le paradis terrestre, et nous avons lu sur les murs du fort ou Castillo des vers dans ce sens, signés par

un capitaine de renom poétique. Nous en avons fait la traduction :

C'est en ce paradis et malgré l'Écriture
 Sainte, et sous un pécher,
 Que les deux premiers nés, pères de la nature
 Humaine, ont dû pécher.

Qu'on nous la pardonne. Revenons à la Rambla, comparée au paradis terrestre et aux jardins d'Armide. Nous croyons ces comparaisons toujours mauvaises. Les œuvres d'imagination laissent à l'esprit le champ sans bornes du vague, de l'indécis, et seront toujours, par cela même, plus belles, plus poétiques que leur réalisation matérielle. Il est fort heureux, du reste, que la poésie soit irréalisable matériellement; elle en serait morte depuis longtemps.

Le *château*, le fort, le *castillo* est une attrape. Ce mot *château* fait toujours naître à l'esprit, ou l'idée d'un château fort, ou d'une habitation de grande importance. Eh bien, voici la description exacte du château fort de la Rambla. L'allée horizontale aboutit à un terre-plein circulaire de 4 mètres de rayon, — pas plus, — encore a-t-il fallu sur la falaise entamer la roche, et du côté de la déclive de la montagne, bâtir un mur de soutènement très solide. La moitié de cette circonférence de 4 mètres est ouverte sur le devant; sur la moitié postérieure, trois murs de 2 mètres d'élévation soutiennent une toiture, on y peut tenir dessous à cinq ou six et on y est à couvert. C'est le château!!! château de cartes, château d'enfants! Le mur de soutènement s'élève à 2 pieds au dessus du sol et on y a taillé trois créneaux par lesquels trois canons passent leurs gueules. Ces canons, de la grosseur de la jambe et longs de 3 pieds, sont à terre, sans affûts... vieux fer rouillé; ils ont dû servir à quelque navire de commerce, du temps des Philippe; l'eau du ciel les a jaunés, rongés; les vapeurs salines qui s'y déposent agissant avec plus d'activité encore que l'eau douce, les usent à vue d'œil. Voilà le fort! voilà le castillo! nom pompeux, petite chose,

qui inspire un mouvement de dépit, lorsque, au détour de l'aflée, on l'aperçoit, le désappointement s'efface en s'asseyant sur le parapet et en contemplant le paysage.

Quelques jolies propriétés, portant aussi le nom de *Ramb-la*, sont disséminées çà et là dans des positions choisies. Elles appartiennent au marquis de San André, à la famille de Melo, au marquis de La Florida, au marquis de Castro.

Du castillo nous revenons par le même chemin à la maison d'habitation qui possède quelques vieux orangers dans la cour. Nous reprenons nos montures et partons pour Garchicho.

Sur la route, on distingue quelques mûriers qui se perdent peu à peu. Autrefois on élevait beaucoup de cocons dans les îles, et même il s'y fabriquait des tissus de soie très appréciés, en Espagne comme sur les marchés de la Havane. Maintenant quelques dames cultivent le ver à soie pour se distraire, et font elles-mêmes des écharpes et des ceintures, ainsi que d'autres petits objets devenus d'un prix tel qu'ils ne sont plus offerts par les dames qu'en cadeaux.

Nous visitons sur la route deux maisons où l'on fabrique, par des moyens simples, du linge de fil excellent mais qui est un peu gros. La grande industrie en ce genre, et qui trouve un débouché très facile, c'est la fabrication des serviettes-éponges. Ce sont des serviettes très longues, très étroites, se terminant aux deux bouts par des effilés et faites par un procédé particulier. Elles sont rugueuses, épaisses, fortes. On les emploie le plus usuellement pour sécher et frotter le corps après le bain, elles sont très recherchées des Anglais. On en fabrique aux Realejos.

Le soleil s'abaisse vers la mer :

Majoresque cadunt de montibus umbræ.

L'air se refroidit; le brouillard se forme sur la montagne qui s'enchaperronne; la vallée disparaît, et nous cheminons lentement.

Quand on a tourné la montée de la Rambla de Castro, on s'achemine par le *Callao* (caillou roulé), route ouverte depuis longtemps déjà, mais très peu praticable, car elle ne fut qu'ébauchée par le capitaine général *Don Jaime Ortega*.

Nous passons la nuit dans une villa déserte où les domestiques seuls nous attendaient, et toute la soirée nous parlâmes du général Ortega.

Pour ma part voici ce que je racontai.

En 1856, en mai, j'étais à Madrid ou j'avais été présenté au général Ortega. J'étais alors possédé du désir de visiter la Manche, qui renferme des mines intéressantes, et qui fut, comme on sait, le théâtre des exploits de Don Quichotte. J'en parlai au général; il fit ce qu'il put pour m'en empêcher. Il me dit : *C'est le plus horrible pays de la terre, inculte aux huit dixièmes, presque inhabité, couvert de pampas comme la Patagonie, et de moulins à vent comme l'antique Montmartre ou Lisbonne. Partout où une rare éminence permet d'espérer un souffle, il y a un moulin, etc., etc.* Ce tableau n'était pas engageant, néanmoins je persistai et quelques jours après j'allai prendre congé.

Le matin fixé pour le départ, j'attendais dans la gare du chemin d'Aranjuez lorsque je vis paraître le général, un sac de nuit à la main, un énorme étui à cigares en bandoulière, une gourde d'eau fraîche en sautoir, rasé de frais, gai comme un pinson : — *Folie partagée est pardonnée*, me dit-il; — et avec un gros rire : *Nos marchamos á la Mancha! Nous, nous marchons à la Manche!* traduction littérale.

A Temblèque, nous quittions le chemin de fer et d'une chevauchée nous allâmes coucher à Puerto Lapice, le pays de l'aventure des moulins! C'était bien commencer, comme le livre! Quel souper, grands dieux! Quelle auberge! Quels lits! A une heure du matin, j'abandonnai la chambre et me décidai à imiter le général qui, prenant en patience le dîner, la servante, l'auberge, les puces, les punaises, le vin à odeur de bouc, le beurre rance, l'huile verte et le reste, dor-

mait dans le patio (la cour), comme un bon soldat qu'il était, étendu sur son manteau et recouvert d'un châle écossais, tandis que moi, jeune, vigoureux, bien portant, je me lamentais comme un imbécile, grattant de ci de là mon épiderme, dont les démangeaisons se multipliaient ainsi au lieu de décroître. Je m'étendis à ses côtés ; il cria *quien viva!* me reconnut et souriant se rendormit. Je crois que je ne dormis guère.

Au soleil levant, nous nous secouâmes, et après avoir avalé un biscuit trempé dans une tasse de chocolat, petite comme celle d'un ménage de jeune fillette, nous montâmes à cheval ; prenant le sud-ouest, nous allâmes vers Ciudad-Real, à travers champs, rencontrant de rares et sordides villages ; en passant, nous visitâmes les lagunes de Quero, la fabrique de soude ; de là, allant à l'est, nous fîmes route vers Alcazar de San Juan ; aux poudrières, le général retrouva ses camarades, les officiers ; les soldats, ses enfants. Vingt jours après, nous rentrions à Madrid. Le général était aussi frais qu'au départ, tandis que j'étais exténué par une chevauchée terrible de trois semaines ! mais j'avais vu la Manche ! et chose dont je ne revenais pas, j'avais voyagé de jour, la boussole à la main, sur terre ! à quelques lieues d'Aranjuez, d'Alcazar, de Tolède !

Un an après, à Paris, j'apprenais que dans un soulèvement dont il était le chef, trahi par un officier insurgé comme lui et sous ses ordres, Ortega, qui avait hésité à lui brûler la cervelle, avait été livré comme Jésus par Judas ; condamné, fusillé et était mort le cigare aux dents comme un véritable Espagnol.

On me disait : C'était un fou ! Eh oui, c'était un fou ! Ne sont-ils pas fous ceux que l'amour de la patrie dévore, ces partisans aveugles de tel ou tel parti politique, qui jouent loyalement leur vie en plein soleil, luttant contre le pouvoir, le fort des forts, le saint des saints ! jouant sur une mauvaise carte plus que leur fortune, leur vie et l'avenir de leurs enfants ! Oui, fous ! bien fous ! Les sages, ce sont les

gens en place; ceux qui renient Dieu, embrassent le diable pour des rubans; qui demeurent dans leur lit quand il y a du bruit, et mangent au râtelier de l'État en temps calme. Cependant, quel cœur loyal il avait ce fou, quelle imagination vive, quel esprit charmant! Il était royaliste comme le roi, non pas constitutionnel, non absolutiste. Il voulait la royauté entière comme au bon temps, et moi j'étais alors comme aujourd'hui, républicain. Entre nous aucun lien, et notre longue route ne fut qu'une longue bataille courtoise. Nous ne pouvions nous entendre, et comme il ne savait pas le français, je dus commettre contre la grammaire espagnole tous les crimes possibles. Quelle bonne leçon, je reçus! et non de langue seulement, car j'y perdis un peu de cet exclusivisme, de cette intolérance farouche que les jeunes gens exagèrent toujours. En présence de tant de franchise, de conviction, de loyauté, je compris que rien n'était aussi respectable qu'une foi sincère. Aussi sa mémoire m'est douce, et je lui rends l'hommage dû aux cœurs généreux, un témoignage d'estime et de regret.

Le général Ortega était modeste comme une fille et doux comme un enfant. Quand il ne s'agissait pas de politique, il avait le caractère le plus gai, le plus original du monde. Il avait connu tous les personnages du temps et contaît avec beaucoup d'esprit les aventures des dames et les exploits des puissants. Et c'est en suivant la route qu'il avait tracée que je racontais à mes compagnons ces choses vieilles déjà de douze ans!

Je ne savais pas qu'Ortega avait gouverné les Canaries, je ne l'appris qu'à la Rambla. On me dit alors que connaissant l'apathie du pays, il fit exécuter militairement la route de Santa-Cruz à la Orotava, sachant bien qu'après lui on la finirait. Il fit de même tracer et commencer la route que nous suivons du Puerto à Garachico; on y travaille lentement. Il fit faire des plantations autour de Santa-Cruz, qui forment une promenade qu'on devrait bien achever.

Dès l'aube nous étions en selle, et nous avançons entre la montagne à pic et la mer, dont le flot vient lécher la route. Voici le village de San Juan; plus loin Icod de las viñas. Il y a encore par ici quelques vignes. Avant la maladie, on y récoltait le meilleur vin des îles. C'est devant Icod que s'ouvrent les Cañadas. C'est près d'ici que s'écoula le terrible torrent de feu qui, en 1706, engloutit Garachico que nous atteignons en traversant des lits de laves et de basalte.

Garachico est en pleine ruine; un écrivain espagnol a dit à ce sujet : *Comme une autre Sodome et Gomorrhe, cette ville parait avoir été marquée du doigt de la Providence pour subir l'extermination. Jésus! Est-ce que Garachico l'aurait mérité?* Nous avons ailleurs donné des détails sur cette ruine, qui possède encore environ 2,000 âmes.

Nous revenons à la Orotava.

De Garachico à la Laguna, il y a dix lieues en pente douce d'une terre propre à toutes les productions. Les habitants de ces vallées connaissent maintenant le travail lucratif et apprécient l'aisance qu'il procure. Les terres sont cultivées avec le plus grand soin, et chaque jour les cultures gagnent sur la roche et s'étendent. Les irrigations se généralisent. L'esprit de routine semble faire place à une sorte de progrès et à un peu d'initiative. Les résultats obtenus encouragent et maintiendront dans cette voie les grands et les petits propriétaires.

Ces vallées, anciennes résidences favorites des rois guanches, aujourd'hui plus belles encore que de leur temps, vallées qui firent, dès deux mille ans avant Jésus-Christ, l'admiration des Phéniciens, des Grecs, qui y avaient placé les Champs Élysées, sont bien certainement le paradis terrestre du globe. En quelques détails, telle ou telle partie peut l'emporter, mais pour l'ensemble, il n'y a rien de supérieur. Certes, le paradis n'est pas sur terre, si on l'entend d'après la signification théogonique, mais ce qui matériellement donne à l'homme la plus haute idée de la perfection de la nature,

c'est à coup sûr la succession de vallées qui, de la Laguna, s'étend au delà de la Rambla et a pour centre le Puerto et la Orotava. On ne peut douter que le nom de jardin des Hespérides est depuis quatre mille ans consacré; pas une voix n'a protesté contre cette appellation et ne protestera.

Un conseil aux futurs voyageurs : à moins d'être un centaure, il ne faut jamais faire en deux jours l'excursion que nous venons de terminer,

Tout en causant ce soir, nous avons passé quelques heures à classer dans l'herbier de Krauss les deux ou trois cents plantes qu'il a fait apporter du jardin.

Dans son coin, Brünner fume... comme un Suisse.

M. Goatbeart lit Lyell, se préparant d'avance à l'ascension du Pic que nous allons entreprendre.

CHAPITRE X

PALMA

Une expédition composée de Gênois, de Florentins et surtout de Majorquins visita les Canaries, en 1341; ceux-ci donnèrent à l'île qui nous occupe le nom de *Palma*, en souvenir de la capitale de Majorque.

La première description de l'île est due aux chapelains de Bethencourt. Leurs indications sont assez vagues, leurs compagnons n'ayant pénétré dans l'île qu'après 1406. Peu à peu les connaissances s'augmentèrent, mais comme pour les autres îles, la lumière ne fut faite que dans la première partie de ce siècle.

Ce qui frappe extraordinairement le voyageur en débarquant, c'est la hauteur de l'île comparée à sa petite étendue. Les côtes, dans tous leurs contours, ne donnent que vingt-huit lieues, tandis que le point culminant s'élève à 6,600 pieds. Du haut du pic *los Muchachos* on aperçoit, d'un côté le littoral et de l'autre l'immense cratère de la *Caldera*, dont la profondeur est de plus de 4,000 pieds! Ce gouffre effrayant rend l'île de Palma une des plus remarquables du monde. Aucune autre dans l'archipel ne montre mieux la formation primi-

tive, les masses basaltiques, les roches de toutes sortes, et aucune ne permet de regarder aussi profondément dans l'intérieur du globe soulevé. Où existe-t-il un cratère aussi curieux dans ses développements, et autour duquel les roches viennent dévoiler à l'observateur, sur une élévation aussi extraordinaire, la nature des masses cachées dans le sein de la croûte terrestre? M. Léopold de Buck a donné une description parfaitement exacte de la Caldera, dont le fonds est à 2,200 pieds à peu près au dessus du niveau de la mer. De la crête jusqu'au fond de l'abîme la pente est abrupte, presque perpendiculaire, et en certains lieux absolument impraticable. Le diamètre du cratère est d'environ deux lieues. Le cercle de montagnes qui l'entoure constitue un massif puissant qu'une force prodigieuse dut soulever bien plus haut, et qui, s'affaissant à son centre, donna naissance à la Caldera; puis, ce qui en resta s'est crevassé à l'infini et de longues déchirures partant du pourtour de la chaudière vont à la mer.

L'affaissement des montagnes est de plus en plus remarquable à mesure qu'on s'éloigne du centre du cratère et se prolongeant un peu vers le sud, la chaîne finit à *Fuenca-liente*. Une autre chaîne présente cependant une altitude relativement considérable: 4,250 pieds. Vers le midi, tout le système s'aplatit; l'altitude ne dépasse pas 2,800 pieds. Ces montagnes ont été bouleversées également et, chose particulière, ce fut le long de cette ligne arrondie que des feux souterrains se sont ouvert passage dans les temps modernes, à *Achuya* et *Fuenca-liente*.

Après avoir terminé son âge d'éruption, l'île de Palma fut envahie par la végétation, due aux vents générateurs, selon les caprices des semences, la nature du sol et s'y distribua à l'aventure. Le littoral possède la végétation africaine. Une ceinture de forêts sur les versants des montagnes; au dessus la région des lauriers, des fougères et des arbres verts; plus haut la région des pins, et sur les arêtes quel-

ques plantes au caractère alpestre. La chaudière elle-même vit alors ses parois intérieures se couvrir d'une végétation particulière. Ici la loi ordinaire est renversée. L'inclinaison des pentes, l'égalité de température de l'entonnoir ont donné lieu à une anomalie; la confusion végétale se montre sur les divers étages, de formations géologiques différentes de nature et d'âge, et fait de ce site un des points du globe le plus digne d'étude : le sapin au bas de l'abîme ou sur les rebords inférieurs de la paroi; le laurier, le figuier, le magnolia, la vigne, les fleurs les plus tendres sur les hauteurs, et presque partout toutes les essences végétales placées pêle-mêle, sans ordre ni direct ni inverse; insurrection illogique contre les lois ordinaires de la végétation. La contradiction est dominante, non seulement dans la loi des zones, mais dans la forme de certaines espèces comme dans la couleur; la même plante affecte sur la paroi méridionale des formes et des nuances différentes de celles qui croissent sur la paroi opposée. L'aspect de la chaudière est saisissant à cause de l'antagonisme des trois natures florale, forestière, rocheuse; à côté d'une roche puissante, des fleurs éphémères; l'horrible et le gracieux, sous la sombre verdure des forêts.

Dès que la chaudière et l'île furent couvertes de plantes, l'eau douce parut presque suffisante; à mesure que la végétation devenait plus énergique, la masse d'eau s'augmentait par la formation d'une plus grande masse de vapeurs; par infiltration les sources se firent un chemin, creusèrent des torrents et c'est ainsi que, suintant à travers la paroi de la Caldera, se formèrent les deux ruisseaux *agua buena*, *agua mala*, qui durent créer un étang; Pline le crut et le relata. Ce lac ayant rompu ses digues, un torrent s'échappa par la grande brèche des *Angustias*, tandis que, rafraîchies par les eaux de pluies et les rosées, les parois revêtirent une parure végétale plus puissante encore.

Dès la conquête une population nombreuse de Guanches

vivait dans la chaudière et le chef principal de l'île y avait établi sa résidence ; les grottes y sont encore telles d'état et d'apparence qu'au temps des Guanches. Quelle douce existence devaient passer dans cet admirable séjour ces populations primitives !

Aujourd'hui les pâtres seuls, du bruit de leurs tambourins troublent le calme sauvage de la chaudière, et des chèvres bondissent sur les croupes et les revers des montagnes qui l'entourent.

Une nuit passée sur le rebord intérieur de la Caldera est une épreuve sombre qui fatigue l'imagination ; les ténèbres, le vide béant qu'on redoute sans le voir, les bruits étranges, les éboulements de sable, les feuilles qui tombent, le bois sec qui casse, les murmures des sources, le cri lugubre des oiseaux de nuit ébranlent le cerveau. Cette nuit de repos nécessaire, après dix ou onze heures de cheval, est très pénible ; le matin, accablé, on dormirait, mais dès l'aube il faut partir fortement impressionné, heureux de voir le jour ; il faut partir si l'on ne veut être mouillé ; les nuages vaporeux, par la grande loi physique de l'équilibre des vapeurs vont s'élever, les plus lourds accumulés au fond de l'immense entonnoir, et comme avec le jour la chaleur se fait sentir fortement, les couches supérieures d'abord échauffées appellent l'air le plus léger vers la cime du cratère ; un courant s'établit et de cette mer de vapeurs, immense nuage blanc opaque qui remplit la cavité, s'élèvent perpendiculairement des flocons blancs ; en deux heures la chaudière est vidée ; un dernier regard, un adieu à ce magnifique spectacle et nous partons pour Llanos.

Ça et là la terre est noire et le paysan la travaille ; cette terre, c'est de la cendre ou à peu près ; on nous apprend qu'on brûle les forêts petit à petit pour faire un peu de culture ; les incendiaires ont l'impunité assurée. Hélas ! quand ils auront tout brûlé, ils auront des terres à cultiver, mais ils n'auront pas d'eau, alors, pas de récolte. Le faire com-

prendre est impossible et la force seule pourrait empêcher cet abus qui est un crime stupide.

Aussitôt que les *conquistadores* furent devenus, maîtres de l'île de Palma en la dépeuplant, ils se partagèrent les terres et appelèrent des colons. Il en vint des Flandres, c'était alors le bon temps du duc d'Albe ! On leur divisa la partie du territoire cultivable, et le travail commença. La canne à sucre fut importée, puis les mûriers pour la soie et les fruits; dans le sud et l'est, la vigne et vers le nord de l'île, les bananiers, orangers, citronniers occupèrent les Flamands. Les hauteurs furent peuplées de troupeaux. Ces hommes laborieux ne s'effrayèrent pas des chaleurs auxquelles ils n'étaient pas habitués et travaillèrent sans relâche. La Caldera, l'inaccessible, resta seule en dehors de ce mouvement agricole. Cependant plus tard, des bergers réussirent à y faire entrer des troupeaux.

Tandis que l'agriculture prospérait, l'administration active créait des édifices, et des villages s'établirent à l'entour.

Sur la bande sud-ouest se trouve le bourg de *los Llanos* qui réunit les meilleurs terrains de l'île. *Buenavista*, village le plus élevé de ce district, se recommande par la douceur de son climat, la fertilité du sol et l'aspect pittoresque de sa campagne.

Du haut du plateau de la Conception on a un point de vue magnifique d'où l'on domine la ville de *Santa-Cruz de la Palma*, capitale de l'île. A l'horizon on aperçoit Ténériffe et Gomera, séparées par un canal étroit, et qui de là semblent se toucher.

Au dessus de Buenavista la vigne prospère encore, même à *Breña alta*, située à près de 2,000 pieds. Aujourd'hui la culture de la vigne est presque complètement abandonnée et la cochenille va gagnant de plus en plus. Plus haut, les forêts peuplent la montagne; celle de *Time*, la plus belle, présente des arbres magnifiques; elle a été préservée parce qu'elle est à peu près inaccessible, au moins pour l'exploita-

tion. C'est une magnifique forêt que tout voyageur doit aller reconnaître après avoir préalablement visité la chaudière.

La cité de Santa-Cruz de la Palma est située sur la côte de l'est. Dès sa fondation elle fut reconnue pour capitale, et bientôt les gothiques demeures des conquérants s'y groupèrent; sa baie devint une des bonnes échelles commerciales entre l'Espagne et l'Amérique, et l'on y établit des chantiers pour la réparation des navires, car les forêts de l'île fournissaient abondamment les meilleurs bois pour les constructions navales. On y construit encore des navires d'un faible tonnage, mais remarquables par la légèreté et l'élégance des formes.

Sur la côte occidentale, *Tazecorta* est un petit port qui a ses caboteurs, et qui eut aussi jadis la visite des anciennes caravelles.

Fuencaliente, ou *Fuente Santa*, attirait des malades de tous les points, même des autres îles, lorsque en 1677, après des éruptions réitérées, la fontaine disparut sous la cendre.

Malgré cette éruption, celles de 1585, et de violentes commotions, Palma se distingua toujours des autres îles, par l'activité de ses habitants; l'industrie de la soie y fut très productive, aujourd'hui elle est réduite à rien. Où est le temps où les Levantins venaient acheter des soies pour les revendre en Italie? le temps où l'on vendait une once d'or, l'écharpe, la ceinture rouge, faisant sept fois le tour des reins? Alors les habitants de l'île étaient très habiles pour la fabrication des tissus de soie; il sortait de leurs ateliers quelques étoffes qui, pour la force et l'éclat, pouvaient rivaliser avec celles des meilleures fabriques d'Europe; malheureusement les procédés de teinture et de tissage restèrent stationnaires, et les produits du continent, par la concurrence intelligente, progressive, petit à petit ont anéanti cette industrie insulaire.

La petite marine de cabotage de l'île de Palma est digne de louange; quatre des plus forts navires de l'île sont occupés à la grande pêche d'Afrique: son commerce, ses productions variées, soie, sucre, vin, eau-de-vie, résine, bois de construction, fruits de toute sorte, en font une île relativement riche.

Après la conquête, Alonzo de Lugo, le conquistador, ramena avec lui presque tous ses soldats. Des colons flamands avec un officier et quelques centaines d'indigènes que les conquérants ne purent tuer ni emmener en esclavage, telle fut la base de la population vers 1500. Cent dix ans après la conquête, cette population était de 13,000; cent ans après, 19,000; en 1824, cinquante ans après, 30,000. Maintenant, l'île contient 36 à 37,000 habitants, et cependant un relevé de la population fait en 1862 n'indique que 31,000 habitants seulement. On le voit, malgré un système administratif si compliqué, on se tromperait fort si l'on pensait qu'il est facile de décider certains points de statistique, l'administration elle-même fournissant des renseignements erronés que les habitants contredisent presque toujours.

La capitale est une assez jolie ville qui contient 6,000 âmes: elle se compose de douze à quinze cents maisons, parmi lesquelles deux anciens couvents et une église assez belle.

Les anciens désignaient cette île sous le nom de *Junonia Major*; les chiffres indiquant la position réelle de l'île, comme aussi les cartes qui en furent tracées dès le début, furent erronés, c'est dans ce siècle seulement qu'on est arrivé à des données précises; la carte de Buch et celle de MM. Webb et Berthelot sont les meilleures.

Le centre de l'île est par :

28° 43' 20" latitude nord.

20° 15' — longitude ouest.

L'île a 47 kil. de longueur sur 28 kil. de largeur. Sa superficie est de 728 kil. carrés.

LA GOMERA

Suivant Pline et les anciens, cette île était dénommée *Junonia Minor*. On a donné les explications les plus bizarres sur le nom de Gomera. On a été (les prêtres) jusqu'à y voir Gomer, petit-fils de Noé! Une seule explication paraît possible. « Gumeri in montibus Mauritanix habitant, » dit Léon l'Africain, qui cite les Gumères, Gomeres ou Gomérites, parmi les habitants de la chaîne de l'Atlas. — C'est décisif.

L'île de Gomère a 26 kil. de longueur, et 26 kil. de largeur : sa superficie est de 278 kil. carrés ; quoique la capitale ne renferme que 2,100 habitants, San Sébastian a dû cet honneur à sa belle rade. *Villa Hermosa*, qui est située dans une vallée, possède une population double. L'île entière renferme 20,000 habitants.

Après toutes les incertitudes habituelles, la position de la Gomère a été définitivement fixée : 28° 7' de latitude nord ; 19° 36' de longitude occidentale du méridien de Paris.

Les cartes de Lopez ont fixé la situation des côtes et de la capitale. Cette île, dès le début, avait été un peu mieux reconnue que les autres. Les pères Leverrier et Bontier, chapelains de la conquête, la décrivent après avoir indiqué les distances dans un style naïf. Les habitants les surprisent par leur taille et, disent-ils :

« L'île de Gomère est très forte, isle en manière d'un « trèfle ; le païs bien hault et assez plain ; mais les daricaves « y sont moult grandes, et est le païs habité de grand peu- « ple, tout garni de dragonniers, d'autres bois, assez de bé- « tail même et de moult autres choses étranges qu'il serait « long de raconter. »

L'île est riche en productions variées, et peut se suffire à elle-même. Ses forêts sont peuplées des mêmes espèces que

celles de Ténériffe, seulement les pistachiers gommeux, *Pistacca Atlantica*, y sont très abondants. On s'est demandé si le nom de Gomère ne viendrait pas de la gomme; cette hypothèse est faite depuis peu et n'est pas soutenable. Nous la faisons connaître pour mémoire.

Les montagnes sont peu élevées, 4,000 pieds; aussi elles n'offrent pas de pins. Cette île est très boisée et pourvue de sources limpides. L'intérieur du pays est très montueux. Tout le sol est fendu de ravins à pic, tourmenté par l'effort volcanique le plus puissant; cependant on n'y trouve pas d'indication d'éruptions modernes comme dans les autres îles.

Le territoire cultivable est travaillé avec très grande intelligence et application par les habitants qui ont aussi tiré parti des eaux. Dans les environs de *Alazero* les palmiers abondent et se mêlent aux arbres fruitiers qu'on y élève en très grand nombre. Auprès de *Chimpa* on cultive plus spécialement les céréales.

Des cerfs furent transportés dans un district montagneux et y vivaient encore il y a peu d'années.

Mahona vient après le port de Saint-Sébastien, et offre encore un mouillage au nord. La plage *del Azucar* dans la bande septentrionale est la plus large, et c'est là que les habitants vont se baigner, car elle est sablonneuse.

Hermigua est un chef-lieu de district. Ce territoire est le plus accidenté, le plus varié, et cependant le mieux cultivé de l'île. Il est arrosé par un ruisseau qui fait tourner huit petits moulins. La canne à sucre, les vignobles, le maïs, les palmiers, bananiers, pommiers, mûriers à fruits et à feuilles, mûriers noirs pour les vers, tout y abondait. Aujourd'hui la cochenille a remplacé une partie de ces cultures, mais le mieux à la Gomère n'a pas été l'ennemi du bien. Somme toute les produits de l'île sont très considérables, eu égard à ses dimensions et excèdent la consommation. Les insulaires sont actifs, patients, et d'une grande vigueur.

Il y a peu de paysages comparables à celui de la rade et de la ville de Saint-Sébastien vu de la mer. Qu'on se figure une anse en fer-à-cheval, fermée par de hautes montagnes. La mer, forte au large, s'adoucit dès qu'on entre dans la rade et vient mourir aux pieds de la ville sur un lit de sable fin. La capitale aux maisons blanches, coquettes, sort d'une forêt de palmiers et s'entoure d'une ceinture de terres en pentes, ceinture trop étroite pour la fortune de l'île, mais charmante pour l'œil du touriste. Du côté gauche, un château fort orne la rade, sous le prétexte de la défendre; du côté opposé, un large ravin, profond, rebarbatif, accumule les roches, les roule, les brise et les pousse à la mer; c'est le côté sombre du tableau, le repoussoir obligé, que tout peintre inventerait s'il n'existait pas.

Il faut noter, à propos de la Gomère, que dans toutes les îles, sauf Ténériffe, le voyageur doit arriver avec une lettre de recommandation pour un habitant, sans cela il sera exposé, faute d'hôtel, à tous les désagréments. En revanche avec une lettre il sera très bien reçu.

On a réalisé à Saint-Sébastien un projet, que tout visiteur de la Laguna ou de la Orotava aura conçu. Il est impossible de parcourir les grands couvents déserts que ces villes renferment sans avoir la pensée de les livrer à des pauvres qui y trouveraient le logement gratuit et sain. Le grand couvent de la Gomère est ainsi occupé, et dans certaines cellules, on a même établi des écuries et des hangars. Quoi de mieux?

Agulo est un modeste village qui possède quelques centaines d'habitants.

Valle Hermosa a dû jadis mériter son beau nom; mais comme ces nobles ruinés, qui ont perdu leur fortune et conservé leur titre, cette pauvre petite ville, car on la désigne ainsi, n'a que 3,000 habitants; deux courants de laves ont enlevé ou recouvert la terre végétale. Cependant ce qui en reste, fertilisé par des sources, offre le contraste de la végé-

tation la plus riante, la plus énergique, à côté de la nature morte la plus triste à voir. Les coteaux étaient jadis couverts de vignes, et quelques vallées de cannes à sucre; tout cela a diminué d'importance et la cochenille n'a pas encore produit, en ce point, autant que dans les autres. La ville possède une église inachevée, conçue sur un plan trop large pour se terminer jamais. C'est à Valle Hermosa que vit la *Gentry* de Gomère, et il y a un Casino qui réunit tout le monde.

On assure que le miel de palme de Gomère est exquis.

A la Gomère on se livre à la pêche avec activité. Il y a deux établissements de salaison de poisson sur la côte sud de l'île; auprès de la capitale, il y en a un troisième assez considérable.

CHRISTOPHE COLOMB A LA GOMERA

Le comte d'Ureña croisait avec son escadrille sur la côte d'Espagne, un coup de vent la dispersa; il fut assailli en pleine mer par une tempête et vint se réfugier à la Gomera après avoir navigué audacieusement à l'ouest; c'était en 1386. Il constata le premier l'excellence de la rade.

Peu après, des aventuriers s'élançaient de la Péninsule à la conquête des îles, ils touchèrent à la Gomera. Ces mêmes navigateurs s'emparaient de Madère, quelque temps après de Porto Santo, puis découvraient les Açores. Cette expédition passa pour la plus audacieuse de l'époque. En effet ce fut un voyage à 2 ou 300 lieues en pleine mer, car on ne suivait plus la côte d'Afrique, et l'horizon sans bornes connues effrayait déjà moins les navigateurs, certains même allaient le braver.

Ceux qui n'ont vu l'océan que de la plage, ignorent le sentiment qui étreint l'âme aussitôt qu'on se sent en pleine mer.

Ceux qui n'ont voyagé que sur ces magnifiques steamers où tout est grand, confortable, solide, où tous les moyens sont agglomérés pour donner à l'homme sécurité et bien-être, ceux-là ont peine à comprendre la terreur qu'il fallut surmonter pour affronter l'inconnu ! Il faudrait connaître les armements irréguliers du temps, la forme et la dimension des navires, si imparfaite et si petite, la composition des équipages ignorants, pour comprendre toute l'étendue de la force d'âme du sublime Génois et chercher dans le fanatisme et l'abnégation de soi les causes qui firent persister ses équipages.

Dans l'admiration que son œuvre nous inspire, nous voudrions savoir sa vie et ses voyages antérieurs. Hélas ! on connaît mal les quelques faits insignifiants qui précédèrent la grande découverte. Il semble que cet homme qui se croyait et se disait l'instrument de la Providence devait l'être en effet, car sa vie, cachée pour ses contemporains, même pour ses fils, fut une énigme. Il semble que n'ayant qu'une œuvre à faire, il n'a pas vécu avant de la commencer et que cette œuvre faite, il n'a pris souci que de la relater dans ses détails, ne mentionnant rien qui y fût antérieur. Nous allons trouver à la Gomère une lumière, indécise il est vrai, mais qui, rapprochée de quelques faits peu connus, va éclairer jusqu'à un certain point quelques obscurités de sa vie.

D'après Bartholome de las Casas, cet honnête homme qui, le premier et dès le début, osa flétrir le massacre systématique *des Indios* en Amérique, Christophe étant à Lisbonne, s'y maria à quarante ans avec doña Felipa ou Isabel Muñiz ou Moniz, dont le père, Moniz, avait déjà fait des expéditions maritimes sous les auspices de l'infant don Juan de Portugal. Cette dame, veuve de Perestrello, Portugais, gouverneur de Porto Santo, raconta à Christophe, son second mari, les voyages de son père et lui céda ses journaux de navigation. Suivant les récits de las Casas, Colomb enthousiasmé, voulant suivre les indications de sa femme, était

allé reconnaître Porto Santo et Madère et avait habité successivement ces deux îles et la Gomera. C'est une erreur. Après son mariage, Colomb s'établit à Lisbonne qu'il ne quitta que pour aller en Espagne, à la Rabida, point de départ de son odyssee.

Il paraît très certain qu'il avait résidé antérieurement à la Gomera. *Viera*, dont l'érudition et l'esprit juste sont hors de doute et qui, vivant en des temps relativement rapprochés, pouvait connaître les faits par tradition orale, rapporte, dans son ouvrage sur les Canaries, la relâche faite par Colomb en 1492 à la Gomera, et il ajoute : *son ancienne résidence*. Ce fut donc avant son mariage et du vivant du premier mari de sa femme que Colomb la connut à Porto Santo et à Madère. Il parcourait alors les îles Atlantiques et eut à la Gomère de fortes attaches de cœur qui l'y retinrent longtemps et l'y rappelèrent souvent. Il est certain que pour ses relâches successives, c'était toujours à la Gomère que le grand navigateur donnait la préférence, soit à l'aller, soit au retour et tout prouve qu'il connaissait non seulement la Gomère, mais encore toutes les îles antérieurement à son mariage. Lors de son départ en 1492 il vint mouiller trois jours à la Luz (Gran Canaria), pour y réparer le gouvernail de sa seconde caravelle, la *Pinta*, commandée par don *Alonzo Pinson*. L'amiral charge Pinson de ce travail, le quitte et il court à la Gomère. Il y séjourne onze jours, puis revient rallier la *Pinta* et retourne encore à la Gomère. Pourquoi donc avait-il quitté la *Pinta* et séjourné onze jours à la Gomère? Nulle raison prise dans les besoins de l'expédition. Il faut croire qu'il y était attiré par quelque cause personnelle. Là on ravitaille les trois caravelles, avant de partir pour le grand voyage et on prend des indigènes pour matelots. Mais les Portugais jaloux de son entreprise le guettent et comme le Portugal et l'Espagne sont en guerre, peut-être vont-ils l'attaquer; qu'importe? il échappera à leur flottille durant la nuit, car il connaît ces parages, et de fait, au

matin, malgré l'accalmie, il est sauvé et s'est dérobé à leur poursuite.

A son second voyage, il vient à la Gomère, 5 octobre 1493, avec 17 caravelles, embarque quelques hommes et surtout des animaux domestiques qu'il voulait propager en Amérique ; fait précieux pour l'étude des races de certaines espèces zoologiques d'Amérique dont l'origine est canarienne.

Le 19 juin 1498, il relâche une troisième fois à la Gomère. Enfin en 1503, lors de son dernier voyage, les Canaries le revoient encore.

Ajoutons qu'il existe à la Laguna une famille Columbo qui y est venue de la Gomère. Ce fait d'une famille explique par des relations tendres ces voyages successifs. Certes Colomb tenait en grande considération la position privilégiée des îles Canaries, savait les ressources qu'il en pouvait tirer, et les ports convenables, mais il pouvait trouver mieux ailleurs aux Açores, à Madère. Ses relations, son alliance même, prouvent combien il était attaché à ce pays, et donnent la seule raison acceptable de la préférence qu'il lui accordait.

On a pu croire que marié avec Muñiz Perestrello, il alla habiter avec sa femme Madère, Porto-Santo où se trouve aussi une famille Colombo, puis la Gomère, recherchant les hommes qui avaient navigué avec Pérestrello. C'est la tradition. Il est complètement démontré que c'est l'inverse et l'on en peut donner une preuve évidente ; l'histoire rapporte que la veuve quitta les îles après la mort de son premier mari et *n'y revint jamais*. (Voir Cordero.) C'était donc antérieurement à son mariage et dans la partie de sa vie restée dans l'ombre que Colomb avait habité les îles et particulièrement la Gomère ; une tradition certaine le fait résider à Madère et l'on montre la maison qu'il y a habitée ; on ajoute qu'il y vivait avec une femme ; y eut-il un fils ? c'est probable. Comme à la Gomère et dans sa vieillesse à Cordoue, ce ne fut pas seulement l'amour des femmes qui attira et retint

Colomb dans les îles Canaries et Madère, il y acquit et confirma ses croyances.

Colomb connaissait Jean Cabot le père, italien comme lui, que des affaires commerciales avaient fixé à Bristol; il était très lié avec son fils Sébastien. On croit que c'est pour le compte des Cabot qu'il fit le voyage d'Islande où il séjourna tout un hiver de neuf mois, voyage dont il a été très rarement fait mention. Observateur profond, géographe et naturaliste, il dut être frappé de voir s'échouer sur les côtes d'Islande des bois d'essences étrangères et dont quelques-uns arrivaient avec leur branchage; arbres des forêts vierges d'Amérique, que les grands fleuves, le Saint-Laurent surtout, entraînent et jettent à la mer et que le courant du *Gulf-Stream* pousse en Islande en quelques jours. Il y recueillit aussi les traditions des pêcheurs qui avaient abordé la *terre blanche* contiguë à la *terre noire* : c'est à dire les *Banquises* et le *Labrador* que les Islandais croyaient être une île. Il dut avoir dès cette époque la vision de l'Amérique.

Depuis plus de deux siècles déjà les Cabot, les Pinson, les Rodriguez, Sébastien, l'espagnol Melindez ou Belindez, avaient établi des comptoirs unis à Grandville, Saint-Malo, Jersey, Bristol, Faro en Portugal, puerto Santa-Maria, Moguer sur la côte d'Andalousie. Dès l'antiquité les grands entrepôts de commerce étaient à l'île de Wighth et à Jersey, c'était là que les marchandises du Nord et du Midi s'échangeaient depuis les Tyriens; les Romains avaient fait aboutir des voies jusqu'à Saint-Malo et par terre, les produits légers des îles du Nord, les perles et les esclaves allaient à Rome. Au moyen âge, ces marins pratiquaient la grande pêche, et connaissaient les mers du Nord, le Canada, le Labrador et les bancs de Terre-Neuve. Dès le douzième siècle ils avaient acquis une telle importance commerciale que les rois d'Espagne et de Portugal, conjointement avec les rois de France, avaient fait une convention par laquelle les ports de Sainte-Marie d'Andalousie, de l'Algarve en Portugal, de

Grandville en France devaient être considérés comme privilégiés pour les trois nations; l'Angleterre, pour les îles de la Manche, avait-elle coopéré à la convention? c'est probable, le duché de Normandie faisant alors partie de la couronne d'Angleterre. Colomb connaissait ces comptoirs et les découvertes de ces navigateurs ayant avec eux battu l'océan.

Il est à remarquer que l'infant don Henrique le navigateur prit à Palos les marins et les pilotes pour les expéditions du quinzième siècle. Lui-même alla s'établir en Algarve à Lagos, Faro ou Tavira, à proximité des côtes, là où il trouvait toujours les pilotes italiens, andalous, basques, normands; c'est qu'eux seuls étaient habitués aux voyages aventureux, eux seuls connaissaient les secrets de l'Atlantique.

Quel était le mobile de tant d'audace? Il serait difficile d'affirmer que ces hardis navigateurs du quatorzième et du quinzième siècle, italiens, basques ou andalous, n'eurent d'autre objet que la découverte ou la pêche. L'enlèvement des esclaves fut par eux pratiqué, ils dépeuplèrent les petites îles et c'est par ce grand mobile que nous nous expliquons aujourd'hui le secret gardé sur leurs voyages. Ce secret n'en était pas un pour Colomb, il avait vécu aux Canaries où se faisait la traite, il connaissait les pilotes de la côte de Portugal et d'Espagne comme ceux de Bretagne et d'Angleterre; de plus ayant fait à peu près le premier le commerce et la fabrication des cartes marines dont il tint pendant des années boutique à Lisbonne, tous les navigateurs lettrés durent l'y visiter, et dans leurs entretiens il n'était question que du voyage à l'ouest et de l'île entrevue; du *Catay* et des Indes.

Faut-il s'étonner que les Cabot, à leurs frais, équipent des navires et découvrent le continent américain? Non; on a même prétendu que le jeune Sébastien, quatre ans auparavant, était du voyage de Colomb; mais cette assertion n'est pas prouvée, on sait parfaitement que les Cabot allèrent droit

au Canada, tandis que Colomb ne trouva la terre ferme que quatorze mois après, en 1498. Les Cabot établis à Bristol, pour aller à l'ouest, passaient au nord par l'Islande; Colomb, pour aller à l'ouest, passait au sud par la Gomère qu'il avait habitée, il avait ses raisons que nous avons fait entrevoir; il y avait trouvé encore les traces du récent voyage de Cadamosto, les traditions canariennes insulaires qui lui parlaient d'un *monde détaché*, d'une *terre à l'ouest*, d'un *homme monté sur un navire d'Orient qui devait aller conquérir le pays de la nuit*.

Mais déjà les voyages des Basques et des Bretons avaient transpiré, on attendait un continent, les bruits circulaient d'une terre à l'ouest formant contre-poids au continent oriental, etc., etc.; ce que tous les contemporains qualifiaient de *vague attente d'un monde nouveau*, n'était autre chose que le résultat des enseignements scientifiques d'abord mal compris, puis des récits de marins inexpérimentés qui, propageaient l'idée d'un monde entrevu. Colomb était initié aux enseignements de Pise sur la sphéricité de la terre, il avait l'esprit envahi, troublé par la relation de Marco Polo, et de là vint sa longue persistance à se croire au Catay, ou Japon; de là le nom d'*Indios*, indiens, donné aux indigènes des îles américaines; il connaissait les écrits des anciens et représentait la terre comme un globe, il connaissait l'existence de terres à l'ouest par les arbres, les plantes, même par des cadavres d'êtres humains charriés par le Gulf Stream et différents des races connues. Armé de ces connaissances et n'ayant jamais dévoilé ses certitudes, il parut d'autant plus grand aux yeux de ses contemporains.

Colomb eut le génie de coordonner ces données dont il n'a pas parlé; prolix au possible quand il raconte ses voyages en Amérique, il ne dit jamais un mot ni de sa vie antérieure, ni de ce qui l'a conduit en Amérique. Il se pose en instrument de Dieu, en homme providentiel, ayant reçu une mission et l'accomplissant; il se rabaisse évidemment, c'est

peut-être par politique, ruse italienne ; rien d'improbable dans cette explication, car le *bon* amiral était très *madré*, au dire des contemporains. Colomb a laissé à deviner bien des choses qui se découvriront tôt ou tard. Sa vie première de trente ans de navigation à travers les mers, était partagée entre l'étude, le travail manuel et l'amour. Cet homme illustre était une âme tendre comme on peut le voir dans sa confession et dans son testament.

On regrette d'ignorer la vie première de ces voyageurs célèbres. On voudrait connaître l'histoire de ces hardis capitaines ; il faut se contenter de conjectures. Même pour le grand Sébastien Cabot qui, après avoir découvert la baie d'Hudson, reconnut la Floride, et donna, sauf le Mexique, toute l'Amérique du nord aux Anglais, pour Cabot, dessinateur de cartes sincères, écrivant la relation de ses voyages et mourant cinquante ans après Colomb en pleine Renaissance, même pour ce citoyen d'un pays libre où la royauté et le clergé étaient bien effacés déjà, il ne reste presque rien ! La conjuration, la conspiration du silence partout ; c'était l'esprit étroit du temps. Les navigateurs portugais ou espagnols n'ont rien laissé ; pour eux le système d'occultation était une vieille habitude, souvent justifiée par la nécessité ; moitié pillards moitié marins, négriers d'esclaves blancs, leur vie était et devait être ténébreuse ; en outre, les navires leur appartenaient à eux ou à leur famille, et il fallait se taire sur les lieux de provenance de l'esclave, sur le marché commercial ou de pillage, pour éviter la concurrence. Pour les conquérants et les marins qui firent les grandes découvertes la jalousie internationale fut aussi une cause d'occultation. Cartes fausses pour tromper l'étranger, politique d'exclusivisme absolu, prêtres et rois se liguerent pour exploiter personnellement les terres conquises et les indigènes.

Ces détails sont hors de notre sujet, revenons à la Gomère.

La rade de Gomère est bonne. Les bâtiments y mouillent

près de terre par un très bon fonds de vingt brasses, puis douze, puis quatre au galet du rivage.

Le conquérant du Mexique, Cortès, y vint mouiller avec ses vaisseaux, 1504.

Davila, dans son expédition au Darien, y mouilla avec son escadre, en 1514.

En 1526, Francisco de Montejo, ou Montijo, y fit escale lors de son voyage d'envahissement au Yucatan.

En 1570, Jacques de Loria, émule de l'amiral Coligny, y débarqua de vive force.

En 1585, F. Drake fit des tentatives infructueuses pour s'en emparer.

En 1590, ce fut le tour de l'escadre hollandaise, qui n'eut pas plus de succès.

En 1617, les Marocains s'en emparèrent, brûlèrent la ville et le manoir féodal des Péraza.

Après avoir été visitée par des hommes si illustres, la Gomère n'est plus fréquentée que par quelques caboteurs. Des pêcheurs génois, naguère, y pêchaient le thon, rappelant cette sublime et mélancolique figure de Columbus, leur célèbre compatriote.

Pauvre Gomère, tu ne te relèveras pas de ta décadence actuelle. Santa-Cruz et la Gran-Canaria absorbent l'intérêt. Commerce et administration, tout est là. De tant de grandeur, il ne reste plus que le souvenir !

CHAPITRE XI

LE PIC DE TÉNÉRIFFE

Ascension

Orotava, 18 avril 1868.

Vous m'avez fait promettre, mon cher monsieur, de vous donner les détails de mon ascension au Pic de Ténériffe, en guanche, Teyde, je viens accomplir ma promesse.

L'éloignement, vous le savez, grandit les objets, exagère les obstacles; pour les voyageurs qui écrivent, l'hyperbole est tentante et rarement, comme disent les photographes, ils savent se mettre *au point*; d'un autre côté *a beau mentir qui vient de loin, surtout de haut*, les lecteurs le savent bien et c'est peut-être une des causes qui s'opposent le plus à la vulgarisation des phénomènes de la nature. On ne croit plus aux descriptions, on a peur d'être dupe du pathos.

Qu'y faire?

Tâcher de se mettre au point, c'est ce que je vais essayer.

D'abord, mon excellent maître, rejetez de votre esprit toute comparaison préconçue; que votre imagination ne se mette pas en frais, il ne s'agit nullement ici du Chimborazo, de l'Himalaya, du Mont-Blanc, pas même de cette terrible *maladetta*, maudite montagne, sur laquelle pendant trois jours et deux nuits nous avons ensemble, rôti et gelé tour à tour après l'avoir *maudite* d'heure en heure pour lui confirmer son nom; ici, l'horrible, le difficile, les dangers sont hors de cause; comme sur la grande cordillère des Andes en Bolivie, on monte sur le monstre à cheval, assez facilement dans la belle saison, avec quelques fatigues pendant la mauvaise; le Pain de Sucre seul est à gravir; en une heure, c'est fait; ce n'est que rude, à Paris vous dites *raide*.

Vous voilà déjà un peu au point.

Si vous voulez bien supposer une chevauchée de plusieurs heures à travers les vallées merveilleuses que Humboldt a préférées aux magnifiques vallées des chaînes mexicaines; si vous voulez imaginer des végétations superbes, suivez-nous par la pensée, et vous arriverez avec nous à un charmant village, *Chasna*, ou nous avons couché. Il n'est pas d'anglaise un peu *high-life*, de femme-cheval, qui, sans être une miss Menken, n'en puisse faire autant, sans autre désagrément que de colorer gracieusement son visage par une légère accélération de la circulation du sang. De *Chasna* aux *Cañadas*, au centre desquelles le Pain de Sucre repose sa base (10,000 pieds environ), la promenade est un peu plus longue, un peu plus fatigante, mais on y arrive à cheval.

Vous voilà tout à fait au point où je voulais vous mettre, vous allez maintenant lire sans frémir.

Je vous envoie le récit de notre voyage tel qu'il a été lu et approuvé par toute la caravane hier soir. Vous savez que je fais une sorte de rédaction de tout ce qui a été dit ou écrit sur les Canaries, et c'est à cette cause que vous devez attribuer la liberté d'allures du récit, qui contient beaucoup de choses qui nous sont étrangères; recommencer ce tra-

vail eût été bien long et je prends la permission de vous l'envoyer tel qu'il a été fait pour mes compagnons. J'ai fait entrer dans le récit les détails généralement acceptés, j'ai noté les points saillants des rapports de Mac Gregor, consul de Sa Majesté britannique, du récit de MM. Webb et Berthelot consul de France à Ténériffe et *quibusdam aliis*.

Vous connaissez M. Berthelot, votre confrère de la Société de géographie et les oreilles ont dû joliment vous tinter depuis quelques jours, car nous n'avons parlé que de Paris et des confrères en us, en bonne part s'entend; vous lirez bientôt, je vous le dis en confidence, un livre charmant sur les migrations des poissons; toujours jeune et infatigable, notre intrépide consul occupe ses loisirs actuels avec le monde de la mer, il m'a lu des chapitres qui sont intéressants au possible et pleins d'esprit, ce qui ne gâte rien. Lorsque je demande des renseignements sur les îles à M. Berthelot, il répond quelques mots, et passe au déluge, ou à Paris, ou nous vivons tous, même absents. Bref, il a fait porter chez moi les sept ou huit gros atlas ou volumes que vous avez admirés à la bibliothèque de la marine, et m'a dit : *Prenez là-dedans*; j'y prends! Vous savez combien les voyageurs se pillent les uns les autres, vous qu'on a tant dévalisé; on ne vole qu'aux riches, c'est dans l'ordre. Mais je bavarde et perds de vue le sujet.

Pour ne pas embarrasser la narration d'un fait personnel, je vous dirai que j'ai éprouvé cet horrible mal d'yeux qui m'est habituel dans les altitudes et qu'il m'a été démontré une fois de plus, en ayant été seul atteint, que je possède là un privilège assez désagréable. Cependant, après un repos de deux heures, qui fut utilisé par une réfection générale, je me trouvai à peu près bien et nous continuâmes tous l'ascension en gaité et santé.

Il faut d'abord vous dire comment nous avons trouvé un guide. Nous avons fait à la Orotava la connaissance d'un comte ou marquis *Monteverde*, j'oublie son titre, mais je n'ou-

blie pas l'homme ; figurez-vous un esprit parisien, About ou bien Aubryet dans un corps de fer ; une santé digne d'envie, une gaité communicative qui gagna parfois deux Anglais qui s'étaient fiés à lui et qu'il voulait dérider pour s'exercer, comme on frappe sur la tête du turc à la foire de Saint-Cloud. Ces deux insulaires étaient restés étrangers à la moitié de la langue espagnole et à la presque totalité de la prononciation. Malgré cela, ils ont ri, ne comprenant peut-être pas toujours Monteverde qui, frappant son turc, amenait le mille !

Ce bon vivant est de descendance flamande. L'un de ces aïeux, aussi intelligent et original que lui, fatigué de s'entendre appeler *Groën*... etc., etc., traduisit son nom et s'appela *Monteverde*. Notre ami de récente date vit d'une façon assez singulière. Il a de la fortune, est très instruit et fort intelligent ; il a parcouru l'Europe et ne pouvant plus vivre des mois et des années dans une petite ville de 10,000 âmes, il a imaginé d'aller percher à Chasna à 4,000 ou 5,000 pieds d'élévation au dessus du niveau des hommes, dans une solitude peuplée de livres et de bergers dont il est le père, au figuré ; il est en outre le conseil du maire, le contre-poids du curé, l'ami de l'instituteur, l'œil de la providence, l'objectif de toutes les filles, l'Esculape, le pharmacien de tous les malades.

— Vous devez les tuer quelquefois, lui dis-je ?

— J'en sauve aussi ; mais dans les cas extrêmes, j'envoie chercher un médecin à la ville ; le diable, c'est qu'il ne veut pas toujours monter, et alors... ils guérissent !

Il a tous les livres qu'on peut avoir, et les lit. Si Monteverde, fatigué de chasse, de lecture et de son rôle providentiel, s'ennuie, il part sans rien dire.

— Où est Monteverde ?

— Chez lui, à Chasna.

— Vous croyez ?

— C'est probable.

— Il y a bien longtemps qu'on ne l'a vu.

Monteverde paraît... Il vient de Prusse ou de Russie où son frère est général; ou de Paris, ou de Londres, et cela n'étonne personne.

Voilà notre guide, notre compagnon de route et notre ami; il est venu à cheval nous prendre à l'Orotava; il n'a qu'un éperon au talon gauche, mais il monte comme un Centaure. Il est en petite veste; ni couverture ni paletot; beaucoup de cigares. Il n'a jamais ni chaud ni froid; c'est ainsi qu'il arrive au pic dont la neige étincelle.

Nous voilà donc à Chasna, village qui n'a rien de particulier, quoique nos Anglais couvrent leurs carnets de pattes de mouches. Cependant il faut noter une source d'eau acidulée, dont l'analyse n'a jamais été faite par Ossian Henry et à laquelle on attribue des vertus sans nombre, comme à bien d'autres eaux qui font leur chemin dans le monde sans avoir plus de vertus. Quelques malades viennent en boire pendant l'été. Monteverde dit que ce n'est pas l'eau qui les guérit, mais le vin qu'il leur fait boire et l'air vif de la montagne.

Cela pourrait bien être.

Avant l'aube toute la caravane est sur pied. Le signal du départ est donné et nous voilà, gravissant les montagnes, traversant les profonds ravins en précipice, aussi tranquillement portés sur nos mules que pour aller à l'hospice de Venasque ou au couvent du Saint-Bernard ou du Mont-Cenis. Les accidents de montagne les plus graves consistent à se sentir mouillé jusqu'aux os, en traversant d'épais ou de légers nuages, à avoir un brin d'onglée, puis... c'est tout... Quelques heures de marche et nous arrivons sur le rebord de la *Cuvette* au sommet des Cañadas.

Il faut nous compter, nous rendre compte de notre situation et prendre un peu de repos.

Je vous présente d'abord M. Krauss, tout jeune naturaliste, dont les herbiers feront fureur à Francfort; M. Brünner (de Saint-Gall), esprit capricieux, tantôt solide comme un Franc-

Comtois, tantôt rêveur comme une yungfrau allemande, qui se croit malade et se porte comme le pont Neuf; sceptique enragé, protestant qui a horreur de la calotte, c'est son mot; MM. Goatbeard père et fils (de Quebec ou Montreal), moitié canadien, français, anglo-américain. Le père est un homme du monde, qui cache un savant; le fils est plein de feu et de grâces juvéniles, voilà nos amis. Les deux Anglais et un monsieur della Sola, officier de la marine autrichienne, notre guide Monteverde et votre serviteur; en outre, deux guides, destinés à prendre soin des animaux et à transporter nos vivres bien plus qu'à nous guider. Total : 11. Pas un de nous n'a l'audace de s'intituler *savant*, et c'est à cela que l'ascension doit sa facilité, cette simplicité d'allures que ne peuvent avoir ces expéditions où les guides sont chargés d'instruments, de pieds et supports, de livres, de sacs de botanique et en outre, de provisions, de couvertures, de cordes, de bâtons ferrés, de tout l'attirail enfin dont un savant se munit. Les seuls instruments que possédât notre caravane étaient une boussole de poche que je porte toujours avec moi; manie singulière, qui nous fit gagner une demi-heure, en faisant cesser l'hésitation des guides qui étaient d'avis différent sur la position d'un passage conduisant au pertuis d'Oucanza, qu'il nous fallait traverser dans le brouillard pour arriver au grand cirque. Ils étaient tous d'accord sur ce point que la passe devait être au sud-est environ. Malheureusement le brouillard et la pluie nous environnaient. Comme il n'y avait aucun danger à poursuivre notre route, j'indiquai le sud-est et une demi-heure après, les hommes reconnaissaient la piste et nous avançâmes alors sans hésitation. Brünner avait deux thermomètres et Krauss un baromètre anéroïde: Vous le voyez, tout cela ne fait pas grand volume. Les Anglais comme l'officier de Marlborough ne portaient rien.

Nous étions arrivés, après cinq heures de marche, à la gorge, à l'endroit que l'on nomme *Degollada d'Oucanza*. Là

le spectacle commence. Un vent léger d'abord, mais bientôt très violent, passa sur la crête, soufflant de l'est et emportant en un quart d'heure ces vapeurs qui, depuis plusieurs heures, nous transperçaient. Le soleil peu à peu se dégagea, et victorieux enfin, éclaira largement l'immense cirque et le cône; à nos pieds une mer de nuages. Le pic avait encore une légère ceinture presque à son sommet, mais les trois quarts de la base du cône se voyaient parfaitement. L'air était d'une limpidité rare au dessus de nos têtes. Nous étions arrivés à peu près à 10,085 pieds, selon l'estime de Mac Gregor.

MM. Webb et Berthelot, qui firent leur ascension en juillet, eurent à souffrir de la chaleur sur le haut de la crête du cirque. Nous y ressentîmes un froid violent explicable puisque nous sommes en avril et que le pic est couvert de neiges abondantes. Aucun de nous n'avait voulu attendre trois mois, deux au moins, pour faire l'ascension en temps convenable et pas un ne voulut renoncer à gravir le pic. Au reste, la plupart des guides, presque tous bergers de la montagne, prétendent que l'ascension est moins pénible à cette époque qu'en plein été. La chaleur, disait Monteverde, rend les roches plus friables; étant plus échauffées, elles sont plus glissantes, enfin la chaleur étouffante paralyse les forces dès le premier jour et devient plus fatigante encore le lendemain, au moment où l'on a le plus besoin d'énergie. Il faut l'en croire, car il a fait avec nous sa septième ascension.

Pour arriver à cette hauteur, nous avons traversé, depuis le départ de Chasna, la région des pins qui, sur le parcours de la caravane, ne nous parurent remarquables, ni par le nombre, ni par la taille. Ces forêts, qui devraient être si belles, nous parurent dévastées. Les genêts, les ajoncs épineux à fleurs jaunes, les cytises remplacent les pins, et ces arbustes rabougris, tourmentés, égaient peu le paysage; d'ailleurs nous étions mouillés sérieusement et glacés par

le vent, ce qui présente tout paysage sous un aspect un peu triste. Les nuages s'enlevèrent et la partie basse apparut tout d'abord; pour la première fois depuis le jour nous pûmes voir le chemin parcouru. Du sommet où nous étions arrivés nous apercevions les crêtes des Cañadas, se hérissant déchiquetées comme un cercle de bastions de plusieurs lieues de tour. Au milieu de cette enceinte, le sol effondré de plus de 500 pieds se creuse et forme une immense cuvette du centre de laquelle le cône du pic, déjà débarbouillé de son chapeau de nuages, se détachait très nettement. Ainsi après avoir monté nous allions descendre cette pente qui paraissait impraticable, le rebord de la cuvette.

A cette hauteur, le versant que nous venions de parcourir est encore couvert de cytises et d'arbustes élégants. Des chèvres en grande quantité broutent les jeunes pousses et de gentilles abeilles butinent les fleurs du tuya, des géraniums et des pelargoniums rampants qui se trouvent à 500 pieds au dessous. Nous trouvons là des bergers, armés d'une longue lance dont ils se servent, comme les Béarnais de la perche, pour faire des bonds gigantesques et aussi, je pense, pour s'accrocher par la gaffe; ces bergers sont chaussés de sandales, *espardillas*, et ont les jambes nues; ils portent un pantalon en forme de caleçon de bain, un peu plus long peut-être; la poitrine, malgré la froidure, n'est protégée que par une chemise de grosse toile attachée aux poignets; sur la tête est posé un chapeau de feutre noir, petit de forme; par dessus les épaules, ils jettent la couverture blanche nationale, sorte de *puncho* serré au cou et pendant jusqu'au dessous du genou. Ce sont les insulaires les plus rapprochés du type guanche primitif.

Nous traversâmes, après deux heures de repos, le défilé de la *Cañada blanca* et des torrents de lave successifs. Nous étions au milieu de ce cirque, de cette enceinte volcanisée, de cette cuvette, qui n'est elle-même qu'un immense cratère primitif, où plusieurs volcans se sont for-

més successivement ; cratères dont les éruptions auront contribué à déchiqúeter cette crête circulaire, du milieu de laquelle a surgi plus tard le pic de Teyde, le Pain de Sucre. Cette éruption puissante a fait une brèche considérable et emporté en un point de la cuvette une de ses parties, le quart à peu près de la circonférence. Par cette brèche, la lave libre alors, se précipitant du haut des cañadas, a englouti *Garachico*, comme le Vésuve engloutit sous sa lave de feu Herculánúm et Pompeia.

Garachico et son triste sort méritent bien quelques lignes. Une plage brûlée, un sol aride, la roche friable mais nue ; des pentes escarpées, des grottes, des cavernes, des précipices, des eaux, un bouleversement volcanique où l'homme planta la vigne ; elle y produisit un vin pour les dieux, le meilleur de Ténériffe, le rival de Madère ! Tout au fond du ravin, au bas de la montagne, sous le pied des falaises, entre des rocs énormes, on bâtit ; vigneron et pêcheurs s'établirent là et le village devint une ville ; le port se forma, abrité merveilleusement par la *Roque*, un flot qui le ferme et la prospérité la plus miraculeuse fit connaître à tous les navires du monde la ville de Garachico. Pendant plus de cent ans, Garachico eut des quais, des édifices, son port fut le premier des Canaries et fut baptisé *Puerto Rico*. Garachico eut bientôt cinq monastères, trois églises ! Que voulez-vous ? il le fallait bien ! Par exemple, il n'y avait pas d'écoles ! La ville déjà avait été un peu endommagée par une éruption bénigne en 1696, par une inondation en 1645, premiers avertissements ! La ville devait périr par le feu et l'eau, c'était écrit ! Un beau jour, Garachico fut emporté par deux torrents de lave qui, détachant les rochers, les lançaient comme des boulets gigantesques ; puis un bras du fleuve *Larique* vint remplir le ravin, dessécha les sources, tandis que l'autre combla le port. Tout disparut. La ville avait perdu sa richesse, son beau port, sa

vigne, ses sources et toutes ses terres cultivables. Cet événement affreux arriva le 5 mai 1706. Les vaisseaux ont désappris le nom de cette plage maudite et quoique l'amour des lieux y ait fait revenir quelques familles et relever quelques maisons, il n'y a plus là que des pêcheurs au lieu de négociants, que de petits propriétaires ou des travailleurs vivant au milieu des ruines. Cependant, le couvent de Saint-François a été respecté en partie, la porte du vieux môle subsiste encore, ainsi qu'une partie de la façade du palais des comtes de la Gomera.

Revenons sur le sommet des Cañadas où nous gravissons péniblement ce que les gens du lieu appellent le *Mal Pays del Teyde*. Un sentier très raide, quoique praticable, conduit à *Altavista*; là les crevasses, les aspérités, les coulées immenses semblent à l'envi vouloir nous barrer le passage. Enfin ce *Mal Pays* finit et nous arrivons sur une terrasse naturelle, dite de la *Rambletta* d'où débordèrent ces flots de matières volcaniques qui ont rempli le cirque de la Cañada. M. Berthelot pense que là était un cratère qui, par une éruption postérieure plus forte que les précédentes, dut soulever le Pain de Sucre, masse énorme, gigantesque, qui affirme des forces incalculables. L'opinion de M. Berthelot a été depuis confirmée; M. Goatbeard est de cet avis et il est compétent. A cet endroit déjà, les odeurs sulfureuses s'exhalent du sol et sous les pierres ponces, on trouve de petits trous de quelques pouces, d'où sortent des vapeurs chaudes.

Il ne reste plus à gravir que 500 pieds, la pointe du cône qui est complètement abrupte. Le terrain est mouvant, tout en scories, pierres ponces ou basaltes à moitié désagrégés qui s'effritent aisément sous le pied. La montée est pénible, très pénible, et souvent même, au lieu d'avancer on recule. Il faut s'arrêter un moment, de cinq en cinq minutes, pour reprendre haleine; enfin, on arrive au but. On doit reconnaître que l'été cette ascension serait plus fatigante, car malgré la saison, la neige et le vent frais, nous n'avions pas

froid, au contraire, par 3° au dessous de zero. Nous avons constaté 21° à Chasna.

Puisque nous voilà arrivés au sommet, reposons-nous un peu et laissez-moi vous faire part d'une réflexion. Dans une relation de voyage il est assez difficile de dire la vérité vraie. Huit fois sur dix, en effet, après de grandes fatigues, arrivé au but, on ne voit rien. Vous vous souvenez de notre expédition au Monnet, du sommet duquel, suivant les guides, nous devions voir la Méditerranée et l'Océan et sur lequel nous ne trouvâmes que de la brume, de la pluie et des chiens sauvages qui faillirent nous dévorer? Un Anglais fort lettré et très aimable, fixé à Genève depuis vingt ans, qui a fait cinquante ou soixante ascensions, prétend être monté successivement sur toutes les montagnes de quelque renom, sans avoir jamais eu la chance de voir nettement l'horizon circulaire. La relation de voyage *véridique* de cet Anglais serait impossible. Il décrirait le brouillard, puis la brume, puis la pluie, et cette relation serait fastidieuse. Le voyageur qui écrit ses voyages ne doit pas être malade, il ne peut s'arrêter dans sa description commencée, il doit avoir vu tout ce qu'on peut voir et l'avoir vu le mieux possible, dut-il montrer à ses lecteurs ce qu'il n'a pas vu; son livre serait sans but autrement. Je fais cette réflexion en songeant que nous avons failli ne rien voir du tout.

Il faut l'avouer, nous avons mal combiné notre affaire; nous avons cru que l'ascension du Pain de Sucre était impossible la nuit en cette saison, les guides nous l'ayant affirmé, il n'en était rien; au lieu de partir de Chasna à cinq heures du matin, il fallait partir à deux heures ou deux heures et demi au plus tard; le matin tout est calme sur le Pic, tandis qu'après le lever du soleil, la cime s'enveloppe de gazes nuageuses, transparentes; les Cañadas aussi sont parfois brumeuses, il faut donc arriver au sommet vers six heures. Il y a un autre moyen, meilleur encore. Il consiste à choisir un clair de lune propice, et à

faire l'ascension de nuit, afin de voir lever le soleil du haut du Pic.

Nous aurions donc manqué notre voyage, si, heureusement pour nous, le vent du nord-est, en se levant, n'avait fait disparaître tout obstacle à la vue.

Il est neuf heures, le soleil est déjà haut. A ce moment le spectacle est magique; on plonge de 12,000 pieds sur l'Océan, et, le croirez-vous? le Pic est élevé si verticalement, surtout vers la partie nord-est, que, quoique la base du cône volcanique ait aux Cañadas plusieurs lieues de circonférence (le cirque total des Cañadas a 54 kilomètres de pourtour, près de 13 lieues), et que la montagne sur laquelle ce cirque repose ait plus de 20 lieues de base, le voyageur qui, du sommet regarde à ses pieds, éprouve une sorte de vertige, comme si le sol allait se dérober sous lui. L'île paraît si petite, surtout si étroite, qu'il semble qu'on va verser. On aperçoit sous ses pieds une petite langue de terre effilée, sur laquelle tout se confond, montagnes et gorges, plaines et vallées; soit par un effet d'optique, soit par le simple vertige, il semble que toute cette base est insuffisante pour retenir la montagne et que le cône va chavirer sur sa base et la base générale dans la mer. Certains voyageurs affirment qu'ils se sont crus séparés de l'île sur ce point culminant, comme un matelot à la pointe d'un mât. Est-ce que l'on prouve quelque chose par l'exagération ridicule?

Quoi qu'il en soit de ces illusions, le pic de Teyde est l'un des points les plus élevés du globe, à peu de chose près la hauteur du Mont-Blanc, mais comme lui, il n'est pas entouré de montagnes échelonnées qui y conduisent et reposent la vue du voyageur arrivé au sommet. Le pic se dresse au milieu du cirque des Cañadas, comme un pain de sucre sur une cuvette et le cône immense, le plus arrondi et régulier des cônes connus, tandis que le cirque des Cañadas qui le supporte se dresse aussi d'une manière très abrupte vers

l'ouest paraît vouloir suivre l'immense lit de la coulée volcanique et s'abîmer dans la mer à Garachico.

Le cirque des Cañadas, bouche du volcan primitif, a quatre lieues de diamètre ! Avec le grand cirque des Sandwich, c'est le plus grand cratère connu ; l'esprit recule épouvanté devant l'idée de ce que pouvait contenir de lave en fusion bouillonnante cet immense réservoir de quatorze lieues de pourtour !!

Un effet des plus curieux est celui que produit l'ombre du pic dessinée sur la mer. Au soleil levant, se forme à l'occident un immense triangle d'ombre, dont la pointe s'allonge vers la Gomera. Sur cette mer sombre, noire, on distingue les cimes escarpées de la grande chaudière de Palmas, Hierro dresse ses aiguilles et ses sommets décharnés, tandis que du côté du soleil levant Fuerteventura, Lanzarote s'allongent en s'aplatissant. La grande Canarie, plus immédiatement sous l'œil, se montre comme un plan en relief. Ce panorama est saisissant. Il faut se hâter d'en jouir, car à peine le soleil aura-t-il échauffé l'atmosphère, les vapeurs vont s'élever des gorges, flottantes, indécises, dans la première période de leur formation, comme ces fumées légères que les charbonnières produisent dans les montagnes ; des nuages, espèces de voiles blancs, s'accrochent aux cimes des sapins, se déchirent, se reforment, s'allongent dans la vallée, emportées par le courant, se dressent verticalement de cime en cime et se livrent des combats fort intéressants à voir. Toutes ces émanations, ces sueurs de la terre, répondant à la chaleur du soleil, montent insensiblement et arrivées enfin à leur point d'équilibre, forment une nappe, une couche qui est comme une section horizontale du cône de 30 à 100 mètres d'épaisseur. Le sommet est clair et le soleil étincelle au dessus ; dans la zone nuageuse, pluie ou brouillard opaque, et au dessous, sur le sol habitable, temps magnifique. Au moment où la cime du pic paraît isolée, reposant sur un immense lit de vapeurs blanches, pour le spectateur

qui est sur le rebord du cratère, toute terre, toute mer disparaît, il n'y a plus d'horizon, il se croit isolé, ravi aux cieux, vers lesquels il lui semble qu'il s'élève.

Le cratère a 100 à 110 pieds de profondeur, le diamètre est de 300 pieds. Des crevasses se montrent dans l'intérieur d'où montent sans cesse des vapeurs chaudes à l'odeur de soufre insupportable. La lave, sans être brûlante, est assez chaude pour empêcher d'y tenir; l'intérieur de ce cratère n'est autre chose qu'un amas de soufre, de terre pâteuse et rougeâtre où l'oxyde de fer abonde; la pâte, de couleur blanchâtre, contient du sulfate de soude et de l'ammoniaque; au dessous de cette substance on trouve du soufre cristallisé; ces matières, portées hors du cratère, durcissent à l'air libre. La chaleur de la solfatare va tous les ans en augmentant; observation de présage sinistre.

L'angle formé par le cratère à sa base est de 33°.

On a calculé que le soleil éclaire le sommet du pic 11' 51" 3", avant d'éclairer le pied au niveau de la mer.

M. Krauss a constaté qu'il n'y avait aucune trace de végétation sur les parois intérieures ni sur les rebords externes du Pain de Sucre, pas même de ces végétations cryptogames qu'on trouve partout suivant certains naturalistes. Dans le règne animal, il n'a vu que quelques abeilles, venant s'y réchauffer le matin et pas un de ces insectes, particuliers aux altitudes, dont Ramond a donné le premier le signalement; le charmant petit papillon qu'il trouva sur la cime du *Mont-Perdu* ne va pas plus haut qu'aux Cañadas; c'est la *Mariposa*. Plus haut les vapeurs sulfureuses éloignent tout être vivant.

Une demi-heure suffit pour atteindre la *Rambletta*. De là on descend à la grotte de neige qui approvisionne toutes les villas du littoral. Le soufre, le feu au sommet et à quelque distance une glacière immense, c'est une antithèse de la nature. Cette grotte possède un habitant, une mouche arai-

gnée qui me rappelle une prouesse récente : elle vous prouvera que les neiges éternelles ne présentent pas d'obstacle invincible, quoiqu'il n'y ait pas de sentier tracé et qu'on puisse faire l'ascension sans avoir à craindre les surprises terribles qui ont coûté ailleurs la vie à tant de voyageurs; ni crevasses, ni dépressions recouvertes qui cèdent sous le poids de l'homme, pas de ravins, pas d'avalanches; des nuages, du vent, de la poussière et quelques fatigues.

L'année dernière, en janvier, un jeune homme déjeunant à l'hôtel d'Orotava, dit qu'il irait sur le pic, à pied et seul. On lui objecta la saison, les impossibilités matérielles, surtout le froid intense au sommet des Cañadas. Pour ce qui est des impossibilités matérielles propres à la saison, dit-il, qui peut en parler, puisque personne n'y a été? Ce disant, il se fit remplir une gourde d'eau-de-vie, prit du tabac et des allumettes et la dernière gorgée de café avalée, il salua l'assistance. Alors, la pipe à la bouche, la canne à la main, ce fou de vingt-cinq ans partit résolument. Il revint trois jours après, les poches bourrées de ces petites plantes particulières à la végétation des roches de la partie nord du pied du cône. Or il n'y a pas dans l'île comme en Suisse, de musée où l'on puisse se procurer ces plantes, il n'y a pas un paysan qui puisse en fournir et qui les connaisse; comme il était impossible qu'il eût pu se procurer ailleurs que sur le pic la petite mouche araignée, particulière aux parois de la grotte de la *Cueva*, sise à 9,302 pieds, il fallut bien conclure à la réalité de son ascension. Du reste, il n'en était pas plus fier pour cela, étant même plutôt taciturne, car on ne put savoir comment il s'y était pris pour se diriger, ni quel chemin il avait suivi, ni comment il avait vécu trois jours durant. Monteverde nous dit qu'il dut rencontrer des pâtres qui probablement le guidèrent.

M. de Humboldt, du pic de Teyde, fixa la longitude du port de la Orotava, 18° 33. O. méridien de Paris. Il crut voir,

peu avant le lever du soleil, les étoiles opérèrent à l'horizon un mouvement analogue aux ondulations et déformations du rebord vertical du disque solaire à son élévation. Il crut voir les images agrandies des étoiles, et le mouvement des vapeurs s'élevant de l'Océan, par une illusion d'optique, les lui montra en oscillation. Aucun des savants qui postérieurement ont visité le pic, n'a vu ce phénomène et M. W. Smith n'hésite pas à déclarer que M. de Humboldt ressentit un effet de mirage, chose commune du haut des montagnes, mais fort rare du haut du Teyde, à cause de la limpidité toute particulière de l'atmosphère. On a trouvé une certaine analogie entre le phénomène de Humboldt et les oscillations de l'étoile polaire observées par Cassini. Cette analogie ne pourrait exister que si l'observation de Humboldt était exacte. Il paraît quelle ne l'est pas, car on a essayé bien des fois de revoir le phénomène et jamais on n'y est arrivé. On peut penser que le célèbre cosmographe attribuait faussement un mouvement aux étoiles, parce que son mode de vision était défectueux. En regardant fixement une étoile, soit par un effort du nerf optique, soit par le scintillement qui lui est propre, soit par le plus léger mouvement du télescope, même fixé, le phénomène apparaît. On a prétendu aussi, que du lieu où l'observation fut faite par Humboldt et le prince de Prusse en 1850, les courants de lave noire réfractaient les couches atmosphériques par le fait seul de leur couleur. Pourquoi chercher tant d'explications? rien ne s'oppose à admettre que M. de Humboldt, n'étant pas infailible, a attribué à un phénomène de la nature, le résultat d'une observation mal faite, soit par sa faute, soit par celle des instruments.

L'air contient 0.19 d'oxygène au sommet du Pic.

D'après la théorie de Saussure, qui fut confirmée par les expériences successives, l'ascension du Teyde offre les différences graduées de température: 1° par 94 toises, 1° par 100 mètres environ.

D'après un calcul, qui n'a été confirmé ni infirmé par personne jusqu'à ce jour, M. de Humboldt assure, que la vue du haut du Teyde embrasse une étendue de 5,700 lieues carrées. C'est à peu près la cinquième partie de la superficie de la France!

C'est beaucoup... trop. Qu'en pensez-vous?

On affirme encore que si la côte d'Afrique, au lieu d'être plate, avait seulement 250 mètres de hauteur, elle serait visible du sommet du Pic. *Chi lo sa?*

Jusqu'à un certain point, l'ascension aérostatique et celle du Pic peuvent se comparer. Sa forme aiguë offre l'avantage de pouvoir comparer la température des couches de l'atmosphère, presque comme sur un plan vertical, en ballon. Il faut ajouter, qu'il semble réellement qu'on s'est élevé en aérostat, car les Cañadas et le Pic s'élèvent sur une surface plane, sur l'Océan, comme une pyramide sur le désert de sable, un gâteau de Savoie sur un plat; vous savez que la terre à peu près plate des environs de Paris vue en ballon, n'offre plus aux regards, à une certaine hauteur, qu'une surface uniforme, plus haut encore, qu'une mer grise. Il y a donc analogie.

Relativement à la température, il faut remarquer que les cimes environnées de mer, sont moins chaudes l'été, que celles qui s'élèvent au milieu des continents, l'Océan envoyant peu de calorique vers les sommets, en raison de sa facile évaporation et de sa surface transparente et incolore. Cette observation doit être prise en considération, en n'oubliant pas aussi que la température générale des îles est immensément influencée par leur ceinture liquide d'une température presque uniforme hiver et été; ce qui explique comment il fait plus chaud en hiver et plus froid en été dans les îles que sur les continents voisins.

M. Labillardière observa au bord même du cratère 18°7, tandis qu'à Santa-Cruz la température était de 28°. La différence était donc de 9°3, tandis qu'elle aurait dû être de 20

à 22, ce qui correspond à la loi de Saussure, 1° par 100 mètres environ. Cette différence souvent observée est l'effet de la direction des vents ou de la poussée, de la montée du courant d'air chaud ascendant. En effet, du vent du sud au vent du nord, il y a 12 à 15° de différence au sommet.

Ce qui frappe le voyageur arrivé au sommet du pic, c'est l'intensité de la couleur bleue de la voûte céleste. Elle est telle, qu'elle dépasse l'intensité observée sur les plus hautes montagnes de Suisse. Le Mont-Blanc, ayant 500 à 600 pieds d'élévation en plus, devrait donner au cyanomètre 43°, tandis qu'il ne donne que 40°; au sommet du Teyde 41°. Ceci est un effet de la raréfaction de l'air dont la siccité est bien plus considérable au pic africain qu'à la cime helvétique.

On ressent une grande chaleur aux pieds sur le bord du cratère, tandis que les pentes extérieures sont couvertes de neige. On a trouvé un rapport entre ce fait et celui remarqué en Suisse, où les neiges reposent toujours, sur des couches de terre plus chaudes que la masse supportée; ce fait qui semble détruire la grande loi d'équilibre, s'explique par l'abri, qui laisse à la terre toute sa chaleur, tandis que la neige qui la recouvre, se glace par l'effet du vent et de l'air froid et raréfié des nuits. La couche de neige est un manteau qui abrite la terre, fait une sorte de vide entre la terre et la surface inférieure et maintient le sol à une chaleur uniforme, quelle que soit la température de la surface supérieure, seule exposée à l'air. Je vous soumets, cher monsieur, cette explication d'une anomalie qui, je le pense, n'est qu'apparente. Les paysans croient que la neige échauffe la terre; ont-ils raison? A coup sûr, elle l'abrite.

Le père Feuillée a fait une observation d'acoustique. Étant demeuré au bas du Pain de Sucre, les personnes qui l'accompagnaient, inquiètes, l'appelèrent. Il entendit parfaitement de haut en bas. Il répondit et sa voix ne fut pas entendue, quoiqu'il eût crié fortement.

Cette observation de Feuillée n'a pu être répétée et pour

cause; au contraire, on entend mieux en haut qu'on n'entend d'en bas; c'est naturel. Le père Feuillée n'a pas tenu compte de quelque état particulier de l'atmosphère, suffisant pour produire et expliquer le phénomène qu'il a noté; ne peut-il s'être trompé? Je trouve toujours étrange cette infailibilité accordée aux morts, quand je vois combien les expériences les plus simples sont difficiles et la quantité effroyable de causes d'erreurs; ce privilège des morts me paraît encore bien plus étonnant lorsque je vois avec quel peu de respect, à l'Institut, on nie les observations les plus dignes d'être étudiées.

Je reviens à mes moutons.

M. Goatbeard est américain, c'est vous dire qu'il est, en géologie, *lyelliste* enragé. Voici le résumé succinct des observations de Lyell, le chef de l'école moderne. Certains méchants personnages (il en est parmi les savants à ce qu'on dit) prétendent qu'il a posé les bases de la géologie de l'avenir! comme Wagner celles de la musique? peut-être! Cette école différerait, en bien des points, des errements de l'école française, et les idées de sir Charles Lyell ne paraissent pas devoir être adoptées de sitôt en France, au moins complètement. Mais sur le sujet actuel il n'y aura pas de contestation; d'ailleurs je sais en quelle estime profonde vous le tenez.

D'abord il adopte la phrase de V. Buch, *le Teyde est une tour pointue, entourée d'un fossé et d'un système circulaire de bastions*. Pour moi, j'avais dit: *le Teyde est un pain de sucre tronqué, reposant au milieu d'une cuvette aux bords ébréchés*. Il y a similitude dans ces deux définitions. Le Pain de Sucre tronqué, c'est le Pic; la tour, c'est le Pic; seulement il n'est pas pointu. La distance entre le système circulaire des Cañadas et la circonférence du Pain de Sucre, c'est la cuvette, c'est le fossé. Les pointes des Cañadas, et les ouvertures séparant ces pointes, sont les rebords ébréchés de la cuvette, les bastions.

Le bastion des Cañadas, dit Lyell, est formé de roches taillées qui se composent de trachite, de basalte et de quartz, agglomérées avec du tuff. Ces conglomérats sont souvent traversés verticalement par des basaltes volcaniques. Von Buch suppose que ce rempart de murailles bastionnées, cette immense cuvette, s'éleva peu à peu sous la pression lente d'une force ascendante.

Selon les observations de M. Deville en 1839, les trachites sont généralement d'aspect granitoïde, et ne contiennent pas de feldspath vitrifié, mais bien une substance caractéristique *des roches ignées les plus antiques du monde*.

Pour vous, cher monsieur, je relate ces choses dans le style de la science, car cette science pour vous est un jeu. Si vous me faites l'honneur de lire mon livre, vous y verrez que je prends acte, pour la formation géologique des îles, de cette déclaration fondamentale qui, non seulement n'a pas pu être détruite, mais même qu'on n'a pu essayer de combattre. Je prends acte encore de ce fait, que la théorie géologique de Lyell s'en accommode et que c'est Lyell lui-même qui cite Deville. Il y a là un mariage assez singulier; figurez-vous Hannemann et Broussais, Gluck et Piccini se donnant le baiser Lamourette. Revenons aux deux systèmes.

D'après la doctrine de Von Buch, du centre d'une éminence en forme de coupole, partirent en se superposant, par des mouvements subits de bas en haut et du dedans au dehors, des couches horizontales qui se voûtèrent successivement; au milieu de cette montagne en dos d'âne se produisit une ouverture étroite ou plutôt une cavité sphérique.

Quoique M. Deville, dit Lyell, n'ait pas rencontré de pierre de chaux à Ténériffe, il n'hésite pas à penser que les trachites alternés et les trachites agglomérés furent produits au sein même de la mer. Ainsi une montagne sous-marine émergea graduellement, se constituant en forme de coupole, partie en dedans, partie en dehors des eaux, par le fait seul des laves et cendres éjaculées par un orifice central.

Vous voyez la différence, cher monsieur, et les deux systèmes appliqués, la conclusion sera la même : que la montagne se soit formée par soulèvement, par voûtement, par coupoles ou bien par succession de couches horizontales, se superposant par l'action du feu ou de l'eau, la résultante est identique : *roches granitoïdes et revêtant les signes caractéristiques des roches ignées les plus anciennes du monde.*

Maintenant tout va de soi : les éruptions successives remplirent les fentes, et l'inclinaison des couches premières alla s'augmentant, par l'extension et le soulèvement des masses de laves durant les convulsions réitérées. Du côté de l'ouverture principale des Cañadas, ou canal de décharge qui conduit les produits volcaniques à la mer, ces éruptions s'opérèrent sans cesse et durent, quand l'agglomération des laves bouchait le canal à sa partie supérieure, le rouvrir plusieurs fois pendant les éruptions. C'est ainsi que la montagne sortit matériellement de la mer par un mouvement graduel de bas en haut.

Quelle que soit la théorie qu'on adopte, on s'explique très bien des deux manières la terminaison hachée, aiguë des pointes des Cañadas et les fentes que j'ai appelées, les rebords ébréchés de la cuvette ou les bastions; mais pour le grand cratère du milieu, il n'en est pas de même, dit Lyell. Si, conformément à l'hypothèse de la formation du cratère, une série de couches de lave et de cendres, répandues sur une surface de niveau, fut violemment rompue et soulevée jusqu'à sa hauteur actuelle, pourquoi les côtés opposés de cet abîme n'offrent-ils pas, dans leur forme présente, la preuve que jadis ils devaient adhérer? Il est évident, dit-il, que les précipices des côtés opposés de la concavité cratériforme ne s'ajusteraient pas s'ils étaient juxtaposés; il n'y a pas de masse saillante d'un côté qui vienne s'emboîter dans la cavité de l'autre. Cependant les veines minérales offrent cet exemple le plus souvent. Voilà l'objection.

Cette objection ne me paraît pas sérieuse. En attendant

votre avis, je me permets, mon cher monsieur, de hasarder une explication que je vous soumetts humblement. Je crois que les parois internes et externes sont tellement usées et polies par les éruptions ultérieures qu'il est puéril de demander pourquoi elles ne sont pas aujourd'hui comme elles durent être lorsque le feu central ou l'action des gaz soufflaient par ce cône la flamme lavique et les blocs basaltiques de trachites vitrifiés.

Si Humboldt s'est trompé avec son phénomène astronomique, le grand Lyell n'a-t-il pas levé là un singulier lièvre? N'a-t-il pas fait une objection sans valeur?

Quandoque bonus dormitat Homerus

D'après Lyell, il faut considérer Ténériffe comme possédant le plus antique respirateur ou soupirail de l'archipel volcanique des Canaries. Les éruptions ou éjaculations qui s'opérèrent à Lanzarote, Palma et autres îles, doivent être considérées comme des éruptions subsidiaires, et ces soupapes de sûreté agissaient avec plus de force et de fréquence, lorsque le cratère principal était intercepté.

Voilà encore une assertion dont je vais tirer un bon parti. Ah! l'on a dit que les volcans canariens n'étaient pas en série! et moi chétif, j'avais osé dire le contraire! Vous voyez qu'il me vient d'Angleterre un appui respecté, et le père de la géologie *de l'autre monde* me permettra d'user de son argument contre..... Mais vous savez-bien de qui j'allais parler; je me tais, je préfère citer.

C'est ainsi, dit Lyell, en parlant de cet immense respirateur, qu'à Ischia et à Monte, il y eut des éruptions considérables, qui ont toujours coïncidé avec le repos du Vésuve. Le Teyde est le grand déversoir des îles. Quelquefois son orifice est fermé; c'est alors la grande bouche volcanique, en communication suivie avec les volcans des autres îles, qui se trouve pour le moment engorgée. Elle reprendra ses droits,

quand il y aura nécessité, et personne ne sait si cette heure ne sera pas la dernière. En attendant, je vous assure, mon cher monsieur, qu'on dort aussi tranquillement, au pied du pic de Ténériffe qu'au pied de l'Etna, du Vésuve et je ne sais même pas, si en cas d'éruption nouvelle, il y aurait de grands dangers à redouter; je crois que la pente est faite, que les laves continueraient encore à s'écouler par l'échancrure de la cuvette et que Garachico seul aurait à souffrir. Or Garachico est bien peu de chose actuellement. Ce qui doit épouvanter, c'est le tremblement de terre, probable en ce cas; les oscillations du sol pourraient causer des ravages généraux, bien autrement considérables que l'éruption, précédée d'ordinaire et souvent accompagnée de convulsions terrestres.

Ainsi que je vous l'ai rapporté précédemment, nous n'assistâmes pas au lever du soleil du haut du Pain de Sucre; nous étions à ce moment solennel, aux Cañadas. Quelques centaines de pieds de plus ne changent pas grand'chose au spectacle. Ce qu'il y a de curieux, avant le lever de l'astre, c'est le symptôme précurseur de son émergence au dessus de l'Océan. Toute la masse d'étoiles, comprises entre Orion et le Taureau, forme dans le ciel une longue bande laiteuse, qui tranche sur la teinte plus foncée de la partie occidentale. Tout à coup l'astre paraît; alors la mer sombre s'éclaire à l'orient; triangle lumineux où se jouent les plus splendides couleurs; à l'occident, au contraire, l'île projette son ombre sur la mer, y découpe un triangle obscur, qui s'étend à l'infini et dont la pointe se rapproche au fur et à mesure que le soleil s'élève. C'est vraiment beau et d'un effet saisissant.

Je vous ai déjà dit, cher monsieur, que la limpidité de l'air était étonnante; à la simple vue, du haut du pic, les moindres objets sont tout à fait perceptibles à des distances considérables. On a remarqué que la pureté de l'air dans les altitudes était proportionnelle à la proximité de l'équateur. Cette remarque est juste, mais la proportionnalité

exacte est démentie par les faits. On a considéré l'air de Quito comme le plus pur de l'univers; on y distingue à la distance de trois à quatre lieues un arbre isolé dans la plaine, un homme passant sur un chemin. Quoique Ténériffe soit loin de l'équateur, l'air y est plus transparent encore qu'à Quito et l'on y distingue les objets à une distance plus considérable. M. de Humboldt pense qu'on peut voir à 100 lieues du haut du pic. Je ne sais comment on pourrait vérifier ou contredire une pareille assertion. Lorsque les yeux de la tête sont en défaut, il y en a qui voient par les yeux de la foi. Je ne le puis.

Voit-on Saint-Barandon du haut du pic? M. de Humboldt pense que si on y montait souvent, surtout par le vent O.-S.-O., qui seul produit les phénomènes de la vision dans ses parages, on aurait chance de l'apercevoir.

Vous savez, cher maître, que Saint-Barandon est l'*Aprositus* de Pline, cette île fantastique qu'on voit apparaître et disparaître comme un fantôme à l'horizon nord-ouest. Pour moi, je n'ai pas vu Saint-Barandon et personne ne le verra ni de l'observatoire du Teyde, ni même de plus haut.

Voilà que j'ai fini mon trop long verbiage et peut-être aurait-il mieux valu pour vous, qu'au lieu de l'écrire et de vous l'imposer, je me fusse senti moins enthousiaste du pays et de la montagne, comme Brünner par exemple, qui arrivé au sommet du pic, a grogné entre ses dents : « Peut-on prendre tant de peine pour venir ici respirer du goudron ! »

Pour moi qui, au lieu de me plaindre, étais enchanté, je n'ai pu que le prendre en pitié. Il doit manquer quelque chose quelque part à celui qui n'éprouve rien en pareille circonstance.

Il est inutile, mon cher monsieur, que je vous donne une liste complète des savants qui ont escaladé la cime neigeuse de la *Nivaria* antique ou l'*Écheyde* des anciens Atlantes dont, par corruption, les *Guanches* ont fait *Teyde*, enfer. Bory de Saint-Vincent et Humboldt, au siècle dernier,

furent les plus célèbres des savants qui firent l'ascension ; au dix-septième siècle, des Anglais : Sprat, Edens, Scory ; puis je ne vois à citer au seizième, en 1524, le 26 août, que le père Feuillée, Français qui écrivit la première relation scientifique. De nos jours, en outre de MM. Smith, Webb et Berthelot, Deville, Dumont d'Urville, Ossuna, je vois une série de noms, parmi lesquels je remarque le prince de Joinville, le prince Adalbert de Prusse et beaucoup d'autres princes, de la terre ou de la science.

Je vous dirai pour terminer que, dans l'histoire sérieuse, écrite et vérifiée, on trouve la constatation de quatre éruptions du *Teyde*, 1393 ; 1444, Cadamosto la décrivit, l'ayant vue de ses yeux ; 1492, Christophe Colomb l'a relatée ; elle précéda d'un mois ou quarante jours la découverte de l'Amérique ; enfin la terrible éruption qui détruisit Garachico en 1706. Une éruption de *taupinières*, qu'on désigne ici sous le nom de Montagnetas, avait eu lieu en 1230. Trois petites buttes se soulevèrent dans la plaine au bas de la Orotava, à 500 ou 600 pieds seulement au dessus du niveau de la mer.

Je pense, cher monsieur, que ma narration vous aura donné une idée de l'ascension au *Teyde*. J'ai surtout évité l'enthousiasme, si facile et si habituel ici, en ces matières qu'on y traite en amplifications. De même qu'on ne saurait trop dire à madame X... qu'elle est plus belle que Vénus, on pourrait épuiser toutes les formules laudatives sans faire sourciller les insulaires. Ils savent si bien que leur île est splendide, qu'ils se le répètent à eux-mêmes ; imitant Narcisse, ils s'adorent dans leur pays. Ils ont, ma foi, bien raison, car on raconte que lorsqu'au détour de la route de la *Victoria*, M. de Humboldt vit le paysage d'Orotava que le pic couronne, il arrêta son cheval, frappa des mains et s'écria : *Ceci est ce qu'il y a de plus beau sur la terre !*

Je partage son opinion et j'en ai le droit, car j'y suis et j'en juge.

Je viens de vous entretenir de choses graves avec une audace que vous êtes forcé d'excuser, car c'est à votre prière. Comme vous m'avez appris à compter sur votre bienveillance paternelle, je me plais à réclamer de vous votre indulgence accoutumée.

Rentrés à la Oratova, M. Goatbeard ne cesse de nous répéter que le Pic n'est pas le créateur de l'île, mais bien un Vésuve quelconque, poussé sur la terre des Atlantes, il y a 9,000 ans! — 9,000 ans tout juste!!! Venez vérifier.

Ces Américains ne doutent de rien.

Krauss dit qu'il est enchanté d'avoir fait l'ascension, mais qu'il aime mieux la Caldera de Palma, aux fleurs éblouissantes, aux végétations superbes.

Brünner assure que ce n'était pas la peine de tant monter pour redescendre; il aurait voulu passer l'été sur la cime, comme M. Smith et sa femme, ou en berger de la montagne.

Pour moi, profane, je suis tout fier d'avoir mis le pied sur vos terres et je vous rends hommage en vous envoyant le récit de l'expédition.

Agrérez, cher maître, etc., etc.

P. S. — Savez-vous, dit Goatbeard, combien nous avons dépensé, à nous cinq, en trois jours?

— Non. Combien?

— Quatre-vingt-cinq francs.

Vous voyez que nous savons voyager à bon marché.

Ex imo corde.

CHAPITRE XII

LES CHAMEAUX

Le chameau, *camelus*, appartient aux ruminants, n'a pas de cornes, possède des canines inférieures et supérieures, la lèvre fendue, le pied bifurqué placé sur une semelle flexible. Il porte sur le dos deux bosses graisseuses et sa panse est garnie de cellules où il peut conserver l'eau. Il y a deux espèces de chameaux : celui à deux bosses, et celui à une seule bosse, ou dromadaire. Il y a un sous-genre Lama, qui n'existe pas dans les îles. Le dromadaire est plus particulièrement originaire d'Arabie, de là il est passé en Asie, en Afrique, aux îles.

Telle était la note que nous remit Krauss, notre jeune naturaliste, note brève à laquelle nous allons ajouter le résumé de notre causerie du soir.

Les pères Pierre Bontier, franciscain et Jean Le Verrier, chapelains de Béthencourt racontent, dans leur vieux français, qu'en 1405, le conquérant de Lanzarote et de Fuerteventura, sire de Béthencourt voulut, pour la seconde fois, faire une reconnaissance et peut-être même tenter la conquête de la Grande Canarie. En conséquence, il équipa trois galères et mit à la voile le 6 octobre. Une horrible tempête jeta les

trois navires sur la côte africaine, près de Bojador. Que faire? Pour des chevaliers, il n'y avait qu'un parti à prendre : guerroyer, afin d'avoir des dépouilles; ainsi firent-ils. Ils tuèrent beaucoup de monde, femmes et enfants, firent quelques prisonniers des deux sexes et s'étant emparés de trois mille chameaux, il en tuèrent quelques-uns pour s'entretenir la main et lâchèrent le reste dans la plaine, pour se divertir un peu et faire endéver les Sarrasins. On était gai dans le bon vieux temps !

Voilà un fait historique bien net, nous allons voir le parti qu'en ont tiré les chroniqueurs tonsurés. D'abord, toutes les preuves qui pouvaient exister en faveur de la théorie du détachement des îles du continent africain, ont été effacées avec soin lorsqu'elles existaient ; ensuite tous les écrivains espagnols ont torturé les textes, leur ont fait dire ce qu'ils ne disaient pas, pour démontrer que les îles furent toujours des îles. Après les pères, un magistrat, auteur d'un volume de *Lettres philosophiques* sur l'Archipel, cite textuellement le passage indiqué de Le Verrier et Bontier et cherche aussitôt à en dénaturer le sens. Voici la traduction mot à mot du texte cité par lui.

« Béthencourt avec ses gens sauta à terre et resta huit
« jours dans ce pays (Bojador). Pendant ce temps ils firent
« quelques prisonniers, hommes et femmes qu'ils emmenè-
« rent avec eux, et ils saisirent plus de 3,000 chameaux ;
« *mais comme il était impossible d'en embarquer un aussi*
« *grand nombre, ils en tuèrent quelques-uns, et mirent le reste*
« *en liberté.* » Cette citation est conforme au texte.

Donc ils ne prirent pas des chameaux avec eux. D'ailleurs ils ne le pouvaient pas, car au lieu de rentrer chez eux, à Fuerteventura, ils repartaient pour la Gran-Canaria.

Pourquoi donc M. Secall, après sa citation ajoute-t-il :

« *Quoique ces chapelains historiographes ne le disent pas,*
« Béthencourt emmena aussi avec lui des chameaux vivants
« qui procréèrent à Lanzarote et Fuerteventura. »

Voilà, bien caractérisé un procès de tendance: *vous ne le dites pas*; mais moi, magistrat, j'affirme que *cela a dû être*. Ces magistrats, sont tous les mêmes, en tout temps, en tout pays. Dans le but de prouver que le chameau n'était pas acclimaté aux îles dès la plus haute antiquité et qu'il y fut importé en 1405 seulement, cet écrivain n'a pas reculé devant un faux raisonnement. Son assertion est d'autant moins probable que les pères, dans le même chapitre et dans le suivant, ajoutent que Béthencourt échoua à la Gran Canaria, qu'il alla à Hierro, y resta longtemps, se rendit à Palma, enfin que son expédition dura plusieurs mois.

Nous ne savons si Béthencourt, grand coureur comme étaient du reste tous les chevaliers du temps, avait vu des chameaux antérieurement, mais il est probable que les chapelains, ne connaissant que Grainville et le pays de Caux, auraient, comme les équipages des caravelles, éprouvé quelque étonnement à la vue d'un animal inconnu des Européens. Leur relation si exacte, si puérile souvent, ne dit rien à cet égard. *Ils prirent 3,000 chameaux, en tuèrent quelques-uns, et lâchèrent le reste*. Exactement comme s'il s'agissait de moutons de Normandie.

N'est-il pas supposable que, de même qu'on retrouve à Fuerteventura et Lanzarote, la flore, la faune, la constitution géologique et les conformités du sol africain, on y dut aussi trouver des chameaux, restés là après le grand détachement, comme tout le reste de la création minérale, végétale, animale; on peut aussi supposer qu'ils y furent introduits par les anciens. Quoi qu'il en soit, puisque les chapelains n'ont ni un mot d'étonnement, ni une affirmation, c'est que le chameau était déjà importé dans les îles; s'il y eût été introduit à la suite des premières expéditions des conquérants en Afrique, les historiographes l'auraient dit. Il est donc probable que le chameau était, antérieurement à la conquête, acclimaté dans l'île. De plus, il est certain qu'à la fin du quinzième siècle, les chameaux dépassaient

le nombre de cinq mille à Fuerteventura. Il est impossible d'admettre un pareil nombre d'animaux, si l'on n'accepte pas la reproduction antérieure dans l'île. L'importation dans ces proportions est invraisemblable en si peu de temps et avec si peu de moyens. Voici le texte :

« Les chameaux et les ânes sauvages étaient devenus si nombreux que les chameaux dépassaient cinq mille, et les ânes étaient incalculables. On fut obligé de les chasser à diverses époques avec des chiens et de saler la viande, qui était très bonne, pour la conserver. »

En admettant encore que ce passage ne tranche pas la question, on sera forcé de convenir que c'est une probabilité en faveur de l'antériorité du chameau et de l'âne aux îles. Si les conquérants importèrent des chevaux et des mules, ils n'ont jamais importé des chameaux ni des ânes; l'âne et le chameau étant africains, c'est une probabilité de plus en faveur de l'Atlantide.

Lorsque le voyageur européen débarque à Lanzarote, il reconnaît l'Afrique, sans même l'avoir jamais vue, pour peu qu'il ait lu et étudié. Il est peu surpris d'y voir des chameaux; ils ont l'air d'être chez eux, de faire partie du mobilier animal, d'un tout harmonique. Il en est autrement à Ténériffe. Si la côte de Santa-Cruz présente à l'œil l'aridité africaine, les montagnes en amphithéâtre, les coteaux plus verdoyants qui la dominent, les vergers qui l'entourent, lui donnent une tournure espagnole et après avoir atteint la Laguna, tout étant vert, boisé, habité, la nature devient helvétique, italienne et l'on rêve de quelque Valteline ou d'un canton du Tessin. Aussi lorsque le voyageur voit passer gravement, portant sa lourde charge, *le navire du désert*, selon l'expression arabe, escorté d'un conducteur, grand, élancé, la cigarette aux dents, la veste sur l'épaule, le large sombrero sur la tête, le foulard de soie rouge pendant sur la nuque, cette vue lui fait éprouver l'effet bizarre d'une dissonnance. En effet, au chameau les plaines

de sable sans fin, l'eau rare, le conducteur au burnous blanc, et à l'horizon l'endroit où l'on trouve

Une fontaine et trois palmiers.

Voilà le chameau légendaire. Le chameau à Ténériffe, la terre des montagnes, des eaux, de la végétation luxuriante, est un non-sens.

Il y a deux à trois mille chameaux dans les trois îles de la côte d'Afrique; il n'y en a que soixante et dix dans les quatre îles de l'ouest et de jour en jour, le nombre décroît. Ne le regrettons pas. Ce ne sont pas des chameaux qu'il faut à ces îles riantes, mais bien des routes, des chevaux et des mules; que les dromadaires restent à Lanzarote et à Fuerteventura. De quelle sensation désagréable on est saisi en voyant arriver sur le môle, au milieu de matelots espagnols, français et anglais, un dromadaire portant une énorme pierre de taille! Il y a quelques années à peine, un chameau faisait tourner sur le port, une sorte de roue, au grand étonnement des voyageurs. On voit encore de temps en temps ce noble animal portant, au lieu d'un soldat du Rif, d'un pèlerin de la Mecque ou d'un marchand de Smyrne, des femmes et des enfants dans de ridicules paniers; cacolet burlesque qui ne messied pas à l'âne, mais déshonore le cheval ou le chameau; on en rencontre aussi, portant un homme sur leur bosse et un second placé derrière, sur une espèce d'aubarde asinesque. En voici d'autres chargés de fardeaux liés à leur corps par des cordes de sparterie, couverts de nattes vieilles, sordides, effiloquées; ces pauvres bêtes, pelées aux cuisses, avec leurs genoux raboteux, alternant leurs longues jambes, relevant leur tête petite, fine, de leurs yeux humides semblent demander grâce pour tant d'abaissement. Pauvres bêtes dépayées!

Tandis qu'en Afrique et en Arabie, cet animal, si bon, si doux, si résigné, n'a pas d'autre défense, lorsqu'on l'accable

de fardeaux, que de rester couché sous le faix et de mourir sous les coups sans se relever, le dromadaire de Ténériffe refuse de marcher, devient méchant, mord et brame fortement; aussi, par ordre de l'autorité, ils sont tous muselés et portent une sonnette au cou.

Le dromadaire est préféré au chameau; il est plus vif et peut faire quarante lieues par jour, pendant huit jours. Le dromadaire donne le lait exquis et son poil, qui tous les ans se renouvelle, sert à la fabrication des tentes et de certains tissus; la chair en est savoureuse. Il est très sobre, et toute broussaille lui est bonne; il préfère à la verdure les plantes amères, l'ortie, le chardon, le genêt épineux, l'absinthe; de son museau de lièvre, il les saisit en passant et ses canines les déchirent avant la trituration lente.

Les dromadaires des îles excèdent en taille ceux d'Afrique. Il est probable que mieux nourris sur un sol plus riche, n'ayant pas à supporter pendant plus de vingt-quatre heures la privation d'eau, dispensés des longues caravanes de sept et huit cents lieues qui épuisent ceux mêmes qui atteignent le but, les dromadaires des îles ont acquis un développement plus considérable; ils n'y meurent que de vieillesse, tandis qu'en Afrique, comme en Arabie, les longues routes des déserts sont marquées par les ossements blanchis de ces animaux précieux.

A Lanzarote, à Fuerteventura, ils rendent de grands services, ces îles étant dépourvues de routes. Ils y effectuent tous les transports avec des charges de 6 à 10 quintaux. Le prix des dromadaires, dans ces îles, varie de 400 à 600 francs, selon l'âge, la beauté, le sexe, la force de l'animal.

Le cheval craint le chameau, dit-on; le cheval d'Europe c'est possible. En Afrique, en Asie Mineure, à cheval, nous avons souvent fait route avec des chameaux, sans avoir remarqué le fait. On dit aussi que l'odeur du chameau est insupportable pour l'homme, comme pour le cheval. En ce qui nous concerne, nous nous accommodons assez volon-

tiers de son voisinage en voyageant; les chevaux en liberté avec les chameaux ne les fuient pas, mis ensemble au piquet à la station du soir, ils nous ont toujours paru vivre en bonne intelligence.

Hérodote prétend que Cyrus, pour mettre en fuite un corps de cavalerie, lança contre lui un corps de dromadaires qui portaient les bagages de l'armée, ce qui dispersa les chevaux de Crésus. En ce temps-là, c'est bien possible; cependant, les chevaux de Crésus avaient probablement vu des chameaux. Puisque Hérodote l'a dit, croyons-le.

Lorsque Bonaparte, en Égypte, eut affaire aux dromadaires, les cavaliers en eurent bientôt raison; aujourd'hui, en Égypte comme dans les Indes, les armées n'ont plus de corps combattant de dromadaires. Ces animaux et leurs conducteurs ne rendent de vrais services que pour les transports. il en est que l'on a chargés de pièces de montagne; en dehors du désert, en Afrique comme en Orient, le mulet est préférable. Quoi qu'il en soit de l'utilité relative de cet animal, il ajoute au pittoresque, peuple le paysage et s'harmonise avec lui, à Fuertaventura et Lanzarote; dans les îles de l'ouest le chameau est un contre-sens, une dissonnance inutile.

LES ANGLAIS A LANZAROTE

— Je vous apporte quelques lignes, dit Lionel, une histoire de brigands.

— C'est une bonne fortune.

— Je commence :

En 1596, il arriva à la connaissance des Anglais que le seigneur de Lanzarote possédait plus de 100,000 livres sterling, à peu près dix millions de notre monnaie actuelle; il n'en fallait pas tant pour tenter la convoitise du comte de Cumberland.

— Holà! mon cher Lionel, je vous vois venir, est-ce là votre histoire de brigands?

— Oui certes.

— Eh bien, c'est ce qu'on est convenu d'appeler tout simplement de l'histoire.

— Cependant cette expédition est un brigandage.

— Permettez; comment qualifier alors les expéditions de Walker contre Cuba, la guerre d'Espagne, celle du Mexique, la prise du duché de Schleswig, etc., etc.

— Ah! c'est que je n'aime pas les Anglais.

— Ceci c'est une raison... insuffisante... mauvaise. Les militaires en tout pays, quand ils pratiquent le vol à main armée comme à Lanzarote, l'assassinat et l'incendie comme au Palatinat, se couvrent de gloire s'ils réussissent, et en ce cas leurs œuvres prennent le titre de coup de main, d'entreprise, d'expédition, campagne, guerre, etc.

— Soit! je reviens à mon *coup de main*.

Suivant la narration du docteur Layfield (Purchas Pilgrim, t. XIV), le 13 avril 1596, la flotte anglaise eut la vue d'Alleganza, la plus septentrionale des petites îles et successivement tout l'Archipel se déroula sous ses yeux. La flottille navigua à l'ouest et vers l'après-midi vint relâcher en face de l'île Lanzarote.

Le lendemain le vent étant favorable, les Anglais vinrent jeter l'ancre dans une rade à l'est-sud-est, près d'une ligne de rocs fort dangereux. Le docteur ne désigne pas autrement cette rade.

Le chevalier Jean Berkeley fut détaché avec six cents hommes, pour aller attaquer la ville, distante de dix à onze milles du rivage.

— Vous voilà, mon cher Lionnel, tout à fait dans le vrai, le convenable; le chevalier fut détaché pour attaquer la ville, ce sont exactement les expressions usitées.

— Afin de ne pas donner trop de temps aux insulaires pour faire leurs préparatifs de résistance, Berkeley voulut pren-

dre la ligne droite, mais sa marche fut singulièrement ralentie par les pierres et le sable, ayant eu à traverser le plus difficile territoire de l'île; ce retard fut fâcheux, car si les habitants n'en profitèrent pas pour se défendre, ils employèrent ce temps à sauver tout ce qu'ils avaient de plus précieux; cependant, dit le docteur Layfield, ils n'avaient pu emporter ni leurs fromages, ni leurs vins, et les Anglais en firent d'importantes provisions, sans compter ce qu'ils consommèrent sur place.

Berkeley divisa ses hommes, envoya un détachement à la poursuite des fuyards et employa le reste à transporter les vins aux navires. Le détachement qui prit la campagne fut arrêté, à courte distance, par un fort situé sur le sommet d'une colline et qui parut trop important pour le négliger. Il fallait en faire le siège pour ne pas laisser cet ouvrage sur les derrières. Pendant que, dans ce but, les Anglais s'établissaient à l'entour du château, une centaine d'Espagnols qui le gardaient ayant pris la fuite, il n'y eut qu'à entrer dans la place et prendre possession. Les Anglais y trouvèrent douze canons démontés et un amas considérable de pierres. Ces armes n'étaient pas bien terribles.

D'après le docteur, qui était chapelain du comte de Cumberland, et comme tel, s'entendait peu aux choses de la guerre, ce château fort était admirablement bâti et fortifié, construit en blocs de roche avec grand art. Ce qu'il avait de remarquable encore, d'après lui, c'était qu'on n'y entrait pas comme partout, par une porte, mais bien par une ouverture de deux mètres de long, très étroite, placée dans la muraille à six pieds de hauteur, de façon qu'une très faible garnison tirant l'échelle après elle, pouvait s'y défendre contre des forces dix fois supérieures.

Ce château, ce fort, cette place, tout ce beau et grand travail de blocs de roche, c'était l'ancienne tour, ouvrage abandonné, bon tout au plus du temps des indigènes, deux cents ans auparavant! Berkeley avait fait un rapport trop pompeux.

La ville que les Anglais pillèrent était une agglomération de deux cents cabanes, suivant le docteur, dont la plus belle avait bien peu d'apparence, étant toutes couvertes en terre durcie au soleil, bâties en chevrons et en terre. L'église elle-même était de même construction sans fenêtres et ne recevait le jour que par la porte; à l'intérieur aucune division; aux deux côtés se trouvait un banc de pierre qui s'avancait jusqu'à l'autel, les Anglais y trouvèrent les vases sacrés du culte catholique.

— Qu'ils emportèrent ? dit Brüner.

— Oui, sans doute.

A peu de distance était un couvent que l'on achevait de bâtir et dont le jardin était très bien cultivé. Berkeley défendit à ses soldats de détruire les maisons, l'église ou le monastère.

— C'était d'un bon cœur, et les 100,000 livres sterling ?

— Envolées !! les Anglais ne tirèrent de cette expédition que du vin et des fromages; les soldats pillèrent les maisons qui, probablement, ne durent pas leur fournir un riche butin.

— Je crois, dit M. Goatbeard, que la ville dont le chapelain fait mention, est *Teguize*, que la rade où ils débarquèrent est celle d'*Arreciffe*; pour ce qui est des constructions de la ville, elles étaient de nature à ne pas légitimer l'espérance d'y trouver des millions en or monnayé.

— Après tout, je crois, dit Lionel, que le docteur n'étant pas descendu à terre, ainsi qu'il prend soin de le dire, n'a pu juger de l'importance de la ville.

— Évidemment, car au temps de sa plus grande splendeur, *Teguize* n'ayant pas dépassé 2,500 âmes, il ne pouvait y avoir des *Mansion house* ou des *Buckingham palace*; en tout cas cette peinture est intéressante en ce qu'elle fait connaître l'importance de la capitale de Lanzarote, après que les Espagnols, mauvais colons s'il en fut, eurent détruit les indigènes et avec eux tout moyen de culture et toute source de prospérité.

CHAPITRE XIII

SAINT-BORONDON

(*Apropositus*)

Gran Canaria, avril 1868.

Monsieur S..., capitaine de vaisseau,
Saint-Laurent (Jersey).

Ah! monsieur, que vous aviez raison lorsque vous me disiez que *gouvernement* rimait avec *empêchement*! Que de bonnes choses improductives parce que l'État les protège trop! Que l'on voit bien qu'on est ici en pays latin où l'on semble n'avoir souci que d'offices ou fonctions officielles! les gouvernants sont quasi égaux en nombre aux gouvernés, si l'on compte dix aspirants pour chaque place. S'ils ne font pas de mal à autrui, puisqu'ils ne salissent que la corne de leur chapeau et leur conscience, ils ne rendent aucun service à la nation ni par industrie, ni par culture, ni par commerce.

Comme il en va tout autrement dans votre île natale où tout le monde travaille! la fonction étant gratuite, le juge est banquier, armateur, agriculteur; le colonel, tailleur ou drapier; le connétable, négociant; le chef de police, imprimeur et libraire; le procureur de la reine, avocat; tous les

cultes se coudoient, toutes les libertés s'affirment, tout le monde lit, écrit, compte, aussi tout le monde est riche. Ici... mais ce n'est pas de la race latine que je veux vous entretenir aujourd'hui.

Vous qui avez collaboré avec Maury, séjourné dans toutes les stations navales du globe et cherché la cause de tous les phénomènes de la mer pendant vingt ans de navigation, peut-être ignorez-vous saint Borondon et sa légende; si je me permets de vous la conter, moi, navigateur d'un jour, c'est que j'ai à consulter votre science. Je vous prie, donnez-moi votre avis.

Le 22 avril, nous nous embarquions, dès cinq heures du matin, sur un bateau de pêche pour la Gran Canaria. Pauvre bateau, pauvre équipage de trois hommes et un enfant! pas de chambre; heureusement le temps était assez beau et le vent favorable, petite brise nord-ouest. Cependant l'horizon était chargé de nuages et la chaleur était intense; une masse confuse se dessinait dans le lointain.

— Voilà l'île Borondon, dit le patron désignant du doigt l'horizon brumeux.

— L'île Borondon! Qu'est-ce que cette île? il n'y en a pas de ce nom dans l'archipel.

— Pardon, monsieur, c'est la huitième.

— Mais il n'y en a que sept.

— Oui, c'est ce qu'on dit, mais il y en a huit; c'est l'île Saint-Borondon, l'île du diable, la plus belle; personne ne peut l'aborder; le diable la fait disparaître quand on approche; elle est enchantée.

— Vous voulez rire, capitaine.

— Non, monsieur, si vous allez voir le chanoine don Gu-tierrez de Puente de las Palmas, il vous en dira long, car il y est allé.

— J'irai certainement voir le chanoine.

J'ai tenu parole.

J'ai vu le chanoine, mais pour écrire l'histoire de Saint-

Borondon, j'ai dû faire quelques recherches, car le bon père était en enfance ou à peu près, effet de l'âge ou du voyage à Saint-Borondon; le diable se sera vengé de l'audace d'un saint. *Quos vult perdere dementat.*

Dès la plus haute antiquité, les anciens reconnurent une île que les Espagnols désignent aujourd'hui sous le nom de Saint-Borondon. Pendant le moyen âge et surtout depuis la conquête, Saint-Borondon ne cesse d'apparaître et de disparaître; les marins effrayés qui ont osé mettre le cap sur l'île mystérieuse, ont traversé quelquefois un nuage, au milieu duquel la terre diabolique a disparu en fumée; les marins superstitieux voyaient ou ne voyaient pas l'île fantôme, mais tous disaient l'avoir vue; quelques-uns, crédules, y avaient été jetés par la tempête ou le croyaient, prenant une île réelle pour celle que leur imagination seule avait créée.

Cette île existe-t-elle? telle est la première question qui se présente à l'esprit avant même de vouloir connaître le détail des relations anciennes ou modernes. La réponse est facile, personne n'a vu Saint-Borondon *en réalité*, beaucoup l'ont vu *en apparence*. Ceux qui l'ont abordée ont fait relâche dans quelque île déserte: les Sauvages, la cote nord de Madère, la grande ou la petite Déserte, etc., etc. L'île Borondon n'exista jamais.

Cependant au fond de toute fantasmagorie il y a quelque chose; les esprits sont frappés par la sensation d'un fait physique mal interprété, mal défini, mais en réalité, il y a eu, il y a encore des apparences; ces apparences ne durent qu'un jour, c'est pour cela que je rejette l'explication d'une île émergeant de temps en temps et si haute et si grande qu'on la puisse voir de plus de vingt lieues, sans la retrouver en y allant aussitôt; c'était l'opinion des Portugais. Pour ce qui est des îles qui émergent et disparaissent sous les flots, d'après les expériences faites par M. Deville, la grande Kamény aurait eu une croissance assez lente; ses observations sont corroborées par le témoignage des anciens et par tous

les modernes, soit pour l'archipel grec, soit pour l'archipel Lipari, soit pour les Açores ; d'après ces notions, il faudrait bien du temps pour élever une île à six mille pieds de hauteur et pour la faire disparaître.

On a parlé d'une éruption suivie d'un cataclysme subit. Cette seconde hypothèse est impossible, puisque Saint-Borondon n'apparaît que par les plus beaux temps. Dans le groupe des Açores de même formation et soumis aux mêmes influences plutoniques que les Canaries, on a vu se former une île nouvelle, puis elle s'est engloutie ; il est probable qu'elle reparaitra encore ; l'apparition et la disparition ont été parfaitement constatées, il n'y a rien là de surnaturel. Les îles Santorin apparurent de même et ont disparu plusieurs fois depuis les temps historiques ; l'apparition et la disparition ont été constatées, étudiées ; donc rien de semblable n'ayant été observé pour Saint-Borondon, cette explication ne lui est pas applicable. On pourrait bien admettre, pour ce qui est des temps anciens, que Saint-Borondon émergea du sein des mers atlantides pour s'engloutir après ; mais depuis les temps modernes, l'île faisant toujours son apparition, il est impossible d'admettre un phénomène semblable et chronique, car il eût été reconnu, vérifié ; il faut donc chercher une explication ailleurs.

On a constaté encore des effets de mirage dans les îles Canaries. M. de Humboldt y a trouvé ce phénomène en tout semblable au mirage d'Égypte ; or en Égypte, comme partout ailleurs, le mirage ne représente jamais que l'apparence affaiblie des objets réels existant à petite distance, ou bien des apparences reproductives des formes que prend la voûte céleste par l'état des nuages. Les effets du mirage ne peuvent s'appliquer à Saint-Borondon, car une île ne pourrait apparaître qu'à une distance de quelques lieues au plus et serait la représentation dénaturée de l'île même d'où on ferait l'observation, ou d'une autre île plus voisine encore. En outre le mirage présente l'objet s'éloignant à me-

sure qu'on avance, ou bien disparaissant lorsque la réfraction inégale des rayons solaires qui l'ont produit vient à changer d'intensité ou de direction; selon les différentes heures d'un même jour, l'effet du mirage doit changer, l'image s'effacer, puis disparaître; enfin le mirage a souvent présenté l'image renversée. Rien de tout cela n'a lieu pour Saint-Borondon. On voit très clairement à l'horizon, avec un léger vent de nord, par les plus beaux temps d'été et les jours les plus limpides, une île de quinze à vingt lieues de long; elle paraît haute de six à huit mille pieds, le côté gauche se relève un peu plus que le côté droit et le centre se déprime, de façon qu'on distingue deux grandes montagnes presque aux deux bouts; planant au dessus, on voit des nuages comme ceux qui apparaissent au navigateur sur les îles Madère par exemple; par dessus encore on peut distinguer des nuages transparents sur un ciel devenu gris; ces trois sortes différentes de nuées, inégales en densité, se détachent sur l'horizon avec plus ou moins de netteté.

Voilà le phénomène apparent.

A bout d'expédients, le père Abreu Galindo, l'historien le plus complet des Canaries conclut : « A mon jugement, l'île
« existe; je crois qu'il est difficile d'y aller parce que à cause
« des courants on ne sait comment naviguer pour l'at-
« teindre; ainsi dans un torrent et en son milieu, si l'on
« place une pierre isolée, il sera impossible à un bouchon
« de liège ou à une paille d'atteindre cette pierre, car elle
« coupe le courant et en établit deux autres. Ces courants
« repoussent, éloignent de la pierre. Je crois que c'est là
« une chose qui vient de la divine providence de ne pas
« vouloir permettre que cette île soit découverte et que ce-
« pendant il y en ait qui y aient abordé, c'est là une mer-
« veille qui ne manque pas de mystère, mais qu'il faut croire
« cependant puisque le Seigneur l'ordonne. »

Pas plus que le mirage, l'explication d'Abreu n'a de valeur; en effet, les courants pourraient bien éloigner de l'île,

mais ne pourraient en aucun cas la faire disparaître. Si le spectateur placé au bord du torrent voyait la pierre qu'il ne peut atteindre à cause du courant, le navigateur devrait voir l'île qu'il ne peut atteindre en se mettant au bord du courant; il ne voit rien.

Cependant, monsieur, il est certain que depuis des siècles on ne s'est pas amusé à continuer une trop longue plaisanterie. Vous allez voir bientôt que des témoignages historiques successifs confirment l'apparence du fait; puisque les explications qui précèdent, les seules qui aient été présentées, ne démontrent rien, je vais en essayer une nouvelle que vous prendrez pour ce qu'elle vaut.

Un grand courant d'eau chaude part du golfe du Mexique, court du Labrador en Islande, va réchauffer les côtes de l'Europe du nord, tandis qu'un autre bras vient aux Açores, et court au sud vers les Madère, les Canaries, s'y bifurque et va mourir dans les mers intertropicales, où il se reforme de nouveau; c'est le *gulf-stream*. J'ai remarqué, comme vous me l'avez affirmé bien des fois, qu'aux lieux où ce courant d'eaux chaudes se bifurque, il se ralentit et paraît hésitant; en effet, les causes physiques qui produisent cette bifurcation, telles que: terres, bas-fonds, grands courants boréens, suffisent pour expliquer ce ralentissement. Le Pas-de-Calais traversé, un bras du *gulf-stream* vient s'engouffrer dans la baie formée entre les caps Frehel, la Hogue et la baie Saint-Michel; le courant y est si puissant que les plus grandes marées du globe s'y font ressentir. Cependant il se ralentit sensiblement en traversant l'archipel Casquets, Guernsey, Alderney, Sark, Jethou, Jersey, les Minquiers, Chausey. Ce courant d'eau chaude constant donne naissance, surtout dans la saison d'été et par les plus beaux jours, au phénomène suivant.

Lorsque par un courant froid de nord, de nord-est ou de nord-ouest, le soleil ayant absorbé une quantité considérable d'eau de mer, qu'il tient en suspension dans l'atmosphère,

ces vapeurs viennent à se refroidir tout à coup, elles se résolvent en brouillards ou en pluies, selon la différence de température; au milieu de cet air froid, des eaux chaudes du gulf-stream s'élèvent des vapeurs légères, diaphanes, si chaudes, qu'elles montent au dessus des nuages chargés d'eau qui étaient déjà en suspension dans l'atmosphère; ces masses barrent l'horizon et sous l'impulsion des brises légères du nord, elles se promènent lentement, présentant les effets les plus fantasques, de terres, de montagnes, d'animaux immenses, tandis que par dessus, des flocons blancs de neige se découpent sur un ciel azuré; la chaleur solaire dans ces parages n'est pas assez forte pour élever au dessus de deux à trois mille pieds ces nuages humides à des degrés divers et par suite diversement étagés. Dans cette mer de la Manche, toujours si tourmentée, où des marées de quarante-cinq à cinquante pieds suffisent pour créer des vents et des courants, le spectacle ne dure jamais que quelques heures et n'a aucune stabilité propre à lui donner les apparences régulières et les formes définies d'une terre. Aussi les nuages opaques commencent à se mouvoir peu de temps après leur formation; ils viennent sur Jersey et Guernsey rampants sur la mer, précédés ou empanachés de légères vapeurs blanches qui semblent bondir en avant; ce sont ces nuages aqueux qui donnent aux îles ces bains d'humidité chaude propices à la végétation, qui expliquent, en partie, les merveilles de la flore anglo-normande: l'aloës, le laurier, le géranium, le magnolia, le camellia de mon jardin de la *Blanche Pierre* et de *Vineries cottage*. Que de fois des hauteurs de Saint-Laurent, j'ai vu se former à l'horizon nord, nord-ouest ces spectacles splendides, suivi leur développement lent, admiré leurs formes capricieuses, étudié leur formation toujours identique dans ses causes, jusqu'à ce que, baigné dans cette atmosphère d'eau chaude, je me voyais forcé de me mettre à l'abri!

Eh bien, si vous admettez au nord de Madère et au nord

des Canaries le ralentissement du gulf-stream par des causes faciles à déterminer, l'apparition de l'île Borondon pourra s'expliquer par la bifurcation ralentie du courant. Il faut constater tout d'abord que c'est toujours par un temps calme et par un vent de nord-est, nord, ou nord-nord-ouest que l'île Borondon est apparue dans les îles africaines, comme aux îles anglo-normandes, et qu'elle a toujours disparu par un coup de vent subit ou une tempête, encore comme aux îles anglo-normandes. Le vent léger du nord produit le phénomène et le vent de tempête le fait évanouir. Ceci constaté, voici comment j'expliquerais la formation de l'île Borondon.

L'eau de mer, absorbée par les rayons solaires se condense et arrive à se tenir en suspension dans l'atmosphère. Dans le climat canarien où les nuits sont aussi chaudes que les jours, la rosée ne tombe que rarement et l'air se sature d'humidité, ce qu'on peut reconnaître à ces couches laiteuses qu'on voit s'élever à l'horizon par le calorique croissant et produire des vibrations, des oscillations régulières. Qu'une légère brise du nord vienne refroidir l'atmosphère, ce refroidissement sera plus ou moins grand suivant la hauteur; il se formera des nuages de densité différente, qui s'étageront, les plus lourds au dessous; au dessus s'étendra une ligne de simples brouillards blancs. La légère brise continuant, l'eau de la partie basse tombera en rosée ou en pluie et les blanches nuées s'envoleront; c'est là le phénomène ordinaire en pleine mer ou sur les côtes, mais au dessus du gulf-stream il n'en sera pas tout à fait ainsi, surtout au point de bifurcation; de son courant chaud s'élèveront des vapeurs chaudes qui allourdiront les deux étages déjà formés, ces vapeurs vont les traverser en y laissant une partie de leur humidité par leur propre refroidissement et viendront se poser au dessus des nuages les plus denses, s'enroulant, se cramponnant sur leur croupe. Aussitôt que l'équilibre de température propre à la stabilité sera établi, cet équilibre sera

maintenu, car les nuages perdront à la base en pluies ce que la vapeur du courant d'eau chaude leur rendra en vapeurs; la largeur du courant chaud, la largeur du gulf-stream, sera celle du phénomène, vingt lieues, et, la bifurcation créant à droite et à gauche deux courants d'air, ces vents en nettoyant le ciel sur les bords, arrêteront les formes. Donc pluie ou rosée des tropiques en bas, apparaissant sous forme de nuages lourds, stationnaires, de couleur ardoise bleue, c'est la terre; au dessus, nuages blancs opaques, humides, s'attachant à la cime des premiers, ce sont les hautes montagnes; au dessus encore, des flocons blancs en filaments, en écharpe ou moutonnés, se découpant avec une netteté relative sur l'azur du ciel, c'est le couronnement de toutes les altitudes en mer. Voilà Saint-Borondon tel que l'ont dépeint tous les observateurs. Un coup de vent, une tempête, résultat certain et plus ou moins immédiat de cette condensation de nuages fortement électrisés, tout s'envole ou se résout en pluie; Saint-Borondon aura disparu. Cette prolongation d'une égalité de température parfaite, possible seulement en ces climats, est quelquefois d'une durée de vingt-quatre heures; il le fallait pour donner aux nuages la fixité d'une terre véritable. Cependant cette fantasmagorie est très rare de réussite, le plus souvent l'île n'est qu'une ébauche si imparfaite, qu'il faut plus que de la bonne volonté pour s'y laisser prendre.

De la côte élevée des îles, lorsqu'on voit très bien le phénomène, on met à la voile, le cap sur l'île nuageuse, et l'apparence terrestre inférieure disparaît par l'effet de la convexité de la mer; l'étage supérieur reste visible et l'on en voit les montagnes; on avance, l'apparence change plusieurs fois, comme il faut plus d'un jour pour l'atteindre, puisqu'on est d'accord pour fixer l'éloignement à quarante lieues, le matin tout a disparu dans une bourrasque.

Le phénomène n'est pas nouveau, voici quelques détails curieux à ce sujet, je vais en amuser votre curiosité. Par-

donnez à ma pédagogie sans mérite, j'ai puisé ce fatras dans quelques bouquins, ou je cherchais autre chose.

Ptolémée, 150 ans après Jésus-Christ, sous l'empereur Marc Antoine, Ptolémée, qui a si bien décrit les îles, qu'il n'a commis qu'une seule erreur (les placer sur la même ligne), a nommé Saint-Borondon l'île qu'on ne peut atteindre, *Apro-situs*. Il est également certain que Pline, comme tous les géographes de l'antiquité, indique tantôt sept, tantôt huit îles. Quelle serait la dernière, la huitième, sinon Saint-Borondon, *Apro-situs*, l'inaccessible? Les anciens ont indiqué la position : cinquante-cinq lieues de Hierro, cent cinquante lieues de Lanzarote, au nord de l'archipel, au point où deux lignes inflexibles de cette longueur viendraient à se rencontrer si on rapprochait leurs sommets. Il faut partir de l'hypothèse des anciens et affirmée par Pline, que les îles se trouvaient sur la même ligne. Les modernes ont toujours placé Saint-Borondon à quarante lieues au nord ou nord-nord-est selon le point de départ, Ténériffe, Palma ou Hierro.

Voici maintenant la fable catholique; saint Brandao ou saint Brandon ou saint Borondon, homme de *grande abstinence*, vint dans les îles vers le quatrième siècle. Il était né en Écosse où il était *père de trois mille moines*; père spirituel sans doute! il n'alla pas seul à Saint-Borondon et fut suivi de saint Malovius ou Maclovius, qui était un grand saint, plus habile que son compagnon et grand thaumaturge, car en débarquant dans l'île Apro-situs il y ressuscita *un géant! mort!!!* dit le père Abreu.

Mort!!! cela va sans dire; peut-être avait-il antérieurement ressuscité des vivants! qui sait? Donc, l'ayant ressuscité, il le baptisa et après avoir reçu le baptême, le géant lui raconta que les juifs et les païens souffraient des peines infinies au pays qu'il habitait, quand il était mort. Voilà, cher monsieur, un géant qui a donné, je pense, sur notre terre, le premier exemple d'indiscrétion sur les choses de l'autre monde; cet exemple n'a pas été suivi. C'est fâcheux.

Après avoir reçu le baptême, ledit géant ne tarda pas à mourir sous le règne de l'empereur Justinien. Cette fois comme il était chrétien, saint Maclou ne jugea pas à propos de le ressusciter encore.

De ces faits curieux certainement, le père Abreu conclut : « On le voit, il y avait des habitants dans cette île vers le quinzième siècle et le saint étant allé à l'île inaccessible, on lui donna son nom. » Voilà l'île baptisée et cela dès le quinzième siècle; le nom est bien trouvé et très sonore.

Pour ce qui est du compagnon de saint Brandon, saint Maclovius, vous le connaissez bien, capitaine, c'est lui qui catéchisa les habitants des îles de la Manche. Ce saint célèbre était gaël, du pays de Galles et non pas écossais comme dit Galindo; il parlait le breton et fonda Saint-Malo dont il fut évêque; c'était un voyageur, un convertisseur intrépide.

Après la découverte moderne, dès le quinzième siècle, Hernando de Troya et Francisco Alvarez firent officiellement à la cour d'Espagne la demande de cette île. Plus tard, vers 1520, Fernand de Villalobos, régent et dépositaire général de l'île de Palma, en demanda également la concession; ils l'obtinrent. Aucun des trois ne réussit à trouver l'île introuvable. En 1560, il vint à la connaissance du docteur Fernand Perez de Prado, président de l'Audience de la Gran Canaria, qu'on avait vu l'île; il fit une enquête judiciaire, de laquelle il résulta, par de nombreux témoignages déposés sous la foi du serment, que des gens de Hierro, de Gomera en revenaient. Deux de ces marins affirmèrent, aussi sous serment, l'avoir visitée; l'un d'eux était un *grand pilote* portugais, nommé *Pedro Velo*, qui était coutumier des voyages du Brésil et des Açores et qui déclara qu'une tempête l'ayant jeté sur Borondon, il sauta à terre avec deux hommes, y firent de l'eau à un ruisseau, virent des vaches, des brebis, des chèvres qu'ils s'apprétaient à chasser, mais une rafale de vent s'étant élevée, ceux du bâtiment les rappelèrent. Lui seul se rembarqua, les deux hommes qui étaient

avec lui restèrent à terre. En peu de temps ils perdirent l'île de vue, puis quand ils voulurent la retrouver pour reprendre leurs compagnons ils ne purent y parvenir.

D'après ce récit, Velo avait abordé le nord de Madère.

Un autre juge ou licencié en droit, Pedro Ortiz de Funes, fit encore une enquête, étant inquisiteur des Canaries; un certain *Marco Verde* déclara que, venant de la côte du Maroc, il vit une terre; ayant reconnu que cette terre n'était autre que l'île Borondon, il en fit le tour pour voir s'il n'y avait pas un port naturel. Il en trouva un à l'entrée d'une rivière et fit jeter l'ancre vers le soir. Il descendit à terre avec quelques hommes, mais la nuit vint et ils regagnèrent le navire pour y attendre le jour afin d'explorer l'île. Pendant la nuit, une terrible tempête les chassa au loin; plusieurs marins qui étaient du voyage déclarèrent le fait.

Un Français, où n'y en a-t-il pas? déclara aux juges Gadétans, revenir de Saint-Borondon; il ne fut pas pris au sérieux par les Andalous, ces Gascons d'Espagne!

Ces témoignages ne prouvent rien; en les tenant pour véridiques, ils indiqueraient seulement une escale sur quelque plage nord, de Madère, de Porto-Santo, des Désertes ou des Sauvages. Les plages nord de ces îles sont presque inhabitées aujourd'hui et Madère l'était absolument aux quatorzième et quinzième siècles, ainsi que Porto Santo.

Les Portugais réclamèrent la propriété de Saint-Borondon, s'appuyant sur ce fait, que Luis Perdigon tenait cette île de son père, qui l'avait reçue du roi de Portugal. Il est certain que cette propriété fut disputée officiellement, diplomatiquement entre l'Espagne et le Portugal, lorsque fut tracée cette fameuse ligne de démarcation qui donnait tout un côté du monde au Portugal et l'autre côté à l'Espagne; ligne de démarcation qui comprenait non seulement les terres conquises, mais encore celles à conquérir. Borondon échut au Portugal. Ce fut alors que la question fut tranchée. Au traité d'Evora, 1519, l'île de Borondon fut cédée, avec la

possession des Canaries, par le Portugal à l'Espagne. Afin de cimenter la paix par un don gracieux, l'île de Saint-Borondon *nommément* fut désignée dans le traité.

Depuis le siècle dernier, on voit encore Saint-Borondon des Canaries ou de Madère, car Madère a aussi son île Aprositus. On parle sérieusement presque toujours de l'île enchantée, mais quelques-uns en rient, pour lesquels Saint-Borondon est un autre Eldorado ou pays de Cocagne.

Je ne conseillerai à personne une expédition vers cette île.

Non licet omnibus adire... Borondon !

Agréez, cher monsieur, etc.

CHAPITRE XIV

GÉOGRAPHIE DE GRAN CANARIA

Canaria, l'île des Chiens, tel est le nom dont se servaient les anciens pour désigner cette île, nom qui fut appliqué par eux à tout l'archipel; on a prétendu qu'ils l'avaient appelé ainsi à cause des chiens énormes et très nombreux qu'ils y rencontrèrent; rien n'est moins prouvé. A ce sujet, on dit que deux chiens des Canaries furent conduits à Juba roi de Mauritanie; cela prouverait-il que le nombre des chiens était surprenant? au contraire, puisque le récit n'en fait pas mention; qu'ils étaient d'espèces ou de taille extraordinaires? non, car tous les historiens s'accordent et décrivent une sorte de chien loup, chien de berger, plutôt petit que grand, que les Guanches mangeaient après les avoir châtrés, lorsque le nombre en était trop grand.

Thomas Nicols, abandonnant l'étymologie *Canis*, dit que le nom fut donné aux îles à cause de l'abondance de la *canna amara*, l'euphorbe. On peut répondre que l'euphorbe n'a jamais été un roseau. D'autres auteurs ont écrit que l'origine du mot devait être prise dans la canne à sucre; mais du temps de Pline et de Juba la canne à sucre n'y était pas connue. D'après Hornius, dom Calmet pense que les Cana-

riens, chassés de la terre de Canaam, se réfugièrent aux Canaries et leur donnèrent leur nom ; c'est le système catholique, les pères mettaient les hébreux partout.

Il est certain que les anciens appelaient *Canarii*, tous les peuples habitant le sud-ouest de l'Atlas. De nos jours, encore, entre le Sénégal et le Maroc, les nègres d'Afrique désignent ce même territoire : le pays de Kanar ; il est habité par des tribus vivant selon les lois pastorales, connues sous le nom de tribus de Kanar. Cette étymologie, déjà indiquée sommairement, paraît seule acceptable.

L'île fut d'abord aussi mal figurée que décrite par les cartes manuscrites du quinzième et du seizième siècle. Les suivantes ne donnèrent qu'une médiocre idée de sa forme. Le père Feuillée traça son contours à l'aventure. Le chevalier Borda, en 1776, détermina une partie du littoral, mais la carte de Lopez est la meilleure pour le tracé des côtes que les marins du pays s'accordent à reconnaître exact.

Borda avait placé la ville capitale par 28° 7' de latitude nord, et 17° 47' de longitude ouest. La rectification est celle-ci : 28° 1', par 17° 43'.

La grande Canarie est située à 12 lieues de l'île Ténériffe. L'isthme de *Guanartème* l'unit à la presqu'île *Isletta*, sans cela la forme générale serait à peu près ronde ; cet appendice s'étend au nord-est. L'île entière a quarante lieues de circonférence.

La *Isletta* est digne d'étude. Cinq cônes d'éruption la dominent ; le plus haut atteint 1,100 pieds. La tour du phare est bâtie sur les bords escarpés du cratère. Sous les amas de scories sont ensevelis les ossements des indigènes.

La capitale de l'île est la Ciudad de las Palmas. Résidence de l'évêque des îles, d'une audience royale, d'une cour ecclésiastique, du sous-gouverneur des îles, de quelques vice-consuls. Elle est située sur le versant de deux montagnes dans une vallée délicieuse, couverte de palmiers et admirablement cultivée ; la ville descend jusqu'à la mer.

Les falaises qui dominant la ville à l'ouest sont percées de grottes, habitées par des artisans restés troglodytes, comme leurs ancêtres les Guanches. On a pratiqué des sentiers qui aboutissent aux excavations.

Le *Sancillo*, qu'on aperçoit de la ville, est le point culminant de l'île.

En suivant les guides on arrive à la *Caldera de Bandama*, à une lieue à peu près de la ville. Ce grand cratère est circulaire et son diamètre supérieur est de 500 mètres. Enseveli dans cette fournaise étroite, le voyageur se sent saisi. On y arrive facilement et l'on affirme qu'on y est descendu à cheval. Ce cratère offre une particularité : c'est la disposition des couches de lave qui ont accru la masse du cône et dont la superposition graduelle est marquée sur les parois, du bas jusqu'au haut. Une petite plaine fertile, à fond plan, règne au fond du gouffre; vue du haut de l'entonnoir, cette plaine fait l'effet d'un miroir vert, d'un petit lac d'Italie ou des Alpes. On y trouve quelques cabanes. Nous repartons pour la *Cumbre*, région culminante qui domine la croupe montagneuse de l'île et arrive à 8,500 pieds d'altitude. Au *Pazo de la Nieve* l'action des forces plutoniennes se manifeste; des crêtes abruptes partent de la base et semblent se surélever pour lancer l'aiguille pyramidale *Nublo*, énorme monolithe d'un seul bloc de trachyte. Ce fut dans ce dernier retranchement que les indigènes désespérés, après quarante ans de luttes, succombèrent. De ce sommet on aperçoit à ses pieds des abîmes, et l'on dirait que l'île s'est creusée à son centre.

Sur les flancs d'une montagne, *Antenara*, 1,200 Troglodytes vivent dans des excavations naturelles, creusées dans le tuf à 3,600 pieds d'élévation, au bord d'un précipice de 1,500 pieds. Nous rentrons à la ville.

L'île est en culture parfaite, les hauteurs en pâturages, les vallées en céréales, surtout en cochenille; elle est très riche en produits agricole, la plus riche des Canaries.

Le contour de l'île est tout en falaises escarpées. Sa longueur est de 56 kil. ; sa largeur est de 55 kil. et sa superficie atteint 1,376 kil. carrés.

La Gran Canaria ne donne pas possibilité à l'établissement de rivières, mais si les chaînes élevées précipitent trop vite leurs eaux à la mer, les sources sont abondantes, partent de haut et le sol de l'île s'en imprègne; d'ailleurs l'art vient aider la nature par des canalisations nombreuses.

La pêche sur la côte d'Afrique est une des branches d'industrie particulière à la Gran Canaria, elle fournit trente bateaux et six à sept cents marins.

Il n'y a pas bien longtemps encore, on ne communiquait avec Ténériffe que par bateaux à voiles; navigation incertaine, livrée aux chances aléatoires du vent. Maintenant un bateau à vapeur y conduit facilement en quelques heures, et assez confortablement. Le bateau est bon; s'il était bien tenu, un peu moins sale surtout, les passagers s'y trouveraient mieux et l'administration ne s'en trouverait pas plus mal. A ce sujet il importe de faire une remarque. L'Espagnol lorsqu'il s'embarque, lorsqu'il monte en voiture, en diligence, en omnibus, en chemin de fer, s'abandonne complètement; il fait abnégation de sa vie, de sa défroque mortelle, il se reconnaît une chose de l'administration et se laisserait battre de verges, verser, assassiner, noyer, sans souffler mot; aussi tout va cahin, caha, personne ne se plaint! C'est à une sorte de fatalisme, héritage des Maures qui si longtemps vécurent en Espagne et y ont laissé dans les mœurs cette trace de leur longue domination, qu'il faut attribuer l'incurie espagnole. Les administrations publiques ou privées y gouvernent despotiquement et quelquefois à leur propre détriment. L'étranger s'en étonne, et s'il réclame, c'est toujours en pure perte.

La rade de las Palmas offre un mauvais ancrage; elle est peu sûre. C'est une des causes qui nuisent le plus à cette île, la plus importante de l'archipel à quelques égards. La Ciudad

de las Palmas, capitale de l'île, mérite d'être vue. Sa population, de 17 à 18,000 habitants, est plus considérable que celle de Santa-Cruz. Cependant la ville a un aspect moins gai, moins animé que Sainte-Croix ; elle est divisée en deux parts par un ravin, sur lequel s'élève un beau pont de pierre. Triana, d'un côté, est la ville du commerce ; Viguetta est la ville morte dans laquelle le clergé, la magistrature, l'armée vivent en des maisons qui transsudent le fanatisme. Le palais de l'inquisition est de ce côté, triste et sombre, tout construit de laves basaltiques noirâtres ; le collège est voisin ; dérision ! les Dominicains protégeaient l'instruction ! on sait de quelle manière.

La cathédrale est un monument achevé. M. Webbs remarque qu'elle ressemble à Saint-Sulpice de Paris. Cette remarque est juste. Le corps de l'édifice date de 1500, mais la façade est complètement neuve et due à un architecte canarien de grand talent. L'intérieur est gothique et c'est le seul monument de ce genre dans les îles. Trois grandes nefs en longueur, quatre nefs transversales, onze chapelles dans les bas-côtés. La voûte est soutenue par des accouplements de colonnes. Le chœur, la chaire, le maître-autel sont dignes de remarque et complètent une physionomie intérieure en harmonie parfaite. La façade, très belle, est une construction d'un autre style, qui ne s'harmonise pas avec l'intérieur ; cependant le disparate n'est pas aussi sensible qu'à Milan. Dans l'intérieur on fait admirer une lampe d'argent venue d'Italie, valant vingt-cinq mille francs, d'autres disent cent vingt-cinq mille francs ; c'est un cadeau du cardinal Ximénès.

Le poète Cayrasco, mort en 1610, est enterré dans la cathédrale, il y fit bâtir à ses frais la chapelle où il repose.

Le chanoine Viera, l'historiographe de l'archipel, est enseveli sous le maître-autel.

Dans ce même quartier de la *Viguetta*, on compte trois monastères, un hôpital, l'Audience royale, les prisons qui

font face à la cathédrale; sur la place est une belle fontaine et le palais de l'évêque.

La partie de la ville nommée Triana, consacrée au commerce, a aussi ses couvents : Saint-François, Saint-Bernard, Sainte-Claire; un hôpital, destiné à l'horrible fléau des îles, l'éléphantiasis.

Le séminaire est un établissement considérable qui donne à las Palmas un caractère particulier; c'est la seule ville de l'archipel où la soutane se montre dans les rues. On assure que les Canariens qui se destinent à la prêtrise, reçoivent dans cet établissement une instruction sérieuse, que les professeurs y sont convenables et que l'esprit de sainteté et de perfection y domine peu. Il n'est pas possible de méconnaître ces assertions, puisque les jeunes prêtres sortis de ce séminaire, une fois dans le monde, remplissent leur mandat avec convenance, puisque la tolérance les distingue presque tous et qu'ils offrent ces qualités de sociabilité, si recherchées aujourd'hui, et dont leurs devanciers étaient trop souvent dépourvus.

La seconde excursion est celle du mont *Lentiscal*; — autrefois vallées et coteaux incultes, couverts de lentisques, — la culture s'en est emparée peu à peu. Aujourd'hui c'est une succession de verdure, de récoltes, d'habitations riantes que domine le pic de *Bandama*, formidable volcan qui jadis vomit les torrents de laves, qui recouvrirent les terres environnantes. Maintenant le cratère est éteint; une ère de fécondité a succédé à tant de bouleversements, et la végétation la plus belle s'étale sur cette ancienne montagne de feu. Le cratère est un grand cirque de douze à quinze cents mètres de diamètre, et de sept à huit cents mètres de profondeur; c'est un magnifique *corral*. La crête du cirque est composée de roches noires, basaltes calcinés, laves refroidies, qui se dressent en affectant des formes étranges. Vers la droite, est une ferme dont les vergers sont plantés dans la lave, entourée de cultures vertes, grâce aux

eaux abondantes, que l'on voit jaillir de sources miraculeuses prenant naissance au milieu des laves, arrosant des jardins où tout croît à souhait dans une température parfaite. Un sentier bien tracé conduit au fond de l'escarpement; rien de plus étrange que cet aspect. Les parois du corral vous entourent, le ciel bleu apparaît sur votre tête et l'on jouit au bas d'une douce fraîcheur.

Une autre excursion doit être dirigée vers *Telde*. C'est une ville de quatre mille habitants, située dans une plaine parfaitement arrosée. Cette petite ville tout agricole se rattache à las Palmas par une assez bonne route; l'aspect en est frais et riant. C'est un charmant paysage champêtre, tranquille, calme et de doux repos. On y rêve vergers et bergers, idylles et bucoliques. C'est de plus un charmant séjour, plus frais, plus riant l'été que las Palmas.

L'île, très fertile, est bien cultivée, grâce à l'abondance de ses eaux. C'est celle qui produit le plus de grains. La récolte y excède de beaucoup la consommation, on exporte le reste. Revenons à la capitale.

Las Palmas est une ville sans hôtel. Il y a bien une fonda, mais indigne de ce nom. On recommande une maison particulière où l'on reçoit des pupilles, selon l'usage espagnol. Il est donc indispensable d'être porteur de lettres de recommandation pour quelque famille du pays. On y trouvera dans ce cas l'hospitalité la plus parfaite.

Revenus depuis deux jours à la ville, nous repartons pour une excursion plus longue, la dernière. Il s'agit tout d'abord d'aller à *Valquesillo*, qui n'est qu'une gorge qui mène au pied des montagnes centrales de l'île. Le *Sancillo* se dresse devant nous. De là nous allons à *Vega de los Moranes*, propriété charmante; de la maison on découvre toute la vallée. De toutes parts la culture s'offre à la vue, pratiquée sur des terres soutenues par des murs. Les eaux y sont abondantes, et la maison, quoique modeste, est très agréable et fort bien située.

La vallée de *Tenteniguada* est très curieuse; en la suivant, on atteint la *Tejada* qui se dresse sur des anfractuosités terribles et de là on peut gagner divers sommets, *Bentceyga*, *Miblo*, *Antenara*. De l'un de ces sommets on aperçoit très bien le corral de *Tejada*, qui semble avoir foré l'île dans toute sa profondeur. La montagne est à pic, la terre semble vouloir manquer sous les pas; la crête de la montagne est tailladée, heurtée, déchiquetée de mille façons bizarres. De ces hauteurs partent des rameaux qui vont en décroissant se perdre vers le sud.

Si l'on descend par le corral, on est fort agréablement surpris en voyant que vers le fond, il est cultivé avec grand soin; les eaux des torrents viennent vivifier cette nature exceptionnelle.

On peut revenir à la ville en passant l'inspection de la dernière partie de l'île, couverte de petits villages agrestes, sans autre intérêt que l'habile agriculture dont ils sont fiers à bon droit. On désigne ce quartier de l'île sous le nom de *las Vegas*. Les guides nous conduisirent de là à *Tiraxana* qui renferme de belles cultures. Ce district est encaissé dans un circuit de montagnes peu élevées. Gagnant les hameaux de *Carrizal* et *Aquimez*, on rentre à *Telde*; de là à la ville il n'y a qu'une petite distance.

Las Palmas est en résumé une très jolie ville, bâtie face au levant, aux bords animés de la mer, sur les pentes douces de deux montagnes qu'un ruisseau sépare. En outre de la cathédrale, du séminaire, du théâtre, la ville possède un collège, quatre belles promenades, d'élégantes fontaines, un hôtel de ville construit aux frais des habitants, après l'incendie de l'ancien. Las Palmas est remarquable aussi par l'industrie et l'activité de ses habitants.

Une jalousie, une rivalité puérile, condamnable à tous les titres, divise las Palmas et Santa-Cruz. Autrefois capitale des îles, las Palmas ne pardonne pas encore à Santa-Cruz de lui avoir enlevé cet honneur; de ce mauvais sentiment pour-

rait naître une émulation salubre, une concurrence, une sorte d'ardeur dont le progrès seraient le fruit. Quelques personnes intelligentes font des efforts dans ce sens; espérons qu'elles réussiront à faire disparaître de l'esprit des masses ces envies mesquines qui rabaissent les caractères.

CHAPITRE XV

LA CONQUÊTE DE LA GRAN CANARIA PAR LES ESPAGNOLS

Maciot de Béthencourt régna paisiblement jusqu'en 1409 ; alors la mort de son oncle étant connue, le clergé comprit que Maciot n'avait rien à attendre de France, que l'Espagne soutiendrait les Espagnols, et qu'il pouvait compter particulièrement sur le secours de la couronne. En effet, depuis la mort du roi d'Espagne, protecteur de Béthencourt, un enfant occupait le trône et doña Catalina sa mère, régente, était absolument aux mains du clergé, partagée entre les pratiques de la dévotion et les enfantillages d'un semblant de pouvoir, que les prêtres et don Fernando, frère du défunt roi, voulaient bien lui laisser.

Maciot résista plusieurs années encore à l'évêque, qui avait fini par jeter le masque, mais il manquait de force morale, il devait être vaincu. Malgré toute sa circonspection, il ne put éviter le piège où on l'entraînait, il s'y laissa prendre et même fournit le prétexte. Lorsque les ressources venaient à faiblir, le roi autorisait, ou faisait faire pour son compte, la traite des Guanches dans les îles non conquises. On descendait de nuit sur les côtes de Canaria, de Ténériffe de Palma et l'on faisait la traite blanche. Les îles con-

quises, Hierro et Gomera, n'étaient exploitées qu'au cas de besoin extrême. Voilà où, après six ans d'influence, le clergé besoigneux avait réduit Maciot. L'évêque don Mendo se sentit tout à coup enflammé d'un grand amour pour les insulaires et porta sa plainte au pied du trône. La reine pleura beaucoup sur le triste sort de ces malheureux, et le comte de Niebla, don Henrique de Guzman fut chargé d'éclaircir cette affaire. Il envoya aux îles, en l'an 1418, cinq navires, des armes et des troupes, nommant capitaine de cette petite armée, Pedro Barba de Campos, un des plus illustres Sévillans.

Il y avait à la cour, pendant qu'on équipait cette petite flotte, un certain Hernan Perrazza, fils de ce Perazza auquel on avait accordé la conquête des îles en 1390, bien avant Béthencourt. Ce Perazza père avait fait jadis une descente à Lanzarote et s'était contenté d'y prendre des esclaves, parmi lesquels un des rois de l'île. La régente étant morte, le jeune roi, camarade de toute la jeunesse brillante, accorda tout ce qui lui fut demandé au nom de Perazza. Don Guzman reçut ordre d'agir pour lui acquérir la couronne.

L'expédition partit de San-Juan de Barameda et arriva devant Lanzarote. Maciot était sur la plage avec toutes ses forces. Lorsque l'escadre vit qu'il fallait en venir aux mains, elle tenta les moyens pacifiques ; ils réussirent. Maciot, fatigué des intrigues des prêtres, en proie à des exigences qu'il ne pouvait satisfaire, aimé des insulaires et de quelques chevaliers, mais détesté des Espagnols taciturnes, exclusifs, soumis aux prêtres, Maciot, sans argent, car tout ce qu'il avait touché avait été consacré à l'édification des villes, de forts, d'églises, comprit qu'il valait mieux vendre son éphémère royauté que d'essayer de la défendre contre l'Espagne.

Il s'embarqua donc, arriva à Séville, vit avec plaisir le comte de Niebla, don Henrique de Guzman et il lui fit la vente régulière de la royauté des quatre îles. Cependant

Maciot voulut rester gouverneur sa vie durant. Cette condition fut acceptée. Il revint donc aux îles où les mêmes luttes, les mêmes querelles recommencèrent. Cette fois, à bout de patience, le Normand laissa là tout son monde, partit pour Madère où il acquit de grands biens, se maria avec une femme charmante d'une des premières familles de Portugal, dona Maria Gonzalez da Camera, fille du premier capitaine général de Madère, qui était fils lui-même du capitaine général des Açores. La postérité des Bethencourt est encore très nombreuse dans les archipels de Madère et des Canaries, ses deux neveux y ayant fait souche.

Vexé de voir les conditions de son marché avec don Henrique Guzman inexécutées, Maciot de Bethencourt annula la vente des îles et les céda au roi de Portugal pour des terres à Madère.

Ainsi finit la royauté des Bethencourt après vingt ans de règne.

Le comte de Niebla avait acheté la royauté des îles pour ce jeune fils de Perazza que nous avons vu à la cour du roi. Mais comme cet enfant était mineur, Guillen de las Casas, son oncle, alcade major de Séville, avait traité pour lui.

Guillen de las Casas alla prendre possession des îles pour Perazza son neveu, y fit acte de justice et nomma gouverneur de Lanzarote et Fuerteventura un chevalier génois, Antonio Luzardo de Franquis; il nomma aussi un gouverneur pour la Gomera et Hierro, Xofre Tenorio de Séville; puis il revint en Andalousie où il mourut un an après. Alors Guillen Perazza de las Casas, désireux d'ajouter encore à la gloire des trois familles qu'il représentait, les Guzman de la Niebla, les las Casas et les Perazza, ce jeune homme devenu majeur, puissant souverain des îles fortunées, partit de Séville avec trois navires, deux cents hommes et arriva à Lanzarote; là il prit trois cents hommes encore et partit aussitôt pour faire la conquête de l'île de Palma. Le débarquement opéré, le jeune homme intrépide s'avança dans les terres. Une

fois engagé dans les défilés des montagnes, les Guanches se précipitèrent sur les Espagnols. Le jeune Perazza fut frappé mortellement au visage. Hernan Martel Perazza, son cousin, prit le commandement des hommes qui survécurent à cette tuerie et revint à Lanzarote avec le corps du malheureux roi. Une complainte espagnole se chante encore qui retrace les faits principaux de cette triste fin. En voici deux couplets :

Pleurez, les dames,
Guillen Perazza !
Pleurez, les dames,
La fleur flétrie
De son beau visage !
Il est mort à la Palma.

Tu n'es plus l'île des palmes
Tu es l'île des cyprès.
L'île belle de Palma,
Que tes plaisirs
Se changent en tristesses !
Que le sable,
Couvre tes fleurs.
Perazza est mort !

Ce jeune homme avait une sœur, dona Iñes Perazza de las Casas, qui hérita de la royauté des îles. Elle était très belle, très riche et tous les seigneurs de Séville se la disputaient. Le duc de Medina Sidonia, qui protégeait cette belle jeune fille, la maria avec un de ses parents au quatrième degré, don Diego de Herrera, issu d'une des grandes familles de Séville, alliée des Lara dont il portait les deux LL dans ses armes.

En 1444, don Diego arma trois navires et, désireux de vivre et faire souche dans son nouveau domaine, il amena avec lui des chevaliers, des dames, des demoiselles afin de les y établir. Plus de cinquante chevaliers faisaient partie

de cette brillante expédition, ainsi que sept pères ou moines. Herrera avait vingt-sept ans, sa femme Iñes vingt-cinq.

Il fut reçu avec distinction et s'établit à Lanzarote. Il n'y resta pas longtemps paisible. Il entremêlait aux douceurs de l'amour et du pouvoir les douceurs de la piraterie. Il fit dans les îles de nombreuses incursions pour se procurer des esclaves, mais cette fois, les pères y trouvant profit, ne portèrent pas plainte à la cour d'Espagne. Les Guanches se tenant un peu plus sur la défensive, la traite produisait moins; Herrera alla chercher sur la côte de Maroc ce qu'il ne trouvait plus aussi facilement dans les îles. Enfin, resserré dans son royaume, don Diego ne put, étant devenu d'âge mûr, supporter la pensée que la Gran Canaria était libre et il résolut de la conquérir à tout prix.

Cette conquête fut tout le travail de sa vie.

En 1461, accompagné de l'évêque de Rubicon, tout étant préparé, don Diego prit terre dans le petit flot le 12 août. En présence de l'île entièrement soulevée, il jugea prudent de se rembarquer, ce qu'il fit trois jours après. Durant ce temps, lui et l'évêque promirent aux Guanches tout ce qu'ils purent imaginer devoir leur être agréable. Rien ne put les tenter.

L'année suivante, encore suivi de l'évêque de Rubicon, don Diego revint à la Gran Canaria; il avait pour capitaine Alonzo de Cabrera Solier avec trois cents hommes. Ils débarquèrent à Gandar.

Les Canariens accoururent en armes.

« Que voulez-vous, dirent les Guanches? Si nous avons ce que vous désirez, c'est à vous. Si vous venez pacifiquement, dites-le. Si vous venez en armes, vous ne sortirez pas vivants. »

L'évêque répondit, comme d'habitude: « Nous vous aimons de tout notre cœur apostolique. Devenez chrétiens, soumettez-vous au roi d'Espagne. Vous resterez libres et heureux possesseurs de vos biens. »

Cependant, dit le père Galindo, « les Guanches ne vou-
lurent pas l'entendre et disaient toujours : Si vous voulez
« quelque chose, demandez-le, sinon allez-vous-en. L'évêque,
« voyant qu'il ne pouvait les décider à ce qu'il voulait, se
« rembarqua de nouveau. »

Ce qu'il voulait, nous le saurons bientôt.

En 1464, nouvelle expédition. Cette fois l'évêque ne put même se servir *de la langue qu'il avait*, dit le chroniqueur. Les Guanches ne voulurent rien entendre. Furieux, Herrera et l'évêque se rembarquèrent et mirent le cap sur Ténériffe, car ils étaient honteux de rentrer une troisième fois les mains vides. Là ils réussirent à faire un chargement d'esclaves. Parmi les prisonniers se trouvait le fameux Antonio Anton, qui parvint à se sauver après quelques années d'esclavage et qui, rentré à Ténériffe, exploita si bien la Vierge de Candelaria, comme nous le verrons bientôt.

Pendant ce temps, les rois d'Espagne et de Portugal se faisaient la guerre. Il fallait savoir à qui appartiendraient les îles. Don Henri de Portugal, pour renforcer ses droits, fit équiper quelques navires, en donna le commandement à Diego da Silva, fils du comte de Porto Alegre, qui se présenta un jour devant Lanzarote à la tête de sa flottille.

Don Diego Herrera, en armes, était prêt à le recevoir; ce que voyant, le Portugais jugea prudent d'entrer en pourparlers pacifiques. Il vint à terre et fut accueilli par doña Iñez Perazza avec une distinction toute particulière, et comme, sur ces entrefaites, les rois d'Espagne et de Portugal s'étaient entendus, la guerre de la veille devint la paix d'abord; quelques jours après, on dansait à la noce du capitaine portugais et de la fille de doña Iñez et de don Diego Herrera. Cette fille, nommée doña Maria de Ayala y Sarmiento, était très belle et très aimable.

Herrera avait toujours son idée fixe, la Gran Canaria. A peine l'alliance de famille conclue, Herrera, qui avait pensé utiliser les forces de son gendre pour tenter un coup

décisif, fit traité avec le Portugais pour une expédition concertée. Les deux forces réunies vinrent une fois encore débanquer à Gandar.

Les Guanches les laissèrent pénétrer dans les terres, puis, lorsque les inégalités de terrain les eurent séparés, ils tombèrent sur eux comme la foudre et en détruisirent la plus grande partie. Le reste de l'expédition, battant en retraite, put enfin se retrancher au bord de la mer, dans une espèce d'enclos naturel formé par des rochers inaccessibles. Les Guanches les y cernèrent et dès lors les Espagnols comptèrent les heures qui leur restaient à vivre. Cependant, durant la nuit, cet enclos étant près de la mer, les marins qui montaient les caravelles ayant pu approcher de terre jusqu'à placer les embarcations à sec, les Espagnols échappèrent miraculeusement un à un.

Diego de Herrera voyant que tous les Guanches étaient de ce côté de l'île, imagina de porter avec trois caravelles deux cents hommes de l'autre côté. Il débarqua à *Agu-mastel* à l'aube, et dès le matin les Espagnols étaient déjà en route pour surprendre les ennemis. Les Guanches les virent et les laissèrent entrer. Ils mirent d'abord le feu entre l'ennemi et les navires, puis les attaquèrent en flanc et par derrière. Poussés en avant, tout en étant décimés en chemin, les Espagnols aperçurent devant eux deux larges murailles concentriques, la maison de prière, le temple; instinctivement ils s'y retranchèrent comme dans un fort. Les Guanches les enveloppèrent; ils étaient pris dans une souricière. Alors, avec de grands cris de joie et les bras tendus vers le ciel, ils prièrent!

Les adorateurs du Dieu de la nature tenaient prisonniers dans son temple les sectateurs fanatiques, sanguinaires du Dieu de clémence et d'égalité; le talion, cette terrible loi des civilisations primitives, ce droit suprême des faibles, allait être invoqué.

Il n'y avait pas de secours à espérer, il fallait mourir.

Mourir! non. Les Guanches étaient des hommes trop fiers, trop généreux. D'ailleurs, lequel d'entre eux eût osé frapper un ennemi demandant merci, un ennemi sans défense? Les descendants barbares des civilisateurs de l'Afrique et de l'Europe furent plus cléments que les Espagnols, conduits par des grands d'Espagne, de vaillants capitaines et l'évêque catholique! Voici ce qui arriva

Il y avait dans l'île une femme, nièce d'un chef *guanartème* de Gandar. Cette femme, *Tazirga*, avait été esclave à Lanzarote; échangée contre un soldat captif, elle revit son île parfumée. Voyant ses anciens maîtres dévoués à la mort, elle eut pitié, la malheureuse! Elle s'approcha des Espagnols et leur dit que, s'ils voulaient se rendre prisonniers à son oncle le *guanartème*, il sauverait leur vie, car il était aussi puissant que bon et généreux. Elle ajouta que, sur leur promesse de ne jamais attaquer les Canariens, on les laisserait remonter sur leurs vaisseaux. Les Espagnols la prièrent d'aller faire leur soumission elle-même. Le vieux chef s'apitoya sur le sort de tant d'hommes si jeunes, si pleins de vigueur et d'espérances un jour auparavant et que le sort avait si mal servis. Il rassembla les chefs, porta la parole et fit vibrer ces nobles cœurs par ses appels à la pitié.

Il obtint facilement grâce entière.

Alors ce fut un tableau merveilleux. Amis et ennemis s'embrassaient et c'étaient des cris de joie et des promesses de reconnaissance éternelle. Le vieux chef, comme ils mouraient de faim et de soif, les traita lui-même, puis, en bon ordre, les prisonniers partirent pour rejoindre les vaisseaux. Arrivés au sommet d'une montagne sans issue apparente, espèce de parapet à pic surplombant sur un abîme, les Espagnols crurent à une trahison. Les Guanches haussèrent les épaules de dédain; chacun d'eux en prit un, à califourchon sur ses épaules et, par des rampes épouvantables, perpendiculaires, légers comme des oiseaux, malgré leur charge humaine, ils les descendirent au bas du ravin.

Là, Diego da Sylva remercia le guanartème, lui donna une épée à garde dorée, un chapelet de graines, et aux douze principaux chefs, douze escopettes. C'était bien.

Le lieu d'embarquement, encore célèbre aujourd'hui, porte le nom de Diego da Sylva.

Don Diego rejoignit Herrera par mer, et tous libres, ayant échappé à une mort certaine, *ils rendirent grâce à Dieu ; Herrera s'étonnant très fort qu'un barbare, un infidèle, eût gardé sa foi si ponctuellement.*

Il est tout naturel que des hommes sans foi s'étonnent de la probité des hommes loyaux. Ces tigres féroces n'étaient pas dignes de tant de générosité. Ils n'étaient pas encore bien revenus de leur frayeur, ces hidalgos si dédaigneux des barbares, que déjà ils avaient décidé de débarquer aussitôt et de tenter l'aventure à nouveau, en profitant de la stupeur, que devait produire une semblable audace, un tel mépris de toute convenance et probité. Cette infamie, qui souille la pensée et soulève le cœur à quatre cents ans de distance, ils la réalisèrent ! et ils appelaient les Guanches des barbares !

Les Guanches les virent débarquer sans peur, mais avec un étonnement profond. Ils ne pouvaient comprendre le but de cette descente ; ils comprirent bientôt, car au milieu de la confusion, les Espagnols enlevaient des prisonniers. Ces nobles gentilshommes faisaient la traite ! Les Guanches revenus de leur étonnement résistèrent et il y eut du sang versé en abondance. Les Espagnols se rembarquèrent et comptant les têtes, il se trouva parmi les prisonniers un chef, celui-là même qui les avait sauvés ! le guanartème de Gandar !

Da Sylva supplia son beau-père Herrera de lui céder ce malheureux chef. Herrera n'osa refuser. Da Sylva le fit aussitôt conduire à terre et le combla de présents.

Ainsi finit l'expédition ; par un crime.

Il fallait donner à doña Maria de Ayala une dot. Les mal-

heureux Canariens y entrèrent pour une part. Le beau-père et le gendre y joignirent quelques Marocains qu'ils allèrent prendre sur la côte, un peu d'or, et les époux rentrèrent en Portugal les poches pleines et les navires chargés.

Il y avait de quoi désespérer de s'emparer jamais de Canaria ; depuis soixante ans la guerre durait. Don Diego Herrera en était à sa cinquième expédition, et ses peuples commençaient à murmurer ; aussi il combina avec l'évêque un plan tout différent.

Une nouvelle expédition les débarqua tous *sans armes*. Les Canariens les entourèrent.

— Que voulez-vous ?

— Nous avons promis à Dieu de lui bâtir un temple dans votre île, au lieu même de notre défaite. Son courroux ne sera apaisé qu'à ce prix.

On discuta. Les Guanches, trompés par la candeur des Espagnols, par les présents qu'ils en reçurent, tant des chefs que des simples soldats ; les voyant d'ailleurs depuis huit jours sans armes, étaient près de céder. Pour emporter la question de haute lutte, Herrera proposa de laisser douze otages que les Guanches amèneraient de l'autre côté de l'île, puis il présenta un traité de commerce. L'île étant couverte d'orseille, il offrit de payer tout ce qu'on pourrait charger sur ses vaisseaux ; aussitôt que la convention commerciale serait acceptée, Herrera devait partir, laissant ses douze otages et une vingtaine d'hommes pour la construction du temple. Incorrigibles dans leur bonne foi, les Guanches acceptèrent ; Herrera partit.

Alors ce fut un entraînement ; heureuse de pouvoir aider à la construction, cette population presque oisive, travailla d'enthousiasme pour les Espagnols. Les pierres, les bois, étaient traînés par les indigènes à pied d'œuvre, sur un roc très escarpé au bord de la mer.

En peu de temps le temple fut bâti.

Le temple était une *tour fortifiée* !

Herrera avait donné au capitaine *Ximida* des instructions portant en substance : 1° s'emparer de l'île par tous les moyens ; 2° feindre si on ne pouvait réussir ; 3° les douze otages restés chez les indigènes pour inspirer confiance, devaient être sacrifiés au besoin.

Ce capitaine voulant exécuter les ordres reçus, les Guanches virent bientôt qu'ils avaient été trompés. Ils lui tendirent un piège et s'emparèrent de la moitié de ses soldats ; puis ils s'habillèrent avec les costumes des Espagnols prisonniers et simulèrent une poursuite par les Guanches. Le capitaine quitta la tour pour secourir les prétendus siens. Il fut fait prisonnier.

Au lieu de pendre les Espagnols, ils les désarmèrent et les gardèrent dans l'île en les surveillant ; dès le premier jour il brûlèrent la tour, et renversèrent ensuite ce que le feu avait épargné. A quelque temps de là, un bateau pêcheur, louvoyant sur la côte, vit la tour renversée et porta cette nouvelle à Lanzarote. Alors ce fut une désolation. Il s'en fallut de peu que tous les seigneurs et hommes d'armes ne se révoltassent contre don Diego. Deux d'entre les mécontents trouvèrent le moyen d'aller à Madère clandestinement et de là à la cour d'Espagne, porter plainte contre ce gouverneur qui ruinait les îles, faisait décimer la population et compromettait la vie des survivants. On fit le tableau des soldats morts à Canaria et des douze otages immolés. Plus de quarante gentilshommes avaient déjà été tués dans les expéditions antérieures, sans compter les soldats.

Le gouvernement de Herrera convenait fort peu aux habitants, à ce qu'il paraît, car beaucoup quittèrent Lanzarote et allèrent s'établir à Madère. Une autre partie s'en retourna en Espagne.

Pendant que ces plaintes allaient à Madrid, voici ce qui se passait à la Gran Canaria.

Le capitaine *Ximida*, les soldats et les otages vivaient dans l'île en liberté. Ils y avaient contracté ces liaisons faciles que

les Canariennes ne dédaignaient pas. Peu à peu, le capitaine était parvenu à se faire aimer des chefs et des prêtres. Il leur avait appris le maniement des armes et toutes les petites industries que les soldats en campagne sont toujours obligés de connaître. Il ne cessait de leur dire que, s'ils voulaient les mettre en liberté et rendre hommage à l'Espagne, Herrera les laisserait paisibles possesseurs de leur île; qu'il se faisait fort de leur faire rendre tous les insulaires captifs qui se trouvaient à Lanzarote, etc., etc.

Un jour, une barque parut; *Ximida* fit signe d'accoster; douze délégués des Guanches s'embarquèrent avec lui, et les voilà à Lanzarote.

Qu'on juge de la surprise d'Herrera et de sa femme Iñez Perazza? C'était le ciel qui faisait pour eux un miracle éclatant. Quoi! tout était perdu hier, la cour allait envoyer l'ordre de comparaître. Herrera allait être jugé, condamné, emprisonné! et maintenant tout était sauvé! Iñez ne se tenait pas de joie. Mais le capitaine, ne voulant pas être trompé, fit rédiger un traité d'échange et de commerce par le notaire royal, et il fut signé par les douze Guanches et par le gouverneur Herrera. Cette fois les clauses furent loyalement exécutées. Le traité est du 11 janvier 1476.

Pendant ce temps le roi d'Espagne avait cité Herrera à comparaître. Il pouvait maintenant sans crainte affronter la vue du souverain après une aussi heureuse issue. Il fut cependant reconnu qu'il n'avait plus aucun droit sur les îles à conquérir et qu'il en faisait retour à la couronne. Ayant marié sa seconde fille, il obtint en échange que la Gomère fût érigée en majorat pour son autre gendre Pedro Hernandez de Saavedra; cela fait, il revint à Lanzarote.

Il fallait de l'argent et les pirateries recommencèrent. De l'aveu du père Abreu, plus de quarante-six expéditions furent faites sur la côte africaine; plus de six mille esclaves furent vendus par le gendre et le beau-père, aidés d'un capitaine qui acquit dans ces expéditions une grande célébrité,

Juan Gamacho Adali. Ce Gamacho, ce hardi écumeur de la côte marocaine, vécut cent quarante-six ans. « Je l'ai connu, dit le père Galindo, et tout le monde peut témoigner de son âge. Il mourut à Lanzarote en 1591 et s'étant marié deux ans avant sa mort, à cent quarante-quatre ans, avec une fille de vingt ans, il en eut un fils! »

C'était probable.

Herrera n'oubliait pas la Gran Canaria et s'entretenait la main en faisant la traite.

La cour d'Espagne, malgré sa lutte contre les Maures, venait enfin de prendre à cœur la conquête des trois îles. Cependant, comme la distance était grande, l'impunité presque absolue était acquise aux envoyés de la couronne. A côté de ces capitaines hardis, sans conscience, sans éducation, on envoyait des gouverneurs civils, des gens d'église et des moines. Entre ces employés de diverses castes, il y eut des guerres intestines qui nuisirent aux opérations militaires et la cour crut y remédier en envoyant un capitaine spécialement chargé des opérations militaires, Don Juan Rejon fut le premier chef, envoyé en 1478, pour s'emparer de Gran Canaria.

Ce Rejon, aussi bon soldat et administrateur qu'il était hargneux, difficile et de mauvais caractère, ayant heureusement débarqué et planté sa tente et sa bannière à l'endroit même où la capitale est établie aujourd'hui, fit élever une tour, un fort, quelques habitations et laissa les indigènes tranquilles, tant qu'il put vivre des ressources apportées par ses vaisseaux. Lorsqu'elles furent épuisées, il fallut vivre sur le Guancho, et chaque jour des expéditions étaient faites pour avoir du grain, des fruits, des bestiaux. Cela dura ainsi huit mois. Il partit alors pour Lanzarote, allant demander des secours à Herrera, car la cour d'Espagne l'avait complètement oublié. Pendant qu'il implorait de la charité d'Herrera un peu de pain, arrivait à la Gran Canaria don Pedro de Algava qui le renversa, le fit chasser, l'envoya en

Espagne. Trois fois Rejon revint devant l'île et débarqua avec des hommes, des chevaux, des vivres ; trois fois il fut victime de son caractère jaloux, emporté, vindicatif. Il se retira à la Gomère et y mourut.

Pedro Hernandez Cabron, devenu, après Rejon, capitaine des troupes, tenta, avec l'évêque Frias, une expédition plus considérable que les entreprises journalières de ravitaillement. Il fut battu par les Guanches qui lui tuèrent trente hommes et en blessèrent cent.

Chaque jour de nouveaux combats ! les avantages compensés comme les défaites, les deux forces diminuaient considérablement. La couronne n'envoyait plus de soldats, et les Guanches, qui venaient d'être décimés par une épidémie qui avait enlevé le tiers de la population, n'avaient presque plus de guerriers. Les hommes manquaient à ce point, qu'ayant quatre-vingts chrétiens prisonniers, ils voulurent les brûler ne pouvant pas les garder, car cela immobilisait des hommes propres aux combats.

Ils allumèrent un bûcher et les conduisirent liés au lieu du supplice ; là au pied du bûcher en flammes, un des chefs délia son prisonnier, tout étonné de se trouver libre ; les autres chefs en firent autant et les quatre-vingts soldats espagnols retournèrent au camp.

Noble race ! incapable de déloyauté ! elle devait périr nécessairement, l'autre race étant avare, féroce, impie.

Un nouveau gouverneur, don Pedro de Vera, arriva en 1480, c'était un brave comme ses prédécesseurs, mais plus téméraire ; dès l'arrivée il livra bataille, tua de sa main le chef guanche, d'un coup de lance donné du haut de son cheval. Avant de mourir, le vainqueur baptisa le vaincu, croyant lui donner ainsi la vie éternelle ; la bataille terminée, on l'enterra au lieu même où il avait été frappé.

Cependant à l'entour du camp de Palma, qui s'était agrandi depuis des années, vivaient cent à deux cents Guanches, hommes ou femmes, liés avec les soldats et qui servaient

aux approvisionnements. Don Pedro de Vera voulait, disait-il, réaliser une expédition à Ténériffe et embarquer, comme auxiliaires, des Canariens habitués aux armes, comme avait fait Béthencourt, qui s'était créé ainsi des soldats excellents, qui l'aidèrent beaucoup à Fuerteventura et au Maroc. Plusieurs consentirent et s'embarquèrent, accompagnés aux vaisseaux par leurs amis et parents ; mais bientôt tous ceux qui montaient les caravelles furent surpris de se trouver en marche ; le signal de départ n'avait pas été donné et cependant on gagnait la pleine mer ; y avait-il trahison ? Le lendemain ils perdirent Ténériffe de vue et comprirent qu'on les avait trompés ; en effet, on les conduisait en Espagne pour les vendre ! Ils commencèrent alors à démolir les navires préférant tous la mort. Les marins effrayés laissèrent porter et le vent les conduisit à Fuerteventura où ils les débarquèrent ; ils y restèrent.

On peut juger par ce fait de la richesse d'imagination des Espagnols pour dépeupler ces îles, qu'ils ruinaient ainsi nécessairement ; du reste ils suivirent ce même principe en Amérique ; on sait comment il leur réussit. Quand ils eurent fait des déserts de leurs possessions, ils régnèrent sur le néant. Heureusement il n'en est pas des îles comme des continents, les continents se dépeuplent tandis que les îles refont une population entière en cinquante ans.

Lorsque les Canariens eurent appris la ruse infâme qui avait enlevé deux cents des leurs, la guerre devint encore plus acharnée, et la position ne fut plus tenable pour les Espagnols. Vera changea ses batteries, il se porta de l'autre côté de l'île entre Gandar et Lagarte et là bâtit un fort ; il en confia la garde à une intrépide capitaine, Alonzo de Lugo, et revint à la ville de Palma ; il avait divisé l'attention et les forces des indigènes.

Cependant les Guanches apprenaient l'art militaire, eux aussi s'étaient retranchés à Tirajana et Vera dut aller les déloger ; il y perdit trente-cinq hommes et eut beaucoup de blessés.

Don Juan Rejon venait de mourir, laissant sa veuve doña Elvira de Sotomayor à la Gomera; elle partit pour l'Espagne où elle dénonça Herrera comme ayant trahi son mari; elle prétendit qu'à Lanzarote, Herrera non seulement avait refusé des vivres à Juan Rejon, ce qui était vrai, mais encore que Herrera et son gendre Hernan Perazza avaient voulu le faire périr à la Gomera, ce qui était bien possible. La veuve obtint en compensation une rente perpétuelle dont ses héritiers jouirent toute leur vie. Hernan Perazza fut jugé, condamné et fait prisonnier, mais le duc de Medina Sidonia obtint sa grâce, à la condition de se mettre à la tête de ses sujets gomérîtes et d'aller travailler personnellement à la conquête de la Gran Canaria. Hernan Perazza dut encore recevoir, avec sa liberté qu'il méritait si peu, une femme des mains de la reine. Cette femme était la belle Beatrix de Bobadilla qu'Alonzo de Lugo, devenu veuf quelque temps après, épousa à Ténériffe. Isabelle voulut débarrasser la cour de cette femme aussi méchante que belle, en la mariant au loin; elle n'avait pourtant encore que seize ans. Elle promettait. Nous allons voir qu'elle tint tout ce qu'elle avait promis dans sa jeunesse.

Hernan Perazza équipa quatre-vingts Guanches de la Gomère, son beau-père Herrera lui envoya quelques hommes et quelques chevaux de Lanzarote et il vint débarquer à Canaria avec sa troupe, au pied du fort Lagarte que commandait Alonzo Fernandez de Lugo.

Le roi d'Espagne avait ordonné l'embarquement de deux cents biscayens, qui arrivèrent presque en même temps, commandés par *Miguel de Mujica*. Le roi avait aussi ordonné que le maréchal de la gendarmerie de Séville, envoyât deux compagnies à cheval dont une d'arbalétriers, commandés par *Junqueras* avec cent cinquante arbalétriers à pied; *Santi Estevan* avec trente genets et *Cristobal de Medina* avec trente autres. C'était une armée!

Déjà, depuis quelques années, les Guanches, réduits à un

petit nombre, avaient abandonné les vallées et s'étaient retirés sur la montagne où il était plus difficile de les atteindre. Alors commença une guerre de chasseurs contre des fauves, guerre horrible qui dura bien longtemps. Souvent les Canariens vaincus, ou sur le point de l'être, se précipitaient du haut des rochers et se donnaient la mort, pour ne pas devenir esclaves. Souvent aussi ils accablèrent les Espagnols dans des gorges et les écrasèrent sous des pierres ; ils les amenaient sur les cimes, et les précipitaient dans l'abîme ; c'est ainsi que disparurent presque les deux cents biscayens et leur capitaine Mujica. Après cette défaite complète, le gouverneur de Vera ordonna la retraite et toute l'armée se concentra à las Palmas, à l'entour et à l'abri du fort.

Là, les soldats se reposaient tandis que de Vera, voulant porter un dernier coup décisif, appelait des hommes des quatre îles soumises. Enfin il put mettre mille hommes sous les armes ; les Canariens firent un dernier effort, mais évidemment ils allaient succomber, les femmes se précipitaient de douleur du haut des rochers, criant les mains levées au ciel *Atistirma! Atistirma!* — le nom de Dieu !

Encore aujourd'hui, ce ravin porte le nom de ravin des femmes.

Enfin il fallut se rendre. L'évêque Frias reçut les ambassadeurs, chanta le *Te Deum*, et le 9 avril 1483, le traité de paix emportant la *soumission*, fut signé par les chefs.

La Gran Canaria était conquise. Cette longue lutte de quatre-vingt ans est digne d'être chantée par un poète épique, les actes d'héroïsme y abondent, les actes infâmes y sont plus nombreux encore.

Ce poème épique a été fait pour la conquête de Ténériffe, par Viana, c'est un chef-d'œuvre ! Il est vrai que les Espagnols et les insulaires sont si insoucians de leur gloire que, malgré tout leur amour-propre et leur orgueil national, on ne trouve à acheter, ni aux îles, ni en Espagne, un seul exem-

plaire de ce poème rempli de beautés de premier ordre. Ingrate patrie! qui traduit et publie par milliers les œuvres de Paul de Kock, de Feval, et n'imprime pas ses chefs-d'œuvres!

Pendant ce temps la Gomère, dont tous les soldats étaient à Canaria, s'était soulevée. Maria de Bobadilla enfermée, n'osait sortir. Vera, avec quatre cents hommes vint à son secours, tout rentra dans l'ordre, mais Maria de Bobadilla exigea une punition, pour l'exemple. Voici ce qu'elle combina; ayant convoqué tous les insulaires à une fête d'action de grâce pour l'arrivée du gouverneur, elle fit fermer l'église quand elle fut pleine, faisant tous les indigènes prisonniers. Alors, les soldats à coups de hache ou de sabre, coupaient les pieds et les mains à la plupart; les autres, conduits au bord de la mer, furent noyés. C'était jouer serré. Ce jour-là Maria de Bobadilla fut heureuse.

Pendant *cela n'a pas porté bonheur aux catholiques*, dit Galindo, *car tous ceux qui firent office de bourreaux tournèrent à male-fin.*

Ayant appris que les Guanches de la Gomère, qui servaient à la Gran Canaria sous ses ordres, voulaient l'assassiner, le gouverneur Vera les prévint; il fit massacrer les hommes, et envoya les femmes et les enfants en esclavage; il y avait émulation entre lui et Maria de Bobadilla.

Vera fut mandé à la cour. En ce moment on était au plus fort du siège de Grenade. Vera, très habile, homme de guerre et peu scrupuleux, fut fait maréchal, servit dans l'armée royale comme tel et fut un de ceux qui s'emparèrent de l'Alhambra.

On envoya aux îles pour lui succéder *Francisco Maldonado* de Salamanque.

Le fils de Vera, charmant jeune homme qui résidait à la cour, avait fait des vers satiriques contre la reine, elle ordonna qu'on le fit prisonnier.

Ces vers rappellent le fameux quatrain

.

Les fleurs naissent sous vos pas,
Mais ce sont des fleurs. . .

qui fut payé par trente années de Bastille. Isabelle la Catholique aurait bien voulu en faire subir autant au poète, mais il parvint à gagner le Portugal.

Ne se trouvant pas là en sûreté, il se souvint de la dame de Gomère, Maria de Bobadilla, que son père avait sauvée quand elle était assiégée dans sa maison ; il s'embarqua et trouva un refuge auprès d'elle.

Ignorant le lieu de sa retraite, la reine avait promis que toute faveur serait accordée à celui qui livrerait le coupable versificateur... une discrétion ! royale !

Maria de Bobadilla n'y put résister.

Elle livra le fils de son sauveur ! c'était peu de chose, car déjà à ce moment elle avait fait pendre deux de ses amants et un gentilhomme.

Au lieu de le livrer tout simplement, elle voulut aller elle-même en Castille le remettre à la reine et exiger sa récompense, la tempête ne le permit pas ; le vaisseau qu'elle montait avec son prisonnier fut jeté sur Madère. Les Portugais reconnurent Vera, l'enlevèrent et le conduisirent en Portugal. Maria de Bobadilla avala sa honte et repartit pour la Gomère, elle pendit un quatrième personnage pour se consoler.

Plus tard elle épousa Lugo, le conquérant de Ténériffe, et mourut à la cour d'Espagne empoisonnée.

Nous verrons de quelle main.

CHAPITRE XVI

LA CONQUÊTE DE PALMA ET TÉNÉRIFFE

Alonzo de Lugo était un de ces nombreux capitaines qui prirent part en sous-ordre à la conquête de la Gran Canaria; nous l'avons vu, gouverneur du fort de Lagarte, commander les troupes de ce district. Soldat de fortune, l'île conquise, il demanda sa part. Il était marié avec Doña Béatrix Fonseca et avait deux fils, aussi la part qui lui advint fut des meilleures; ayant été alcade et gouverneur d'un fort dans l'île, pour ce motif encore, il était juste qu'il fût bien traité. En 1484, le roi d'Espagne régularisait ses donations.

Deux ans après, Doña Béatrix étant morte, don Juan Rejon, concessionnaire des îles qui restaient à conquérir, étant mort également et la couronne ayant repris possession nominale, il vendit soudain sa part Canarienne et alla demander au roi, la permission de conquérir pour le compte de la couronne, Ténériffe et Palma, les deux dernières îles encore insoumises de l'archipel.

Elle lui fut accordée.

Il fit des lors à Séville les premiers préparatifs, peu ou point aidé par la cour, occupée par la grande guerre contre les Maures de Grenade qui, dès lors, était au point culmi

nant, le siège de Grenade. Lugo avait déjà, sans grands résultats, dépensé le produit de la vente de ses terres ; il errait tristement par la ville, lorsque dans la cathédrale il vit venir à lui un vieillard, qui lui donna des doublons d'or plein les poches de son pourpoint, lui en promettant d'autres ; il lui sembla que cet or sortait d'un autel voisin, il se retourna... le vieillard avait disparu ! il crut ou feignit de croire que c'était saint Pierre qui lui était apparu, déguisé en vieillard respectable et riche ; il eut toute sa vie une grande vénération pour ce prince des apôtres. Il y avait de quoi, des raisons palpables. Mais ce n'était là qu'un manège de thaumaturge ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut aidé par les marchands de Séville et que ce fut d'eux, qu'il obtint l'or qui servit à équiper les navires et les soldats et qui suffit à tous les besoins ; l'intérêt est bien capable de faire des miracles.

Le jour de saint Michel Archange et le 29 septembre 1490, il plantait à l'île de Palma la royale bannière, il bâtit une redoute, s'y fortifia, fit des incursions dans l'île, soutint des combats avec des chances diverses ; enfin à la faveur des divisions des chefs de corps, il parvint à se rendre maître de l'île par la force, par la ruse, par des promesses, par de bons traitements et aussi par la terreur. Le 3 mai 1491, l'île tout entière fut irrévocablement soumise par une trahison. L'un des chefs, *Tanansa*, fut trompé par Lugo et lui servit d'instrument sans le savoir. Aussitôt qu'il fut maître de l'île, Lugo fit saisir des prisonniers destinés à l'esclavage et le premier qui fut pris, par son ordre, fut le chef *Tanansa* ; ce barbare, ce sauvage, ce Guanche, indigné d'une telle infamie, aima mieux se laisser mourir de faim que d'être vendu sur quelque marché d'Andalousie, d'Afrique ou de Portugal ; chose commune aux prisonniers de Palma, dit Galindo indigné. C'était déplorable, en effet ; vit-on jamais un peuple préférer la mort à la perte de la liberté ? — Il fallait être Guanche.

A peine maître, Lugo se prépare à la conquête de Téné-

riffe; il embarque ses meilleurs officiers et soldats, laisse garnison insuffisante à Palma et part. A peine débarqué, il apprend l'insurrection de Palma; ne pouvant quitter lui-même Ténériffe, il envoie un gouverneur, homme terrible, bien connu des rebelles, Rodriguez de Talavera, avec un renfort de quelques hommes; celui-ci parvint à apaiser l'île, et pour effrayer, punit la révolte par un massacre considérable. *Après quoi les insulaires restèrent paisibles!* dit le chroniqueur satisfait. Il le fallait bien! il restait si peu d'indigènes qu'on dut envoyer des Flamands quelques années après, pour repeupler l'île.

Alonzo Fernandez de Lugo, capitaine pour la couronne d'Espagne, débarqua au lieu même ou est aujourd'hui Sainte-Croix de Ténériffe, le troisième jour de mai 1493. Il nomma ce lieu Santa-Cruz, ce jour étant consacré sous ce nom dans le calendrier espagnol du temps; le nom indigène du lieu était *Agnasa*. Il était à la tête de mille hommes à peu près, certains auteurs ont dit huit cents.

Quelques jours après, les indigènes le respectant dans son camp et ne voulant pas venir à lui, il fit comme Mahomet, il alla aux indigènes. D'une seule marche il vint camper à la Laguna, sur le plateau où est aujourd'hui le couvent de *Gracias*. Le roi de *Guïamar*, le roi d'*Anapa*, celui d'*Adeje* firent décider un quatrième qui était roi de *Aboua*, à suivre la fortune du conquérant ou tout au moins à faire la paix avec lui. Plus tard ne pouvant se faire illusion sur la conduite de Lugo, ils lui restèrent soumis, mais alors ils avaient déjà reçu le baptême et trahi la patrie. Dans ces îles il n'y eut pas d'autres traîtres que les quatre rois ou chefs ci-dessus désignés. Don Alonzo apprit d'eux la position et l'état des forces de son redoutable adversaire, le roi de *Taoro*, qu'on nommait le mencey *Bencomo*.

Lugo recommença avec lui l'effet des promesses qui avaient réussi à Palma; il fit offrir au vieux chef: 1° le maintien de son rang; 2° la possession de ses terres; le tout sous

les conditions : 1° de conversion au catholicisme ; 2° d'hommage au roi d'Espagne. On sait ce que cachaient ces promesses : perte du rang, saisie des terres, conversion ou mort, esclavage ou servitude.

Une entrevue fut ménagée, Bencomo dit : « J'accepte la
« paix que vous venez m'apporter ainsi que votre amitié, ce
« sont des biens que tout le monde apprécie, et s'ils crois-
« saient sur mes terres j'en jetterais aussitôt au monde.
« Pour ce qui est de servir le roi d'Espagne je ne le connais
« pas ; pour ce qui est de changer de religion, je ne sais pas
« ce que c'est que de me faire chrétien ; du reste, je ne puis
« comprendre l'assujettissement vis-à-vis d'un autre homme,
« fût-il roi. Je suis né libre et je veux vivre libre. »

Ayant dit, il s'en alla dans ses terres.

Comprend-on cette insolence ? ce Bencomo, ce sauvage veut vivre libre ! ce langage était bien fait pour indigner les pères qui conseillaient l'armée. Ah ! si Bencomo avait connu les douceurs de la servitude, il n'eût pas ainsi parlé ! Excusons-le, il n'était ni chrétien ni latin.

De la Laguna, qui s'appellait *Aguera*, les Espagnols faisaient chaque jour des incursions en armes qui décimaient les deux armées, mais bien plus l'armée indigène. Les Espagnols poussèrent enfin jusqu'au royaume de Taoro, comprenant bien que Bencomo vaincu, les autres rois se rendraient aussitôt. Lugo, avançant un jour à la tête de ses troupes, vit devant lui une foule de Guanches armés ; c'était le frère du roi Bencomo qui avait été chargé d'attirer les Espagnols dans un endroit escarpé. Bencomo devait arriver à un signal donné et les prendre en flanc ou par derrière, avec trois cents hommes d'élite. Alonzo de Lugo tomba dans le piège. Lorsqu'il fut engagé dans les défilés, les hommes du frère du roi firent volte-face, tombèrent sur les envahisseurs et en tuèrent six cents sur huit cents qu'ils étaient en totalité. Lorsque Bencomo arriva sur le champ de bataille, l'armée espagnole était en pleine déroute,

et le vainqueur assis sur une roche dit à son frère : « Le « premier au combat, j'ai vaincu. J'ai fait mon devoir, que les « bouchers fassent leur métier de tueurs maintenant. Le « frère du roi n'est pas un bourreau... » Décidément ces Guanches avaient des idées incroyables, il fallait les détruire.

Pour le moment ils venaient d'anéantir l'armée catholique; ce fut là le tombeau de tout ce que Lugo avait emmené de meilleur. On appela ce lieu : le Champ de la tuerie, *Campo de la matanza*. Il est voisin de la Orotava, les naturels le nommaient *Arautapala*. Lugo jeté à bas de son cheval, d'un coup de pierre qui lui avait brisé les dents, fut sauvé par un boiteux, un excellent domestique, nommé Pedro Benitez. Lugo sauvé courut au rivage et pendant tout ce jour, naviguant sur la côte, recueillit les restes de son armée, à peu près deux cents hommes.

Ses forces détruites, rien n'était plus possible, Lugo se retira à la Gran Canaria ; il y fit des recrues et revint une seconde fois à Santa-Cruz de Ténériffe où, moins heureux encore qu'à sa première tentative, il dut se rembarquer presque aussitôt.

Décidément l'affaire prenait mauvaise tournure.

En rapport avec les armateurs de Séville, Lugo demanda de nouveaux secours. Fernando Palomare, Guillermo d'el Blanco, Nicolas Angelo, Mateo Viña, tels sont les quatre capitalistes de la première entreprise, comme de la troisième. On connut ces noms, lorsque, par acte notarié passé à la Laguna, un capitaine de Sainte-Marie, *Suarez de la Puebla*, fit enregistrer le pouvoir qui l'autorisait à se faire payer les maravedis d'or, que les quatre armateurs de Séville avaient prêtés au conquérant.

Le duc de Medina Sidonia envoya six caravelles, six cent cinquante hommes et quarante cavaliers montés ; Bartolomé *Estupinan* était commandant de cette force.

Doña Inez Perazza, veuve du seigneur de Lanzarote, avait

également envoyé des secours, et cette troupe était commandée par un Melian de Béthencourt son amant.

En somme, onze cents hommes d'infanterie, quatre-vingts de cavalerie et des marins armés, en nombre suffisant pour protéger un débarquement ou un embarquement en cas de retraite: telle était la nouvelle armée.

Le 23 novembre, Alonzo de Lugo débarquait pour la troisième fois à Santa-Cruz; les chefs guanches le voyant en force le laissèrent avancer jusqu'à la Laguna d'abord, puis jusque au domaine de Taoro. Quelques combats insignifiants furent au détriment des indigènes. Cette guerre d'embuscades dura peu de temps, assez cependant pour réduire à néant les forces guanches. Le 25 décembre, jour de la naissance du Christ, les Guanches tinrent conseil; ils n'avaient plus de soldats, ils envoyèrent des émissaires à Lugo.

« — Que voulez-vous, que prétendez-vous? nous sommes
« paisibles et vous venez troubler notre repos, nous tuer,
« nous faire prisonniers; nous, nous ne vous avons fait
« aucun mal.

« — Moi, dit Lugo, je vous aime beaucoup (il faisait traier les émissaires en souverain et les chargeait de dons),
« je vous aime, car je suis venu pour vous faire connaître le
« vrai Dieu; recevez le baptême et la protection de mes
« maîtres, les rois d'Espagne.

« — Eh bien, nous allons recevoir le baptême et nous verrons ce qu'est votre Dieu. »

Ils le virent bien et n'eurent pas longtemps à attendre!

Alonzo de Lugo fit bâtir un ermitage dédié à Notre-Dame de la Victoire, au lieu où il campait.

Les camps qu'occupaient les deux armées aux *Realejos* sont devenus aujourd'hui deux beaux villages. C'est là que se passa la scène qui clôtura la guerre. Le vieux chef Bencomo reçut le baptême... et le martyr, comme dit M. Berthelot. Cet homme héroïque, ainsi que six autres chefs de

l'île, n'avait envoyé des parlementaires que lorsqu'il vit les derniers braves qui l'entouraient épuisés par des combats quotidiens, décimés, ne pouvant se recruter, voués inutilement à la mort. Alors seulement il se rendit ; il ne pouvait faire autrement. Dès ce moment commença le pillage, et la dépopulation s'acheva. Condamnés au travail, embarqués sur les navires, vendus comme esclaves ou matelots, les insulaires commencèrent bientôt à apprendre ce chemin d'Amérique qu'ils parcourent aujourd'hui librement comme émigrants.

Pendant ce temps, les conquérants se partageaient la conquête. Le clergé eut la meilleure part.

Tant que Lugo fut en guerre, il montra de la ténacité, de la bravoure et une certaine intelligence de la situation que vint, hélas ! bientôt obscurcir une dévotion absorbante. Il fit établir une petite ville au port de Santa-Cruz, afin de pouvoir y défendre l'ouvrage provisoire destiné à protéger une retraite ou un débarquement ; cet ouvrage devint le fort Saint-Christophe.

Il comprit la position avantageuse de la Laguna, et y jeta les fondements d'une ville qui fut inaugurée le 26 juin 1495, le jour de saint Cristobal, et s'appela *San Cristobal de la Laguna*, à cause du voisinage d'une lagune d'eau de pluie.

Mais déjà la plupart de ses capitaines repartaient pour l'Espagne, tandis que d'autres plus aventureux allaient en Amérique tenter les grandes aventures. Nommé adelantado par la cour, autorisé à disposer des terres, Lugo ne sut pas satisfaire les ambitions légitimes de ses soldats et de cette façon empêcher le pillage et la destruction. Il donna aux moines sans compter. Il ne sut pas entourer la propriété noble de garanties suffisantes, et il craignit de donner aux soldats des terres qui ennoblissaient. Il n'administra pas. Il se laissa déborder par ceux qui remplissaient les charges qu'ils avaient reçues de lui, et quelques années après, dégoûté, triste, vieilli, il partait pour l'Amérique, où il allait

encore tenter de nouvelles aventures. Antérieurement, de retour à la Gomera, il y avait épousé en seconde noce, doña Béatrix Bobadilla, pour laquelle il avait un grand amour, cette créature d'une beauté angélique, qui avait fait pendre quatre ou cinq personnes, sous les prétextes les plus singuliers et trahi, livré, le fils du sauveur de sa fortune et de la vie de son premier mari. Les parents d'un de ces pendus demandèrent justice à Isabelle la catholique. Doña Béatrix Bobadilla, alors épouse de l'adelantado, accepta l'invitation de la sainte reine, vainqueur du Maure. Malgré les avis contraires de son mari, qui connaissant la reine, se garda bien de l'accompagner, elle partit pour l'Espagne. Elle trouva Isabelle à *Medina del Campo*; l'entrevue fut touchante; la reine la baisa, la serra sur son cœur, lui fit tant d'amitiés, que le lendemain matin on la trouva morte. *Empoisonnée on ne sait de quoi, ni comment*, dit la chronique.

Nous n'en savons pas davantage. La justice de Dieu ou de la reine était passée par là; il est permis de choisir.

L'adelantado ayant institué pour administrateur et pour représentant Hernando Truxillo, pour *alcalde mayor* Francisco Gorbaran, pour juges, Francisco Albornoz et Juan Badajoz, notaire Alonzo de la Fuente, partit pour l'Amérique avec quelques soldats. Les gouverneurs qui lui succédèrent furent : Baldespina, Mejias, Castellano, Fernandez, Benitez, Geronimo de Valdes. De ces six personnages descend presque toute la noblesse insulaire.

Le titre d'adelantado sous lequel on désigne toujours don Alonzo de Lugo, demande une explication. Beaucoup d'Espagnols seront heureux de la trouver ici, car il en est beaucoup qui ne connaissent pas la valeur réelle de ce mot.

Adelantado signifie homme qui précède, qui a été préféré à tous les autres, au dessus desquels il est placé par le roi. Du temps des Latins on disait : *præfectus provincie*. L'adelantado est envoyé par le roi pour être au dessus de tous dans la province et même investi du droit de connaître des ap-

pels des alcades des plus grandes villes. (Extrait de la *Secunda Partida*, art. 4, loi 22.)

Et ailleurs : l'adelantado sera appelé aussi : *Præfectus legionis*, ou capitaine général.

Ailleurs encore : l'adelantado pourra être : *præfes concilii*, ou président du conseil de province.

En Aragon, l'adelantado est *sobrefuntor*, président de la junte ; il est même *almirante*, amiral.

Lorsqu'on publiait un édit, la formule était : *le roi et l'adelantado ordonnent*, etc., etc. Dès le début, ce titre ne fut confié qu'aux plus illustres. Mais la longue lutte contre les Maures avait nécessité la création d'un grand nombre de ces charges et chaque gouverneur civil de province eut son adelantado ; enfin cette charge toute militaire devint une sinécure dont on revêtit, avec 600 maravédís pour droits, le grand chancelier du royaume, puis l'envoyé chargé d'administrer la justice dans les provinces de terre ferme reconquises. Dans les îles, l'adelantado représentait le roi dans toutes les affaires civiles, militaires, judiciaires. Le pouvoir religieux seul resta exclusivement aux prêtres.

C'est ainsi que fut administrée la province des Canaries jusqu'à Charles III.

Salazar de Mendoza a prétendu que cette charge existait avant le roi saint Ferdinand, 1250. Nous pensons que c'est une erreur. Les comtes et les marquis gouvernaient antérieurement les provinces et défendaient les *marches* au nom du roi. C'est sous Ferdinand que les comtes ayant été supprimés, les adelantado surgirent en grand nombre et les remplacèrent.

Que la lance nourrisse qui la tient, telle était la devise de l'adelantado Alonzo de Lugo ; triste devise ! Soldat heureux, il vécut de la lance. Adelantado, sa gloire s'éclipse et disparaît dans l'indécision du commandement civil ; il fut le jouet des moines et de ses commis comme de ses lieutenants ; son caractère était sombre, sa parole rude, son vi-

sage chagrin; après avoir perdu sa première femme, son cœur fut brisé par la mort de Bobadilla, indigne de l'amour d'un homme de valeur; n'ayant jamais su s'attirer l'amitié des hommes, poussé par une sorte d'instinct d'aventurier, il endossa encore, quoique vieux, le harnais du soldat et partit désespéré pour l'Amérique, où, malgré tout son courage, il ne put parvenir à se faire un nom glorieux. Il avait la valeur du soldat et le fanatisme du séide; la force d'âme dans les revers militaires, la faiblesse de l'esprit et du cœur dans les choses de la vie intime ou politique; en somme, il fut au dessous de sa mission.

Telle est l'opinion que nous nous sommes formés du conquérant de Ténériffe d'après les mémoires des chroniqueurs et l'étude des faits.

Dévastées, incultes, dépeuplées, livrées aux convoitises les plus effrénées, les îles étaient perdues. Ce qui sauva les Canaries et les rendit prospères, ce fut une puissance inouïe de reproduction propre à toutes les îles, mais plus particulièrement aux îles africaines; la fécondité y est si prodigieuse que la population y croît en proportion géométrique. La nature, plus forte que l'aveuglement, la sottise ou la barbarie des conquérants, a réparé leurs fautes et leurs crimes. Encore une fois le dieu des Guanches, a vaincu!

CHAPITRE XVII

L'ÉMIGRATION ET LA GRANDE PÊCHE

Presque toutes les îles Canaries, dont le territoire est restreint, fournissaient, il y a vingt ans, un contingent considérable à l'émigration; depuis quelques années il y a une diminution considérable dans le nombre des émigrants.

On ne saurait croire avec quelle impatience, autrefois, les émigrants attendaient un navire pour les Antilles. Ils partaient par centaines et revenaient par dizaines, tant la terrible fièvre jaune est affamée d'émigrants; aujourd'hui ils partent par dizaines tout au plus. C'était surtout vers la Havane que les *Isleños* se dirigeaient. — C'était l'Eldorado. — Cinq pour cent à peu près revenaient riches; vingt pour cent gagnaient quelque argent; alors, dévorés de nostalgie, ils retournaient vers les îles qui leur étaient si chères; peu de temps après ils repartaient, regrettant ce qu'ils avaient laissé.

On estime à la Havane que les Canariens sont probes, actifs, intelligents, et ce jugement, que tous les voyageurs confirment, est réellement mérité. Aussi dès l'arrivée trouvent-ils à s'employer. Alors, par un système d'économie

qu'on pourrait taxer d'avarice, ils forment le noyau qui doit leur servir à se rendre indépendants, quittent le service et se livrent avec fureur au commerce. Le jeu, qui est la passion de la classe oisive, se transforme dans la classe ouvrière et devient un amour effréné des opérations commerciales aléatoires; ils supportent la bonne comme la mauvaise fortune héroïquement, doublent l'enjeu ou rentrent en service. C'est ainsi que quelques-uns ont fait de véritables fortunes.

On nommait *indianos* ou *indios* les émigrants de retour. Dès le début on les trouvait vêtus en bourgeois, fumant imperturbablement leurs *puros*, mais peu à peu cette petite morgue disparaissait et ils reprenaient la vie des Canaries, avec un plus d'aisance qu'autrefois ou repartaient.

Parmi les diverses îles, celle de Palma fournissait le plus grand nombre d'émigrants; s'il en part encore quelques-uns, cela tient au manque de terre propre à la culture et à une sorte de tradition; les habitants de la Havane appellent de préférence les hommes de Palma. Ceux-ci, lorsqu'ils ont gagné quelque chose, envoient à leurs parents des avances pour venir les rejoindre; il résulte de ce double fait que les habitants de l'île de Palma ont, sur ceux des autres îles, des avantages importants, dont le moindre n'est pas de trouver, en arrivant à Cuba, du travail, des amis, des parents.

Autrefois, lorsque les bateaux arrivaient de Cuba, il y avait foule sur le môle : combien sont-ils? que rapportent-ils? voici les riches, voilà ceux qui reviennent pauvres comme devant. C'était un attrait que ce débarquement, ou mieux une attraction puissante; aujourd'hui ce spectacle a presque pris fin. Cependant les nécessités du commerce et les hauts salaires attirent encore à la Havane, cette riche colonie, la plus riche du monde peut-être, que rien n'a pu ruiner, ni les plus terribles fléaux physiques, ni les capitaines généraux, bien plus dangereux encore. La Havane exerce toujours une sorte de fascination et attire quelques

insulaire. C'est un bien, dans ces proportions restreintes, car cela donne aux Canariens l'aplomb, que l'habitude des voyages et les dangers surmontés donnent toujours ; cela excite les désirs, double les forces et entretient une sorte d'activité, de va et vient qui est la vie ; vie nécessaire, surtout aux îles où l'aspiration au repos est la tendance générale. La pêche sur la côte d'Afrique est encore un stimulant utile en même temps qu'une industrie productive. Nous allons le montrer.

Les bâtiments employés à la pêche, dit le capitaine anglais George Glas, sont au nombre de trente ou trente-cinq, montés chacun par quinze à trente hommes, selon le tonnage. L'île de Palma en équipe trois ; l'île Ténériffe, quatre ; la grande Canarie possède tous les autres, sauf un ou deux, peut-être.

L'armateur fournit le sel et le biscuit. Les matelots doivent avoir tous les ustensiles de pêche et embarquer aussi pour leur compte, du vin, de l'huile, du piment, du poivre rouge, de l'eau-de-vie, des oignons.

La pêche se fait à la part. La somme nette des produits, déduction faite du prix d'achat du sel, du biscuit, est répartie ainsi :

- Deux parts pour le patron ;
- Une part pour chaque matelot ;
- Demi-part pour chaque novice ;
- Quart de part par mousse.

La part du navire est basée sur sa capacité.

La pêche se fait du cap *Noun* au cap *Blanc*. C'est un littoral presque désert, où vivent éparses, quelques tribus d'Arabes qui n'ont ni bateaux ni pirogues. Les pêcheurs n'ont donc rien à craindre des habitants, les Marocains de nos jours, n'étant pas navigateurs, n'oseraient s'engager au sud, encore moins en pleine mer.

Au printemps et en été, la pêche se fait dans le nord ; en automne et en hiver, dans la direction du cap Blanc, au

sud. Les pêcheurs suivent ainsi les migrations des poissons, dont l'habitude leur a fait connaître la loi.

On pêche d'abord des poissons d'appât, à une demi-lieue de la côte, puis on gagne le large et on procède à la grande pêche.

Après avoir éventré et séché le poisson, on lui coupe la tête et les nageoires, on le presse, le comprimant pour l'égoutter, puis on le sale et on l'entasse dans la cale. Ce poisson ne se conserve pas plus de deux mois. Si les pêcheurs le lavaient et salaient une seconde fois, comme on fait à Terre-Neuve, ils le conserveraient six à sept mois, au moins. Si, d'un autre côté, ils avaient des établissements sur les rivages africains, s'ils pouvaient y sécher le poisson au soleil et aux brises sèches comme aux Loffoden, ils pourraient ainsi épargner du sel, ou même s'en passer tout à fait; c'est ainsi qu'on pratique en Norwège. Ici nul progrès.

Les bâtiments qui servent à la pêche sont des brigantins étroits à l'avant et à l'arrière, mais au ventre bien arrondi, afin de pouvoir supporter les fortes brises. Les vents alisés, qui règnent constamment sur ces côtes, exigent de l'embarcation une grande résistance. Ils portent un petit hunier à l'avant et ne bordent qu'un simple foc et cependant il en est qui, en douze jours, font quatre cents milles en louvoyant.

Ils débarquent une partie de leur cargaison à la Ciudad de las Palmas, à la Gran Canaria, puis portent le reste à Santa-Cruz de Ténériffe. Le prix du poisson salé varie de 3 à 5 sous la livre. Le fonds de leur cargaison est la *Grande-Brême*.

Les bâtiments de pêche font huit à neuf voyages par an. Ils pêchent dans certaines saisons des morues en abondance; elles sont préférables à celles de Terre-Neuve.

En somme, trente à trente-six navires employant huit cents à mille matelots, mousses ou patrons, approvisionnent le pays de cent soixante mille quintaux de poisson salé. C'est un résultat très considérable, proportionnellement même à la grande pêche de Terre-Neuve.

M. Berthelot, pêcheur émérite, auteur d'un livre sur les grandes pêches, et qui publie en ce moment un nouvel ouvrage sur les migrations des poissons, livre plein d'aperçus nouveaux, M. Berthelot croit que les produits de cette pêche seraient encore plus considérables, si les instruments employés étaient meilleurs. Il croit également que des navires d'un plus fort tonnage donneraient lieu à des économies, évitant ainsi les voyages trop multipliés. Enfin, dit-il, la méthode de salaison est tout à fait défectueuse. « Entrant dans une voie d'améliorations, les pêcheurs pourraient accroître leurs résultats, multipliant leurs moyens d'action. La côte est plus poissonneuse que celle de Terre-Neuve, et trois cents navires pourraient y pêcher sans y faire pêche insuffisante. »

Malgré leur imprévoyance habituelle, les pêcheurs canariens se glorifiaient encore, il y a dix ans, de n'avoir pas perdu de navire. Depuis plus de deux siècles ils s'aventurent gaiement sur cette mer qui les nourrit. Si le patron a une boussole, c'est pour la forme, il la tient enfermée dans un coffre. Toutes les petites embarcations sont sans habitacle, les marins y dorment étendus sur le pont, et les agrès sont toujours dans un état pitoyable; ils naviguent avec une audace étonnante et sont toujours prêts à la manœuvre, sachant se créer des ressources, se tirer d'affaire dans les gros temps les plus difficiles; la tourmente passée, ils dorment tranquillement.

Aussitôt que le poisson fut devenu dans les îles un aliment de première nécessité, les maires établirent une taxe dans les marchés. Ce mode barbare a failli tuer cette industrie, car il faudrait plutôt des primes pour les bonnes espèces pêchées. Le poisson salé se consomme dans les campagnes, le poisson frais ne se vend que dans les villes; le peuple en fait trop peu de cas.

Après la grande pêche, la petite, la pêche de nuit en canot. Les pêcheurs de Sainte-Croix et du Puerto, *chicharreros*,

du nom du poisson favori de l'île (espèce de maquereau), pêchent aux flambeaux pendant la nuit. Des faisceaux de bois résineux ou de fortes lumières, attirent le *chicharro*. Tous les bateaux illuminés se placent sur une seule ligne ou en carré oblong, et du haut des falaises l'aspect en est singulier.

Depuis deux cents ans, rien n'est changé dans l'industrie de la pêche et la routine règne despotiquement. Il faudrait faire progresser cette industrie, car on y trouverait bénéfice et amélioration physique et morale pour tous.

En outre de la grande pêche et des chicharreros, il y a encore des pêcheurs à filets sur les côtes. Nous trouvons, dans une statistique, trois cent quatre-vingt-neuf navires de pêche grands ou petits. Comme d'un autre côté, il est positif qu'il n'y a pas au-delà de trente-cinq navires de 100 à 400 tonneaux pour la grande pêche, il y aurait donc trois cent cinquante navires pour la petite pêche à l'entour des sept îles. Alors, le mot *navire* est impropre, ce ne sont que des *embarcations*. Dans cette même statistique, nous trouvons deux mille quarante-deux matelots pêcheurs pour les trois cent quatre-vingt-neuf navires de pêche; or, si les trente-cinq vrais navires en occupent un millier, il ne reste plus que mille à onze cents pêcheurs pour trois cent cinquante bateaux de pêche. Ce sont bien des *embarcations* montées par deux ou *trois hommes au plus* et non des *navires*. Nous sommes portés à croire qu'il n'y pas trois cents canots occupés à la pêche; ce chiffre est exagéré, à moins que ces pêcheurs ne se livrent à la pêche que de temps en temps. Le marché au poisson de Santa-Cruz témoigne d'un produit à peine correspondant au résultat que trente embarcations journallement employées pourraient obtenir. Il nous a été impossible de fixer ce point important.

LA CASA FUERTE.

La partie méridionale de l'île, la bande du sud, c'est ainsi qu'on la désigne aux Canaries, est une dépression lente et successive de la Sierra, située à l'opposite de la bande du nord-ouest qui tombe à la mer plus perpendiculairement. La végétation est plus rare dans cette zone, la chaleur beaucoup plus grande et les eaux peu abondantes. La roche est effritée, triturée et le sol y est peu propre à la culture. Les vents du nord-est enfilent toute cette bande et y règnent despotiquement jusqu'à dessiccation complète; c'est là le grand empêchement aux progrès de la culture. Quelques rares vallées sont plus fertiles, celle d'Adeje, par exemple; un torrent l'arrose tant bien que mal. Cette partie du territoire était le fief du prince, chef ou mencey *Abitocarpe*.

Lorsque par les soins du conquérant, les terres furent divisées entre ses officiers, ce vallon échut à un capitaine qui transmit ou vendit ses droits à la famille des *Ponte*. Les nouveaux seigneurs obtinrent le droit d'ériger cette terre en majorat et ils construisirent la *Casa Fuerte*, ou château fort, avec un manoir y attenant. En 1657, le seigneur s'intitulait *Don Juan Bautista de Ponte Fonte y Paxes*; il avait droit de potence et autres prérogatives aussi considérables, tandis que sa terre n'avait que quelques arpents. La bourgade de cinquante feux fut érigée par le roi, en *ville*. Puis le domaine d'Adeje s'agrandit par acquisition et aujourd'hui le petit bourg, devenu grand, possède près de deux mille âmes. Un haras de chevaux andalous y a été établi, il y a trente ans. *Quantum mutatus!* l'abolition des majorats a passé par là.

En 1676, le puissant seigneur fut fait marquis d'Adeje, ce qui fit *Don Juan Bautista de Ponte Fonte y Paxes, marquis d'Adeje*, bientôt après comte de la *Gomera*, et seigneur de

Hierro, ce qui allongea son nom d'autant. Mais, voilà qu'un beau jour, une union avec les *Belvis Moncada* vint ennoblir encore le propriétaire de ce petit apanage. Trop noble décidément pour vivre en ce noble manoir, les descendants vinrent à Madrid et un lieutenant châtelain fut nommé pour les remplacer sur lieu.

Aujourd'hui, comme bien l'on pense, ce majorat est éteint comme les autres et le morcellement a déjà commencé.

Maintenant que nous connaissons les propriétaires, examinons la cage d'un oiseau si longuement dénommé. Le château fort n'est qu'un plate-forme bastionnée de quelques mètres, avec une tour lilliputienne. Le tout placé en avant du bourg sur un petit plateau. Quatre hommes s'en empareraient aujourd'hui et un coup de canon, même au beau temps de sa jeunesse, eût renversé la tour sur le bastion. Pour être juste, cela donne au vallon un aspect pittoresque et divertissant. Une échelle fait fonction de pont-levis.

On entre dans la citadelle par une pièce noire, éclairée seulement par deux meurtrières, on soulève une trappe, on monte quelques degrés et l'on est sur la plate-forme. Quatre canons pour rire, comme en ont les caboteurs, sont braqués du côté de la mer et tuent..... le vide, imperturbablement, depuis trois ou quatre siècles. Avec cela on prétendait arrêter les Barbaresques, qui ne vinrent jamais, le pays étant trop pauvre. Le pied de la tour offre un espace de quelques mètres carrés de surface.

Maintenant nous voici dans la salle d'armes. Là des arquebuses de trois mètres de hauteur, de vingt-cinq livres de poids; des fusils à mèche, à rouet, démontés; quelques hallebardes, des épées de deux mètres, des cottes de maille, enfin tout un arsenal de bric à brac vulgaire. Quelques bonnes pièces furent envoyées, dit-on, à Santa-Cruz, pour figurer au carnaval et ne sont jamais revenues au bercail. La noble bannière dort dans un coffre, et les rats en ont fait un criblé; déployée, elle tomberait en poussière. Tout cela

était visible il y a quelques années ; aujourd'hui de tant de merveilles il ne reste presque plus rien.

La garnison se composait *de droit* d'un sergent et de huit miliciens canonniers que, par décret spécial, *on dispensait de tout service*, mais toujours désignés et inscrits avec soin, comme s'ils devaient servir un jour.

Malgré le comique de ce château fort et son importance absolument négative, les seigneurs d'Adeje s'intitulent gouverneurs perpétuels de la Casa Fuerte, et le titulaire *marques de Belgira*, grand d'Espagne de 1^{re} classe, tient à ce titre ; il vaut tout autant que bien d'autres.

A côté de la citadelle s'élève la prison ; c'est une casemate de quelques mètres où les vilains passaient jadis de vilains quarts d'heure.

Le manoir est adossé à la citadelle. Une grande cour est au centre, dont le pourtour est un dédale de logements inconfortables, une enfilade de pièces impropres à tout service ; dans le bas, écuries, caves, greniers. Quelques boiserie, quelques chaises assez pauvrement sculptées, un reste de peinture sur un panneau, une frise dédorée, démontrent que jadis ce lieu fut habité. Dans la salle à manger, les chaises sont à colonnes torses, pesent 50 livres, et quelques portraits de famille, plus hétéroclites les uns que les autres, égaient les murailles.

M. Berthelot vit, il y a trente-huit ans, sur les murs du salon, quelques tableaux, œuvres de moines dominicains, dans de riches encadrements.

C'est dans une pièce à côté de cette salle que fut trouvé ce que le père Viera appelle le *trésor des Canaries* : quatre grandes armoires remplies de documents précieux sur la famille et par contre sur l'histoire des temps primitifs de la conquête, à laquelle les seigneurs prirent part.

« J'aime mieux, dit M. Berthelot, m'exposer à trouver
« des incrédules, qu'à copier la page entière de trente-deux
« lignes in-quarto, qui ne contient pas tous les noms de la

« famille, car, quelques-uns débordent sur la page suivante ;
 « titres et qualités, seigneuries, marquisats, baronnies, tout
 « cela à la fois, sur terre, sur mer et même en Portugal ! dé-
 « coré de tout ce qui pouvait alors servir de décoration, pa-
 « tron général et UNIQUE de la Candelaria, adelantado mayor
 « de la Nouvelle Galice, deux fois grand d'Espagne de 1^{re} classe,
 « gentilhomme en exercice, écuyer, arbalestrier, grand veneur,
 enfin, quarante lignes ! Nos neveux n'y croiront pas, et
 pourtant c'est de l'histoire.

Victor Hugo a dit quelque part que les Espagnols re-
 çoivent plus de noms à leur baptême, qu'ils n'auront de
 doublons dans leur poche à leur mariage ; il a raison. Tout
 le monde connaît l'histoire de cet hidalgo espagnol qui,
 arrivant de nuit à Milan, frappait à la porte d'une auberge :

— *Chi va la ?*

— *Amigo.*

— *Chi è ? Qui êtes-vous ?*

— *Don Juan Christobal de la Fuente y Zuniga de Andujar
 Casanueva y Veragna y...*

— *Basta, basta ! Assez, assez ! il n'y a pas ici de logement
 pour tant de monde !*

C'est dans tous les almanachs et cependant, tout invrai-
 semblable que cela puisse paraître, on vient de voir que c'est
 vrai.

Le Français, peuple latin, essentiellement amoureux de
 distinction tout comme l'Espagnol, offrent cette singula-
 rité que parmi ses dignitaires, quelques-uns au moins ont
 pour caractère distinctif la débonnairété : exemple le roi
 d'Yvetot. En deçà des Pyrénées on fait assez bon marché du
 titre, mais outre monts, c'est différent, il y reste encore
 trace aujourd'hui, de la superbe, de l'orgueil de caste, mal-
 gré des exceptions de plus en plus nombreuses.

Nous avons vu des grands d'Espagne et des nobles dans
 les îles, polis, affables, bien élevés, instruits, quelques-
 uns sont à la tête du progrès agricole et politique. Ils riront

eux-mêmes en lisant ces pages, qui font revivre, pour divertir un peu le lecteur, un souvenir du bon vieux temps.

Quelle belle existence dut mener, dans ce château fort, le lieutenant châtelain ! Quelle charmante plaisanterie que ces canons impossibles, ces armes inutiles qui jamais ne partirent ! De quel délicieux point de vue l'on jouit, de cette bicoque orgueilleuse qu'un géant eût cependant détruit d'un souffle ! Quelle plaisante armée que ces huit paysans dispensés du service !

Sachez, messieurs, que là-dedans,
On n'entre plus depuis longtemps.
Le gouverneur de cette roche,
Retournant en cour par le coche,
A, depuis environ cent ans,
Emporté la clef dans sa poche.

Malgré don Quichotte, ce reste de chevalerie ridicule, que les mœurs progressives ont fait disparaître peu à peu, vivait encore là il y a cinquante à soixante ans. Châteaux, manoirs et forteresses, canons et hallebardes, seigneurs, moines et barbiers, vous êtes bien morts. Il était temps ! L'Espagne respire, la caricature s'efface, la nation sérieuse s'affirme et veut progresser. La noblesse poussera-t-elle au progrès au lieu de l'enrayer ? elle est instruite et devrait comprendre que l'Espagne marchant aux abîmes, son intérêt lui fait un devoir de sortir de la voie despotique et cléricale suivie par le gouvernement actuel.

L'Espagne vient d'en sortir, par un effort national.

Y retombera-t-elle?... C'est le secret impénétrable de l'avenir, mais ses mœurs, son passé, ses divisions actuelles présagent des luttes prochaines ; pourtant, espérons,

En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel... ou de la terre !

CHAPITRE XVIII

GUANCHES — MŒURS, USAGES

Les îles canariennes, comme celles de Madère et du cap Vert, étaient connues des peuples anciens ; des faits irrécusables, cités çà et là dans notre étude, prouvent que les nécessités de l'esclavage ou les intérêts commerciaux y conduisirent aussi des Européens. Dès l'antiquité, Africains, Asiatiques, Syriens, Carthaginois, Romains y avaient enlevé des produits, et pendant tout le moyen âge les Barbaresques, les Espagnols, les Portugais exploitèrent ces îles qui se repeuplèrent, en vertu d'une faculté de reproduction extraordinaire qu'on y remarque encore de nos jours. Ces marchands d'esclaves et ces négociants se cachaient à l'envi la source où ils puisaient leur cargaison de bétail humain ou leurs marchandises, et le silence le plus profond planait sur cette malheureuse race insulaire. L'île Madère, plus rapprochée d'Espagne et de Portugal, plus accessible, habitée certainement vers les premiers siècles de notre ère, étant déjà dépeuplée vers 1300, tenta dès lors beaucoup moins la cupidité, et à l'époque des conquêtes, sa possession ne fut recherchée que pour sa richesse en bois, en plantes tinctoriales et médicinales. Hierro et la Gomera,

plus petites que les autres îles de l'archipel canarien, étaient déjà, vers 1500, quasi dépeuplées. Fuerteventura Lanzarote, étant plus près des côtes, avaient été encore plus exploitées par les trafiquants d'esclaves ; Portugais et Espagnols, les Marocains comme les Barbaresques d'Alger, de Tunis et de Tripoli, tous héritiers des traditions antiques de servage et d'ilotisme, y avaient puisé largement, ramenant aux bords méditerranéens, pour ramer sur leurs galères ou cultiver leurs terres comme *fellahs*, ces malheureux insulaires.

Lorsque les conquérants s'établirent dans les îles, ils y trouvèrent une race superbe, héroïque, d'une bonté admirable, inégalement répandue sous le rapport de la densité de population, mais composée d'hommes d'une même race, parlant un idiome variable, très facile à ramener à l'unité. Ces insulaires étaient les Guanches.

Qui étaient-ils ?

Écoutons les récits des premiers historiens, tous prêtres catholiques.

Assyriens audacieux, étaient-ils du nombre de ceux qui édifièrent la Babel superbe et que Dieu dispersa *jusqu'aux îles inhabitées*, dans la direction de la Lybie (Afrique ancienne), comme le rapporte Joseph (chap. x, *Antiq.*) ?

Israélites, faisaient-ils partie de ces dix tribus que le roi Salmanazar fit captives, *et qui passèrent en Afrique sous le roi Ezechiel*, ainsi que le rapporte la Bible (liv. IV, *des Rois*) ?

Faut-il admettre la tradition d'Esdras (liv. IV, chap. xiii), qui rapporte leur migration vers l'ouest ?

Faut-il croire, comme on a été jusqu'à le prétendre, prenant au pied de la lettre ce chapitre d'Esdras, que les tribus d'Israël, ayant mis un an et demi pour se rendre à leur destination, elles allèrent nécessairement en Amérique ? A sept lieues par jour, il faudrait exactement ce temps pour atteindre la Nouvelle-Espagne, le Mexique, *par voie de terre*.

Les prêtres espagnols prétendirent trouver aux îles des

populations israélites, que Dieu y avait envoyées, afin d'être converties par eux à la foi catholique!

Les grandes preuves invoquées à l'appui de cette hypothèse sont tirées de quelques mots se rapprochant de la langue hébraïque et de l'existence d'une tribu d'*hopeangos*, mot dont la traduction est *circoncis*. Or, la circoncision étant inconnue des Guanches, et les mots de langue hébraïque qui s'y trouvent n'ayant aucune valeur caractéristique, rien n'autorise les suppositions précédentes, à moins qu'on n'admette que la circoncision, après avoir été pratiquée aux îles, était tombée en désuétude.

A notre avis il est bien plus logique de voir dans le soin des pères catholiques de tout rattacher au petit royaume d'Israël, un profond calcul de l'Église tendant à détruire toutes les traditions et les croyances, qui pouvaient donner à une autre race une origine plus ancienne ou une importance supérieure. En faisant le vide autour d'Israël, ils sont parvenus à faire croire aux ignorants qu'Israël était la source unique d'où le monde était sorti. Profitant de la tradition d'une terre atlantide, ils n'hésiterent même pas, à faire peupler l'Amérique par les tribus captives de Salmanazar, et à peine fut-elle découverte, ils expliquèrent la population de cette partie du monde (dont Rome, toujours inconséquente, venait de nier l'existence), par l'ancienne Atlantide, immense pont submergé après le passage des Hébreux.

Si ces puérilités prêtent à rire, il n'en faut pas moins y trouver la confirmation de la croyance universelle en une terre à l'ouest de l'Afrique des anciens, à l'existence de cette Atlantide tant controversée.

Lorsque Rome toute-puissante eut asservi le nord de l'Afrique, de l'Abyssinie au cap Noun, il y eut en Mauritanie une grande révolte et le proconsul romain fut assassiné, ainsi qu'une foule d'agents de la métropole. Le sénat résolut de tirer vengeance de ces meurtres et de punir cette rébellion.

Une armée formidable envahit la Mauritanie ; les insurgés vaincus, les plus coupables furent mis à mort, puis les Romains chargèrent de chaînes ceux qui avaient secondé les rebelles et les fit conduire au bord de la mer ; on les embarqua pour les îles Canaries avec des moutons, des chèvres et quelque nourriture, après leur avoir préalablement coupé la langue à tous, afin qu'ils ne pussent dire qu'ils avaient, même pour un instant, triomphé du peuple romain.

Il est fâcheux pour cette fable catholique que ce fait ne soit constaté par aucun historien, le père Abreu Galindo, qui le rapporte, dit l'avoir lu dans un *grand livre* qui n'avait ni commencement ni fin, très vieux et usé qui se trouvait dans la bibliothèque de l'église Sainte-Anne, à las Palmas.

Quelle autorité accorder à un livre qui n'a ni tête ni queue, que personne n'a vu, si ce n'est celui qui l'invoque ? Ce livre précieux n'existe plus, d'ailleurs il n'a jamais existé que dans l'esprit d'Abreu Galindo. Cet écrivain catholique avait la foi aveugle, tant estimée des dévots. Il affirme que les habitants des îles sont originaires de Carthage, pays qu'on appelait : *Terre des païens*. Cependant, dit-il, il ne faut pas croire que les premiers insulaires étaient païens, car s'ils étaient venus de la terre des païens, c'était de la province la plus éloignée du royaume carthaginois touchant à la Mauritanie. Il est cependant difficile d'admettre, sans une *grâce d'état*, que la province la plus éloignée d'un pays ne fait pas partie de ce pays. Il eût été peu convenable d'appeler païens des gens si soumis, si humbles, si doux, qui travaillaient si bien pour les prêtres ; les traiter de païens, suivant l'acception du mot à cette époque, c'eût été leur faire injure, ils n'auraient pas compris les deux mille ans de distance, ni le mot païens que Galindo fait venir de *Pago*, fils de Didon, tandis que d'autres le font venir de *Pagus*, Pagi, Pagani, gens des champs, hommes de la terre. Si Galindo évite un inconvénient, il tombe dans un autre, de Carybde en Scylla ; les voilà Maures ! *Mais que les insulaires ne croient*

pas, dit Galindo, que je les dise pour cela infidèles et sectateurs de Mahomet? Non, car on sait que Mahomet date de 588 après Jésus-Christ, tandis que les insulaires existaient déjà du temps de Pline, contemporain de Tibère. Cette explication, les insulaires la comprirent-ils, eux qui n'avaient pu comprendre l'explication identique appliquée à la qualification de païens? Il termine ainsi :

« Comme toute la création dans les cieux comme sur terre
 « est sujette à la volonté de Dieu, quand je traiterai de la
 « nature et des inclinaisons de la race guanche, je les re-
 « garderai comme des corps inférieurs faits pour servir, parce
 « que la divine volonté s'est exercée dans ce sens sur leurs
 « âmes et les a faites pour la servitude, de même que cer-
 « tains astres exercent leur influence sur d'autres, etc. »

Nous avons le droit divin en matière de gouvernement, une plaisanterie qui trop longtemps a été à la mode, ceci en est la conséquence, c'est le droit divin de la servitude : *soyez soumis à César, Dieu l'a voulu, soumettez-vous*. Il ne faut pas s'étonner, des stupidités pareilles gouvernant les hommes depuis des siècles, de voir les peuples dans l'état d'ignorance et de servitude volontaire ou consentie qui les abrutit encore.

Voici un portrait des Guanches et la justification de ce portrait par l'astrologie. C'est nouveau. L'auteur, un chanoine de grand renom, dit que les insulaires sont de taille ordinaire, très bruns, amoureux; intelligents, inconstants; cela est certain, dit-il, car « le Cancer passant par le zénith et
 « le climat de ces îles étant signe mobile, sa nature inconstante
 « étend son influence sur les habitants qui sont dessous. »
 Ce jugement est encore confirmé, d'après le même chanoine, par une étoile de quatrième grandeur qui ne s'éloigne du zénith des îles que de quatre minutes, étant de même nature que Mars qui est l'épaule droite des Gémeaux, qui est de nature de feu, de nature colère et rend les êtres qui sont dessous inconstants, amoureux, etc., etc.; le vent même, suivant le cha-

noine, fait que les insulaires naissent changeants; il amène aux îles des étrangers, que Belzébuth les confonde! des inventions nouvelles, que Dieu maudisse! enfin tous les maux redoutés qui rendent l'homme changeant, progressiste. Voilà où en était le clergé en 1600!!

Dans le moyen âge, toute science était aux mains du clergé, et l'on a beaucoup exagéré cette science, car il est certain que l'esprit d'analyse lui a manqué complètement; l'observation même, cette chose simple, qu'il a fallu, après deux siècles de luttes philosophiques, dégager avec tant de peine des empêchements que le clergé lui avaient suscités, l'observation lui était inconnue, car la constatation des faits ne lui était pas permise; à chaque fois qu'un intérêt de caste, presque toujours mal placé, lui apparaissait, le clergé dénaturait les faits ou les supprimait entièrement, les nécessités du maintien de son pouvoir absolu s'imposaient à son esprit et lui tenaient lieu de doctrine, la nature elle-même recevait des leçons de son pédantisme et rien n'était admis de l'œuvre de Dieu, qui ne fût orthodoxe aux yeux de l'Église; sa science fut bien minime, conservatrice jusqu'à un certain point, nullement progressiste. Le clergé espagnol ou portugais, placé par les découvertes du temps dans une position extraordinaire, exploita tour à tour la crédulité, la superstition et la faiblesse des populations conquises et trompa le monde pour justifier ses excès et son ignorance.

Que faire! en l'absence de tout autre document il n'y a pas de choix; les conquérants, étant presque tous illettrés, fanatiques et bigots, n'ont pas laissé de relations; si çà et là quelques lambeaux se rencontrent, les auteurs sacrés les exhibent s'ils sont conformes aux traditions cléricales, les expurgeant dans le cas contraire; il faut faire une exception au bénéfice des pères chapelains de Béthencourt, plus naïfs et véridiques. Voici quelques faits certains qui donneront une idée approximative des indigènes.

Les Guanches étaient grands, forts, agiles; les Espagnols,

étant de taille moyenne, les prirent pour des géants; les Normands, hommes choisis et de race magnifique, les trouvèrent plus grands qu'eux, plus forts et plus adroits. Comme taille, ceux de Lanzarote étaient supérieurs à ceux de Fuerteventura, ceux de la gran Canaria étaient encore plus uniformément remarquables. Ceci résulte nettement des déclarations précises des chapelains Bontier et Le Verrier et des affirmations des Espagnols, qui vinrent d'Espagne avec Béthencourt, lorsqu'il tenta avec eux la conquête de la gran Canaria; du reste la taille des nombreuses momies trouvées après la conquête, le prouve irréfutablement.

La force des Guanches était extraordinaire; trois soldats tenant le roi de Fuerteventura, poings liés, il rompit ses liens, renversa les trois hommes et se sauva. Lorsque les navires espagnols et portugais venaient à Hierro, à la Gomera, à Palma, prendre des esclaves, ils ne pouvaient réussir à s'emparer d'eux que par la ruse, en en cernant un petit nombre, avec une quantité d'hommes armés, ou en les attirant sur les vaisseaux; ils n'avaient même jamais pu parvenir à captiver ceux de la Gran Canaria, qui au contraire, firent prisonniers une bonne partie des Européens qui y débarquèrent. Ils rompaient les plus fortes lances, les bâtons, les petits arbres avec une force qui surprenait et terrifiait les conquérants; ils lançaient des pierres avec une telle puissance que pas un bouclier, pas une targe ne pouvaient résister; ils étaient si adroits qu'ils ne manquaient jamais le but.

Une grande distraction pour les conquérants et les indigènes était une joute singulière. Trois soldats se plaçaient en face d'un insulaire et chacun avait devant lui une corbeille d'oranges; le Guancho recevait les coups des trois soldats et devait, d'une main, détourner toutes les oranges, tandis que de l'autre il devait frapper, à coup sûr, les trois soldats de ses oranges. Ces jeux étaient fréquemment répétés en Europe, devant les souverains et leur cour, lorsque des Guanches y étaient amenés.

Leur agilité était telle qu'ils couraient aussi vite que des chevaux, sautaient sans effort par dessus une baguette posée sur le casque de deux soldats, cinq à six pieds de hauteur. Ils franchissaient les ravins les plus escarpés, montant et descendant les montagnes à pic, à l'aide d'un bâton long, à pointe durcie au feu. Ils nageaient admirablement et pendant des heures, traversant le détroit de trois lieues qui sépare Lanzarote de Graciosa.

On remarqua dès le début de la conquête que les Guanches étaient très sensibles à la musique et que leur danse était très rythmée; ces danses canariennes étaient violentes, passionnées et prouvaient la vigueur de leur constitution; elles produisirent sur les Espagnols, très adonnés à cet exercice, une impression profonde. Il faut croire que la danse andalouse qui consiste à imiter les espérances, les tortures, les félicités d'un amour promis, repoussé, enfin accepté, tirent leur origine des Guanches; les Andalous formant alors presque exclusivement les équipages des navires espagnols rapportèrent ces danses dans leur province.

A la cour d'Espagne on dansait peu, la maison régnante était triste, en proie au cérémonial, à la nostalgie allemande; tous les rois étaient plus ou moins hypocondres depuis Charles V. Lorsque Louis XIV eut accepté le triste cérémonial de la cour et le théâtre espagnol, comme il devait imiter plus tard son fanatisme, une danse nouvelle venue d'Espagne, eut un succès fabuleux à la cour de France et, de là, gagna tous les palais d'Europe; cette danse c'était la *Canarie*, la danse guanchinesque. Elle devint à la mode à la suite du grand succès qu'elle obtint dans un ballet suivi de mascarade espagnole, que le grand roi daigna danser *lui-même*, vêtu en roi guanche, les jambes nues, le corps couvert de peaux, le bâton de commandement à la main. Roi et danseuse imitaient la danse des Canariens. Tout un quadrille double de seize personnes formant huit couples, complétait la figuration; on s'approchait, on s'écartait

repoussé par quelque signe de dédain, puis l'amant reprenait sa poursuite jusqu'à ce que, après diverses passes destinées à peindre les jeux de l'amour, l'amante cruelle venait à céder; alors les contorsions faisaient place aux pamoisons royales.

C'était primitif, sauvage et très applaudi.

On en-peut juger, ces scènes étaient assez scabreuses et si le grand roi, dans sa jeunesse, trouvait des charmes particuliers à la Canarie, c'est qu'il avait bon soin, comme on pense, de désigner sa Canarienne. Le roi dansa la canarie au *Grand-Opéra!!* Le scandale fut tel, que pour y porter remède, il fut décidé que tous les artistes du Grand-Opéra, seraient relevés à perpétuité de l'excommunication majeure et que la noblesse pourrait à l'avenir y figurer sans déroger; bref, l'Opéra se trouva, par la folie de Sa Majesté, jouir d'un privilège, d'un monopole exclusif. Le roi aimait beaucoup figurer en public, il était alors heureux, tout-puissant, aimé par surcroît car il avait la *jambe bien faite!* On le sait, c'était alors suffisant pour faire chemin dans le monde. Avoir la jambe bien faite, cela disait tout, c'était la clef des cœurs, de la fortune et des dignités, avec cela, être roi de France, être Louis XIV, c'était trop! Plus tard vint la fistule... les rois sont hommes! c'est quelquefois bon qu'ils le puissent éprouver. Alors plus de ballets, plus de canarienne, les dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes. On regretta la danse sous le règne sombre de madame de Maintenon et du père Letellier.

On avait importé d'Espagne également une musique particulière qui servait seulement pour la Canarie, c'était comme mouvement, une sorte de gigue anglaise.

Lorsque le Grand Louis eut cessé de vaincre, il cessa aussi de donner la mode; la Canarie alla disparaissant de jour en jour et dès 1700, on ne la retrouve plus que dans quelques châteaux gothiques d'Allemagne, où des margraves à heiduques fourrés, imitaient la grande cour, ses modes, ses

dances, Versailles ou la langue, en retardant toujours d'un quart de siècle, sur l'heure de Paris. La danse disparut et la musique resta. Il existe des milliers de *canaries*, tout le dix-huitième siècle en vit composer; ce mot exprime en musique un certain rythme et une mesure particulière comme la redowa, différente de la mesure originaire.

Les Guanches étaient très doux. Certes, dans le combat ils frappaient leurs adversaires, mais ceux qui les ont représentés comme acharnés les uns contre les autres, sorte de Caraïbes, de Peaux-Rouges atlantiques, ceux-là, ou ne connaissaient pas la race, ou la calomniaient pour excuser la traite et les trahisons des conquérants. Les Guanches ne faisaient que très rarement la guerre entre eux, sauf à Fuerteventura et Lanzarote. Même étant en guerre, ils avaient de fréquentes trêves annuelles qui les réunissaient tous en des joutes nationales, quatre fois par an, à l'occasion de telle ou telle coutume, prétexte, fiction administrative, où l'on retrouve nettement les trêves égyptiennes et hébraïques, les olympiades grecques et les fêtes strénuaires ou januaires des Romains.

Lorsque les Européens tombaient en leur pouvoir, malgré les exemples antérieurs d'extermination ou de rapt qu'ils leur avaient donnés, ils les envoyaient pour toute représaille garder les troupeaux sur la montagne. Ils apprenaient d'eux à bâtir, à tailler la pierre, à scier et débiter du bois, ces esclaves des Guanches devenaient leurs instituteurs, et par le mariage, leurs compatriotes; avec une douceur charmante ils se laissaient catéchiser par ceux qui le voulaient et deux moines prisonniers les firent travailler à élever des ermitages. Une seule fois ils tuèrent quelques prisonniers, c'est qu'ils eurent un motif puissant pour en venir à cette extrémité : trahison flagrante, impossibilité d'expulsion.

Lorsque Béthencourt eut traité par la douceur les indigènes de Fuerteventura, ils lui restèrent soumis, fidèles, et travaillèrent pour lui; ils le servirent même comme soldats,

voulurent fournir aux autres îles, l'occasion de recevoir les bienfaits de civilisation que le Normand leur avait apportés et surtout des garanties contre la traite. Quoique d'une vigueur remarquable pour son âge, Béthencourt, lorsqu'il débarqua à Fuerteventura, ne céda pas à ce besoin de batailler, qui tourmentait tout le monde en ce temps. Normand rusé, il avait compris la possibilité d'une bataille d'Hastings au débarqué, la main gantée de fer devant briser les crânes, ou la possibilité de l'emploi des moyens pacifiques. Il débarqua, et sagement, ne chercha pas à effrayer, mais au contraire à se faire aimer, il y réussit complètement; dès le début, s'il eut à combattre, il sut ménager les indigènes; ils lui furent fidèles. Les insulaires l'adoraient. Chaque fois que ce magnifique vieillard quittait les îles, c'étaient des torrents de larmes. Son vaisseau prenait-il la mer? il était escorté par ces tritons humains jusqu'à de telles distances que plusieurs se noyèrent. Trompés par Bertin, lieutenant de Gadifer de la Salle, trompés par F. Ordoñez qui chargea son navire d'esclaves, ils conservèrent leur douceur native et leur amour pour le Normand.

Si les Guanches de Ténériffe, après des années de lutte contre les pirates et les guerriers espagnols, si les Gran Canariens défendirent admirablement leur indépendance jusqu'à l'épuisement des hommes, ils ne perdirent jamais, même après quatre-vingt-dix ans de guerre perfide, leur grand caractère distinctif : la douceur. Qu'un galliste, un adepte de Spurtzheim étudie le crâne guanche, il verra la bienveillance y dominer absolument. De nos jours le sang guanche coule encore dans les veines de quelques insulaires, les formes sont conservées et avec la forme et le sang, la bienveillance. Certes, l'Espagnol de terre ferme est généreux, hospitalier, mais il n'a pas cette douceur marquée, qui est le caractère distinctif de la race primitive et des habitants actuels, leurs descendants un peu sang-mêlé.

Les Guanches étaient d'un courage à toute épreuve et les

armes à feu ne purent émouvoir ces hommes de fer, qui lutèrent souvent avec de grands avantages et remportèrent des victoires signalées sur des armées véritables. Dès le début de la lutte n'ayant pas plus de cinq mille hommes propres aux armes, à Gran Canaria, de trois à quatre mille, à Ténériffe, le nombre de leurs guerriers chaque jour diminuant, n'ayant aucun moyen de se recruter, ne connaissant pas le fer, n'ayant que des pierres, il fallut des soldats par milliers pour conquérir ces deux îles. A la fin ils se soumirent... Il n'y avait presque plus d'hommes en état de combattre! Il fallut à Lugo la trahison des quatre rois, pour conquérir Ténériffe et l'on se souvient que sur mille hommes armés, il en perdit sept cents en un jour! La Gran Canaria alors soumise, lui permit de se ravitailler, et trois fois il dut envahir Ténériffe avant de réussir! et trois fois avec plus de mille hommes! Il fallut plus de quatre-vingt-dix ans pour s'emparer de Gran Canaria, avec les ressources énormes d'une conquête déjà ancienne et un recrutement puissant et continu. Il serait superflu d'indiquer par des faits moins probants et moins historiques, le grand courage des insulaires.

Les Guanches étaient inconstants et frivoles, dit Abreu Galindo. Inconstants, parce qu'ils étaient polygames? mais alors, le Turc, ce peuple immobile est inconstant. Frivoles, parce qu'ils aimaient les exercices violents, les jeux, les danses, les joutes? Mais ne voit-on pas que ces institutions lacédémoniennes, faisaient partie d'un système d'éducation politique indispensable chez une nation dépourvue de métaux et pour laquelle la force corporelle était une nécessité absolue? Frivoles, certes ils ne l'étaient pas, ceux qui, pendant un siècle, défendirent leur indépendance jusqu'à la mort! comme les peuplades enfantines, réellement frivoles de l'Océanie, ils ne donnèrent pas la patrie pour une verroterie! comme les peuplades sauvages d'Amérique, ils ne donnèrent pas leur île pour une bouteille de rhum! Béthencourt

dut la moitié de l'archipel à leur douceur, à leur bonté, à leur aptitude à comprendre que cet honnête homme les protégerait contre les voleurs et les pirates. Lugo et Herrera durent l'autre moitié à l'épée, au mousquet, à la ruse, à la perfidie ou à la trahison, ils ne l'emportèrent pas en courage, ils vainquirent par la dépopulation. Ce n'est pas une race frivole que cette race guanche qui ne donna que quatre traîtres, quatre rois ! Il faut dire qu'ils expièrent bien leur crime. Conduits sur le continent et montrés comme des bêtes curieuses, ils moururent honteusement dans quelque coin d'Italie, près de Venise, après une vie errante et misérable, abandonnés même des industriels qui les avaient exhibés ! Leurs statues sont toujours sur la Grand'Place. C'est une honte, que les insulaires effaceront nécessairement. A quand une statue à Bencomo, au mencey de Taoro ?

L'abnégation de la vie était un des traits distinctifs de la race. Un exemple. Lorsque le roi était couronné à la mort de son prédécesseur, un Guanche se dévouait et se précipitait du haut d'une falaise élevée, sa famille était alors placée de droit sous la protection immédiate du roi. Voilà Jaghernat et son char. Hélas ! en tout pays, quand passent les dieux ou les rois, il faut des victimes.

Grands chanteurs, les Guanches avaient des mélodies particulières, même pour les faits historiques. (Voir à la fin de l'ouvrage.) On put ainsi savoir par eux, au rapport des chroniqueurs, les vérités antérieures à la conquête et les pirateries des navigateurs qui y étaient venus faire des prisonniers, pour les revendre sur les marchés d'Europe. Ils avaient des chants rythmés pour leur poésie bucolique, quelques échantillons de ces poésies ont été conservés, mais les airs sont perdus ; de tous les arts, la musique ou plutôt l'art du chant seul avait été conservé par eux. Vivant sur les montagnes, sans cesse menacés par le feu souterrain, en proie à cette terreur de l'océan qui est le trait caractéristique de toutes les races antéhistoriques égyptiennes

et orientales; isolés, prisonniers dans leurs îles, ces malheureux débris d'un monde englouti n'étaient que les pâtres survivants d'une nation puissante. Supposons l'engloutissement de l'Europe par un cataclysme subit, la fable d'Ararat se réalisera et sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées, quelques pâtres à demi sauvages seront chargés de transmettre aux siècles futurs les merveilles de la civilisation actuelle; des chiens, des brebis, des chèvres, quelques hommes incultes encore mal revenus de leur épouvantement. Ils chanteront! c'est la poésie, l'art, la vie des bergers. Lorsqu'ils se rencontreront après une telle catastrophe tout étant perdu sans vestiges, ils pleureront sur tant de ruines, et puis étonnés de se voir vivants ils chanteront l'hymne d'action de grâces!

Quoique les airs aient complètement disparu, d'après les paroles qui nous sont restées, nous comprenons fort bien ce qu'ont dit les chroniqueurs, sur les airs empreints de tristesse ou le mode mineur dominait. Bory de Saint-Vincent prétend que leurs airs de danse même étaient tristes, surtout l'air national usité lors des grandes processions; cette danse sacrée était exécutée sur un plateau élevé, tous les hommes à la file, faisant face à toutes les femmes, chantaient et dansaient en vis-à-vis, brandissant des branches de laurier et de palmier.

La tristesse des chants est le grand fait caractéristique des races primitives, partout où on les rencontre on trouve le mode lent et mineur. Ce mode, parfois accéléré, convient à la mélodie toujours simple et où aucun agrément ne vient égayer.

On n'a pas retrouvé d'instruments de musique, et lorsqu'on pénétra dans les îles, les Guanches ne se servaient que de flûtes, de flageolets ou de fifres de roseaux.

Les Guanches sont-ils amoureux, comme l'affirme le père Galindo? Grave question! pour un Galliste, ils sont amoureux. Deux bosses ou plutôt deux protubérances condamnables,

affirment la dévotion et l'amativité; laissant la phrénologie, interrogeant les mœurs et les usages, rien n'indique spécialement une passion pour le sexe, plus irrésistible chez les Guanches que pour toute autre race et partout ailleurs.

La beauté des femmes guanches n'a pas été célébrée par les écrivains catholiques, quelques-unes seulement, disent-ils, étaient belles. Dans les îles où la culture de la terre était plus particulièrement obligatoire, par la nécessité de satisfaire aux besoins de l'alimentation, la femme se livrait à des travaux pénibles qui devaient avoir pour sa beauté de funestes conséquences, mais celles où le lait et les fromages étaient surabondants, les femmes étaient belles. A la Gran Canaria les insulaires étaient plus beaux que dans les autres îles et les femmes surtout y étaient splendides.

« Allez dans le monde entier, disent les chapelains de Béthencourt, et vous ne trouverez nulle part race si belle que celle qu'on trouve dans les îles, soit pour les hommes, soit pour les femmes, et non seulement c'est une magnifique race, mais encore intelligente et qui apprendrait tout s'il se trouvait quelqu'un pour l'instruire. »

Voilà certes un beau portrait, il y a un revers de médaille : les pères, dans un autre passage, disent que les femmes avaient un développement excessif de la lèvre inférieure et que ce résultat était dû à la coutume de nourrir les enfants avec des bouchées de pâtée broyée par la mère et que le nourrisson prenait sur ses lèvres.

C'était un usage, dit Azurara, que toute vierge devait, avant d'habiter avec son époux passer la première nuit avec le chef. C'était là un grand honneur ! si le chef dédaignait la femme, cela équivalait à une disgrâce.

La chronique d'Azurara fait connaître un fait qui est curieux et qui établit avec les naturels des Sandwich une parité singulière; la femme avant de se marier devait être engraisée. Pour y parvenir, les Guanches avaient des procédés certains, basés sur l'emploi du lait et de la farine pré-

parés ad hoc ; il fallait obtenir un minimum de graisse au dessus duquel on plaisait, mais au dessous duquel on n'inspirait que le mépris, car la corpulence était considérée comme une infirmité et l'on n'exigeait de la femme qu'un degré de force et d'ampleur, capable d'assurer une belle postérité.

Un Guanche pouvait-il avoir plusieurs femmes ? D'après quelques auteurs, les habitants de certaines îles étaient seuls en possession de ce privilège. Rien n'a été établi positivement, les pères, ayant tous et toujours persisté à ne voir dans le mariage guanche que le dévergondage et l'immoralité, ont obscurci ce point à plaisir.

La loi du divorce est admise par tous les auteurs et tous la blâment. Sans cette loi sage les Guanches auraient dû chercher dans l'extermination ou la guerre civile un frein à la reproduction. La polygamie, en maintenant la population à un chiffre proportionné aux produits naturels, évita à cette race la guerre et les instincts féroces.

Peter Heylin rapporte un fait non confirmé. La Gomera était si peu civilisée, *si barbare*, dit-il, que dans cette île seulement, le signe certain et ordinaire de l'hospitalité consistait à donner l'hôtesse à l'hôte ; si l'hôte avait une femme il s'opérait un échange et cette coutume d'échange devait prouver leur tendresse réciproque. Cette coutume si elle était certifiée, prouverait que le mariage avait bien peu de force chez les Guanches ; le mariage était chose sérieuse, le divorce légal en est la preuve ; avec cela les Guanches étaient polygames et comme aux Indes, comme en Turquie et en Égypte, l'hérédité posait pour successeur le neveu, fils de frère ou fils de sœur.

Galindo, qui a fourni les détails les plus complets sur les usages des Guanches, prétend qu'à Ténériffe les Guanches épousaient une femme, *une seule*, sans s'inquiéter qu'elle fût mère ou sœur ; il est prouvé au contraire que la mère ou la sœur ne pouvaient épouser ni le fils ni le frère. Il recon-

naît que les mariages se rompaient *quand ils le voulaient* ; certains chroniqueurs le nient. Tout se contredit sur cette question et souvent même Galindo affirme le pour et le contre, à quelques pages d'intervalle.

Le père Abreu nous dit que les Guanches mariés vivaient séparés, chacun dans sa chambre et chacun dans son lit ; les lits étaient faits d'herbes, de feuilles sèches et de peaux. C'était là un usage hygiénique, très recommandé de nos jours.

Revenons à la polygamie : « Certes, dit à ce sujet Galindo, « il est bien difficile de vivre en bonne intelligence et il doit « en être de même dans la secte mahométane, les scènes « de jalousie doivent être terribles. » Erreur, excellent père ! nous avons vu en Turquie de très braves gens, vivre avec plusieurs femmes, en très bonne harmonie. Visitant, à Constantinople, un officier élevé en France, devenu ministre de Sa Hautesse, il daigna se souvenir de nos relations amicales du temps passé ; à nos questions pressantes sur la polygamie il répondit : « Nous avons les mères de nos fils et « aussi des femmes de luxe, comme MM. de Lagrange et « Morny ont plus de chevaux qu'ils n'en peuvent monter, « et tout ce monde vit en bon accord. »

Abreu prétend que les Guanches, dans les sept îles, n'avaient jamais qu'une femme, et que les femmes n'avaient jamais qu'un homme. Quoi qu'il en soit de cette affirmation, il n'en est pas moins vrai que le contraire est très prouvé ; il est d'ailleurs certain que la population féminine était en excès à ce point, qu'il y avait cinq fois plus de femmes que d'hommes et qu'il aurait fallu, pour les marier toutes, qu'on importât dans les îles, des hommes comme de la marchandise ; c'est précisément ce fait qui explique, excuse la polygamie au lieu de la rendre improbable, blâmable ; il peut aussi servir à prouver qu'il était difficile à une femme de se marier à cinq hommes, comme l'a prétendu Pedro de Lujan.

Les chapelains de Béthencourt affirment qu'il était d'usage à Lanzarote et Fuerteventura qu'une femme eût trois hommes qui se succédaient de mois en mois, de sorte que l'un d'eux travaillait, l'autre servait de domestique, tandis que le troisième était mari seulement. Cette coutume est l'opposée de celle des pâtres qui vivent sur la montagne au Thibet; les femmes y étant rares, une seule sert pour la famille entière.

En fait et légalement, la polygamie régnait aux îles, puisque elle était légalisée par un divorce volontaire, ce divorce étant obtenu sur la simple déclaration de l'époux. Par contre la polyandrie existait parallèlement, cependant elle paraît être un fait local, peu commun dans les grandes îles très peuplées, car il ne serait pas resté couvert d'incertitudes si les exemples y en avaient abondé.

Nous retrouvons à chaque pas, chez les Guanches, des usages celtes, égyptiens, indous. La polyandrie est le caractère distinctif des races les plus anciennes du monde. Lorsque, selon le mythe indien, la divinité, tantôt *principe mâle* ou fécondant, tantôt *semelle* ou fécondé, lorsque la divinité fut interprétée par les premiers hommes, ils ne comprirent pas que l'accord nécessaire des deux principes fécondant et fécondé fit le monde, et que la volonté qui avait engendré ces deux principes, *Dieu*, était adorable dans sa manifestation créatrice *sans sexe, être immatériel*. Au lieu de voir la divinité dans son ensemble ils symbolisèrent les deux qualités comme ils les voyaient séparées sur terre, alors les uns suivirent une loi de nature *fécondée* et pour eux le principe femelle triompha : les Ioniens, les Grecs, les Égyptiens, les Pallantides, les Amazones, le culte du bœuf, du veau, de la vache, Cérès, Pallas. Les autres par une incarnation mâle *fécondante* firent un dieu de la virilité : le phallus, les cultes des Hébreux, des Juifs, des Arabes en découlent, c'est le principe mâle exclusif; Abraham, Moïse, Numa, Jésus, Mahomet assurèrent sa pré-

dominance à l'avenir. La nature femelle seule suffit aux uns, tandis que les autres cherchèrent dans le mysticisme du verbe fécondant, les lois préexistantes qui gouvernent le monde et que l'intelligence ne peut sonder; les uns furent polygames, les autres polyandres. Un schisme naquit, de là l'émigration vers l'Afrique.

Nous retrouvons les Amazones en Abyssinie, en Nubie où la femme en certains lieux domine, même de nos jours; nous retrouverons les terribles Gorgones des îles du cap Vert, qui, d'après la fable poétique et l'histoire atlantide, auraient régné à Ténériffe et subjugué tout un royaume, ruiné et chassé les Amazones et dominé l'Afrique un instant. Par la polyandrie, la femme tendait à reprendre les droits perdus par la polygamie.

Les Grecs, dont la théogonie éclectique accepta tous les mythes anciens, exprimèrent, en haine du dualisme oriental, le principe mâle et le principe femelle par une création poétique; ils matérialisèrent l'antagonisme et représentèrent la lutte des croyances primitives par l'androgynie, l'hermaphrodite, la Vénus aux deux signes, mâle et femelle.

Nous avons dit combien le nombre des femmes était supérieur à celui des hommes et l'on comprend que par une sorte de loi de tolérance, la société guanche ait accordé licence pour de semblables mœurs précisément pour donner satisfaction à tant de femmes, qui par la monogamie, se seraient trouvées en dehors des lois de la nature et des vœux qu'elle s'est proposée. Cela valait certainement mieux que d'être obligés d'en venir, comme à la Gran Canaria, à détruire les femelles à la naissance; heureusement cette barbarie ne fut pas commise, si tant est qu'elle fut décrétée, comme le père Abreu l'a rapporté sans aucune preuve à l'appui.

C'est sans doute à cette grande quantité de femmes qu'il faut attribuer la loi sage qui créait des corporations de femmes dévouées à la virginité, les sages-femmes, par exemple. Il y avait aussi des confréries de vestales, qu'on avait dotées

de grands privilèges. L'un de ces privilèges était considérable. A la Gran Canaria elles avaient une maison et tout malfaiteur qui s'y réfugiait était dispensé de châtement. Ces vestales avaient des attributions qui ne sont pas définies, mais qui se rapportent à ce que nous savons des Celtes. Les seules indications précises constatent irréfutablement l'existence d'une caste de femmes vierges, vêtues de longues robes blanches, avec une ceinture à la taille et des colliers d'ambre qui leur étaient exclusivement réservés; tout le monde connaît la puissance que les anciens attribuaient à l'ambre sur les mouvements périodiques du sang. La perte de la virginité entraînait une flétrissure et tous les chroniqueurs s'accordent pour reconnaître que les exemples en étaient fort rares. Les pères prétendirent faire croire aux Espagnols que ces vestales étaient destinées au culte particulier de la sainte Vierge. C'était bien trouvé, on y crut... naturellement.

D'après Galindo, il était d'usage qu'aussitôt la mère délivrée, une femme faisant partie d'une corporation *prêt l'enfant et le lavât de la tête aux pieds*. On a voulu voir dans ce fait le baptême par immersion. Certes, tout est dans tout, et rien n'empêche de se livrer à des hypothèses; baptême, ablution, qu'importe? le fait sert à constater une corporation de *sages-femmes*. La plus grande déférence leur était accordée, et s'il faut en croire la chronique, elles devaient rester vierges, il était défendu de les épouser. Il y avait au fond de cette loi une signification religieuse, un but d'économie sociale, comme chez les Celtes.

Tout Guanche qui rencontrait une femme, devait lui céder le pas et était tenu, de par la loi et les mœurs, au respect le plus grand. Tout d'abord, il devait s'arrêter et la laisser passer, la soulager de tout fardeau, l'escorter de loin jusqu'à sa demeure, au moindre désir exprimé. Lorsque le *Taicán* ou grand-prêtre élevait un Guanche à la dignité de noble, pour quelque haut fait, il fallait répondre à cette question adressée au peuple assemblé : *Le candidat a-t-il*

manqué d'égard pour les femmes? si la réponse était affirmative on le rasait; c'est encore un usage celte; si elle était négative on l'élevait à la dignité de noble, et on lui coupait derrière les oreilles deux mèches de cheveux. Ce respect pour la femme indique une civilisation avancée et de beaucoup supérieure à celle des peuplades découvertes successivement. D'un autre côté, le mépris pour la femme n'aurait-il pas dû être le résultat inévitable de la dissolution des mœurs? Comment faire coïncider le fait de la coutume du respect le plus profond avec les assertions des pères? Il y a là contradiction flagrante.

Tous leurs efforts n'ayant pu parvenir à faire comprendre aux Guanches le mariage catholique et l'indissolubilité du lien matrimonial, ils se déchaînèrent contre les mauvaises mœurs et exagérèrent d'autant plus, qu'ils n'avaient pas de contradicteurs. De nos jours encore, le divorce est une loi salubre dont les pays qui en jouissent sont loin de se plaindre et dans lesquels les mœurs publiques sont supérieures à celles des parties de l'Europe qui sont soumises à l'indissolubilité des liens, cependant le clergé ne reconnaissant pas la validité du second mariage conclut au dérèglement des mœurs. N'oublions pas que les Guanches reconnaissaient tous les fruits de leurs mariages successifs et que ces enfants *achicuca* mâles, *cucaha* femelles, étaient adjoints à la famille et ne la quittaient pas.

Les femmes mères étaient exclusivement chargées de l'éducation de leurs enfants durant la première enfance. Quant à l'obligation de la fiancée vis-à-vis du roi, c'était évidemment une formalité pure et simple, un hommage, une fiction religieuse, dont nos hauts barons du moyen âge jouissaient également en Europe et qui n'exerçait pourtant pas alors le verve des pères de l'Église.

Les Guanches étaient crédules.

Il y avait à Fuerteventura, lors de l'arrivée des conquérants, deux femmes, la mère et la fille, qui étaient *sorcières*,

pour nous servir du mot des pères. Or, les Guanches étaient fort simples, étant absolument ignorants et ces deux femmes, *Tibiabin* et *Tamonante*, exerçaient une influence considérable, non seulement sur les insulaires, mais encore sur leur gouvernement. L'une d'elles avait pour spécialité, l'apaisement des dissensions entre les chefs et leurs subordonnés, qui tous avaient pour elle les habitudes de la vénération; l'autre était le grand-maître des cérémonies officielles. Rien ne se faisait sans ces deux femmes.

Au dire des insulaires, elles avaient annoncé l'avenir bien souvent et avec certitude; les conquérants constatèrent une prédiction récente dont ces deux femmes n'étaient probablement pas les auteurs et qui devait être une ancienne tradition dont elles s'étaient fait les bardes. Selon cette tradition, le salut devait venir aux insulaires *par la mer* sur laquelle marcherait une *montagne blanche*. Lorsque les blanches voiles de Béthencourt parurent dans l'archipel, Tibiabin et Tamonante annoncèrent le *salut*. Aussi, lorsque à la faveur de la guerre qui divisait les deux rois de Fuerteventura, Béthencourt pensa que le moment était venu de s'emparer de l'île, l'un des rois, après consultation avec les deux femmes, s'avança pacifiquement vers le Normand qui l'embrassa, l'appela son fils; quelques jours après, il se faisait chrétien sous le nom de *Luis* et Béthencourt lui servait de parrain. Par un effet du hasard trouva-t-il en elles un appui inattendu, décisif? Le rusé Normand s'était-il assuré du concours des sorcières? C'est plus que probable.

Les pères ont évidemment calomnié ces femmes, les deux sorcières étaient les chefs du corps des Vestales, et ce corps étant religieux, les pères les traitèrent de sorcières pour les déconsidérer.

Quoi qu'il en soit, ce qui était prévu se réalisa, le second roi voyant que son confrère était très bien traité, se rendit également aux suggestions des deux femmes et il réclama le baptême; le conquérant le nomma *Alonzo*. Grâce à la

confiance aveugle des Guanches dans les deux femmes, l'île tout entière fut en quelque temps convertie au catholicisme et soumise sans effusion de sang, sans violences physiques ni morales. Elles avaient fait croire qu'on devait accueillir ceux qui étaient venus comme des envoyés de Dieu. Renchérisant, les pères affirmèrent qu'elles avaient annoncé l'apparition de la vierge Marie qui devait convertir tous les insulaires au catholicisme, mais le miracle ne se fit pas; il fut inutile. On peut facilement voir en tout ceci les procédés habituels des pères qui voulaient exploiter la crédulité des insulaires, par l'entremise des chefs vénérés des Vestales.

Il est impossible de méconnaître l'importance du rôle joué par ces deux femmes. Elles ne paraissent pas avoir opéré en thaumaturges, c'étaient deux politiques habiles qui surent exploiter également la crédulité et la bonne foi des insulaires et, en même temps, les intérêts des conquérants victorieux.

Certaines personnes, toujours amoureuses du merveilleux, se plaisent à voir dans ces sorcières la tradition d'une ancienne science hébraïque, égyptienne, indoue et dans ces femmes malades le plus souvent, des visionnaires, des possédées, obéissant à des lois occultes qui leur imposent une mission. Dans le cas qui nous occupe rien qui puisse se prêter à de pareilles hypothèses; il ne paraît pas possible de voir en ces femmes autre chose que deux créatures plus intelligentes que d'autres et vivant mieux, en agissant sur la crédulité publique, que les femmes de leur condition; un fait singulier, un trait de mœurs en fournira la preuve.

En 1377, la flotte de don Juan I^{er} était commandée par le basque Martin Ruiz de Avenzano. Il croisait en face du Portugal, guettant la flotte anglaise commandée par Lancaster, lorsque la tempête survint. Le navire amiral fut jeté sur Fuerteventura. Le roi *Zonzamas* avait une femme nommée *Faina*, nom qui veut dire *belle* — on peut voir, comme le rapporte Platon, que les Grecs avaient pris des mots aux At-

lantes — elle plut à l'amiral. Il en eut une fille qui fut nommée Ico et cette fille qui devint encore plus belle que la mère, étant blonde, elle plut à un chef *Guanarame* qui devint roi de l'île, à la mort de *Tinguafaya*. Cependant des dissensions graves s'élevaient, les naturels prétendaient que la reine n'était pas noble, n'étant pas fille du roi *Zonzamas* mais bien d'un étranger. Il y eut conseil et il fut décidé qu'on soumettrait la reine à une épreuve terrible, sorte de jugement de Dieu. Renfermée avec trois servantes, dans une grotte enfumée, elle devait y périr, si elle était étrangère, vivre si elle était noble, les servantes devaient mourir.

La vieille Vestale Tamonante, la mère, lui conseilla de se munir d'une éponge imbibée d'eau, qu'elle devait placer devant la bouche pour respirer au travers; mouillée, afin d'exprimer quelques gouttes d'eau, de temps en temps, pour ne pas souffrir de la soif. Ico se servit de l'éponge. Les servantes moururent étouffées, Ico sortit triomphante de l'épreuve et tout fut apaisé. Cette reine vivait encore lors du voyage de Béthencourt aux îles. On le voit, Tamonante était habile et bien digne d'assister aux conseils politiques et religieux des chefs guanches.

La grande excuse que les pères de différents ordres et les conquérants invoquent toujours pour justifier le commerce des esclaves et la guerre homicide, c'est l'infériorité de la race et la cruauté des Guanches. Or la peine de mort n'existait pas à Ténériffe, le meurtrier payait aux parents de la victime quantité d'animaux, le reste de ses biens faisait retour à la propriété générale pour être ensuite distribué à nouveau, il était en outre forcé de s'expatrier par delà la montagne. Le boucher était hors de la société; il ne pouvait toucher à rien avec *ses mains*, seulement avec une baguette. Nul ne pouvait faire abattre d'animaux, si ce n'est en un lieu écarté, à ce destiné. Il était interdit aux femmes et aux enfants d'en jamais approcher, mais comme il fallait un boucher, cet homme et ses gens étaient entretenus, dé-

frayés de tout par la nation et devaient vivre complètement à part, car c'était un office rempli par les infâmes, les hommes dégradés. Même en guerre, les femmes et les enfants étaient protégés et soignés, le pillage interdit. Ce ne sont pas là des institutions propres à une race cruelle ; sur ce point essentiel les Guanches étaient bien supérieurs aux Espagnols.

L'écriture des Guanches ne nous est pas parvenue ; les pères ont affirmé qu'elle leur était inconnue. Cette assertion ne serait que ridicule si elle n'était fausse absolument d'après Clavijo, le plus sérieux des historiens et savant distingué, qui rapporte qu'on trouva dans la cueva ou grotte du roi *Tedote*, située dans le ravin de *Valmaco*, des inscriptions hiéroglyphiques dont plusieurs étaient gravées dans la pierre. Une d'elles, en forme de tombeau, portait une gravure profonde taillée dans le roc. On ne peut supposer qu'un peuple aussi civilisé n'eût aucun moyen de transmettre la pensée, moyens employés par les peuples les plus barbares. Les catholiques, étant possédés du génie de la destruction, anéantirent tout ce qui pouvait attester l'existence des Guanches comme ils avaient essayé de détruire la Grèce et Rome. La langue guanche avait une certaine étendue ; en bien des cas, elle avait des mots divers pour exprimer les qualités d'une chose. Il nous reste peu de mots, et après examen attentif tout porte à croire que la langue atlante, formée de radicaux celtiques primitifs et d'une langue indigène perdue, dont les radicaux ont formé l'essence de la langue berbère, fournit beaucoup de mots à l'Égypte, aux Grecs et aux Hébreux. La tradition le confirme et quelques mots restés corroborent cette assertion de Platon. Nous donnons, à la fin de ce livre, un petit nombre de mots. Les noms de lieux et ceux que nous avons cités à toute occasion suffiront pour se former une idée de cette langue primitive.

Nécessité d'industrie est la mère. Cette nécessité avait rendu les Guanches habiles dans l'art de traiter les peaux et les cuirs, par des préparations savantes et des tein-

tures aussi solides que belles. Ils tressaient merveilleusement certaines plantes textiles, fabriquaient des vases d'argile de formes égyptiennes, des cylindres en terre cuite colorée pour des colliers ou des jetons à compter, dont ils se servaient comme les Russes, ou mieux encore comme les Mexicains. Au lieu de cordes avec des nœuds, ils passaient des anneaux de terre dans des cordes de peau; la dimension des anneaux indiquait les dizaines, les unités, les centaines, suivant le système décimal. Les Guanches taillaient le bois pour se faire des ustensiles domestiques, faisaient des filets de jonc, des aiguilles avec des os, du fil avec des bandes de cuir qui arrivaient à une grande finesse.

On assure, mais sans grand fondement, que les Guanches connaissaient le dessin et la peinture. Il est certain qu'ils dessinaient des ornements et peignaient divers objets avec des terres colorantes comme l'ocre, par exemple, mais ce n'est pas là de l'art, c'est à peine de l'industrie. Dans le poème de Viana il est question d'un portrait que les envoyés du père de la princesse *Guacimara* apportèrent à *Bencomo*; il était peint en noir de charbon, sur une planche de bois, avec de l'ocre et le jus coloré de certaines plantes, puis avec la liqueur qui sort du figuier sauvage; c'est la seule indication qui subsiste d'une œuvre d'art.

Les Guanches étaient très habiles pour les coutures et la confection des vêtements, surtout des chaussures; ils en avaient de trois sortes, la sandale, le cothurne et le brodequin. Les femmes se faisaient de charmants colliers avec des coquilles et portaient les vêtements plus longs que les hommes, en peau plus amincie et d'un travail plus fini; elles se teignaient les cheveux.

Les Guanches pratiquaient la saignée au bras et au front, ils savaient extraire les sucs des plantes, par exemple de l'euphorbe, dont ils se servaient pour empoisonner les poissons sans les rendre nuisibles, lorsque la mer, en se retirant, les abandonnait dans les flaques d'eau de la rive.

Le travail est une obligation relative, car la nécessité du travail est plus ou moins impérieuse. Dans les grandes îles, le maïs, la terre n'étant pas travaillée, donnait soixante et dix pour un et souvent plus de cent; l'orge, le sarrasin produisaient tout autant sinon davantage; les fruits, les fleurs, les plantes abondaient naturellement, les troupeaux suffisaient et au delà à la satisfaction des besoins. Rien ne pouvait donc exciter au travail ces populations fortunées. Les Européens, en leur apportant le servage et la civilisation, leur apportèrent le travail qu'ils ont considéré longtemps comme un fléau, comme une condamnation fatale; ils durent travailler pour le noble, pour le soldat, pour le prêtre, pour le moine, pour l'administration, pour le roi, pour tout le monde en un mot, puis travailler pour eux, ou mourir, ils maudirent le travail!

Les plantes textiles abondaient dans les îles, il est à peu près inexplicable que les Guanches n'aient rien tenté comme tisserands, se bornant à tresser. Le *formium tenax* y prend encore des proportions superbes, il est si textile qu'il est aussitôt effilé que sec. Si le palmier travaillé de cent façons, feuilles ou bois, l'aloès si abondant, n'ont pu donner l'idée d'une industrie textile, c'est que le climat était si doux qu'il n'y avait pas nécessité.

Les Guanches faisaient leurs chaussures en peaux de chèvres, le poil dehors, espèce de brodequins bottes, que les Espagnols appellent *Maho*, *Mahones*; c'est le mocassin des sauvages d'Amérique. Ils se servaient aussi de peaux pour un de leurs vêtements qui était une sorte de sarreau, laissant tout le bas du corps à découvert. Ce vêtement qu'ils nommaient *tamarco* était cousu avec des aiguilles en os de mouton et des bandelettes de cuir de chèvre très déliées. Ils portaient leur barbe en pointe, les femmes avaient la tête entourée de bandelettes de cuir teintes en rouge avec trois plumes sur le front; ils connaissaient l'art de la teinture des vêtements, soit par l'orseille, soit par les diverses es-

sences de bois de teinture dont les îles étaient pourvues ; la tête était ornée d'un bonnet de peau que tout porte à croire avoir été de forme pointue, en pain de sucre.

Quand les Guanches allaient au combat, comme les Celtes, ils découvraient la tête ; ils se faisaient, avec des joncs, des tresses vertes qu'ils enroulaient à l'entour pour maintenir les cheveux et les empêcher de flotter ; ils enroulaient aussi ces tresses sur leur tête lorsqu'ils voulaient nager ; ils étaient si libres de leurs mouvements qu'en nageant, armés d'un bâton, ils tuaient le poisson qu'ils ne voulaient prendre ainsi que pour exercer leur adresse.

Après ce que nous venons de dire du costume des Guanches, il est assez difficile d'expliquer comment toutes les relations commencent ainsi : *Les habitants des îles vont nus*, surtout en lisant quelques lignes plus bas : *ils se couvrent de peaux*. Pour les Espagnols, prêtres ou moines, la nudité relative était un scandale et n'était représentée, comme absolue, que pour avilir les Guanches ; cependant cette première affirmation avait quelque chose de vrai pour les deux îles voisines d'Afrique, de beaucoup les plus chaudes, là, les Guanches étaient peu vêtus, seulement de caleçons tressés en feuilles de palmier. A la Gran Canaria, à Ténériffe, c'était autre chose ; ils étaient vêtus avec art, il est certain même que les modes y exerçaient un empire, car les femmes se fardaient, et comme elles portaient la robe presque totalement ouverte sur la poitrine, elles connaissaient l'art de la blanchir et de la rosier, et, à leur caprice, au moyen des sucres de certaines herbes. La relation de Corbizzi, très claire et très véridique de tout point, trace le tableau du vêtement canarien en 1344, cent cinquante ans avant la conquête de la Gran Canaria : *Ils avaient des vêtements de luxe*, dit-il, *qui prouvent qu'ils connaissaient le faste et l'ostentation*. Cette phrase ne permet pas le doute ; en somme les Guanches étaient bien vêtus car les jupes descendant au genou étaient tressées avec un art infini,

en feuilles de palmier, en joncs, et s'ajustaient à leur corps avec perfection; le *tamarco* était une gracieuse casaque de peau, *dolman*, admirablement travaillé et teint des plus solides et brillantes couleurs extraites du suc des plantes, du bois ou des terres colorantes; les bonnets de fourrure étaient en peau de chevreau enlevée d'un coup, les deux pattes de devant, dont l'ongle du petit sabot était conservé, passaient derrière les oreilles et tombaient en cadettes sur le devant, tandis que les deux pattes de derrière pendaient sur le cou, ou s'y attachaient en s'y enroulant. Ils faisaient sur leurs corps des dessins divers et même, a-t-on dit, des figures. Les femmes avaient pour leurs pieds et leur chevelure des soins tout particuliers, elles ne portaient pas de *maho*, elles ne se chaussaient que de sandales de cuir de chèvre, dont la semelle était attachée au bas de la jambe au moyen de bandelettes de cuir d'une grande souplesse; les cheveux étaient ramenés en arrière et tressés. Il faut ici remarquer que les cheveux et la barbe des Guanches étaient lisses et de tout point semblables aux cheveux de la race celtique. Ces tresses étaient toujours entrelacées avec des joncs de diverses couleurs, ce qui donnait à ces torsades des apparences variées; les femmes avaient la jupe courte comme les hommes, mais plus fine, plus artistiquement cousue ou colorée; les vestales portaient la grande robe blanche traînante, la ceinture, les colliers d'ambre. On en peut juger, ce ne sont pas là des vêtements de sauvages, tant s'en faut, le goût, le luxe même se montrent et l'ensemble du costume est très gracieux. C'était l'avis de Louis XIV.

L'industrie culinaire était bien élémentaire, cependant ils avaient le fourneau ou plutôt le four égyptien, arabe, qu'on retrouve encore en Amérique chez les Incas. C'est le trou en terre qu'on chauffe et qu'on ferme hermétiquement après y avoir introduit le lapin ou le chevreau; ils avaient des *silos* considérables dans lesquels ils savaient conserver leurs grains. On célébrait des fêtes ou des jeux publics quand les

silos étaient remplis, comme en Égypte et dans toute l'Afrique.

Les Guanches connaissaient l'art de faire fermenter les liquides qu'ils retiraient de certains fruits; ils fabriquaient aussi avec des fruits une liqueur très astringente dont ils se servaient pour panser les blessures. Ils avaient un moyen habile et simple pour fabriquer le beurre; suspendant à une corde, attachée à une branche, un récipient de bois à moitié plein de lait, ils le faisaient osciller comme un pendule. Pour aller plus vite, en donnant une commotion brusque, deux femmes, à quatre ou cinq pas de distance, se renvoyaient fortement et alternativement le vase jusqu'à ce que la partie butireuse eût acquis le degré de consistance nécessaire.

Les bouchers faisaient horreur, avons-nous dit, ajoutons qu'ils possédaient un talent extraordinaire pour découper les viandes. Avec des instruments tranchants, en pierre, ils divisaient les pièces de boucherie à l'infini, en tranches extraordinairement minces. Tout homme en dehors de la secte des bouchers qui aurait immolé un animal vivant, était indigne de combattre et déshonoré; dans le serment que le *Faycan* faisait prêter aux Guanches élevés à la noblesse pour des hauts faits, ils devaient jurer qu'ils n'avaient jamais immolé même un chevreau ! ils étaient à jamais condamnés à rester dans la classe roturière si le fait était prouvé.

Il y a beaucoup de personnes dans les îles qui affirment, avec une confiance entière, que les Guanches étaient des troglodytes absolus, et que les conquérants ne trouvèrent dans ces îles aucun vestige de construction ancienne ou moderne. C'est là une erreur considérable.

Les Guanches de Ténériffe n'habitaient, il est vrai, que les grottes ou les caves formées par les roches basaltiques, mais il n'en était pas ainsi dans les autres îles. La variété dans l'unité, c'est là une des singularités que les sept îles nous offrent. A Palma, par exemple, les Guanches ne man-

geaient jamais de poisson, ne connaissaient aucun moyen de le prendre, pas même en nageant; à Lanzarote, ils mangeaient, avec passion, le poisson qu'ils pêchaient à la nage. Les Guanches des îles Gomère et Palma étaient, ainsi que ceux de Ténériffe, absolument troglodytes, il n'en était pas de même aux îles Canaria, Lanzarote et Fuerteventura. La chronique de Azurara nous transmet que « les Canariens « se servent de feuilles de palmier en avant des parties gé-
« nitales, qu'ils savent fabriquer des couteaux de pierre et
« construire des maisons, leurs couteaux de pierre étaient si
« bien construits et si affilés qu'ils s'en servaient pour se
« raser le visage. » Il n'y a pas de doute, les premiers navigateurs trouvèrent des maisons dans les îles; à Lanzarote et à Fuerteventura il y avait indubitablement des maisons d'un étage; il est vrai qu'elles étaient construites sans art, en pierre sèche non taillée, les toitures en bois, les charpentes recouvertes de feuilles de palmier et ne pouvaient donner l'idée précise d'un art architectural.

On a cru trouver à la Gran Canaria une sorte de village caché dans le creux d'un vallon, dont un palmier indiquait le chemin. C'est une erreur de Bory de Saint-Vincent. Ce prétendu village était une sorte d'abri composé de trois cases en terre pétrie ne pouvant servir qu'à une famille, avec une seule entrée.

Tous les Canariens n'avaient pourtant pas des maisons, loin de là; on trouve, au contraire, à la Gran Canaria le plus beau spécimen de montagne à cavernes, et la race est si éminemment troglodyte, qu'aujourd'hui encore, tandis qu'à Ténériffe les cavernes sont inhabitées, à la Gran Canaria plus de trois mille personnes vivent dans les *cuevas*. L'habitation dans des maisons était évidemment un privilège de caste, surtout si l'on veut bien considérer, qu'au rapport des chapelains de Béthencourt, les Canariens qui habitaient des maisons portaient les cheveux attachés et tressés par derrière comme les Chinois, tandis que les autres habi-

tants portaient les cheveux longs enroulés sur la tête ou retenus dans un bonnet pointu de peau ou des tresses de joncs. En tout pays le mode de porter la chevelure a été le signe des distinctions sociales.

Les insulaires n'avaient pas seulement des maisons, ils avaient des temples « à Fuerteventura, dit Abreu Galindo, « il y avait des maisons ou lieux d'assemblée qui se nommaient *essequenes* et qui étaient de forme ronde et formées de deux murailles circulaires, l'intérieur de ces deux murailles était creusé, la porte d'entrée qui traversait les deux murailles était petite. Au centre l'on offrait du lait et du beurre. Ils ne payaient pas de dîme et ne savaient même pas ce que c'était. »

Évidemment c'était bien là des temples. La construction circulaire indiquait une idée spiritualiste, les deux cercles concentriques devaient avoir une signification symbolique. Le lait et le beurre que l'on versait étaient offerts à Dieu par une sorte de prêtre, probablement le *faycan*. Prêtre n'est peut-être pas le mot ; au sujet du culte, après lecture attentive d'une foule de documents, voici le plus certain. Il y avait dans ces îles une famille sacerdotale riche, dotée en troupeaux ou terres, le culte étant libre et gratuit. Cette famille était-elle noble ? on la désignait sous le nom de *faycayes*, et l'on disait être *faycay*, pour dire *exercer le sacerdoce*. Cette phrase est de Galindo, et il ajoute : *Ils étaient alors quatre frères faycay*. Si ce n'étaient des prêtres c'étaient au moins des hommes voués au culte et qui n'étaient pas payés. S'il pouvait y avoir un doute, la phrase suivante le lèverait à l'instant : *ils ne connaissaient pas la dîme*. Or la dîme étant alors la paie du clergé, ils devaient donc être prêtres, puisque le chroniqueur s'étonne qu'ils ne fussent pas payés. Cela nous étonne aussi. De tous temps ils l'ont été et probablement ils le seront longtemps encore, et se paieraient de leurs mains, plutôt que de renoncer aux biens de ce monde.

Ils croyaient à un Dieu immortel, disent les pères. Si les Guanches croyaient, il n'est pas extraordinaire qu'ils aient eu des prêtres ou tout au moins une caste religieuse, prise spécialement parmi la caste noble. Pour rendre hommage à leur Dieu ils levaient les mains au ciel et, sur les montagnes, faisaient des sacrifices de lait, en le versant de haut sur la terre ; ce lait était au préalable contenu dans un vase sacré nommé *ganigo*. Leur Dieu était *Achoron Achaman*, qui signifie : *qui soutient le ciel et la terre*; *Achuhuyahan Achuhucanac*, qui signifie : *celui qui nourrit tout*.

Ils croyaient donc à un Dieu créateur du ciel et de la terre, qui a fait la terre pour nourrir toute la création vivante. C'est l'idée religieuse des Celtes et des Égyptiens. Par la destruction de l'Atlantide et la survivance de quelques pères ignorants, le culte dut revenir à sa forme la plus essentielle, et tout ce que la civilisation, fruit du temps, avait dû y introduire, leur étant étranger, disparut.

Les Guanches avaient aussi élevé un temple, qui a longtemps passé pour un tombeau, dont les restes abandonnés à eux-mêmes depuis quatre cent cinquante ans tendent à disparaître. C'est une espèce de pyramide de pierre sèche qui se trouve à Gran Canaria et sur laquelle aucun détail, aucun indice n'est venu apporter la moindre lumière. Dans le fait de cette construction tumulaire et de la forme de leur temple, on doit trouver la similitude avec les constructions antiques circulaires ou pyramidales qui rappellent à l'esprit les constructions de l'antique Égypte et de Karnac du pays des Celtes.

D'après Cadamosto, les Canariens étaient idolâtres et adoraient le soleil. Tous les historiens ayant rapporté son récit, cette erreur capitale s'est propagée. Il résulte cependant de l'ensemble des déclarations des chroniqueurs de la conquête, que bien loin d'être idolâtres, les Guanches croyaient à un Dieu créateur et conservateur du monde. (Voir à la fin de l'ouvrage, au vocabulaire, les divers attributs de Dieu.)

L'erreur vient de ce fait que les habitants de Ténériffe avaient coutume de prêter serment, de jurer *par la lumière du jour*, et qu'on y regardait comme indigne celui qui violait une promesse aussi solennelle.

Ils offraient des sacrifices de lait, de beurre, de graisse, de fruits au Dieu de la nature, et toujours en un lieu consacré placé sur une *éminence*; peut-être se croyaient-ils plus près de la Divinité, le temple étant sur les hauteurs. Les Espagnols ont donné aux monts où ces temples existaient de leur temps, des noms qui leur sont restés et qui sont significatifs : *Montes de los Santos, Santillos de los Antiguos*.

A Hierro, les hommes et les femmes priaient séparément, les uns Dieu éternel *Erahoranam*, les autres Dieu protecteur *Morayba*. Galindo affirme que longtemps après être passés au christianisme, les anciens Guanches donnaient ces deux noms à Jésus et à la sainte Vierge. Ce fait n'a rien qui nous étonne : cinq siècles après le christianisme, les Latins invoquaient encore le grand Pan. De nos jours la tradition du Virgile saint et devin existe en Calabre; les bouviers de Provence et de Languedoc donnent encore à leurs bœufs et vaches les noms de *Casta*, de *Vesta* de *Mars*, *Laurè*, etc.

D'après Viana, les Guanches auraient cru à une sorte d'enfer placé dans les flancs du Teyde, comme les Grecs plaçaient les forges de Vulcain dans les îles Lipari ou l'Etna. Il dit que le diable y régnait sous le nom *Yruena*. Clavijo a expliqué cette incarnation par une croyance au principe du mal. Ce sont des aberrations évidentes. Les Guanches ne croyaient pas au mal et furent très étonnés, voyant des Européens manquer à leurs engagements, à leurs promesses. Ils n'avaient pas de mot pour désigner le dieu mauvais. Quand ils allaient prier, dans les grandes calamités, ils se rendaient aux lieux consacrés, en procession, portant à la main des palmes et des branches d'olivier, chantant des airs tristes et dansant la danse sacrée. S'ils priaient pour demander de l'eau à Dieu, ils allaient battre la mer de

verges, sachant bien que c'est la mer qui, de ses vapeurs, fait la nue et la pluie.

Ils pratiquaient une sorte d'ablution à la naissance, et lorsqu'on leur demandait s'ils y attachaient une idée religieuse, ils répondaient que c'était une coutume ancienne et un usage salubre. Après avoir gratifié les Guanches d'un enfer, les pères voulurent trouver le baptême dans cet usage. Arrivant au Pérou et voyant, au solstice d'été, les Péruviens manger ensemble, ils déclarèrent ouvertement qu'ils avaient trouvé des peuples qui pratiquaient l'eucharistie, la communion pascale ; ils trouvèrent aussi la confession au Mexique. Toujours le même système stupide.

Les conquérants remarquèrent une muraille de pierre qui coupait en deux l'île de Fuerteventura, allant d'une mer à l'autre ; cette muraille avait plus de dix-huit kilomètres. Ces murailles celtiques que les Romains rétablirent dans la Grande Bretagne, on les retrouve en Chine, dans la Tartarie ; elles indiquent une unité de race singulière que nous n'hésitons pas à ramener au type celtique primitif, d'après certaines données nouvelles que nous publierons peut-être un jour. En outre de la puissance du travail en lui-même, cette muraille était une défense considérable, eu égard à l'état de la stratégie et des armes, bâtons ou pierres. C'était encore une preuve évidente du respect de la propriété, de l'idée de patrie et des droits de défense qu'elle confère, avec la nécessité, le devoir de combattre pour la conserver. Ces idées indiquent un peuple vraiment perspicace, pour lequel la patrie était sacrée.

N'ayant aucune éducation, les Guanches malgré leur intelligence incroyable, qui étonna tous les conquérants, n'avaient jamais pu réussir à former aucun corps de science. Il paraît qu'ils ne connaissaient que l'usage des plantes pour la médication ; du reste, ils n'étaient jamais malades, au dire des chroniqueurs, ou bien peu. Ils pratiquaient le feu pour la cicatrisation des blessures, et pour les douleurs aux mem-

bres ils employaient des emplâtres gras. Avaient-ils des contusions, par suite de coups ou de chutes, les femmes les frottaient de beurre; ils se guérissaient des maladies inconnues à l'aide de quelques plantes. Le beurre dont ils se servaient pour médecine devait être vieux, ils avaient pour cet usage des vases sacrés, *ganigo*, qu'ils remplissaient à l'avance. On en trouve encore de nos jours. Les femmes accouchaient avec des sages-femmes, ou, dans la plupart des cas, sans soins particuliers au moment de la parturition. On rapporte que les femmes guanches nourrissaient les enfants avec la bouche; c'est la consécration de la croyance antique aux femmes sans mamelles, *amazones*, qu'Hercule Lybien dispersa lorsque leur race devint une menace pour les peuples méditerranéens.

Les Guanches n'avaient pas de médecins; la santé publique est si parfaite dans ces îles fortunées, que de nos jours encore certaines îles n'en ont pas, celles qui en possèdent en usent très peu et la civilisation seule, avec le cortège de maux qu'elle amène, y a rendu le médecin obligatoire pour la population riche ou vivant de la vie européenne.

Pour se procurer du feu les insulaires frottaient un bois sec et léger contre un bois mou ou un chardon; le bois spongieux et sec s'allume en un instant par le frottement prompt, c'est le mode universel. Dépourvus de besoins, les insulaires ne connaissaient pas, avant l'arrivée des Européens, l'art de faire du pain, ils trituraient le grain sous une meule mobile de 25 à 30 centimètres de diamètre, tournant sur une meule fixe par la seule impulsion du bras; ces meules sont en très grand nombre dans les îles et sont toujours en usage, c'est un instrument très simple et excellent, ils obtenaient ainsi de la farine qu'ils délayaient dans du lait ou de l'eau et qui légèrement salée, constituait le plat resté national, le *gofio*; les Guanches comme les habitants d'aujourd'hui mangeaient très peu de viande, quelques légumes et des fruits, surtout la *tunera* ou *hijo tuno*, fruits du

Nopal; ils connaissaient aussi le moyen de préparer les figes sèches et le poisson salé qu'ils conservaient très bien; le lait et le fromage constituaient partie importante de l'alimentation. Cette nourriture extrêmement saine est toujours dominante dans les fles. Il est probable, ainsi que le confirment une croyance populaire et les écrits du temps, que les insulaires mangeaient des lézards; ces animaux étaient en ce temps bien plus communs qu'aujourd'hui dans les fles où cependant ils abondent encore, mais surtout ils acquéraient alors un développement inconnu de nos jours et pareil à celui de l'*iguane* d'Amérique, si commun au Brésil et à Saint-Domingue, où il sert de régal à la population. C'est un saurien de 1^m, 10 de long, herbivore, ressemblant au lézard dont il diffère par une immense goître sous le cou et une sorte de crête d'écailles de la tête à la queue, la chair en est très estimée, les Indiens en sont très gourmands. Quoi qu'il en soit de ces goûts excentriques, la nourriture de lait, de farine, de miel, de beurre, de fruits, de chevreau, de brebis et d'agneaux, jointe à des exercices de corps constants, entretenaient les insulaires dans un état de santé et de beauté corporelle auxquels les Normands eux-mêmes, les plus beaux hommes de l'Europe, rendirent hommage.

Nous avons omis de dire, qu'à une certaine saison, les Guanches pouvaient satisfaire leur grande passion pour une sorte de coquillage; les monceaux de coquilles vides, désignés à l'île d'Hierro sous le nom de *Concheras* (monceaux d'écailles), marquent encore les places où les anciens habitants de l'île venaient se régaler du coquillage désiré.

Les insulaires actuels n'ont ajouté à cette alimentation que la pomme de terre et quelques légumes cuits à l'eau. Le catholicisme, ce tyran qui régit la vie tout entière, leur a fait une obligation du carême; heureux insulaires! Cette morue, ce *bacallao* infallible qui vous poursuit dans les colonies espagnoles et portugaises, ce poisson salé n'a pas été pour eux un dégoût, ils y étaient habitués de toute antiquité.

Les Guanches ne buvaient que du lait et de l'eau, et de nos jours encore les insulaires ne boivent de vin que par extraordinaire. Nous nous sommes particulièrement occupé des grandes îles, disons quelques mots des insulaires de Palma, Gomera et Hierro.

L'antique population guanche de l'île de Palma faisait partie de la tribu existant encore en Afrique, Beni-Aoura. Probablement une fraction de cette famille ou tribu s'était tout entière concentrée à l'île de Palma; les anciens historographes des îles, Viana, Viera, Galindo, Espinosa, la désignent sous le nom de *Aouarite*; l'île était divisée en douze tribus ayant douze chefs, ces tribus étaient souvent en guerre, les hommes et les femmes étaient si forts, si courageux que pendant quatre-vingt-quatorze ans tous les efforts des conquérants ne purent parvenir à les soumettre. Lorsque A. de Lugo partit de Séville avec 1,000 hommes pour conquérir Ténériffe et Palma, c'est à Palma qu'il vint d'abord, et il n'eut pas trop de ses 1,000 hommes d'armes pour conquérir l'île qui était presque dépeuplée, d'ailleurs s'il vainquit, ce fut, avons nous dit, parce que les insulaires confiants en sa parole, s'étaient soumis avant de combattre, trompés par le vainqueur et même par un de leurs chefs qui se laissa mourir de faim, pour expier le crime d'avoir été joué par le conquérant. Les femmes avaient une force égale à celle des hommes; l'une d'elles, prisonnière, saisit son vainqueur et allait le précipiter du haut d'une roche, lorsque celui-ci lui plongea sa miséricorde dans le sein. Les Espagnols débarquaient dans l'île, une femme superbe se présente et les défie tous au combat; obligée de fuir devant le nombre, elle les trompe par de feintes attaques, la terrible amazone saisit un de ces soldats et l'emporte légère comme une hirondelle; les soldats espagnols s'acharnant à la suivre, elle ne lâche pas sa victime, elle ne s'arrête qu'en face d'un abîme dans lequel elle tomba percée de mille coups.

« Les femmes y sont si braves, si fortes qu'elles sur-

passent les hommes en hauts faits : » ainsi s'exprime Viana. Donc, mépris de la mort, résignation à souffrir la douleur, courage jusqu'à l'entêtement, beauté plastique et force admirables, telles furent les qualités que les Guanches de Palma et Gomera montrèrent toujours aux vainqueurs. Barbares loyaux, ils furent trompés ; crédules, ils furent le jouet des hommes perfides. Les auteurs les comparent aux Lacédémoniens, avec lesquels ils avaient des points de ressemblance très nombreux ; un fait très curieux, c'est que les Guanches de Palma et Gomera applaudissaient, comme les Spartiates, le hardi voleur qui prenait l'arme ou le bétail, on le traitait de rusé ; ayant déjà la force et le courage, la ruse était le complément ; à Hierro au contraire on crevait un ceil au voleur, le second, en cas de récidive.

La population des îles Lanzarote et Fuerteventura était, comme celle des autres îles, courageuse, forte, agile, la taille était plus élevée, le teint plus coloré, c'est la différence entre l'habitant des plaines et celui des campagnes montagneuses ; en outre la chaleur dans les îles de la côte d'Afrique, exerçait sur le teint une influence considérable. Ces îles furent probablement dévastées les premières et la population y diminua progressivement à mesure que les marchands d'esclaves les jetèrent sur les marchés d'Europe où l'on crut tous les Guanches très bruns.

La Gomera jouissait de la réputation de posséder les plus belles femmes, et la population la plus immorale, suivant les pères qui s'excusaient ainsi d'avoir réduit en dix ans la population à moins de 1,000 habitants indigènes ! pauvres gens, vivant sur la montagne, affamés, ruinés, abrutis par la concupiscence, la lâcheté, les extorsions, la brutalité féroce des vainqueurs, l'abjuration ou la mort !

Les Guanches de Hierro sont ceux que la tradition et l'histoire dessinent le plus nettement. Courage poussé jusqu'à l'audace aveugle, force exceptionnelle ; leur origine purement berbère, comme celle des indigènes de Palma, en fait

une fraction d'une tribu de la côte d'Afrique, dans laquelle on retrouve le type pur *Kanar*. Hélas! les petites îles furent tellement ravagées, pillées et dépeuplées qu'il fallut y envoyer des colonies de la Flandre alors espagnole; on y retrouve encore la descendance des prisonniers du duc d'Albe, les *gueux* du Brabant et du Hainaut.

Le fait saillant en ce qui concerne Hierro, c'est qu'en cette île on avait la coutume d'infliger la peine de mort. On écrasait la tête du meurtrier sur une pierre, placée au bord de la mer; quelques auteurs ont prétendu généraliser cette coutume dans toutes les îles; c'est une erreur. Dans d'autres îles on a pu donner la mort quelquefois, mais la loi était précise et l'abolissait; à Hierro, il était impossible de se débarrasser du meurtrier, on ne pouvait l'envoyer par delà la montagne comme aux grandes îles, et c'est ce motif qui y fit pratiquer cette coutume.

Malgré la diversité, tout était identique dans le fond : mœurs, usages, langue, religion, gouvernement, et cependant les îles ne communiquèrent jamais entre elles avant l'arrivée des navires étrangers.

Nous compléterons cette étude sur les Guanches en essayant de faire revivre pour nos lecteurs, leur antique société politique et religieuse, puis nous indiquerons leur origine probable et la géographie problématique du royaume d'Allas englouti.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans mentionner qu'on a débité sur les Guanches les plus ridicules sottises. Si les voyageurs seuls racontaient leurs bourdes, il n'y aurait que peu ou point de mal, mais les savants s'en sont mêlés par indifférence, ignorance, ou en répétant les fariboles des voyageurs. Ainsi, Lord Macartney prétend que les Guanches se perdirent par l'usage de l'eau-de-vie; ils furent tués ou vendus et ne connurent l'eau-de-vie qu'après leur destruction. Aujourd'hui encore, il n'y a pas de population plus sobre. Il dit que de son temps, les rois d'Espagne payaient une pension

aux descendants des menceys ; or les menceys furent amenés en Europe où ils périrent misérablement, exposés à la curiosité publique, après avoir un instant amusé la cour d'Espagne.

S'il reste quelque chose du sang guanche, c'est peu, il est mélangé dans une si faible proportion au sang espagnol, qu'à peine sur la montagne quelques familles peuvent en offrir un exemple. Glats dit que, de son temps, il existait à Ténériffe quatre familles guanches qui ne s'étaient jamais mésalliées ; le fait est plus que douteux.

La Harpe, qui prêta son nom à une *Histoire des voyages*, semble avoir pris plaisir à conserver précieusement toutes les fables et tous les contes des voyageurs, il a même en-chéri ; la plus audacieuse assertion ne le fait pas reculer et c'est avec un sérieux imperturbable qu'il affirme que la hauteur du Pic est de quinze lieues ! qu'à la cime du pic le soleil paraît plus petit que d'en bas, etc., etc.

Le grave Bailly, Burgess, Borda le célèbre physicien, ont répété ce que les écrivains précédents avaient rapporté ; spécialement occupés d'une seule science, ils n'ont attaché aucune importance à tout ce qui y était étranger ; ils ont affirmé l'existence des Guanches parce qu'on leur a montré, pour de l'argent, de prétendus Guanches, humbles fripons dont la gravité a trompé leur bonne foi.

Il faut que de pareilles assertions, et bien d'autres que nous passons sous silence, soient rectifiées et que des erreurs capitales ne se perpétuent pas, protégées par des noms, glorieux à d'autres titres.

CHAPITRE XIX

LA SOCIÉTÉ — MŒURS, USAGES, COSTUMES

Si nous devons considérer la société canarienne en moraliste morose et l'étudier dans ses mystérieux arcanes, nous nous apercevrons bien vite qu'à de légères nuances près elle ressemble absolument à la société espagnole, celle-ci à la société italienne, etc., etc. Avec cette façon d'envisager les choses, on ne trouverait qu'amertume dans cette étude, car ici comme ailleurs, nous verrions l'homme de mérite isolé, lutter contre l'homme nul, porté par un nom ou servi par la fortune ; la misère et le luxe, le vice, la fraude, la vanité, le mensonge, s'appuyant sur la base solide de l'hypocrisie. Nous verrions l'homme dès l'enfance mené par l'argent, l'État ou les femmes, et dans sa vieillesse jusqu'à Dieu par son curé. Triste spectacle.

Si nous devons considérer la société par son côté comique, nous trouverions aux Canaries, comme ailleurs, ample matière, et nous pourrions égayer nos lecteurs en faisant danser devant lui beaucoup de pantins et de marionnettes.

Nous ne sommes ni moraliste, ni atrabilaire, ni plaisant, et nous nous bornerons à montrer de la société canarienne ce que les gens qui la composent, veulent bien laisser

voir au voyageur attentif qui passe; ce qu'on en montre aux îles est fort peu de chose.

Les hommes, dit-on, sont faits pour vivre en société, rien n'est aussi faux que cette affirmation, s'appliquant aux îles Canaries, si par société nous entendons les rapports constants, les fréquentations mondaines, les réunions de famille, d'amis, de connaissances, les fêtes, les bals, les diners, les promenades courues. Aux Canaries la vie est généralement très casanière, non seulement les dames sortent peu, mais on peut dire qu'il n'y a pas à Santa-Cruz, à la Orotava, à la Laguna, ni à la Gran Canaria, des éléments de sociabilité suffisants; lorsqu'ils se rencontrent dans quelques familles, l'usage et les mœurs s'opposent à la fréquentation, aux dépenses qu'elle entraîne, aux exigences qu'elle impose; ce n'est pas que les fortunes y soient généralement restreintes, car les maisons riches, et il y en a, ne reçoivent pas, la bourgeoisie pas plus que la noblesse. A peine quelques réunions de famille, quelques bals très rares, peu de diners. Cela ne tient pas seulement à une certaine manière d'être, encore moins à l'exiguïté des maisons, à l'absence de fortune. Est-ce par avarice? Est-ce par jalousie, par haine ou dédain? Non, nous pensons plutôt que ce fait est le résultat du caractère espagnol originaire, et du caractère particulier aux insulaires. Ceci mérite explication.

En Espagne, sauf Madrid, Séville, Barcelone, les grandes villes enfin, les rapports sociaux sont d'une gravité un peu triste, l'existence est monotone, plus contemplative et mélancolique que dans les pays du nord de l'Europe. La sociabilité, la fréquentation des familles entre elles, l'hospitalité dans la maison, les relations sociales entre parents, amis, connaissances, cette sociabilité, besoin de la race du nord, est incompatible avec le fond du caractère espagnol. Madrid renferme la cour, la grandesse, les corps constitués, la pairie, les cortès, les hauts dignitaires et les fonction-

naires ; dans cette partie de la nation, l'éducation est *euro-péenne* et peu *espagnole*, l'instruction est répandue, les voyages ont adouci les angles, sociabilisé avant tout les mœurs. La différence entre la noblesse espagnole et la noblesse russe, anglaise, française, allemande est minime, tandis que, entre un habitant de Tolède et un habitant de Madrid, il y a un abîme. A Séville, à Barcelone il y a le grand commerce, la grande industrie, la fortune territoriale, aussi le Catalan et l'Andalous sont sociables, gais, aiment les réunions où l'esprit est apprécié, tout autant que les manifestations extérieures, bal, théâtre, promenade. A Cordoue, l'Andalous se transforme ; le Catalan n'est plus le même à vingt lieues de sa capitale, à Taragone, par exemple. Donc, en Espagne, à l'exception des grandes villes, l'esprit de sociabilité fait défaut. Si dans ces grandes villes l'éducation sociale est européenne, comme l'exigent le commerce, l'industrie, les hautes fonctions, l'éducation universelle, ce n'est pas là le génie propre de l'Espagnol ; pour le bien connaître il faut l'étudier dans les petites villes, là où les influences extérieures n'ont pas dénaturé son caractère national. Or les Canaries n'ont pas de ville au dessus de vingt mille âmes, et rentrent tout à fait dans les mœurs et les usages espagnols des villes de second et de troisième ordre ; même gravité triste, même allure mélancolique, même abnégation du moi, même apathie, et en plus une manière d'être, fruit du climat, l'*indolence*. Les luttes, les coqs, les cirques, l'amour, le théâtre viendront bien pour un temps, donner leur fièvre chaude aux populations, mais ce temps passé, elles retombent dans ce nonchaloir qui est leur essence. A la mobilité de l'esprit la plus prononcée, effet de la vie contemplative du cerveau, s'allie l'immobilité presque absolue du corps, la lenteur de la démarche, la gravité des sons toujours articulés très bas. La passion la plus énergique qui les portera, en telle circonstance, à des actes de violence, ne parviendra

pas à élever leur ton, à colorer leur visage, à animer leurs traits par des jeux de physionomie, l'œil seul — et il est superbe généralement — s'allume, jette des flammes ou caresse comme un velours ; un amant restera des heures sur pied, auprès d'une *reja*, en conversation amoureuse avec son amante, et pas un muscle de son visage ne bougera, pas un geste n'animerait cette statue vivante. Il faut conclure et dire qu'en dehors des rapports que l'amour inspire et nécessite, les hommes vivant entre eux, les femmes entre elles, il n'y a pas sociabilité.

Dans le nord de l'Europe, la femme est infiniment plus cultivée qu'aux îles et qu'aux colonies méridionales en général. Elle groupe autour d'elle la famille d'abord, les amis ensuite, puis le monde dans la proportion de la fortune, de l'éducation, de la position. A mesure que l'on descend dans le midi, la *femme*, cet être puissamment attractif dans le nord, s'efface de plus en plus, et la *femelle* qui est dans la femme s'affirme davantage. Instruite, gracieuse, la femme du nord n'abdique jamais son empire ; après l'avoir conquis par la jeunesse ou par la beauté, elle le conserve toujours par la grâce, l'entregent, le savoir vivre ; plus tard elle sait déguiser sa vieillesse. A peine dégrossie comme instruction, manquant d'éducation mondaine, quoique plus belle, la femme du midi s'efface, abdique, après avoir triomphé d'une façon despotique, tyrannique ou tant soit peu matérielle, et n'est plus apte à former ce centre puissant, qui enchaîne à ses entours, par la grâce ou l'esprit. Avec l'aisance, même avec la fortune, la femme espagnole en général, ne sait pas donner à sa maison ce confort et cette sorte d'attrait irrésistible qui émane de la douceur, de l'affabilité, de la sociabilité en un mot.

Cela fut dit en vers, au siècle dernier, par un auteur dont le nom m'échappe.

Belles, vous paraissez : on s'émeut, on admire,
 Un essaim de flatteurs voltige autour de vous,
 Chacun de vous plaire est jaloux ;
 De la beauté voilè l'empire.
 Mais il est un moyen de captiver les cœurs,
 De fixer des flatteurs la cohorte légère,
 Ce moyen, c'est le caractère,
 La raison, l'esprit et les mœurs.

S'il était possible à un étranger de connaître les mystères de l'alcôve, il ne lui serait pas permis de les divulguer. Aussi, pour parler de cette question délicate, sommes-nous à l'aise, n'ayant fait qu'entrevoir sans avoir rien deviné ! Donc, restons dans les généralités. L'amour est aux Canaries comme en Andalousie une occupation sérieuse. Faire l'amour est un travail qui a ses règles classiques, dont les amoureux ne se départent guère ; il en est un peu ainsi en Italie, l'on y prend ses grades et il en résulte un commerce régulier, sans trop de scandales. Dans la classe inférieure des villes règnent des mœurs faciles, sans être trop relâchées, et une indulgence générale. Cependant il faut y constater une proportion un peu plus que normale de petits Canariens qui n'ont d'asile qu'aux enfants trouvés, étant abandonnés des mères, faute de consécration matrimoniale. Cela donne à réfléchir. Soyons indulgents, le climat est si chaud ! D'ailleurs personne ne se plaint.

On a dit que les Espagnoles n'aimaient un homme que si elles le croyaient capable, par amour, de commettre un crime ; les Anglaises, une excentricité ; les Françaises, une folie.

Cet aphorisme est loin d'être démontré ; posé de cette façon affirmative on peut le mettre en doute. Cependant il faut reconnaître qu'il y a dans cet adage un côté qui paraît vrai et qu'il faut admettre en adoucissant l'expression, si l'on veut avoir une idée juste d'un amour dans lequel les sentiments de l'âme entrent pour la moindre part, les passions pour la plus grande.

On connaît l'impassibilité des insulaires, mais au fond de ce calme, étrange au premier abord, il y a des passions violentes ; l'admiration, la haine, l'amour, le jeu, voilà les plus puissantes ; au jeu on jouera jusqu'à la ruine, jusqu'au désespoir, aux îles moins qu'en terre ferme, il est vrai, et là, bien moins qu'en Amérique où l'on joue sa vie. La haine peut aller jusqu'au meurtre, cependant la haine, la vengeance est moins violente aux îles qu'en terre ferme, le meurtre rare, presque toujours commis par des Espagnols, non des insulaires. L'admiration revêt les formes les plus exagérées.

On sortait du théâtre ; le drame de Zorrilla venait d'être représenté, l'auteur assez grave et triste, passe sous le vestibule extérieur.

— Vous êtes Zorrilla ? dit un Andalou au poète célèbre.

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— L'auteur du drame qu'on vient de jouer ?

— Oui monsieur.

— Eh bien, marchez sur ma *capa*, je pourrai dire que Zorrilla a posé le pied dessus !

Et le poète eut beau s'en défendre, il dut poser le pied sur le manteau étendu à ses pieds,

L'Andalou remercia et partit triomphant.

Au cirque on jette au *banderillero*, à l'*espada*, après un beau coup, des cigares, de l'argent, des bijoux, des mouchoirs, des chapeaux. Les paysans à Séville, jettent leur veste brodée dans l'arène.

La jalousie fait partie intégrante de l'amour, elle en est le piment, le *salero*, le sel. Quand cette passion domine l'amant, il faut respecter ce sentiment, car il peut mener au même résultat que la haine, au coup de couteau. Nous savons que ces extrémités sont rares et qu'on a beaucoup trop exagéré en ces matières, cependant il ne faudrait pas trop s'y fier. Après le mariage, la jalousie, nous a-t-on dit, perd beaucoup de son empire. Il est certain que dans les grands centres le luxe a démoralisé bien des ménages, et l'on y

montre des maris débonnaires, hélas ! il y en a partout, et nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de faire aucune remarque à ce sujet dans les îles, la moralité dans le mariage y paraissant la même qu'ailleurs.

Les hommes vivent entre eux. La politique, le jeu, les affaires sont les sujets de conversation, la place publique, le cercle, la boutique de l'apothicaire, du barbier, sont les lieux de réunions ; peu ou point de cafés, un seul, à Santa-Cruz, en revanche, plusieurs cercles. Le pharmacien et le cercle sont le rendez-vous des politiques. Chez le barbier on entend conter les nouvelles à la main, les cancans du jour. Le jeu est partout ; à la maison, les femmes s'en mêlent.

Les femmes vivent entre elles et se visitent. Intarissables sur des riens, frivoles, crédules, généralement ignorantes, elles occupent leurs loisirs par des cancans, s'occupent des voisins et voisines, parlant, babillant sans merci ni trêve, presque toujours toutes à la fois, avec une volubilité étonnante. Il faut joindre à ce susurrement perpétuel des femmes réunies, le bruit sec de l'éventail qui se ferme brusquement, le froissement du papier qui évente la face et heurte l'air, le bruissement des seize lamelles d'os ou d'ivoire qui forment les côtes ou rayons de cet instrument, dont le mouvement perpétuel met en action, une grâce, une prestesse qu'on n'a pas trop vantées.

Si vous arrivez le soir au milieu du groupe féminin accompagné d'un ami, vous êtes accueilli par des poignées de main et des *viva*, qui chatouilleront votre amour-propre ; il semble que vous apportez à des trappistines la liberté, aux suppliciées du purgatoire la goutte d'eau délicieuse, vous êtes accueilli par votre petit nom, comme un frère, un ami. La famille canarienne gagne infiniment à être vue dans l'intimité, il y règne un sans-gêne, une bonhomie, une affabilité qui surprend l'étranger, le *gentleman stiff* de Londres, le *gandin* de Paris ; on y trouve de grandes attractions,

la familiarité s'établit vite, ce nom de baptême qu'on donne si cavalièrement, a pour tous un charme très doux ; ce n'est pas à vrai dire le signe certain d'une intimité étroite, hélas ! non, on le voudrait bien ! ce n'est tout simplement qu'une gracieuse coutume, qui révèle une cordialité charmante. Vous qui rêvez de Cythère sur la foi d'Arago ou de tant de voyageurs qu'on ne saurait excuser, sachez qu'elle n'existe plus sur la boule terrestre, même à Taïti ; à Ténériffe moins encore, pour obtenir il y faut implorer et plaier et cela veut du temps. Vous qui passez, bannissez toute espérance, elle est vaine, on ne fait pas la charité au pèlerin ; on donne à ceux qui restent et savent obtenir.

Nous ne prétendons pas tracer un tableau général, il est des exceptions nombreuses ; même dans les villes où l'oïveté est l'apanage de la femme aisée, le far niente n'est pas universel, il y a à Ténériffe des femmes accomplies ; nous avons vu à la Orotava, des demoiselles, des dames occupées, les unes cultivant les fleurs et botanistes au point de nous donner de mémoire ces noms affreusement scientifiques, qui font de ce langage un vrai grimoire pour les profanes ; d'autres, musiciennes distinguées, pratiquent le piano ou le chant avec fruit ; d'autres se livrent à des travaux de main d'une habileté féerique. Nous avons vu des dessins charmants exécutés d'instinct par une demoiselle qui n'avait jamais eu de maître. Beaucoup enfin lisent et s'occupent des soins intérieurs. Cet hommage rendu à la vérité, nous pensons qu'on peut affirmer qu'en général les femmes sont trop inoccupées.

Ce qui manque surtout aux îles comme en Espagne c'est le *home*, l'intérieur, ce que l'on peut appeler en français *le coin du feu*. Souvent rien de plus futile que les conversations de salon, d'assemblées nombreuses, de dîners, de soupers ; la société s'y montre raide, travestie, le sourire et le mensonge aux lèvres. Qu'il y a loin de ces grands concours à ces causeries familières du coin du feu, du salon d'intimes !

Dans le nord de l'Europe, après les réunions *in focchi*, d'apparat si l'on veut, on a la société d'amis, la causerie instructive, intéressante, spirituelle. Rien ne forme les mœurs publiques comme cet usage, et l'on y apprend plus à penser, à connaître la vie, que dans le commerce du monde officiel ou guindé. Cet usage n'existe pas dans les îles Canaries et nous le retrouverons dans une certaine mesure à Madère où il a été importé par les malades du nord. Si l'on se réunit à Ténériffe dans les familles, il y a inévitablement le jeu sous roche; à peine la réunion sera complète, les cartes apparaîtront.

Lorsque les insulaires jouent, comme les Espagnols, ils sont taciturnes et sous l'influence d'une passion forte, ils sont presque toujours ainsi. Il n'en est pas de même dans la conversation, dans les entretiens sérieux des affaires ou de la politique, les paroles s'aident du geste; les mots s'accroissent et c'est une belle et curieuse chose qu'une conversation en espagnol, entre des hommes distingués. Ils ont un esprit naturel charmant, ils sont doués généralement d'une mémoire merveilleuse, leurs traits s'animent, les yeux lancent des flammes, le geste accompagne la phrase cadencée et la complète. Les insulaires ont le talent, particulier aux races méridionales, d'envelopper la pensée dans une forme presque toujours poétique ou originale et la langue qu'ils parlent, plus noble que l'italien, plus rythmée que le français, charme toujours l'oreille par des sonorités à la fois mélodieuses et pleines d'harmonie. Il n'est pas, à notre avis, de langue supérieure à la langue espagnole; parlée par les insulaires, elle acquiert toute sa valeur par la grâce ou l'énergie avec laquelle ils savent l'employer, la complétant par le geste qui est presque toujours sobre, plein de grâce ou de noblesse; en parlant les Portugais gesticulent, les Italiens font de la mimique, les insulaires restent dans de justes bornes.

Les femmes des îles paraissent avoir moins de grâce,

plus de raideur que les Andalouses, ce qui leur donne, il est vrai, plus de noblesse; elles parlent moins bien que les Castellanes et s'expriment au moyen d'un organe moins sympathique que les hommes; elles ont la voix timbrée des chanteuses, peu agréable dans la conversation.

Le costume des hommes est le costume anglais. Presque toujours strictement vêtus de noir, gantés juste, chaussés finement, leurs extrémités délicates témoignent de la beauté de la race et de son élégance. Les hommes sont généralement élancés, plutôt maigres, ce qui leur donne de la distinction. Il n'y a pas dans les îles Canaries cette distance matérielle entre l'homme et la femme, qui est un des signes distinctifs de la race portugaise, chez laquelle l'homme est infiniment mieux que la femme. Aux Canaries, la femme est digne de l'homme, et les deux sexes sont remarquables.

Rien n'égale la beauté typique de cette race, l'élégance de ses formes, la noblesse de ses mouvements. Les Anglaises sont peut-être la dernière expression de la beauté de la peau, de la richesse du sang, de la force musculaire, mais elles n'ont pas la finesse des attaches, la beauté plastique, tranquille de la forme, les nobles allures de l'insulaire et en même temps le *meneo*, le *garbo*, car à ces choses il faut des mots exprès, qui font de la race andalouse une espèce à part dans la race latine. Malheureusement la vie sédentaire et l'oisiveté viennent trop tôt charger d'embonpoint ces charmantes créatures.

Pour rendre aux Canariennes tous les hommages, il faut ajouter que leur teint mat est plus clair que celui des Andalouses, et que sous cet épiderme on peut voir la teinte bleutée des veines; des cheveux d'un noir velouté couronnent royalement ces têtes merveilleuses. Il faut voir, le dimanche matin, passer, silencieuses, ces belles filles, laissant traîner sur le trottoir leurs longues et raides jupes noires collées à la hanche, le buste enserré dans la soie, la tête recouverte de la mantille avec laquelle, elles savent à la fois,

encadrer adorablement leur visage et draper leur corps, sans qu'on perde, au travers de la dentelle transparente, un seul des agréments de leur taille ou de leur figure ! Elles ne sont peut-être pas toutes belles, mais toutes le paraissent et sont d'une distinction achevée. Què d'autres regrettent la jupe courte et le bas à jour, le petit soulier de satin et la basquine, pour nous, nous préférons de beaucoup, à ce costume de danseuse égarée dans la rue, la grande jupe traînante, la robe relevée par devant par une main toute mignonne, le pied qui se montre à chaque pas, merveille de petitesse, de cambrure. Une fleur naturelle de couleur vive, piquée dans les cheveux d'une façon charmante, achève la séduction.

Les hommes de la campagne portent le sombrero noir à larges bords, la veste courte à petits boutons, ouverte sur une belle chemise blanche; le pantalon collant est recouvert, jusqu'au genou, d'une espèce de caleçon de bain, en cuir ou en drap sombre; leurs jambes sont emprisonnées dans des guêtres de cuir, ouvertes sur le côté extérieur du mollet, ces guêtres sont piquées, brodées, historiées de franges de cuir, de boutons, et forment sur le pied des dessins mauresques à piqûres, de couleurs tranchantes. En hiver, ils passent la tête dans le trou d'un puncho ou manteau circulaire de laine blanche. Ils marchent toujours appuyés sur un long bâton de montagne. Les femmes des champs portent le même sombrero noir à larges bords, la jupe courte d'indienne très ajustée, avec un plastron blanc sur la poitrine; elles portent quelquefois des guêtres, mais le plus souvent se chaussent de brodequins de cuir jaune. Elles placent sur le cou, un petit fiolu, comme un châle, la pointe dans le dos et les deux bouts croisés sur la poitrine. Quelques-unes, très rares, portent encore la veste andalouse. Les paysans, gais, robustes, bien portants, sont superbes de beauté mâle et fière et les femmes, presque aussi fortes que les hommes, sont généralement bien.

On ne trouve pas aux îles Canaries, comme au cap Vert,

ou à Madère, le peuple déguenillé, la saleté y est peu en honneur, les caractères y sont plus tranchés, et s'il y a moins de douceur, d'aménité dans la forme, le cœur y est plus haut placé, les habitudes moins serviles, la moralité plus élevée, les usages moins agréables pour l'étranger, mais plus dignes.

Les Canariens sont regardés comme les meilleurs soldats de la monarchie espagnole et le soldat espagnol est peut-être le premier soldat du monde ; ils ont la taille haute, l'agilité infatigable, la constitution robuste, le courage qu'une sorte de fatalisme inspire, la sobriété, enfin ils s'accommodent mieux de la discipline que les Andalous par exemple. Jusqu'à la fin de notre séjour à Santa-Cruz, nous avons pris la milice pour la troupe de ligne, et n'avons été éclairés que par les officiers qui nous fournirent les renseignements sur l'organisation militaire. Les Canariens, aussitôt vêtus et équipés, sont des soldats achevés, rompus à la marche, aux campements, aux privations et préparés au maniement des armes dès l'enfance.

Les femmes du peuple, en outre des travaux intérieurs, se livrent à la culture des terres, tout comme les hommes ; dans les villes, elles commercent, colportent, et chargent sur leur tête les plus lourds fardeaux.

Le paysan canarien est hospitalier, généreux, un peu timide d'abord, puis d'une cordialité pleine de charme. Il n'y a qu'une tache à ce tableau, les Canariens sont ignorants et de là, une crédulité puérile, aveugle, qu'on changeait autrefois en fanatisme. Un peu d'instruction au plus vite ; le bien-être actuel la réclame impérieusement, et cette race honnête, active et forte, entrera dans la pleine jouissance des libertés dont elle est digne et à laquelle elle a tous droits.

La fécondité des femmes dans les îles Canaries est un des faits physiologiques les plus singuliers. Dans une autre publication sur les îles Madère, nous essaierons de préciser

les causes générales qui amènent cette fécondité particulière à toutes les îles de l'Atlantique, des îles de la Manche aux îles Bissagots. L'émigration seule a permis, lorsque la culture était délaissée, au temps des majorats et des biens de mainmorte, d'empêcher les insulaires trop nombreux de mourir de faim. Nous avons déjà remarqué qu'à Hierro, malgré l'augmentation de la richesse publique, le progrès des cultures et l'habitude du travail, l'émigration était obligatoire.

Les femmes des îles aiment peu la promenade, et le fait est digne de remarque, car c'est au contraire une passion espagnole. Il n'y a pas, pour l'étranger de passage, d'autre moyen de se rendre compte de la population des villes et de connaître les habitants, que d'aller à l'église ou de courir les maisons en visiteur curieux, en ayant des lettres de recommandation. En France et en Italie, ces lettres sont le plus souvent « le bon billet qu'à la Châtre ! » il n'en est pas de même en Espagne, moins encore aux Canaries, une lettre vaut un passe-port et la maison lui sera ouverte aussitôt ; l'étranger y trouvera peu de ressources, peu d'amusements, peu de fêtes, mais toujours bon accueil ; il remarquera que les salons sont vastes, les appartements élevés, les maisons grandes et facilement ventilées ; de petites cours à ciel ouvert, *patios*, en occupent le milieu et sont garnies de fleurs en grands vases ou en pleine terre, quelquefois une fontaine murmure dans une vasque de marbre blanc.

Tous les soirs, les hommes vont au cercle ; les étrangers y sont admis sur la présentation d'un sociétaire. On vient de renouveler luxueusement le mobilier du Casino de Santa-Cruz, qui offre tout le confort anglais, uni à une certaine élégance. Le cercle renferme des salles de jeu, de lecture, et, en outre, des salons magnifiques, qui reçoivent l'élite de l'île deux fois par an ; il y a une belle bibliothèque qu'un fonds assuré accroîtra sans cesse. On y reçoit à peu près tous les journaux accrédités de France, d'Angleterre et

d'Espagne. Les bals offerts par les sociétaires sont superbes. Nous n'avons pas vu le Casino des ouvriers auxquels viennent de se joindre les jeunes gens qui, en s'associant aux travailleurs, offrent ainsi un bon exemple de fraternité. Eux aussi donnent tous les ans un bal masqué, auquel toutes les dames se font fête d'assister.

Les cercles exercent sur les mœurs une influence mauvaise, quoique moindre qu'en Angleterre. Les hommes délaissent leur maison pour s'y rendre, le mal est réel, avoué, l'habitude est prise et tout le monde accepte un arrangement qui n'est profitable qu'au sexe fort. Le délaissement de la femme s'en accroîtra chaque jour davantage, l'abîme se creusera plus profondément entre les sexes; le délaissement est funeste.

— Vous avez raison, dit Brünner, le délaissement est funeste, et l'on cite une dame qui l'a prouvé.

— ConteZ-nous donc ça...

— Le mari apprenant son malheur et le nom du coupable aurait dit : Pauvre Don Juan! Il est bien à plaindre, il ne saura pas la mener.

— Il s'est vengé par un mot!

— Oh! oui, dit Brünner, un mot triste. Le mot pour rire, le voici : l'amant a déjà quitté la dame, et le mari est rentré dans ses droits antérieurs. Le flot efface le flot...

Ce fait était cité comme résultat immédiat des habitudes du club; il ne servira peut-être pas d'enseignement, car on délaisse toujours la maison pour le Casino.

Le jeu a des limites à Santa-Cruz, et on ne s'y ruine pas trop. Sauf cela, et en elles-mêmes, les habitudes des Casinos ne sont pas mauvaises pour les hommes; le billard est salubre pour le corps, la lecture pour l'esprit, les rapports d'affaires ou de politique profitent à tous. La politique y est discutée avec passion, et c'est pour nous une preuve de la vitalité et de l'énergie de cette race qui, délaissée de la

mère patrie, ne peut s'en détacher, discute ses intérêts, souffre de ses malheurs, rougit de ses hontes gouvernementales, palpite au souvenir de ses gloires. Ce n'est pas là le lâche abandon d'une race sénile, l'indifférence de l'égoïsme, l'ignorance des brutes; non, c'est une race vigoureuse, à laquelle rien de ce qui touche le pays ne saurait être étranger. Il faut voir, les jours de courrier, se disputer les journaux, pour se faire une idée exacte du prix que les insulaires attachent aux choses de la politique, et pour se convaincre aussitôt que ce n'est pas le fait d'une curiosité puérole.

Il n'y a pas cinquante ans, la société espagnole errait sans but dans la vie, elle avait cherché et trouvé ses distractions dans le plaisir; mauvaises mœurs, élégance puisée à des sources honteuses, jeu effréné, luxe ruineux et orgueilleux, l'abaissement moral et politique de l'Espagne était à son comble. Les Canaries, fidèle image de la mère patrie, offraient le même spectacle; mais en 1834 la révolution désarma la monarchie et le clergé, et d'autant, en moralité et bien-être, la nation s'enrichit. Se sentant quelque chose dans l'État, presque citoyen, l'Espagnol s'occupa d'idées plus hautes et la marche révolutionnaire des événements l'arracha à la torpeur, à la pratique habituelle des choses purement sensuelles. Les îles bénéficièrent de cette transformation, leur régime particulier, joint aux pratiques constitutionnelles de la métropole, y a infusé comme un sang nouveau et des mœurs plus élevées, plus dignes. Ce mouvement donna naissance à l'établissement des Casinos, comme centre politique. Ce mal ne peut avoir des conséquences aussi funestes que l'abdication complète du citoyen; on ne peut, sans périr, se désintéresser de l'État; mais la base de l'État est la famille; la vie politique est toujours proportionnelle à la vie de famille, et c'est pour cela que la famille domine dans les pays libres. Le *home* est anglais, américain, hollandais, suisse, pays de citoyens; le *home* est inconnu des Latins, pays qui, au lieu de citoyens, ne compte que des habitants.

Espérons que les insulaires reviendront à la famille par la liberté, et laisseront le casino à la jeunesse.

Il y a à la Orotava un Casino provisoire. Les sociétaires attendent l'achèvement d'une construction nouvelle pour s'y établir définitivement. Il y a au Puerto encore un Casino, à la Laguna également. Sauf de rares exceptions, ils réunissent, dans chacune de ces villes, l'élite des intelligences, de la noblesse, du commerce, de la propriété.

Le théâtre de Santa-Cruz est très bien, nous l'avons déjà décrit sans partager l'enthousiasme de certains insulaires qui le comparent aux beaux théâtres d'Europe. Ces exagérations sont ridicules. S'acquérir au prix du dithyrambe, les bonnes grâces des habitants du pays qu'on décrit est un fort mauvais calcul et qui ne peut réussir qu'auprès des esprits vaniteux, nous nous bornerons donc à dire que le théâtre de Santa-Cruz est parfaitement convenable, et très bien pour l'île de Ténériffe; plus grand, il serait trop grand, plus riche, il serait de mauvais goût. On y joue la *Zarzuela*, ce charmant opéra-comique national.

Un village de Normandie donna un nom au vaudeville; l'origine de la *Zarzuela* est à peu près semblable. Elle est fort peu connue; la voici. A douze kilomètres de Madrid, sur la rive droite du Manzanarès, était un ancien rendez-vous de chasse qui fut réédifié par Charles-Quint, agrandi, embelli successivement par les Philippe et terminé par Charles III, le grand bâtisseur; c'est le *Pardo*. Au delà de ce palais s'étendent des bois immenses, complètement entourés d'un mur en maçonnerie de plus de quatre-vingts kilomètres de développement. Folie royale! Ces inepties sont de tous les pays. Elles furent surtout la grande faiblesse du commencement du dix-huitième siècle; toutes les cours de l'Europe achevèrent de s'y ruiner. On sait le mot de Philippe V à l'inauguration d'un bassin à la Granja : *Tu m'as diverti trois minutes; tu me coûtes trois millions!*

C'était bien la peine!

Donc, au milieu de l'enceinte des bois du Pardo se trouvent deux belles propriétés royales, la *Quinta*, entourée de beaux jardins, égayés de pièces d'eau, et la *Zarzuela*, jolie habitation à un seul étage. L'infant don Fernando, qui l'avait fait construire, y fit représenter des pièces *récitées et chantées*, point de départ obscur, commencement modeste, du développement lent mais progressif d'un genre dramatique devenu tout à fait espagnol, et qui a pris son nom de *Zarzuela* la petite maison du Pardo.

On joue aussi le drame et la comédie à Santa-Cruz, et le théâtre est desservi par une compagnie espagnole qui, tous les ans, exploite tour à tour, pendant quelques mois, Santa-Cruz de Ténériffe et las Palmas de la Gran Canaria.

Le théâtre et le marché ont été bâtis sur les dépendances et sur le terrain occupé par le couvent de Saint-Dominique. Après la mise en vente des biens du clergé la ville acheta ces terrains, mais lorsqu'elle voulut en disposer, il s'éleva une opposition formidable. L'église renfermait des tombeaux, suivant l'ancien usage, et le clergé cria à la profanation. C'était bien trouvé. La population prit parti pour l'administration et le gouverneur porta l'affaire à la métropole. La lutte fut acharnée à Madrid et les passions y trouvèrent un grand aliment. Le procès durait, durait, s'éternisait et les chances étaient égales. Le jour de la fête de la reine, le capitaine général reçoit d'habitude, à Santa-Cruz, les consuls de toutes les puissances et tous les employés civils et militaires; ce jour-là le bateau de Cadix arriva et l'on apporta les dépêches officielles au capitaine général à l'heure même où tous les fonctionnaires étaient réunis dans le grand salon de réception. Celui-ci demanda permission de lire la dépêche officielle seulement, la parcourut et son visage resta impassible, pas un des nombreux assistants ne put voir une impression quelconque sur sa physionomie. « Messieurs, dit le capitaine général, que ceux d'entre vous « qui sont désireux d'assister à un curieux spectacle et qui ont

« une heure à perdre, aient l'obligeance de me suivre. » Le cortège se met en marche et arrive devant le vieux couvent. Il était entouré d'un immense balcon de bois dont les colonnes supportaient le stercoricide surplombant de six pieds. Le gouverneur fait un signe, et d'un coup, le balcon et l'immense toiture s'effondrent, aux applaudissements frénétiques de la foule qui avait suivi le cortège. Un nuage de poussière obscurcit l'air et couvrit les beaux habits chamarrés d'or. Le capitaine général, depuis quelques jours prévenu, avait fait scier les supports pour donner au public ce spectacle inattendu.

Pour le voyageur qui vient aux Canaries sans avoir d'abord traversé l'Espagne, il aura, dès l'arrivée, une surprise. Fatigué par la mer, il se couchera de bonne heure, heureux de s'étendre dans un grand lit, entouré d'un moustiquaire de gaze indispensable. Après huit ou dix nuits passées sur un cadre de bois de deux pieds de large et dur comme la banquette des omnibus parisiens, on est heureux de s'étendre dans un lit véritable. A peine le voyageur sera-t-il endormi qu'un bruit formidable le réveillera en sursaut, une voix stridente lui chantera en bon espagnol, sur le mode mozarabe : *Dormez en paix ; tout est tranquille ; le ciel est pur. Il est onze heures et demi. C'est le Sereno. Comme le ciel est presque toujours pur, sereno, ce nom a été donné au gardien vigilant, chargé de protéger votre repos, et de vous indiquer l'heure et l'état de l'atmosphère. Nous envoyons encore à travers la distance et le temps, toutes nos malédictions à ce fonctionnaire nazillard, qui n'a jamais hurlé sous notre fenêtre, sans nous faire bondir dans le lit, ou sur la table de travail, comme sous l'influence d'une pile voltaïque. Nous lui souhaitons un lutin, un démon l'éveillant le jour de demi-heure en demi-heure. Talion ! justice barbare des anciens, venge-nous !*

— Et la couleur locale ? dit Brüner.

— Il est certain que le *Sereno* est comme un vivant témoi-

gnage de la vieille Espagne, mais cette lente psalmodie semble un écho solennel venu d'un autre âge pour vous dire : *frère il faut mourir, le temps suit irréparable, etc., etc.* ! Si votre esprit bâtit un château en Espagne, si vous dormez les poings fermés sur vos deux oreilles, mon cher Brünner, vous enverrez à tous les diables la couleur locale, qui vient vous ramener si brusquement dans la vallée des larmes.

Un petit détail. Nous avions pour diverses familles de Ténériffe des lettres de recommandation, dont nous usâmes modérément, nous avons regretté bien souvent d'y avoir été obligé car nous n'avions eu qu'à nous louer de l'accueil qui nous fut fait partout où nous ne pûmes nous dispenser d'aller. Passant nos journées à courir à pied ou à cheval, la soirée à prendre des notes jusque fort avant dans la nuit, notre temps étant limité, il était impossible de se livrer tout à fait aux douceurs de la société qui a de grandes exigences, comme chacun sait. Eh bien, à chaque fois que nous tirions le cordon ou poussions la porte d'une maison, au lieu du bruit connu d'une sonnette ou d'un timbre, c'était un cliquetis, un roulement, une sonnerie étrange qui se faisait entendre, un vrai carillon. Figurez-vous derrière chaque porte une roue de bois d'un pied de diamètre, à l'entour de cette roue une douzaine de gros grelots ou de petites sonnettes. Vous tirez le cordon ou vous poussez la porte, et la roue diabolique, par la rotation que lui imprime la corde tendue, met en mouvement continuë toute la sonnerie, qui rappelle celle des chevaux de poste. Ces carillons sont partout. Ils sont utiles sans doute ; mais ils font un bruit bien désagréable.

L'amour des chiens de poche est un signe distinctif du caractère canarien. Il y a aux Canaries du reste de charmants spécimens de cette race, qui ne sont pas originaires des îles, nous croyons pouvoir affirmer qu'ils y viennent de la Havane. Nous avons remarqué aussi une superbe espèce de chiens lévriers dont l'origine est évidemment africaine,

et reconnaissables à première vue pour frères des chiens levriers de Kabylie, ou des Touarègs de l'Atlas.

L'équitation est une des habitudes les plus chères à la race espagnole; partout où elle s'est implantée, l'élève du cheval en liberté s'est établi rapidement, les Canaries sont une exception. Nous confessons que nous n'avons pu en trouver les motifs ou les causes. Les fourrages sont peu chers, l'avoine et l'orge à bon marché, mais en fût-il autrement, ce ne serait pas une raison suffisante. Les chevaux viendraient très bien en liberté et la montagne est accessible tout l'hiver. Le gouvernement a établi trois haras, rien n'y a fait, ni l'excellence de l'espèce, ni d'immenses terres propres à la vaine pâture, ni les avances de l'État. Il y a là une contradiction qui provient de ce que les mules et les chevaux de trait suffisent aux besoins de la population, et que la classe aisée ou riche n'aime pas le mouvement. A Santa-Cruz il y a des loueurs de voitures, il n'y a pas de loueurs de chevaux de selle. Le chameau n'est presque jamais monté et ne sert qu'à transporter des fardeaux.

Il est assez difficile, pour qui n'a pas vécu aux îles, de se faire une idée exacte de la position de chacune des castes sociales qui composent la population, de leurs rapports les unes avec les autres. Tout d'abord, après quelques jours, on est frappé de l'égalité apparente qui semble régner. Il est vrai qu'une plus longue expérience démontre qu'il en faut un peu rabattre. Cependant nous pensons qu'on peut affirmer qu'il y a aux Canaries, bien plus qu'en Portugal, et un peu plus qu'en Espagne, cette égalité relative qui est le but de toute démocratie. Il est surtout incontestable que la liberté, sous toutes ses formes, est bien plus grande aux îles que dans la mère patrie.

La noblesse aux îles tient son rang avec honneur et probité. L'absence de cour, la simplicité des mœurs, l'exiguïté des besoins lui ont permis, même pauvre, d'y vivre noblement, sans ces compromis de conscience, sans ces bas-

esses, sans ces lâchetés qui sont la monnaie courante des hautes positions, qu'on ne peut guère maintenir autrement sous un régime de bon plaisir. Une autre cause majeure, la terre, a conservé à la noblesse des îles sa dignité personnelle, en lui créant l'indépendance. La noblesse se constitua d'abord par les *douze bonnes maisons*; dès la conquête chacune eut ses biens, l'amour de la patrie et de la propriété retint dans les îles. Les droits d'aînesse, les majorats ont duré jusqu'à l'époque moderne et les biens sont restés dans les familles. Ceux qui, sans être des *doce buenas casas*, avaient des titres, furent toujours propriétaires de fiefs en terre. Rappelons le quatrain célèbre de Fernand Caballero qui, sous forme de concetto, peint avec une justesse parfaite et beaucoup d'esprit, la position vraie de la noblesse insulaire. Malheureusement il est impossible de le traduire en conservant le trait.

Es el *don* de aquel hidalgo
 Como el *don* d'el algo *don*
 Que no puede tener *don*
 Sin tener antes el *algo*.

Il faut savoir, pour comprendre, que *don* est un signe de noblesse équivalent au *de* français, dans M. de Franqueville, par exemple. *Algodon* est un mot qui signifie *coton*, et dans lequel la syllabe *don*, le *de* français, est précédée de *algo* qui signifie *quelque chose*. Ceci dit, on peut traduire ainsi :

Le *don* de cet hidalgo
 Le *de* de ce noble
 Est comme le *don* dans *algodon*
 Est comme le *de* dans *algodon*,
 Qui ne peut avoir le *don*
 Qui ne peut avoir le *de*
 Sans avoir avant *algo*.
 Sans avoir avant *quelque chose*.

Sans jeux de mots et pour parler bref : Pas de *don sans algo* ; pas de *de sans quelque chose*. C'est l'ancienne formule du moyen âge : pas de seigneur sans terre.

Cette possession de terres ne fut pas toujours lucrative, il est vrai, mais elle donnait à vivre au plus pauvre gentilhomme. La vigne d'abord, la cochenille maintenant, ont donné une grande valeur à ces terres. Ainsi la noblesse est indépendante, digne, et, sans pressurer l'ouvrier, a vécu et vit à l'aise. Il n'y eut pas comme ailleurs antipathie violente entre l'homme du peuple et le seigneur. Depuis la vente des biens d'église, la propriété s'est divisée et l'abolition des majorats achève ce morcellement. Manants et bourgeois sont propriétaires et pour le moment dans une veine de prospérité croissante. Le travail, devenu très rémunérateur, a créé entre les propriétaires et les ouvriers bien payés, qui eux-mêmes ont acquis par parcelles, une sorte de confraternité.

Les propriétaires ne dédaignent pas de s'occuper de leurs terres, et une égalité très remarquable est née de ces rapports. Jadis les castes étaient très marquées, séparation immuable, éternelle, fruit de l'absolutisme continu ; la longue pratique de la bourgeoisie donnait la souplesse un peu servile, comme la longue pratique de la noblesse donnait la morgue hautaine ; le peuple n'était rien ou peu. Tout à coup cette habitude séculaire est rompue et depuis cinquante ans pas un pouvoir n'a vécu deux lustres ; un va et vient continu, un mélange perpétuel, a développé tous les penchants, agité toutes les ambitions, allumé les convoitises. De cette immense désorganisation, apparente aux yeux de l'Europe, de ces pouvoirs avilis, de ces lois violées, de ces abus d'autorités, de ces chutes, de ces élévations, de cet état perpétuel de révolution en un mot, est né tout ce qui doit sauver l'Espagne, tant cette vaste confusion a favorisé l'instinct d'indépendance individuelle. Les étrangers la croient perdue en voyant les causes, les effets sont tout autres ; la pratique de la liberté y naît de l'arbitraire, la pra-

tique de l'égalité y est venue par l'instabilité des fonctions. C'est à la même cause qu'il faut attribuer l'amélioration morale et l'éducation plus sérieuse, qui sont le propre de l'Espagne actuelle. A notre sens, elle est plus policée que sous Charles III, plus morale que sous Charles IV, plus puissante que sous les Philippe et c'est peut-être la nation la mieux équilibrée de l'Europe; dix ans de pratique politique américaine, de travail et de paix peuvent replacer l'Espagne, avec les arts, le commerce et les lettres qui en découlent, à la hauteur qu'elle occupa sous Charles-Quint.

Si l'égalité de fait, qui existe aujourd'hui dans la mère patrie, est loin d'égaliser celle qui se pratique aux Canaries, il faut attribuer ce résultat au caractère insulaire. Une grande douceur, une aménité charmante, le différencie du caractère espagnol, beaucoup plus rude, moins affable, souvent cruel.

La bourgeoisie aux îles n'a pas de signes distinctifs par lesquels on puisse la caractériser. Avocats, médecins, propriétaires, négociants, vivent en bons rapports entre eux, comme avec la noblesse et le peuple. La classe ouvrière s'y fait facilement marchande et bourgeoise. La noblesse s'adonne à la lecture, aux armes et aux carrières libérales. Ce mouvement est encore peu sensible, mais enfin on doit le noter. Quelle différence, sous ce rapport, avec les îles Madère! Ici moins de laquais, moins de vanité, pas de populace en haillons! l'armée, le clergé, la noblesse, la magistrature ne recherchent pas la prééminence par des moyens violents ou d'ostentation ruineuse et vivent en bon accord, sans grande ambition comme sans faste, se bornant à jouir de la supériorité que donnent l'éducation, l'instruction ou la fortune; tout est simple et honnête dans les rapports.

Le commerce, dit-on, commence à se ressentir des mœurs européennes et quelques faillites sont venues, aussi inattendues, aussi étranges que des apparitions de comètes; il n'y a pas longtemps encore, c'était chose très rare. Peu de

procès, peu de vols, peu ou pas de crimes, ainsi que nous le montrerons par les études de statistique.

Le voyageur qui, sortant de Madère, débarque aux Canaries éprouve une satisfaction dont il ne peut se rendre compte qu'après quelques jours de résidence. L'absence de mendiants produit ce résultat. A Madère, on est harcelé, il est impossible de marcher sans une escorte de pouilleux ; si l'on s'arrête, c'est pis encore. Entre-t-on dans une maison ? le pauvre attend à la porte et ne vous quitte qu'après aumône faite. Il est vrai qu'un autre vous adopte à la sortie pour bienfaiteur putatif et le supplice recommence. L'habitant est rarement poursuivi de la sorte, mais l'étranger est voué à ce cortège, à la longue fatigant pour les personnes nerveuses. Aux Canaries, rien de semblable, pas de mendicité, ni libre ni tolérée, il est rare qu'on soit prié. Il n'en est pas de même en Espagne où mendier est un état dont les bénéfiques, il est vrai, ont bien diminué depuis quelques années, car les grandes villes ont été en partie nettoyyées de cette vermine. Nous savons qu'on a dit, qu'en tendant la main, l'Espagnol conserve sa propre estime, sa valeur d'homme et sent qu'il est de la race des conquérants, ne s'avilit pas sous le haillon. Ces phrases toutes faites, qu'on va débitant, passent de l'un à l'autre, comme ces pièces douteuses que personne ne veut garder de crainte qu'elles ne soient fausses et qu'en attendant personne ne vérifie, de peur que la conscience irritée ne vienne faire un crime de les remettre en circulation. Pour nous, félicitons les Canariens d'avoir su guérir cette plaie véritable, apanage d'un ramassis d'êtres vils. Cette plaie, il y a cinquante ans, était si terrible à Ténériffe qu'on consignait les équipages lorsqu'on abordait, afin de leur éviter les maladies de peau qui rongeaient les mendiants. L'homme noble n'a le droit de se dire noble que lorsqu'il est indépendant, le mendiant est toujours abject. Quoi qu'on en dise, le travail seul peut ennoblir, non la misère, les poux et la gale.

On a dit que les insulaires sont gros mangeurs. Nous n'avons rien vu de pareil, ou du moins n'étant autorisés par aucun fait personnel à le maintenir, nous nous bornerons à consigner l'allégation. On remarque peu de variété dans les préparations culinaires et l'on s'étonne de l'absorption fabuleuse de melons, de potirons, citrouilles, pastèques crus ou cuits à l'eau. Le peuple se nourrit de *gofio*, de pommes de terre, de légumes et d'un peu de mouton ; il absorbe des quantités de *mojo*. Ceci demande explication ; que le baron Brisse nous pardonne ! Mélangez : coriandre, ail pilé, poivre, vinaigre, sel, piments rouges, de l'huile verte ; remuez, vous avez le *mojo*. Cela emporte le palais, c'est divin ! Dans les bonnes maisons, on vit comme partout en Espagne, à peu de chose près.

Si Santa-Cruz et Las Palmas ont le théâtre, la Laguna possède une arène ou cirque pour les combats de coqs. Ces combats attirent pendant la belle saison une foule considérable. Ces coqs, élevés, dressés à grands frais par des sportsmen *ad hoc*, ont une arène où ils vont combattre et mourir, le dimanche, au grand divertissement de la foule. L'arène peut contenir un grand nombre de spectateurs. Les paris sont considérables ; le dernier, entre les champions de la Orotava et ceux de la Laguna, s'élevait à 10,000 francs pour le vainqueur.

Le pugilat est dans le peuple très en honneur. A Tacoronte, il y a, tous les dimanches, des luttes célèbres qui attirent beaucoup de monde ; ces luttes durent deux mois généralement, mais d'autres villages en donnent aussi de temps en temps. Les deux lutteurs se prennent par le cou et par la cuisse, ce qui est contraire aux lois de la lutte romaine, qui ne permettent de se prendre qu'au dessus de la ceinture. Ces jeux amènent des rixes, qui finissent quelquefois par le bâton, souvent par des batailles à coups de poing, jamais, dit-on, par le couteau. Dans les îles, s'il y a un coup de couteau, on peut parier qu'il provient d'un Espa-

gnol. Les bals de Tacoronte sont, après souper, très en honneur chez les gens des vallées du nord-ouest de l'île.

Pendant le carnaval on danse à la ville, mais le carnaval de la rue est le privilège du plus bas degré de l'échelle sociale; les dames, du haut des balcons, se bornent à jeter des œufs enfarinés, sur le populaire en goguette. Le carnaval était, dit-on, autrefois très fêté par la classe riche, peu à peu il a disparu et n'est plus qu'une fête populaire. Il en est ainsi, du reste, dans toute l'Europe. Les carnivals célèbres de Venise et de Rome sont complètement tombés en désuétude. Aux îles, il n'y a pas longtemps encore, le peuple, à l'un des trois jours, faisait sauter la tête de Judas, c'était une vieille marmite. Cet usage se perd également.

Dans les îles Canaries les bijoux ont des miroitements irrésistibles, auxquels les insulaires des deux sexes ne peuvent se soustraire. Il entre un peu de fausse orfèvrerie, d'imitation, mais bien peu comparativement à la consommation anglaise en ce genre. Nous étions avec un ami anglais dans l'omnibus de *Kensington-gardens*; en face de nous était une fort jolie femme avec broche, collier, pendants d'oreilles, bagues, bracelets, chaîne de montre, etc.

— Cette dame a de beaux bijoux, dis-je à mon Anglais.

— Oui, ils sont *quite news*, tout neufs, dans un mois ou deux elle en aura d'autres.

— *My goodness!* elle est donc bien riche?

— Je ne pense pas.

— Mais alors d'où viennent tant de bijoux, très chers en tout pays et qu'on ne donne certes pas en Angleterre?

— Ils ne valent peut-être pas autant que vous pensez.

— Mais elle en porte pour plusieurs mille francs.

— *Poor boy!* 8 à 10 liv. st. ! *no more*, pas plus.

Un Espagnol, un insulaire ne voudraient pas d'une montre d'argent. Il ne s'en vend pas dans toute la péninsule et les îles, la dixième partie de la totalité qui est or. En Angleterre, en Amérique la proportion est renversée. On y voit

un gentleman, un *merchant* très riche, sortir de son gousset ou même de la poche de son pantalon une montre d'argent énorme. C'est un objet sérieux. Il est de ces montres d'argent qui valent 7 à 800 fr., en général elles se vendent depuis 200 à 300 fr. Ce sont des montres excellentes. L'Espagnol, lui, veut une montre d'or, puis une chaîne d'or, et s'il le peut, la chaîne aura des enjolivures qui en doubleront le prix, puis des breloques, puis des bagues, enfin tout ce qui déceimment peut se porter.

N'oublions pas un des caractères distinctifs des Canariens, l'amour du costume militaire. Il faut voir au moindre prétexte, cérémonie d'église ou visite officielle, la grande quantité d'épaulettes pour s'en faire une idée. On ne croirait jamais, par exemple, qu'à Santa-Cruz, où il y a peu ou point de troupes, il puisse y avoir tant d'officiers supérieurs. Le plaisir évident avec lequel ils étalent leurs beaux costumes, est partagé par tous ceux qui les voient passer. Ils oublient ce que cela coûte ! Le fonctionnarisme est peut-être incurable. Le nombre des officiers résidant aux Canaries comme fonctionnaires, est encore augmenté par le gouvernement de la métropole qui, toujours ombrageux comme tous les gouvernements despotiques, envoie aux Canaries les officiers dont la présence au corps et sur le territoire espagnol, lui paraît être un danger pour sa sécurité. Tout en félicitant sur leur prompt retour ces exilés, hommes d'élite, dont nous l'avouons, nous faisons notre société avec le plus grand plaisir, auxquels nous devons des renseignements précieux et qui nous ont donné des preuves de leur ardent patriotisme comme de leur bonne éducation, nous avons la certitude qu'ils ouvrent à l'Espagne une ère qui sera féconde en calamités. *Tout ce qui vient par le sabre s'en va par le tambour !* C'est un proverbe et messieurs les généraux espagnols ne le feront pas mentir. Rien de bon ne peut sortir d'un principe mauvais ; le militarisme n'est pas stérile seulement, il est mortel !

CHAPITRE XX

LA CANDELARIA OU LA CHANDELEUR

Le soir venu, Brünner tira son agenda de sa poche.
— Mauvais quart d'heure pour le clergé, dit Krauss.
Nous restâmes tous silencieux.

On vénère encore, dit-il, à Ténériffe et dans l'archipel une Vierge miraculeuse, dont la triste histoire mérite d'aller à la postérité. Quand vous la connaîtrez, vous ne saurez pas si la bêtise des peuples n'est pas plus surprenante que l'esprit d'invention et de rapine du clergé.

En 1594, un moine, Fray Alonzo Espinosa, publia, à Séville, un ouvrage dans lequel sont consignés les faits suivants avec preuves à l'appui. En 1392, dit-il, les Guanches étant seuls maîtres incontestés du pays, et l'archipel étant encore connu sous le nom d'îles Fortunées, régnait le *mencey Acaïmo* de la principauté de *Guïamar*. Un jour, des bergers virent leurs chèvres s'arrêter, ils les pressèrent, mais elles refusèrent d'avancer; une madone était debout sur le rivage, tenant son enfant sur un de ses bras, un cierge dans l'autre. Croyant que c'était une femme, ils lui firent signe de s'écarter; elle resta immobile. L'un d'eux alors se démet le bras en la menaçant d'un geste; le second veut lui lancer

une pierre, mais c'est du sang qui coule de ses doigts. Épou-
vantés, ils abandonnent leurs chèvres et courent raconter
l'aventure au bon roi Acaïmo. Celui-ci, incrédule comme
tout bon idolâtre, voulant vérifier le fait, descendit sur la
plage. A peine eut-il vu la miraculeuse femme, que, saisi
d'un saint respect, il tomba à genoux, et ordonna aux deux
bergers de la transporter dans sa demeure. Les deux ber-
gers en touchant la sainte se sentent guéris de leurs bles-
sures ! A ce prodige le roi se prosterne, puis il comprend
qu'il doit la porter lui-même, pour lui faire plus d'honneur ;
il se relève, la place sur ses royales épaules et la porte dans
la grotte de *Chinguaro*, aux acclamations unanimes de ses
sujets.

C'était bien une Vierge tenant l'enfant Jésus ; ce fait n'a
rien de miraculeux. Les proues des navires, alors comme
aujourd'hui, étaient ornées de statues et les navires portu-
gais, italiens, espagnols surtout, étaient le plus souvent
placés sous l'invocation de la sainte Vierge. La Vierge de la
Chandeleur (*Candelaria*) était consacrée à cet usage, ainsi
que toutes les vierges dont la désignation offre en ces pays,
tant de variantes : Notre-Dame del Pilar, del Socorro, del
Carmen, etc., etc. Supposer un naufrage est possible et
la sainte image se sera échouée sur la grève, il n'y a là rien
de surprenant. Il faut convenir, cependant, que pour les
Guanches qui connaissaient peu les vaisseaux, ignoraient
même la navigation et l'usage des canots, pour lesquels la
sculpture était tout à fait inconnue, la découverte de la sta-
tue avait quelque chose de surnaturel. Que le roi ait réclamé
pour lui la possession de l'épave, que les Guanches aient eu
pour elle un attachement de curiosité, c'est possible, pro-
bable même. L'ignoble ne va commencer qu'à l'exploitation
du fétiche par les moines.

— Pardon, dit le Canadien, si ignorants des choses de la
navigation qu'on veuille faire les Guanches à l'époque où la
divine épave s'échoua sur la plage de Ténériffe, de nom-

breux vaisseaux avaient déjà sillonné ces mers. Tout en admettant l'étonnement des Guanches, il dut être fort limité et ne pas être porté jusqu'à l'adoration, comme vous le dites. Il ne faut pas croire non plus, que l'hypothèse d'une statue de navire soit une imagination, une explication créée par un travail de l'esprit, un fait sans précédents. Loin de là. Les personnes qui ont habité les îles ou les côtes, savent combien sont riches de débris, les plages des terribles mers atlantiques. De la mer du Nord au golfe de Guinée, les côtes sont de longs ossuaires et de vastes dépôts d'épaves de toute sorte. Une estime, très approximative il est vrai, porte à 2 p. c. les pertes de mer pour les marchandises; à 5 p. c. le nombre des navires perdus dont les débris, épaves errantes, finissent par se déposer sur les plages.

— Vous ne connaissez pas les îles de la Manche, leur dis-je à mon tour, je vais donc vous montrer un fait analogue à celui de la Candelaria. Vers le commencement du dix-huitième siècle, une statue dorée, *figure head* de navire, vint s'échouer à Jersey; elle avait dû représenter quelque guerrier du seizième siècle ou de la fin du quinzième, on la baptisa *Georges*, en l'honneur du roi régnant. On dressa le roi sur un piédestal de granit où il fait toujours l'ornement de la place Royale.

Rien n'est plus fréquent que les trouvailles sur les plages. Les côtes de France, du cap de la Hague au Finistère, celles des îles de la Manche en sont jonchées et au bon temps jadis, il fallait ajouter aux sinistres dus à la mer seule, ceux que ces populations de pirates côtiers faisaient tous les jours. Les seigneurs, ayant droit d'épaves, créaient des épaves quand la mer était trop lente à fournir le tribut; sur les hauteurs ils allumaient des feux qui attiraient aux gouffres ou sur les roches perfides les navigateurs en péril. Les hauts barons s'amusaient et s'enrichissaient de la sorte.

Le Canadien, interrompit, disant :

— En somme, messieurs, la Vierge de la Candelaria, buste,

poupée, figure head ou *marmouset*, comme vous voudrez, est encore la patronne vénérée des îles, mais son origine ne constitue pas un fétichisme étranger aux cultes chrétiens.

— Certes, non, dit Brünner, au contraire. Que de superstitions plus ridicules, même dans la France si fière de son intelligence, de sa richesse, de son éducation, de ses révolutions, de ses philosophes! Combien plus puérides sont de nos jours les superstitions de la Salette, les idolâtries fantaisistes et peu propres de la sainte membrane, les enfantillages des miraculées à stigmates ou des hystériques des Alpes! Que dire de l'ignorance de ces paysans qui ont vu dans l'épi et la grappe, symboles de la communion sous les deux espèces, le présage significatif et symbolisé de la dîme menaçante? Que dire de ce troupeau qui, par milliers, va boire, en pèlerinage, l'eau miraculeuse qu'un prêtre lui vend, et qui, le lendemain, chasse ce prêtre de l'église, au cri de *vive l'empereur!* Allons, allons, en 68 comme au moyen âge, les Latins sont toujours les mêmes fanatiques, incapables de marcher sans la tutelle du prêtre! il ne convient donc pas de se moquer outre mesure des Guanches ou des Espagnols de 1500, puisque de nos jours les mêmes sottises sont encore possibles et prospèrent.

Mais revenons à la Candelaria. Par déférence pour M. Goatbeard, je dirai que les insulaires tenaient la Vierge en *considération*. Cinquante ans après l'échouage, Ferdinand Perazza, seigneur des quatre îles déjà conquises, tenta plusieurs descentes pour enlever des Guanches destinés à l'esclavage et des troupes pour ses soudards. Un jeune Guanche prisonnier, qui appartenait à la principauté de Guiamar, touché de la grâce, se fit baptiser sous le nom d'*Antonio*, *Anton*, par abréviation. Il obtint ainsi de rester dans l'île au service de Perazza, au lieu d'être transporté et vendu en Europe. Plus tard il fit, avec Perazza, une expédition à l'île Gomera, mais au retour ayant relâché à Ténériffe, l'embarcation avait à peine mis à terre quelques soldats pour y faire de l'eau et

des vivres, que Anton, reconnaissant sa patrie, prit la fuite à travers la montagne et disparut.

Voici, selon Nuñez de la Peña et le père Viana, l'odyssée d'Anton. D'abord il vola chez son père, mais avant de prendre aucune nourriture, il voulut aller rendre grâces à la Vierge. Le vieil Acaymo vivait encore. Il apprit du Guanche catholique, à combien de titres, l'image méritait l'hommage des hommes et s'en fiant au zèle du nouveau converti, le roi l'autorisa à porter la Sainte dans la grotte d'Acbinico, à peu de distance du lieu d'apparition. L'ermitage était fondé. Anton fut le premier desservant. Il se montra digne de sa fonction.

Anton avait profité des bonnes leçons que les pères lui avaient données. Il y parut dès le principe; il réclama une dotation! Si les insulaires n'avaient ni or, ni argent, s'ils ignoraient tous les signes représentatifs de la richesse, il y avait cependant un agent d'échange, au moyen duquel on pouvait vivre sans rien faire. Il réclama un troupeau. Il lui fut concédé. Il établit une fête annuelle pour réchauffer le zèle et augmenter les dons en nature et, miracle étrange, ce troupeau dont vivait le desservant ne diminua jamais! Et, chose plus surprenante encore, il n'était composé que de *brebis!* — *Sancta simplicitas!!!*

Comme on le voit, les premiers pères avaient de l'imagination, trouvaient d'assez pittoresques historiettes, et formaient des élèves qui leur faisaient honneur. Mais voilà qu'après seize ans de cette douce existence, Sancho de Herrera, seigneur de Lanzarote et roi titulaire de toutes les Canaries, vint débarquer clandestinement pour enlever la sainte image. Le larcin eut un plein succès. Les femmes, même les vierges, ont toujours un faible pour les enlèvements. Cependant elle se repentit de sa condescendance, et dégoûtée de son ravisseur, rêvant sans cesse à sa bonne grotte de Ténériffe, la Vierge manifesta plusieurs fois son mécontentement. Ainsi son image, placée dans une niche

au dessus du maître-autel, ne présentait chaque matin aux spectateurs, en signe de mépris, que sa partie postérieure. Prières, rogations, processions, tout fut inutile; chaque matin la sainte Vierge montrait aux fidèles désolés la face injurieuse; en langage de sainteté cela voulait dire : *Ramez-moi où vous m'avez prise*. On ne comprit pas tout de suite. Une épidémie, qui enleva deux cents personnes, vint tout à coup illuminer les intelligences et la bonne Vierge, qui s'expliquait en tuant son monde, eut enfin la satisfaction de se voir réintégrer dans le domicile primitif, par celui-là même qui l'en avait arrachée. Anton, qui évidemment avait l'oreille de la sainte Vierge, n'avait pas bougé. Il n'avait cessé de rester en oraison, comme si la Vierge n'eût pas été en voyage, et, dit le père Viana, le tour fut si bien fait par lui, que les Guanches ne s'aperçurent ni de l'enlèvement, ni de la restitution.

En 1493, le conquistador Lugo débarquait à Ténériffe. Après une lutte acharnée, *Agnaterve*, mencey ou roi de Guimar, successeur d'Acaïmo, cédant aux sollicitations d'Anton, devenu bien vite l'agent du clergé qui accompagnait le conquistador, abandonna lâchement la cause guanche pour se soumettre aux Espagnols. Il semble que le catholicisme enfante des trahisons ou des crimes, l'histoire de la conquête des îles en est une longue preuve; trois autres princes embauchés par Anton et Agnaterve l'imitèrent. C'est à ces quatre traîtres qu'un dévot fit élever à grands frais le monument triomphal qui consacra cette défection honteuse. Il était réservé à un dévot de sanctifier la trahison et la lâcheté, et de placer ces deux ignobles crimes sous la protection de la sainte Vierge!

La madone était devenue l'idole des vainqueurs. Le 2 janvier 1496, l'île étant définitivement soumise après la capitulation de Bencomo, les heureux conquérants allèrent à la grotte rendre hommage à la Vierge miraculeuse. On institua en son honneur une procession solennelle, les rois vaincus

durent porter sur leurs épaules le pavois qui soutenait la Vierge, on la proclama patronne de Ténériffe et protectrice de l'Archipel. La sainte fut très sensible à cet hommage et le fit bien voir. La cire manquait; une procession sans cierges eût été indigne d'elle; comment s'en procurer? Dix quintaux, ni plus ni moins, se trouvèrent échoués, à point nommé, sur la plage. La fête devint splendide et la nuit un éclairage à *giorno* fit resplendir la grotte et les rochers d'alentour. Les anges mêmes firent entendre leurs concerts. Il n'y a pas de doute, car Nuñez de la Peña et Fray Alonzo le certifient.

En 1526, désirant donner à la sainte un logement digne d'elle, le second vice-roi des Canaries, Fernandez de Lugo, qui avait, à ses frais, fait construire une chapelle, y transporta la sainte qui, ne s'y trouvant pas aussi bien que dans sa grotte, prit cette fois le bon parti. Elle aurait pu tuer quatre cents personnes eu ayant déjà tué deux cents à son premier enlèvement, mais elle préféra descendre de sa niche et s'en aller pédestrement à sa grotte. Deux fois elle fit ce petit coup de tête pacifique qu'il faut lui pardonner.

Pendant on la maintint dans la chapelle et la Vierge parut accoutumée à sa nouvelle résidence. Les moines de Saint-Dominique, ayant compris qu'elle pouvait produire autant que la meilleure métairie, s'étaient établis dans la chapelle même (tant ils étaient pressés), pendant qu'on leur bâtissait une magnifique demeure. Chaque jour des trésors considérables se déposaient par enchantement aux pieds de la madone, si bien que, pendant plus d'un siècle, elle fut la source, entre les différents ordres et le clergé régulier, de procès, de divisions, de guerres acharnées dont l'histoire serait fort originale, mais longue. Le roi d'Espagne dut intervenir, en vain; il fallut avoir recours au pape.

Le pape, gravement, décida en faveur des dominicains.

Un jour le chanoine Samarinas passa des injures aux voies de fait. Il se fit accompagner de nombreux partisans, et comme un simple conquistador, chassa les dominicains de chez eux. La Vierge, depuis cette époque, passa de main en main. Devenue vieille, elle était plus accommodante, et dut se trouver très bien de ses possesseurs successifs, car il ne paraît pas qu'elle ait témoigné son mécontentement d'aucune manière. Durant cette période d'école buissonnière, elle se laissa faire comme une bonne fille.

Cependant les Barbaresques infestaient les îles et les parages de Ténériffe surtout. Il fallait ne pas laisser la Vierge exposée à un rapt par le musulman. Philippe II rendit un décret et on la renferma dans un lieu sûr, à la Laguna. Ce petit voyage ne lui fut pas salutaire, car on dut la ramener à la chapelle de *Candelaria*. Mais l'année d'ensuite les pirates s'étant montrés, elle fut encore ramenée à la Laguna, puis enfin dans l'église paroissiale de Guimar.

En 1658, on la retrouve à la Laguna. Cette année la sécheresse fut calamiteuse ; les sauterelles d'Afrique dévoraient ce que le sol avait engendré ; on la promena à travers champs, en vain ! ce voyage fut inutile. Du reste, elle servit à tout : peste, famine, guerre ou tremblement de terre, ce n'étaient que dévotions et rogations, neuvaines et processions, vœux et offrandes, présents et donations. Les affaires allèrent si bien que le clergé exigea qu'elle restât dans cette bonne ville. Mais les moines l'emportèrent en 1659 et une fois encore elle dut revenir à sa chapelle primitive, devenue chapelle de *San Pablo*. Les moines bâtirent auprès un couvent splendide avec une église à trois nefs ; le trésor de la Vierge y suffit. En 1672 eut lieu l'inauguration. Les donations pleuvaient dru et n'étaient pas minces. L'évêque de Caracas, enfant de Ténériffe, envoya 40,000 francs ! Un autre habitant, une fontaine en vermeil avec tous les ustensiles du culte ! Les lampes étaient d'or pour une part ou tout au moins d'argent pour le reste !

La sainte avait un écrin d'impératrice et un vestiaire de reine ! Les voûtes croulaient sous les *ex-voto* ! Comme les Barbaresques étaient alléchés par tant de richesses, *Varona* fit bâtir une redoute pour la défense du monastère, le comte de Palmar, un château fort. On accourait chaque année de tout l'archipel pour la fête du 2 février, tous les corps civils et militaires, tous les curés des paroisses de l'île avec croix et bannières, l'armée avec mousquets, armes et bagages. L'affluence était prodigieuse. On campait. On fut même obligé de bâtir des hangards immenses. Tout alla bien jusqu'en 1706 ; alors le sol oscilla, le temple se lézarda, la madonne dansa dans sa niche, la foule se précipita hors du temple, et la sainte alla passer la nuit sur la plage, au milieu du plus horrible tumulte, de la confusion et de la terreur. La dévotion générale s'en accrut !

En 1789, — année fatale ! — le feu détruisit tout. La sainte fut sauvée et réinstallée encore une fois dans sa grotte. En 1803, le temple était rétabli, et l'architecte, pour le mettre à l'abri des tremblements de terre, bâtit des colonnes qui auraient porté le pic de Teyde.

Arrivons à la catastrophe, que raconte ainsi M. Berthelot :

« C'était le 15 août, la fête du peuple ; j'étais à Candalaria le jour de l'Assomption. Jamais spectacle plus bruyant
 « et plus animé n'avait frappé mes yeux, ni retenti à mes
 « oreilles ; la foule des pèlerins, *Romeros*, se pressait au-
 « tour du temple ; et à ces bruits humains, à ces chants
 « d'allégresse se mêlaient les chants sacrés, la musique de
 « l'église, la voix de l'orgue, et de minute en minute, le ca-
 « non. Et des pèlerins arrivaient encore à cheval sur des
 « mules, des ânes, des chameaux. D'autres, plus dévots,
 « avaient fait la route à pied, se déchaussaient en arrivant
 « sur la plage, et de là, exténués, se traînaient sur les ge-
 « noux jusqu'à l'autel de la Vierge. Tous portaient sur leurs
 « chapeaux l'image de la Vierge, entourée de rubans verts

« et rouge. On bénissait les cierges. L'église était tapissée
 « de fleurs, et mille flambeaux éclairaient cette scène. Qu'on
 « se figure dans le fond de l'église la bonne madone assise,
 « couronnée de diamants, sur un trône d'argent; ses bras et
 « son cou ruissellent de perles, de bracelets, d'émeraudes
 « et de rubis; à sa ceinture des chapelets de pierres pré-
 « cieuse étincellent. La cérémonie commence; trente cam-
 « pagnards, vêtus comme les Guanches, bras et jambes nus,
 « pénètrent dans le temple en sautant sur leurs longues
 « lances, et vont simuler la découverte de la madone sur
 « la plage où elle apparut. Ils s'approchent de la Vierge, la
 « menacent, l'insultent, font le geste de lui lancer des
 « pierres, puis ils reconnaissent leur erreur; ils se proster-
 « nent aux pieds de Marie, et d'une voix retentissante en-
 « tonnent le chant populaire :

O virgen de Candelaria,
 Lucida estrella del mar!

Eh bien, ce fut la dernière fête. L'ouragan déchaina sa furie sur Ténériffe, la pluie s'abattit en nappes sur la plaine et la montagne, les torrents s'enflèrent, grossirent encore, débordèrent, et le couvent fut enlevé comme un fétu. La chapelle tint bon, les piliers étaient solides, mais la madone de bois, emportée par le torrent avec toutes ses richesses, regagna la mer d'où elle était sortie. Les moines furent ruinés, car la Vierge n'a plus reparu aux Canaries.

On a trouvé, il y a quelques années seulement, après plus de trois cents ans de navigation, le baril que Colomb sur le point de périr au retour d'Amérique, avait jeté à la mer pour indiquer au monde sa grande découverte. La Candelaria erre peut-être encore sur les mers, à moins qu'elle ne se soit échouée sur quelque autre plage idolâtre. Là, rajeunie, comme Vénus sortant du sein de l'onde, elle est aux mains de quelques peuplades sauvages, ignorée! ado-

rée ! peut-être a-t-elle été mise en pièces par quelque imbécile, qui n'aura pas compris quel trésor lui était échu.

Dans tout l'archipel, on fête encore la vierge de Candalaria, cependant, s'il fallait aujourd'hui comme autrefois prouver sa vénération par des preuves sonnantes, l'enthousiasme ne serait pas aussi productif.

— Brünner, vous avez été bien heureux d'avoir à nous conter cette histoire de la vierge de la Chandeleur ?

— Certainement, dit-il, je suis de ceux qui s'applaudissent de toutes les folies des prêtres, car on leur doit la *Réforme* et *Tartufe* ! le clergé catholique s'usera plus vite par l'exagération et le ridicule que par l'inquisition.

Le dimanche 26 avril 1868, Brünner assistait au service protestant célébré à *huis clos*, chez le consul d'Angleterre. Le 24 janvier 1869, Brünner, Krauss, le Canadien et moi, enfin réunis à Madrid, nous assistions à l'ouverture d'un *temple public protestant*, au milieu d'un concours immense qui nous eût fait brûler il y a un siècle, excommunier et sabrer, il y a six mois ! c'est que dans l'intervalle la révolution de septembre avait eu lieu.

L'Espagne osera-t-elle décréter la liberté des cultes ? le mariage civil remplacera-t-il le mariage religieux ? la tolérance règnera-t-elle ? Il est probable que non, la mesure radicale ne sera pas prise ; il y aura quelque progrès, voilà tout. Le sabre qui tranche tout au civil avec une outrecuidance sans pareille, a toujours été et sera toujours au service du goupillon. Le soldat et le prêtre gouvernant l'État, ces deux monumentales aberrations de la faiblesse humaine, ne peuvent vivre que l'un par l'autre, bénissant et massacrant !

On le voit bien à Rome.

On vient de le voir à Burgos.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
------------------------	---

TÉNÉRIFFE

CHAPITRE	I. La ville de Santa-Cruz	13
—	II. Château Saint-Christophe (San Cristobal).	28
—	III. La Laguna	31
—	IV. Géographie générale	44
—	V. La Orotava	62
—	VI. Géographie de Hierro	69
—	VII. Lanzarote. Fuerteventura.	79
—	VIII. Conquête par les Normands	89
—	IX. Le Puerto	111
—	X. Palma	131
	La Gomera	138
	Christophe Colomb à la Gomera	141
—	XI. Le pic de Ténériffe. Ascension	150
—	XII. Les chameaux	176
	Les Anglais à Lanzarote	182
—	XIII. Saint-Borondon (Aprositus)	186
—	XIV. Géographie de Gran Canaria	199

CHAPITRE	XV. La conquête de la Gran Canaria par les Espagnols	208
—	XVI. La conquête de Palma et de Ténériffe	227
—	XVII. L'émigration et la grande pêche	237
	La Casa Fuerte	243
—	XVIII. Guanches. — Mœurs, usages	248
—	XIX. La société. — Mœurs, usages, costumes	289
—	XX. Le Candelaria ou la Chandeleur	316

LES ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, Boulevard de Waterloo, 42.

LES
ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

LES ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

CHAPITRE XXI

MALADIES, ÉLÉPHANTIASIS

Messieurs, dit le Canadien en humant son café, ce tabac de Havane est parfait. Pour ce qui est des cigares, ils coûtent cher et ne sont pas au dessous de leur réputation. On ne fume aux Canaries que des havanes, tous les navires de passage s'y approvisionnent de tabac et de cigares. Le *Picado* est excellent, plein d'arome et de saveur.

— Vous avez raison, le *Picado* est le roi des tabacs.

— Moi, dit Brüner, je ne puis comprendre, comment vous faites pour fumer cette poussière? C'est sec comme le sable de Lanzarote, ça pénètre dans la gorge et jamais chrétien n'a pu bourrer une pipe avec ce tabac.

— Pour ce qui est de la pipe, vous avez raison; pourquoi couperait-on le tabac pour la pipe, puisque personne ne la fume dans ce pays, pas plus qu'en Espagne?

— Quant à moi, dit Krauss, je ne puis parvenir à rouler une cigarette, le papier est trop étroit, le tabac trop court,

en revanche, j'ai des cigares *suaves* ; fumez-moi ça, vous m'en direz merveilles.

Chacun de nous prit un cigare et une position analogue à ses goûts. Le Canadien s'assit, posant les pieds en l'air sur le dossier d'une chaise inoccupée, Brünner choisit la position horizontale, Krauss s'accouda sur la table. Le Canadien, entrecoupant son récit de larges aspirations, nous dit :

— Décidément les Canaries sont bien les Îles Heureuses ; savez-vous que la moyenne de la vie humaine y est très élevée ?

— C'est contraire à ce qu'enseigne la science ; n'est-il pas reconnu que, dans les pays où la puberté arrive de bonne heure, où l'âge critique se trouve avancé, la mort est plus prématurée ? N'est-il pas reconnu que dans les pays chauds la vie s'use plus promptement que dans les climats tempérés, et les pays froids n'offrent-ils pas les exemples de longévité les plus multipliés ?

— Oui, tout cela est vrai *en principe*, cependant il faut reconnaître des exceptions à la règle et s'incliner devant l'évidence. J'ai visité aujourd'hui l'hôpital, il est fort bien tenu et...

— Pour un visiteur, un hôpital est toujours très bien tenu, dit Brünner ; les salles qu'on parcourt sont des modèles de propreté, le service est terminé aux heures où l'on reçoit l'étranger, on ne montre que ce qu'on peut montrer sans vergogne ; le luxe même s'y étale souvent, tandis qu'il n'y a pas toujours le nécessaire, et puis...

— Mon cher Brünner, dit Krauss, vous êtes insupportable, vous doutez de tout, vous ne croyez rien de ce qu'on vous affirme et, vraiment, on pourrait vous accuser de parti pris.

— Je vous dis que c'est partout la même chose ! les hospices sont superbes passé midi ; si vous les visitiez à sept heures du matin ! Savez-vous l'histoire de l'hôpital des Invalides ? Non ; et bien la voici : quand la révolution arriva, sur 900 invalides, il y avait 600 cochers ou laquais de grandes maisons, entrés là par l'influence de leurs maîtres et qui

n'avaient jamais vu que le feu de la cuisine ! Voilà un côté de la question. Dans une autre ville de France, sous le prétexte d'avoir des vins pour les convalescents, on trouva un jour à l'hôpital 6,000 francs de vins fins, dont moitié de Champagne ! en voulez-vous encore ?

— Vous avez raison, dit Krauss ; avec vous, il faut toujours se taire, car on ne peut discuter. Nous avons des hôpitaux en Allemagne...

— Oui, certes et beaucoup, et surtout des hôpitaux de fous.

— Silence ! dit le Canadien, je continue.

La mortalité pour Ténériffe n'est que de 1 sur 38 malades par an, d'après le chiffre qu'on m'a donné ; à l'hôpital de Nice, 1 sur 31 ; à Milan, 1 sur 28 ; à Rome, 1 sur 25 ; à Montpellier, 1 sur 35 ; à Madère, 1 sur 39.

— Madère est supérieur à Ténériffe ?

— Oui, mais, à la Gran Canaria, 1 sur 41. Ce qui rétablit l'équilibre.

Les naissances dépassent les décès de près de 20 p. c. Ce chiffre est éloquent.

Il paraît prouvé, au dire du docteur qui m'a fait les honneurs de la maison hospitalière, que toutes les maladies prennent, dans les îles, un caractère particulier de bénignité qui les rend moins douloureuses pour le malade.

— Oui, c'est la conséquence de la position insulaire, des petites îles tout au moins ; dans ces terres enveloppées, baignées de mer, il y a une égalité de température qui n'exaspère presque jamais les affections morbides ; il faut aussi reconnaître que tout est plus particulièrement doux, amène, dans les îles que dans les continents, les joies y sont peut-être aussi moins vives, les passions adoucies ou seulement surexcitées pour un moment très court ; c'est un fait caractéristique.

— Il y a dans les îles très peu d'estropiés, de contrefaits de naissance, mais beaucoup de sourds-muets. On n'applique pas la méthode américaine pour les bégues ; négligence

impardonnable. Les maladies des yeux sont fréquentes et les îles renferment un grand nombre d'aveugles, ainsi qu'on pourra le voir dans le tableau statistique.

Les fluxions hémorroïdales sont très communes dans la classe aisée, ainsi que des attaques légères de rhumatisme goutteux.

Absence complète de fièvres intermittentes, qui ne sont connues que par les marins qui les y apportent de l'étranger, car il n'y a pas dans les îles d'exhalaisons de marais, étangs, eaux stagnantes.

Les inflammations de la plèvre et toutes les maladies aiguës de ce genre n'attaquent guère que la classe du peuple qui, en plein air, se livre à de travaux pénibles et qui ne prend jamais de précautions.

Les rhumes et les bronchites y prennent tout de suite un caractère épidémique comme la grippe, mais sans gravité; l'issue est toujours heureuse. Les fièvres typhoïdes sont moins graves que partout ailleurs; la folie est très rare. Observation capitale : les enfants, sauf de très rares exceptions, sont peu sujets aux maladies de l'enfance, et lorsqu'ils en sont atteints, ils résistent beaucoup mieux que partout ailleurs. Le croup est peu fréquent.

Peu ou point de cas d'hydrophobie. Le médecin affirme qu'il n'y a jamais eu de cas à l'hôpital. Les névroses sont infiniment moins communes aux Canaries qu'à Madère, c'est probablement à un air plus vif, plus sec, plus tonique qu'il faut attribuer ce résultat. L'hystérie y est connue sans doute, mais, dans ses formes les plus variées, elle revêt un caractère très modéré. La classe riche est presque exclusivement atteinte de cette maladie, et c'est à la vie sédentaire que l'on doit attribuer en grande partie ces affections. Les grossesses y sont très faciles.

Les dartres, les prurigo, les eczema sont très répandus, cependant il faut reconnaître qu'il y a une diminution considérable, surtout depuis dix ans. Il n'y a pas aux Canaries,

comme au Brésil ou à Madère, cette variété d'acarus, *unção*, qui s'insinue sous la peau par les orteils ou les mains et gagne tout le corps. Quant à la gale et aux petites bêtes parasites, dont les gens du port et les ouvriers de la plus basse classe, qui vivent dans la rue ou dans des maisons en terre, sont tourmentés, ils les doivent à leur mépris absolu de toute propreté ; quelques soins hygiéniques suffiraient pour guérir de la maladie de la vermine. Cette guérison serait bien plus considérable encore si le bien-être, qui a considérablement augmenté, s'était éclairé par l'instruction ; l'ignorance, l'insouciance et quelques préjugés sont aujourd'hui les seules causes de la durée de ces maladies.

Les affections dominantes surtout dans la classe riche, sont celles des viscères abdominaux, de la rate, du foie, les irritations de l'appareil digestif, diarrhées, dyssenteries, ascites même. Toujours dans ces divers cas, complication de fièvres bilieuses. Dans la pratique locale, on a discuté pour savoir si la fièvre bilio-muqueuse est épidémique en certaines occasions, à Ténériffe ; il est certain qu'elle a été épidémique en quelques localités. Contrairement à l'observation générale, les gens de la campagne résistent mal à ces maladies, car on a remarqué que dans une proportion beaucoup plus grande que pour la classe aisée la terminaison était fatale ; il paraît difficile d'expliquer ce fait, contraire aux observations générales.

Il n'y a pas de maladies endémiques dans les îles. Les maladies épidémiques y sont très rares ou sans gravité, il n'y a que les affections les plus bénignes qui, comme le grippe, revêtent le caractère épidémique. Les maladies terribles : fièvre jaune, choléra asiatique, la peste, sont inconnues, et cela malgré les relations maritimes journalières, surtout avec les Antilles par Cuba.

Ces îles ont leur fléau, l'éléphantiasis. Cette maladie, dit M. Goatbeard, mérite une étude spéciale, car elle est fort heureusement inconnue en Europe. A demain.

— Der teuffel ! dit Brünner, est-ce que ça sera aussi gai que ce que vous venez de nous conter.

— A peu près, dit le Canadien, sans se fâcher.

Krauss dormait sur la table, le jeune Américain bâillait à se démantibuler les mâchoires ; pour moi, j'écrivais.

Le lendemain, Brünner alla faire quelque expédition nocturne, car il s'esquiva après le café. Voici ce que M. Goatbeard nous dit sur l'éléphantiasis.

L'éléphantiasis est une maladie qui se présente sous deux espèces : la première que l'on désigne par éléphantiasis des Arabes, parce qu'elle fut décrite par un médecin arabe, *Rhases* ; la seconde, par éléphantiasis des Grecs, parce qu'elle fut décrite par un médecin grec, *Aretée*. Cette maladie est appelée *éléphantiasis* (d'éléphant), parce que les jambes grossissent et deviennent comme celles de l'énorme pachyderme.

La première, dite des Arabes, a pour caractère essentiel un gonflement de la peau et des tissus sous-jacents. Elle s'attache principalement aux membres inférieurs (jambes d'éléphant). Elle n'est ni héréditaire ni contagieuse. Elle est endémique aux Barbades, au Japon, aux Indes et en Égypte. On a vainement cherché les causes de cette maladie, dont voici les principaux symptômes. D'abord sur le trajet des veines on voit gonfler et rougir la peau ; la fièvre suit et laisse, après des accès plus ou moins rapprochés, une induration œdémateuse des tissus ; peu à peu l'hypertrophie de l'épaisseur de la peau et des tissus subjacents envahit le membre inférieur (rarement les deux à la fois), puis vient l'induration squirreuse du derme qui se fendille. Le malade n'a que l'inconvénient du poids et du volume de la partie hypertrophiée. La maladie dure autant que le malade et ne se complique d'aucun phénomène inquiétant. On a essayé l'amputation ; lorsqu'elle a réussi, le second membre a été atteint bientôt après.

La seconde, dite des Grecs, est celle qui domine générale-

ment dans toutes les îles africaines. Elle a été autrefois endémique en Espagne, en Portugal, et même en Provence, au Brésil, au Paraguay. Cette sorte d'éléphantiasis est une lèpre *tuberculeuse*, léontine, *leontiasis*, parce que la face du malade ressemble au museau du lion. Elle existe de toute antiquité, de sorte qu'on a pu affirmer qu'elle était la lèpre des anciens, si tant est qu'on puisse affirmer quelque chose en médecine.

Ce qui caractérise l'éléphantiasis des Grecs, ce sont les tubercules peu saillants, mous, rouges dès le début, fauves plus tard, qui apparaissent sur les oreilles, le nez, la face, et tout le masque devient ainsi le siège d'un gonflement hideux. Elle a pour effet d'altérer le tact, la voix, la vision, l'odorat, et par le grossissement des tubercules amène l'hypertrophie de la peau. Les tubercules finissent par se résoudre ou par s'ulcérer et se recouvrent de croûtes qui deviennent plus tard des cicatrices.

Cette maladie est héréditaire indubitablement, quoique l'hérédité ne soit pas absolue. Elle est contagieuse, c'est à peu près certain, entre époux, il paraît démontré que la contagion ne peut s'établir autrement. Dans les îles, quoique la loi n'empêche pas le mariage, tout éléphantiasique est voué au célibat par l'usage et les mœurs. Ceux qui se marient avant d'être atteints ont des enfants éléphantiasiques.

Toutes les colonies africaines, les îles, les populations nègres du continent en sont affectées. On a cherché vainement les causes de cette affreuse maladie. On a indiqué l'eau des marais, le cochon, le poisson salé, les légumes farineux. Ce qui est certain, c'est que le mode d'alimentation peut exercer une grande influence sur la marche ordinairement très lente de la maladie, mais non la produire.

On a remarqué de tout temps que la maladie reste généralement circonscrite dans certains endroits où elle semble se plaire. Ainsi, par exemple, tandis que plusieurs paroisses de l'île Madère n'ont pas d'éléphantiasique, une seule paroisse, Ponta da Sol, fournit plus de la moitié de la quantité

totale de l'île. Rien de particulier, cependant, ne distingue cette paroisse des autres, ni pour le climat, ni pour la position et dans la paroisse, l'alimentation des victimes est la même que l'alimentation des indemnes.

On a aussi remarqué que, dans les lieux où l'éléphantiasis se complait, certaines familles semblent douées du triste privilège de fournir des malades, soit par l'hérédité directe, soit par une alliance. C'est peut-être à ce fait d'une famille originellement malade, qu'il faut attribuer la remarque d'une concentration étrange dans un lieu. Il arrive nécessairement que dans un village de 2 à 300 âmes, après un temps très limité, il se forme 3 ou 4 familles qui s'allient toujours entre elles. C'est surtout vrai dans les pays de montagnes, où il est bien plus difficile qu'en plaine d'aller chercher femme au loin.

L'éléphantiasis ne commence guère qu'à la puberté, souvent plus tard ; c'est ce qui explique la reproduction par le mariage contracté avant l'apparition de la maladie. Il y a deux périodes, de croissance et de décroissance. Vers la cinquantaine, sans aucune lésion interne, sans aucune cause apparente, la fièvre hectique amène ordinairement la mort.

L'éléphantiasis n'est pas une maladie incurable dans toute l'acception du mot. Il y a des exemples qui prouvent qu'elle peut ne durer que quelques mois, ou même des années, et disparaître tout à coup, mais la médecine n'a pas même essayé de revendiquer l'honneur de ces cures.

Une remarque assez singulière a été faite, c'est qu'aux îles africaines, les femmes aussitôt atteintes, même ayant enfanté antérieurement, deviennent stériles avec le caractère d'extinction de désirs, d'aménorrhée, atrophie des glandes, tandis qu'au Brésil au contraire, au Paraguay, parmi des populations sœurs, espagnoles ou portugaises, la femme atteinte conserve ses fonctions génératrices avec *libido inexplebilis*.

Des médecins modernes ont cru trouver des apparences

de syphilis dans l'éléphantiasis. Cette observation n'a pas été confirmée. On peut voir, cependant, par la remarque qui précède, qu'il y a un certain rapport, chez la femme, avec les organes génitaux.

Cette affreuse maladie qui avait toujours été réputée n'exercer ses ravages que sur la classe la plus pauvre, peut aussi affecter la classe aisée. Mais les cas sont très rares et on ne parle que d'un fait isolé.

Gallien, dans son livre *de tumoribus*, donna à cette maladie le nom de *satyriasmum*, parce qu'elle rend les malades extrêmement lascifs et semblables à des satyres. Paul Éginette regardait cette affection comme un chancre général, universel. Les catholiques du moyen âge la désignaient sous le nom de : *Mal de Lazare*, illustre mendiant, trop célèbre par ses ulcères, qui, ainsi que Job le stercoré, est digne d'être révééré à l'écurie seulement.

Pline raconte que la maladie n'était pas connue en Italie, avant le temps du grand Pompée où se vit le premier exemple. Lucrèce, dans son poème, affirme que cette maladie ne vint pas en Europe et qu'elle resta en Egypte. *Lib. iv*, il dit :

- « Est elephas morbus qui propter flumina Nili
- « Gignitur Ægypto in media, neque præterea nusquam. »

Avicenne, Rhases, Avenzoar, Fuchsius, Sevestus, etc., ont donné des détails sur l'éléphantiasis.

Tous les moyens employés par la médecine n'ont que très rarement été suivis de succès, même momentanés, et si les malades guérissent dans les livres, ils meurent toujours à l'hôpital.

Le soufre à l'intérieur, le mercure à l'intérieur et à l'extérieur, les bains sulfureux sont employés généralement. Albert, qui a étudié avec tant de soin les maladies herpéthiques, a préconisé le bouillon de tortue et sa chair comme nourri-

ture exclusive, avec des bains de sable chaud. Cette médication n'a pas amené de résultats.

La seule médication paraît être le déplacement. Les sujets étant dénués de ressources, on n'a pu faire que peu d'études sur ce mode de guérison, qui a été découvert à l'occasion de quelques marins. Il serait pourtant facile d'essayer, d'abord d'une île dans une autre, de Canaria à Madère, d'hôpital à hôpital. On n'aurait ainsi à supporter que les frais de transport, et l'Espagne et le Portugal pourraient, à défaut d'éléphantiasiaques, envoyer en échange à Madère ou à Ténériffe des phthisiques.

Les deux affections paraissent avoir quelque similitude. Dans les îles on a constaté par l'autopsie que les tubercules de la face n'annonçaient pas nécessairement des tubercules au poumon. Cependant, en France la médecine enseigne que des tubercules d'une certaine nature sont consécutifs de la maladie. La constatation aux îles est peut-être insuffisante, n'ayant pas été assez répétée. Le changement de climat et l'expatriation exerçant incontestablement un effet sur la phthisie tuberculeuse, comme sur la tuberculisation des tissus sous-cutanés de la face, on pourrait trouver une certaine connexité entre les deux affections tuberculeuses. L'absence de sujets en Europe n'a pas permis, il est vrai, de faire des études suivies sur cette maladie, et les travaux des médecins aux îles et aux Indes orientales et occidentales sont incomplets. Cependant si le procédé des échanges de malades s'établissait entre les hôpitaux d'Europe et ceux des îles, l'attention des médecins d'Europe se porterait sur ces affections, et l'on pourrait peut-être découvrir quelque indice. Ces échanges sont plus faciles qu'on ne pense. Deux fois par mois, Madère et Ténériffe sont en rapport avec Liverpool; deux fois par mois avec Lisbonne, et deux fois avec Cadix; tous les mois avec Marseille et Barcelone. Ces échanges sont sans danger, les deux maladies n'étant pas contagieuses.

Les pays chauds ne sont pas les seuls où la terrible maladie exerce ses ravages. Du 60° au 70° de latitude nord, sur les côtes de Norwége et en Laponie, elle règne, mais avec moins d'intensité que dans les régions équatoriales. En Europe, sauf de très rares exceptions, pour l'éléphantiasis des Arabes et un ou deux cas pour celle des Grecs, du 40° au 55°, il y a exception, cette zone est indemne; en Amérique elle ne jouit pas du même privilège.

Revenons aux Canaries. Dès le début, usant du droit de réclusion, on concentra les malades de toutes les îles dans un même hôpital à la Gran Canaria. Est-ce par la réclusion, par la privation des droits de paternité que l'on arrivera à l'extinction de cette maladie? C'est probable, mais ce n'est pas absolument vrai. Il faut ajouter à ces deux conditions un genre de vie meilleur comme hygiène, le déplacement complétement indispensable.

— Permettez, lui dis-je, la réclusion est-elle un droit? Les citoyens, par un consentement à peu près unanime, ont donné à la loi le glaive pour symbole, la société l'a armée pour sa propre défense; le chef de l'État envoie à la mort certaine des soldats pour la défense de la patrie, d'intérêts dynastiques ou de simples questions d'amour-propre; on exproprie pour cause d'utilité publique. Partant de ces principes on a dit: la société a le droit de séquestrer l'éléphantiasiaque, si le lazaret est un lieu approprié, si tous les soins imaginables entourent le malade, et s'il y trouve le bien-être qu'il ne peut avoir chez lui. *Dura lex, sed lex.* A cela on peut répondre: ce qui doit être sacré avant tout, c'est la liberté individuelle; la réclusion sans consentement est un attentat à la liberté humaine; de quelque prix que le droit de jouir de cette liberté soit payé, rien ne peut l'infirmier. La réclusion est un procédé barbare, que la raison d'État ne peut excuser, même en l'absence de tout autre.

— Quoi qu'il en soit, le Lazaret de la Gran Canaria contenait un grand nombre de malades, dès le premier siècle

de la conquête. Établi à Las Palmas dans de grandes proportions, ce lazaret était singulièrement administré. Le père Sora (*Topographie de la Gran Canaria, 1668*) raconte naïvement que ceux qui y entraient n'en sortaient pas. Il raconte qu'il y avait des ecclésiastiques et des séculiers, des hommes mêlés, associés à des femmes ! On n'exemptait que très peu de malades de l'hôpital ; si les familles n'en acceptaient pas la garde, ils étaient enfermés dans le lazaret, chacun dans une cellule ; quelques-uns cependant étaient par deux, quand ils se mariaient à l'hôpital, ce qui leur était permis. Le lazaret était régi par ordonnance royale, et le roi y avait un officier pour gouverner et *châtier* les malades, *ce qui était juste*, dit le père Sora.

Clavijo, le célèbre naturaliste, parlant de cet hôpital, dit que la maladie a exercé ses ravages dès le début, et il blâme fortement la nomination d'un gouverneur ecclésiastique, surtout le mariage qu'on aurait dû éviter par la séparation des sexes, puis en le défendant au lieu de l'autoriser.

Il est permis, de dire, comme le père Viera que, si les îles sont *fortunées*, elles ont un revers de médaille assez terrible. En effet, 70 à 75 décès par an et de 350 à 400 malades à la Gran Canaria, à l'hôpital Saint-Lazare. Viera ajoute dévotement à cette occasion qu'il faut reconnaître la justesse de l'expression par laquelle la religion catholique désigne ce monde : une vallée de larmes !

Une grande question a été soulevée. L'éléphantiasis actuelle est-elle la lèpre du moyen âge ? Les uns disent oui ; les autres, non. *Adhuc sub judice lis est*. Mais où est le juge ? D'ailleurs cette question n'est grande que par l'importance qu'on lui a donnée et nullement par la sienne propre. C'est tout au plus si elle est intéressante au point de vue historique.

La lèpre du moyen âge était générale. Elle sévissait partout et avec une telle intensité, qu'en 1250 l'ordre de Saint-Lazare avait 19,000 établissements ou lazarets ! En Lombardie les ravages furent effrayants et le Piémont avait

l'honneur de suivre de près. On a essayé de prouver que ce mal fut apporté par les croisés de l'Orient. Cependant Charlemagne, qui ne fut pas à la croisade, fit des édits que nous avons encore sur les léproseries. Didier, roi des Lombards, cinquante ans auparavant, au huitième siècle, avait pris aussi des mesures pour parer au mal.

Vers 1700, la maladie commença à décroître considérablement et il ne resta plus dans les léproseries, de Vienne en Hollande, de Madrid à Berlin, qu'un seul lépreux sur dix malades. Vers le milieu du dix-huitième siècle, les léproseries disparurent en Europe.

Chez les Juifs, le lépreux était expulsé de la ville, comme du camp, on le chassait dans les déserts; il en était de même en Perse et en Asie. En France, au moyen âge, dès qu'un lépreux était signalé, il était saisi, on disait sur lui la messe des morts, et on le conduisait ensuite à la ladrerie, léproserie ou lazaret. Hélas! il n'y avait pas place pour tous! Alors vêtu d'un costume particulier, une sonnette au cou, une cloche à la main (une crécelle en certaines provinces), le malheureux errait à l'aventure, mourant de faim ou de misère, ou de la maladie. Il ne pouvait ni donner ni vendre; s'il avait des biens, il n'en avait plus que l'usufruit, il ne pouvait ni tester ni hériter. Peu à peu la civilisation fit justice de ces absurdités.

Quelle était cette lèpre? Pour la majorité des savants la lèpre était alors une espèce de dartre furfurairé, de forme circulaire, en disques sains au centre, mais dont la circonférence se couvrait d'écaillés qui tombaient et se renouvelaient sans cesse. Ces squames prenaient une teinte grisâtre, puis bronzée: de là la *lèpre blanche*, et la *lèpre noire*. Il n'y a pas là les indices de l'éléphantiasis, et comme il y avait encore au seizième siècle, en Hollande, des éléphantisiaques grecs, car la description s'en trouve tout au long dans Grig-Horst, médecin de Leyde, qui décrit les tubercules, les accidents tuberculeux des na-

rines et des oreilles, mélangés ou suivis de pustules furfuracées, on voit qu'il n'y avait pas similitude.

Isabelle la catholique vécut plus d'un an sans changer de linge! un vœu pour prendre Grenade. François I^{er} se lavait la figure... de temps en temps; Henri IV ne portait pas de bas et écrivait : *Venez, ma mie, consoler le Béarnais, qui depuis huit jours n'a pas tiré ses bottes!*.. Louis XIV trempait deux doigts le matin... dans une serviette mouillée. Qu'on juge, d'après ces exemples, de ce que devait être la saleté des gens des campagnes, des soldats, et des ordres religieux. (Aux îles ils fournissaient leur contingent d'éléphantiasiques.) Ajoutons que le linge était alors à des prix très élevés, et la misère telle que les paysans broutaient l'herbe en Champagne, il n'y a pas plus d'un siècle, pour ne pas mourir de faim. Les institutions réduisaient l'homme à ces extrémités. Ce qui débarrassa l'Europe tempérée, ce fut la civilisation, les soins du corps, l'hygiène publique, l'alimentation meilleure, le coton. Le bien-être, fruit du travail, purgera les îles africaines de ce mal horrible; déjà l'énergie y est plus grande, les habitants, excités par l'intérêt, s'appliquent à la culture, et l'aisance vient à grand pas; pour la plupart il y a déjà plus que l'aisance, c'est la fortune et la santé.

Le travail, c'est là le grand remède au physique et au moral. Il guérit la lèpre, et aussi l'ignorance et la superstition. Par le bien-être, fruit du travail, l'homme doit acquérir avec la santé, cette dignité qui lui permettra un jour de marcher devant ses égaux, n'ayant plus de tyrans à craindre, la tête haute, cette tête que Dieu lui fit à son image, et qui par la misère, l'incurie, le servilisme, la paresse, la superstition, les rois absolus, les guerres, les prêtres et la vermine s'est changée en *face de lion*.

Arrivant dans les îles et apprenant que l'éléphantiasis y règne, il est possible qu'on s'effraie en pensant à la contagion, à la répugnance, au dégoût produits par le seul as-

pect. Qu'on se rassure. Ces malheureux vont vivre et mourir à la Gran Canaria. On ne les voit pas. S'il en est quelques-uns autorisés à vivre chez eux, ils se cachent soigneusement. Pour ce qui est de la contagion...

— Il n'y a qu'à ne pas épouser une éléphantisjaque, dit Brünner, qui venait d'entrer.

— C'est facile...

CHAPITRE XXII

LES SAUTERELLES

Les sauterelles, nous dit Krauss, sont, avec le levante, les deux plaies que l'Afrique envoie aux îles. C'est du centre de ses déserts que des légions ailées se répandent en Algérie, au Maroc, en Égypte, dans les îles méditerranéennes, en Espagne et sur la côte de France. Ces myriades d'insectes, roulés, entassés, enlacés, sont chassés par les vents dans toutes les directions et transportés à d'énormes distances. Pour en donner une idée, il suffit de constater le fait de nuages de sauterelles d'Afrique, s'abattant sur les Antilles! 7 à 8 milliers de kilomètres, 1,500 lieues, nécessitant jusqu'à quinze jours de voyage aérien, pendant lequel elles se dévorent entre elles! On le suppose, quoique on ait pu conserver, vivante sans aliments, dans des bocaux de cristal, pendant vingt jours, la sauterelle d'Afrique.

Les navigateurs trouvent quelquefois des bancs de sauterelles que la mer submerge, soit parce que une partie du nuage aura perdu sa force de résistance par épuisement, soit par l'action des vents de haut en bas, qui précipitent une grande quantité de sauterelles sur la mer, qui les engloutit. D'autres navigateurs ont vu le ciel s'obscurcir et de grands

nuages de sauterelles, planer dans l'azur, chassés par les vents.

— Au Canada, dit Goatbeard, au printemps on voit quelquefois des nuages de papillons de la famille des *Hesperiides sylvaines* que les vents arrachent des forêts humides et vont précipiter dans la mer.

— Pour moi, je n'entends rien à toutes vos sciences et je trouve tout cela très ennuyeux, dit Brünner.

— Quoi d'étonnant ! Brünner, vous êtes comme les hannetons qui ne connaissent pas l'histoire naturelle, répliqua Krauss.

Brünner se tut et Krauss continua.

Ces animaux voraces dont l'Écriture sainte a fait une des plaies d'Égypte, une fois répandus sur la surface du sol, dévorent toutes choses, la verdure, l'écorce des arbres, les linges, les draps, les cuirs, et rien ne peut satisfaire les appétits terribles de ces armées ailées.

Aussitôt que le nuage s'abat sur une plage, ou s'arrête au pied d'une montagne, les sauterelles restent immobiles, se réchauffent, lissent leurs ailes, affilent leurs instruments de destruction, et souvent restent pendant une journée entière dans un état étonnant de torpeur et d'insensibilité. C'est alors qu'il serait facile de les détruire ; mais les lieux d'arrivée ne sont jamais déterminés et souvent leur présence n'est signalée que lorsqu'on les voit en pleine possession de leurs membres, s'élever en volant, se précipiter sur les récoltes et tout dévorer. Ces animaux, que leur petitesse sauve de la destruction, sont armés d'une façon formidable.

La sauterelle, tribu des *locustaires*, est un orthoptère de la famille des sauteurs acridiens. Elytres, ailes en toit ; deux antennes, deux yeux, tête verticale, corselet comprimé, abdomen à tarière chez les femelles ; pattes postérieures beaucoup plus longues que les antérieures. Le chant n'est que le bruit du mâle qui frotte ses cuisses contre les élytres (tuyaux ou fourreaux des ailes). La femelle dépose ses œufs

en terre par centaines et les larves qui précèdent l'insecte n'ont en moins que les ailes et les élytres.

C'est un très joli petit animal dont les ailes offrent une teinte ou reflet rose qui est le signe distinctif de l'espèce africaine. Celle d'Europe est généralement verte.

Les déserts d'Afrique, de Tartarie, d'Arabie sont le réceptacle le plus immense de cet insecte. D'après Bouillet, on a été jusqu'à incendier les récoltes pour leur faire une barrière ; moyen employé par les nègres d'Afrique.

Voilà, messieurs, ce que j'avais à vous dire sur la sauterelle d'Afrique dont j'ai une douzaine de specimens dans de l'esprit de vin. Les plus grosses ont un peu plus de seize lignes de longueur. Lionel va nous donner des détails qui compléteront cet article.

— Est-ce que les pluies de crapauds, dit Brünner, ne proviennent pas des vents qui les transportent comme les sauterelles, du bord des marais à des grandes distances ?

— Décidément, mon cher Brünner, vous n'y entendez rien. Il n'y a jamais eu de pluies de crapauds. Les orages en font sortir de terre des myriades d'une espèce particulière et très commune en Suisse. C'est le *bufo crepans minimus*, qui vit en terre, un de vos compatriotes.

— Certainement, Krauss, vous étiez bien digne d'être Allemand, vous savez tout.

— Pas tout à fait ; j'apprends.

Nous rappelâmes ces messieurs à l'ordre et Lionel lut ce qui suit.

La première tradition historique des ravages exercés dans les îles remonte au commencement du seizième siècle, 1507, à Hierro. Viera dit que Dieu se complaisant à envoyer ce châtement, saint Augustin fut choisi comme avocat par les habitants pour plaider devant Dieu contre les sauterelles. Une fête annuelle fut fondée à l'église paroissiale, afin de délivrer cette île du fléau.

Hélas ! la fête ne produisit rien et quant à saint Augustin,

il faut croire qu'il usa vainement toute sa rhétorique, car depuis, les sauterelles reviennent de temps en temps, ce qui doit humilier ce bienheureux.

En 1588, Juan Nuñez de la Fuente, gouverneur, fit sortir tous les paysans, pendant la nuit, pour tuer, enterrer et brûler ces dévastatrices.

En 1607, la quantité de sauterelles fut si considérable que le gouverneur, don Fernando de Benavides, fit transporter la Vierge de la Candelaria à la Laguna pour mettre fin à cette calamité. Cette translation n'étant pas suffisante, saint Placide fut adjoint comme avocat à saint Augustin, et c'est aussi de sa faute si le mal a continué.

Les 15 et 16 octobre 1559, le nuage fut si grand qu'il couvrit presque l'île entière, et que les fruits, les récoltes, les vignes, tout fut dévoré. Les sauterelles étaient si nombreuses que, non repues, elles durent se précipiter sur l'aloès qui avait été respecté jusque-là à cause de l'âcreté de son suc. Après cela elles mangèrent l'écorce des arbres déjà dénudés de feuilles, puis finalement se dévorèrent entre elles. En ces circonstances l'homme vit son impuissance. Le père Viera rapporte que les habitants firent des processions, qu'ils s'humilièrent, se fustigèrent, firent des pénitences publiques, des exorcismes, des neuvaines, mais en vain; là où les saints avaient échoué que pouvaient les hommes? Les ravages ne cessèrent qu'au bout de deux mois, avec les sauterelles.

En 1680, on leur fit la guerre! On arma les milices, elles marchèrent par compagnies, tambours en tête. On en tua des millions!... sans résultat apparent.

Il a été édicté de nombreuses ordonnances royales pour la destruction des sauterelles, sous les trois formes : œuf, petite larve, sauterelle. Pour l'œuf, l'enterrement; pour la petite larve, on fait avec des courroies et des herbes, une espèce de long filet à traîner; quand la capture promet d'être suffisamment bonne, on fait décrire un cercle qui enserre le

butin, et l'on brûle tout ensemble. On a soin de placer quelque pièce de bétail au milieu du filet, dans le but d'attirer ces larves en un lieu déterminé. Pour l'animal arrivé à son développement entier, il faut attendre la nuit, se faire précéder d'un troupeau de cochons. Dans ce moment, les sauterelles digèrent et dorment, alors on les prend. On les place dans des sacs, puis on fait des trous en terre de cinq à six pieds où on enfouit le tout. Sans cela les exhalaisons fétides de tant d'animaux morts donneraient la peste.

Les cuisses des sauterelles sont excellentes au goût et très propres à l'alimentation. C'est un mets très délicat pour les Orientaux, qui font provision de sauterelles qu'ils salent et conservent toute l'année pour parer aux éventualités de la disette.

Les seuls obstacles puissants contre ces animaux sont les faits de l'ordre naturel, les tempêtes, certains vents, une pluie d'orage : telles sont les causes qui en détruisent des milliards. Les renards, les cochons, les oiseaux, les grenouilles en dévorent une bonne part.

Il y a des vents dont les courants sont irréguliers en hauteur et vitesse et qui transportent ces insectes de préférence à d'autres courants ; il faut pour que ces courants s'en emparent que ces légions innombrables soient enlevées, ou par un cyclone ou par une trombe agissant de bas en haut. La loi de cet enlèvement n'a pas été trouvée, pas un auteur n'a décrit ce mode d'ascension, ni la formation du nuage ailé. L'Afrique dira quelque jour ce secret.

— La sauterelle d'Algérie est-elle de la même espèce que celle des Canaries ? demanda Goatbeard.

— Exactement dit Krauss : il n'y a de différence que celle de la saison ; un mois ou deux de distance changent la couleur et la grosseur ; la sauterelle de passage est connue sous le nom de *Criquet*, qu'elle vienne de Tartarie, d'Arabie ou d'Afrique.

— A ce mal, il n'y a qu'un remède : l'épargne. Que le

pauvre devienne riche assez, pour pouvoir perdre tout ou partie d'une récolte.

— Pourquoi ne ferait-on pas une compagnie d'assurances, comme il en existe pour la grêle ?

— On n'y pense pas. Le fléau est rare et l'on a toujours l'espérance d'être épargné.

— L'année dernière, dit Krauss, l'Algérie a été en proie aux sauterelles, qui ont contribué pour une large part à amener la disette, la mortalité et des crimes horribles.

— Croyez-vous que les sauterelles ont causé tant de maux ?

— Si l'Algérie était libre et s'administrerait elle-même, comme le Canada, je vous assure qu'on n'y mourrait pas de faim, même dans les années où les sauterelles y exerceraient leurs ravages. Chez nous...

— Chez vous, cher Américain, lui dis-je, il n'y a pas de bureaux arabes ! il n'y a pas d'armées permanentes !

— Eh bien, me dit Brünner, cessez donc un peu d'écrire nos parages et dites-nous ce que vous en pensez.

— Messieurs, tous les jours j'accrois la liste des choses dont je ne parle plus, celle-ci en est une ; le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue. En définitive, si vous voulez mon avis, je vous dirai encore avec Chamfort : il faut savoir supporter ce qu'on ne peut empêcher, les sauterelles, les injurés du temps, les injustices des gouvernants, la bêtise des gouvernés, tous les fléaux en un mot.

— Demain matin, à six heures, nous partons pour le jardin d'acclimatation, dit Lionnel, Krauss sera là dans son domaine.

CHAPITRE XXIII

LE JARDIN D'ACCLIMATATION

Vers la fin du siècle dernier, un habitant de Ténériffe, Don Alonzo Nava Grimon, marquis de Villanueva del Pardo, écrivain distingué, savant modeste, chose rare, patricien libéral et amant passionné des îles, conçut le projet d'y établir un jardin d'acclimatation, destiné, d'après les idées du temps, à fournir l'Europe de plantes exotiques. Il était convaincu qu'un séjour plus ou moins prolongé aux îles leur permettrait de vivre et de se développer en Europe, lorsqu'elles n'y pourraient vivre transportées directement et sans transition. On nommait cela l'*acclimatation*. Le mot fit fortune. L'idée admise, en aucun lieu aussi rapproché d'Europe, on ne pourrait, disait-on, mieux qu'à Ténériffe, acclimater les plantes des zones torrides; on enverrait de là les graines et les plantes dans les climats tempérés; elles devaient s'y acclimater, et le succès couronner l'œuvre. Vaine espérance! Après quatre-vingt ans d'expérience,* il est démontré que cette acclimatation successive est illusoire. Cependant tous les savants, et ils furent très nombreux, qui visitèrent le jardin de 1795 à 1820, crurent à la réalisation du problème, et avaient applaudi à sa création.

C'était la mode aussi, et l'on eonnait son pouvoir.

On sait avec quelle ardeur les philosophes du dernier siècle avaient poussé le cri : Revenons à la nature ! Les études, dirigées vigoureusement de ce côté, facilitées du reste par la classification de Linnée et les œuvres successives des grands naturalistes du temps, avaient vulgarisé l'histoire naturelle à ce point, qu'en Espagne, où l'on ne lisait guère cependant, où on lit encore si peu aujourd'hui, il se vendit, en dix ans, 20,000 exemplaires de Buffon ; ouvrage admirablement traduit par un insulaire, Clavijo, qui l'annota avec soin, rectifiant l'auteur quand besoin était. Delille écrivait, dessinait et faisait des jardins, même en Pologne. L'école française de Le Nôtre était abandonnée par la cour, la reine Marie Antoinette désertait le froid et triste Versailles pour le Trianon anglais. En Espagne, la cour établissait ses jardins merveilleux, Aranjuez, la Granja, le Pardo, San Ildefonso. Tous les petits souverains d'Allemagne qui s'étaient ruinés pour faire des Versailles gigantesques dans des principautés lilliputiennes, ruinèrent ensuite leurs sujets pour faire des parcs anglais, des jardins d'Armide.

Revenons à la nature ! Tel était le cri de cette fin de siècle, réaction violente, que les grandeurs trop rectilignes, les beautés de convention, le symbolisme, l'allégorie, tout le guindé du grand siècle légitimèrent. Si tant de grandes choses sont dues à ce retour à la nature : l'allaitement par la mère, le désemmaillotement de l'enfant élevé en liberté, l'introduction en Europe de 4,000 espèces nouvelles, la zoologie physique fixée, les expéditions scientifiques traçant les flores diverses, la géologie inventée, les marées calculées, il faut l'avouer, l'enthousiasme alla jusqu'à la folie. Le naturalisme par Robespierre fit irruption dans la politique ; un bouquet de fleurs et d'épis à la main, ce prêtre ascétique conduisait la Convention nationale à l'autel de la nature, au moment précis, où le marquis de Villanueva faisait le jardin de la Orotava.

LES ÎLES FORTUNÉES,

Il n'y eut qu'une voix en Europe pour célébrer la fondation du jardin d'acclimatation. De toutes parts, dans les dix premières années de son existence, on y envoya à l'envi les productions les plus lointaines, et la correspondance du marquis devint universelle.

Hélas! ce ne fut qu'un heureux rêve de trop courte durée; les premières expériences d'acclimatation échouèrent. Il devait en être ainsi. Entrons dans quelques détails, et souhaitons que les habitants de la Orotava et les insulaires ne se méprennent pas sur le sentiment qui nous inspire. Tout louer, est le meilleur de tous les systèmes pour se conserver quelques amis, cependant lorsque la conscience y répugne, il vaut mieux suivre le précepte : *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

Dès le début, des essais furent faits, des plantes furent envoyées à Madrid. *Il n'en prospéra pas une seule qui, transportée directement, n'y eût réussi.* Au contraire, celles qui périrent n'y ont jamais pu être cultivées. On s'en prit au climat de la capitale. Des plantes, des arbustes furent envoyés à Séville, à Barcelone; même résultat négatif. Si les preuves nous manquent pour affirmer positivement que des essais de même genre furent tentés en d'autres lieux d'Europe, nous pensons néanmoins que toutes les probabilités sont en faveur de cette croyance, car nous savons que tous les savants d'Europe indistinctement étaient en correspondance avec le marquis. Les ambassadeurs de toutes les puissances félicitaient la cour d'Espagne sur cette création, et certes elle méritait fort peu tant d'honneurs, comme nous le verrons bientôt. On envoyait de Paris, de La Haye, d'Autriche et d'Angleterre, comme d'Asie, du Cap, d'Australie, d'Amérique des plantes et des graines au jardin de la Orotava. Le marquis, en retour, devait envoyer en Europe les sujets des zones torrides qu'il avait multipliés. Le fait d'envois à la cour, à Barcelone et à Séville étant prouvé, il est permis de supposer que des essais furent tentés ailleurs

qu'en Espagne. Il dut y avoir déception, car on n'en parle pas.

— Ce que je puis affirmer, dit Krauss, c'est que toutes les espèces cultivées à la Orotava, ou qui l'ont été, sont cultivées avec un égal succès dans la zone méditerranéenne de Nice à Cannes, et dans la rivière de Gènes. En certains points même où les espèces dites de serre chaude viennent à l'air libre, avec un développement plus considérable qu'à la Orotava, on voit en même temps prospérer les arbustes du nord qui, au jardin de la Orotava, sauf les pins, végètent ou meurent rapidement. Il est vrai que la flore canarienne offre plus de cent espèces indigènes, parmi lesquelles quelques-unes méritent d'être cultivées en Europe, soit pour le port, soit pour la fleur, soit comme plantes médicinales, mais en ce cas il est inutile de les cultiver au jardin pour de là les envoyer en Europe, il est plus simple de les y transplanter directement, l'intermédiaire devient inutile, et ces plantes s'acclimateront fort bien en Sardaigne, aux Baléares, à Cannes et même en Andalousie, malgré les écarts de la température.

— Est-ce que la température moyenne, égale entre deux pays, n'est pas tout en ces matières? dit Lionel.

— Non certes; on a dit, redit et imprimé bien des fois que la température moyenne du jardin était de 22° centigrades; l'on en a tiré des conséquences à perte de vue, qui cependant ne prouvent rien, pas même que le jardin soit le meilleur point du globe, comme on a voulu le prétendre. Une moyenne de température ne donne aucune indication utile; en effet, la moyenne de Moscou est très élevée, car il suffit pour cela que la chaleur en été soit considérable et contrebalance les rigueurs de l'hiver. Ce n'est pas la *moyenne* qu'il est important de connaître, mais bien l'*écart*. Or l'écart est moindre à Funchal, à Malaga et à Saint-Christophe des Antilles il est moindre qu'en aucun point du globe. La température d'été à Funchal est très basse relativement.

2° moins qu'à la Orotava, tandis que la température d'hiver y est de 2°,7 plus élevée. En outre, l'humidité chaude constante à Funchal, même l'été, est une des meilleures conditions du développement des plantes; pour les plantes cultivées dans les deux îles, on remarquera l'exubérance de végétation qui distingue celles de Funchal. A Malaga, la température étant à peu près la même qu'à la Orotava, les conditions d'abri sont meilleures, les vents du nord au S. S. O. n'y ayant pas de prise. Je ne puis pas parler de saint Christophe qui m'est inconnu.

— Donc à votre avis, Funchal, Malaga et Saint-Christophe seraient préférables à la Orotava?

— Vous ne m'avez pas compris du tout, répliqua notre jeune naturaliste.

Certes, je ne veux pas prétendre que la terre et le climat de la Orotava, ne sont pas propres à la culture des plantes; j'ai voulu dire que la Orotava n'était pas le lieu exclusif, préférable; mais je reconnais qu'il y a bien peu de différence entre les conditions qu'il présente et les conditions meilleures de Malaga, Funchal ou de Saint-Christophe. Si on laisse l'idée fausse d'acclimatation, je pense qu'on peut faire à la Orotava, même dans deux ou trois autres îles de l'Archipel, des jardins botaniques propres à presque toutes les espèces végétales et animales. Les îles diffèrent assez sensiblement entre elles, et grâce aux élévations successives du système de montagnes à Ténériffe, et aux plateaux diversement étagés de la Gran Canaria et de l'île de Palma, comme aussi aux plaines de Lanzarote, toute animalité peut vivre dans l'Archipel et toute plante y végéter dans de bonnes conditions.

— Reste la question d'utilité, reprit le Canadien. Etant démontrée la possibilité d'acclimater dans les îles des animaux et des plantes utiles, on n'en pourrait obtenir qu'un service local, important à un titre quelconque. Les îles, par des cultures nouvelles, peuvent accroître leur prospérité, qu'elles

le tentent; par l'introduction d'animaux, elles peuvent augmenter leurs richesses, qu'elles l'essaient; elles rentrent dans le droit commun, mais elles n'ont plus à se flatter de jouir du privilège de renvoyer à l'Europe les races ou les espèces qui y ayant été transportées directement, n'ont pu y vivre. Conserver cette croyance serait une illusion trop prolongée.

L'acclimatation véritable, dans le sens propre du mot, est chose difficile, soit pour l'animal, soit pour le végétal. L'homme lui-même, celui de tous les êtres qui s'est le plus modifié suivant les climats, qui a mis la nature et l'art à contribution pour arriver à se rendre moins susceptible, et se soustraire à l'influence des lieux divers, l'homme ne vivrait pas dans les zones opposées à son lieu de naissance, s'il était livré à lui-même comme la plante ou l'animal sans les conditions d'industrie et de science. L'homme ne s'acclimate même pas à ces conditions, sans payer un énorme tribut à la nature par suite de ses déplacements.

— Certainement, et voilà l'émigration qui en fournit la preuve. La mortalité des émigrants aux pays les plus salubres, est 7.43 plus forte, que la moyenne de la mortalité au pays natal.

— Ce n'est pas tout, ajouta M. Goatbeard, on peut même affirmer que, pour les survivants transplantés en des lieux habités, sains, favorables à l'acclimatation, Buenos Ayres, par exemple, cette acclimatation est fort lente; les effets n'en sont appréciables qu'après deux et quelquefois quatre générations, et encore par des croisements successifs. Il ne paraît pas démontré que sans croisements, la race nouvellement introduite puisse s'acclimater suffisamment pour résister et se développer. Il ne faut pas séjourner plus de deux mois au Pérou, par exemple, pour y reconnaître, après deux cents ans, une créole française d'une créole espagnole, même après croisement; le Canada offre le même exemple. Et quelle distance encore des indi-

gènes à ces créoles que dix générations successives de croisements constants et l'influence des lieux devraient avoir assimilés au climat ! On en peut juger au Mexique ; l'*Indio* y est fort, lesté, énergique ; le *créole*, faible, lourd, mou, malgré trois cents ans d'acclimatation. Ainsi donc, quoique l'homme ait à sa disposition la nature entière et ses connaissances, ses conquêtes accumulées, il ne s'acclimate que pour ne pas mourir, dans les climats salubres. Maintenant, qu'on examine le degré d'acclimatation auquel l'homme est parvenu à Sierra-Leone, Fernando-Po, Cayenne, Panama, l'Inde, Timor ; mortalité effrayante ! et jusqu'à la mort une vie de souffrances. Les Anglais ont réduit le service à quelques années ; les enfants d'Européens y meurent si on ne les envoie en Europe. Enfin pour parler comme la Bible : *Dieu fit des nègres, des blancs, des cuirés, pour les pays différents, il fit aussi des plantes pour chacun d'eux.*

— Vous avez raison, dis-je ; à Bathurst sur la Gambie, sur 153 blancs d'Europe, 41 sont morts l'an dernier, en un an !

— L'animal pouvant participer pour une part, par l'éducation servile et le croisement, aux avantages dont l'homme jouit, s'acclimatera cependant plus difficilement encore. Pour les plantes, il en est tout autrement ; comme Krauss nous l'a dit, il sera toujours impossible de faire vivre convenablement à Londres, par exemple, un genre, une espèce, qui n'y pouvant vivre *directement transplanté*, aurait au préalable subi une *acclimatation à la Orotava, ou ailleurs*. Les écarts de température seuls s'y opposent. En moyenne, l'écart en vingt ans ne dépasse pas 12° centigrades à la Orotava, 10° à Santa Cruz ; à Paris il dépasse 40°, de même à Londres. A ceux qui conserveraient la croyance en la possibilité d'une acclimatation, par une éducation dans un climat intermédiaire, on pourrait objecter que la Orotava offre d'autant moins de garanties de réussite, que les écarts de température y sont moindres.

Ce n'est pas tout encore. Les plantes et les animaux qui, transplantés, vivent à Londres ou à Paris, par exemple, vivent mal, s'étiolent, meurent jeunes, et leur principe vital s'y dépense en *resistance*, non en *végétation*. Le cheval andalou et le cheval arabe y deviennent mous, flasques, végètent, et, après un an ou deux y sont même quelquefois impropres à la reproduction, ou donnent des produits décroissant successivement. L'amandier ne donne pas de fruits.

— Les lauriers, dis-je, atteignent 100 pieds à Ténériffe, il y en a de plus grands encore à Madère, les troncs atteignent des proportions de 8 à 10 pieds de circonférence. Voyez-les à Paris ou à Londres, égrotesques, pitoyables. Ah ! si l'on pouvait croiser les plantes ! Oui, mais alors quel serait le produit ? Que deviendrait l'espèce ? on l'a tenté, toujours en vain.

Acceptons, leur dis-je, pour aller aux dernières conséquences, une transplantation de la Orotava dans un climat favorable, isotherme. Eh bien, même en ce cas, la nature, bizarre, dit-on, parce que ses mystères ne nous sont pas dévoilés, vient renverser les espérances. Le lili de Guernesey ne fleurit pas à Jersey ; il s'étiole et meurt, et les deux îles se touchent ! Le crapaud abonde à Jersey, on en a exporté des millions en Angleterre, en Australie où ils ont prospéré ; ils meurent à Guernesey ! et cependant le crapaud vit dans la pierre, suivant les expériences de Séguin de l'Institut !!! Les deux îles se touchent, deux heures les séparent, elles sont sur la ligne isotherme. L'aloès d'Afrique vit à Jersey en pleine terre et le géranium y meurt l'hiver presque tous les trois ou quatre ans ; à Guernesey, un aloès splendide a fleuri dans le jardin de M. V. Hugo. J'ai vu, à Saint-Pierre-Port en 1866, un aloès si grand, si beau qu'il n'y en a pas de semblable à Ténériffe ; on l'a arraché cette année, car il dépassait le premier étage et obstruait l'air et la lumière ; à ses pieds, les pélargoniums mouraient en novembre ! Qui expliquera ces anomalies ?

— Cela étant pour les zones isothermes, dit Krauss, pourquoi faire de l'acclimatation à la Orotava? avant d'expédier des produits dans des zones différentes, il faudrait savoir pourquoi la tulipe ne vient pas aux Canaries.

Ramon, le grand naturaliste qui, quinze ans, demanda son secret à la montagne, et le trouva enfin, Ramon a dit : « Quel « que soit le caprice des causes qui ont présidé à la répar- « tition des diverses espèces sur le globe, il n'y a pas de « doute qu'elles pourraient toutes habiter le même lieu iso- « thermique, si la nature avait obéi simplement aux lois de « la température; mais elles sont soumises en outre à des « nécessités dont *le mystère* n'est pas encore découvert. »

Après cela la question d'acclimatation est résolue et je n'ai plus rien à dire.

— J'ai à finir, dit le Canadien. Pour ce qui est de faire du jardin, comme on l'a proposé, une école pratique d'agriculture et d'arboriculture, c'est une utopie. La conservation pure et simple du jardin est impossible avec les moyens actuels, et l'on voudrait décupler les dépenses? Les terres sont insuffisantes, les habitations aussi, le professorat coûterait cher et le sol est impropre à l'agriculture, le terrain n'étant plus qu'un conglomérat d'exfoliations, de détritux végétaux. L'action des eaux et du soleil suffit dans cet état pour entretenir une végétation relative, mais ce terreau lavé, effrité depuis 1833, serait même impropre à la culture botanique, si, au préalable, il n'était complètement refait de son épaissement de calcaire et de détritux animalisés; il n'est aujourd'hui que de la silice épuisée.

Pour ce qui est de l'idée de faire un jardin zoologique, elle est réalisable comme la précédente, avec quelques millions de francs; — rien des réaux! — Depuis trente ans l'on manque d'argent pour faire le *moins*; en trouverait-on pour se payer le délasement royal d'une ménagerie? D'ailleurs où serait l'utilité?

Quand on ne peut avoir une chaumière, il peut être bon

en Espagne de rêver un palais, cela console certaines gens ; en Amérique, étant hommes d'action nous rions des rêveurs.

Laissons ces utopies.

La situation du jardin a été critiquée.

— A tort ! dit Krauss, il est sur le penchant d'une colline, en pente très douce, suffisante pour la circulation des eaux qui sont abondantes. Il est enclos de murs qu'on remettrait en état à peu de frais. Il est tout planté d'arbres magnifiques et ce serait un crime de lèse-nationalité que de laisser mourir, faute d'un peu d'argent, cette création qui a été la gloire de la Orotava, lorsqu'un vrai patriote la dirigeait, et qui pourrait non seulement le devenir encore, mais surpasser sa splendeur première en se faisant jardin botanique *exclusivement*. Quoi de plus noble, de plus moral, de plus gracieux que de posséder un jardin botanique ! Aussi il n'est pas de ville qui ne se paie ce luxe aussi intelligent et utile que possible. Qu'on y consacre donc de l'argent, car ce qui est pire que la mort du jardin, c'est l'état actuel. La moitié des espèces qu'il contenait jadis est perdue.

— Hélas ! reprit le Canadien, un jardinier plante des choux, des oignons et des carottes dans les carrés de Linné ; un tiers du jardin est voué à la culture de la cochenille pour donner à vivre au jardinier ; il vend des graines à Paris et à Londres, il vend des fruits ou des fleurs au jardin ; dans l'entretemps, les murs tombent, il n'y a pas d'argent pour payer un ouvrier terrassier ou un aide, et depuis trois ans le jardinier attend, dit-il, la subvention annuelle votée par les Cortès. C'est pis que la mort, c'est déshonorant !

Revenons en arrière et retraçons l'historique du jardin.

Sur la demande du marquis de Villanueva, la Couronne autorisa le jardin, par ordonnance royale de 1791. Cette monarchie dont le soleil éclairait toujours les terres, ne put coopérer à l'œuvre que pour 25,000 francs ! qui ne suffirent pas même aux premiers frais d'établissement. L'année sui-

vante, le gouvernement espagnol s'engagea à payer un jardinier qu'il envoya. Puis, le marquis n'en obtenant rien de bon y renonça et en fit venir un d'Angleterre à ses frais. Il fut trompé par son agent de Londres, qui lui envoya un homme tout à fait ignorant en botanique et même en horticulture. On arriva tant bien que mal à 1796. Le marquis ne pouvait reculer, l'honneur personnel et national était engagé, il fallait persister.

Le gouvernement français venait de décider le départ d'une expédition dirigée par Baudin, et dont Le Dru, célèbre naturaliste, faisait partie. Le Dru croyait à la possibilité de l'acclimatation, et il écrivait dans son rapport au capitaine Baudin : « Le gouvernement espagnol qui possède les plus
« belles provinces du globe, est peut être le seul gouverne-
« ment qui pourrait réunir, sous une latitude favorable, les
« végétaux les plus précieux des tropiques, pour les accli-
« mater successivement dans les zones tempérées. »

Or le marquis avait déjà dépensé 100,000 francs de son argent, plus les 25,000 francs du gouvernement ; il avait expérimenté les jardiniers espagnols ; il avait un engagement avec le jardinier anglais, lorsque Le Dru arriva à Santa Cruz. Il se rendit au jardin, dès le lendemain, accompagné de M. Legros. Le marquis accueillit ces messieurs comme les Hébreux durent accueillir la manne dans le désert. « Ils
« tracèrent d'abord, selon la division sexuelle de Linné,
« vingt-quatre carrés destinés à recevoir chacun la grande
« famille des plantes qui correspondaient à la division. Ils
« placèrent sur des étiquettes les noms des classes, des
« ordres, des genres ; les distribuèrent non seulement con-
« formément à la nomenclature linnéenne, mais encore pro-
« portionnellement au nombre plus ou moins grand de
« plantes connues dont se composait chaque section. De
« cette manière, aussitôt qu'une plante arrivait au jardin,
« il suffisait d'un terrassier pour la mettre à la place qui
« l'attendait. Pas n'était besoin de travail ni de science pour

« la colloquer. Le jardin devint, grâce à ces messieurs, « une *carte botanique* dans laquelle on pouvait lire, voir, « comprendre la science mieux que dans un livre. Ce fut « ainsi, que dans l'impossibilité de se procurer un bon jar- « dinier, le marquis conserva celui qu'il avait et pendant dix « ans les choses allèrent à merveille. »

C'est ainsi que s'exprime le marquis lui-même, dans un rapport à l'autorité, écrit vingt ans après. C'est un hommage rendu à la France.

Le marquis ajoute tristement : « J'avais un engagement, et « et je dus payer à ce jardinier détestable 15,000 fr. en le « congédiant. »

Alors on plaça un contre-maître avec deux hommes de peine qui suffirent, tant était admirable la disposition du jardin, pour prendre soin des plantes, placer les nouvelles et diriger les irrigations.

Ce fut pendant cette période que le jardin acquit sa plus grande célébrité. Elle fut immense, universelle, elle dure encore. M. de Humboldt qui visita le jardin avec le plus grand soin y contribua pour une large part.

Nous ne donnerons pas la liste de toutes les personnes qui l'ont visité; depuis vingt ans, malgré son état pitoyable, on y vient encore, tant sa renommée fut bien établie dès le principe. Cette promenade est navrante aujourd'hui. Ce n'est plus un jardin, un paradis terrestre, c'est un spectacle douloureux; malgré les ombrages frais, les eaux murmurantes, on a hâte de sortir de ce lieu profané. Et cependant, quelle admirable position, quels travaux! Les murailles seules et les bassins coûtèrent 100,000 fr. au marquis, et pendant vingt-cinq à trente ans il a payé près de 10,000 fr. par an en plus de cette première somme. S'il avait donné une partie du terrain, l'autre fut également donnée par l'aïeul du marquis de la Florida. Maintenant qu'on juge du travail. Ces terres étaient couvertes de roches, il fallut les enlever; elles servirent aux barrages, aux constructions. Ces roches

enlevées à deux mètres de profondeur, que trouverait-on dessous, un sol perméable ou de nouvelles roches? les deux. Ces difficultés furent surmontées par l'énergie du marquis et l'argent. Ce travail fait, la compagnie des eaux donna généreusement les eaux nécessaires.

Il est bon de noter encore que le marquis habitait la Laguna, où il avait sa famille et ses intérêts et qu'il y pouvait placer le jardin à sa convenance. En homme sérieux et de conviction, il préféra le climat de la Orotava à celui de la Laguna, et y établit le jardin à six lieues de distance de son habitation, ce qui fut pour lui, le restant de sa vie, trente-trois ans! une grande incommodité de chaque jour. Il eut au moins la satisfaction de voir arriver les plantes d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, d'Australie. Si plus tard il éprouva des déceptions, lorsqu'il voulut réaliser son idée favorite de l'acclimatation en Europe, il put encore s'en consoler, car son œuvre, en surexcitant toujours la curiosité et la louange, lui créa des amitiés inappréciables et des relations avec les hommes les plus éminents de la première partie de ce siècle. Son caractère aussi poli, aussi doux que possible, sa connaissance des hommes, des choses, de la science et des lettres, le rendirent digne de cette haute position. La gloire en rejaillit encore sur son pays. Quels honneurs lui rendit-on? Fut-il seulement décoré de l'ordre banal de Charles III? On l'ignore; il paraît que non. Quelle parcimonie alors! Quelle prodigalité aujourd'hui! Mais le jardin reste, et c'est un monument élevé à sa gloire. Il restera, à moins qu'il n'y ait dans les îles ni patriotisme, ni intelligence, ni reconnaissance, ni goût, ni sens commun.

— Ah! si c'était une madone, dit Brünner, un monument quelconque, fruit de la vanité humaine, une caserne ou une chapelle, les fonds ne manqueraient pas!

— Voici l'historique du jardin depuis la mort du marquis, reprit le Canadien.

Le gouvernement espagnol avait voté 7,000 fr. par an,

« En voyant l'état déplorable du jardin, dit M. Carballo, il est impossible que des accusations sévères contre l'Espagne ne viennent pas assaillir l'esprit du voyageur. » Mais ce n'est pas seulement contre l'Espagne, c'est contre l'esprit des insulaires que des accusations sévères peuvent être formulées. En sa qualité de professeur d'économie politique à l'institut commercial et industriel de Madrid, l'auteur devait savoir que les nations qui se passent du gouvernement sont les plus heureuses, les plus riches. L'auteur a dû enseigner à ses élèves que les privilèges, les monopoles, les *subventions*, sont la ruine des citoyens d'un État. Il leur a appris sans doute que *help yourself, aide-toi toi-même*, est la devise, non seulement de l'homme qui veut devenir libre, mais de celui qui l'étant, veut rester libre.

Au lieu donc, Canariens, de vous livrer à des plaintes, à des lamentations stériles, formez une association, faites une lecture à l'anglaise ou expliquez l'affaire par la presse qui vous ouvre ses pages. Dites que, par l'échange, les frais ne peuvent être aussi considérables qu'on le pense, que par la vente des produits, vous pourrez trouver encore un nouveau dégrèvement des frais annuels. Dites qu'en définitive le jardin est planté, que les irrigations sont toutes faites, qu'il n'y a d'autres frais à faire que ceux d'entretien, que vous pouvez vous procurer des espèces, que vous ferez appel aux jardins des Indes, du Cap, d'Amérique, de France et d'Angleterre; que l'Espagne, si elle ne vous donne pas d'argent, peut recommander le jardin à ses consuls, à ses ministres, sur tout le globe; que l'émigration a fait riches, nombre de vos compatriotes à la Havane, dans toutes les Amériques, et que par amour-propre, ils vous feront des envois. Enfin, puisez votre péroration dans le patriotisme, et vous verrez qu'on vous comprendra. Ce qui manque surtout aux Canaries, c'est l'esprit d'initiative. Il faut le faire naître et si vous échouez, vous aurez eu du moins l'honneur de l'avoir entrepris. C'est beaucoup.

« incultes, de telle façon, qu'au lieu d'être un indice de la « prospérité des îles, c'est une *honteuse incurie*. »

Ah ! si le jardin, *cette merveille*, appartenait à la France ou à l'Angleterre, même s'il appartenait au Portugal, s'écrie Don Benigno Carballo, *il serait aussitôt visité et célébré par tous les moyens imaginables* ! Soit ; c'est possible, et ce serait un tort. Les Canariens ne peuvent-ils faire pour sa conservation ce que ferait tout autre pays ? Ils parlent tant de leur patriotisme, ils sont si fiers de leur nationalité ; serait-ce purement en paroles ? Il y a bien deux mille familles riches dans les îles. Qu'on demande dix francs par an à chacune, et l'on conservera le jardin. Puisque l'État ne veut rien faire, qu'on fasse sans lui.

Concluons. Le jardin est utile en lui-même. Il a été la gloire des Canaries, il engage l'honneur des insulaires et leur patriotisme. S'il ne peut rendre la totalité des services qu'on en attendait, ce n'est pas une raison pour le supprimer. Je sais de source certaine que quelques habitants ont proposé de le vendre. Heureusement on a méprisé ces suggestions. Qu'on change l'enseigne ; jardin d'*acclimatation*, jamais ; jardin *botanique*, à la bonne heure. Que les îles l'entretiennent, comme elles entretiennent leurs promenades, leurs rues, leurs routes. Ceci est, à un haut degré, objet d'utilité publique.

Il y a à Santa-Cruz une presse qui laisse toute liberté pour demander aux autorités locales une votation de subsides pour la conservation d'une gloire nationale. Si elles refusent, qu'on emploie toute arme constitutionnelle, qu'on ne réélise pas ceux des dignitaires qui sont éligibles, sans faire une condition d'élection de la question du jardin. Si ces moyens sont infructueux, ainsi que tout autre praticable, l'association reste ; que ceux qui peuvent donner donnent quelques réaux, qu'on cultive le jardin, et que ces lamentations finissent ; rien ne s'y oppose, ni la loi, ni le gouvernement.

« En voyant l'état déplorable du jardin, dit M. Carballo, il est impossible que des accusations sévères contre l'Espagne ne viennent pas assaillir l'esprit du voyageur. » Mais ce n'est pas seulement contre l'Espagne, c'est contre l'esprit des insulaires que des accusations sévères peuvent être formulées. En sa qualité de professeur d'économie politique à l'institut commercial et industriel de Madrid, l'auteur devait savoir que les nations qui se passent du gouvernement sont les plus heureuses, les plus riches. L'auteur a dû enseigner à ses élèves que les privilèges, les monopoles, les *subventions*, sont la ruine des citoyens d'un État. Il leur a appris sans doute que *help yourself, aide-toi toi-même*, est la devise, non seulement de l'homme qui veut devenir libre, mais de celui qui l'étant, veut rester libre.

Au lieu donc, Canariens, de vous livrer à des plaintes, à des lamentations stériles, formez une association, faites une lecture à l'anglaise ou expliquez l'affaire par la presse qui vous ouvre ses pages. Dites que, par l'échange, les frais ne peuvent être aussi considérables qu'on le pense, que par la vente des produits, vous pourrez trouver encore un nouveau dégrèvement des frais annuels. Dites qu'en définitive le jardin est planté, que les irrigations sont toutes faites, qu'il n'y a d'autres frais à faire que ceux d'entretien, que vous pouvez vous procurer des espèces, que vous ferez appel aux jardins des Indes, du Cap, d'Amérique, de France et d'Angleterre; que l'Espagne, si elle ne vous donne pas d'argent, peut recommander le jardin à ses consuls, à ses ministres, sur tout le globe; que l'émigration a fait riches, nombre de vos compatriotes à la Havane, dans toutes les Amériques, et que par amour-propre, ils vous feront des envois. Enfin, puisez votre péroration dans le patriotisme, et vous verrez qu'on vous comprendra. Ce qui manque surtout aux Canaries, c'est l'esprit d'initiative. Il faut le faire naître et si vous échouez, vous aurez eu du moins l'honneur de l'avoir entrepris. C'est beaucoup.

Il y a encore une question d'intérêt. Un Français, M. Germond de Lavigne, a dit : *Le principal attrait de la Orotava, c'est le Jardin botanique*. Il a raison. Des savants l'ont créé, aux applaudissements unanimes de tous les savants du monde, des voyages ont été faits, qui avaient pour but le jardin; pas une expédition autour du monde, depuis bientôt quatre-vingt ans, qui n'y ait envoyé les dessinateurs, les naturalistes de l'expédition; pas un malade, pas un touriste débarqué pour huit jours à Ténériffe, qui n'ait honoré le jardin d'une visite; pas une lettre à un ami, pas un récit de voyage, pas un livre d'histoire naturelle qui ne fasse mention du jardin, et on laisserait périr ce souvenir, cette gloire nationale! cette source de bénéfice pour l'île! Mais le maître d'hôtel de la Orotava, ceux de Santa-Cruz savent ce que le jardin leur rapporte. On veut faire de la Orotava une station hivernale pour les malades, mais pour cela il faut les y attirer; et quel plus grand attrait que le jardin? Les embellissements augmentent la circulation, et font rentrer l'argent qu'ils ont coûté aux mains qui en ont fait les avances, par des voies souterraines, cachées mais sûres.

Allons, messieurs les insulaires, quelques réaux par an pour le jardin botanique; économisez-les sur les messes, vous aurez ainsi le paradis bien plus sûrement, le vrai paradis terrestre, le Jardin botanique de la Orotava.

CHAPITRE XXIV

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A l'exception de l'instruction primaire répandue dans une certain limite dans tout l'archipel, Ténériffe et la Gran Canaria jouissent seules depuis trop peu de temps, hélas! du bénéfice de l'instruction secondaire.

Lors de la conquête, les îles n'eurent point d'instruction publique autre que celle que les prêtres et les moines voulurent bien donner volontairement à quelques protégés; cette éducation fut très élémentaire en général. Le conquistador Alonzo de Lugo avait amené avec lui deux moines augustins. Ils furent dotés, pourvus d'un ermitage, et en peu de temps ils eurent un couvent et des revenus considérables; église somptueuse tenant au couvent, donations pour les chapelles et les sépultures. Alors le cloître des augustins destiné à servir d'école publique prit le titre de collège du Saint-Esprit et pendant deux cents ans les augustins restèrent paisibles détenteurs de la science et des lettres, comme de la philosophie; « restèrent détenteurs » est le mot, car ils gardèrent parfaitement pour eux ces trésors, s'ils les possédaient, ce qui est fort douteux. Ils ne pouvaient délivrer aucun diplôme définitif, privilège exclusif de

la mère patrie. On leur accorda, sous Clément XI, le droit de conférer les ordres mineurs, puis le titre de bachelier. Ce fut tout, et cependant un si beau privilège et tant de lauriers empêchaient de dormir les frères de l'ordre de Saint-Dominique. Ces zélés inquisiteurs ne cherchaient pas la diffusion des lumières, il ne s'agissait nullement de semblable chose. Il fallait avoir la direction de l'esprit public, et comme on ne saurait administrer sans savoir plus ou moins lire, écrire, et le catéchisme, et la vie des saints, et bien d'autres choses aussi utiles, ils se dirent que, puisqu'il fallait absolument que quelqu'un les enseignât, il serait bien plus convenable que leur ordre, déjà si puissant, eût encore ce petit privilège qui accrotrait son influence en fournissant les îles d'employés et d'administrateurs sortis de leurs mains, mais jamais libérés de leur tutelle. Ils s'y prirent si bien, qu'à la mort du cardinal Molina, le zélé protecteur des augustins, les pères de Saint-Dominique, qui avaient su attirer à eux le haut clergé, l'emportèrent, et en 1747 les cours des augustins furent suspendus; cet établissement fut remplacé par un séminaire que les chanoines de la Grande Canarie obtinrent pour leur île. Ce séminaire existe encore, mais sous la direction de l'évêque et du clergé régulier.

Pendant la longue guerre que les dominicains firent aux augustins, arriva le troisième larron, comme dans la fable; on a deviné les jésuites. Les pères jésuites parvinrent à fonder un collège à la Laguna. Ils étaient en butte, eux aussi, à la haine des dominicains; ceux-ci furent impuissants dès le principe, mais quelques années après leur établissement, en 1767, un décret royal vint suspendre les cours de l'université jésuitique de la Laguna. On vint réveiller brusquement dans la nuit les fils de Loyola qui, sous la conduite du corrégidor, se virent forcés de repasser les mers. Le lendemain les cloches du couvent des dominicains sonnaient à triple carillon, pour annoncer aux habitants que l'expulsion des jésuites était un fait accompli.

On sait quelles fortes études, en France et même en certaines provinces d'Espagne on faisait chez les oratoriens, les dominicains, les jésuites ; il n'en était pas de même aux Canaries. L'éducation et l'instruction dont ils avaient tour à tour le monopole était si peu de chose, qu'enfin les gouvernants eux-mêmes, amis bien timorés des lumières, pensèrent qu'il y avait un grand vide à combler, et qu'il serait bon d'avoir un collège capable de donner quelque instruction réelle aux Canariens. On y pensa longtemps, 325 ans ! de 1493 jusqu'en 1817. On établit alors l'université dans le couvent des augustins et l'on pourvut aux différentes chaires. Des professeurs de mérite furent choisis, amenés d'Espagne et de la Grande Canarie, dont le séminaire fournit une part. Les cours s'ouvrirent, et après sept ans d'existence, au moment de recueillir quelques fruits, la révolution de 1823 vint tout arrêter ; il fallait un prétexte pour supprimer ce foyer pernicieux de lumières, cette école d'anarchie, et, comme lorsqu'on veut tuer le chien de son voisin, on dit qu'il a la rage, on accusa les clercs et les professeurs d'impiété, l'on affirma que l'université n'était qu'un foyer révolutionnaire ; en ces temps, cela disait tout. Une information fut faite, les dominicains, ces éternels ennemis du progrès, se firent accusateurs et, curieux retour des choses d'ici-bas, les augustins, jadis sacrifiés par les dominicains et leurs ennemis irréconciliables, oubliant l'ancienne haine pour renverser l'ennemi commun, s'associèrent dans une sainte croisade. Ils réussirent enfin. Mais depuis deux ans à peine ils jouissaient de leur triomphe, lorsque l'infant Don Carlos, en 1825, fit rouvrir l'université. Il est vrai que l'enseignement fut convenablement restreint. Pendant cinq ans un plan d'études incroyable fut suivi, qui porta le nom célèbre de son auteur, Colomarde. Après le règne bien court des institutions libérales des Cortès de Cadix, Ferdinand VII et Colomarde exercèrent sur l'instruction publique, en Espagne et dans les colonies, la plus funeste influence. Philosophie,

histoire, sciences, tout fut châtré, contourné, expurgé. De l'alliance des idées cléricales et despotiques naquit une sorte d'enseignement dont il est difficile de se faire une idée. L'histoire étant à peu près du domaine de toutes les intelligences, le récit des événements modernes étant facilement appréciable pour beaucoup de monde, il fallait un remède à ce mal. On se souvient encore en Espagne de l'enseignement historique incroyable qui fut inauguré par ordre; magistralement on professa l'absurde!

Dans la crainte de blesser l'amour-propre national, pour donner une idée de l'enseignement historique en Espagne, il suffira de montrer un exemple analogue pris en Portugal. Le même système gouvernant en France, en Portugal, en Italie, amena exactement les mêmes résultats dans les pays latins. En Portugal, on enseigna publiquement que dans la célèbre *bataille d'Algifarote*, où, dit-on, se fonda la monarchie portugaise, il apparut une vierge qui combattit le bon combat et décida la victoire! Non content de cela, on fit remonter la monarchie à deux ou trois mille ans avant Jésus-Christ; ce n'était pas assez, on affirma que la langue même avait quatre mille ans! Cela du reste n'est pas plus bouffon que : *Bonaparte lieutenant de Sa Majesté Louis XVIII*. Voir Loriquet.

Ces belles choses commencent à être réfutées aujourd'hui par quelques écrivains. Mais c'est de ce lait qu'a été abreuvée la génération actuelle. Il a fallu en Portugal tout le talent d'Ercolano pour dégager l'histoire des choses incroyables ou absurdes que le clergé y avait semées à pleines mains. On ne se doute plus aujourd'hui des curiosités admirables qui furent enseignées dans les sciences. L'algèbre elle-même fut supprimée comme conduisant à l'athéisme; la médecine, la chimie, la physique durent obéir et céder aux ordres du ministre fanatique qui dirigea ces études. Pendant qu'en France un système semblable faisait descendre de leur chaire les professeurs de la Sorbonne qui n'étaient pas bien

pensants, en Espagne on emprisonnait les professeurs, regrettant de ne pouvoir les brûler. Aux Canaries, on interdisait l'enseignement de la physique comme destructif des vérités saintes de la Genèse. Ne nous indignons pas trop contre ces excès de 1825. De nos jours, en Espagne, en Portugal, en France, l'instruction publique doit compte de ses méthodes à l'État et au clergé. Il y a deux ou trois ans, il s'est passé à Madrid des faits étranges, à l'occasion d'un professeur célèbre.

En 1824, plusieurs personnes avaient pensé que dans l'état d'abandon de l'instruction publique, il serait convenable d'établir à Ténériffe un lycée, qui pût servir d'école intermédiaire entre les rares écoles primaires existant dans l'île et l'université de la Laguna. M. Berthelot, géographe et naturaliste distingué, fut choisi pour directeur, et fut chargé d'instituer le lycée sur des bases libérales, et à l'instar des collèges de France. Il lui fallut d'abord subir la *purification*, c'est à dire faire sa profession de foi politique et religieuse, et surtout prouver qu'il n'était pas franc-maçon ! Il faut avouer qu'une des plus ridicules farces de notre siècle, est l'accusation de maçonnerie, qui menace de durer encore longtemps. Croire à Barbe-Bleue, passe encore ; cependant les enfants de sept ans, lui tireraient la barbe de nos jours. Ayant donc prouvé qu'il n'était pas franc-maçon, il fut dispensé de prouver qu'il savait quelque chose, et obtint une autorisation *provisoire* ; le collège s'établit à la Orotava, où il fit merveilles. Hélas ! il en fit trop, car de tout l'archipel, on lui envoyait des élèves, c'était intolérable.

Qu'avait à faire l'évêque et tout le clergé, en présence d'un tel succès ? Intriguer, médire, puis calomnier, et profitant d'un voyage à la Péninsule, faire une démarche officielle, et.... Trois mois après, un huissier royal faisait fermer les portes de l'établissement.

1830 arriva, et trop révolutionnaire encore aux yeux de Ferdinand VII, l'enseignement fut absolument condamné.

Ce modèle des fils et des époux, aussi fanatique qu'ignorant, supprima d'un coup l'université *dans toutes les Espagnes*. C'était couper le mal dans sa racine. Il est vrai qu'il dotait ses peuples, la même année, en remplacement, d'une académie de tauromachie. Un grand d'Espagne en était directeur ! Les professeurs étaient chèrement payés. On créa des bourses pour étudier l'art de tuer, proprement et selon les règles, un taureau sauvage devant dix mille spectateurs, dont quelques-uns à peine savaient signer leur nom. La reine Christine fit renaître les universités.

Voilà l'histoire de l'instruction publique aux Canaries, antérieurement à la révolution. Maintenant tout est changé. Le séminaire de la Gran Canaria existe encore ; il y a à la Laguna un institut où se pressent deux à trois cents élèves. Des professeurs dignes de leur noble fonction, y enseignent le latin, le grec, la rhétorique, la philosophie, l'histoire et la grammaire. Les sciences y sont en honneur, et tout fait espérer de bons résultats. Une école d'adultes fonctionne à la Laguna avec régularité et plus des trois quarts des paroisses des îles ont des instituteurs primaires. On trouvera, dans les tableaux statistiques, le chiffre des écoles de filles et de garçons, le nombre de villages qui en possèdent et le nombre de ceux qui en sont privés, enfin, le nombre des élèves des deux sexes ; ces tableaux donnent ces indications pour chacune des îles et complètent tout ce que nous avons à dire sur ce sujet.

La révolution qui s'accomplit en Espagne pendant que nous écrivons ces pages, va ouvrir une ère nouvelle pour l'instruction publique. Ayant habité l'Espagne et ses colonies, nous pouvons affirmer hautement, qu'il n'est pas en Europe un pays où l'on comprenne davantage l'utilité de l'instruction publique. Si donc le nouveau gouvernement quel qu'il soit, veut satisfaire un besoin désiré par tous et le plus louable assurément, des services publics d'instruction primaire seront établis dans toutes les communes.

Les îles Canaries étaient jadis au plus bas degré, marchaient de pair avec les provinces les moins éclairées de la monarchie ; par leur propre effort, elles commençaient depuis peu à prendre un rang plus digne d'éloges. Nous nous plaisons à penser que les généraux qui y ont résidé et qui ont fait la révolution de 1868, auront compris combien ces îles sont appelées à devenir puissantes et prospères, si le gouvernement y développe l'élément indispensable à tout progrès moral et physique, l'instruction publique. La liberté d'enseignement décrétée y établira aussi des écoles supérieures, complément nécessaire de l'instruction obligatoire au premier degré que les Canariens eux-mêmes peuvent décréter comme mesure administrative.

L'instruction primaire est indispensable, elle est la mère féconde du travail manuel comme des arts et de l'industrie ; elle seule permet aux hommes de sortir des ténèbres de la superstition et d'arriver à la compréhension de leurs devoirs de fils, de pères, de citoyens ; elle seule leur permettra de s'élever jusqu'à la liberté.

Toute révolution qui veut être féconde doit élever la moyenne de l'intelligence et étendre l'instruction à un plus grand nombre ; si les vainqueurs de septembre manquaient à ce devoir, les Canariens peuvent agir sans eux, ils verront éclore un esprit nouveau, et les écoles secondaires désertes aujourd'hui parce que l'instruction primaire est insuffisante recevront alors de nombreux clercs, désireux de science, de philosophie, d'histoire et d'art.

CHAPITRE XXV

LE DRAGON DU JARDIN DES HESPÉRIDES

Les Hespérides, d'*Hesperus, Vesperus*, étaient les îles où le soir se faisait, le dernier point occidental, *le couchant* du globe ; cette idée très juste, très logique des anciens, n'a pas été détruite par la découverte du nouveau monde, les Hespérides, sont restées le couchant de l'Europe. Hierro, la plus occidentale des îles, resta, par décision d'un congrès scientifique, le point par lequel on continua à faire passer le Méridien occidental pour l'Asie, l'Europe et l'Afrique.

Hésiode, le père de la poésie, a dit : *la Nuit enfanta les Hespérides qui gardent les pommes d'or au sein de l'Océan, aux lieux mêmes où Atlas supporte le ciel*. Il est impossible de peindre Ténériffe d'une façon plus exacte dans le langage mythologique du temps.

Diodore de Sicile dit : *Les Hespérides ou Atlantides étaient les sept filles d'Atlas*. C'est la désignation précise du groupe des sept îles ; il n'y a pas de doute possible, car Denys d'Halicarnasse dit : *les Hespérides, nées d'Atlas, étaient les sept pléiades qui eurent pour mère Hespérie, laquelle était fille d'Hesperus, frère d'Atlas*.

Toute l'antiquité désigne les Hespérides sous le nom d'îles

heureuses ou fortunées, comme nous l'avons déjà indiqué dans la géographie générale, et nous retrouverons encore d'autres indications, lorsque nous aurons à traiter de l'Atlantide.

Ténériffe étant clairement désignée l'île des Hespérides, le *Jardin des Hespérides* ne pouvait être placé ailleurs que dans la vallée de la Orotava. Les *pommes d'or* y sont encore, les *palmeiers* aussi, le *laurus persea* y est indigène, et le dragon en défend toujours l'approche aux ravisseurs. Avec le dragon nous entrons dans la fable.

Étudions d'abord l'arbre, le végétal.

Drago (*Dracæna Draco*), Linné; Draco (*Palma Canariensis*), Tournefort; arbre de la famille des *asparaginées*, indigène des Canaries, Madère, Porto-Santo, ou de la chaîne de l'Atlas africain, croît spontanément dans les champs. Son tronc est gros et court, de l'extrémité de ce tronc partent des branches régulières formant entonnoir, ou quenouille, dépourvues de rameaux comme le tronc, et n'ayant de feuillage qu'à leur extrémité. Ces branches sortent toutes du sommet du tronc, ramassées, et deux à deux, accouplées, comme celles de la mandragore; douces et unies, comme des bras de géant ou la peau d'un serpent, elles forment une sorte de coupe resserrée; comme le tronc, elles sont toujours d'un vert bleuâtre, arrondies, et se terminent par une espèce de moignon ou grappe hérissée, d'où partent les feuilles, comme autant de doigts gigantesques. On peut arracher ces grappes, sans que le détachement donne lieu à un seul filament, comme on casse la partie suprême d'une asperge. Ces grappes se couvrent de feuilles nombreuses, lisses, vertes, longues de 60 à 100 centimètres, larges de 1 à 3 pouces, et finissant en pointe aiguë, avec un sillon au milieu entre deux lombes, de véritables épées. Les fleurs sont petites, nombreuses, en forme de panicule ramifiée, et prennent naissance sur le moignon lui-même. Chaque fleur compte six pétales, six étamines, un ovaire. Le fruit est une

baie jaunâtre, âpre, avec un petit noyau. Les pédoncules de ces fleurs sont garnies à leur base de quelques petites écailles.

Le bois du drago est spongieux et léger. Les Guanches s'en faisaient des rondaches, boucliers. Son écorce étant flexible et filamenteuse, ils la tordaient en corde.

La célébrité du drago est due, autant au sang ou jus qui découle de sa blessure, qu'à sa forme extraordinaire qui produit toujours tant d'effet sur le voyageur. Ce jus est une sorte de résine qui transsude du tronc et des branches dans les chaleurs caniculaires, par des blessures ou ouvertures naturelles. Ce suc se condense en grosses gouttes couleur de sang, molles dès le principe, bientôt sèches et faciles à triturer. On en fait des grains qui n'ont ni odeur, ni saveur, si ce n'est quand on les brûle ; alors ils s'enflamment en répandant une odeur assez semblable à celle du storax liquide.

Cette substance est composée de résine et de tannin, elle est très usitée en médecine, cependant on préfère aujourd'hui pour les confections pharmaceutiques, le sang-dragon résine des Indes, produit d'un *dragonnier commun* d'Amérique ou d'Asie, ne ressemblant en rien au dragonnier atlantide. On l'extrait aussi d'une foule de végétaux analogues, en lames sèches, dures, allongées, et on la préfère alors à la substance du *Dracæna Draco* à cause de la différence de prix qui est de 90 p. c. Après avoir fait des incisions sur les végétaux *dragonniers communs*, on reçoit la résine dans des roseaux partagés à chaque nodosité ou le plus souvent dans des feuilles lisses de roseaux ; de là est venu le nom du commerce : *sang-dragon en roseau*.

Le sang-dragon ne se dissout pas dans l'eau, mais seulement dans l'esprit de vin. On lui attribue une vertu curative dans les flux de ventre, dyssenteries et hémorragies ; il est très astringent. Appliqué à l'extérieur, il sèche les ulcères, et facilite les cicatrisations de blessures, il fut employé pen-

dant des siècles pour fortifier les guerriers et entra dans la composition de toutes les poudres à cet usage; aujourd'hui il sert à la composition de beaucoup de vernis, et donne une belle couleur de rouge or, après avoir été préalablement dissous dans l'esprit de vin. La consommation en était autrefois plus considérable que de nos jours. Il est essentiel sans doute de ne pas confondre le sang-dragon du *dracœna draco* avec celui des arbustes communs d'Asie ou d'Amérique, mais il est bien plus important encore de ne confondre aucun de ces produits avec le sang-dragon qu'on retire du rotang et du croton sanguifluents. Ce produit est aussi une résine rouge, bien moins curative.

Sous le nom de sang-dragon de Gambie et de sang-dragon oriental, une sorte de gomme rouge a été très usitée en droguerie. En France, on donne le nom de sang-dragon à la *patience rouge* dite aussi *herbe du charpentier*, en histoire naturelle *lapathum sanguineus officinale*; on a aussi appelé cette plante : *rhubarbe des moines*, c'est une sorte d'oseille ayant des tubercules à la base des folioles intérieurs du calice.

Une dime ou impôt était établi dans les îles sur la vente très fructueuse des produits du *dracœna draco*. Cependant on ne fit rien pour multiplier les dragonniers, et même on en a arraché un grand nombre, nuisant à la culture des champs; quoiqu'il en existe encore de très beaux, ces arbres diminuent de jour en jour.

Dès le début de la conquête et jusqu'au siècle dernier, les savants crurent et affirmèrent que le dragonnier était originaire de l'Orient. L'erreur est aujourd'hui démontrée, l'espèce étant originaire exclusivement des îles Atlantides, et croissant spontanément dans l'archipel. On la trouve à Madère, à Porto-Santo, où jamais elle ne fut apportée par les soins de l'homme; on la trouve à l'île de Palma et à Ténériffe, en presque toutes les parties de l'île, tandis qu'on la cherche vainement dans les Indes orientales, où les savants

la plaçaient; l'erreur provenait du produit du *dragonnier commun* qui croît, comme nous venons de le voir, aux Indes et en Amérique, mais qui n'a rien de commun avec le *dra-cæna draco*.

Les anciens qui pratiquaient les îles, qui récoltaient la pourpre à Madère et Porto-Santo, *purpurariæ insulæ*, venaient chercher le sang-dragon à Ténériffe et à Palma, ainsi que le naturaliste Pline le rapporte (*Hist. nat.*, lib. vi, caput xxxvii) : *Ex iis quoque insulis Fortunatis Crinabaris Romam advehebatur. Sane hodie num frequens est in insulis arbor illa quæ Crinabarim gignit, vulgo sanguinem draconis appellat.*

Les anciens parlent toujours du dragon du jardin des Hespérides, au singulier; c'est que l'un deux était, il y a quatre mille ans, d'une dimension prodigieuse et placé au milieu de la vallée même de la Orotava, en un point choisi du jardin des Hespérides près de la grotte royale, au centre de population et de cultures; il existe encore et nous allons nous en entretenir.

Lorsque les conquérants se divisèrent le terrain et créèrent *les douze grandes maisons*, le dragonnier de la Orotava servit de jalon pour la division des terres de la vallée. Lorsqu'ils abattirent les forêts séculaires pour bâtir la ville, le port et leurs habitations rurales, ils respectèrent le vieux dragon, comme les Guanches avaient respecté et vénéré le doyen de leurs forêts; les anciens, nous l'avons dit, l'avaient animalisé, déifié même. Ce respect des modernes prouve que les anciens avaient bien jugé cette merveille végétale.

Dès 1350, Cadamosto, qu'il serait mieux d'écrire : *Ca da Mosto*, avait parlé du dragonnier. Mais depuis la seconde moitié du quatorzième siècle, tous les marins, les militaires, les moines, les historiographes, les voyageurs de tous pays, les savants, tous les artistes ont dessiné ou décrit le dragonnier géant de la Orotava. De nos jours, le daguerréotype et

la photographie s'en sont mêlés. Une branche cassée par un ouragan fut exhibée par le jardin botanique de Kew près de Londres, et la badauderie universelle, après avoir vu l'image ou lu la description, a pu enfin toucher le monstre. On nous a affirmé, à la Orotava, que la branche n'a pas été vendue, comme on le croit généralement, mais bien donnée. Le rameau de Kew est un arbre de trois mètres de circonférence, l'une des douze branches semblables qui s'élançaient du tronc.

Dès la conquête, on constata 48 pieds de circonférence à terre, 35 pieds de circonférence à 6 pieds de hauteur; 23 pieds de circonférence à 14 pieds de hauteur; 60 pieds de hauteur totale. Le tronc divisé en douze branches, s'ouvrait en entonnoir; dans cette ouverture, l'on plaça une table à l'entour de laquelle pouvaient s'asseoir quatorze personnes.

Tout être végétal a une forme personnelle, individuelle, qui le spécialise, une sorte de manière d'être à part; or le signe distinctif de cet arbre, son caractère extérieur, était bizarre et mérite d'être décrit. La tige formait un pain de sucre tronqué, de la section supérieure duquel partaient douze branches, affectant la forme d'un cône évidé en dedans, beaucoup plus évasé que le pain de sucre lui-même, car la circonférence du cône à la base n'était que de 50 pieds, tandis que la circonférence du cône renversé au sommet était de 200 pieds environ; c'était, si l'on veut, un petit cône supportant un grand cône soudés par leur petite section, une sorte de sablier dont la partie supérieure aurait cinq fois la grandeur de la partie inférieure.

Le Dru, naturaliste de l'expédition Baudin, mesura l'arbre avec une précision mathématique, 400 ans après les premiers navigateurs. Il trouva presque exactement les mêmes mesures, un pied de plus à la base. Cet accroissement n'était pas l'effet de l'âge, l'arbre avait souffert, s'était fendu, dilaté. Baudin et Le Dru avaient prédit sa ruine et fixé

à 150 ans la durée probable. Donc vers la fin du siècle dernier, il donnait des signes de décrépitude, le tronc était attaqué. Cependant les fentes comblées par une muraille maçonnée, cimentée, dans un pays où ne règnent pas de violentes tempêtes, à l'abri des vents du nord-est et du levant, on pouvait espérer le conserver au moins 150 ans comme l'avait pronostiqué Le Dru. En 1819 il était debout, et son feuillage, son écorce, étaient pleins de sève et de vigueur, mais le tronc avait empiré. La tempête vint, qui cassa la première branche (celle envoyée à Kew); il fut entamé, et dès lors on put s'attendre au désastre. Quelques mots encore avant le récit de la catastrophe.

Ce fut dans la première moitié du siècle que l'arbre reçut la visite du plus célèbre des voyageurs, M. de Humboldt, qui fixa son âge. On lui avait déjà assigné 6,000 ans. Le Dru, Borda et les explorateurs divers s'étaient arrêtés à 5,000 et 6,000 au plus. M. de Humboldt affirma 10,000 ans. Depuis lors les naturalistes divers qui ont pu l'étudier et ont risqué des supputations, ont à peu près tous ratifié le calcul et les affirmations de M. de Humboldt, se basant sur des probabilités diverses, afin de les contrôler les unes par les autres. Il est difficile de calculer exactement l'âge de ce colosse, de cet ancêtre du monde végétal. Peut-être qu'abattu on pourrait, en faisant l'autopsie du tronc, découvrir quelque point de départ solide pour bâtir une supputation. *Videant sapientes.* C'est leur affaire.

En 1867, une tempête horrible a renversé le faite tout entier, le cône supérieur est tombé, le cône inférieur est seul resté debout. Le sol aux alentours est jonché des débris de la ramure et fatigué par le poids énorme des branches : il y en a de 18 pieds de circonférence ! Les plus minces, les derniers rameaux, vrais bras humains, ayant perdu leurs feuilles, ressemblent à des poignets coupés et sont de la grosseur de la jambe.

Le tronc, avons-nous dit, reste seul debout; mais il est

bien détérioré, excavé, déchiré, réparé ; les cavités sont remplies de pierres et de plâtras. Ce n'est plus que par la base qu'on peut juger le colosse et se faire une idée de ce qu'il devait être, lorsqu'il portait le branchage qui gît à ses pieds.

Si, depuis la conquête, les soins les plus attentifs n'ont pu protéger le dragonnier, s'il est mort matériellement pour les hommes à venir le souvenir en restera consacré par la science, l'observation et tous les arts d'imitation. Il nous restera aussi la fable poétique des anciens, et nous devons avouer que dans l'hypothèse antique, cette image du dragon n'était pas trop singulière et présentait quelques côtés spécieux. Un savant, non pas un grec d'Athènes, ni un géographe de Sicile, ni un naturaliste de Parthénope, mais un Français, Nicolas Monard, a cru voir comme les anciens, sous l'enveloppe du fruit, l'image parfaite du dragon, du monstre fabuleux ! Ce que c'est que l'imagination, et quelle belle chose que la foi appliquée aux miracles du catholicisme ou aux fables païennes !

O vieux témoin des âges primitifs ! les hautes herbes couvraient tes pieds ; les grimpeurs t'entortillaient le buste, et irrévérencieusement enlaçaient tes branches ; des végétations parasites croissaient sur ton propre sein, vivant de ta substance ; le flanc entr'ouvert, on a mangé sur ton torse ; on a vu sous ton ombre des générations heureuses, des moines inutiles ou malfaisants, des guerriers sanguinaires et cent siècles durant les hommes se sont abrités sous ton ombre ; puis le conquérant Alonzo de Lugo aurait fait dire la messe sur un autel que tu as dû porter, toi qui avais été témoin des rites mystérieux d'Égypte, des idolâtries phéniciennes, des mythologies grecques, des ablutions marocaines ! Quelle merveilleuse existence que la tienne, et quelle triste mort après cent ans d'agonie ! Eh bien, vieil arbre, ô le premier né, le plus vénérable des êtres créés, on vient de te déshonorer sans rémission, car c'est au nom de

la science. O dragon fabuleux! toi qui as été déifié, tu n'es plus qu'une *asperge!!!* une asperge plus grosse que les autres, voilà tout! Tu n'es plus un arbre, le roi des forêts; non, tu n'as pas de ligneux, fi! Tu n'es qu'un simple végétal classé dans la famille *esparrago*, asperge, et cet arrêt est sans appel!

La lenteur de la croissance de ce végétal est bien connue; c'est à cette découverte qu'est dû le calcul qui a permis de fixer à dix mille ans la durée du dragonnier.

Mais, tandis que la science classe dans les Asparaginées un des arbres les plus merveilleux de la création, un savant M. de Mirbel, déclare que le *dracæna draco* est vivant! Il a trouvé dans le tissu générateur entre l'écorce et le stipe une couche utriculaire qu'il a scrutée avec un puissant microscope, et il y a vu se produire des granules animés d'une petitesse extrême; *puis ces granules se meuvent, se rencontrent, et êtres animés, bâtissent des utricules*. Donc voilà la cellule, l'habitation secrétée par l'être qui va la bâtir à l'aide de la *cellulose*, et cet être qui se protège et s'enveloppe ainsi est un atome, un corpuscule invisible, 6 millions font un pouce cube! Le *dracæna* a servi à ces études merveilleuses, et a eu l'honneur de fournir la matière première pour la découverte de MM. Payen et de Mirbel. On le voit, à tous les titres, ce végétal est célèbre et digne d'intérêt pour le savant comme pour le poète ou le touriste.

L'Archipel canarien, avons nous dit, dans un autre chapitre, est de formation primitive; le dragonnier vient confirmer notre croyance. Cette plante, ce végétal arborescent ne se trouve pas, comme les *calamites*, dans les terrains carbonifères d'Europe, mais bien plus, elle est encore vivante dans les terrains Atlantides; cette *prèle* gigantesque qui apparut il y a des millions d'années dans les terrains antérieurs à la période de transition, est bien l'immense *Asparaginée* dont la tige atteignait 30 ou 40 pieds, dont le fruit formait une sorte de moignon écaillé, *plante vivante* se re-

produisant par ses *spores* de cryptogame. Si dans les époques suivantes les plantes diminuèrent de volume, nous pouvons bien admettre la conservation du dragonnier conservé dans un terrain favorable.

Le grand dragonnier, cet ancêtre, ce vétéran de la végétation, n'a pas été le seul qui ait joui d'une grande réputation. Clavijo, le grand naturaliste, cet insulaire traducteur de Buffon, parle d'un dragonnier de la Gran Canaria, dont on lui avait cité les dimensions considérables, et que des personnes âgées avaient connu. Dans son tronc creusé, deux bœufs attelés entraient aisément. Cependant le dragonnier de la Orotava était incontestablement plus gros, même, au dire de Clavijo.

Les dimensions du grand dragonnier, 49 pieds anglais de circonférence à la base, ont été dépassées par d'autres arbres d'essences différentes. Mais son antiquité est incontestablement plus grande que celle de tous les arbres connus, à cause de la lenteur prodigieuse de la croissance des asparaginées.

Aux flancs de la Sierra Nevada, en Californie, il y a peut-être bien encore aujourd'hui une centaine d'araucaria, de sequia et wellingtonia, qui sont gigantesques. L'un de ces derniers, abattu, indiqua trois mille cent ans par ses cercles concentriques, il avait 250 pieds, la hauteur de la grande pyramide de Ghiseh, et 90 pieds de circonférence. Au Brésil, sur le Rio Branco, on a découvert un arbre dont le feuillage a 500 pieds de circonférence ; c'est le *souma* ou *meira*, qui est de la même famille que le *boabab* de Sénégambie qui recouvre 18,000 pieds carrés de son ombre, et qui rappelle les vers de V. Hugo, parlant de l'arbre fantastique de Mahomet

.
 De cet arbre si grand,
 Qu'un cheval au galop, met, toujours en courant,
 Cent ans à sortir de son ombre !

Il y a en Angleterre et en Norwége, des chênes ou des pins qui étonnent par leur poids, leur dimension pas un n'atteint quatre mille ans.

Le cyprès, les laurus persia atteignent quatre mille ans en Perse.

Les cèdres du Liban furent constatés sous Salomon, et quelques-uns vivent encore, moins étonnants par les dimensions du tronc, que par la puissance et l'étendue de leur ramure. On ne peut guère leur accorder plus de quatre mille ans.

Ces arbres sont d'une résistance et d'une durée prodigieuse *comme arbres*. Leur végétation est prompte, puissante, énergique. Il n'en est pas de même du draco, cette asperge, ce végétal, d'une lenteur de croissance désespérante; il en est à la Orotava qui, en trois cent et quatre cents ans bien constatés, n'ont pas acquis un pied de circonférence; d'autres, nés lors de la conquête, ont atteint à peine 4 pieds, et l'on sait que la période de première croissance est la plus prompte et la plus énergique.

L'arbre aux pommes d'or et le laurier, avons-nous dit, sont indigènes; si ces espèces étaient indigènes en d'autres contrées, Asie et Perse, rien ne prouve que de là elles furent transportées aux îles Atlantides. Il est probable qu'avec les Atlantes, civilisateurs de la Grèce et de l'Égypte, elles furent implantées dans les contrées méditerranéennes. Ces arbres, si chers aux peuples grecs et latins, étaient, l'un l'emblème glorieux couronnant les fronts héroïques, le prix de la poésie, de l'art, de la science; l'autre, la boisson rafraîchissante, indispensable aux habitants des régions chaudes. Ces arbres précieux, répandus par les anciens, partout où s'étendirent leurs conquêtes, furent *sacrés* aux lieux d'origine. La tradition, l'histoire, la poésie, tout le confirme. Mais l'arbre cabalistique qui devait frapper singulièrement des peuples dont la théogonie était toute inspirée par la nature, le draco, *sang-dragon*, est plus particulière-

ment indigène, autochtone, et ne se trouve qu'aux îles Atlantides du groupe Madère et Canaries. De son suc épais et rouge, ces peuples imaginatifs, dans leur habitude constante d'animer les plantes, firent le sang d'un animal, d'un dragon fabuleux; la tige courte et forte, comme ramassée, sa bifurcation régulière jaillissant du tronc, comme les doigts de la main de l'homme, le fruit mystérieux et rare, dont l'intérieur offrait l'image d'un monstre hideux d'après les récits poétiques, les feuilles en lame d'épée, longues de 3 à 4 pieds se hérissant sur des espèces de bras coupés aux extrémités des branches, la couleur bleu verdâtre du tronc écaillé, tout donne à cet arbre un air étrange, insolite, qui le séparant violemment de toutes les espèces, dut émouvoir singulièrement les esprits imaginatifs de ceux qui le virent pour la première fois, croissant spontanément au milieu des forêts de lauriers, d'orangers. Le voyant saigner par ses blessures pendant les chaleurs caniculaires, ils le nommèrent dragon, le comparant, dans leur épouvantement, à l'animal terrible immolé par Hercule. Peut-être aussi voyant ce reptile volant, vivre sur l'arbre étrange d'où il se précipitait sur sa proie, ces esprits poétiques désignèrent sous le même nom le reptile et le végétal.

Examinons ce symbole, cette tradition.

Il est certain qu'avant le grand déluge méditerranéen et jusqu'à un certain point, après ce déluge même, des êtres étranges, nés aux époques de transition, occupaient les terres marécageuses ou les mers chaudes encore et peu profondes. Cette époque, nommée par les géologues modernes, *âge des reptiles*, avait enfanté des êtres participant des trois ordres, végétal, animal, mineral ou de deux seulement, essais monstrueux des forces créatrices; oiseaux, quadrupèdes, poissons, plantes, reptiles tout à la fois, ensemble ou séparément; la plupart de ces êtres nous ont été restitués par les soins des géologues. Le grand Cuvier a reconstruit

ce monde de l'ichthyosaure au Nautilus, du géant de cent pieds à l'infusoire.

Le dragon a existé. Les premiers hommes virent les derniers survivants de ces êtres prodigieux et le souvenir en est resté. La lutte de l'homme contre les êtres puissants qui couvraient la terre dut être terrible; le grand effroi de l'humanité, désarmée aux premiers âges, a créé cette tradition des êtres formidables contre lesquels elle dut lutter, les faisant détruire par ses demi-dieux, les hommes héroïques et forts.

La science corrobore la tradition, le dragon existe encore; il est vrai qu'il est réduit à des proportions mesquines et peu propres à causer l'effroi. Sa forme actuelle participe de celle du serpent et du lézard vert; les ailes des récits antiques ne sont plus que deux membranes latérales qu'il agite, mais impuissantes à l'élever. Cependant si le dragon monte sur la cime des arbres pour y guetter sa proie, il descend étendant ses membranes en parachute et, légèrement agitées, elles lui suffisent pour regagner doucement la terre. De là le nom de *dragon volant*. Ce dragon moderne se nourrit d'insectes et peut en faire provision, les emmagasinant dans une sorte de poche d'où il les retire à volonté, teignant alors en rose ou en rouge foncé, sa gueule et ses membranes inférieures, car ces insectes et animalcules qui vivent par milliards en parasites sur l'écorce de certaines espèces végétales, teignent en rouge les mâchoires qui les broient ou les corps qui les pressent.

Ce reptile déchu n'est certes pas le descendant direct du dragon fabuleux, mais il atteste la vérité de la fable, et la science a retrouvé, dans les fossiles, des êtres qui se rapprochent parfaitement des descriptions antiques: la grande famille des sauriens. L'iguanodon était herbivore et peut-être, comme le chameau, susceptible de déchirer les plantes les plus résistantes; le mégalausaure poursuivait les poissons au sein des mers. Les ptérodactyles, armés de pattes rudi-

mentaires, marchaient sur le sol, tandis que d'immenses ailes leur permettaient de s'élever; la forme de leurs pieds prouve qu'ils pouvaient et devaient percher sur des arbres, à la fois reptiles, vampires, chauve-souris, poissons; créations monstrueuses dont les débris ont formé des couches considérables et qu'on retrouve par milliers sur la surface des terres des premières formations marines. Leurs yeux étaient tels, dit Cuvier, que l'orbite de certain d'entre eux avait jusqu'à 14 pouces de cavité! leur taille atteignait 70 pieds, leur corps couvert d'écailles et leur queue serpenteuse devaient effrayer et leur gueule engoulissante sans diviser a pu avoir 6 à 7 pieds d'ouverture! Après ces faits, pourquoi nous étonner des récits de l'antiquité? Nous devrions admirer, au contraire, le génie poétique des anciens qui, prenant sa source dans de telles horreurs, a su embellir ces images terribles pour en mieux conserver le souvenir.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux.

Écoutons les antiques récits.

Le dragon, *dracon* (de *derko*, voir), était ainsi nommé à cause de sa vue perçante et de son œil rouge extraordinaire, il avait une taille monstrueuse, la gueule ensanglantée, le corps et la queue d'un serpent; on le représente couvert d'écailles et avec des pattes, souvent ailé. C'est bien là l'animal antédiluvien que la science moderne reconstruit de toutes pièces sur les fossiles retrouvés. Rien n'y manque, pas même l'œil gigantesque.

Ce n'est pas tout. Le dragon était particulièrement habitant des rives et des mers Caspiennes et Grecques, mers marécageuses essentiellement changeantes et que la science constate sous le nom de mer *Ninivique* ou *Asiatique*, mer *Hellénique*, mer *Saharienne* ou *Lybique*. Ces mers, en partie desséchées par les commotions successives de la croûte ter-

restre, ont montré les vastes dépôts calcaires qui accumulèrent dans leurs bas fonds les débris des êtres organisés. L'Orient devait en conserver la tradition et la poétique asiatique et grecque en fit tour à tour le défenseur de la Toison d'or aux rivages d'Orient conquis par les Argonautes, le protecteur de la fontaine Castalie aux rives méditerranéennes, le gardien des Pommes d'or du jardin des Hespérides aux bords atlantides. Le dragon fut-il pour les anciens le sujet d'un culte? on l'a prétendu; mais il est inutile de rechercher les preuves de cette probabilité.

Il suffit de constater qu'une époque de transition entre la création animale et l'homme, fut reconnue dans toutes les théogonies, pour mettre d'accord et la tradition égyptienne et celle des Védas, le Zend-Avesta de Zoroastre, Brahma et Manou, avec la fable grecque. Il est vrai que ces premières notions d'une humanité à peine sortie des forces créatrices de la puissance universelle furent obscurcies par des interprétations erronées, des symboles imparfaits, mais elles suffirent pour y trouver les premières affirmations des révélations d'une science moderne qui doit nous dévoiler un jour, par son développement, l'origine du monde sur lequel nous vivons et prouver la fatalité du progrès universel qui est la forte assise, la loi inéluctable de la nature.

Les êtres fantastiques des premières créations qui animèrent le monde avant l'apparition de l'homme, la tradition nous les dépeint vaincus par la lumière, par la sagesse divine, par la force de l'homme; Apollon nimbé sur son char de feu, traverse le chaos et l'éclaire, dispersant les *monstres* et les immolant de ses flèches d'or; puis, c'est la *chimère* vaincue; Hercule terrassant l'*hydre*; saint Michel Archange triomphant du *dragon infernal*, car le christianisme devait aussi hériter de la théogonie antique et c'est un de ses côtés les plus humains; par là, délaissant pour un instant sa divinité, sa révélation, il a montré l'humanité triomphante dans la lutte du bien contre le mal, de la lumière contre les

ténébres, du paradis contre l'enfer. Le dragon étant le représentant de l'âge de fer où l'homme jeune encore était asservi par la matière, le christianisme a créé cette image puissante d'antithèse qui représente la mère du Rédempteur, la mère de l'agneau qui doit racheter les péchés du monde, écrasant le dragon, la bête infâme, le serpent biblique par qui le mal s'introduisit dans l'œuvre sublime. Ce n'est pas tout. L'image poétique orientale, le symbole du *vates* grec, la fable des grands poètes hébraïques, l'ardente foi du moyen âge a tout gardé, et par le langage sublime de l'art, et dans ses fêtes, ses fêtes populaires, ses pompes catholiques ou ses monuments : la *tarrasque*, les *mystères*, la *gargouille* et les sculptures des basiliques. Par toutes ses manifestations, le moyen âge a gardé le dragon antique et la chevalerie en fit par le blason l'emblème des actions héroïques.

Et nous, déshabitués par le culte du veau d'or de la poésie antique, trop poussés par les nécessités matérielles d'une vie exclusivement consacrée à la satisfaction des besoins, n'avons-nous pas, nous aussi, justifié la fable orientale en désignant sous le nom de *dragons*, ces cavaliers armés pour combattre à cheval, sorte d'*hyppogriffe*, à pied comme le *saurien*, cet être formidablement armé par la création pour résister aux formes rudes de la nature au milieu de laquelle il apparut? n'avons-nous pas honoré du nom antique et monstrueux, ce corps qui, par son audace à harceler l'ennemi, sa force pour le vaincre et sa mobilité pour l'atteindre, fut l'effroi des ennemis? n'avons-nous pas recouvert sa tête du casque sur lequel, à l'imitation des anciens, nous avons moulé les écailles du *serpent*, la tête de *Gorgone* surmontée de la *houpe rouge de l'oiseau*, finissant par la queue d'*hyppogriffe*?

Les Indiens, les Chinois, les Japonais, les sauvages d'Amérique, en souvenir des êtres prodigieux qui les premiers peuplèrent la terre, n'ont-ils pas, eux aussi, par les arts du dessin, de la sculpture et par la poésie, consacré la

fable du dragon antique et ne l'ont-ils pas perpétué jusqu'à cette heure ?

D'Hésiode et d'Homère au Tasse et à l'Arioste, du monde ancien au monde moderne, tout chante le dragon, et pour que le symbole soit complet, le grand saurien, reptile, oiseau, poisson, fut aussi divinisé par les Danois et les Northmans, qui au neuvième et dixième siècle montaient le *drake* ou Dragon, à la proue duquel ils sculptaient la tête légendaire et qui par sa forme même rappelait le *Pristis* fabuleux des anciens.

Non, la fable du dragon n'est pas une fable, elle est bien l'image juste et vraie d'une phase de la création successive ; elle est un symbole accepté par tous les peuples, et c'est avec un sentiment d'admiration pour ceux qui la créèrent et de vénération pour ceux qui l'ont tour à tour conservée, que nous devons nous en entretenir aux lieux mêmes qui lui donnèrent naissance et en présence de l'arbre vénérable au pied duquel le Dragon a rampé.

La vallée hespéride, est bien le paradis de l'antiquité païenne où, dans une paix profonde, le Dragon mort, le mal vaincu, l'éternité conquise, les âmes des justes venaient errer dans le repos et dans la lumière. Le monstre n'était plus, l'âge de formation première était à tout jamais terminé ; l'âge des reptiles était fini, le végétal inoffensif seul s'est perpétué.

L'âge de l'humanité commence.

CHAPITRE XXVI

LE CLERGÉ

Un peu d'histoire ancienne, pour commencer, nous dit Brünner, j'aime à m'entretenir du clergé d'autrefois tout autant que du clergé d'aujourd'hui.

L'inquisition n'a pas été inactive dans l'archipel. Établie modestement en 1504, dès 1567, elle s'érigait en tribunal libre, contrairement aux lois ; bientôt on tenailla, on rôtit, on coula du plomb, on rompit, on tua férocement le patient pour envoyer l'âme au paradis. Ce fut peu de chose si on compare avec ce qui se passait en Espagne ; bien moins encore si on se reporte en Amérique, où des chiens spéciaux, pour éviter aux dominicains des procédés trop coûteux, étaient dressés à dévorer catholiquement les Indiens, dont l'âme s'envolait ainsi au ciel. Le nom de l'un de ces chiens *Berecillo*, a été, grâce à un père, soigneusement conservé pour l'histoire, et sur le rapport fait par lui, l'autorité accorda à ce chien, en raison de ses services religieux la solde de trois hommes!!! il mangeait plus d'Indiens que les autres. C'était dû.

Les crimes les plus impossibles étaient imputés par le tribunal à celui qu'on voulait perdre : magie, judaïsme, maho-

métisme même ! Tout était bon ; parmi ces charmantes distractions bien faites pour faire aimer la religion du Christ, citons en quelques-unes. En 1557, un Guanche livré aux flammes, c'était pour l'exemple ; en 1576, un Maure, c'était pour amuser le peuple, un Maure étant moins qu'un chien, moins que rien ; en 1526, un Portugais ; peu de chose, un étranger passible seulement de la loi civile pour délits et crimes, simple violation de droit international, rien, rien encore. Écoutez le proverbe espagnol : *si l'on ôte à un Espagnol tout ce qu'il a de bon, que restera-t-il après?... un Portugais !* Aussi, après celui-là un autre, en 1559. Lorsque le naturaliste Le Dru visita la Laguna, il vit de ses yeux les tableaux représentant ces petits jeux, ces *actes de foi, auto-da-fé*, le mot est assez ironique.

Fort heureusement, le Portugal, le premier, chassa les jésuites, en cela bien supérieur à l'Espagne. L'encyclopédie vint, et ces bons dominicains méprisés, avilis en Espagne, comme aux Canaries, y furent désormais impuissants, et n'ont dû de vivre jusqu'en 1820, qu'à leur tolérance sur toute question de foi. Ces bons Pères, depuis cent ans, ne vivaient plus que pour leur ventre et ne s'occupaient plus que de leurs intérêts matériels, délaissant dans les oubliettes leurs anciens instruments de torture.

La loi de 1820, abolit l'inquisition et dispersa les moines. Le jour que la nouvelle en arriva à las Palmas, les élèves du collège montèrent à la tour et sonnèrent le glas des morts. La population alarmée, croyant à quelque catastrophe, accourut au pied de la tour. *Ce n'est rien*, crient les élèves : *la voisine est morte ; nous sonnons pour son enterrement. Vive la Constitution !*

Vous vous imaginez les rires et les bravos de la foule. Ainsi mourut aux Canaries la *Sainte Inquisition*. Pour toute vengeance, il n'y eut qu'une plaisanterie comico-lugubre d'écoliers. Décidément les peuples sont trop bons.

— Comment l'entendez-vous ? dit Krauss.

— Une fois ou deux, depuis des milliers d'années, on a exécuté un ou deux rois, et jamais aucun pape. Le diable seul sait le compte des maux qu'ils ont fait souffrir, j'avais raison de le dire, les peuples sont trop bons.

— Vous êtes un républicain rouge, vous aimez le sang.

— J'en bois. Ainsi, cet excellent Dominique qui disait : *Tuez tout, Dieu reconnaitra les siens!* était un homme doux, bon, pieux, royaliste; moi paysan de Beziers ou de Carcassonne, si je l'avais pris et pendu, j'aurais été mauvais, impie, républicain! voilà la justice! l'un tue des milliers d'hommes, il leur fait trop d'honneur, qu'on le canonise! Le peuple, exaspéré un jour, se venge, non, juge un roi, après tout responsable; pas d'excuse, ni de pitié, *haro* sur le peuple! Décidément, les peuples sont trop bons.

— Silence, dit le Canadien, rions un peu, et pas de politique; vous m'avez l'air d'un régicide qui n'oserait même pas tuer le mandarin de Rousseau.

— Vous voulez rire, reprit Brünner, alors ne m'interrompez pas et écoutez.

En 1516, un ordre du chapitre capitulaire de la Gran Canaria, alors déjà capitale des îles, interdisait à tout prêtre de se montrer dans les rues, râclant la guitare.

Ils en pinçaient donc auparavant! Cela devait faire un singulier tableau; ce frocart, vous le figurez-vous, *râclant le jambon* (c'est le mot technique), par les rues et les carrefours!

Une nouvelle loi leur interdit cet exercice musical sur le pas de la porte, et même à la fenêtre!

Il paraît qu'ils tenaient singulièrement à faire de la musique en public.

Ensuite, on prohiba les culottes de luxe, la jupe ou soutane de tafetas de couleur, le chapeau piqué, point arrière. Ils étaient fats et petits-maitres, dès 1550. Il paraît aussi qu'ils étaient ignares, puisqu'on fut obligé, toujours par arrêt souverain du chapitre des chanoines capitulaires, de prendre des mesures contre les chanoines incapables et les

prêtres *qui ne savaient pas lire*. Vous vouliez du comique, messieurs, en voilà. Riez donc !

Que dire de ce clergé qui, ne sachant pas lire, était le précepteur, le seul précepteur de la jeunesse ! Ils ne savaient pas lire et ils étaient si puissants que les chefs civils et militaires leur étaient réellement soumis, qu'eux seuls à peu près rendaient la justice... Que dire de ce clergé ? Voici. Ces rigueurs contre les prêtres qui pinçaient de la guitare dans les rues, qui en pinçaient encore sur le pas des portes, qui vêtissaient la soie et ne savaient pas lire, ces rigueurs du chapitre prouvent que ce chapitre fut : *rigide observateur de la discipline, plein de zèle pour la conservation du decorum que doivent garder les personnes revêtues du caractère sacerdotal* ; et cela ne prouve pas autre chose d'après l'auteur des lettres *philosophiques*. O douce philosophie ! des gens sensés, moins philosophes peut-être, y auraient trouvé la plus évidente preuve du manque de discipline, de decorum et de l'ignorance du clergé insulaire.

Une historiette.

Un jour, le 7 août 1536, les laboureurs firent une pétition au chapitre, pour que celui-ci indiquât un saint, afin que, par son intercession et son patronage, Dieu les délivrât des insectes qui dévoraient les semailles sur terre, du froment niellé, du charbon, du ver rongeur de la canne à sucre, des chenilles des arbres, etc.

— C'était bien pensé et c'était bien plus facile que d'éche-
niller, dit le Canadien.

Le chapitre, pour satisfaire ces pétitionnaires, se réunit gravement. Cependant il paraît que les dignes chanoines sourirent, car l'un d'eux, le plus spirituel évidemment, proposa de mettre les noms de tous les saints des litanies dans un chapeau et de tirer au sort. Le plus jeune, le plus immaculé d'entre eux, plongea dans le chapeau rond sa blanche main ; il l'eut heureuse. On demandait un saint, il en vint deux, saint Juste et saint Pasteur. *En espagnol, Justo y Pastor.*

Le reste de l'historiette est prévu. Les laboureurs acceptèrent ces patrons et plus tard, rendirent des grâces au chapitre, pour le remercier des bienfaits obtenus par cette désignation.

Eh bien, les lecteurs voltairiens peuvent en rire, ils rient de tout, les mécréants ! Mais il faut les prévenir que le magistrat Secall n'est pas disposé à se moquer. Il ne voit dans la bonhomie aveugle, stupide de ces laboureurs que le noble désir de s'adresser à Dieu par l'intermédiaire de ses serviteurs reconnus, et dans la petite comédie du tirage au sort en plein chapitre, il voit la répétition de ce qui fut fait par les apôtres eux-mêmes, lorsqu'ils eurent à remplacer celui d'entre eux qui avait prévarié ; et, voilà ce qu'écrivait et pensait sans doute, en 1830, un magistrat éclairé ; ce n'est que ridicule. Comme il était plus spirituel ce prélat français du dix-huitième siècle, qui, faisant une procession pour obtenir la cessation de la pluie, fut assailli par une averse terrible, rue Saint-Honoré et s'écria : *Sainte Geneviève se trompe, elle croit qu'on lui demande de la pluie !* Moins spirituel que ce prélat, il brûlerait encore, non peut-être les gens, mais tout au moins les livres, cet excellent magistrat. Pour ce qui est d'envoyer leurs auteurs dans un cul-de-basse-fosse, il ne s'en ferait faute. S'il vit encore, il doit avoir fait son chemin, grâces à d'aussi excellentes doctrines, que la sœur Patrocinio a dû juger supérieures, pour la bonne administration de la justice en Espagne, à toutes les doctrines de liberté de penser, de liberté des cultes qui pervertissent le monde moderne.

Passons à un autre ordre de faits.

Le théâtre païen, mort tout à fait dès le cinquième siècle, était même délaissé longtemps auparavant et le peuple avait couru aux boucheries des cirques. Après des spectacles aussi violents, il ne pouvait rien être présenté au peuple roi qui ne fût fade, incolore. La lassitude, le dégoût, fruits de la satiété s'emparèrent des âmes, c'est le moyen âge ! Tout fut triste et lugubre ; la vie était un labeur sans

avenir, un douloureux présent sans remède. Le monde suait pour des brigands vêtus de fer et des histrions vêtus de frocs. La terre, ils se la partageaient ; le ciel et l'enfer, le goupillon et la hart étaient les engins utilisés par eux comme instruments de richesse et de despotisme. Le monde ne saura jamais tous les maux que l'Europe a soufferts durant le moyen âge et ce qui effraie c'est la durée énorme... douze siècles!! Sans relâche, les peuples eurent leur calvaire quotidien, affreux, sans fin ; passion épouvantable qui, à distance, fait frémir. L'homme-Dieu ne souffrit qu'un jour, l'homme de la glèbe, douze siècles, quinze siècles! et non seulement par lui, mais par sa femme, ses enfants. Aucun enfer d'imagination poétique n'a présenté pareille torture ; qu'on y ajoute la lèpre. .

Cependant déjà vers les treizième et quatorzième siècles des efforts d'émancipation furent tentés matériellement ; vers la fin du quatorzième siècle, il y eut un immense soulèvement de conscience, et la protestation contre les épouvantables excès du catholicisme engendra la réforme, le scepticisme railleur ; la lutte devint ardente, terrible. Alors on vit le clergé, ne dédaignant aucun des petits moyens, s'emparer du théâtre, le transporter dans l'église, pour frapper les esprits hésitants, pour ramener à l'autel ceux, qui maudissant le pape, fêtaient le sabbat nocturne, ceux que l'ennui désolait, que la tristesse morne avait éloignés. Pour divertir le pauvre monde ils se livrèrent à des pantonnades d'un genre épuisé : le *divino-comique*.

Il y eut deux sortes de représentations dans l'église, et deux sortes aussi dans la rue. Dans la rue, on brûla d'abord. Ceci se maintint longtemps. Le spectacle était bon et l'on déployait des pompes extraordinaires. On représenta aussi dans les rues, durant les processions, des *mystères pieux* sur des tréteaux ; la passion, par exemple. Dans le nord de l'Europe, la raison publique fut plus forte que le fanatisme, on ne brûla presque pas, et cette réaction heureuse eut un

effet puissant sur le clergé espagnol, il brûla un peu moins et les *mystères pieux* de la rue diminuèrent même de nombre. Dès le début on avait abusé; en 1568, on ne permettait déjà plus au clergé qu'une seule représentation par an, le jour de la Fête-Dieu. Enfin, Charles III ordonna qu'on eût à cesser, un pareil scandale devant finir. Il eut tort, c'était amusant.

Voilà pour la rue.

Dans l'église, il y eut deux sortes de représentations théâtrales, l'une plus religieuse que l'autre représentait les scènes de la vie et de la mort de Jésus. Les prêtres étaient acteurs, les gens d'église figuraient. Ce n'était que ridicule. On en retrouve encore aujourd'hui des vestiges en Espagne et aux îles, dans les cérémonies de la semaine sainte.

Le second genre était bien plus divertissant. Il consistait à représenter l'histoire de tel ou tel saint; il y en a d'amusantes au possible, comme on sait. Sur ce canevas l'imagination des Espagnols broda les plus désopilantes bouffonneries. Saint Antoine y était tenté *in naturalibus*... On ne peut déceimment raconter les scènes burlesques ou impudiques dont le clergé se faisait l'interprète.

Ces représentations profanes, dit Viardot, *étaient satiriques et licencieuses. Les tréteaux dressés dans les églises se couvrirent de bouffons et de jongleurs ecclésiastiques, et devinrent des écoles de scandale. On essaya d'y remédier : il fut défendu au clergé de faire des œuvres de nudité, afin que les fidèles ne pussent pas voir comment on s'y prend pour les faire!!!* Enfin on ordonna que ces représentations ne pourraient avoir lieu que dans les villes où il y aurait un évêque, et en sa présence, pour les sanctifier sans doute.

Cela ne remédia pas au mal. Le jeu était bon, *on faisait payer*. Autre arrêt de la cour suprême : *on ne pourra à l'avenir donner des représentations dans les églises pour de l'argent*. Alors ce que ces prêtres ne pouvaient plus faire pour de l'argent, ils le firent pour le plaisir. La théorie de l'art

pour l'art n'est pas nouvelle. L'abus alla en augmentant. Bref, il fallut toute l'autorité d'un concile, 1565, qui, *considérant qu'on représentait dans les temples ce qui ne se permettrait pas dans les lieux les plus méprisables*, supprima par un ordre la représentation de la fête des saints Innocents, écrite, dit Viardot, *dans le langage le plus dissolu*; pour les autres représentations, elles ne pourraient à l'avenir se donner pendant la messe, et la pièce devait être examinée avant d'être représentée.

C'étaient là les *divines comédies*, ou *autos sacramentales*, actes sacramentaux. Les deux plus célèbres sont :

La comédie du Rosaire, — Pedro Diaz :

La comédie de saint Antoine, — Alonzo.

Un écrivain espagnol retraçant les origines du théâtre espagnol, Augustin Rojas, dit qu'il n'y eut abbé, clerc ou poète à Madrid, à Séville, qui ne fit sa comédie sur un saint. Tout le monde sait que Calderon et Lope de Vega, le pères du théâtre moderne, firent beaucoup d'*autos sacramentales*. Il fallait bien vivre!

— Il faut convenir, dit M. Goatbeard, que ces temps devaient être fort curieux. Pour nous Américains, peuple absolument moderne ou rajeuni, ces choses paraissent incroyables, il faut des témoignages irrécusables pour ne pas nier leur possibilité. Que de misères et que de larmes à côté de tant d'impudence!

— Raison de plus pour se divertir un peu, reprit Brünner; le pauvre serf n'avait de bon temps qu'à l'église, il y courait. Après la communion venait le théâtre où le prêtre amusait la foule, faisant ainsi oublier la misère pour un instant. On y courait, bien plus, à Burgos on s'étouffait dans la cathédrale les jours de *funcion*, de représentation. Ah! le dimanche était un beau jour! Pendant la semaine c'étaient les routiers, les Jacques, les demoiselles, les *déguenillés*, les *rateros*, les *camisards*, suivis du soudard qui prenaient tour à tour ce qu'ils pouvaient, la taille ayant levé déjà ce que la

dlme avait laissé. Puis, le dernier venu prenait femme ou fille et s'enivrait. Heureux le paysan, s'ils n'avaient pas incendié la cabane! Du quinzième au dix-septième siècle, la campagne devint un désert, on ne vécut plus que dans les centres de population, ville ou village, où l'on pouvait se défendre; la *mesta* prit alors des proportions effrayantes, on détruisit les forêts, puis les arbres, la culture cessa : dans la moitié des provinces on laissa croître l'herbe, et le mouton se joignit au prêtre et au soldat pour dévorer ce royaume; c'était pitié! Oui, certes, au paysan de la Manche, des Castilles ou d'Estramadure, il fallait bien une compensation, à tant de malheurs, il fallait un remède, une distraction, le prêtre l'offrait, et l'on vit alors les ministres effrontés du crucifié

. . . . Adosser le tréteau de Bobèche
Aux saintes pierres de l'autel.

O saint du ciel! est-il sous l'œil du Dieu qui règne,
Charlatans plus honteux et d'un plus lâche esprit,
Que ceux qui, sans frémir, accrochen! leur enseigne
Aux clous saignants de Jésus-Christ!

— Allons, Brünner, assez dit Krauss, ne voyez-vous pas que vous dépassez les bornes; parlez donc sans passion du clergé actuel et laissez dans l'oubli ces vielleries mortes depuis longtemps.

— Eh bien, soit, reprit Brünner, aussi bien tout cela m'échauffe le sang et remue ma bile, n'en parlons plus, mais il aurait été difficile de faire comprendre ce qu'est le clergé dans l'archipel à l'heure présente, sans faire connaître auparavant ce qu'il y fut jadis, examinons-le donc à une autre point de vue.

Dotés par les conquérants, par les seigneurs, alimentés par les bourgeois, ayant en main l'état civil, prenant l'être à sa naissance pour le lâcher après la mort seulement; pos-

sédant la moitié du territoire, servis par la multitude fanatique et ignorante, redoutés de tous ceux qui avaient intelligence ou indépendance, les membres du clergé formaient un corps qui était le maître absolu des consciences et de la moitié au moins de la fortune des îles. Par le zèle religieux, la dévotion aveugle du bourgeois et du peuple, le clergé accrut sa fortune, autant que par les legs princiers et nobiliers.

Dès la fin du dix-huitième siècle, des idées nouvelles perçaient et la foi aveugle se refroidit; le clergé régulier, ivre d'orgueil, absorbé dans sa paresseuse indolence, ne songeait qu'à jouir scandaleusement, dans ces couvents mal clos où toutes les passions se donnaient carrière; le clergé séculier, plus intelligent, tâcha de lutter contre les influences libérales qui exerçaient un certain empire sur les esprits et s'efforça de cacher la lumière indécise encore. La Révolution française éclata et porta le premier coup à la puissance cléricale. Les idées d'émancipation du clergé, l'ouverture des couvents, la mise en circulation des biens ecclésiastiques entrèrent avec les Français dans la péninsule. Ce fut, hélas! le seul fruit de cette guerre de six ans qui coûta tant d'or et de sang aux deux nations sœurs; guerre impie! commencée par un guet-apens, poursuivie avec démesure et terminée par la retraite, un désastre! guerre affreuse, qui suffirait à déshonorer un homme de génie, coupable d'ailleurs de bien d'autres crimes, et qui produisit cependant un double résultat excellent, la haine du despotisme et la constitution de Cadix.

— Brünner, vous êtes insupportable, dit Krauss, et vous allez toujours au delà des bornes. Où donc avez-vous pris que l'empereur...

— Mon cher Krauss, je me retracte, par respect pour votre bonapartisme de francfortois, et je continue.

Les moines de toute sorte restèrent pour ainsi dire parqués dans les couvents durant toute la Restauration, plutôt méprisés que haïs, étant pour la plupart enfants du pays même, résignés par indifférence, lâche insouciance, tempé-

rament, habitude, paresse; ils vécutent gras et réjouis, si nuls qu'ils ne s'apercevaient pas que le sol tremblait sous leurs pas. Plusieurs lois successives leur portèrent de rudes atteintes.

Le clergé séculier fit une merveilleuse résistance: Église militante, il avait vu venir l'orage et par le sacerdoce, par la ruse, par la complicité du pouvoir civil et militaire, soutint la lutte avec acharnement. En 1854, une loi définitive lui enleva ses principaux privilèges que deux ou trois révolutions ne lui ont pas rendu.

Et cependant il y a encore lutte dans les îles, quoique bien atténuée par les mœurs. L'influence cléricale y suit une marche descendante qui, sans l'annuler jamais tout à fait, lui enlève peu à peu sa force morale, politique, financière. C'est la marche de l'esprit humain, et cette résistance au clergé est un des signes du temps dans les deux hémisphères. Cependant comme l'asymptote, les clergés se rapprocheront sans cesse, sans jamais l'atteindre, de la ligne logique, c'est à dire l'absence de toute autorité; quelques personnes ont pu croire à cette utopie irréalisable d'un clergé annulé; tant que l'humanité aura des passions, des vices et des infirmités, le dévotisme sera une nécessité fatale qui décroîtra, mais ne disparaîtra jamais absolument. C'est cette décroissance qu'il faut hâter.

Maintenant le clergé est payé. Les biens d'église et des couvents sont vendus, et depuis que les îles ne nourrissent plus grassement cinq à six cents bouches à peu près inutiles, les deux cent cinquante mille habitants des îles, devenus possesseurs des biens de mainmorte, s'enrichissent, tandis que les frocards les devoraient. Maintenant le curé, s'il est vieux, est un bon homme, rendu tolérant et devenu poli, rarement instruit, mais cependant bien loin de l'ignorance des bons vieux temps. Le prêtre de quarante ans est plus instruit et a déjà d'autres idées; il est plus tolérant, plus moral aussi qu'autrefois. Le jeune clergé qui n'a pas connu

les temps anciens, qui n'a rien à regretter, remplit ses fonctions avec un zèle refroidi, mais qui se raviverait peut-être. Il faut le reconnaître, il est beaucoup plus instruit qu'autrefois. En général les curés de campagne sont honnêtes, simples, hospitaliers.

Le clergé des villes est bien plus occupé de mondanité que de politique. Il vit sans trop se remuer, ni intriguer, paisiblement, comme il convient. On sent seulement qu'il est indépendant même de l'État qui le paie, il sait que le clergé de la métropole mène l'État de moitié avec l'armée.

Si le clergé est dépourvu de biens, les églises sont encore riches en décorations, chapes, étoffes, dorures, châsses, costumes, vieux meubles, tentures, lampadaires, mais dans les villes seulement. Cela tient à ce que la loi a dépouillé le clergé légalement, pacifiquement, et non une révolution populaire. Les églises des paroisses rurales sont de la plus stricte simplicité.

Quel heureux changement ! On peut sans hésiter attribuer la moitié des bienfaits dont jouissent aujourd'hui les insulaires à la destruction de la grande influence des prêtres qui n'était en réalité que l'exploitation de Dieu, au moyen de l'expropriation de la fortune, de la liberté et de l'intelligence des fidèles.

— Ma foi, dit Lionel, j'ai bien envie de vous conter une histoire.

— Conte toujours, lui dis-je, Brünner ne tarira pas, pour avoir été interrompu.

— Non, je ne tarirai pas, car le clergé fournit une source intarissable à mes appréciations.

— Et bien, voici un exemple pris à la Laguna, du mode de procéder clérical.

Un mulâtre riche habitait cette ville, l'Amérique lui avait été propice. Il eut de l'ambition ; le malheureux voulut être fabricant. Dûment stylé par un père ou compère, il offrit un cadeau qui fut accepté, mais jugé insuffisant. On lui insinua

qu'il réussirait par le don d'une chaire qu'il fallait plus belle que celle de l'église de Santa-Cruz ; notre homme en commanda une à Gênes, en marbre de Carrare ; c'est le chef-d'œuvre que nous avons admiré. Dès lors, on ne put reculer, et l'on vota sur l'admission ou le rejet du mulâtre. On l'aurait admis malgré le préjugé de la couleur à cause de sa dévotion, mais qu'y faire ? Il lui manqua deux voix. Cette fois il comprit qu'il fallait s'exécuter, et envoya six lampes d'argent et deux candélabres de même métal de quatre pieds de haut. Alors seulement il fut jugé digne de s'asseoir au banc des fabriciens, mais il dut toujours se placer *le dernier* ! Cela ouvrait la porte au commerce des degrés. Il aurait avancé en payant, si Dieu lui eût prêté vie, mais le pauvre homme mourut ; il est probable qu'il fut, à son heure suprême, habilement conduit à léguer sa fortune à l'église.

— De nos jours, reprit Brünner, ces scandales ne se voient plus. Que la loi civile arrive maintenant pour séparer le prêtre du magistrat ; que le prêtre remplisse sa mission, il y gagnera en indépendance, acquerra l'estime et l'amour des fidèles, les deux seuls biens véritables et dignes d'envie ; que le clergé soit soucieux de la dignité que la nouvelle situation qu'il occupe lui confère.

— Que parlez-vous de dignité, mon cher Brünner, dit M. Goatbeard, tenez, lisez, et dites-moi s'il faut encore espérer quelque chose d'une nation qui voit sans rire de pareilles annonces, et d'un clergé qui ose les publier ! lisez, Lionel.

— Je traduis : « Demain, 21 avril 1868, sera exposé à la « vénération publique, depuis neuf heures du matin, jusqu'à la nuit tombante, la miraculeuse image de Notre-
« Dame du Lait et du Bon part, pour que les dames qui se
« trouvent enceintes puissent implorer la protection et le
« secours de la très sainte Vierge. »

— Protection était suffisant, secours est sublime ! Laissons ces sottises et parlez-nous des processions, des *Romerias*, dit M. Goatbeard.

— J'allais y arriver quand vous m'avez interrompu.

Pendant la semaine sainte les églises sont converties en exhibitions fastueuses et en théâtres où se joue le drame de la Passion. Le jour du jeudi-saint, on visite les églises, toutes parées de fleurs, de lumières, d'ornements d'or et d'argent. Le vendredi-saint, le décor change et le deuil commence. Le dimanche, le décor change encore et on s'efforce par un changement à vue solennel de conquérir les applaudissements de la foule. Le luxe déployé dans les églises s'augmente des effets produits par la musique sacrée à laquelle s'adjoint, avec un sans façon impayable, la musique profane des opéras les plus connus.

Les processions transportent dans la rue tout un matériel plus riche encore et forment de longues files de châsses, de croix, d'ornements de grand prix; les saints-sacrements sont resplendissants d'or et de pierreries; les vêtements de saints et saintes sont aussi très riches. La plus belle procession est celle du *Corpus*, que l'on connaît en France sous le nom de Fête-Dieu. Les rues sont pavoisées; des tentures anciennes, de vieilles tapisseries pendent du haut des balcons; le sol est jonché de fleurs; des velarium tendus d'une maison à l'autre couvrent les rues sur tout le parcours ainsi ombragé de la procession, et des reposoirs, dressés par la piété où l'ostentation des fidèles, arrêtent le cortège qui, à chacun d'eux, fait une petite cérémonie et reprend sa route, musique en tête. Tous les fonctionnaires, généraux, magistrats, employés, suivent la procession dans le plus grand recueillement. De longues files de jeunes filles vêtues de blanc, des pèlerins, des pénitents, des confréries, des diacres et des sous-diacres brûlant l'encens, de jeunes enfants vêtus en amours, en saint Jean-Baptiste, enfin la milice, tout cela joint à un nombreux clergé compose un tableau imposant et magnifique d'ensemble. La foule se presse sur le parcours lors des processions: curiosité, habitude, amour-propre, amour même, toilette, tout est en jeu, c'est un fana-

tisme ! Le Hollandais a la kermesse ; l'Anglais, la course de chevaux ; l'Espagne a ses processions. C'est une exhibition très discutable en tout cas. La dévotion vraie n'a rien à y faire, et le clergé n'y joue qu'un rôle.

Entre Santa-Cruz et las Palmas de Canaria, il y a rivalité, chacune de ces deux villes voulant l'emporter sur l'autre en luxe, en ostentation. Cette lutte est très profitable au clergé qui l'exploite habilement. A las Palmas, les processions sont très belles et attirent, comme à Ténériffe, un immense concours d'habitants des parties les plus éloignées des îles.

Que dire des *Romerias* ? On désigne ces fêtes en français : *pardons* en Bretagne, *assemblées* en Picardie, *fenetras* en Languedoc, *fêtes locales* en plusieurs provinces. C'étaient des fêtes religieuses qui attiraient, tous les ans à des époques fixes, tantôt en un lieu, tantôt en un autre, un grand nombre de pèlerins, — *Romeros*. — *Romeria*, l'assemblée des pèlerins. Depuis longtemps la fête sacrée a fait place à une réunion plus ou moins considérable de gens du peuple, de la ville ou des champs, qui n'ont d'autre but que la danse, la boisson, les rendez-vous d'amour, l'exhibition de toilette, le plaisir enfin ; la chapelle n'est plus que le prétexte.

Après la *Romeria* de *Tacoronte*, la plus célèbre est celle du *Christo de la Laguna*. L'image en bois sculpté est très simple, mais elle est d'un effet horrible, car le sang coule des plaies. Cette image, célèbre dans l'île, n'a pas de tradition, on ne sait d'où elle sort. La fête dure deux jours, pendant lesquels les pèlerins arrivent en foule des extrémités les plus reculées de l'île. On est obligé, la ville étant insuffisante pour abriter tant de monde, de camper à la belle étoile. C'est d'un effet très pittoresque à la nuit, car alors il y a bal général, musique et feux d'artifice. Pendant ce temps il se fait à la Laguna une consommation considérable de comestibles et de boissons, et toutes les petites industries en plein vent exploitent les pèlerins.

Ces fêtes annuelles, répétées fort souvent dans la belle

saison, peuvent être blâmées, condamnées ou approuvées : Certes, au point de vue religieux seulement, il est indubitable qu'il serait plus convenable de les supprimer, on n'y sanctifie ni l'esprit ni le corps. Ces romerias, *verbenas*, verveines, le mot latin s'est perpétué, sont la suite de ces idolâtries païennes qui consacraient cette plante à certaine déesse, usage que le catholicisme a conservé.

— Que dites-vous là, Brünner? la verveine n'a jamais été consacrée à aucune déesse.

— Pardon, *Veneris vena*, plante aphrodisiaque, consacrée à Vénus Aphrodite, ou que j'y perde mon latin !

— Votre latin est perdu, dit Krauss gravement. Les travaux des Allemands ont complètement éclairé cette question. La verveine servait à purifier les autels ; la verveine les ornait pendant les sacrifices ; la verveine était une plante sacrée, consacrée, si vous préférez, mais jamais ne fut l'apanage exclusif ni de Vénus ni d'aucune déesse. Le mot *verbena*, chez les latins, ne s'applique d'ailleurs pas seulement à la verveine, mais à tout rameau d'un arbre consacré : laurier, myrte, palme, olivier, romarin ; dans toutes les fêtes ces rameaux étaient aux mains des foules qui en jonchaient les parvis et les sanctuaires, même les voies publiques. La verveine, prise au propre, était pour les anciens une plante médicinale, cabalistique, magique, et guérissait les ophtalmies, l'hydropisie, rallumait les feux éteints de l'amour ou de l'amitié. Pendue dans les vestibules, la verveine écartait des maisons les esprits malins. Les Druides avaient apporté ce culte en Italie, en Grèce, en Asie, en Afrique, en Espagne, et cette idolâtrie passa dans la mythologie, puis dans l'hébraïsme et nous la retrouvons dans le catholicisme, qui n'a dédaigné aucune tradition.

— Faut-il confondre les différentes verveines, l'officinale, et la miquelou, la citriodora, la triphylla ?

— Je ne pense pas, dit Krauss, les anciens paraissent n'avoir connu que la verveine commune officinale. Les

reliefs antiques, les dessins des frises et les décors de Pompéïa n'ont jamais reproduit que celle-là.

— Assez, assez, dit Brünner, à ce compte-là, toujours arrêté, je n'achèverai jamais; de grâce, laissez-moi finir, et gardez votre botanique.

Ces fêtes patronales sont évidemment des causes de dépenses considérables; leur retour périodique amène des pertes de temps, voilà le résultat matériel; moralement elles consacrent une idolâtrie le plus souvent puérole, ridicule quelquefois. Le résultat le plus net de ces fêtes est une grande fatigue, une énorme consommation de liquide, une promiscuité entre les deux sexes qui dégénère en libertinage. Donc, jugeant la Romeria par ses résultats, on doit la condamner. Cependant on peut dire aussi que la classe ouvrière des villes et des campagnes va s'y récréer, qu'elle y oublie ses labeurs de la semaine, en se fatiguant le corps, il est vrai, mais aussi en oubliant ses misères. Le lendemain le corps est rompu et la bourse plate, et les maux ne sont pas guéris, qu'importe! Il faut aller à la Romeria; c'est la mode. On y est allé, on s'y est éboursillé, fatigué, soulé; on jure qu'on n'y reviendra jamais, l'année suivante on y retourne. Ainsi va le monde. Longchamp n'a pas plus d'excuse, car on y court en pèlerinage vers un sanctuaire qui n'existe plus; le carnaval de Paris montre cinq cent mille badauds, par le froid, par la pluie, fatiguant le boulevard sous le prétexte d'aller voir des masques qui depuis vingt-cinq ans ne passent plus; le bois de Boulogne, le Prater, Rotten Row, le Prado où les mêmes chevaux, traînant les mêmes voitures, promènent trois cents fois par an les mêmes personnes, prouvent que ces usages sont de tous pays. Ne soyons donc pas trop sévères pour ces insulaires qui vont à la seule fête, au seul rendez-vous qui leur soit permis de fréquenter. Bornons-nous à leur conseiller un peu plus de modération, d'abstinence de liquides et des coups de bâton qui en sont la conséquence.

Dans les îles, le clergé, qui a quelque influence sur l'homme des champs, n'a presque pas de prise sur les classes intelligentes, qui ne lui font d'autre concession que celle de la forme. Il y a chez les hommes des villes une certaine pointe d'incrédulité qui ne paraît pas exister en Espagne d'une façon aussi nette. Le clergé exerce sur la population des campagnes une influence presque légitime par la distance que l'éducation établit entre le pasteur et les ouailles. Confident de toute la paroisse, avocat et conseiller des maires et du conseil, médecin même quelquefois, comme nous l'avons déjà dit, le prêtre est aimé, estimé. Il est surprenant qu'avec cette position il n'influe pas davantage sur les mœurs publiques, sur l'éducation, sur la politique. Cela tient à un sentiment nouveau qui se développe tous les jours davantage dans les îles : un commencement d'indépendance que le bien-être augmente tous les jours. Dans le temps présent il y a dans tous les villages, des anciens qui ont connu le vieux régime, et qui, le comparant au nouveau, ont conclu. Si l'instruction primaire vient compléter cette œuvre, il sera désormais impossible au clergé de revenir au passé ; chaque jour, au contraire, la séparation sera plus grande, plus profonde. Il faudra bien du temps, il est vrai, pour diminuer chez les simples cette foi du charbonnier, cette crédulité qui est la satisfaction des besoins imaginatifs de cette race ; on ne l'éteindra jamais complètement. L'amour du merveilleux, le goût des pompes du catholicisme, l'église transformée en théâtre, les fleurs, la musique, les belles images, l'encens odorant et le mystère d'une divinité à la fois révélée et d'une manifestation matérielle, toutes ces choses qui répugnent au calme bon sens, à la froide raison de l'homme du nord, ont un empire immense sur les âmes, les esprits, les sens des peuples méridionaux. C'est cependant un progrès considérable que de voir l'Église catholique réduite à n'avoir d'action que par le côté de ses manifestations matérielles et le clergé dépouillé de ses biens, sans

influence pour la direction politique, limité dans les questions d'argent à son salaire, impuissant à faire voter; *il ne ferait même pas tester*, sauf les exceptions rares que tout pays, même protestant, pourrait présenter.

Un calcul récent a montré que le clergé espagnol, pour seize millions d'habitants, était un peu plus considérable en nombre que celui de France et que le budget des cultes s'élève exactement au double du budget français. Les îles ont, en proportion, un peu moins de prêtres que la métropole, un pour cent environ, et la puissance cléricale y est moins grande, ne trouvant pas pour y devenir dominante, une puissance militaire et civile aussi concentrée qu'en Espagne; dans les îles, le gouvernement est en quelque sorte constitutionnel, tandis qu'en Espagne il ne l'est que de nom, étant despotique de fait; dans les îles, le clergé ne sert pas d'appui aux délégués du pouvoir central et ces délégués ne servent pas les aspirations cléricales comme dans la Péninsule; aussi les Canariens ne vivent-ils déjà plus dans cette torpeur catholique qui est si caractérisée en certaines provinces d'Espagne. Par le commerce, le travail agricole qui donnent la fortune, les insulaires s'élancent hors du cercle fatal : paresse, ignorance, misère, que le catholicisme trace toujours et partout et que le gouvernement espagnol a protégé et développé, laissant les populations rurales dans la plus affreuse ignorance. Les îles, de plus en plus émancipées, vont vivre heureuses et prospères sur un sol fertile, dans un climat pur et vivifiant, une atmosphère tiède de parfums. Le prêtre et le roi y étant de jour en jour moins puissants, la vie nationale y deviendra d'autant plus active. Des écoles! des écoles! et les Canariens s'élanceront vers le progrès au pas accéléré, car l'éducation libérale seule pourra déposséder le clergé d'un reste fâcheux d'influence. Cette éducation est indispensable et doit être organisée tout de suite.

Même dans le cas de l'Église libre dans l'État, il y aura

toujours des prêtres pour toute sorte de religion et en tout pays, il faut donc que la nation contre-balance leur pouvoir par les moyens honnêtes et légaux. Le clergé catholique a intérêt à maintenir l'ignorance du citoyen et ne cherche à l'instruire que dans les choses qui le rendent dépendant. L'État doit au contraire conduire l'homme par l'éducation à la connaissance de sa force et de sa liberté. C'est un antagonisme dont l'État doit sortir vainqueur à peine de mort. Mais quel mode d'éducation employer, quelle instruction doit-on répandre? J'en trouve le modèle en Suisse où l'enseignement religieux est séparé complètement...

— Et moi j'en pourrais trouver le modèle en Amérique, dit Goatbeard. A ce propos vous vous souvenez, messieurs, qu'il y a quelque temps, il fut décidé par le Congrès des États-Unis, qu'on établirait un concours de composition musicale. En France ou en Espagne, en pareille circonstance, on met au concours une composition en vers, dont le sujet est un épisode de l'histoire des Grecs ou des Romains ou de la Bible. Il semble qu'on ne peut versifier et composer de la musique que sur de pareilles vieilleries, incompréhensibles pour les neuf dixièmes du public, même quand le sujet est puisé aux sources hébraïques. Les républicains d'Amérique, plus pratiques et plus intelligents, choisirent *la Constitution!* oui, la constitution! On ne peut imaginer les lazzi des Français à cette nouvelle. Quoi! *Tous les Américains sont libres*, va être mis en musique! Quoi! *la justice, l'administration*; les articles *organiques* en un mot, mis en musique et chantés en soli, en duo, en quatuor, et avec chœurs! Et de rire.

— Rire est si excellent, dit Brünner, qu'autant vaudrait mourir que de ne rire jamais. Si je n'étais suisse, je voudrais être français, rien que pour avoir cette faculté précieuse de rire de tout, des autres et de soi.

— Comment le clergé s'y est-il pris, reprit Goatbeard, pour faire entrer dans la tête de 100 millions de brutes les lita-

nies par exemple et toutes les oraisons ordinaires ? Il y a adapté la musique ; comment s'y prend-on dans l'enseignement mutuel pour faire entrer dans la tête d'enfants trop jeunes ou inattentifs, le syllabaire ? On y adapte la musique. Est-il bien plus singulier de mettre en musique, pour les inculquer dans l'esprit des populations, les grands principes de liberté, d'égalité, de fraternité, les règles morales des devoirs de l'homme et les droits du citoyen ?

— Si nous rions des Américains, reprit Brünner, c'est que nous sommes encore soumis à cette intoxication catholique qui depuis tant de temps nous abrutit. Si l'on appliquait en Espagne seulement pendant vingt ans l'enseignement des droits et devoirs des citoyens, par les moyens que le clergé a employés pendant dix-huit cents ans pour faire retenir par cœur des sornettes qu'il n'a pu parvenir encore à faire comprendre, la société espagnole tout entière serait à tout jamais régénérée. Si au lieu d'apprendre à lire en épelant des livres ineptes, des catéchismes inintelligibles, de la littérature de sacristie, on faisait sucer aux générations futures le lait de l'indépendance, de la liberté politique et des droits de l'homme, conjointement avec la morale chrétienne, cette nourriture substantielle transformerait la race. Quand on songe que des peuples abrutis par cet enseignement ont encore la force de se soulever après avoir tant de temps été soulés de despotisme et de foi stupide, il faut affirmer une intelligence, une dose de bon sens rassurante pour l'avenir, et l'on peut être convaincu que le retour des iniquités du passé serait à jamais impossible après une éducation républicaine de deux générations seulement.

— Ah ! vous retombez dans la politique, dit Krauss, eh bien, cette fois, par exception, je pense comme vous.

— Que l'Espagne, reprit Brünner, paie encore son clergé, si elle le juge convenable, mais qu'elle procède à l'instruction publique, par les moyens vraiment républicains ; comme il est plus difficile de réformer que d'établir, elle peut, son

instruction primaire n'existant pas à vrai dire, l'établir facilement d'un coup, suivant la formule libérale. Qu'elle rejette les doctrines d'abnégation, de soumission, de patience, de servilisme, et qu'elle fasse enseigner aux enfants les grands principes sociaux qui apprennent à l'homme sa valeur personnelle, la liberté, la fraternité et la grande égalité, bases de toute morale, alors l'on verra que si les hommes sont faits pour vivre en société, ainsi que les docteurs en droit canon sont obligés d'en convenir, c'est qu'apparemment ils sont doués du bon sens nécessaire et de l'intelligence suffisante, pour comprendre la nécessité de vivre sous des lois que la raison approuve et auxquelles doivent être soumis prêtres, soldats, citoyens et le gouvernement lui-même.

Les adorations d'images, la révélation, la soumission, la nécessité fatale de la misère, le paradis tout grand ouvert aux brutes et aux malheureux ont servi les tyrans bien plus encore que le sabre. Qui le sait mieux que l'Espagne? plus encore que les autres nations latines, ses sœurs, elle a laissé exagérer chez elle la puissance cléricale, et c'est à cela qu'est due son immense chute durant laquelle elle a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume de honte et de misère que la dynastie et le clergé lui imposèrent. En même temps les Philippe et l'inquisition! C'était trop.

Les îles souffrirent moins que la métropole des excès de pouvoir et des crimes cléricaux, mais elles ont souffert moralement; membres vivants d'un corps de nation, la déchéance morale de l'Espagne les a attristées, car elles y participaient. La patrie n'était pas toute aux Canaries, elle était pour une large part en Europe; à chaque blessure de la mère patrie, les cœurs saignaient par les puissantes attaches de la race commune, de la langue et des mœurs. Si les *auto-da-fe* y furent peu fréquents, si le despotisme s'y exerça avec quelque mauvéétude, c'est à la position insulaire que ce résultat a été dû; le bras du pouvoir est moins long qu'on ne

pense, et partout où il n'atteint pas directement, à tout le moins on peut vivre. Les insulaires ont aussi plus de libertés que les continentaux, parce que les cœurs y sont plus haut placés et qu'il y règne un esprit de solidarité plus considérable qui fait de tous une sorte de grande famille; et puis, assis à la base de ces immenses vomitoires, qui à toute heure peuvent les engloutir, non oublieux de la race autochtone et de l'effroyable catastrophe des Atlantes, vivant dans cette prison liquide, élément terrible qui les enserme, les insulaires se sentent sous la main de la nature plus que sous la main des hommes. Les pouvoirs humains semblent petits à ceux qui toujours sentent trembler le sol, qui voient fermenter les volcans mal éteints et entendent, dans le silence des nuits, les voix puissantes de l'immense Océan.

Lorsque Brüner eut fini, il se fit un long silence. Nous restâmes convaincus que sa narration, peut-être exagérée en quelques points, devait être atténuée pour être présentable. Cependant il fallut lui conserver quelque chose de son allure agressive, violente, et nous avons supprimé les passages qu'il eût été dangereux de faire connaître au lecteur : les mystères des couvents, les mœurs cléricales, les saintes manœuvres des curés pour retenir la puissance qui visiblement devait leur échapper un jour ou l'autre, etc., etc. Que de choses et que de gens à ménager ! C'est une obligation à laquelle nous avons cédé d'autant plus facilement, que de tout cela il ne reste que peu de chose aux Canaries.

Encore quelques mots : l'Espagne, moins que les îles, a profité de la *desamortización* des biens du clergé ; la raison en est simple : dans les îles tout s'amortit, la passion, la puissance, le fanatisme, les rancunes, même la maladie ; il semble que l'océan, en attiédissant le climat, exerce sur l'homme un effet favorable au bien et défavorable au mal, toujours hostile aux excès. Les rancunes que la *desamortización* a suscitées sur le continent ont été inconnues aux

Canaries, ou se sont évanouies. On nous a affirmé qu'il n'en fallait pas tenir compte.

En somme, la transformation est telle et les îles Canaries ont tant changé depuis quarante ans, au point de vue clérical, qu'il est extrêmement curieux d'en étudier la différence dans les vieux auteurs ou les récits de la première partie de ce siècle. Petits collets, petits manteaux, petits souliers et grands chapeaux, soutanes et surplis, beguins et beguines, confréries, ordres mendiants chaussés et déchaussés, clercs, abbés, chanoines, moines de tout poil et de toute règle pullulaient dans les maisons et les rues, suivis de mendiants faméliques, de filles éhontées, de dévots et dévotes confits; le tout grouillant, parlant, gesticulant, fumant, bénissant, mendiant, était sale à plaisir et se grattait au soleil l'hiver, l'été à l'ombre et faisait un ensemble si étrange, si immoral, si dangereux que les capitaines n'osaient plus laisser débarquer les équipages. Misère, ignorance, fanatisme et prostitution, étaient les fruits trop visibles de trois cents ans de domination cléricale. Tout à changé de face, la misère est moindre qu'en Europe, l'ignorance tend à disparaître, le fanatisme n'est plus pour le bigot qu'un monopole d'une insanité impuissante, la prostitution a disparu. Dans vingt ans, par la pratique de la liberté et par l'instruction obligatoire, les Canaries dépasseraient de beaucoup en civilisation, progrès et bien-être les provinces les plus favorisées de l'Espagne; c'est notre espoir et notre foi.

Santa-Cruz de Ténériffe, avril 1868.

Très cher Docteur,

Si vous avez gardé souvenance du bal masqué donné, il y a deux mois à Funchal, par la famille Bringuera, vous n'avez pas oublié ce Turc qui vint causer avec moi, tandis que nous étions tous les deux à l'écart, isolés dans la foule. Ce Turc est un Suisse, M. Julius Brünner; il vous remettra cette lettre.

Voici ce qui arrive.

A la table d'hôte de *Richardson hôtel*, à Santa-Cruz, nous dînions depuis quelques jours à côté de lord Prim... cet Anglais malade que vous avez envoyé de Madère ici pour changer d'air et pour lequel vous m'aviez donné une lettre de recommandation. Miss Helena, sa fille, et Lady Prim... sa femme, sont deux dames du monde, avec lesquelles, en anglais, nous avons échangé quelques politesses. Or, depuis quelques jours mon ami Brünner, voisin de la jeune miss, la contemplait avec tant de plaisir, la servait avec tant d'attentions prévenantes, que tous les hôtes souriaient en voyant ce petit manège de galanteries dont le dîner lui offrait l'occasion. Les vieux marquaient des regrets, les jeunes un peu d'envie. Si j'avais usé de votre lettre, les relations devenant plus intimes, l'ami Brünner serait entré à ma suite plus avant dans les bonnes grâces de cette famille. C'eût été jeter de l'huile sur le feu; je me suis abstenu.

Voilà le prologue d'une petite comédie dont le premier acte vient de se passer à l'instant.

Ce matin, le *Steam Packet*, qui va à Liverpool relâchant à Madère, était annoncé par le coup de canon réglementaire. Nous faisons la sieste accoutumée lorsque, à midi précis,

nouveau coup de canon, le navire partait. Bon voyage ! car il emportait nos lettres pour l'Europe et pour les amis que nous avons laissés à Madère.

Il emportait aussi lord Prim... et sa famille.

Jugez de la stupéfaction de Brünner lorsqu'il apprend à cinq heures le départ de sa dulcinée ! Après le dîner il est allé sur le port, a frété un bateau de pêche et il vient de nous annoncer qu'il part demain matin pour Madère. Il n'a pas voulu attendre huit jours pour prendre le vapeur qui vient du cap. Il nous a dit d'un ton grave : « J'aime miss « Helena, j'en suis aimé ; je pars pour Madère, je l'épouse « ou l'enlève ; dans quinze jours je suis de retour et marié. « Attendez-moi. »

Jugez de notre étonnement ! ils s'aimaient et se l'étaient déjà dit !

J'excuse cet amour subit ; miss Helena n'a pas eu, pour se plaire aux îles, les raisons de son père malade, une amourette ne demandait qu'à naître, l'ennui, la solitude, étant des terrains favorables au développement de cette chose charmante. La jeune miss étouffe de santé et, si j'en juge par les apparences, le mariage... docteur, vous m'entendez ? lui conviendrait très bien, ce jeune sang veut être calmé. Je crois que Brünner, pour des raisons semblables, doit trouver dans le *conjungo* un apaisement salutaire.

Pourquoi ne se marieraient-ils pas ? Brünner est instruit, bien élevé, riche, que peut-on désirer de plus ? Dès son arrivée à Madère, lord Prim... va vous appeler et vous expliquer les causes qui légitiment son retour ; médecin et confesseur, c'est tout un. Vous pourrez répondre quand vous aurez vu Brünner ; vous aurez compris alors que s'il n'est pas né avec un banc à la pairie, s'il n'a pas l'honneur d'avoir vu le jour dans les trois royaumes, s'il ne sort pas de Cambridge ou d'Oxford, il est protestant et appartient à cette élite européenne, qui partout se comprend, vit de la même vie de luxe, de voyages, d'art, de science. A mon avis miss Helena

attrape un quaterne, sinon un quine à la loterie du mariage. Les filles de Saint-Gall auront des regrets.

Brünner est un sceptique qui croit à Dieu, à la Bible, à l'amour, à tout; un égoïste apparent qui laisse tomber sa bourse avec un désintéressement de grand seigneur; il est paresseux comme un lazzarone et, s'il le faut, travaille des journées. C'est lui qui a fait les recherches et tout le travail du clergé dans le livre que nous faisons à quatre, il est jeune, original et possède un cœur d'or. Il vous plaira, sans nul doute. Je finis en vous disant que lorsqu'une idée est entrée dans cette tête carrée, elle n'en sort jamais. Donc il enlèvera la jeune miss si le père ne consent à l'accepter pour gendre. C'est grave. Si votre sagesse et votre prudence vous le permettent, tâchez de plaider sa cause.

Soyez indulgent pour l'audace avec laquelle, profane, je vais mettre le nez dans les arcanes médicaux; la jeunesse est téméraire, ne doute de rien et ne sait pas grand'chose. Par amour pour ces îles délicieuses dont vous êtes si fier, auxquelles vous faites honneur et que je voudrais voir fréquenter par mes compatriotes trop casaniers, je vais hypocriser sans vergogne. Voilà ma seule excuse.

J'ai trouvé, en bouquinant, un petit volume, édition anglaise, de l'ouvrage de votre grand-père; je l'ai acquis avec délices et ce bonheur m'a coûté un *réal*! Dites-moi, je vous prie, si vous avez à la bibliothèque de Funchal les œuvres de *Fructuoso*, et la chronique d'*Azurara*. J'ai besoin du *Cordeiro*, mais je l'ai demandé à Lisbonne où l'on vient de le réimprimer, gardez votre ancienne édition.

Rappelez-moi au souvenir de tous vos amis qui sont devenus les miens et croyez-moi, cher docteur, votre

Devotissimus.

CHAPITRE XXVII

PHTHISIE PULMONAIRE. — SANTA-CRUX, LA OROTAVA, LE PUERTO, CONSIDÉRÉS COMME STATIONS MÉDICALES

Je connais une rive
Où jamais des hivers
Le souffle froid n'arrive
Par les vitraux ouverts.

V. Hugo.

Avant d'entrer dans l'étude des considérations d'ordre divers qui font, à notre avis, de Ténériffe une des meilleures stations médicales, nous croyons utile de dire quelques mots sur les terribles affections des voies respiratoires.

La statistique le démontre, il est malheureusement trop vrai que les maladies de poitrine enlèvent en Europe, en moyenne, un cinquième de la population. C'est une cause grave de dépopulation; elle n'est pas la seule, car tout phthisique doit vivre et mourir célibataire, l'hérédité étant reconnue; les familles doivent rejeter toute alliance avec un sujet douteux. La dépopulation s'en accroît.

Le phthisique ne peut jouir d'aucune chose, tous les plaisirs le tuent, il est en quelque sorte un paria dans la société

moderne. Cette question capitale intéresse donc l'individu, la famille, l'État même, car dans les armées, composées d'hommes choisis et de dix-huit à vingt-huit ans, la moyenne de la mortalité est de un sur six; proportion énorme!

Si la phthisie est héréditaire, est-elle incurable? Non. Il y a unanimité aujourd'hui pour déclarer que l'on peut guérir de la phthisie pulmonaire; des autopsies ont été faites sur des vieillards qui avaient des tubercules depuis cinquante ans; on en a trouvé qui avaient un seul poumon et qui étaient morts d'accidents ou de vieillesse. On guérit lorsque les tubercules n'occupent pas tout le poumon, ou bien lorsqu'ils se pétrifient ou que la cicatrisation des cavernes se fait naturellement.

Comment s'opère la guérison? C'est le mystère, jusqu'à cette heure inexplicable, de la nature. Cependant deux remarques, confirmées depuis des siècles, ont fait connaître les effets salutaires : 1° du changement de lieu et de l'habitation dans un pays chaud; 2° du voyage en mer.

De tout temps on a constaté que les voyages sur mer ont un effet curatif puissant. Des marins avec des tubercules ne se portent bien qu'en mer; une fois à terre, la marche de la maladie reprend; d'autres qui crachent le sang à terre voient disparaître l'hémoptysie en pleine mer; d'autres partis avec la fièvre hectique, sont allés au Brésil, à Taïti, sont restés quatre ans en mer, avec suspension complète des accidents morbides, et chez quelques-uns même, l'organisme a pu triompher des lésions locales. On a essayé en vain de s'expliquer comment s'opère ce phénomène de la suspension de la marche de la phthisie par l'influence marine. On a essayé inutilement de reproduire les émanations marines à terre, on n'a pas obtenu les résultats que donne la mer. Malgré la nourriture souvent mauvaise, le défaut de confortable, des vents qui à terre activeraient la maladie, la mer agit avec une puissance incontestée.

L'habitation dans un pays plus chaud que celui où le mal

a été contracté arrête aussi très souvent la marche de la maladie, surtout dans les débuts. Les enfants pour lesquels on a des craintes, envoyés dans les stations chaudes, s'y développent en santé, et il est rare qu'ils soient ultérieurement atteints. *Principiis obsta*, cette règle médicale est presque absolue.

L'influence curative des *airs*, des *eaux* et des *lieux* a été indiquée dès le début de la médecine par Hippocrate, dans le plus célèbre de ses traités. La science moderne, dépositaire des connaissances accrues de siècle en siècle, consacre le principe posé par le père de l'art médical, et vingt-trois siècles d'expériences et d'observations confirmant les affirmations scientifiques, il n'y a plus à douter. Les médecins romains et grecs envoyaient les phthisiques hiverner en Égypte et les faisaient promener sur la mer Méditerranée; l'histoire nous l'apprend et a constaté les bienfaits de cette médication; depuis, cette méthode a toujours été pratiquée.

De nos jours, le voyage en mer et le séjour en un pays plus chaud que celui où la maladie s'est développée sont bien plus employés qu'autrefois, et depuis cinquante ans le nombre des malades voyageurs a décuplé. Cela tient à diverses causes : la fin des grandes guerres ou la paix relative, qui permet aux plus timides le séjour en pays étranger; l'adoucissement des mœurs, l'augmentation du confortable, la diffusion des lumières qui assurent au malade et à ceux qui le suivent des rapports sociaux agréables; le nécessaire, le luxe et les soins scientifiques; la vapeur sur terre et sur mer qui a rendu les voyages plus prompts et moins pénibles; le télégraphe qui a mis le malade à quelques heures de sa famille, etc., etc. Le nombre des malades qui vont demander la santé à un soleil plus chaud, à un air plus pur, traversant les mers sur de magnifiques paquebots, avec toutes les facilités qu'on peut désirer, est aujourd'hui considérable et peut être porté de cent à cent vingt-cinq mille par an.

Ce déplacement a-t-il amené des cures ?

Des malades le croient, l'affirment et cela déjà suffirait ; les médecins l'admettent et les statistiques le confirment. Dans les cas où l'âge, la fortune, l'état du malade permettent le déplacement, c'est un devoir pour le médecin de le conseiller.

La difficulté consiste dans la fixation du lieu.

Pour les rhumatismes, les maladies de foie, pour certaines affections déterminées, les médecins précisent la station médicale dont le malade retirera des avantages. Il n'en est pas de même pour la phthisie pulmonaire, ou du moins la question est plus compliquée. Les eaux, l'air, le lieu, agissent sur le phthisique ; mais quel est l'agent qui améliore le malade ? les trois ensemble, l'un des trois ou deux d'entre eux ? De grands travaux sont déjà accomplis, les analyses sont complètes pour les eaux, l'air a été pesé, analysé, on est en position de conclure pertinemment sur ces deux points, mais on est loin d'être aussi avancé sur la connaissance des lieux et cette étude est la plus importante, car elle est la plus variable ; c'est le point vers lequel convergent toutes les recherches.

Depuis dix années, on a fait dans toutes les stations qui ont une importance reconnue par des faits médicaux, des études scientifiques à l'aide desquelles on a fixé la nature du sol, les conditions hygiéniques, l'alimentation, le logement, la température, la pression barométrique, l'humidité, les vents, etc., etc. On a étudié les abris des montagnes, les courants des cours d'eau, la végétation, etc., etc., la photographie même a mis sous les yeux du médecin et du malade les stations les plus lointaines. Il est vrai que pour quelques-unes d'entre elles ces travaux n'ont pas encore une durée telle qu'on pourrait la souhaiter pour établir des moyennes indiscutables dans leurs plus petites fractions, mais en quelques années cette objection, pour les points principaux, sera complètement levée. Des travaux importants, et qui

ont été très remarquables, ont porté récemment à la connaissance des médecins et même des gens du monde les moindres stations hivernales de France, Espagne, Égypte, Italie, Portugal. Des livres remarquables ont été publiés sur ce sujet, qui feront faire un grand pas vers la solution. En l'état actuel de la science des lieux, les médecins peuvent prendre une décision avec beaucoup moins de causes d'erreurs, s'ils sont au courant des travaux accomplis récemment.

Si depuis l'antiquité jusqu'à ce jour, il est reconnu que le voyage et le séjour en un pays chaud peuvent guérir ou améliorer, prolonger l'existence et, dans les cas extrêmes, adoucir les derniers moments; si l'étude des lieux, de l'air et de l'eau est faite; s'il est reconnu, d'un autre côté, que les moyens médicaux et tous les essais tentés jusqu'ici n'ont donné que des déceptions, il faut partir. C'est au médecin à décider, et tout pour lui étant un indice, il trouvera dans l'âge du malade, le degré de la maladie, les caractères particuliers qu'elle a pris, le lieu habité, le sexe, etc., etc., les signes propres à déterminer l'excellence de telle station, d'après les indications météorologiques.

A ce sujet voici quelques indications puisées dans une doctrine anglaise, contestable peut-être, mais qui, si elle était admise, serait à notre avis féconde en résultats. Le médecin ayant reconnu la possibilité du transfert du malade, il peut se demander : 1° si le malade doit se trouver bien d'un air vif, tonifiant, rassurant les nerfs ébranlés, surtout s'il n'est pas sujet à l'hémoptysie et s'il doit se trouver moins bien d'un air mou, humide, énervant, que d'un air sec et peu chaud; en ce cas telle ou telle station d'été de Suisse ou des Pyrénées, les Eaux-Bonnes, par exemple; Pau l'hiver, seraient indiqués; 2° si le malade doit être utilement influencé par un air sec et chaud, dans certaines conditions pleurétiques, surtout chez les femmes; s'il serait incommodé d'un air humide, en ce cas le Caire, Malaga, seraient indiqués, et Santa-Cruz de Ténériffe revendique la préférence

comme station hivernale; les Alpes l'été; 3^o si le malade réclame une grande égalité de température, s'il éprouve du soulagement dans une douce chaleur humide, s'il est sujet à des émissions sanguines, c'est Madère exclusivement qu'il faudra indiquer pour l'hiver; l'Orotava l'été.

Si cette division : climat vif, tonifiant tempéré; climat chaud et sec peu variable; humidité chaude avec égalité de température, si cette division n'était pas admise, on pourrait en établir une autre préférable; ce qui importe, c'est d'en créer une. Quoique les affections des voies respiratoires prennent une forme propre à chaque sujet, comme il est possible de faire rentrer dans une catégorie les cas analoges, lorsqu'ils sont le fait d'une affection de même nature, nous nous plaisons à croire que l'on arriverait ainsi à des résultats pratiques, évitant l'indécision ou toute décision arbitraire dans le choix du lieu.

Depuis cent cinquante ans déjà, des médecins anglais établis à Madère dans le but spécial de soigner des phthisiques ou de se soigner eux-mêmes, ont étudié la maladie et le pays. A la fin du siècle dernier et sous l'empire, un grand nombre de médecins de premier mérite, anglais, allemands, russes, espagnols, portugais, la plupart des académies de Londres, Paris, Iéna, Heidelberg, Madrid, Coimbre, Édimbourg, y étudiaient les moyens curatifs. L'un d'eux, Mason, frappé de l'inutilité des recherches thérapeutiques et voyant les résultats du séjour pur et simple à Madère, se demanda s'il ne serait pas plus logique, puisqu'on était d'accord sur le séjour en pays chaud, de travailler dans le sens de la fixation du lieu. Il fit deux divisions : climat sec, climat humide. De son temps la météorologie n'existait pas, il la créa pour ainsi dire; ses travaux sur l'hygrométrie n'ont pas été surpassés. Il établit une sorte d'observatoire *ad hoc*, il écrivit en Angleterre afin de diriger les esprits vers les études de climatologie. En même temps expérimentant sur lui-même, il posait les bases de la classification des

lieux en climats chauds et secs, chauds et humides, toniques sans excitants, etc. Convaincu que l'humidité chaude lui était contraire, c'est à l'hygrométrie surtout qu'il demanda ses mystères. Il y mit tant d'application et d'ardeur, qu'après avoir reconnu que ces travaux accéléraient la marche de sa maladie, il résolut de quitter l'île, partit pour Nice et y mourut quelque temps après, à vingt-sept ans ! Ce fut une perte pour l'humanité ; son intuition était puissante, son travail opiniâtre ; il a laissé des œuvres très remarquables, malheureusement interrompues par la mort.

Supposons que les observations et les travaux de Mason sur les effets de l'humidité plus ou moins grande des stations hivernales sur tel état de la maladie, soient imitées par des médecins étudiant l'influence de tel ou tel climat, sur un mode particulier de la maladie ; si cette hypothèse d'études pratiques et d'observations se réalisait pendant quelques années, il nous paraît certain qu'on arriverait à poser quelques principes, jalons précieux qui permettraient à l'avenir de fixer la station préférable, tandis que jusqu'ici le médecin n'a guère été conduit que par les convenances de famille, de fortune, le désir du malade, etc., etc., toutes choses étrangères à l'état particulier du patient.

Il faut donc partir, la science l'ordonne. Le malade se décide ; vienne l'automne, il partira. Ici se dresse pour le médecin une nouvelle difficulté : la mode !

Ce n'est pas la première fois que la mode a fait échec à la médecine. Quand Louis XIV fut sauvé par l'émétique contrairement à l'avis de son médecin Vallot, l'émétique vanté par l'alchimie, condamné par les docteurs, puis réhabilité par un arrêt du parlement, devint à la mode. Dusausoï qui, en l'administrant à Calais, avait incontestablement sauvé le roi, devint le héros du jour. Bref, l'émétique fut autorisé en 1666 par la faculté de Paris, qui se soumit à la mode. Dieu seul sait les victimes de cet emploi systématique. L'école physiologique le proscrit encore de nos jours.

Nice est la grande attraction. On a fait de cette ville un séjour très agréable; on y a multiplié les bals, les théâtres, les promenades, les concerts, les lieux d'excursion, toutes choses excellentes, quand le malade en use avec la plus grande prudence, mais dangereuses à cause de l'attrait irrésistible, car la mode veut qu'on y aille; l'on y trouvera des amis, des connaissances, des compatriotes. A Nice on fera toilette comme à Paris; on parlera français, la langue universelle; il y aura tel prince, telle princesse, peut-être un empereur! etc., etc. Cependant c'est une station qui est loin de convenir à la majorité des malades. Qu'importe? Nice est à la mode; et pourquoi s'étonner? N'a-t-il pas suffi d'un nom, d'une influence politique considérable, d'une spéculation d'homme heureux, achetant des terrains, bâtissant des villas, dépensant des sommes importantes en réclames, intéressant au succès de son entreprise quelques grands personnages attelés au même char par l'intérêt, quelque médecin de France ou d'outre Manche, des aubergistes, des carrossiers, des maquignons et des âniers, des journalistes d'affaires, n'a-t-il pas suffi d'un homme à la mode pour entraîner tous les ans 100,000 balnéants en un lieu bien inférieur à tant d'autres, où l'on paie 20 fr. ce qui vaut 20 sous, où l'eau de mer est mélangée d'eau douce et charrie sur la grève ces méduses dégoûtantes dont le contact enflamme la peau? Des hôtels avec de bons cuisiniers, un casino, qu'on y joue, qu'on y danse, qu'il y ait toilettes et grand luxe et par la puissance de la réclame, une station nouvelle est trouvée! Qu'importe le lieu?

10,000 personnes, riches et bien portantes, vont à Nice, c'est au mieux; mais il y va 1,000 malades, voilà le mal, car 500 peut-être y auront été envoyés sur indications précises. Le pauvre médecin pensait au Vernet, à Amélie-les-Bains, à Pise ou à Malaga, à Ténériffe ou à Madère... Il sera bien reçu s'il prononce ces noms!

Le Vernet! mais docteur, c'est un horrible trou. Pise!

c'est une ville morte, où l'on se promène dans un cimetière. Malaga! oh! l'Espagne! sa cuisine! l'espagnol! qui parle ça? des taureaux, du sang, on y assassine, et la révolution! Madère, Ténériffe, y pensez-vous? Et la mer?

Plus tard on y viendra; mais alors il sera trop tard, car le terrible mal marche promptement. Au 1^{er} degré, il y a de grandes espérances; au 2^e, il y en a bien peu; au 3^e, quand on se décidera, on ira mourir à l'étranger, voilà tout.

Donc la mode fait que l'on va à Nice, à Rome, à Naples. Aussi que de mécomptes! Que dire de Nice, de cet eldorado, aux vents trop froids ou trop chauds? 25° d'écart! de Rome où tant de grandeurs et de souvenirs attirent? 27° d'écart, pas un abri, un rhume à chaque carrefour; de Naples, la Parthenope, couchée au bord de la mer, les pieds au soleil? des rosées froides, des vents constants; l'écart est de 26°!

Nice cependant offre au malade qui veut y vivre paisiblement, des avantages précieux, comme Pau. L'air y est pur et tonique (moins qu'à Pau cependant), et exerce une influence notable sur certaines natures dont le germe de la maladie est dû à une faiblesse de l'organisme.

Si le séjour en pays chaud a été reconnu salutaire, quelques incrédules, détracteurs nés de toute affirmation, ont fait des objections qui ont été prises dans cette considération, que les lieux indiqués comme stations préférables, étaient, eux aussi, soumis au fléau. D'un autre côté on avait affirmé que les pays froids, humides, brumeux avaient le triste privilège d'engendrer les maladies de poitrine ou des voies respiratoires. C'était une erreur. Le midi de la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, Madère, Ténériffe même, offrent une moyenne de bien peu inférieure. A Madère il y a peut-être encore plus de phthisiques qu'à Ténériffe, à cause d'une sorte de phthisie ayant des rapports avec la scrofule.

Suivant les médecins Mason, Heineken, Gourlay, Burgess, Barral, Pitta père et fils, Juvénal, tous hommes de science,

et quelques-uns praticiens distingués, ayant consacré leur vie à l'étude de la terrible maladie qui nous occupe, Madère, Ténériffe, les îles du cap Vert, l'Afrique surtout, engendraient la pulmonie presque à un degré égal à la France et à l'Angleterre; cependant ils ont tous reconnu 1° que le malade ne devait pas s'abstenir d'aller s'établir en telle station désignée, parce que la phthisie y exerçait ses ravages; 2° que les pays chauds l'hiver, à température la moins variable, étaient préférables à tous les autres. Ces principes sont reconnus par tous les médecins, depuis que les faits sont venus confirmer l'influence salutaire des lieux mêmes où la phthisie règne. Madère, Nice, Malaga, Pau, Hyères, Palerme, le Caire racontent à l'envi les cures opérées, et la statistique, chaque jour mieux faite et plus concluante, corrobore les dires des malades, des habitants et des médecins; cependant la phthisie y est parfaitement indigène, comme partout, soit par suite de l'alimentation, de la profession, ou pour toute autre cause non signalée jusqu'à ce jour.

On n'a pas fait d'autre objection au séjour en pays chaud, et cette objection n'est pas sérieuse, car y eût-il sur la terre un lieu où la phthisie fût inconnue, il n'est pas démontré que ce lieu dût être préféré par les malades. Les médecins qui vont demander leur rétablissement aux stations hivernales, savent bien que la phthisie y règne, et si l'on suppose qu'ils l'ignoraient, ils ont dû être vite détrompés, car dès l'arrivée ils sont sollicités par tous les malades de la localité qui, toujours crédules, se figurent qu'un médecin malade étranger, venu pour se soigner, fera mieux que celui qu'ils ont l'habitude de consulter. Parmi les malades, la statistique place les médecins en tête de la liste comme nombre, puis viennent les avocats. C'est que connaissant leur état dès le principe, ils n'attendent pas et partent dès le début de la maladie. Il est rare qu'ils ne s'en trouvent pas bien. M. Smith, médecin anglais, vint à Ténériffe il y a vingt-cinq ou trente ans, il y est mort l'année dernière; vivre trente ans avec sa

maladie, cela équivaut à la santé, surtout lorsque cette affection permet l'exercice de la médecine, le mariage et des travaux de cabinet. Ce fait constaté, du grand nombre de médecins allant demander la santé aux îles africaines, suffirait, selon nous, pour assurer leur suprématie. L'hiver dernier à Madère il y avait sur quinze hommes malades, un docteur, à peine un sur soixante dans les autres stations. Ce fait est un enseignement grave.

L'Espagne paie un aussi large tribut que le reste de l'Europe à la phthisie, et quoiqu'elle possède une des meilleures stations du globe, Malaga, et par surcroît Palma et Barcelone, si elle trouvait à quatre jours de navigation de Cadix dans l'île Ténériffe une station supérieure, ce serait pour elle une chance heureuse ; cette station existe à *Santa Cruz et au Puerto*, en bien des cas préférables à Malaga même, car les grandes villes entraînent toujours avec elles des inconvénients considérables : gaz, poussière, occasions de prendre mal par les théâtres, églises, concerts et les grandes agglomérations. Ces deux stations de premier ordre augmentent encore d'importance par la Orotava, troisième ville de Ténériffe, qui permet de prolonger le séjour dans l'île pendant toute l'année, comme nous allons le montrer.

Santa Cruz a déjà fait ses preuves ; le Puerto également. Dès le principe du commerce des vins, au siècle dernier et surtout de 1780 à 1835, les Anglais abondaient à Ténériffe et au Puerto. Ils eurent bientôt remarqué, comme à Madère, les effets suspensifs que le climat exerçait sur la marche de la phthisie. Résidant à Santa Cruz ou au Puerto, à quelques heures de distance, ils se communiquaient leurs observations et consignaient les résultats dans leurs correspondances avec la mère patrie. Des observations précises datent de 1761. Anderson, naturaliste et docteur, du voyage de Cook, recommandait en 1772 le séjour de Ténériffe aux phthisiques ; dès lors, des médecins qui étudiaient les effets du climat à Madère, vinrent à Santa Cruz compléter leurs études.

Durant les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire, par le blocus continental, l'Espagne, la France et l'Italie furent fermées aux malades comme aux amateurs de vins ; les îles africaines durent y suppléer. Les malades envahirent Madère et remarquèrent une légère humidité chaude, une siccité considérable à Santa-Cruz ; quelques médecins, voyant certains malades empirer à Madère, les envoyèrent à Ténériffe. Ils suivaient en cela le courant déjà établi par les malades eux-mêmes qui, attribuant leur état peu satisfaisant à l'humidité chaude, étaient allés à Ténériffe pour avoir la chaleur sèche et s'en étaient bien trouvés.

La vapeur arriva. Le jour où les deux îles furent reliées par un service anglais bi-mensuel et un espagnol, il n'y eut plus de difficultés ; aujourd'hui l'usage des deux îles se complétant, est presque consacré.

Quelques malades vont directement à Santa-Cruz, pour y passer l'hiver tout entier ; mais ils sont très rares. Les hôtels à l'exception d'un ou deux manquent de confort ; les maisons garnies n'offrent pas les conditions de bien-être indispensable que possèdent celles de Madère ; en un mot, la population, la municipalité, le gouvernement n'ont rien fait pour les attirer ; il n'y a donc pas à Ténériffe pour le patient les mêmes facilités qu'à Madère, quoique avec quelques dépenses de plus on s'y procure aisément toute chose.

Il reste acquis aujourd'hui que Santa-Cruz possède l'atmosphère la plus pure du monde entier. L'hiver y est sec, les pluies rares et ne durant jamais que quelques heures ; aussitôt après la pluie le malade peut sortir et il ne reste sur le sol aucune trace d'humidité. La chaleur l'hiver est légèrement supérieure à celle de Madère. Ces deux conditions sont dues à la position géographique de l'île plus au sud que Madère et à la position relative de Santa-Cruz. Nous n'avons donc pas à nous occuper de Santa-Cruz ni du Puerto dont la réputation est faite de longue date.

Nous avons dès le début de ce livre fait connaître les villes

de Santa-Cruz et du Puerto, il nous reste à faire connaître la Orotava, puisque c'est de cette petite ville que nous allons nous occuper comme station médicale complétant les deux autres.

La ville de la Orotava est bâtie sur le penchant d'une colline inclinée d'est en ouest; la pente dans le sens de la montagne à la mer est rapide. Deux rues transversales sont les seules qui permettent la promenade, les autres sont presque impraticables pour les malades. Le sol sur lequel la ville est bâtie est très inégal et n'offre pas 100 mètres carrés de terrain plat, à l'exception des deux rues horizontales dont les montées et les descentes sont courtes et très douces. Les eaux qui viennent de la montagne se précipitent par la ville, mais au point de vue hygiénique, elles ne peuvent avoir une influence mauvaise, car elles coulent dans des canaux couverts. Les grands réservoirs factices destinés à recueillir l'hiver les eaux surabondantes qu'on emploiera l'été, sont construits en pierre ou béton, et n'offrent aucun danger sérieux de miasmes délétères.

Il y a peu de petites villes aussi singulièrement bâties que la Orotava. Les rues font entre elles, à leur rencontre, des angles imprévus; elles commencent largement, deviennent étroites et finissent comme elles peuvent. Les édifices y ont des alignements de fantaisie; telle muraille d'un vieux couvent s'enfle ou se creuse en arc de cercle, la cathédrale reçoit des visiteurs descendant par la gauche et montant par la droite, et du portail de la façade, la place de la cathédrale présente une forme imprévue par la géométrie. Un palais magnifique, bâti en pierre, a été abandonné, parce que les cloches de l'église sonnaient presque dans les appartements, l'église et le palais se touchant par un coin. Les encoignures des rues sont heurtées, et les places biscornues. Bref, on fait à ce fouillis l'honneur de s'y perdre, et cependant l'enceinte de la ville ne dépasse pas l'étendue du Louvre et de la place du Carrousel!!

Des maisons aristocratiques égaient l'œil par leurs balcons, leurs terrasses; ces maisons patriciennes ou de gens riches ont été bâties suivant une loi qui est la cause de l'originalité de la ville. Chaque propriétaire s'est cru obligé, pour avoir de la vue, de hisser sa maison vers la montagne, personne ne voulant avoir de voisin, encore moins de vis-à-vis. L'on peut voir tout au haut de la ville le moderne palais d'une antique famille qui, délaissé, est tombé en ruine fruste; il était inabordable, inaccessible, étant trop haut perché. Chaque belle maison est posée, arrangée pour avoir un jardin, de la vue, et ces maisons seraient délicieuses pour des patients; l'air y circule facilement dans les cours plantées d'orangers, ou les patios à cloîtres pavés en dalles. Presque toutes ont des galeries couvertes à l'intérieur et donneraient ainsi des facilités de promenade à l'air libre et à l'abri.

Il y a peu de voitures à la Orotava et une circulation très restreinte, partant peu ou pas de poussière. L'élévation de la ville, et ses environs cultivés comme un jardin, la mettent tout à fait à l'abri des sables que le vent charrie d'habitude à Nice, à Naples, à Malaga, à Pise.

La vie matérielle est moins chère à la Orotava qu'à Madère, beaucoup moins qu'à Nice. Il y a deux médecins à la Orotava et un autre au Puerto, à quatre milles. On le voit, les conditions de bien-être et d'hygiène s'y trouvent, et si les conditions climatériques sont favorables, la Orotava sera une station précieuse. Constatons d'abord qu'il y fait moins chaud l'été qu'à Santa-Cruz, inhabitable en cette saison pour les Européens; ajoutons que la Orotava est soumise l'hiver aux vents frais et humides de l'ouest, à quelques brouillards en décembre et janvier. Vienne le printemps, d'avril à fin mai, l'automne, de septembre à fin novembre, la Orotava complète Santa-Cruz délicieusement.

Les variations les plus faibles dans la température, l'écart moindre entre les jours, les mois, les saisons, l'année, constituent avant tout l'excellence des stations. La statistique

est précise. Voyons l'échelle des stations. En tête Saint-Christophe, aux Antilles; l'écart n'est que de 7° dans l'année, c'est la température la plus égale du globe. Malheureusement elle est en moyenne de 81° degré Fahrenheit; 86° l'été, c'est le bain chaud, 79° l'hiver, température insupportable pour l'Européen. Madère vient ensuite, écart 8° 2; 63° l'hiver, 71° l'été. Saint-Michel, Açores, écart 10° 46; 58° l'hiver, 68° l'été. Santa-Cruz, Ténériffe, écart 11° 80; 65° l'hiver, 76° l'été. Santa-Cruz offre l'hiver un climat délicieux, 65°. L'été la chaleur y est trop forte, 76°; au lieu de 71° à Madère, 68° à la Orotava.

Qu'on juge de la différence entre ces stations des îles Fortunées dont l'écart est de 7° à 11° et celles trop vantées d'Europe, à l'exception de Malaga.

1° Pau écart, 27	6° Palerme. écart, 22
2° Rome — 27	7° Jersey. — 19
3° Naples — 26	8° Lisbonne — 18
4° Le Caire — 26	9° Malaga — 13
5° Nice. — 25	

La médecine ayant constaté les effets du voyage en mer, ainsi que nous l'avons dit en débutant, à mérite égal on devrait préférer Madère ou Ténériffe à n'importe quelle station d'Europe, à cause du voyage. Combien plus doit-on préférer ces îles bénies du ciel, quand on réfléchit qu'on y trouve les trois types que nous avons indiqués, l'air humide chaud à Madère; l'air le plus pur du globe, sec et chaud à Santa-Cruz; l'air des montagnes, sans ses variations d'Europe à la Orotava, par surcroît le bain d'air marin et si l'on veut les sapinières, la cure du petit lait et celle du raisin.

Dans une brochure remarquable comme forme poétique, aussi bien que par les sentiments élevés, M. le comte de Belcastel a proposé la Orotava comme *desideratum*. Il fait de cette charmante vallée, non seulement les Champs Élysées,

le jardin des Hespérides, mais encore le lieu parfait, unique, où le malade trouvera la santé nécessairement et exclusivement. Hélas ! cet Eldorado n'existe pas sur terre, à Ténériffe, comme ailleurs, il y aura des mécomptes ; à la Orotava, comme station d'hiver, il y en aurait davantage. Les chiffres même que l'auteur invoque ne sont pas démonstratifs, l'écart énoncé de 7° 9 n'est pas concluant, car il est le résultat d'une expérience faite dans un appartement. Or l'écart de la température d'un lieu se calcule sur les expériences à l'air libre ; il est à la Orotava de 12° à 13° dans une moyenne de cinq ans. L'écart dans l'appartement est de 10° 27 pendant la même période, et l'on comprendra sans peine qu'à l'intérieur il est un guide peu sûr, un indicateur infidèle. L'appartement sera au nord ou au midi, les ouvertures y seront petites ou grandes, rares ou multipliées, l'étage même donnera une variation, et dans chaque appartement d'une même maison, il y aura des différences notoires. Néanmoins en acceptant l'écart de 7° à 8°, ce qui serait merveilleux, il faut tenir compte d'une foule de circonstances qui, sans varier considérablement la température, exercent une influence fâcheuse sur la maladie. Les vents, la pluie, l'humidité, les brouillards, la pression barométrique doivent absolument entrer en ligne de compte. Examinons.

La Orotava est à deux mille deux cents pieds au dessus du niveau de la mer, et à peu près à mi-chemin d'une colline en pente rapide de quatre mille pieds d'élévation. N'étant pas adossée, sur la colline, comme Funchal, à une montagne en éventail, dressée circulairement à pic, les vents peuvent rouler à l'entour et les vents dominants à la Orotava arrivent du large, de l'ouest, du nord-ouest, chargés d'une certaine humidité ; ceux qui viennent du nord passant sur les montagnes, moins humides, sont plus froids. Alors la température change. Lorsque les vents chauds du sud règnent, la Orotava, parfaitement abritée de ce côté par les Cañadas et toute la chaîne de la Sierra, n'en éprouve pas

moins l'effet de la pression atmosphérique qui est indivisible pour les deux bandes de l'île à de si courtes distances ; l'île entière y est soumise. Pour les personnes bien portantes la température générale est une température délicieuse. Sauf quelques jours de grandes chaleurs et de *levante*, l'été est agréable, dans toute la bande du nord, même aux bords de la mer. Les résidences d'été que les gens riches s'y sont faites, les *Ramblas*, le prouvent ; à la Orotava, à la Laguna, l'été n'a pas de rigueur, c'est une résidence d'été, de printemps, d'automne et non d'hiver, de décembre à janvier. Les expériences hygrométriques ont été faites pour la constatation des jours de pluie seulement ; même en ce cas il est impossible d'admettre le chiffre de M. de Belcastel qu'il porte à quarante-cinq jours. Pour Santa-Cruz, c'est le chiffre exact ; mais à la Orotava il pleut plus souvent. Il y pleut même sans pleuvoir, car le brouillard est souvent en suspension à mille pieds, deux mille pieds d'élévation et le soir il mouille les habits ; ces jours-là ne comptent pas comme jours de pluie, cependant ils ont une influence notable sur l'hygromètre. En réalité il pleut à la Orotava 62 jours, non 45. Peut-il en être autrement à cette altitude de deux mille deux cents pieds ? Au Puerto, au bord de la mer, c'est toute autre chose et l'humidité y est moindre. Si M. de Belcastel avait habité la Orotava un an, il se serait rendu compte des faits que nous venons d'énoncer et en aurait eu la confirmation par les usages des gens du pays. A l'exception des marchands, des artisans, que le travail dont ils vivent retient à la ville, toutes les familles aisées et riches quittent la Orotava l'hiver, à la saison des pluies, pour aller passer quelques mois à Santa-Cruz. Elles reviennent au printemps. Quelques personnes, par des raisons de parenté ou d'économie, ou par des habitudes antérieures, obéissant à la nécessité, au lieu d'aller à Santa-Cruz, descendent au Puerto ; c'est un mouvement d'émigration irréfutable. Il ne peut être basé que sur une nécessité climaté-

rique, et par habitude, par routine, sans s'en rendre compte, les habitants obéissent toujours à cette loi.

Tandis que le soir les riches paysans de la Orotava endossent la *manta* ou *poncho*, les messieurs se promènent en devisant, embossés dans leur *capa*, car le soir, vers les neuf heures, la fraîcheur se fait sentir assez fortement pour que tout le monde mette quelque chose autour du cou. Il est vrai que les malades ne doivent pas sortir le soir ni de grand matin; mais comme il y a plus d'humidité que de froid dans cet air frais, cette humidité pénètre toujours un peu dans les maisons.

Non seulement la montagne sur laquelle s'adosse la Orotava a 4,000 pieds, mais encore étant la plus boisée de l'île, elle en est aussi, par contre, la plus humide et la plus arrosée. Sept prises d'eau considérables s'y épanchent, et c'est cette humidité même qui alimente en partie ces torrents; il y a là un cercle dont on ne peut sortir.

La chaleur absorbe et élève l'humidité qui retombe le soir après le déclin du soleil par le refroidissement de l'atmosphère. Presque en toute saison une vapeur légère se forme sur la montagne, peu à peu elle se condense, ou s'étend davantage; rarement la couche est épaisse et généralement on la fixe de 50 à 100 mètres. Elle part de l'extrémité nord de la montagne de la Florida et s'étend jusque vers les Realejos au sud-ouest, s'applique sur les revers des Cañadas, recouvrant la Orotava. Ce nuage a la forme d'une écharpe allongée. Quelques observateurs ont prétendu que l'épaisseur de la bande vaporeuse était de 1,000 pieds au lieu de 300. Il est vrai qu'elle est variable, selon la chaleur du soleil, la direction des vents et leur puissance. En mer, on voit l'écharpe oblique s'étaler sur la Orotava. Le bas est très clair, et le pic au dessus étincelle; vers la nuit la nue s'abaisse, et au matin l'air est d'une limpidité parfaite, alors il fait frais relativement, l'air étant très raréfié.

Malgré ces faits réels, M. de Belcastel ajoute : *Les linges*

étendus, comme les espèces botaniques, sèchent très vite. De brouillards, il n'en est pas question.

Trois erreurs, à notre avis.

Quand le soleil a tourné la montagne, atteint une certaine hauteur, rien n'intercepte ses rayons de dix jusqu'à quatre heures, la nue, qui n'est pas faite alors, n'y met aucun obstacle et il ne faut pas longtemps pour sécher du linge au soleil des tropiques; deux heures au plus. Ce linge mouillé, étendu à l'ombre, ne séchera pas plus vite qu'ailleurs, et en tout cas bien moins promptement qu'à Santa-Cruz. Ce linge sec, étendu à huit heures du soir, sera mouillé le lendemain matin. En conséquence on pourrait dire : *A la Orotava, pour mouiller du linge, on n'a qu'à l'étendre la nuit.* En somme, beaucoup moins de siccité à la Orotava qu'à Santa-Cruz.

Pour ce qui est des espèces botaniques, les nôtres n'ont pas voulu sécher à la Orotava en avril à l'ombre. Or, on ne peut les exposer au soleil, car en quelques heures, il ne resterait ni forme ni couleur. Deux fois par jour nous les étendions sur la terrasse à l'ombre, chaque plante couchée sur une feuille de papier buvard; la nuit, nous les pressions dans de grands portefeuilles *ad hoc*, que nous chargions du poids de toutes les choses lourdes que nous pouvions nous procurer. A Santa-Cruz seulement, nous avons pu les faire sécher complètement en quelques heures de vent d'est.

Pour ce qui est des brouillards, celui du 24 avril 1868 a été constaté rigoureusement. Il est vrai qu'il y a très rarement à la Orotava des brouillards à ras de terre, opaques et lourds comme ceux d'Angleterre, ce ne sont quatre-vingt-dix-huit fois sur cent que des vapeurs humides en suspension dans l'atmosphère brumeuse.

Pour ces causes, à notre avis, la Orotava doit être rejeté l'hiver, de décembre à fin janvier, et pour preuve décisive nous dirons : que les médecins et les malades n'oublient pas que la cochenille, qui préfère le temps sec, cesse d'être cul-

tivable au bas de la ville; que cette culture est remplacée immédiatement par celle de la pomme de terre qui se plaît dans l'humidité. Cette indication est grave. L'étagement des plantes, la zone végétale, est le signe irréfragable de la température de dame nature, et non de celle qu'indique le thermomètre ou l'hygromètre des hommes.

Toutes les exagérations, les amplifications poétiques, les amours-propres, l'orgueil patriotique, ne feront pas baisser d'un pouce, sur la colline où elle est si gracieusement couchée, la ville de la Orotava; deux mille deux cents pieds! Et n'est-ce donc pas assez que de posséder tant de dons en partage : l'aisance générale, la richesse souvent, la propriété, un ciel béni, la santé, le caractère heureux, le travail salubre et rémunérateur, les plus belles fleurs, les plus beaux fruits, la plus belle végétation dans le plus beau pays du monde! Vouloir faire encore de la Orotava une station d'hiver, réunissant tous les avantages, c'est trop; ces avantages, la Orotava ne les possède pas tous. C'est assez d'être pour l'été une bonne résidence, la plus belle sans contredit que la nature ait offert à l'homme et d'être, au printemps et à l'automne, la plus merveilleuse des stations médicales. Le Puerto, la Orotava et Santa-Cruz se complètent. Vouloir donner à la Orotava une importance trop grande, pourrait peut-être induire en erreur, un médecin, un malade, il ne le faut pas; nous regardons comme un devoir étroit de faire nos objections pour deux ou trois mois d'hiver.

Il faut approuver de tous points, dans l'œuvre de M. Belcastel, l'intention louable, humanitaire. Nous sommes d'avis comme lui qu'il importe d'appeler l'attention des médecins d'Europe et surtout des Français, sur les îles Fortunées, ce jardin des Hespérides, ces Champs Élysées, qui, à tant de noms poétiques, pourraient joindre, avec Madère, le titre d'îles salutaires. Puisse M. de Belcastel être entendu, surtout des médecins français; que la conviction leur vienne et qu'ils ordonnent les îles africaines. Il est triste de penser

qu'en douze ans, sur plus de huit mille malades qui ont fréquenté ces stations, il y a eu sept Français!!! Il est humiliant de voir à Madère, quinze ou vingt médecins, à Ténériffe quatre ou cinq, espagnols, portugais, anglais, russes allemands, américains, qui ont été à Paris, à Montpellier, chercher le diplôme de la faculté de médecine française, qui devait assurer leur fortune, tandis que pas un médecin français ne songe à venir pratiquer dans les îles, où il ferait fortune! Qui les arrête? Le voyage? C'est trop pusillanime. La langue? Ce n'est rien; trois mois d'application suffisent, et on peut s'en passer au début, car ces prétendus *sauvages* comprennent très bien le français. Quitter la famille, le toit paternel, s'expatrier enfin! oui, c'est affreux... Il vaut mieux languir en province, s'affaisser dans la vie matérielle, et tirer jusqu'à la mort, cette trop célèbre queue du diable, qui est le lot destiné à la majorité de ceux qui, en France, suivent les carrières libérales. En attendant, tous les dix ans, les médecins des îles font fortune.

Pour résumer cette question très complexe, disons que Madère, Santa-Cruz et la Orotava sont trois stations qui nous paraissent répondre à toutes les exigences. Les lieux sont rapprochés et le malade trouvera, s'il n'est pas bien à Madère, les conditions opposées à Ténériffe. Madère, c'est l'humidité chaude, la température calmante, propre par excellence pour les catarrhes pulmonaires, les laryngites, les hémoptysies, etc., etc. Santa-Cruz, c'est la température chaude, sèche, tonique, supérieure à Malaga et propre aux natures débilitées sur lesquelles les diverses formes de la phthisie prennent vite leur développement successif. Les nerfs s'y raffermissent, le sang y circule mieux. La Orotava, du printemps à la fin de l'automne, offrira les conditions avantageuses recherchées par les malades qui vont à Pau, aux Eaux-Bonnes, à la Puda, en Suisse. Le Puerto est un point milieu entre Santa-Cruz et la Orotava et participant des deux.

Disons pour finir que l'on peut trouver encore, à Saint-Michel des Açores un complément, excellent dans bien des cas, les eaux sulfureuses. On le voit, la nature a tout fait pour les îles atlantiques.

Il faut les faire connaître ! Que chacun s'y emploie dans la mesure de ses forces et par les moyens dont il dispose. Cette tâche incombe surtout aux habitants du pays lui-même et aussi aux étrangers.

Le premier de tous les moyens à employer, celui sans lequel tous les autres ne sont rien, c'est la statistique *bien faite*, car la statistique est la science de l'à peu près, tant qu'elle n'est pas d'une moralité indubitable ; le contrôle seul peut lui donner ce caractère. Il faut relever, par des observations quotidiennes, plusieurs fois répétées, la chaleur, les vents, la pression barométrique, l'hygrométrie, l'état du ciel, etc., etc. Ces observations doivent être complétées à l'aide d'un pluviomètre fixe, instrument trop peu employé. le Casino de la Orotava, à défaut de l'administration, peut faire les frais (très peu considérables) de cet observatoire, en y employant l'un de ses plus capables *famulus* sous le contrôle des administrateurs ; le Casino du Puerto peut faire de même. L'édilité se fera un devoir, croyons-nous, de prendre ces observatoires à sa charge, pour s'éviter la honte d'être dépassé en patriotisme par des individus. Ces observations doivent être publiées tous les ans. Tous les recueils périodiques, dans le monde savant, recevront ces notes avec plaisir et les publieront avec empressement.

Ce n'est pas tout, Santa-Cruz étant la station principale, il faut entourer la ville de routes et de plantations, terminer au sud-ouest la promenade de quatre kilomètres déjà tracée au bord de la mer, carrossable et plantée sur plusieurs rangées. A la Orotava, terminer les routes des Realejos et de Garachico, achever celle du Puerto. Puis peu à peu, selon les besoins ou les probabilités, il faudra établir des hôtels et les habitants devront se préparer à l'industrie de la loca-

tion d'appartements meublés confortables. Il faudra avoir des voitures et des chevaux de selle de louage, bâtir des villas au pied du coteau nord de la ville, à l'abri du vent, où conduiront des avenues larges, sablées, plantées. Envoyer au préalable au sortir des écoles espagnoles, trois ou quatre sujets des plus distingués, prendre un nouveau diplôme en France, en Allemagne ou en Angleterre. Publier sans relâche des notices sur tel ou tel sujet local, non seulement en Espagne, mais à Paris et à Londres.

Il faudra avoir au moins un bateau par quinzaine de Cadix à Santa-Cruz pour que le malade soit en rapport avec sa famille ou ses amis, plus facilement qu'aujourd'hui. Il ne faut pas plus de trois à quatre millions de R. V. pour assurer le service; ce n'est pas une capitation de dix francs. Ce capital fût-il destiné à ne pas produire d'intérêts, on verrait quel avantage les îles trouveraient à doubler le service des postes et des voyageurs. Le môle est insignifiant, il faut le prolonger. Surtout il faut avoir l'esprit d'initiative et la volonté, avec lesquels on arriverait, avant dix ans, à faire un centre de commerce, une station maritime de premier ordre et une station médicale, concurrente de Madère. Concurrente, non; les stations ne suffiraient pas aux malades, si les habitants faisaient pour les y attirer, des efforts qui en définitive aboutiraient à les enrichir.

Sans tout cela, et peut-être autre chose encore, Madère conservera son monopole et les îles Canaries ne recevront que quelques malades; assez peut-être pour constater les bienfaits qu'elles pourraient rendre à l'humanité, trop peu pour leur mérite; elles continueront à n'être visitées que par quelques touristes; tous les dix ans un ou deux savants y passeront vingt-quatre heures au moins, trois jours au plus, selon l'usage antique et solennel adopté par ces doctes messieurs et dicté par les gouvernements qui les paient; enfin quelque écrivain égaré, étudiera les îles, fera des prédications à la Cassandre et prêchera dans le désert.

CHAPITRE XXVIII

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE

Dans les fles occidentales de l'Archipel, les plaines propres à la culture font défaut; les vallées et les croupes des montagnes seulement, sont livrées à l'industrie agricole. A Ténériffe, les torrents s'écoulent de la montagne à la mer avec une rapidité extrême; peu nombreux dans la partie est de l'île où il pleut rarement, pour comble de malheur, on y néglige, comme nous allons le voir, l'industrie des eaux ou canalisation, florissante seulement à la Orotava. La terre est donc sèche, partant aride dans la région dite *bande du sud*, dont Santa-Cruz est le centre d'activité; le commerce, un peu d'industrie, la navigation sont plus particulièrement le lot de ses habitants et, faute d'irrigations, la culture y est dans un état d'abandon lamentable, sauf peut-être aux environs immédiats de la ville.

Vers la pointe sud on utilise les eaux avec assez d'industrie dans la vallée d'Adeje, de là il faut revenir à Santa-Cruz avant de trouver une canalisation, et même en ce point les travaux ont eu pour but presque exclusif, non la culture, mais bien les besoins de la ville.

On dit : « Le versant méridional de la Sierra ne donne pas

« des eaux aussi abondantes que le versant nord, et c'est
 « pour cela que des travaux coûteux ne sont pas entrepris ;
 « la quantité d'eau qu'ils pourraient fournir serait insuffi-
 « sante pour dédommager des avances faites. »

Cette assertion est fondée, dans l'état actuel. Mais si le versant méridional était boisé, la quantité d'eau qu'il fournirait s'accroîtrait jusqu'à devenir plus que suffisante pour tous les besoins de la culture. Pour le boiser, il faudrait de l'argent et de l'eau. Nous tournons en apparence dans un cercle vicieux, cependant supposons qu'une société, comme il en existe plusieurs à la Orotava se constitue, utilise les eaux en un point (le plus favorable) ; là on pourrait planter avec fruit. Les eaux couvriraient les déclives et la végétation y serait bientôt puissante. Vers les hauteurs on peut planter sans eaux des *piñadas* ; partout où la terre, même la plus légère, se présente, les pins viendront tout seuls. Cette première opération faite, les imitateurs suivront bientôt, car les résultats seront visibles en deux ou trois ans et lucratifs en quelques années.

Ceci n'est pas une utopie. C'est ainsi qu'on a opéré à Madère en certains points, et la plantation de pins sur les cimes brûlées, depuis 2,000 pieds jusqu'à 5,000, même en plein midi, a réussi complètement. Voilà déjà dix à quinze ans que ce système est pratiqué sur les sommets et les eaux ont doublé, triplé dans les vallées sous-jacentes. Elles ont été utilisées aussitôt, sans frais considérables, dans des canaux à ciel ouvert maçonnés. A Madère il y avait encore des difficultés de plus ; tandis que la bande sud-est de Ténériffe est en pente douce, les pentes à Madère étaient si abruptes, que souvent il était impossible de contenir les eaux par de telles inclinaisons. Les cimes de 6,000 pieds à Madère ne sont pas, à leur base, à 4 kilomètres de la mer, tandis que la bande sud à Ténériffe a en moyenne 10 kilomètres de déclivité et de 6 à 10 kilomètres de base ; à Madère, pas de réservoirs possibles, à Ténériffe, ils sont faciles ; à Madère,

la chaux fait défaut et s'y transporte de Porto Santo, à Ténériffe elle est à meilleur marché.

C'est dans le but de l'amélioration des terres et aussi de la fortune des habitants de la bande sud, qui sont les plus pauvres de l'île; c'est dans le but d'accroître en cette partie de l'île la population trop rare, que nous souhaiterions de voir entreprendre quelques travaux hydrauliques et des plantations. Dans les versants inférieurs, la vigne, qui a si peu besoin d'eau viendrait très bien; on replante à force à Madère, pourquoi ne planterait-on pas à Ténériffe dans la bande sud partout où l'on ne peut cultiver la cochenille? ce serait autant de gagné.

Les conquérants firent la répartition des eaux entre les capitaines qui avaient déjà reçu des terres dans les vallées de la Orotava; cela créa un monopole. On donna le nom de *Dula* à la Société des eaux que les concessionnaires formèrent. A défaut d'étymologie satisfaisante, en voici une telle quelle. A cette époque on commençait déjà, en Espagne, à former de grandes associations pour l'élevage des moutons. Ces moutons appartenaient à la commune ou à un grand nombre de personnes et quelques pasteurs conduisaient la *Mesta*, l'exploitant pour le compte de la communauté. On appelait *dula* ce troupeau, *dulante* tout propriétaire. A Ténériffe, la Société des eaux prit par imitation le nom de *dula*, et *dulante* fut le titre du propriétaire.

Dès le début, on distribua de l'eau quatre fois par an, mais alors la vigne était la culture générale, et l'on sait qu'elle se passe d'eau bien plus que toute autre plante. Il y a quelques années, à la suite de l'oïdium on arracha la vigne, la culture fut transformée, et les eaux devinrent nécessaires; on en distribua tous les mois. Les eaux étant mieux aménagées et des sociétés nouvelles s'étant formées, lorsque parut la loi abolissant les biens de mainmorte et les majorats, on a pu faire des répartitions plus nombreuses encore. Les anciennes canalisations ont dû être remaniées; en même

temps des sociétés nouvelles ont établi des canaux, des réservoirs. De la sorte, l'été, la vallée de la Orotava peut être arrosée tous les jours par 12,000 pipes d'eau. Ce chiffre augmentera encore probablement.

La *Impressa* fondée en 1848 pour cinquante-quatre dulantas, donne aujourd'hui 4,500 pipes d'eau l'été par jour. Une société encore plus nouvelle, 1867, *los Principes*, aura une répartition journalière et donnera en 1869, 5,500 pipes; les aqueducs mal construits ont dû être refaits. *Palo blanco* donnera 2,000 pipes. Il y a d'autres sociétés encore.

On vient d'utiliser une source très abondante, qui malheureusement jaillit trop bas et n'arrose que 200 fanegas de terre, à peu près 300 arpents de Paris. Une Société nouvelle a fait encore bâtir un immense bassin à la Orotava, et fournit aux sociétaires les eaux économisées pendant l'hiver. Ce n'est pas tout. Il y a encore plus de cinquante réservoirs moindres en dimensions, qui appartiennent à des particuliers. Ces réservoirs sont généralement circulaires, bâtis en basalte granitique et revêtus de chaux hydraulique. Ces bassins particuliers servent à l'irrigation des terres et presque tous arrosent encore un potager. De la sorte on a des légumes frais toute l'année.

La Gran Canaria est mieux arrosée que Ténériffe, et la culture y acquiert un développement plus considérable, surtout en raison des irrigations plus générales et peut-être aussi plus faciles.

A Palma, les irrigations n'ont pas grande importance et pourraient cependant être développées avec profit.

Hierro et la Gomera ne livrent à la culture qu'un territoire très restreint et l'on peut affirmer qu'à Hierro, quels que soient les procédés agricoles, les produits sont plus considérables que dans les autres îles occidentales, si l'on tient compte du petit nombre d'habitants et de la petite quantité de terres cultivables.

De même qu'à Madère il y avait autrefois les *seigneurs de*

la vigne, il y avait à la Orotava les *seigneurs de la dula*. Ces appellations sont bonnes à noter pour mémoire, elles ne s'emploient plus aujourd'hui. Le vin et l'eau, ces deux antithèses, ont fait tour à tour la fortune des deux îles.

Dans les îles Ténériffe, Canaria, Palma et Hierro, la nature du sol cultivable est à peu près la même, les proportions seules changent. En voici la composition : à l'exception de certaines parties où le sol n'est pas autre chose que de la pierre ponce pulvérisée, dans laquelle la silice abonde, pour tout le reste du sol cultivable des îles précitées, on trouve un amalgame de scories, de sable et de lave basaltique, dans lequel domine le principe argileux.

Ce sol était éminemment favorable à la culture de la vigne, mais après trois siècles, la maladie commença par pourrir les fruits, puis détruisit une partie des souches et les viticulteurs durent arracher le reste.

Dans l'île de la Gomère, l'argile est plus abondante et la vigne donnait des produits inférieurs.

A Lanzarote, tout ce qui est le produit des éruptions récentes, surtout de celles du siècle dernier, est inutilisé pour la culture. Une certaine étendue du territoire est de même composition que les îles précédentes, puis une dernière portion, la moins étendue, est composée de sables calcaires.

La Isleta de la Grande Canarie offre aussi les signes évidents d'une composition aréno-calcaire identique.

A Fuerteventura le terrain est presque en totalité, sable, argile, lave basaltique ; sur les côtes, et même ailleurs quelquefois, on y trouve le plâtre. Celui-ci absorbe l'humidité, et c'est pour cela que les terres y ont moins besoin d'irrigations qu'à Canaria.

La terre était jadis dévorée par deux fléaux : les biens d'église et les majorats ; des lois récentes ont complètement changé la face des choses. Durant trois cent cinquante ans l'ancien système avait produit la misère et l'expatriation, la paresse, la maladie, la superstition. Vingt ans de pratique

incomplète du système nouveau ont presque arrêté l'expatriation et enrichi les îles.

Les biens d'église étaient si considérables qu'ils comprenaient plus du tiers de la propriété totale ; une vallée tout entière de plus de trois mille fanegas, *las Vegas*, appartenait aux Augustines de Realejo. Les béats, les dévots, pratiquaient sur une large échelle, au détriment de leurs familles, un système de donations déplorable ; après avoir donné l'argent et les biens meubles, ne pouvant donner les immeubles, ils les grevaient d'une rente au bénéfice d'un couvent ou d'une église. Ce n'était pas tout. Il y avait encore un usage assez singulier, celui des *chapellenies*. C'étaient des rentes affectant les biens immeubles, qui devaient servir à payer des messes. On en créa tant, qu'il fut impossible de les dire. Alors on institua des prêtres, dits *chapelains*, chargés d'en débiter à suffisance pour solder les legs. Que de ripailles durent faire ces chapelains, messieurs à la grosse ! N'oublions pas qu'en France, au siècle dernier, des choses pareilles étaient pratiquées, témoin l'anecdote de l'abbé Raynal. Jeune et pauvre, il avait accepté une messe payée vingt sous par jour. Devenu plus riche, il céda sa messe à l'abbé de la Porte et retint dix sous sur les vingt ; mais voilà que l'abbé de la Porte, devenu moins besoigneux à son tour, céda la messe à l'abbé Dénouart, moyennant une retenue de cinq sous, de sorte que cette pauvre messe, grévée de deux hypothèques, ne rapportait plus que cinq sous à celui qui la disait... ou ne la disait pas.

Tout ce qui n'était pas d'église était à la noblesse et majoraté. Chaque famille tenait à honneur, pour perpétuer le nom et la fortune, d'immobiliser, entre les mains de l'aîné, la terre patrimoniale. Pour les autres la misère, le couvent, l'armée, l'Amérique.

Il est inutile d'expliquer comment les terres ainsi immobilisées ne produisaient pas le dixième de ce qu'elles auraient dû produire. Ce résultat fut partout le même en Europe. La

fortune publique a commencé à la date précise de la vente du sol jadis accaparé par la noblesse et les communautés. La nouvelle loi des majorats, 1834, la loi sur la *desamortization* des biens du clergé, en 1854, ont enrichi les îles. Dès le début, les propriétaires de majorats furent autorisés à disposer de la moitié des biens majoratés, la seconde moitié devint le lot du fils aîné qu'on crut ne pas devoir dépouiller d'un coup, mais ses héritiers doivent se partager la totalité par tête. Donc, dès la génération actuelle, la terre deviendra complètement libre.

Pour les biens ecclésiastiques, ils furent vendus tout d'abord pour le compte de la nation qui institua en compensation le budget des cultes. Pour les biens grevés d'hypothèques cléricales, les propriétaires furent autorisés à racheter les rentes perpétuelles qui les grevaient, pour une somme une fois donnée; ils eurent aussi la faculté de payer en six annuités, mais en ce cas, l'indemnité était double. Ce système permit à tous les propriétaires grevés de racheter en peu de temps et avec peu d'argent des rentes perpétuelles qui rendaient la terre difficile à vendre et surtout à exploiter. Les hypothèques ont disparu comme par enchantement, et il n'y a presque plus de propriétés grevées dans les îles Canaries.

Pour ce qui est des chapellenies, il fut arrêté que les terres grevées deviendraient libres par la mort du titulaire. Ces lois ont transformé le sol. La propriété s'est morcelée, travaillée, et quoiqu'il y ait encore beaucoup à redire, on doit être si heureux des résultats obtenus déjà, ils frappent si fortement les yeux des habitants, que des progrès journaliers s'opèrent. Qu'ils persistent et, comme les corps, obéissant aux lois de la pesanteur, tombent avec une rapidité croissante, qu'ils accroissent leurs efforts à mesure qu'ils avancent; il ne restera bientôt plus aucune trace du passé.

Nous allons indiquer d'une façon générale les cultures diverses pratiquées dans les îles. Pour les détails, il nous a

paru préférable de rejeter à la fin de l'ouvrage, les tableaux statistiques de la production de chacune des îles. L'on y trouvera toutes les indications précises en chiffres, si l'on veut bien les parcourir.

Parmi les productions excessivement variées des îles, nous trouvons la cochenille, la pomme de terre, les oignons, les céréales, froment, orge, seigle, avoine, les légumes de toute espèce, les amandes, pêches, oranges, citrons, bananes, noix, châtaignes, olives, goyaves, nèfles du Japon, les palmiers, le pois chiche ou *garbanzo*, dont il se fait une consommation inexplicable, lin, safran, miel, cire, une infinité de plantes médicinales, le mûrier, etc., etc., etc. Comme nous l'avons déjà dit, la soie était jadis cultivée sur une échelle considérable, assez pour être l'objet d'un commerce ou d'une fabrication. Aujourd'hui la fabrication est réduite à quelques objets de goût que les demoiselles de famille confectionnent pour passer le temps. A ces productions il faut ajouter le tabac, qui sera la ressource de l'avenir, si la cochenille vient à donner des revenus moins considérables. Il y pousse admirablement et ressemble au tabac de la Havane. La canne à sucre a été complètement abandonnée. On laisse cette culture à la Havane avec laquelle on ne peut entrer en concurrence depuis la franchise du port. Le café a parfaitement réussi; il sera peut-être aussi une des réserves de l'avenir. Le thé vient bien, mais on ne sait pas rouler sa feuille.

Les céréales sont cultivées dans les îles avec le plus grand succès, mais malheureusement l'étendue des terres propres à ce genre de culture est dix fois plus considérable que la surface cultivée, et malgré la production énorme de vingt à cinquante pour un, les produits actuels sont insuffisants pour la consommation locale; les produits étrangers arrivant à peu de frais, depuis la franchise du port, sont un obstacle au développement rationnel de cette culture.

Les quelques vignes qui ont été conservées donnent des

produits qui sont bien au dessous des besoins des îles, et les vins qui s'y consomment viennent presque tous de la Catalogne. Il s'y récolte encore un vin blanc qui est tombé à très bas prix, comparativement à ce qu'il valait autrefois. Vieilli, il est excellent. Il n'y a plus qu'une seule maison étrangère au Puerto faisant le commerce des vins de Ténériffe en gros, c'est une maison anglaise. Une maison indigène de moindre importance s'occupe aussi de ce commerce presque perdu. Jerez, Malaga, Porto, Setubal, Marsalla, etc., ont aujourd'hui le privilège de remplacer les vins de Ténériffe et Madère. Si les îles atlantiques étaient replantées dans les terrains impropres à la culture des céréales et de la cochenille, elles retireraient encore un grand revenu des vignobles devenus indemnes de l'oïdium.

Les pommes de terre, espèce hâtive, sont cultivées avec succès et donnent lieu à un grand commerce. On préfère généralement la pomme de terre anglaise *flux* ou l'espèce *kidneys*. Les navires apportent la semence des îles de la Manche ou de la côte sud d'Angleterre, au Puerto et à la Gran Canaria; au printemps ils vont chercher les produits pour les transporter à Cuba et aux îles des Antilles. Par le Puerto seulement plus de 3,000 tonnes sont expédiées. Ces premiers se vendent très cher et sont très estimées dans toutes les Antilles.

Nous trouverons le même commerce et la même culture hâtive aux îles de la Manche à plus de 700 lieues au nord, et sur une échelle dix fois plus considérable.

On expédie également en Amérique une immense quantité d'oignons. Ils rappellent l'oignon d'Égypte plutôt que celui de Portugal.

La maladie s'est jetée sur l'oranger et en a détruit ici, comme à Madère, la plus grande partie; il en reste encore cependant à la Orotava une certaine quantité.

Le bananier y produit des fruits exquis. Malheureusement il est trop peu cultivé, ainsi que tous les fruits en général et

cependant en dix jours, onze jours au plus, on en peut envoyer sur les marchés de Londres, Bruxelles, Paris; en six jours à Madrid.

Dans toutes les terres où il y a un peu d'humidité ou seulement de fraîcheur, on cultive le maïs. Il produit beaucoup en ce cas. Généralement c'est à la Laguna qu'on trouve les plus belles céréales. C'est en effet la partie cultivée, élevée, aérée, rafraîchie. On y a poussé la culture en certains points jusqu'à la région des pins, dont la verdure sombre tranche admirablement sur le vert tendre des céréales, ou la belle couleur dorée de la récolte au moment de la moisson. A la Orotava, ce jardin merveilleux où tout vient à souhait, la culture de la pomme de terre commence à la ville, là où la cochenille finit; les céréales viennent après ou à côté; au dessus les châtaigniers, les pins; plus haut la roche nue s'oppose à toute culture.

Le palmier est cultivé avec soin. Cet arbre si pittoresque, si gracieux de taille et de port, donne un très bon revenu. La feuille sert à faire des corbeilles, des tapis, des balais. Le bois sert pour les éventails.

La cochenille est cultivée sur une plante qui porte une foule de noms : *cactus*, *nopal*, *agave*; en vraie langue indigène; *tunera*, la feuille *tenca*, le fruit *higo tuno*. Ce fruit, excellent à manger, est précieux pour l'alimentation générale des îles. C'est sur les feuilles de cette plante que l'on dépose la cochenille. Cet insecte fut apporté du Mexique vers 1823 par un ancien intendant, qui entreprit les premières cultures à ses frais. L'essai fut continué et encouragé par ordre du gouvernement, mais ce ne fut réellement qu'après la destruction de la vigne que cette culture devint une source de fortune pour quelques-uns, d'aisance pour le plus grand nombre, et d'un vrai bien-être pour tous.

La cochenille proprement dite est un insecte du genre *coccus*, du grec *coccino*, écarlate. Cet insecte hémiptère se désigne sous le nom scientifique de *coccus cacti*, étant atta-

ché au cactus dont les fibres lui servent d'aliment, grâce à un suçoir. Le corps est épais, mou, sans ailes; antennes à neuf et tarse à un article. La femelle reste attachée au cactus et y vit, sa peau secrète une enveloppe cotonneuse dans laquelle elle dépose ses œufs, elle meurt après et il ne reste d'elle qu'une membrane desséchée qui protège les œufs. Le mâle seul jouit de la propriété de se mouvoir. Cet insecte est originaire du Mexique.

Pour établir une nopalerie, il faut bien préparer les terres, aligner les jeunes nopals à 1 mètre 60 centimètres de distance, formant des allées parallèles. Quand les nopals sont assez grands, on enlève les mères, et on les place sur les feuilles, c'est alors que les œufs se développent, opérant leurs diverses transformations. Ces œufs sont très nombreux, et il suffit de placer un nombre très restreint de mères, trois à cinq sur chaque feuille. Lorsque les œufs ont achevé leurs transformations successives, on racle avec un couteau, pour enlever à la feuille ses produits. On les tue en les plongeant dans l'eau bouillante, puis on les sèche au soleil ou dans des fours. Ils prennent alors l'apparence d'un petit grain de maïs noir ou d'un rouge très brun. D'après Pelletier et Caventou, la matière colorante a pris le nom de *carmin*. Il y a d'autres espèces de cochenille, mais nous n'avons pas à nous en occuper ici. On emploie la cochenille pour la teinture des soies, des laines, et l'on obtient ainsi des écarlates magnifiques mais peu solides, car l'eau les tache, et les alcalis les poussent au violet. On fait aussi avec la cochenille de l'encre rouge, des couleurs, on l'emploie à colorer les liqueurs, les opiats, les poudres dentifrices, etc., etc.

La cochenille *mère* se nomme *semence*. A Ténériffe, elle ne prospère pas partout. On cultive les mères dans la bande du sud, en pays sec, et c'est dans la bande du nord qu'on sème pour la production commerciale. A la Orotava, à la Gran Canaria, il y a des nopaleries très considérables.

Pour que les insectes, fils des mères, qui vont éclore soient

fixés irrévocablement sur la feuille, on couvre habituellement le nopal, avec des bandes de toile de toute la longueur d'une pièce, soit avec des morceaux coupés pour chaque feuille, qu'on y attache en ce cas avec une ficelle. Quand du haut d'une montagne, on jette à certaine saison, un coup d'œil sur la vallée, on est étonné de l'aspect étrange produit par ces immenses bandes de calicot blanc qui recouvrent les champs. On croirait voir de la neige sur le sol si les contours de chaque nopalerie n'étaient violemment découpés par la cessation de l'étendage. Il faut trois mois à la semence pour se développer. Pour que la nopalerie soit en état de recevoir la semence, elle doit avoir deux ans. Il faut des avances considérables pour cette culture qui donne de 30 à 40 p. c. net.

Les femmes passent presque toute l'année à travailler à la cochenille. C'est là une des causes les plus considérables de la fortune des îles, où jadis les femmes étaient inoccupées, tandis qu'aujourd'hui elles reçoivent de bonnes journées. La moralité et la santé publiques y ont gagné. Les hommes travaillent à la préparation des nopaleries, à la plantation, et généralement à toutes les autres cultures.

A l'exception de Lanzarote et de Fuerteventura, la cochenille se cultive partout.

Il faut souhaiter pour les îles que les merveilleuses couleurs que la chimie extrait du charbon, avant de devenir d'un emploi exclusif, laissent encore aux Canariens une dizaine d'années de bons résultats. Après ce temps, l'habitude du travail serait prise tout à fait. Les terres seraient en culture, et la transformation se ferait vite et bien. Déjà les plus clairvoyants se préparent.

La préparation des terres pour les nopaleries n'est pas un petit travail. « Montrez bien dans votre livre, nous disait le marquis de la Florida, ce que je viens de vous faire voir chez moi. C'est ce que nous avons tous fait. Il faut qu'on sache en Europe que nous ne sommes pas des paresseux

« incorrigibles, des hommes sans volonté, des Espagnols
« bons seulement à fumer, à danser, et à dormir, etc., etc. »

Voici ce travail.

Étant donné un hectare de terrain, composé de silice, de basalte, de pierre ponce effritée, d'un peu d'argile, le dessous étant de la roche basaltique ou du tuf, et la roche couvrant quelquefois le tiers de la surface, il s'agit de convertir cet hectare de terre, où la terre est si rare et la roche si abondante, en un champ de deux ou trois pieds de terre arable. Pour cela on creuse sur un des côtés un premier fossé d'un mètre de profondeur et de deux mètres d'ouverture. D'une part, on transporte la terre en un monceau ; de l'autre, on prend les tufs, les blocs de granit ou de basalte, et parallèlement au fossé, et du côté extérieur, on aligne ces roches pour faire une muraille de deux mètres de largeur, qui, de ce côté, clora le champ. Cela fait, on creuse à côté de ce fossé, un nouveau fossé. On porte la terre au monceau, et les roches se superposent sur la muraille. Ainsi de suite de fossé en fossé jusqu'à l'achèvement de tout le champ. Avant d'avoir fait moitié travail, le champ est déjà entouré sur ses quatre faces d'une muraille de deux mètres d'épaisseur, et de deux mètres de hauteur environ et il reste encore tout autant de roches avec lesquelles sur la partie la plus mauvaise du champ, on va bâtir une pyramide ou un immense cube surmonté de cubes plus petits. Il en est qui ont jusqu'à cinq mètres d'élévation sur un carré de six mètres de côté ! pierres portées sur la tête ! une à une ! Cela s'appelle faire un *mollero*, un sommet, une élévation. Que de travail, que de temps, que d'argent ! Nobles, bourgeois, paysans, tout le monde a procédé ainsi et c'est à ce prix qu'on a établi les nopaleries.

Un des résultats attendus de la culture de la cochenille, c'est la cessation du métayage ou culture à moitié fruit. Jadis tous les grands propriétaires avaient donné leurs terres par baux amphithéotiques, dits : *baux de métayage*.

A peine les terres furent-elles productives par la culture de la cochenille, ces propriétaires rachetèrent tous leurs baux à leurs fermiers ; ceux-ci avec cet argent achetèrent des terres, ou bien, après avoir vendu les baux et s'être de la sorte constitué un revenu, ils travaillèrent à gages, les terres qu'ils venaient d'affranchir. Maintenant bon nombre de fils de famille surveillent par eux-mêmes les cultures, et les métayers qui subsistent encore, disparaissent de jour en jour ; déjà ils n'ont plus moitié. On rêve de catastrophes ! laissez faire ; ce sera leur plus grand bonheur. Ces métayers travailleront autrement et plus lucrativement, voilà tout. Le métayage à moitié est un obstacle reconnu à tout progrès agricole et laisse le métayer aussi pauvre que le propriétaire du sol.

Les céréales étant insuffisantes, il se fait avec la côte de Maroc un commerce de maïs quelquefois important. Des navires du levant y apportent aussi des grains, et la mère patrie ou l'Amérique expédient le complément, suivant les cours ou toute autre circonstance particulière.

La soude s'extrait de la *barilla*, plante qui vient naturellement à Lanzarote et Fuerteventura et que les soins de l'homme ont propagée. Ces deux îles font un grand commerce avec le produit de cette plante, et ont exclusivement accaparé commerce et production. N'ayant pas la cochenille, elles ont la *barilla*. Ce produit est si important que nous croyons utile de donner quelques détails.

Glaciale Cristallinum Messembryanthenum, tels sont les noms barbares de la *barilla* dans la classification scientifique. Cette plante ou plutôt cette espèce d'herbe, en latin *soda*, *salsola*, est de la famille considérable des *chénopodées* ou *atriplécées*. On a créé, pour celles d'entre elles qui particulièrement produisent la soude, la tribu des *salsolées*. Elles ne se trouvent que sur les bords de la mer ou dans les terres soumises à l'influence marine ; leurs tiges sont extrêmement souples, et lorsqu'elles poussent sur les bords de la mer,

comme les *varech*, elles cèdent à l'impulsion des flots et ne se brisent pas. Les feuilles sont serrées contre la tige. Ces plantes vivent très bien dans le sol pauvre, maigre, sec de Fuerteventura. Elles se fixent dans la terre légère et finissent, lorsqu'elles ne sont pas exploitées, par rendre compacte la terre la plus friable. Certaines espèces, donnent des feuilles dont l'homme peut se nourrir. Les terres de Fuerteventura étant fortement imprégnées de sels marins, la plante y croît merveilleusement et constitue pour cette île un des plus précieux dons naturels.

Généralement l'action bienfaisante des pluies est une condition de vie de la *salsola*. Pour compenser l'absence d'eau de pluie à Fuerteventura et Lanzarote il s'y passe un phénomène constaté également au Maroc et même sur la frontière de Sahara au bord des grands lacs Saumâtres. La rosée des nuits se dépose sur les feuilles ; ces feuilles salées naturellement n'absorbent pas tout d'abord cette humidité, ce qui permet au sel de retenir une partie de cette eau et de convertir le surplus en *eau-mère* qui se cristallise sur la feuille. C'est là ce qui explique comment à Lanzarote, par exemple, dans les champs de scories et de lave, sur le sable aride des plages comme sur la cendre des volcans, la *salsola* peut végéter sur des terres que le soleil dévore et que les pluies ne viennent presque jamais féconder. Lanzarote produit une grande quantité de soude.

Pour obtenir la soude du commerce il suffit de brûler la plante ; la cendre est la soude si universellement employée pour la fabrication du savon et du verre, pour les lessives, préparations des laines, etc., etc. Les soudes d'Espagne, d'Alicante, de Malaga et des îles, sont les meilleures du monde, aussi l'Angleterre en est-elle friande et ses navires viennent au port d'Areciffe, charger presque exclusivement toute la soude canarienne.

Tous les légumes, tous les fruits d'Europe, d'Afrique et d'Amérique implantés dans les îles y donnent des produits

merveilleux, aussitôt que quelques soins viennent écarter les causes accidentelles qui pourraient leur être nuisibles ; toutes les espèces aborigènes donnent des produits sans greffe, sans culture d'aucune sorte.

Les céréales d'Europe, peu ou mal cultivées à cause du produit inférieur comparativement à celui des autres cultures, y pourraient cependant, dans certaines terres, donner des résultats plus satisfaisants. Nous pensons, avec quelques personnes qui ont bien voulu nous communiquer leur opinion, que cette branche agricole devra sous peu prendre une grande extension par suite du prix de jour en jour moins rémunérateur de la cochenille.

La vigne pourrait gagner les hauteurs, et si des essais étaient faits en grand à Canaria et à Ténériffe, ils seraient probablement couronnés de succès, ainsi qu'il est arrivé à Palma. On pourrait de la sorte conquérir à l'agriculture des terres aujourd'hui peu productives.

En général, dans les parties humides, la végétation est remarquable, moindre qu'en certaines provinces du Brésil, supérieure à celle d'Europe; le caractère distinctif de la végétation canarienne est une sorte de moyenne entre la végétation des zones tempérées, qui nécessite des excitants et celle des zones tropicales qui est exagérée; les arbres surtout se développent suivant cette loi de végétation modérée, sauf à la Orotava. Dans les jardins du marquis de Candia on remarque un arbre extraordinaire. C'est un châtaignier. Il a à terre 18 pieds de circonférence. Du tronc très court, 10 pieds seulement, partent deux branches qui s'élancent presque horizontalement, ayant de 7 à 8 pieds de circonférence. Voici ce qui est arrivé il y a deux ou trois siècles. Au dessus du tronc était une cavité où les pluies et les poussières ont dû séjourner; une châtaigne y sera tombée de la ramure et il est survenu un nouvel arbre, juste au dessus du tronc, entre les deux branches. Les racines, d'abord nourries par l'eau et les poussières, se sont incrustées dans

le vieux tronc. Ce second arbre a bien dix pieds de circonférence; il est court de tronc, se bifurque aussitôt et le même phénomène se passant au second étage, un troisième châtaignier a poussé sur le second; n'ayant pu monter à cette hauteur, nous n'avons pas vu les radicules. L'arbre est superbe, sa forme est celle d'un Y évasé et c'est dans la cavité du V que le second châtaignier a poussé affectant également la forme d'un Y. C'est dans la cavité de ce second V qu'un troisième châtaignier a surgi. L'arbre mère n'a souffert aucun dommage. Ces trois troncs superposés et leurs branches horizontales étendues deux à deux, font l'effet de ces pyramides humaines qu'on voit dans les cirques; trois hommes superposés étendant les bras en croix.

On affirme à la Orotava et le magistrat Secall a écrit, que le phénomène de la châtaigne germant s'est reproduit cinq fois. Nous avons constaté que cette affirmation est erronée, car il n'existe que deux châtaigniers superposés et reposant sur un troisième qui sert de base.

On prétend en outre et le magistrat Secall confirme, que les racines du châtaignier supérieur, le cinquième, traversent le tronc de l'inférieur, que les racines du quatrième traversent le tronc du troisième et successivement; que le tronc du premier, du père, n'est qu'un fourreau au travers duquel toutes ces racines vont en terre. Cette affirmation est absolument contraire aux lois naturelles. Ces arbres n'ont pas dans leur bois deux pouces de radicules, les racines n'ont pénétré que l'écorce et nullement le ligneux, ces châtaigniers vivent par la sève venant des racines de l'arbre mère. Si jamais le tronc inférieur vient à s'abattre, ou si on le scie, on n'y trouvera aucune trace de racines appartenant aux châtaigniers supérieurs. Tout cet entassement de végétation vit par les racines du châtaignier primitif. C'est l'ente. Ce sont des châtaigniers entés.

Dès l'instant que l'on admet la possibilité de la germination, c'est à dire le développement des parties contenues en

germe dans la châtaigne tombée sur des poussières ou des sables entassés dans les cavités des troncs, tout s'explique, quoique cette superposition cinq fois répétée sur le même arbre ne soit pas naturelle. Expérience, mystification ou hasard, la châtaigne a germé, parce que le contact du *liber* de la jeune plante doit nécessairement s'opérer un jour par sa croissance; parce que les deux plantes sont non seulement de la même famille, ce qui suffirait, mais de la même espèce; parce qu'il ne peut y avoir eu contact direct avec l'air extérieur, puisque la germination n'aurait pas eu lieu, trois conditions essentielles pour le greffage; en ce cas la conséquence immédiate est celle-ci: le végétal enté donne à vivre à l'ente, au germe. Ce principe est indiscutable, il est la règle absolue de tous les vergers.

Signalons encore à l'attention du touriste, amateur d'horticulture, les jardins de la Casa de Franchi, aujourd'hui marquis de Saussal, qui sont très beaux et bien tenus, traversés par des eaux vives, ornés des plus beaux arbres d'Amérique, d'Australie, et contenant presque toute la flore insulaire. Les orangers de la cour sont superbes et de la terrasse du jardin on jouit d'une vue délicieuse.

Les jardins du marquis de Candia sont moins bien tenus; avec un peu plus de soin, ils seraient magnifiques, car ils occupent une belle étendue, jouissent de la plus belle vue de la Orotava et sont plantés parfaitement.

La famille Monteverde possède de beaux jardins et une collection de bruyères remarquable.

Les plus belles fleurs sont peut-être au jardin de Viña y Lugo, un jeune homme très intelligent qui cultive avec soin les espèces rares.

La casa Machado possède un magnolia d'une taille extraordinaire, et ce qui fait peu d'honneur au jardin d'acclimatation, c'est qu'il est le fils de celui qu'il possède, le plus ancien de tous et qui lui est bien inférieur. Les grands camellias à haute tige y sont très remarquables éga-

lement par le développement du tronc et des branches.

En voilà bien assez pour juger de la fertilité de ce sol privilégié, que le soleil réchauffe même en hiver, et que des eaux vives raniment sans cesse. C'est bien un *paradis terrestre*, où abondent les fleurs et les fruits, le vrai jardin des Hespérides, naguère dominé par l'immense dragonnier. Ce puissant végétal étant encore vivant par la tige, la ramure étendue à ses pieds, qu'ils se hâtent ceux qui voudront voir l'ancêtre de la végétation, antérieur à l'homme; qu'ils se hâtent s'ils veulent voir encore le gardien découronné des pommes d'or du jardin des Hespérides.

On est profondément étonné de ne pas voir les habitants des Canaries se livrer, comme ceux de Madère et Porto-Santo, à l'élevage du bétail de boucherie. Les bœufs et vaches formeraient bientôt un revenu important pour les îles, car les pâturages, accessibles en tous temps, sont considérables et suffiraient amplement aux exigences de l'élevage des herbivores. Il est vrai qu'on consomme peu de viande dans les îles, mais cela tient principalement à son prix excessif. On dit aussi contre l'élevage des chevaux, que les besoins sont satisfaits par la production et l'importation actuelles; c'est possible en l'état présent, mais si les îles se couvrent de routes, le cheval deviendra une nécessité, il en faudra doubler, tripler le nombre. Nous pensons que les races d'Afrique et d'Andalousie se propageraient abondamment et donneraient des produits équivalents à ceux de la Péninsule.

Depuis ces derniers temps, tous les écrivains, tous les journalistes, les propriétaires désireux de progrès, demandent l'établissement de fermes-modèles. En thèse générale, nous pensons que ces fermes-écoles ne produisent pas en proportion des dépenses. Nous croyons même, que sauf exceptions rares, elles sont plus nuisibles qu'utiles.

L'enseignement dans les fermes-écoles est double. Il comprend d'abord les connaissances préliminaires, générales, utiles pour toutes choses, qu'il faut posséder absolument pour

faire quoi que ce soit, même de l'agriculture. Ces choses, les gens du monde, les bourgeois, si l'on veut, les connaissent : un peu d'histoire, de géographie, d'arithmétique, de géométrie, de tenue de livres, d'histoire naturelle, de chimie, un peu de droit, etc., etc. Voilà pour la partie intellectuelle. On doit enseigner ensuite l'hygiène, l'art vétérinaire, le ferrage, le charronnage agricole, bourrellerie, etc., etc., enfin la culture pratique, le travail des champs, le soin des bestiaux, beurres, laines, etc.; c'est la partie manuelle.

Or qui doit peupler ces écoles? des travailleurs? mais alors ils seront impropres aux études de la première partie, dans l'état d'instruction et d'éducation générale où l'on se trouve aujourd'hui dans les îles. Des bourgeois? mais alors ils sont impropres aux travaux manuels de la seconde partie.

Fera-t-on payer? Y aura-t-il un brevet remis à la fin des études? Quelle en sera la durée? Quelles conditions d'âge? Quelle liberté? Tout autant de problèmes. Trop jeunes, les enfants étudient, mais ne peuvent travailler. Passé vingt ans, c'est l'inverse. Expérience faite, la ferme-école ne donne pas les résultats espérés.

On dit aussi qu'il faut établir à la Orotava, à la Laguna, à Las Palmas, à Santa-Cruz, des chaires d'agriculture. Ce sera très bien pour les professeurs, qui auront ainsi des synécures mais pas d'élèves; ils enseigneraient dans le vide. Les gens de la campagne travaillent le jour, puis se couchent et ne pourraient assister aux cours même s'il pouvaient les comprendre. Depuis dix-huit cents ans ils assistent à la messe, sans comprendre ni la chose, ni même le mot. Envoyez-les d'abord à l'école primaire.

Ce n'est pas ainsi que l'on fait des agriculteurs; les professeurs y sont impuissants, c'est par le *travail* et une instruction *primaire préalable*. Il faut que le fermage remplace le métayage, que le fermage devienne une industrie, un commerce, la terre une usine, le fermier un citoyen important et honoré dans l'État, comme le notaire, le banquier

ou l'armateur. Alors le travailleur des champs devient intelligent, la terre inépuisable. Alors l'agriculteur fait ses chemins, ses irrigations, il fait sa banque cantonale; il établit des écoles dans son village. Et ce ne sont pas des utopies, car ces choses existent en Hollande, en Belgique, en Angleterre, aux États-Unis, en Australie, partout où la race anglo-celte saxonne vit et veut vivre dignement par le travail et la liberté. Dans ces pays, la culture est un art et une industrie, et tout le monde sait qu'en Angleterre, pays d'aristocratie et de privilège, on a fait une noblesse pour les fermiers; le *gentleman-farmer* y est l'égal sinon le supérieur du banquier et du négociant. Les mœurs sociales doivent se transformer, l'homme utile doit avoir le pas sur l'inutile, le travailleur sur le noble oisif; l'agriculteur doit être le premier citoyen d'un État, l'égal des plus hauts placés par la fortune, l'intelligence ou la fonction.

L'industrie dans les îles se réduit à bien peu de chose. Jadis il y avait pour l'exploitation de la canne à sucre des ateliers de construction pour les moulins à sucre. Le bois et le fer forgé étaient seuls employés pour la fabrication de ces engins. Lorsque la vigne florissait, l'industrie de la fabrication des moulins se transforma et l'on fit des pressoirs pour la vendange. Ces pressoirs, établis en plein air, toujours en un point relativement élevé, existent encore en partie; la plupart ont tout à fait disparu dans leurs pièces constitutives, mais s'affirment encore néanmoins par un immense madrier horizontal qui s'élève de quelques mètres au dessus du sol. Lorsqu'on a passé Tacoronte, sur la route de la Laguna à la Orotava, quand l'on entre dans la région des vignes anciennes, on voit de distance en distance, près de quelque ferme isolée, se dresser cette énorme poutre, madrier horizontal qui produit à l'œil une sensation étrange, car on ne comprend ni la cause ni le but de cette machine. Vers les Realejos et Guarachicho, le nombre de ces madriers de pressoirs est encore plus grand, ils rappellent

l'immense grue qui tant d'années a fait si étrange figure sur la cathédrale de Cologne.

Les moulins à vent sont rares dans les îles; Santa-Cruz en a quelques-uns. La vallée de la Orotava utilise ses eaux pour la meunerie simple, élémentaire; une douzaine de petits moulins à eau et à deux meules y fonctionnent; on les a établis avec une certaine entente des dispositions locales.

L'imprimerie est en honneur à Santa-Cruz de Ténériffe, celle de Vidal imprime des journaux et des livres. Vidal est aussi éditeur de plusieurs ouvrages parmi lesquels la *Biblioteca-Isleña*, qui se compose d'œuvres écrites sur les Canaries et des ouvrages écrits par les auteurs canariens. Il imprime également des traductions d'ouvrages français étrangement choisis. Dumas, Lamartine, Ducray Dumesnil, le Procès de Jésus-Christ de Dupin, Paul de Kock et Chateaubriand, etc., amalgame bizarre, choix incompréhensible de fadaïses et de chefs-d'œuvre. Il tient un magasin de librairie assez considérable.

L'industrie des travaux en bois, meubles, cadres ou corniches, sculptures, miradores, balcons, chapelles, coffres de mariage est encore en honneur à Santa-Cruz, cependant la concurrence faite par les produits similaires européens, depuis la franchise du port, a porté à cette industrie un coup terrible. Désormais on ne sculptera plus que les choses qu'on ne pourra se procurer à l'étranger. Cette industrie, née de la nécessité de se suffire à soi-même, va mourir sous l'impérieuse loi de la concurrence.

Le commerce de la pierre de taille, espèce de granitoïde basaltique très dur, a pris des proportions considérables par suite des embellissements pratiqués à la Havane, colonie espagnole qui prend ses pierres à Ténériffe. L'extraction occupe un certain nombre d'ouvriers auxquels il faut joindre toute la série des tailleurs de pierre.

Une petite industrie tend également à disparaître, c'est

l'orfèvrerie à l'usage des femmes de la campagne, qui sont tourmentées de la maladie des ors. Les dames ne veulent que de la bijouterie d'Espagne ou de France, et ce commerce, joint à celui de l'horlogerie, est très considérable.

Il n'y a dans les îles que peu ou point d'industrie; l'Amérique, l'Angleterre, la France, l'Espagne les fournissent. Les machines et les bois de constructions viennent des États-Unis. L'Espagne envoie des huiles, du vin, des faïences, des olives, et la Catalogne ses produits les meilleurs. La France envoie des rubans, la bimbeloterie, la soierie, les étoffes de mode, la parfumerie. L'Angleterre ses cotons, la coutellerie, les fontes, fers, charbons, la quincaillerie, les instruments agricoles, en dernière analyse les trois quarts au moins des marchandises consommées dans les îles.

En présence de l'immense développement qu'a pris la culture de la cochenille et de l'accroissement considérable de la fortune publique qui en a été le résultat, il serait de mauvais goût et peut-être injuste d'inciter les insulaires à accélérer la marche toujours lente du progrès agricole; nous préférons trouver dans ce qu'ils ont fait depuis vingt ans, des raisons suffisantes pour garantir une marche progressive; qu'il nous soit permis de recommander encore le reboisement sur les hauteurs, qui donnera l'eau fécondante; la culture de la vigne dans les terres trop pauvres et celle des céréales dans les régions où la cochenille ne peut réussir; enfin que les insulaires emploient toutes leurs ressources et toute leur énergie à l'établissement de canalisations nouvelles.

Les lois, les usages, les castes sociales, qui jadis faisaient obstacle au progrès agricole en maintenant la terre aux mains des corporations religieuses et de la noblesse, ayant disparu, la terre est libre, le travailleur est libre, et par le travail le paysan deviendra propriétaire, ce qui est bien et juste. L'homme lettré, bourgeois ou noble, trouvera toujours dans l'exercice de ses facultés intellectuelles une source de richesse suffisante pour acquérir, et de cette pon-

dération dans la division de la propriété qui déjà se dessine, naîtra l'émulation, mère légitime du progrès. La tête et les bras sont toute la force de l'homme. Ces deux forces sans cesse sont mises en jeu, se développant, aboutissent à la propriété lorsqu'elles s'appliquent sous des institutions libérales. La propriété moralise. Avec trois aunes de drap fin, disait Côme de Médicis, je fais un homme de bien ! Avec trois arpents de terre, de nos jours on fait d'un serf de la glèbe un homme libre, un citoyen ! Côme, donnait le drap, le paysan gagne et épargne de quoi acquérir la terre. C'est mieux et plus digne. C'est aussi plus sûr.

Le commerce dans les îles n'a pas à beaucoup près toute l'importance qu'il devrait avoir ; cela tient à diverses causes. Se bornant à la satisfaction des exigences locales, le commerce est aux mains des étrangers et de quelques maisons indigènes seulement, parce que l'esprit d'association n'est pas encore né et que l'esprit de monopole, d'exclusivisme, legs inévitable des monarchies absolues et de l'éducation autoritaire, y règne, quoique de jour en jour décroissant. Ici, il faudrait faire effort. On peut établir le commerce partout avec de la volonté, du temps et l'association des capitaux et du travail ; et combien plus facilement aux îles Canaries, si admirablement situées commercialement et si riches en produits divers ! Mais si le commerce peut s'établir partout et prospérer, si toute activité et intelligence peuvent s'y exercer avec fruit, si Santa-Cruz et Funchal sont deux points, exceptionnellement situés pour autoriser et légitimer toute ambition commerciale, un obstacle se dresse : le manque de port ! Qu'on ne parle plus de ces baies foraines où les navires trouvent un repos incertain, une sécurité incomplète, des difficultés d'embarquement et de débarquement incessantes, coûteuses ; ces rades pouvaient suffire il y a cent ans, aujourd'hui elles sont désertées. Il faut absolument un port à Santa-Cruz, un port fermé. Le port est l'instrument commercial sans lequel rien n'est pos-

sible. Santa-Cruz et Funchal sont les seuls points de ravitaillement de la côte d'Afrique, d'Europe au cap de Bonne-Espérance ou au détroit de Magellan; d'Europe à l'Amérique méridionale, à la Chine, à l'Australie; sur l'océan Atlantique il n'est que ces deux points, où avec un port fermé tous les navires de l'univers pourraient trouver la santé pour les équipages, les citrons et les légumes après les longues traversées, les produits agricoles, les moutons, la volaille, les bœufs, à des prix rémunérateurs pour les insulaires et très bas relativement pour les acquéreurs. Travailler depuis trois cents ans à une jetée de 500 mètres au plus, c'est plus qu'un gaspillage d'argent, c'est plus que de l'indifférence, de l'incurie, c'est une sottise. Attendre béatement que l'État en proie à l'armée, au clergé, au fonctionarisme, à la dette publique, aux folies de la cour vienne bâtir un port à Santa-Cruz, c'est se bercer d'une illusion par trop naïve. Donc pour le port, comme pour le Jardin botanique, il faut faire soi-même. Qu'une compagnie se forme, et en cinq ans avec cinq millions de francs, un magnifique port sera livré au commerce et aux marines militaires de toutes les puissances. Ce sera une bonne affaire en outre, ce qui ne gêne rien. Un simple droit de tonnage, en vingt ans, aura remboursé les frais, le port restant franc.

Utopie! non, chose prouvée. A Jersey, 56,000 habitants ont fait un port de 5 millions avec leurs propres ressources; en dix ans ils étaient remboursés. Guernesey, qui n'a que 30,000 habitants, vient de terminer en cinq ans un port aussi magnifique, et dans dix ans tout sera payé.

Que les Canariens songent que la marine pourrait bien oublier le chemin des îles, n'y étant plus appelée comme autrefois par des vins spéciaux; qu'ils n'oublient pas que la France, pendant la durée de sa malencontreuse expédition du Mexique, dut diviser ses navires aux Açores, aux Madères, aux Canaries; si Santa-Cruz avait eu un port, cent mille hommes et plus de cent navires de guerre auraient

laissé tomber l'ancre au bord de ses chaussées. Si Santa-Cruz avait un port, toute la marine à vapeur qui fait route de Porto-Rico, de la Havane et du Mexique pour l'Espagne y ferait escale, ainsi que tous les *steamers* anglais et français; une station maritime y serait créée par les grandes puissances navales. L'agriculture et le commerce trouveraient dans l'établissement du port, l'une un débouché supérieur, l'autre une source de bénéfices et les conditions essentielles d'un développement rapide.

Que de fois avons-nous entendu dire à Santa-Cruz qu'un port y était impossible! C'est une affirmation fausse, car non seulement la construction en est possible, mais elle est même facile; les marées peu élevées, les matériaux abondants et de première qualité, les fonds excellents, la configuration de la baie, le bas prix de la main-d'œuvre sont incontestables. Déclarer un port impossible dans de pareilles conditions, c'est créer sans bonne foi une excuse à la mauvaise volonté, à l'indifférence.

S'il nous fallait résumer la situation agricole, commerciale, industrielle des îles Canaries, nous pourrions affirmer que l'industrie y est à peu près nulle et qu'il n'y a aucune chance de l'y voir se développer un jour, mais qu'elles nous paraissent destinées au commerce et à l'agriculture presque exclusivement.

CHAPITRE XXIX

QUELQUES JOURS DE ROYAUTÉ

Madère, Funchal, mai 1868.

Cher ami,

Je suis arrivé ici après un voyage de sept jours, dont je vous envoie la relation. Vous êtes sorcier, mon cher, et vous avez expliqué Saint-Borondon miraculeusement. Fantasmagorie, dites-vous, imagination. Ah ! les prétendus savants ! Qu'elle race maldisante ! Mais d'abord que je vous dise la chose essentielle.

Au débarqué j'ai couru chez le docteur, il m'a appris que lord Lim... est parti avec sa famille pour Liverpool. J'étais désespéré ; le docteur s'est moqué de moi, à juste titre, car je devais faire une singulière figure. Il m'a invité à dîner, et il m'a dit au dessert :

— Monsieur Brünner, voulez-vous épouser miss Helena ?
J'ai failli lui sauter au cou.

— En ce cas, engagez-moi votre parole que vous ne la séparerez pas de son père d'ici à deux ans. Il doit passer ici, aux Açores et à Ténériffe deux hivers... *Après cela vous serez libre.*

— Je comprends, car vous dites cela d'un ton grave; je promets, docteur.

— Bien. J'ai ordonné deux mois de séjour à Eaux-Bonnes, un mois en Suisse, chez vous, pour la cure du petit lait; faites votre cour, obtenez le consentement de votre famille; en octobre soyez ici. Vous serez bien maladroît si vous ne revenez pas *marié*, car miss Helena, vous aime.

Mon cher ami, j'entrevois le bonheur. Je ne vous en dis pas davantage, et vous me comprendrez, vous qui avez aimé. Je serai auprès de vous dans quelques jours.

La chronique d'*Azurara* que vous demandez, n'est pas à la bibliothèque, elle n'existe qu'à Lisbonne. Pour ce qui est de *Fructuoso* et des pères de l'Église, il y a ici de quoi s'amuser un grand mois; c'est bien plus drôle qu'à Ténériffe et qu'à Gran Canaria; nous rirons cet hiver à nous désopiler la rate, aux dépens des moines et des abbés.

J'ai arrêté une grande et belle maison sur le chemin de San-Antonio, où nous pourrons vivre à la française, en écrivant notre livre sur Madère.

Le *Caminho novo* est rempli de *beautys*, et j'y vais caracolier tous les soirs. Ah, que Funchal est plus agréable que Santa-Cruz! ne le dites pas trop, ménagez les Canariens.

Tout à vous,

JULIUS BRUNNER.

P. S. — Mes amitiés à M. Goatbeard père et fils; ne dites pas bonjour à Krauss, ce diable d'Allemand ne comprendrait que huit jours après... ce n'est pas histoire naturelle. Grattez pour moi sur la tête ses jolies perruches. Quant à vous, je vous pardonne votre explication sur Saint-Borondon, si vous me pardonnez d'y être allé, car j'en arrive, et voici la relation de mon voyage.

En vous quittant après dîner, le jour du départ de lord Lim..., je courus chez le courtier maritime. Je voulais aller

à Funchal et j'affrétais un bateau pour vingt dollars ; c'était pour rien. On m'avait bien dit que le navire n'était pas beau, mais trop indifférent, ne pensant qu'à miss Helena, je m'étais borné à l'aller voir du quai, se balancer à quatre ou cinq cents mètres dans la rade.

Le *San Cristobal* était un côtre de 40 tonneaux, monté par deux hommes et un mousse, commandé par un patron. Le mousse était couvert de loques sans nom ; les deux hommes déguenillés en auraient remontré à saint Lazare par leur saleté idéale ; la mine rebarbative, les cheveux incultes, la barbe hérissée, le teint basané du capitaine, rassuraient médiocrement. Voilà l'équipage.

Le pont était encombré de mille objets divers ; le soleil de feu avait liquéfié le goudron qui ne voulait pas lâcher mes bottes ; une odeur d'huile rance et de poisson me présageait les délices de la cuisine espagnole ; et pourtant quatre poulets étiques, achetés en mon honneur, faisaient l'étonnement du chien de bord qui, après m'avoir souhaité la bienvenue par des grognements de mauvais augure, s'obstinait à aboyer devant l'emblème gaulois... ces coqs aussi faciles à plumer que des poules. Voir l'histoire moderne.

Je fis placer mes malles dans l'entre-pont, à l'abri, et je descendis dans la cabine. C'était une sorte de chambre de cinq à six pieds carrés, où je ne pouvais me tenir que courbé ; position à laquelle je ne suis pas habitué, faute d'usage probablement, car bien des gens s'y trouvent à l'aise, comme on le voit en haut lieu. Pour lit, deux planches recouvertes d'un matelas de varech de deux pouces d'épaisseur, habité certainement ; un escabeau de bois, boiteux comme la justice ; une marmite, une casserole, quelques assiettes, des verres ébréchés, un morceau de lard, un morceau de bœuf, une morue sèche et quelques poissons frais suspendus par les ouïes se balançaient fraternellement sur ma tête ; dans le coin une plaque en fonte, un trépied et un tuyau de tôle qui ressortait sur le pont.

C'était là que je devais vivre quatre à cinq jours, suivant le temps. Jugez de ma stupéfaction. Hélas ! il était trop tard pour retourner à terre, car déjà nous étions en route. D'ailleurs j'avais hâte de revoir miss Helena.

Le capitaine me dit que lui et ses hommes coucheraient sur le pont ou dans la cambuse d'avant et que toute la cabine était à moi ; que je mangerais seul (cette attention me toucha) et que l'équipage et son capitaine étaient à mes ordres, l'armateur ayant ordonné qu'on me traitât comme lui-même.

Je sortis au plus vite de cette boîte trop odorante. Le patron se mit à la barre pour débouquer. Les matelots et le mousse, fumant la cigarette, regardaient béatement le ciel, l'eau, la fumée.

— Bon vent ! me dit le capitaine.

— Oui, certes ; combien de nœuds, toutes voiles dehors ?

— La Vierge le sait ! pas de lock à bord ; un jour de plus, un jour de moins, qu'importe ?

— Oh ! oh ! patron, la boussole aussi est du superflu, à ce qu'il paraît, votre habitacle est fermé.

— La boussole ? vous voulez dire le compas ; je m'en sers rarement ; avec le soleil et les étoiles, la couleur de l'eau et le vent, la marée et les courants, le *San Cristobal* irait tout seul à Madère ou au cap Noun.

— Alors vous naviguez à la grâce de Dieu ?

— Oui et non. S'il fallait aller à Bahia, à Cuba, vous verriez si je me sers du compas ; mais dans cette mer, il n'y a pas un seul patron des îles, qui ne puisse naviguer les yeux fermés.

— Eh bien, capitaine, avec ou sans boussole, je suis sans crainte.

— Oh ! j'ai bien vu que vous n'aviez guère confiance tout à l'heure en embarquant. Le *San Cristobal* n'est pas un vapeur, mais il est solide tout de même. Ces vieux bouts de corde épîcés valent autant que des neufs et nous sommes des hommes, allez ! s'il nous venait un *levante* ! que Dieu et

la sainte Vierge nous en préservent! vous verriez, monsieur, si les Espagnols sont marins! On dit qu'autrefois l'Espagne était la première puissance navale d'Europe; eh bien, monsieur, qui a changé?... les matelots ou le gouvernement?... nous y sommes toujours, nous, les marins andalous, les catalans, les basques, les mallorcaïns; maudit gouvernement... enfin, si Espartero voulait! si Prim réussissait!

C'était encore, malgré l'enveloppe, un fier homme que mon patron du *San Cristobal*, une sorte de républicain, je lui serrai la main, nous étions frères.

— Croyez-vous, capitaine, que si vos hommes mettaient un peu d'ordre sur le pont, puis y jetaient quelques seaux d'eau, cela les fatiguerait beaucoup?

— C'est qu'ici on ne lave guère, c'est la pluie qui lave; mais pour vous faire plaisir...

J'appelai le mousse. Je le priai d'aller dans la cabine arranger un peu et je lui glissai quatre réaux. Il vola dans la cabine, après avoir mis la pièce dans sa bouche; c'était sa poche.

Une heure après, le pont était à peu près propre. Il était visible que les deux marins avaient travaillé en rechignant; je leur notifiai que si deux fois par jour ils faisaient la même besogne, ils auraient cent réaux à l'arrivée; que s'ils trouvaient une toile à voile propre à faire une tente, ils feraient bien d'arranger quelque abri à l'arrière; ils le firent et je leur donnai un paquet de ce tabac de Havane si parfumé, que les Andalous nomment *picao*. Décidément on gouverne les hommes par des présents! Ils étaient vaincus; ils roulèrent leur bonnet phrygien dans leurs mains calleuses et ébauchèrent un sourire, ils se seraient jetés à l'eau pour moi; équipage, capitaine, mousse, bonnes gens, quoique rudes.

La nuit vint; après avoir mal dîné, je dormis les poings fermés.

Le lendemain rien à signaler...

Le surlendemain, au soir, nous étions par le sud-ouest de

Madère dont les brumes couvraient l'horizon. Le matin suivant nous devions être par le travers de l'île, mais l'*alizé* mollissait. Vers midi, calme, puis saute de vent au sud, brume, nouveau calme.

— Eh bien, patron, nous n'avancions pas.

— *Calme à midi, brise le soir*, nous sommes à dix ou quinze lieues sud-ouest de Madère. Ça va bien.

— Vous croyez.

— J'en suis sûr.

Vers trois heures, une légère brise fit tirailler, puis battre la grande voile. L'écoute se tendit. Voilà la brise qui vient... non, vaine attente! la brume se change en brouillard.

— Terre! terre! au sud.

— Terre, où donc? dit le patron.

— Là, devant vous, lui dis-je, et bien visible, elle n'est pas à quatre milles!

— Ça n'est pas possible, monsieur...

— Soit, mais ça est, capitaine... Où sommes-nous? Je vous dis que nous roulons autour de Madère depuis vingt heures; que diable, naviguer sans lock, sans boussole, sans faire le point, ça ne s'est jamais vu..

— Faire le point! et avec quoi? dit le patron. Il n'y a ici qu'un méchant chronomètre acheté après naufrage... attendez un moment, calculons : nous marchons depuis soixante-deux heures sans devier... Quelle heure est-il? quatre heures, bien. Nous devons être à trente lieues sud de Madère qui est au nord... le vent est nord... la terre est sud... C'est à confondre... Miséricorde! Si c'était? oui... Que Dieu ait pitié de nous, pauvres pêcheurs! C'est, oui, c'est... Saint-Borondon!!! l'île du diable!!! *Miserere!!!*

Capitaine, matelots et mousse tombent à genoux comme foudroyés; immobile, bouche béante, abruti par tant d'exclamations, regardant alternativement la terre et l'équipage, je murmurais : Saint-Borondon! et je pensai à votre explication scientifique de l'île nuageuse.

Le navire, abandonné à lui-même, roulait incertain; les voiles à peine emplies de vent le poussaient par le travers, un peu incliné; la barre libre frappait à droite et à gauche; le *San Cristobal*, sur la mer calme et sous le ciel opaque, nuageux, avançait en zigzag comme un homme ivre.

Saint-Borondon? Non, me disais-je, c'est impossible; cependant tant d'assurance... un calcul si simple... tant de lieues... oui, mais pas de boussole, pas de point. Madère au nord ce matin, terre au sud ce soir; si c'était Aprositus? Après tout, je verrai bien. Si c'est une île véritable il doit y avoir une auberge, je dînerai; quel despote que l'estomac! Si c'est Saint-Bor... imbécile! et bien... pourquoi pas? Tout est possible.

Je saisis la barre et pointai cap dessus. Le navire prit une allure correcte, les voiles se tendirent et nous avançâmes. La terre qui était devant nous, à un mille, était charmante. Des croupes arrondies couvertes de forêts, des vallées encadrées de rochers abruptes et cependant gracieuses creusaient des criques que la mer frangeait d'argent, baignant les plages de sa blanche écume; de hautes montagnes couronnaient l'île, disparaissant à moitié sous une ligne de nuages blancs moutonnés; les sommités inférieures se découpaient nettement. L'île paraissait avoir vingt à vingt-cinq lieues de long et les nuages couvrir des pics de huit à dix mille pieds d'élévation. C'était superbe.

Les trois hommes marmottaient des prières, se signaient de temps en temps sur le front, sur le nez, sur la bouche; le mousse pleurait.

Le chien, accroupi comme un sphynx, regardait l'île d'un œil narquois. Il grognait sourdement.

Quand l'équipage eut récité assez de litanies, le capitaine releva la tête; me voyant à la barre, il vint à moi.

— *Entonces alli vamos!* Donc, nous y allons!

— Certainement, lui dis-je; il doit y avoir dans un pli de terrain, quelque petite ville, et ma foi je dînerai de bon

appétit. Capitaine, je vous invite; *terre d'Espagne ou terre de Portugal, maigre chère!* cependant cela vaudra toujours mieux que la cuisine du bord.

— Ah! si vous mangez de la cuisine de ce pays-là, ce sera un fameux miracle! Oui, je sais bien qu'il y a des hommes qui y sont allés; il y en a un qui y est demeuré deux jours et ses deux camarades y sont restés et y sont morts, mais je n'en ai pas vu, moi... et puis, savez-vous? il y en a deux.

— Deux! deux, quoi?

— Deux îles; une au nord une au sud...

— Ah! ça, vous avez donc la berlue, capitaine?

— Mais, puisque je vous dis que c'est l'île *du Diable*, Saint-Borondon, enfin.

— Eh bien, capitaine, ce sera une grande gloire pour nous de l'avoir découverte.

— Ah! le malheur est sur nous! Antonio l'a dit; quand vous vous êtes embarqué, le chien a aboyé, ce qui est un mauvais signe; *chien de mer n'aboie jamais!* nous sommes partis un vendredi, il vous était si facile de ne partir que le lendemain; monsieur, il va nous arriver malheur... Jésus! Jésus! *libera nos!*

Une sorte de fatalité nous conduisait tous, vers un problème non résolu jusqu'à ce jour; le capitaine, les hommes, le mousse s'apprétaient comme pour un branle-bas. J'ordonnai que le petit canon rouillé de l'arrière fût chargé ainsi que deux vieux fusils. Les hommes quoique dominés par la terreur de l'inconnu, y marchaient cependant avec cette impassibilité espagnole, qui les fait aller à la mort en fumant leur dernier cigare; ils étaient hébétés, c'est le mot. Je les dominais complètement et cependant j'étais ému, tant ce milieu terrorisé par une fantasmagorie avait d'effet sur moi; puis le léger vent d'est qui excite les nerfs... une chaleur tropicale, une nourriture... défectueuse; *estomac creux fait rêver!* Je voulais aborder, mais mon corps semblait

souffrir avec peine la domination de la volonté maîtresse encore.

On m'aurait dit : cette île est une terre vraie, une terre *en terre*, eh bien, je ne l'aurais pas cru... on a soif de merveilleux dans cette atmosphère ; le merveilleux est né au pays du soleil. On m'aurait dit : N'aborde pas, tu vas trouver ailleurs un monde comme Colomb, j'aurais refusé ; je voulais la tenir enfin cette Aprositus de Ptolémée, cette huitième île de Pline, cette terre décevante, éternelle noix muscade que le divin enchanteur fait depuis deux mille ans paraître et disparaître ; je voulais la voir !

Que des marins stupides, des êtres superstitieux, effrayés, y aient débarqué... que fous de terreur, abrutis, pétrifiés par l'étonnement et la solitude, ils se soient embarqués, puis le pied sur le navire, qu'ils aient fui, tout cela se comprend, s'explique ; mais moi, je ne suis pas une brute superstitieuse et crédule. J'irai ! et j'y resterai... ou le diable m'emporte !

Parole d'honneur, j'avais très chaud et un peu la fièvre.

Quoi ! cette île a toujours été aperçue ; des hommes de tout pays, des marins, des voyageurs instruits, des géographes, des naturalistes, des prêtres, tout parle de l'île inaccessible mais réelle, et ce serait une longue plaisanterie de vingt siècles?... non. On a armé des caravelles et, par trois fois sous l'Espagne et le Portugal, on a fait des expéditions pour l'aborder ; quoi ! des ministres, des rois, leurs conseils ont fait un traité où l'île figure et cette île que je tiens, qui est là devant moi, serait imaginaire ? Cette terre que je vais atteindre ne serait qu'un amas de vapeurs ou un mirage ? Eh bien, non ! les savants ont tort, se sont trompés et je ne suis pas dupe d'une illusion. Cette terre enchantée, merveilleuse, est une réalité, je la mesurerai, hauteur, largeur et longueur ; j'étudierai sa flore, sa faune, je vous convaincrai d'erreur ; la vérité a des droits imprescriptibles. Ah ! si vous étiez avec moi !

Je constaterai les rivières, je dessinerai les côtes, je chercherai dans quelques jours une rade sûre, car il faudra conserver à tout prix le *San Cristobal*.

J'ai lu mon histoire des voyages, je sais comment procédaient Cook et Bougainville. Nous prendrons possession, nous ferons un acte, nous le signerons, je le placerai en trois expéditions dans trois bouteilles, l'une jetée à la mer, l'autre au haut d'une perche, la troisième dans une petite tour, ou monticule en pierre sèche... enfin tout, selon l'usage.

Décidément, je suis en nage, j'ai trop chaud ; il est temps d'arriver.

— Là, capitaine, à tribord... charmante crique... pas de brisants, la mer calme... allons, approchons... nous y sommes !

Les dents serrées, pâlisant sous leur noire couche de hâle, les trois hommes sont là pantelants ; le mousse, inconscient, joue avec le chien, le chien joue avec l'enfant, lui mordillant le bas de la manche. La tranquillité du chien et de l'enfant (détail puéril) me rassurent. La figure des hommes me rend malade... fou... le suis-je ?

— Allons, mousse, la gourde ; mes amis, une gorgée de ce vieux rhum des Antilles ; ne parlez pas, c'est inutile, buvez ; ayez confiance en moi, ici nous avons tous fortune faite, il faut la prendre ; courage ! et ce soir, cette terre ne sera ni à l'Espagne ni au Portugal, elle sera à nous !

Est-ce le rhum, est-ce le mot fortune ? Les marins me paraissent un peu rassurés. Du reste, la vue des apparences d'une terre réelle contribue à ce résultat. Nous passons entre deux promontoires recourbés comme des pattes de homard et nous laissons tomber l'ancre dans une crique de cinq cents mètres de diamètre, par un fond de six brasses ; la mer est calme et verte, le canot est mis à l'eau.

L'instant est solennel...

Colomb, lorsqu'il se trouva en face d'Haïti, était dès long-

temps préparé ; il savait qu'il était en présence d'un continent, ou tout au moins d'une île immense ; de la rade il voyait les habitants et tout se résumait pour lui en ces deux termes : Adresse ou courage ; en certains cas compliqués, adresse et courage. Ma situation est bien différente ; à quoi peut me servir la ruse ? l'île est déserte ; à quoi bon le courage ? l'île est enchantée, demain elle sera engloutie, peut-être ! Cette idée me rend perplexe.

Alea jacta est !

— Allons, au canot ! les deux fusils, du pain, du vin, ma gourde, mon buvard de voyage, la boussole, le thermomètre, le chronomètre, des couvertures, une hache ; embarque ! toi mousse, reste à bord avec le chien ; en cas d'alerte, fais partir le canon.

En quelques coups d'aviron nous accostons, je saute à terre le premier, et d'une voix entrecoupée :

— A moi, terre ! terre, tu es à moi ; je prends possession en mon nom, tu le perpétueras, je te baptise *Julia*... Prendre possession au nom de la France, ou de la Suisse ! non, mille fois. La France ne sait pas coloniser, elle est trop riche pour aller chercher fortune ailleurs ; que ferait-elle de cette île ?... Elle y enverrait un préfet, des juges, des prêtres, cent mille hommes... c'est ça qui fait prospérer un pays ! qu'elle garde ses soldats, ses prêtres et ses juges pour l'Algérie... Cette île est à moi, non... à nous. Matelots, mes amis, vous serez mes sujets. Capitaine, vous commanderez ma flotte ; le mousse sera l'espoir de la patrie ; quand nous serons cent mille âmes, qu'on vienne nous conquérir ! nous combattons jusqu'à la mort... c'est à dire mes sujets combattront, battront les ennemis et l'insolente Europe apprendra par leurs coups, que cette île est heureuse et n'appartient qu'à moi ! est-ce que je ne battrai pas monnaie aussi ?... parbleu.

Ce discours m'a rempli de courage et m'a altéré... je bois une goutte. Pour me rendre mon peuple tout à fait favora-

ble, je lui fais prendre la goutte aussi. On fit de même jadis avant de franchir le Rubicon et dans la plaine de Satory. Je deviens déjà intrigant, suborneur... ce que c'est que le pouvoir suprême!... Quand j'aurai des milliers de sujets, il me sera plus difficile d'obtenir par le même moyen le dévouement de tous, jusque-là j'ai le temps d'y songer, mais alors j'aurai du champagne, au lieu d'une gourde de rhum et quelques bouteilles de vin.

Nous hissons le canot sur la plage, hors d'atteinte de la marée; il faut toujours assurer ses derrières, comme tant de monarques l'ont fait. Avançons... voici un ruisseau; plus haut, c'est un torrent... il indique une vallée; c'est un chemin, suivons-le. La nuit approche, dans ces climats il n'y a pas de crépuscule... hâtons-nous... Nous marchons silencieux le long de la rivière... le capitaine s'arrête, se baisse, ramasse quelque chose et frotte énergiquement sur sa veste.

— C'est de l'or!!... il y a des lettres! des chiffres!
Je me précipite... c'est une médaille antique...



L'île était habitée du temps de Pline, donc c'est une médaille romaine... je ferai un rapport à l'Institut... C'est plus récent... il y a RO; il est III, troisième du nom; il y a INFANT... oui, c'est un infant! l'île a été visitée par des Espagnols, c'est évident. Je le savais.

— Qu'est-ce qu'il y a donc derrière? dit le capitaine.

— Derrière, il y a... il y a... une queue! c'est un bouton, un ignoble bouton; quelque soldat abandonné.

— Une victime du diable ! dit le capitaine.

— *English! III. Royal Infantry!* c'est bien cela... Un soldat anglais aura été abandonné dans l'île.

Je rédige un procès-verbal... je le mets dans une bouteille, le ruisseau va la porter à la mer, un navire la trouvera ; tous les journaux d'Europe et d'Amérique connaîtront notre découverte, et le ministre de la guerre anglais saura que le soldat qui manque est expliqué ; il y a peut-être, bien longtemps qu'il est perdu, mais bast ! c'est un hasard heureux, original.

Tout cela a pris du temps, la nuit est venue, il faut camper ; un merveilleux poivrier du Japon couvre de sa ramure un petit terre-plain qui couronne le sommet du premier mamelon ; c'est là, sous les rouges panicules qui tombent en grappes énormes, que roulés dans nos couvertures, fumant notre dernière cigarette, nous nous endormons, le roi au milieu de ses sujets ; c'est égalitaire, libéral. Il le faut bien tant que j'ai besoin d'eux. Avant de nous endormir, nous avons au préalable croqué des biscuits secs et bu un verre de vin, économisant nos vivres.

C'est étonnant, il me semble que je suis enfoui sous la neige ; j'ai chaud à l'intérieur, mais toute mon enveloppe me paraît glacée, je suis dans l'état de rêve, d'hallucination, je veux m'éveiller, il me semble que je ne puis pas ; cependant j'entends le bruit du torrent. Je me retourne, mon voisin crie : « *Quien viva?* » Je m'éveille enfin, nous sommes tous là ; je sens que ma couverture est mouillée par la rosée ; non, c'est plus, l'arbre pleut ! chien de poivrier !! Krauss a raison, il pleut sous les arbres verts.

— Alerte ! qu'on se lève !

Je me secoue fortement, je bats la semelle, je frappe violemment mes bras sous les aisselles ; la chaleur revient et avec elle une idée. Puisque je ne puis pas dormir, que mes sujets travaillent, bâtissent la tour, cela les échauffera. Quel despote je fais !

D'abord on place les grosses pierres basaltiques en des-
~~son~~ pour servir d'assises, puis les moyennés...

Voici l'aube, voici le jour; il faut rédiger l'acte de prise
 de possession et le sceller dans la tour; je m'installe et
 j'écris gravement, l'équipage rangé à mes côtés; le capitaine
 tenait l'écritoire.

A moi Zarco, Vasco de Gama, Colomb! enseignez-moi
 comment on prend possession d'une terre.

J'y suis, commençons.

*Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, le . . . 1868,
 à six heures du soir, moi Julius César Brünner, né à Saint-
 Gall, Souverain de ce royaume dont j'ai pris possession, ainsi
 que de toute autre terre adjoignante... Ah! je vais être obligé
 de donner des terres avec des titres, à ces gaillards-là...
 Dame, il faut bien; je leur ai dit : *Servez-moi et votre fortune
 est faite*; il faut tenir parole... Tout chef de brigands, comme
 tout conquérant d'empire, doit satisfaire ceux qui l'ont fait
 chef... Ce n'est pas, par attachement ridicule, obstiné, à ma
 parole, à mon serment, que je saurais bien violer comme un
 autre; non, c'est que, il faut bien l'avouer, sans eux... sans
 eux, rien n'est possible! allons, finissons : *Et lui ai donné
 le nom de Julia*.*

Ce nom devait me porter bonheur... décidément j'étais né
 pour le trône... Ma souveraineté est de droit divin... Je dois
 avoir une étoile quelque part... je la ferai chercher... j'écrirai
 mes commentaires... non, ça n'est pas assez moderne...
 j'écrirai l'histoire de Soulouque, ça me posera en souverain
 sérieux. Je ferai Soulouque providentiel.

Eh bien, non, cette rédaction n'est pas bonne; c'est moyen
 âge en diable et catholique! soyons de notre temps, du dix-
 neuvième siècle enfin.

*Nous, Julius César Brünner, par la grâce de Dieu et la volonté
 nationale... tiens, nationale est joli, je n'ai pas de sujets...
 mais si, j'en ai quatre... à tous ceux qui ces présentes liront,
 salut. Ça, c'est très bien... notifions à tous les souverains, nos*

*bien aimés cousins... Cousins, elle est bonne cette farce ! Pen-
rirai longtemps... Est-ce qu'on rit quand on est roi... oui,
tant qu'on n'a pas de sujets... de pleurer... Aurais-je fait
un mot ? c'est par trop roi d'Ivetot ; de la dignité... notifions
à nos bien-aimés cousins la prise de possession du royaume
de Julia, que Dieu protège.*

Moi, le Roi,

JULES CÉSAR II.

Certifié par nous grand amiral,

DON MIQUEL PERAZZA.

Fait à la Tour du Poivrier, avril 1868.

Jules César deuxième du nom ! où est le premier ? Elle est
joliment faite cette notification-là ! Parbleu... on est roi, tout
vous vient à la fois : la science, l'esprit, la littérature, la
fortune ; la fortune, ah ! diantre, ça c'est autre chose... quel
dommage qu'il n'y ait pas une banque par ici !... Silence
donc ! est-ce qu'on dit des choses pareilles ? on les fait.
Heureusement, mes sujets ne comprennent pas le français.

Je place ce document dans une bouteille ; un autre est
scellé dans la tour. Il me semble que je pouvais tout aussi
bien me faire empereur ; pardieu, ce sera pour la première
fête nationale ; d'ailleurs, moi je veux être sacré ; il n'y a
pas de véritable empereur sans ça.

— *Le vent se lève, dit le capitaine.*

— Allons ! terminons le monument. Maintenant, il me
faut une forte branche pour y pendre...

— Pendre qui ? dit le capitaine effrayé.

— Dans Julia, on ne pend pas, amiral ; on exproprie, on
emprisonne, on déporte, on fusille au besoin, on ne pend
pas, entendez-vous ?

— Mais alors.

— C'est pour pendre le drapeau de la patrie.

Question importante! sera-t-il rouge?... le drapeau de la sociale! Ah! bien, qu'il en vienne ici des socialistes! je leur ferai une petite conduite dont... Tricolore? les Belges croiront que je veux me les annexer. Vert? comme celui des Turcs, ça contrarierait le pape... mais j'y songe, c'est que je n'ai que mon mouchoir de poche... Hisse le droit divin! le drapeau blanc! un peu sali; qu'importe?

— *Le vent fraîchit*, dit le capitaine,

Voilà l'étendard de *Julia*. Si j'avais un prêtre, je le ferais bénir... il me bénirait ça avec autant d'onction que le mouchoir de sainte Monique ou un arbre de liberté. Il me manque un prêtre. Bast! *Pepe* en fera l'office. *Pepe*, je vous fais sénateur et primat de Saint-Borondon; le mousse vous apprendra le catéchisme... vous serez le futur pape de mon royaume. Capitaine, je vous fais duc d'Aprositus.

— *Le vent augmente*, dit le capitaine.

Nous bénissons le drapeau et nous l'arrosons avec une bouteille de vin.

Voilà les nuages qui s'abaissent, des brumes blanches, humides s'accablent sur nos têtes, les cimes se couvrent; c'est la pluie par rafales.

— *Le vent est furieux*, exclama le capitaine.

Voilà des tourbillons... L'un des hommes prétend qu'il ne peut plus marcher; ces matelots, ça ne va ni à pied, ni à cheval! il veut rester en place... Ah! brigand, si j'avais un sergent de ville, un gendarme, une armée... je te ferais bien marcher... canaille, va!... Gouvernez donc sans force armée! L'un veut aller, l'autre reculer; c'est blanc, c'est noir; oh! maintenant, je comprends pourquoi mes cousins d'Europe se ruinent, non, ruinent leurs sujets... c'est pour les faire marcher par la force; l'autre matelot sera la force armée; *Antonio*, je te fais baron et général! mais il a lu dans mes yeux et nous avançons encore.

— *Vent! pluie! bourrasque! tonnerre!* dit le capitaine.

Décidément, mon royaume me fait l'effet de jouir d'un

climat bien désagréable. Je voyagerai six mois. J'irai batifoler à Paris... je ferai dire par les journaux d'ici que je vais au congrès; *lady Helena* présidera le conseil en mon absence; j'irai courir la prétentaine le soir et voir jouer la *Grande Duchesse*... j'essaierai de la corrompre à souper. On me logera, oui, mon cousin me logera, j'aime mieux ça. Pendant le jour, des salamalek à s'en faire mourir d'ennui, mais le soir, nous nous divertirons et parlerons argot avec toutes ces dames... de la cour... de la duchesse. Quelle chance que j'aie été stylé aux belles manières par défunt Chicard! Vienne la nuit, la grande duchesse est à moi!

— *Vent du diable!! chien de pays maudit!!* Monsieur, c'est une tempête qui se forme sur nous, si d'ici à quelques minutes nous ne...

— Vous avez peur, amiral!

— Peur!... monsieur, il serait peut-être...

Boum!!! Boum!! Boum!...

Et les mille échos de la montagne répètent le coup de canon tiré du *San Cristobal*. Le vent siffle, la nue se déchire, le tonnerre roule, les éclairs nous aveuglent... quelques secondes d'indécision...

— Au *San Cristobal!* au navire!! hurle le capitaine.

L'amiral-duc, le prêtre-sénateur, le soldat-baron dévalent la montagne comme des lapins...

Et moi... qu'eussiez-vous fait à ma place? Roi ou Robinson, telle était l'alternative; roi, je ne l'étais plus, mes sujets étaient en fuite (fait nouveau); seul, je ne pouvais produire une nation!... Ah! si miss Helena!... Robinson, seul dans une île déserte... Merci!...

Je fis comme Moïse, je suivis mon peuple *en me mettant à sa tête* et je puis dire que notre fuite eut de la dignité... Pas la moindre habitation, pas le moindre habitant à dépouiller sur notre route, pour nous faire de quoi vivre à l'étranger!... triste, triste!

Arrivés au bas du ravin, nous pouvions voir la mer se

soulever au large, mais, dans la crique, elle était encore praticable.

— Eh bien, capitaine?

— Vite où nous sommes perdus! profitons des vents incertains pour sortir de l'anse, car, si le vent se fixe, nous ne pourrons débouquer, nous chasserons sur l'ancre et nous nous briserons sur les galets et les rochers du rivage.

— Restons à terre, alors...

— Jamais!!! je savais bien que c'était l'île du diable; jamais on n'y a pu vivre; nous serions perdus. *Ay desdichados! ay Jesus!...*

Alors, sublime comme Charles X, Louis XVIII, le duc de Modène et tant d'autres souverains, mes cousins, d'une voix male:

— A l'eau, le canot et embarque!

L'opération se fit en un tour de main, tant mes sujets étaient de cet avis, car ce qui avait, depuis la veille, assuré ma royauté bien plus que la force, c'était la peur, la peur honteuse, ridicule, la peur des forts devant le faible, de tous devant un!... Mais quand j'ai eu dit : embarque! ils ont obéi avec joie et bonne volonté.

Je ne vous raconterai pas la tempête que nous avons essuyée durant la nuit, c'était effrayant. Le *San Cristobal*, léger comme une plume, était plus dans l'eau que sur l'eau; à sec de toile, nous volions! la mer étincelait de flammes phosphorescentes, le vent chaud nous brûlait la face. Mais tout finit, même la tempête; elle s'épuisait le surlendemain dans la nuit. Peu à peu le ciel devint étoilé, les nuées disparurent et à l'aube, comme j'arrivais sur le pont...

— Terre! terre! à babord.

— Pare à virer, par le nom du Christ! hurla le capitaine au timonier.

Nous allions en plein sur une roche à fleur d'eau.

— Dites donc, capitaine, est-ce encore Saint-Borondon?

— Par la Madone, monsieur, c'est le cap Vert, c'est *Fuogo*, voilà la terre noire.

— Ah! oui, les basaltes... mais il me semble... est-ce Gomerà? Non... les basaltes sont plus gris... ceux-ci sont rougâtres... mais, Dieu me pardonne! c'est...

— C'est le cap Vert, par tous les saints!

— Capitaine, vous perdez la tête; allez la redemander à Saint-Borondon; le cap Vert est à cinq cents lieues! nous sommes donc tous affolés ici; prenons le point, j'exige la boussole, sacredieu! je suis Suisse, c'est vrai, pas marin du tout, mais on ne navigue pas comme cela! Je vous dis que depuis trois jours, nous tournons sur place; à la fin, je me fâche, moi! Ah ça! mais, c'est curieux tout de même, voilà des palmiers! Capitaine, voilà des palmiers, des orangers, des vignes, des maisons...

— Des maisons!

— Des maisons! s'exclama l'équipage; et tous se mirent à chanter, à danser, à jeter leurs bonnets en l'air; le chien aboya, le dernier coq se mit à chanter trois fois; c'était bon signe cette fois.

— Ces basaltes rouges, ces croupes en taupinières, ce cap qui surplombe sur la mer de plus de 800 pieds, mais c'est le cap *Girão*, à n'en pas douter.

— Capitaine, connaissez-vous *Cailheta*?

— Non.

— Vous venez de passer devant.

— Connaissez-vous *Camera de Lobos*?

— Non. C'est au Brésil! Seigneur Dieu!!

— Suivez la côte et en deux heures, vous laisserez tomber l'ancre à *Funchal*, entre l'*Ilheo* et la pointe du débarcadère, ou devant le palais *San Lourenco* à votre choix, trente brasses de fond; vous êtes à Madère... Nous dînerons! moi, je vais faire un brin de toilette.

.....
C'est ainsi que je suis arrivé à Madère, où je pensais retrouver miss Helena et lui offrir la couronne; ce qui est différé n'est pas perdu, nous retrouverons bien Saint-Borondon.

A dix heures, je déjeunais chez notre ami *Rafael de Castro* et nous sirotions de ce vieux vin, dont le commerce n'a plus depuis longtemps et que les Américains veulent bien encore payer 30 fr. la bouteille, lorsque le capitaine du *San Cristobal* arriva pour prendre mes ordres.

— Eh bien, capitaine, vous avez fait bon voyage, lui dit Rafael, en le faisant mettre à table.

— Oui, *senhor*, et même je sors de l'église, où je viens de faire brûler un cierge pour remercier la Vierge de nous avoir sauvés... je vais vous conter ça.

Le capitaine avait peut-être bu avant de venir, de sorte que sa langue allait comme celle de saint Jean Chrysostome... et moi ne voulant pas divulguer l'aventure :

— Pardon, capitaine, vous conterez cette histoire, une autre fois, après déjeuner, mangez donc...

— Figurez-vous, monsieur, que nous venons de Saint-Borondon...

— Bah ! fit Rafael stupéfait.

— Oui, monsieur ; là, nous avons pris possession de l'île.

— Comment dites-vous ?...

— Je dis que monsieur a pris possession de l'île... il a écrit un acte... je l'ai signé...

— Par grâce, capitaine, mangez donc, vous conterez cela au désert, vous êtes en retard, rattrapez-nous ; voilà des rognons au champagne...

— Ah ! ça, Jules, vous croyez donc à Saint-Borondon, vous aussi ? Vous en venez, dites vous ?

— Je ne sais... peut-être... après tout, ça se peut.

— Comment ! monsieur s'est fait roi, m'a fait duc, et vous demandez s'il y croit ? dit le capitaine.

Vous comprenez bien que le traître, le bourreau, a conté toute l'histoire, même la découverte du bouton ; j'ai soutenu l'existence de l'île trouvée par nous, Rafael m'a regardé en riant et s'est mis à fredonner :

Chapeau bas! chapeau bas!!
Gloire au marquis de Carabas!

je n'ai pu m'empêcher de rire, il aurait fallu me fâcher sans cela; alors ces messieurs m'ont fait roi selon la coutume usitée à l'Épiphanie.

Roi! ô honte! moi, un républicain de naissance!

Roi ou non, Apropositus existe.

J'en avais assez du *San Cristobal*. Je payai et congédiai amicalement mon brave capitaine.

Voilà, mon cher ami, le récit de mon voyage à Saint-Borondon; excusez mon français par trop suisse.

Je vous dirai que je n'ai pas perdu mon temps ici car j'ai assisté à une petite révolution électorale. Pitta, notre cher docteur, a été élu député; *don Juan da Camera*, gouverneur. J'ai croqué sur place des scènes curieuses qui nous serviront pour notre livre sur Madère. N'ayant absolument rien qui me retienne plus longtemps à Madère, je vous rejoindrai à Santa-Cruz dans quelques jours par le bateau anglais.

Les gens d'*Holloway* sont en fuite, on part par la *Maria Pia* par bandes, nos compagnons s'envolent. La *Casa Jervis* se vide ainsi que celles de *Pestana* et *Giuletti* et les malades qui restent s'apprêtent à monter sur le bateau d'Afrique. Votre consul va à *Caldas* pour ses douleurs. La ville est triste, ni fêtes, ni bals, ni dîners; je vous apporte des nouvelles de tout le monde.

Votre Saint-Borondon imaginaire, vos nuées étagées, votre gulf-stream, etc., etc., tout cela est enfoncé par un fait brutal. Vous avez assez d'esprit pour me pardonner de vous avoir trouvé en faute. Du reste nous rechercherons mon royaume de Borondon de compagnie et vous fais mon premier ministre; marions-nous, nous le peuplerons.

Votre affectionné,

JULIUS BRUNNER.

CHAPITRE XXX

ARTS, MUSIQUE, LITTÉRATURE, LANGUE

On aura peut-être remarqué, dans nos descriptions des monuments canariens, les louanges que nous avons accordées aux sculptures sur bois et aux ouvriers canariens qui les exécutèrent; nous devons en faire l'appréciation et dire des *silleries* et autres ornements qui embellissent les églises, que le bon goût qui les distingue essentiellement les rapproche beaucoup plus du faire de *Bartholomé Morel*, l'auteur célèbre du *Lutrin* de Séville, que de l'école espagnole du *Churriguerra* qui a régné si despotiquement en architecture et dans la sculpture d'ornementation. Il serait difficile de classer le genre de sculpture sur bois canarien, car il exprime quelque chose d'absolument propre aux îles. Les auteurs de ces beaux ouvrages étant inconnus, on peut croire que les moines et les prêtres fournirent des modèles et peut-être même firent venir quelque artiste du continent. Mais en ces deux cas il faut convenir que les œuvres sont originales et n'ont copié ni imité les sculptures de la mère patrie. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse d'ouvriers étrangers, nous allons retrouver indubitablement la main canarienne dans les coffres, les meubles, les bahuts qui abondent

dans les îles et sont remarquables surtout par une tournure, un caractère *sui generis* qui en fait absolument des œuvres nationales. La même observation peut être faite en considérant avec attention les balcons principaux des grandes maisons.

La maison Suarez Garcia est ornée sur toute sa façade d'un balcon très élégant, d'une légèreté merveilleuse, sculpté avec grand art; le dessin en est pur, les détails en sont exquis. L'humidité et le soleil ont tour à tour détruit l'appui-main et, faute grossière, on l'a remplacé par un ouvrage de fonte de fer, plus durable il est vrai, mais qui constitue le barbarisme le moins pardonnable. Cette réparation illogique a été couronnée par la peinture des caissons à rosaces dont les pleins sont peints en couleurs vives, crues, qui hurlent par l'accouplement du vert, du jaune et du bleu. La peinture sur le bois est d'un effet artistique puissant, lorsqu'elle s'harmonise avec la grave et sombre beauté de la matière; les ors, faisant jouer les lumières, doivent seuls y être introduits pour jaillir sur les couleurs sombres selon la méthode italienne. Les éclats du vert et du jaune déchirent l'œil, détruisent l'harmonie de l'ensemble. Le temps, en atténuant les nuances, les harmonisera peut-être un peu, cependant à notre avis c'est un travail à refaire.

Le balcon de la maison de Alfaro, s'il n'était dans un état de ruine fâcheux, mériterait la palme. Comme celui que nous venons de citer, il règne sur toute la façade. Peut-être pourrait-on dire qu'étant moins léger, il est plus noble d'allures que le précédent; comme lui du reste il est fouillé avec un grand art et une grande simplicité et ces deux mérites qui paraissent s'exclure sont pourtant réunis. De la rue l'effet est simple et grand, de près la finesse éclate; dans les deux cas c'est une œuvre qui charme et qui, à tout prix, devrait être réparée; les belles choses obligent.

La maison Justiniani Lascari est ornée d'un balcon étrange, car il est placé immédiatement au dessus de la porte cochère

qu'il écrase et au dessous d'une sorte de fenêtre d'honneur monumentale, qui déshonore architecturalement l'édifice, par sa forme en désaccord avec la façade. Ce balcon de bois, sculpté de trois mètres au moins, n'est soutenu par rien, ni maçonnerie, ni console; il sort de la muraille audacieusement, contourne ses deux angles droits avec une aisance parfaite, et étale ses ornements avec une coquetterie qui étonne et conquiert le passant amateur; dans la façade on ne voit que lui et c'est heureux.

Oui, certes, c'étaient de vrais artistes, ces ouvriers inconnus qui firent ces belles choses et quelle belle carrière ils auraient pu parcourir, s'ils avaient reçu l'éducation si nécessaire au développement des arts. Au lieu de rester sur place ou d'aller en Amérique sculpter en mercenaires les œuvres méritoires de Cuba, de Bogota ou de Caracas, ils auraient doté la péninsule d'une foule d'éminents artistes. Mais quoi? pas d'écoles! pas d'académie! il fallait vivre sur le roc atlantique ou courir les aventures de l'émigrant, gagnant sa vie en journalier ou tâcheron.

Des hommes intelligents ont créé à Ténériffe des écoles de beaux-arts, mais, hélas! il n'y a pas d'élèves. L'aristocratie, en quittant les îles pour la cour, a laissé le pays livré à une bourgeoisie trop exclusivement occupée d'intérêts matériels et la noblesse qui reste, troublée par la destruction des majorats, la perte de vieux privilèges, la peur des révolutions, thésaurise et se dispense, sauf exception, de toute dépense de luxe. Peu de personnes songent donc à développer le mouvement artistique qu'on pourrait avec tant de fruit imprimer à Canaria et à Ténériffe, et l'école instituée est déserte. En outre, il n'y a ni peintre, ni sculpteur, ni architecte tenant école ou ayant des élèves et tout est livré à l'effort personnel, à la vocation toujours rare, quand le milieu favorable ne la développe pas.

Si nous avons une école suivie, disent quelques personnes, que feraient les élèves dans les îles? Végéter ou

courir à Madrid, car là seulement et dans quelques grandes villes ils pourraient trouver des commandes. Eh bien, soit; où serait le mal? Les conservatoires ou les écoles de chant de Milan, Naples, Toulouse, fournissent des chanteurs à l'univers entier, et ces villes n'emploient pas la dixième, la centième partie des élèves qui s'y sont formés. Il y a, nous le répétons, dans les Canaries un goût artistique très prononcé, c'est ce goût qu'il faut développer, et comme on cultive à Milan, Naples, Toulouse les voix qui méritent de l'être, si l'on trouve des mains habiles à Ténériffe et à la Gran Canaria, il faut les exercer; ce sera un bénéfice pour l'Espagne et peut-être pour l'Europe, l'artiste ayant pour champ d'exploitation, l'univers.

Des écoles de dessin nous paraissent indispensables, elles sont l'éducation primaire des arts et sont en même temps des mères fécondes pour l'industrie. L'ouvrier y puise les éléments dont plus tard il profitera sans s'en rendre compte peut-être, mais dont les fruits indiqueront l'origine à tous les yeux clairvoyants. Ces écoles sont peu coûteuses à établir et les élèves y peuvent être attirés à des heures propices, sans frais s'ils sont ouvriers.

Le goût des arts s'affirme encore aux îles par des témoignages irrécusables. Les tentures des Flandres, les faïences anciennes, les vieilles potiches de Chine, des meubles antiques, des glaces de Venise, des armes d'Espagne et d'Italie d'une singulière beauté, des peintures qui ne sont pas sans mérite s'y rencontrent un peu partout. Nous ne pouvons pas faire ici la description de ces richesses, mais nous ne pouvons passer sous silence les deux Murillo de la maison Monteverde. Cette maison est un petit palais où l'ameublement est en harmonie avec le style. Mademoiselle Monteverde cultive avec succès de belles bruyères et quelques plantes indigènes, le frère est un photographe amateur qui ne manque pas de mérite.

M. Berthelot, consul de France, a orné son salon de belles

peintures, de gravures de bon choix, et de quelques œuvres de nos peintres modernes. C'est dans ce salon qu'on admire le plan en relief de l'île, œuvre de ses mains habiles.

Il existe à la Orotava une sorte de collection ou galerie de tableaux commencée par le défunt marquis de Castro ; ces toiles vont probablement être dispersées. Nous avons remarqué : un beau Poussin, *le Triomphe de Bacchus*, d'une couleur qui rappelle Rubens ; un *Amour*, de Van Dyck, de l'époque où ce peintre produisait sans grand souci de sa gloire, mais où l'on retrouve cependant sa puissante énergie et son originalité ; *la Fortune et la Prudence*, de Rubens ; *Bain de Diane*, par Troy, excellent ouvrage ; un *Corps de garde*, de F. Leduc, très fin et d'une crânerie d'allures en rapport avec le sujet ; quelques bons petits tableaux flamands. Ces tableaux sont bien conservés, et ce qui en augmentera le prix aux yeux de bien des amateurs, c'est qu'ils leur seront montrés par un essaim de demoiselles plus charmantes les unes que les autres. Leurs doigts de fée découpent des dessins pleins de grâce et d'originalité, où l'on retrouve les arabesques mores et les fantaisies modernes. Ces choses sont faites d'instinct, car pas une ne saurait dessiner sur la page qu'elles découpent, l'orbe d'un œil ou le profil d'un nez. Nous ne saurions oublier la grâce avec laquelle, tandis que l'aînée tenait le salon, les plus jeunes apportaient en riant l'une le catalogue, l'autre un vieux plat ébréché, une troisième un cadre tout gris de poussière et découvert dans les combles, le tout avec des rires et des dents blanches prêtes à tout croquer. C'est à ces dames qu'il faut aller demander la permission de visiter la Rambla, cette délicieuse résidence d'été dont nous avons donné une pâle description, qui servira de but pour la plus belle chevauchée qu'un touriste puisse faire aux Canaries.

Nous venons d'indiquer quelques belles toiles et les genres dont les insulaires possèdent de beaux spécimens. Il serait à souhaiter qu'il fût composé, de toutes ces belles choses, un

musée national, installé dans une salle convenable à Santa-Cruz; groupées, ces richesses artistiques acquerraient plus de valeur et, accessibles pour tout le monde, elles montreraient aux étrangers et aux Espagnols eux-mêmes qui ne s'en doutent guère, la puissante originalité des Canaries, le goût et l'amour des arts qui distinguent les insulaires; cela vaudrait peut-être aux îles protection et concours dans le sens du développement de ces facultés, soit par la métropole, soit par les personnes du pays qui s'intéressent encore aux belles œuvres. Il en est plus qu'on ne pense. Il ne faudrait qu'une initiative, pour créer un musée canarien.

Nous ne pensons pas que les îles aient donné naissance à aucun peintre ou sculpteur digne de renom.

On a remarqué depuis longtemps que les Portugais en général n'avaient aucune aptitude pour les arts, tandis que les Espagnols étaient au contraire admirablement doués, et, singularité étrange, si les colonies portugaises sont supérieures sur ce point à la mère patrie, au contraire les colonies espagnoles sont inférieures à la patrie continentale. En ce qui concerne la musique, les îles sont toujours inférieures aux continents et le chant y est moins cultivé; l'humidité, qui distingue les terres environnées par les eaux, produit sur les cordes vocales comme sur les cordes instrumentales une sorte de détente, de relâchement, qui fait baisser le ton. Cette humidité développe les glandes, les ganglions, les amygdales et rend molles les voûtes du palais, les parties inférieures de la glotte et du larynx qui contribuent par leur mécanisme à l'émission du son. A Madère comme à Jersey, aux Açores comme en Sardaigne, peu ou point de voix. A Santa-Cruz de Ténériffe cependant, l'air étant sec, tonique, vif, les voix y sont sonores et justes, autant qu'en Espagne; c'est une exception à la règle. Les chanteurs abondent, dont les voix pleines, timbrées, résistantes, possèdent à un haut degré le *zinc*, c'est à dire, une certaine vibration presque imperceptible du son émis, qui donne à ce

son une sorte d'âme métallique. Sur le violon, les virtuoses obtiennent un effet de même nature par la pression tremblée du doigt sur la corde que presse l'archet; par ce moyen, le chant de l'instrument devient vibrant, sympathique, presque humain. Dans l'archipel canarien tout chante, l'ouvrier des champs comme celui de la ville, la bourgeoisie comme la noblesse. C'est l'hosanna, l'action de grâces de l'homme à la nature bienveillante et maternelle comme aussi le baume qui fait oublier les misères. Chanter est un besoin, une joie, un remède; heureux, les peuples chanteurs! Tandis que dans la société la cavatine italienne triomphe, dans la classe ouvrière la cantilène andalouse ou mozarabe conserve son empire et ces chants charment le touriste par leur poésie insolite, tout autant que ceux des maîtres.

Les guitares bourdonnent sous la fièvre attaque des doigts exercés, grincent en accords imprévus, sous la pression de la main inhabile appliquée sur les cordes par le revers; quelquefois un tambourin aux convulsives lamelles de cuivre sert de basse à la guitare et d'excitant plus intense pour le chanteur dont la voix s'échauffe; il presse le rythme jusqu'à ce que, de plus en plus entraîné par la mélodie et l'accompagnement, le crescendo éclate par un dernier effort du chanteur surexcité par le frottement prolongé du pouce mouillé sur la peau tendue, le crépitement des rondelles, les coups secs et redoublés des castagnettes; alors on oublie la voix souvent nazillarde, la prononciation un peu gutturale, on cède à la puissance du rythme; pénétré de la mélodie l'on partage l'émotion des exécutants.

Pourquoi n'a-t-on pas établi à Santa-Cruz une société chorale? Indifférence, apathie, et cependant que d'éléments puissants de réussite! toute l'Europe peut témoigner des bons résultats de ces réunions musicales, qui donnent pour moindre profit les plus douces jouissances et sont un lien moral puissant qui pousse les hommes à la fraternité; l'étude et la pratique de la musique en commun égalisent les

caractères, adoucissent les mœurs, pacifient, calment les passions; Amphion apaisant les discordes civiles aux accents de sa lyre, Orphée faisant taire les monstres du Ténare, étaient des symboles vrais de la puissance de l'art divin. On pourrait dans chaque ville constituer un orphéon, qui fournirait par surcroît une distraction agréable pour les populations.

Aux Canaries, les bals populaires sont vifs, animés, les danses entraînantes. Certains danseurs ne s'arrêtent qu'épuisés, ou lorsque les guitareros cessent de frapper leurs cordes retentissantes et que les chanteurs à bout de voix ne font plus éclater les *anda! anda! alza!!*

Un jour de fête, dans un village de la Gran Canaria, nous avons vu danser une petite fille de onze ans sur la place de l'Église; ses pieds nus effleuraient la poussière; sa jambe ronde, nerveuse, un peu trop mince, était découverte jusqu'au dessus du genou. Quelle danse exécutait-elle? Nous ne savons; c'était un mouvement très accéléré, presque sur place, avec un balancement très lent de la tête, des bras, des épaules, tandis que sa hanche d'une souplesse merveilleuse accomplissait un mouvement continu de rotations horizontales, *Zarandeo*, ou mouvement de *crible* agité en va et vient; de temps en temps elle relevait sa jupe d'un coup de main preste et campant fièrement son poing sur la hanche, lançait aux spectateurs un coup d'œil provoquant. La mère debout à ses côtés, frappait en cadence les paumes de ses mains, tandis qu'un vieil Espagnol au chapeau déformé, aux guêtres béantes, mal vêtu de haillons, râclait le jambon avec un flegme de sphynx d'Égypte. Le mouvement de plus en plus s'accéléra et la danseuse s'affaissa pantelante. Était-ce quelque Moresque d'Afrique ou d'Andalousie?

Le piano abonde dans les îles. Certains critiques déplorent le succès fabuleux de cet instrument; à tort. Le piano qui est aussi un meuble décorant le salon, a plus fait pour la propagation de l'art musical que le théâtre ou les orchestres. Il sert pour tous et à tout, au débutant comme au compo-

siteur; seul, il peut donner à l'exécutant comme à l'auditeur, par l'accompagnement et le chant, une idée exacte de la composition musicale; il est l'instrument par excellence pour accompagner et soutenir la voix et c'est grâce à lui que l'étude de la musique et du chant se double du travail de l'instrument, tout en simplifiant cette étude qui demandait tant de temps autrefois.

Les pianistes sont nombreux dans les îles, et sont des virtuoses de mérite, exécutant les plus brillantes difficultés comme les sonates les plus classiques. C'est encore un des côtés de l'organisation artistique des insulaires, et le voyageur admis dans les maisons principales remarquera tout de suite le goût et l'art naturel qui dominent chez les amateurs.

La Zarzuela, cette sorte d'opéra-comique souvent entremêlée de ballets, qui a conquis toute l'Espagne, a exercé aussi son empire sur la société canarienne; le libretto qui lui sert de thème permet d'enchaîner dans l'action, le drame lyrique et la musique de ballet. Cette sorte d'opéra est traitée par les compositeurs espagnols avec un brio, un entrain, une maestria qui étonnent d'abord. Cette impression première effacée par l'accoutumance, on sera encore frappé de la prodigieuse facilité et de la tournure élégante qui les distinguent. Nous avons vu représenter le *Domino noir* avec de la musique espagnole, *Bonsoir M. Pantalon* et bien d'autres opéras comiques français, avec la musique espagnole, et malgré tout amour-propre national, on peut reconnaître, dans ces tentatives audacieuses, que maintes fois la contrefaçon l'a emporté sur le modèle premier, chef-d'œuvre incontesté.

Ce n'est pas tout, bien plus que l'excellence des voix, bien plus que le mérite de la musique et des danseurs, ce qui étonnera le voyageur, ce sera de trouver en des troupes de dernier ordre des acteurs de mérite. Il est permis d'affirmer que le talent dramatique est inné dans la race espa-

gnole à un bien plus haut titre qu'en France. Là, par l'étude des maîtres de l'art, la longue pratique, des talents hors ligne se peuvent admirer ; ici la masse n'a que peu ou point d'étude, une pratique sans stimulant, étant dépourvue du grand mobile de l'émulation, les maîtres sont rares et cependant tout ce monde d'acteurs chante, joue, parle avec les convenances artistiques justes. C'est une des supériorités des races méridionales sur les races du nord dont il ne faut pas s'enorgueillir outre mesure ? Au point de vue social, rien n'est déplorable comme l'histriionisme ; l'acteur du haut en bas de l'échelle affirme son talent avec l'immodestie la plus éhontée, étant autorisé par la foule idolâtre qui estime un *ut* de poitrine comme une action noble, un comédien plus qu'un savant, un dramatique. L'artiste parle de son talent comme Arago, Liebich ou Victor Hugo rougiraient de le faire. L'amour effréné des jouissances et des plaisirs plastiques, l'affaissement du but social qui, des hautes destinées humanitaires est tombé au matérialisme égoïste en sont la cause. Ce mal n'est pas nouveau ; mais jamais il ne fut si grand, en Espagne comme aux îles ; il rappelle ces temps des décadences grecque et romaine où les interprètes de l'art étaient estimés plus que l'art lui-même. Léotard avec son trapèze, fait une fortune dans cette même Espagne, qui laissa mourir pauvre le grand Cervantes. Nous préférierions voir l'Espagne se passionner pour la liberté, plutôt que pour des acteurs. Espérons !

La littérature est aujourd'hui en grand honneur aux Canaries, et sur ce chapitre, les insulaires ont de qui tenir ; pendant notre séjour dans les îles, nous avons entendu citer dix poètes, et si nous avions voulu visiter tous les adeptes de la muse, nous n'aurions pas pu faire autre chose. Du haut en bas de l'échelle, tout le monde cultive la poésie, c'est la langue qui y pousse ; elle est si facile, si prévenante, si malléable, qu'elle se laisse faire, obéit au moindre désir, sert merveilleusement ceux qui

savent et console par ses assonances, les téméraires qui la violentent.

La poésie pousse aux îles comme la tunera (le cactus), nous dit un professeur de la Laguna. *Rabougrie ou superbe, avec ou sans fruits, de temps en temps elle donne quelque magnifique cierge, éclatant au soleil. Voyez ce recueil.* Nous y avons trouvé des pièces charmantes, éblouissantes, véritables perles dans le fumier d'Ennius; un recueil habilement composé formerait un volume très intéressant, et ne serait pas une mauvaise spéculation de librairie.

Les Canariens ont occupé une place très distinguée dans la littérature espagnole; nous ne pouvons mieux le prouver qu'en donnant une sorte de nomenclature des auteurs canariens et de leurs ouvrages les plus connus.

Pedro Quesada de Molina, né à Ténériffe, écrivit les biographies des principaux Canariens et un ouvrage sur les institutions canoniques. Il a laissé une réputation de haute noblesse et de jurisconsulte de grand renom. *Sumo varon y jurisconsulto de gran nombre.* Il a laissé, en outre, une histoire inédite des rois catholiques.

Don José de Sosa a laissé une topographie, dont on a pu tirer profit; il était de la Gran Canaria; son livre est excellent.

Don Miguel de Abreu Galindo, évêque d'Oajaca, qui entre autres œuvres, a écrit un ouvrage sur les Canaries.

Jose Anchieta, apôtre au Brésil, jésuite célèbre, qui a publié divers ouvrages dignes d'estime.

Guillen del Castillo, amiral qui conquiert diverses terres à la monarchie, battit les Hollandais dans le détroit de la Sonde et écrivit ses relations de voyage.

Don Francisco Machado, secrétaire du vice-roi du Mexique, auteur de très bonnes cartes géographiques.

Nuñez de la Pena, chroniqueur, historiographe de Castille et Léon.

Don Antonio Viana, le plus célèbre de tous, universelle-

ment connu pour ses *Métamorphoses*, mais qui mériterait une statue, comme le Camoëns, pour son poème épique, dont le sujet est pris dans la conquête des Canaries. Malgré les défauts du temps, ce poème est écrit avec un grand talent poétique, dans une langue merveilleuse et renferme des beautés de premier ordre. Malheureusement, à de rares exceptions près, les Espagnols ne le connaissent même pas ; à Cadix, Séville, Madrid, Barcelone, Badajoz, Cordoue, partout où nous avons vu une librairie, nous avons demandé le poème de Viana ; il n'existe pas, il n'y en a pas un exemplaire dans le commerce ! aux Canaries mêmes, il est peu connu, quoiqu'il en ait été fait une réimpression à Santa-Cruz, épuisée depuis longtemps. Viana fut l'ami de Lope de Vega.

Santiago Bemorno, frère de ce trop célèbre archevêque d'Héraclée, né aussi dans les îles, qui fut le confesseur de Ferdinand VII, et membre du conseil de cette Majesté méprisable. Son frère Santiago a écrit deux volumes de sermons, œuvre très estimée.

Don Alonzo de Nava y Grimon, marquis de Villanueva del Pardo, patricien, érudit, auteur et traducteur de plusieurs ouvrages, fondateur du jardin de la Orotava.

Iriarte, le célèbre fabuliste, estimé médiocrement en Espagne, nous ne savons pourquoi, et très apprécié à l'étranger, surtout pour ses fables littéraires, qui sont un chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et de malice.

Antonio Porlier, qui écrivit, pour l'Académie d'histoire, divers fragments de mérite, restés manuscrits.

Alesandro Saviñon, professeur de l'Académie Saint-Ferdinand, naturaliste de premier ordre, très versé dans toutes les sciences, médecin de Paris, dont les travaux sont appréciés et méritent de l'être.

Carballo, professeur d'économie politique, etc.

Clavijo, le naturaliste savant, célèbre professeur qui eut l'honneur de traduire, annoter et *corriger* si admirablement

le grand Buffon, qu'il s'est acquis par cette œuvre, une célébrité européenne; plus de vingt éditions de cet ouvrage considérable ont été épuisées.

Voilà un bon nombre d'hommes remarquables; on en pourrait citer encore et tout le monde s'étonnera de voir naître en de si petites îles tant d'hommes distingués dans tous les genres : poésie, littérature, sciences. Nous avons donc raison de le dire, les Canariens sont heureusement doués. Il faut croire qu'il y a, dans cette race, un sentiment de poésie inné, car ce n'est pas l'étude seule qui a pu former, dans ces îles espagnoles, ces grands talents poétiques, ces écrivains qui étonnent et charment; ce n'est pas le hasard qui a fait naître, dans des îles de 30 à 40,000 âmes, des historiens, des amiraux écrivains, des cosmographes, des patriciens hommes de lettres, des prêtres jurisconsultes, des poètes de premier ordre; il y a là une faculté créatrice, le *Numen*, le *Vates*, le *Mens divinior*! A l'appui de cette thèse, nous pouvons indiquer un fait considérable; c'est que, dès la conquête, Rome avait plus de poètes et d'écrivains *espagnols* que de *romains* propres; Cicéron l'affirme et rend le plus beau témoignage aux poètes du Bætis et du Tage. Lucain, Silius Italicus, Martial, Sénèque étaient Espagnols; pendant que le monde sommeillait dans l'ignorance, l'Espagne chantait et le romancero renouait la chaîne des temps; tandis que les Visigots, les Alains, les Suèves, les Vandales, les Maures refoulent l'Ibérien dans les montagnes d'Asturie, il chante, et ses chants enfantent des héros qui, l'épée à la main, vont reconquérir la patrie et la faire si grande sous Philippe, qu'elle dominera l'Europe et le monde.

Mais revenons aux îles. Les journaux y abondent, fait remarquable dans un pays soumis à l'arbitraire monarchique, ennemi né des lumières. Voici l'énumération des publications, politiques, littéraires, statistiques, d'agriculture, d'instruction publique, qui s'impriment dans les îles : huit,

à Ténériffe; quatre, à la Gran Canaria; deux, à Palma. Sur les huit journaux publiés à Ténériffe, on compte : 2 journaux politiques libéraux, 2 littéraires, 1 bulletin officiel, 1 des intérêts locaux, 1 d'instruction publique; trois fois par mois, paraît une publication sous forme de revue, propagée par les soins de la Société des amis du pays. Cette revue traite de l'industrie, du commerce, de la navigation, de la statistique, de tous les intérêts, des cultures, des sciences, etc., etc. D'après ces indications, il est facile de comprendre quelle énergie de production littéraire il faut qu'il y ait dans les îles.

Pour ce mouvement littéraire, il existe plusieurs imprimeries, une librairie assez bien assortie et plusieurs marchands qui vendent des livres d'instruction publique, de morale ou de religion; enfin tous les bateaux apportent aux îles les nouveautés de France et d'Espagne. Sous le titre de *bibliothèque insulaire*, un imprimeur de Santa-Cruz, Vidal, édite les œuvres nouvelles, réédite les œuvres épuisées, et l'on peut se procurer chez lui toutes les œuvres traitant des îles, écrites par des insulaires. C'est une œuvre patriotique qui n'est pas une mauvaise affaire.

Nous avons parlé de la grande bibliothèque de la Laguna, qui possède 15,000 volumes. A Santa-Cruz il y a aussi une bibliothèque, mais de moindre importance. La Société des amis du pays travaille activement à l'augmentation de la sienne. La bibliothèque municipale de la Grande Canarie possède 4,000 volumes. Il y a dans tout cela de grands éléments de vitalité qui porteront une belle moisson, lorsque l'instruction publique aura acquis un plus grand développement, vers lequel doivent tendre tous les efforts des insulaires; c'est là qu'est l'affranchissement, la fortune et ce niveau intellectuel général qui permet d'apprécier les bienfaits de l'aisance, qui charme et embellit les jours du riche, distrait le malheureux et délasse le travailleur.

La langue espagnole est dérivée de la langue latine. Des

diverses formes autochthones du langage elle n'a rien conservé; de toutes les langues parlées par les peuples de race latine c'est la plus pure, car elle n'a rien accepté des conquérants barbares qui traversèrent l'Espagne et plusieurs siècles d'occupation n'ont pu parvenir à y introduire que quelques mots étrangers; la langue espagnole est homogène. Bien plus latine que la langue italienne, elle ne déforme ses mots ni par des élisions plus ou moins arbitraires, ni par des contractions illogiques et sa syntaxe est arrêtée; elle se prête peu aux caprices de la mode ou aux fantaisies des auteurs; depuis qu'elle a été posée, elle est invariable, telle que les écrivains du seizième siècle l'ont faite.

En plein moyen âge la langue poétique était déjà formée, et le travail nécessaire du temps qui devait la polir, seul lui manquait; la littérature espagnole était dès lors florissante et Cervantes trouva tout préparé l'instrument merveilleux qui servit à édifier le premier chef-d'œuvre littéraire vraiment européen.

Le caractère le plus singulier de la langue espagnole c'est d'être à la fois un instrument parfait pour la prose et pour les vers; à ce point de vue elle les surpasse toutes et la langue grecque seule pourrait lui être comparée. Comme s'il était écrit que ce merveilleux langage devait avoir tous les dons, il est aussi propre à la peinture des passions les plus énergiques, qu'à celles des plus tendres sentiments. En prose comme en vers, la langue contourne l'idée en la sculptant, en la moulant, et le grand poète *Villegas*, dès 1500, l'avait déjà assouplie à toute la variété des formes et des rythmes grecs; *Ercilla*, le conquérant, vers le même temps écrivait le poème épique *Araucana* dans une phrase souple et fine comme son épée; *Quiros*, *Cervantes* lui-même, désinaient en poésie espagnole des arabesques à faire pâlir les modernes romantiques.

Mais laissons ces auteurs instruits, latinistes, hébraïsants, hellénistes distingués, remontons à la source, aux auteurs in-

connus, populaires, naïfs et sans instruction, au romancero. En ces temps, plus glorieux qu'on ne pense, soit qu'on guerroyât contre le Goth ou le Vandale, contre le Sarrazin ou contre le roi, le romancero chantait tout, romance de foi ou d'amour, chanson rustique, action héroïque, ballade, histoire civile et politique, grands paladins, nobles dames, droits provinciaux, libertés, grands palefrois, Cid, Bivar et Chimène, Ogier et Durandal. Large et belle poésie, puisée aux sources, dans le cœur, la tête et le bras; quelle séve! quelle vigueur! L'histoire peut s'interrompre, les couvents peuvent faire silence, l'histoire vivra par le romancero; véritable histoire nationale! progrès des mœurs, foi profonde, *fueros*, galanterie, chronologie, sièges et royautés, marches et comtés, évêques et clercs, droit civil et droit canon, vie politique, tout y est, et la langue l'a permis. Sans la langue faite, tout cela était impossible. A l'heure du resplendissement de l'Espagne sur l'Europe, on put juger les glorieux artistes par les œuvres écrites.

Après les grands talents, les génies littéraires des quinzième et seizième siècles, hélas! devaient venir les mièvres, les classiques sans passions; la poésie de convention, plus variée, plus régulière, fit alors la littérature espagnole semblable à ses rois enveloppés d'étiquette, guindés de cérémonial; elle n'offre plus l'attrait puissant de la vitalité nationale; déjà l'élan poétique diminue, il faut imiter, puiser aux sources latines, grecques; les règles et l'art poétique impuissants ne donnent aux poètes et aux prosateurs que les allures automatiques qui sont le propre de tout ce qui n'est pas inspiré; l'art soutient en vain le talent. De ces littérateurs de la décadence, tout est resté et fait encore illusion. Pourquoi? la langue a tout sauvé; elle a donné du corps à l'idée débile, comme ces préparations qui servent à donner de la tenue, de l'apparence à des tulles vaporeux.

Essentiellement poétique par caractère, étant essentiellement rêveur, contemplatif, l'Espagnol ayant encore en lui la

gravité, la langue est la plus grave comme la plus poétique des langues d'Europe; elle chante dignement le sujet qui l'anime et cette gravité embellit sa grâce propre; force, grâce, dignité, tels sont les caractères principaux qui la rendent digne d'être parlée aux dieux.

Au moyen âge, temps de lutttes gigantesques, *héros* et *poète*, étaient synonymes en Espagne. Ces *romanceros* sublimes, composés dans le camp, en tenant la campagne ou avant le combat, étaient l'œuvre de héros inconnus dont la poésie débordait et qui trouvaient dans une langue sonore et rythmée, le cadre qui enserrait merveilleusement la pensée. Bien avant les romanceros contemporains de Charlemagne, il y en eut d'autres, hélas! perdus; on ignorera toujours, à moins d'une découverte de moins en moins probable, quelle était, vers 500 de notre ère, la langue parlée en Espagne, intermédiaire entre le latin et l'espagnol moderne. Antérieurement même à cette langue de transition, il fut écrit un grand poème ibérien sur l'expédition d'Auguste au pays des Cantabres. C'est le monument le plus précieux dont puisse s'enorgueillir un peuple, car il est le seul, écrit dans un idiome national, antérieur à la langue latine.

Le génie de l'Espagne littéraire, artistique, fut original, étant né dans l'isolement. La barrière des Pyrénées et la ceinture des mers séparaient ce pays du reste de l'Europe qui d'ailleurs, suivait d'autres voies. L'Espagne, depuis deux mille ans, vivait isolée et en armes. Aucun élément moral ou intellectuel étranger ne la pénétra pendant l'occupation successive; la littérature espagnole se forma seule. Elle eut d'abord une sorte de séve, de prestance altière, dont la grandeur frappe plus que la beauté, la sévérité plus que la grâce. Comme l'Espagne fut de tout temps la terre héroïque, la poésie y devenait épique, même en ses détails; son ciel bleu foncé, ses montagnes sévères, abruptes, son soleil torride, ont donné à son génie poétique cette vigueur d'allure, cette forme altière, ce coloris ardent qui la distin-

guent. La liberté d'action de la race a donné à la langue une franchise de forme qui rend la pensée nettement, sans ambages; la pensée vague, indécise, allemande si l'on veut, ne pourrait s'y traduire.

La langue italienne, flexible et fine, propre aux ressources machiavéliques et aux *concetti* de l'esprit, parlée par un peuple chez lequel la tête domine le cœur, la langue italienne fut vaincue par la langue espagnole. On vit en Italie au dix-septième siècle, une chose étrange. Tout en protestant contre l'Espagne et sa domination, les écrivains, poètes et prosateurs italiens livrèrent leur fine littérature à l'influence espagnole et, lassés d'esprit, fatigués de prouesses poétiques, ils créèrent le genre *hispano-italique*, dans lequel la gravité de la langue ibérique domina. Ce fut alors un mélange bizarre de finesse et d'emphase, de facilité et de grandeur, d'éclat et d'obscurité. Dans le domaine poétique, cette méthode, acceptée par *Marino*, fit de lui un poète universel, couronné, triomphateur, partout récité, enrichi, et dont la renommée fut prodigieuse. En France même, le *cavalier Marin* fut vénéré de 1620 à 1640, fut le roi incontesté de l'hôtel Rambouillet, le père des poètes, qui de d'Urfé aboutissent à Boufflers. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie célébrèrent ses louanges et chantèrent sa gloire. En 1680, juste retour! il était oublié. Son succès était dû au mariage monstrueux du caractère poétique espagnol avec les mièvreries spirituelles de l'Italie, nous l'avons constaté pour montrer quelle était alors l'influence de la langue espagnole en Europe. Elle fut telle que, tandis que Marot et Rabelais, procédant de l'Italie, débrouillaient cet horrible jargon romano-saxon qui était la langue du quinzième siècle et devait être la langue de Rousseau et de Bossuet, Calvin, Malherbe, les Corneille, de Thou, prenaient à l'Espagne et s'assimilaient tout ce qu'elle avait de meilleur.

Nous avons dit que le génie artistique espagnol est ori-

ginal, étant né dans l'isolement; en effet, l'on peut dire sans exagération qu'avant la Renaissance l'Espagne s'était déjà affirmée, non seulement par la langue, mais encore par tout ce qui assure la suprématie des nations.

A ce sujet il nous paraît urgent de faire la remarque que l'influence de la Renaissance fut immense en Allemagne, en Angleterre, en France surtout, que la Pologne ne put s'y soustraire; si toute l'Europe mit à profit la Renaissance, l'Espagne seule se refusa à recevoir l'impulsion et prouva au monde étonné, qu'elle pouvait tenir d'elle-même ses sciences, ses arts et ses belles-lettres; le romancero, pas plus que don Quijote ne doivent rien aux traditions latines ou grecques de la Renaissance et sont purement espagnols.

Ce qui rend encore plus caractéristique cette répulsion pour tout ce qui est étranger, c'est que le fait se passe au moment précis, où l'Espagne va dominer le monde et sera en position parfaite pour absorber et s'assimiler les arts et les sciences. Elle s'y refuse; dans les lettres comme dans les arts d'imitation, la musique, la peinture, la sculpture même, rien de la Renaissance. Le bysantin repoussé, le gothique et le mozarabe dominant en architecture; la peinture reste espagnole (nous le sentons bien aujourd'hui), et n'a rien à faire avec les écoles d'Italie ou des Flandres; la musique fleurit, et Gevaërt a trouvé en 1849 des trésors de vieille musique enfouis dans les églises et les couvents d'Espagne; le théâtre était inventé, le drame trouvé, que la France anonait encore ses mystères, que l'Italie se bornait à des essais enfantins, à des pantomimes indignes de l'art; enfin, et c'est là sa grande gloire, l'histoire et le roman de mœurs, la peinture, la sculpture, l'architecture, le théâtre étaient faits: ils n'ont pas été surpassés, et l'Espagne créa la Renaissance.

A ce moment l'Espagne conquérait un monde, l'Amérique; elle créait la première armée d'Europe, cette armée dont Bossuet a dit: *Enfin s'avance l'infanterie espagnole! digne*

filles de l'armée nationale de Viriate, de Pelage et de Sertorius. Il ne faut pas oublier que c'est avec des soldats espagnols que le grand Carthaginois, Annibal, pendant trente ans, tint tête à la république romaine ; les bandes qui arrêtaient Condé avaient de nobles ancêtres ! L'Espagne créait la marine. Ainsi, en moins d'un siècle, les Maures chassés, l'Amérique possédée, l'Italie conquise, les Flandres asservies ; don Juan d'Autriche, Ferdinand et Isabelle, Charles-Quint, Vélasquez, Zurbaran, Lope de Vega, Calderon, Moretin, Cervantès, Albe et Gonzalve. Quels noms ! que de hauts faits ! que de chefs-d'œuvre ! Déjà étaient sortis de terre ces cathédrales, ces quais, ces arsenaux et cette marine formidable qui fit trembler l'Europe et qui, sans la tempête, anéantissait peut-être la puissance britannique naissante, changeant les destinées du monde, assurant pour des siècles la suprématie de la race latine. Y a-t-il dans l'histoire d'aucun peuple une plus magnifique expansion du génie national ! Certes, l'Espagne, indifférente, put laisser à l'Europe la Renaissance pour modèle ; elle avait engendré sa Minerve de sa propre substance et créé sa langue d'un coup. Dès Charlemagne, les sciences, les lettres s'emparèrent de cet instrument et purent se répandre ; tous les autres peuples furent dépassés par le fait de cette langue, œuvre nationale, qu'un homme seul, fût-il Dante, eût été impuissant à créer.

Que de difficultés une langue imparfaite offre au génie, au talent ! Tout le moyen âge s'aplatit dans une langue vulgaire insuffisante et cent ans encore après la Renaissance, les savants d'Europe, sans langue faite, continuaient le latin du moyen âge ; la France et l'Italie ne commencèrent à s'en affranchir que longtemps après l'Espagne. Du roman de Rou à Bossuet ou Pascal il y a un abîme, du Romancero à Cervantès il n'y a pas de différence capitale. Pendant deux cents ans la langue espagnole fut dominante en Europe comme en Amérique, et la cour d'Es-

pagne fut deux cents ans le modèle des cours. Tant de grandeurs lui donnèrent le vertige! la majesté royale s'endormit dans la satiété, la cour tomba dans le cérémonial, tandis que la nation, ivre de fortune, d'influence, de gloire, s'allanguit dans le repos; ces splendeurs peu à peu s'éteignirent, mais la langue est restée intacte, inaltérable. Elle se rapproche de la précision de la langue française et la surpasse en tout le reste, comme elle surpasse toutes les langues modernes. C'est la plus sonore, la plus souple, la plus riche enfin. Elle s'adapte à la musique plus parfaitement encore que la langue italienne. Un seul défaut pourrait ternir tant de mérites, la *jota*. Cependant cette lettre gutturale n'a pas tout le mauvais effet qu'on lui attribue. Dans le midi de la Péninsule, elle perd de sa dureté, et dans les deux Castilles, au foyer même de la langue et de la littérature, on la rend plus ou moins dure selon le mot, le sens de la phrase, ou la passion que la phrase a mission de formuler; il faut ajouter que cette lettre *j* est une de celles dont l'emploi entre le moins dans la contexture des mots.

Dans les îles les dames parlent purement l'espagnol; mais ce qui est remarquable, c'est le charme sous lequel elles savent vous tenir par la parole toujours rythmée et par ce timbre doux et grave, le parler lent ou précipité, moitié passion moitié langueur, qui est le signe distinctif des créoles et surtout des insulaires dont les mœurs sont plus douces encore, le parler plus suave.

— Vous avez beau dire, votre langue espagnole tant vantée ne vaut pas la langue allemande.

— Der teuffel! mon cher Krauss, je l'écorche si désagréablement que je la tiens pour exécration. Si encore vous parliez de l'italien! voilà une langue douce et musicale.

— Qui affadit comme un plat sucré; l'anglais est la seule langue pour les hommes...

— Les marchands et les enfants, repliquai-je. La langue espagnole possède tout ce qui manque à la langue française

et celle-ci en revanche l'emporte par la clarté et la précision.
Je n'en puis démordre.

— Ni moi non plus.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Pour conclure, leur dis-je, la langue préférable est celle qu'on sait le mieux, or vous baragouinez l'espagnol et ne le parlez pas, donc...

Ils m'imposèrent silence.

Le lecteur, de tout ceci, pensera ce qu'il voudra, pourvu qu'il reste convaincu que les Canariens possèdent une riche organisation artistique et qu'ils parlent avec grand charme une langue musicale, aussi douce qu'énergique.

CHAPITRE XXXI

UN ROI DÉTRONÉ

Il y avait à peine huit jours que nous avons été rejoints par Brünner, lorsqu'il reçut la lettre suivante qu'il me tendit en souriant :

Ile Madère; Funchal, mai 1868.

A Sa Majesté Jules César II, Roi de Julia,

Le soussigné porte très humblement à la connaissance de Sa Majesté qu'étant à la chasse, il a trouvé la tour du Poirrier — cette tour était élevée non à Saint-Borondon, mais dans la paroisse de Santa Anna, district nord de Madère — elle a été démolie par les soins du soussigné.

Le règne de Votre Majesté n'aura duré que quelques jours. Le royaume de Saint-Borondon est une chimère.

Le soussigné demande pourquoi; au lieu d'une monarchie, Jules César n'a pas fondé une république; elle aurait eu des chances de durée car ses égaux, les matelots du *San Cristobal*, seraient restés avec lui *comme président*; le capitaine me l'a dit. Après l'orage et la tempête, le président

aurait eu le beau temps, son désert se serait peuplé, car derrière la montagne il aurait trouvé 120,000 habitants, et qui sait? Madère ou Saint-Borondon serait peut-être en république en ce moment, par *capillarité* ou par *contagion*, sans coup férir. Une marche triomphale vous eût conduit jusqu'à la capitale; vous aviez des intelligences dans la place, la république était proclamée.

Pardonnez moi si je vous détrône; ce sera ma seule vengeance. J'excuse votre éphémère royauté et je reste,

Votre ami,

Rafaël.

Cette lettre m'a atterré, dit Brünner, mais il me reste une consolation, elle n'est pas mince... Je n'ai pas été détrôné par des sujets véritables, ayant sujet de le faire et mon règne n'a été qu'un rêve de despotisme, non la réalité.

— Combien de rois, de par le monde, lui dis-je, ne pourraient pas en dire autant!

— Mon cher Brünner, vous avez beaucoup d'esprit, dit Krauss, mais je vois que vous avez été attrapé comme un enfant. Moi qui ne comprends que l'histoire naturelle, j'aurais bien vu au premier brin d'herbe, que j'étais à Madère non à Saint-Borondon. Voilà où mène le mépris de la science.

— Krauss, dit Brünner, je consens à vous servir de cible, prodiguez-moi vos sarcasmes; quand vous voulez être méchant, spirituel, vous me faites l'effet d'un éléphant dansant la gavotte.

Le Canadien jubilait; l'histoire de Saint-Borondon l'avait très intéressé, il ne se moqua pourtant pas de Brünner et lui dit sérieusement :

— Vous avez de la chance! depuis dix ans que je navigue il ne m'est jamais rien arrivé.

— Comment! dit le fils, et cette aventure à Makao où vous avez été tué.

— Tué! contez-nous donc ça.

— Un autre jour. Ce soir nous faisons nos malles et demain, en route!

— Comment vous nous quittez et sans prévenir...

— Je n'ai pas pu, voici comment cela s'est fait; il est arrivé ce soir un navire américain, vous avez vu le capitaine à diner, eh bien! j'ai été le reconduire à son bord et... j'ai promis de partir dès l'aube avec lui.

— Partir, mais pour quel pays?

— Pour une république inconnue en Europe : *la République noire*.

— Tiens, tiens, dit Brünner, est-ce que les républicains de cette république sont noirs?

— Certainement, c'est une république de nègres; vous verrez que les peaux-rouges seront en république avant les Français et les Espagnols.

— Bravo! j'y vais avec vous, je n'ai plus rien à faire aux Canaries, en route! et vivent les noirs républicains! est-ce au bord de l'Érèbe ou dans l'enfer?

— C'est à deux pas, à quinze jours de mer, sur la côte d'Afrique; c'est la terre de *Liberia*, nous ferons escale à Sierra Leone.

— All righ! Away! Go ahead! en route! Vamos! Andiamo! pourvu que je sois à Lisbonne, fin juillet, je suis à vous; va pour *Monrovia*.

— Ah! vous connaissez donc cette république de nom? dit Goatbeart; eh bien, vous verrez comme elle est intéressante à étudier. Fondée, en 1821, par des affranchis, la république s'est donnée une constitution en 1848, elle a eu sa législature, son président, elle a trois cent[à] quatre cent mille habitants, elle est assez prospère; le président actuel est en rade, il revient de France ou il a été présenté à l'empereur; la France, l'Angleterre, les États-Unis ont reconnu la république *Liberia*. Nous voyagerons avec deux cents nègres affranchis. Soyez tranquille, Brünner, je connais le président, nous aurons bonne réception et sur le navire bon ac-

cueil. Adieu donc, messieurs, et au revoir. Nous allons en Afrique, vous en Europe; nous nous retrouverons à Lisbonne cet été et cet hiver en novembre, rendez-vous général à Madère.

Le lendemain nous conduisîmes ces messieurs à bord du vapeur américain, et tout attristés, nous revînmes nous mettre à écrire ces pages.

Lorsqu'à l'étranger on s'est fait une sorte de famille, chaque séparation est un déchirement. Qui sait d'ailleurs ce qui adviendra d'ici à l'hiver? Accidents, révolutions, mort! Dieu nous mène...

CHAPITRE XXXII

GUANCHES. -- GOUVERNEMENT, ORIGINES, ATLANTIDE

Nous avons fait connaître les usages guanches, et nous espérons qu'on aura pu déjà se faire une idée approximative de cette race. D'une part, force, adresse, taille, beauté, courage, loyauté; de l'autre, un peuple enfant, crédule, facile à tromper, vivant heureux en somme, sur un sol privilégié; voilà les Guanches que nous avons dépeints. Il nous reste à faire connaître la nation en société, se gouvernant; à montrer la poésie et l'histoire, la guerre, les arts, l'industrie, la culture, l'administration civile, judiciaire, militaire; à étudier les funérailles, les momies, la morale, les coutumes, la vie dans les caves, les rois et les castes, les mœurs pastorales, les cérémonies publiques. A Ténériffe et à Gran Canaria, les plus peuplées des Iles, nous allons voir fonctionner ce monde primitif. Nous tâcherons, cette étude faite, de trouver les origines probables des Guanches et d'émettre une opinion au sujet de l'Atlantide.

Ténériffe, l'ancienne *Tchinerse* ou *Chenerse*, jouissait ainsi que la Gran Canaria d'une véritable administration politique. La Gomera et Palma étaient administrées de même, d'après

tous les auteurs, sauf quelques particularités sans importance réelle, que nous indiquerons à l'occasion.

Le pouvoir était exercé par un seul, la tradition est absolue à ce sujet. A une époque impossible à préciser, le souverain unique de Ténériffe, nommé *Tinerfe*, ayant neuf fils, ces neuf fils à sa mort se partagèrent l'île, laissant d'un commun accord au prince ou *mencey* qui régnait à Taoro, la suprématie sur les huit autres; celui à qui le district de Taoro échut portait, en outre du titre de *mencey*, la désignation de *quebehi* qui signifie *majesté*, ou *très grand*. Il avait sur les autres une suprématie incontestée, ses domaines étaient plus considérables et ses vassaux plus nombreux.

Le *Tahoro* était le temple découvert, le lieu consacré à la justice, à la tenue des conseils du royaume et aux grandes réjouissances publiques. Le *mencey* de Taoro était le plus puissant, puisque le grand *Tahoro* était sur son domaine. Ce lieu paraît être dans la paroisse de Guimar, recouvert de lave aujourd'hui; il porte encore le nom de *Tahoror*.

A la Gran Canaria, il y aussi le *Tagoror* près de Galdar. En effet, c'était sur ce territoire que se trouvait la résidence du *guanarteme* ou *mencey* de Canaria; la tradition canarienne est aussi claire que celle de Ténériffe et tous les auteurs sont d'accord.

C'était dans le district de Taoro, de *Tahoro* ou de *Tagoror* que se réunissaient les chefs pour délibérer, que se tenaient les grandes assises de la nation insulaire, que se débattaient les grands intérêts de la patrie ou se célébraient les fêtes nationales, mais chaque *mencey* avait en outre son *Tagoror* particulier; c'était là qu'il administrait la justice, recevait les plaintes, les demandes, les visites. Un vieux *mencey* assis sur son banc de basalte est l'image des héros d'Homère. A le voir présidant le conseil, rendant la justice ou recevant les visiteurs, on se représente le vieux Nestor recevant Télémaque, fils d'Ulysse. Cette comparaison a sauté aux yeux de tous les chroniqueurs.

A l'avènement d'un prince, le Tagoror était jonché de fleurs, les feuilles de palmier et d'arbres verts s'entrelaçaient et tous les peuples accouraient en foule pour la cérémonie. Le nouveau chef, salué par acclamations, s'asseyait sur la pierre consacrée dont le dessus était couvert de peaux de moutons teintes en écarlate. Une députation lui présentait, dans un fourreau de cuir, l'os saint, l'insigne de la royauté, l'os droit de la jambe d'un bélier, le *royal fémur* ; le prince baisait avec respect ce signe de commandement et disait : *Je jure de faire la félicité de tous et de suivre l'exemple de celui qui a porté avant moi cet os vénéré.* Les chefs prenaient le royal fémur et disaient tour à tour : *Je jure, à partir de ce jour de ton couronnement, d'être ton défenseur et celui de ta race.* Voilà la féodalité ; un roi et ses grands vassaux.

Viana dit que les serments étaient prononcés sur le crâne d'un roi très ancien. Mais rien ne vient à l'appui de cette assertion, tandis que tout concorde pour indiquer le serment fait sur le fémur.

Après les serments, le mencey était couronné de fleurs, de fleurs et non de cette couronne légendaire dont les enlumineurs des œuvres des pères les ont adornés ; par un anachronisme idiot, ils avaient imaginé de les coiffer d'une couronne de carton, comme on en voit encore dans les théâtres. Le mencey étaient donc couronné de fleurs ; une fois la couronne en tête, il invitait au festin les nobles et les vilains et s'asseyait au banquet. Après le banquet venait la lutte, le bal, la canarie et les jeux se prolongeaient toute la nuit, éclairés par des torches de résine. En temps de guerre les hostilités étaient suspendues, afin de laisser célébrer les fêtes ; amis et ennemis venaient lutter et danser ensemble ; heureux peuple ! les haines politiques ne pouvaient lui faire oublier qu'il était né pour se divertir et non pour se déchirer lui-même, pour jouir de la vie presque sans travail, non pour se fatiguer aux combats sans trêve.

Les jours de fête, les Guanches faisaient de grands repas,

ces repas n'avaient lieu que dans certaines conditions réglées par une coutume religieuse ; en des jours consacrés, à l'époque dite *Guatativoas*, chaque famille se réunissait autour de trois *brebis pleines* rôties, cette condition étrange est resté inexpliquée. Cette époque *Guatativoas*, dont l'anniversaire ou la cause nous échappe, n'a pas été expliquée par les chroniqueurs ni les historiens. Nous ne savons à quoi elle correspond.

Lorsque le mencey parcourait le pays, il était précédé d'un Guanche portant sa bannière ou pennon ; c'était un bâton dont le haut bout portait une touffe de jong, ce qui rappelle la queue de cheval des égyptiens et des arabes. On saluait le prince au passage en se prosternant.

Lors de l'anniversaire du couronnement, on frottait la poussière de la chaussure du chef et on la baisait respectueusement. Ces anniversaires étaient de grandes fêtes ; les uns apportaient au chef des fleurs, les autres des fruits, des couronnes de feuillage vert, des peaux choisies ; les gens de condition lui baisaient la main gauche ; les chefs et les nobles, la main droite ; tous s'agenouillaient et criaient : Nous sommes tes serviteurs. *Zahanat Guayohec !*

C'était dans ces fêtes solennelles qu'il était vraiment beau de voir ces populations merveilleuses, manifestant leur joie par des acclamations puissantes, les chefs défilant devant le mencey, tandis que les femmes, à part, faisaient le fond du tableau. Les chroniqueurs en sont frappés.

Donc, en haut le roi des rois, roi lui-même d'un district particulier.

Au dessous, mais rois aussi d'un district, les grands vassaux.

En bas, un peuple heureux.

Entre le peuple et les vassaux, les gens de noblesse, puis les riches formant une sorte de bourgeoisie.

Le peuple baisait la sandale.

Les gens de condition baisaient la main gauche.

Les nobles baisaient la main droite.

C'était dans l'enceinte du Tagoror que le mencey rendait la justice. Lorsque le délinquant, un voleur par exemple, était conduit devant le juge, après jugement, on le couchait sur le sol et on le frappait avec le baton pastoral, la houlette du prince.

Il est certain que les Guanches de Ténériffe ne connaissaient pas la peine de mort, au moins, comme institution légale exercée par le pouvoir; cependant le poète Viana, dans son poème épique, en parlant de ceux qui insultaient à la majesté paternelle, dit :

C'était loi qu'on les fit mourir cruellement
Comme criminels, ordinairement lapidés.

(Chant I^{er}.)

Mais aucun historien n'est venu confirmer les deux vers du poète. On peut poser en principe, que livrés au code naturel, il en fut des Guanches comme des peuples primitifs moins bien doués et moins privilégiés sur une terre infertile, la loi du talion les régît. Telle devait être en effet la seule sauvegarde des premières sociétés où la justice ni sa sanction, la force, n'avaient pu encore naître; ce sont ces traces que nous retrouverons dans les petites îles; elles auront persisté là où la ceinture liquide abhorrée, étant trop étroite, ne put permettre la fuite au criminel, là où la justice instituée ne put jamais que par la mort, soustraire le coupable à la vue de la victime. Dans telle petite île, l'adultère était enterrée vivante; dans telle autre, le parent de la victime pouvait prendre la vie de l'assassin; dans une troisième, le bourreau dut immoler le coupable car on avait expérimenté que ce talion de sang-froid, ce meurtre de vengeance creait des représailles qu'il fallait éviter par une mort légale. Il n'en était pas ainsi dans les grandes îles où l'assassin était exilé en quelque gorge écartée, après une sorte de

dégradation civile et la dépossesion de tous ses biens. L'adultère entraînait la prison ou le confinement; la jeune fille mise à mal pouvait aussi être séquestrée, expiant ainsi le doux péché si l'amant ne l'épousait. Dans ces grandes fles la vie était si douce, le tien et le mien existaient si peu, les mœurs étaient si sociables, le gouvernement si paternel, que les crimes étaient fort rares et le vol presque inconnu. Les chroniqueurs n'ont jamais, dans leurs narrations souvent puériles, constaté l'esprit de rapine né de l'envie, du désir de posséder ou d'une simple convoitise. La femme coupable était toujours pardonnée, sauf peut-être les vestales; l'homme coupable était seulement condamné aux métiers vils, abjects, et devenait boucher, ou préparateur des corps humains avant l'embaumement ou la confection de la momie. Il est certain que la peine de mort ne fut jamais appliquée à la Gran Canaria ni à Ténériffe, au moins comme institution d'État, pendant les quatre-vingt ans et plus que dura la lutte entre les conquérants et les insulaires.

Si la tradition de la peine de mort, du talion régnant dans les petites fles s'est perpétuée jusqu'à la conquête, et si certains chroniqueurs ont pu penser que c'était une loi générale, c'est qu'ils ont pris la dure nécessité que la petitesse des fles imposait aux insulaires d'Hierro et de la Gomère pour une loi commune à tout l'Archipel. Si d'autres chroniqueurs au contraire ont affirmé que les Guanches n'appliquaient pas la peine de mort, c'est qu'ils puisaient leurs renseignements dans les grandes fles.

Telle est l'opinion qu'en adopterait sur ce sujet important s'il ne se présentait une objection. Tous les historiens ou à peu près, constatent l'existence d'une sorte de bourreau, d'un exécuteur des hautes œuvres. Le fait qui paraît constaté implique contradiction, à moins qu'on ne puisse affirmer que ces bourreaux décrétés d'infamie, formaient une sorte de caste (*paria*) dans laquelle on faisait entrer certains coupables, non pour en remplir les fonctions, mais pour les

flétrir par la plus terrible punition morale, la qualification de bourreaux.

Toutes les races primitives ont donné l'exemple du pouvoir paternel, exercé par une race pure dite divine, commandant une race inférieure. Après le déluge de Noë, les idées de domination absolue prévalurent et le servage s'établit, la justice devint la force; la Bible le prouve. Chez les Guanches, race primitive, l'exercice de la justice était un privilège, mais la force lui était subordonnée. Comme nous le verrons plus bas, il y avait deux castes qu'il ne faut pas confondre avec la division en deux parties que nous venons d'indiquer et qui désigne, non deux familles se disputant une part du pouvoir, mais bien une partie de la nation apte à l'exercer et une seconde, bien plus nombreuse, destinée aux travaux serviles; cependant il y a quelque similitude.

Suivant l'usage des premiers peuples du globe, la puissance fut basée sur des données théocratiques. Au début du monde, disaient les Guanches, Dieu créa un certain nombre d'hommes et de femmes, et cela après que la terre et l'eau furent formés; alors Dieu répandit entre les mains de ces hommes tous ses dons, tous les biens de la terre, puis il créa encore des hommes et ne leur donna rien; ils réclamèrent longtemps leur part. Dieu leur dit: *Servez les autres et ils vous donneront*. De là viennent les maîtres et les valets, les nobles et le peuple; cette tradition se retrouve partout.

Donc la noblesse cherchait son origine dans le droit divin et trouvait sa force, sa stabilité, dans la tradition religieuse et une consécration divine, tout comme la royauté. Les rois guanches, eux aussi, se disaient souverains par la grâce de Dieu!

La noblesse était héréditaire, mais pouvait être acquise par des actions glorieuses. Elle émanait pour le peuple de la royauté et était protégée par une *religion sacrée*, connue des hiérophantes seulement et complètement fermée au vulgaire; c'est le rite égyptien. Il est impossible de savoir ce

qu'était *cette religion* ; quels rites ? Était-elle aux mains d'une secte religieuse comme les chevaliers teutoniques, les templiers ? Cette secte comprenait-elle toute la noblesse ou quelques membres isolés, caste privilégiée ? Nous en dirons plus bas ce que nous en savons.

L'hérédité, avons-nous dit, était la base de l'ordre social. Le mencey exerçait une fonction héréditaire ; la noblesse, la caste religieuse, les princes le reconnaissaient comme autorité souveraine, *primus inter pares*. Ces princes étaient les descendants de la famille royale : *archimenceys*, au-dessous du mencey, les grands vassaux ; la caste nobiliaire devait à l'État, en retour de ses privilèges : l'administration de la justice, le commandement militaire, l'avis au conseil.

Par une fiction consentie, le mencey était possesseur du sol, en abandonnait au peuple l'usufruit et lui partageait la terre. Un peu de travail contribuait à un large bien-être ; l'augmentation du troupeau était la seule richesse. Ces concessions de terres proportionnelles à la famille n'étaient que temporaires et à la mort de l'usufruitier elles rentraient dans le domaine royal ou devaient être augmentées, si la famille avait augmenté. Comme il était inutile d'acquérir, toute propriété étant viagère, l'ambition était inconnue. Cette loi agraire était donc favorable au souverain qui ne pouvait avoir de rivaux en fortune ni en puissance, elle était favorable au peuple dont elle assurait l'existence. On peut voir aussi dans cette loi une barrière posée à l'envahissement des castes privilégiées. Ayant déjà une suprématie morale basée sur une éducation supérieure, on avait voulu les empêcher d'accaparer la fortune publique au détriment de quelques-uns. La loi agraire des Guanches était protectrice des faibles. Un fait digne de remarque c'est que, lors de la découverte du Pérou, on put s'assurer que les Incas pratiquaient la même loi, le chef distribuant les terres proportionnellement à l'étendue de la famille.

Les soins du troupeau, le choix des pâturages selon la

saison, telles étaient les occupations les plus importantes du peuple ; il en avait fait une science. Ces pasteurs modèles comptaient le troupeau d'un coup d'œil, le rassemblaient à un appel, connaissaient les mères de chaque agneau et pour eux la vie se passait, à l'ombre des grands lauriers, à tresser des corbeilles, à jouer de la flûte, à chanter les amours ou les combats des ancêtres, à danser ; c'était la vie pastorale des premiers âges du monde. La chair des chevreaux, le *gofio* de lait, le pipeau champêtre, la corbeille tressée, c'est la poésie d'Hésiode, d'Homère ; c'est la tradition des pasteurs antiques, c'est la tribu d'Égypte aux temps primitifs, la vie contemplative de la Perse et de l'Arabie. Que le lait écumant tombe sur la terre, du haut d'une amphore de forme égyptienne et l'on aura l'image parfaite des peuples primitifs. C'est un tableau guanche. Nous avons donné à l'appendice quelques échantillons de la poésie guanche propres à faire ressortir ces similitudes.

Il semble que les Guanches vivaient en une sorte de famille insulaire divisée en tribus fédérées ; mais il est probable qu'il y avait deux castes dans cette grande famille. Ces deux castes, qu'on a voulu présenter comme formant deux nations, même deux races, n'ont jamais offert au philosophe pas plus qu'à l'historien un point fixe pouvant servir de base à des affirmations aussi singulières. Il est bien plus probable que ces deux castes, souvent établies dans la même île étaient deux divisions d'une même famille que des dissensions politiques ou religieuses séparaient. Ces deux castes étaient souvent en lutte. Le duel, le défi maintenaient vivante l'idée d'antagonisme ; les deux champions armés du terrible bâton court *tesseres* s'assommaient pour une cause que rien ne précise et qui probablement sera à jamais ignorée. Il y eut peut-être au fond de cette division une cause que l'esprit de discorde perpétua sans l'expliquer ; influence du principe du mal, qui jamais n'abdique étant innée chez l'homme, et que chez les meilleurs le bon prin-

cipe contrebalance à peine. Les hommes à naturel plutôt mauvais que bon se détruisent, chez les peuples où domine au contraire le bon naturel, la guerre, fatalité du principe mauvais qui n'est pas tout à fait vaincu, est plus humaine et le combat singulier l'emporte. Ces guerres nous permettent de conclure que les deux castes ennemies étaient égales, et cette division ne peut être comparée en rien aux divisions théogoniques indiennes. Les Guanches se mariaient sans distinction de caste, elles étaient donc égales et cette observation seule tranche la question.

Les guerriers, *althayas* ou *altahay* (courageux), étaient puissants et respectés. Les guerriers que des actions d'éclat avaient illustré jouissaient de certains privilèges, ils occupaient le rang le plus élevé, et leurs personnes étaient sacrées. Cette aristocratie était-elle dirigeante? Non. Avait-elle mission de faire respecter la loi? La faisait-elle exécuter? Le chef était-il chargé seul de cette mission? On le croit sur des indices vagues.

La caste noble était peu nombreuse, mais jouissait d'un immense empire. Nous l'avons vu lors du mariage d'Ico, la noblesse fit échec au roi, exigea un *jugement de Dieu*, qui seul put décider entre les deux puissances.

Il est probable que chaque tribu étant gouvernée politiquement par un chef, dux, rex, mencey, suivant les trois termes employés par les chroniqueurs, ce chef ayant la direction absolue de la justice, de la force; de plus, par le mariage mystique avec toute vierge, le mencey étant le père de la tribu, il réunissait en lui tous les pouvoirs des patriarches aux premiers âges de la vie humaine. Était-il souverain et pontife? On ne sait. Le culte de la nature dans ses deux grandes manifestations, le ciel et la terre, qui paraît ressortir de la configuration du temple, nécessitait absolument un pontife au moins. Si tout le monde y pouvait entrer et verser le lait sur la terre du haut de l'urne sainte, le temple aurait eu tout de même ses pon-

tifes; tout au moins dut-il y avoir des prêtres du temple qui se recrutèrent dans la classe noble et furent appelés *Faycay*. Le temple par sa configuration est le symbole d'une vie toute patriarcale où domine le culte de la nature. La terre était figurée par le petit cercle intérieur; le grand fossé entre les deux cercles c'était la mer; le grand cercle, la sphère céleste, la voûte étoilée, le ciel. Grande science hermétique, pleine de ténèbres! La richesse de la tribu étant tout entière dans le troupeau, le sacrifice à la terre nourricière était le lait des brebis fécondées, versé de l'urne à lait (*ganigo*) sur la terre elle-même; les bras de tout un peuple levés vers la sphère céleste imploraient le Dieu tout-puissant qui créa les deux sphères harmoniques. C'est le culte primitif.

La chronique d'Azurara rapporte que les Guanches croyaient à l'immortalité de l'âme, ce qui est bien possible, quoique rien dans les usages religieux ne le constate; ils y croyaient peut-être, comme leurs frères africains qui affirment que l'âme vit dans les buissons et qui l'y cherchent de temps en temps, puis ne la trouvant pas, n'y pensent plus. Azurara rapporte que les Guanches croyaient à un Dieu qui récompense et châtie selon les œuvres, que tout le gouvernement était le monopole des nobles dont le nombre était fixé; il indique cent à deux cents pour la Gran Canaria. Quand la mort avait éclairci les rangs, on choisissait parmi les fils, de façon à ce que le nombre minimum fût toujours atteint. *Ce sont ces nobles qui sont chargés de conserver les traditions des croyances primitives qu'ils ne divulguent qu'à certaines personnes qu'ils en jugent dignes.* Ce système d'occultation est un signe caractéristique du culte primitif. Des Druides aux Guanches, des Guanches aux Égyptiens, aux Grecs, la religion est aux mains de pontifes qui, sous peine de mort, ne doivent divulguer les mystères qu'à l'initié. Le peu qui reste de cette tradition, dans les mystères catholiques n'en peut donner une idée; la révélation est la base des reli-

gions nouvelles, l'occultation était le fondement des plus anciennes.

La configuration du sol fournit aux Guanches, pour habitations naturelles, des caves (*cuevas*), ainsi qu'on les désigne aujourd'hui, propres à les abriter parfaitement, surtout sous un climat aussi doux. L'été, les Guanches préféraient les grottes de la montagne; l'hiver, ils choisissaient celles du littoral. Celles de la montagne étaient l'œuvre de la nature, celles du littoral étaient l'œuvre de leur industrie; ils les construisaient dans le tuf friable, choisissant les couches de tuf de cinq à sept pieds qui étaient supportées par une large assise basaltique et surmontées d'une assise semblable; le tuf enlevé, la cave était prête. Les plus célèbres sont celles de Guiamar; elles ont des divisions intérieures et des chambres carrées, la principale chambre, toujours éclairée par l'ouverture de la caverne; les chambres obscures destinées à dormir ou à servir de magasins, étaient garnies de niches habilement creusées dans la pierre servant à placer les amphores de lait, d'eau, ou de boisson fermentée; d'autres pièces renfermaient les fromages, le moulin, les provisions de farine ou de grain à moudre; dans la grande pièce éclairée, des bancs creusés dans le roc permettaient de s'asseoir à l'entour, comme en un divan de café turc.

Pline, qui a rapporté un fragment du voyage d'Hannon ordonné par le roi Juba, dit que les envoyés de Juba trouvèrent un petit temple carthaginois dans une île qu'ils nommèrent Junonia, du nom de la divinité protectrice de Carthage; ils trouvèrent aussi des ruines d'habitations, *vestigia ædificiorum*; c'étaient celles que les navigateurs qui exploitaient la pourpre, les Tyriens, avaient construites et que les Carthaginois laissèrent. Mais les naturels des îles, les indigènes, la race autochtone était troglodyte, sans cela la maison aurait fait bientôt le village, puis la ville, et la ville aurait produit la civilisation, qui n'aurait pas attendu plusieurs milliers d'années pour se former.

Viera assure que les Guanches avaient des maisons à Ténériffe. Il est facile de lever l'objection, car ces constructions étaient postérieures à l'entrée des conquérants dans les îles ou à l'arrivée des vaisseaux qui y avaient abordé auparavant. Il ne faut pas oublier que dès le quatorzième siècle et même dès la fin du treizième, les Guanches avaient été visités et avaient fait des prisonniers. Quelques-uns d'entre eux avaient été, dès le début de la conquête 1403 ou 1404, amenés en Espagne, en Portugal et étant retournés dans les îles y avaient travaillé. Il résulte de l'étude consciencieuse de tous les écrivains, que Ténériffe n'avait pas de maisons et que tous les habitants étaient troglodytes; du reste on ne pourrait rien conclure du fait de quelques habitations rudimentaires à Ténériffe, même s'il était constaté; les Guanches ont toujours préféré les caves et les grottes aux maisons construites. Les habitants de Canaria, où les caves étant concentrées en quelques points faisaient défaut dans le reste du territoire, avaient obéi à la nécessité de vivre en des lieux dépourvus de caves, soit pour user des pâturages, soit surtout des terres arables; le besoin fut la loi impérieuse qui les obligea à se construire des caves ou habitations plus ou moins rudimentaires. A Ténériffe ce besoin n'existait pas, la bande du sud à peu près déserte avait des caves en suffisance, la montagne et la bande du nord en possédaient en quantité. En affirmant que les Guanches n'étaient pas troglodytes, les pères voulurent leur enlever le caractère distinctif de race primitive, de *race de pierre*, qui renversait leurs suppositions bibliques.

Ce qui a le plus étonné tous les historiens tant anciens que modernes, c'est que les Guanches n'avaient aucune idée de la navigation, tandis que tout paraît s'être réuni pour les initier à cet art : la position insulaire, la proximité des îles, la curiosité innée ou besoin de se connaître, l'habileté qu'ils déployaient à la pêche et leur grand amour pour le poisson, leur passion pour la nage et l'adresse prodigieuse autant

que la force qu'ils déployaient dans cet exercice; c'est que l'on a négligé de tenir compte des origines de cette race comme de son histoire particulière. La terreur de la navigation était le signe distinctif de toutes les races primitives; les peuples d'origine africaine ou celtique ne naviguaient pas, les Indiens, les Chinois ne naviguaient pas; c'était un dogme religieux propre à toutes les races antéhistoriques: l'eau c'est le mal, c'est l'abîme, c'est l'élément maudit. La terre et le ciel voilà l'adoration; les Indiens d'Amérique ne naviguaient pas davantage. Les Arabes d'Asie ne naviguent pas, et si l'eau pour eux c'est la fortune, le bonheur, c'est l'eau fraîche qui se boit, l'eau qui arrose et féconde; l'eau de mer est repoussée, méprisée, maudite. Pour eux comme pour toutes les races antérieures aux six mille ans de la tradition juive, il y a un crédo: *l'eau a couvert la terre et anéanti presque toute la nature vivante, l'eau reviendra recouvrir le monde, l'eau est l'instrument, le fléau du dieu terrible.* Il n'est peut-être pas de preuve philosophique plus forte à donner de l'engloutissement de l'Atlantide que ce fait: la terreur de l'eau. Elle devait être naturelle à des races habitant des terres primitives que l'Océan avait submergées, à l'exception de sept têtes de rochers élevés, où quelques pères survécurent.

Les Guanches à vrai dire ne se faisaient jamais la guerre entre eux, excepté à Lanzarote où ils n'obéissaient qu'aux passions de leurs chefs et ces querelles les intéressaient peu. Les Guanches n'étaient pas de même nature que ces peuplades d'Amérique ou d'Australie qui se détruisirent entre elles comme à l'envi, avec désespoir ou furie, races malheureuses, inférieures, pour lesquelles verser le sang fut un plaisir, verser son sang une gloire sans rivale. Leurs guerres particulières n'avaient jamais été dévastatrices ni bien sanguinaires, et sauf à Lanzarote peut-être, où une sorte de rivalité divisait l'île, il ne paraît pas qu'il y ait eu des animosités nationales, mais seulement des divisions;

encore faut-il remarquer que ces divisions étaient nées des longues guerres contre les Espagnols qui décimaient telle ou telle contrée au détriment des autres et créaient des dissensions entre les divers chefs. Ils ne se détruisirent jamais entre eux et réservèrent leur vie pour la vendre cher aux Européens. Ils savaient que leurs guerres intestines peu sérieuses devaient avant tout être des espèces d'exercices un peu plus exagérés et violents que ceux des luttes ordinaires ; ils n'avaient pas de haine les uns contre les autres, il n'était fait aucun mal aux vaincus.

Avaient-ils un art militaire ? C'est assez probable, car avant les conquêtes successives, toute tactique ne leur était pas inconnue ; ils cherchaient à s'emparer des positions stratégiques les meilleures, tiraient parti de la configuration du sol pendant l'action, ce qui prouve leur intelligence. Les Guanches n'avaient pas des enceintes destinées à servir de camp, mais bien ces murailles pélasgiques ou cyclo péennes en pierres brutes qui sont les monuments caractéristiques des peuples primitifs. Ils avaient comme les Romains une télégraphie très rapide : les feux sur les montagnes, les signes convenus à de grandes distances ; pour les transmissions importantes ou occultes ils établissaient des stations d'hommes espacés qui s'avertissaient par des coups de sifflet. Ils savaient décomposer leurs forces afin d'agir successivement sans s'affaiblir et pouvoir remplacer par des troupes fraîches celles hors du combat. Cette stratégie devait leur être inconnue avant la conquête, elle paraît être née à la Gran Canaria où les Guanches s'étaient divisés en six corps commandés par six généraux obéissant au roi et qu'on nommait *Guayres*. La lutte contre les Espagnols créa la tactique ; cependant la lutte contre les ravisseurs d'esclaves avait déjà fait naître l'idée des fortifications chez les habitants de Lanzarote et Fuerteventura.

Les Guanches étaient très habiles pour la confection de leurs armes : la hache d'obsidienne, la lame à pointe durcie

au feu, la fronde puissante, la flèche qu'ils lançaient avec une grande adresse. Le *banot*, espèce de dard très dangereux, car une de ces entailles restait dans la blessure, tandis qu'il pénétrait les chairs, était l'arme perfectionnée. Ils fabriquaient avec le bois du dragonnier des écus, des boucliers très résistants où la flèche la plus rapide pénétrait à peine et ne pouvait plus ressortir.

Leurs jeux étaient nombreux, le palet, le ceste; mais la lutte était le plus estimé de tous et celui auquel ils se livraient avec le plus de passion; le pugilat était consacré par les lois et la théologie. Il fallait pour s'y livrer en public l'autorisation du *faycan* et du *mencey*. Le pugilat grec était pratiqué exactement à la Gran Canaria. Ils se frottaient le corps avec de la graisse, et pour assouplir leurs membres s'exerçaient contre un arbre, se préparant, s'entraînant pour ainsi dire. Pour la joute nationale ils avaient des arènes; c'étaient des cirques élevés de quelques pieds au dessus du terrain où se tenaient les spectateurs, de façon à pouvoir être vus de la multitude. Les juges du camp plaçaient les champions et se rangeaient aux deux extrémités de l'arène à l'endroit où se trouvaient deux bancs de pierre; les parents des champions devaient rester immobiles et muets. D'abord les athlètes devaient échanger des pierres sans mouvoir les pieds et il était rare qu'un coup de pierre touchât le but, tant ils étaient habiles à parer; ce n'était là qu'un prélude obligé; alors ils devenaient libres de leurs mouvements, s'approchaient armés de la lance et de la hache et le vrai duel commençait. Il n'y avait grâce ni merci qu'après blessure amenant très rarement la mort. Les juges du camp, aussitôt que l'un des champions était blessé, criaient : *Gama! gama!* c'est assez. Dans les duels courtois, on s'arrêtait à une lance rompue; si les champions étaient fatigués, ils pouvaient se reposer et dans cet intervalle, ils buvaient et mangeaient ensemble, en frères.

Les Guanches étaient si sensibles au point d'honneur que

ce sentiment prenait des proportions que nous ne retrouvons qu'au Japon et chez les Celtes seulement. Après une joute où la victoire fut indécise, l'un des champions dit à l'autre :

— Ferais-tu tout ce que je puis faire ?

— Certainement.

— Tu le jures !

— Je le jure.

Tranquillement le premier se précipita du haut d'un abîme voisin... et le second le suivit.

Les Japonais s'ouvrent le ventre, les Celtes se tuaient pour prouver leur courage, par simple point d'honneur.

La morale des Guanches était pure. Qu'on en juge.

« Fuyez ceux que les vices rendent méprisables, sans cela

« vous serez un scandale pour vos semblables ; fréquentez

« les bons, aidez, secouez tout le monde.

« Soyez bons, si vous voulez être aimés.

« Méprisez les méchants, aimez les bons.

« Tenez compte seulement de l'amitié et de l'estime des
« bons.

« Ne mentez jamais.

« Honorez le pays par le courage et la vertu. »

Telles étaient les maximes générales de la race guanche. Quoi de plus simple, de plus complet, de plus beau ! Il est difficile de ne pas voir dans cette morale, cette admirable sémence, le germe de la philosophie égyptienne, dont Moïse et Platon ont rempli le monde. Héritiers inconscients de la morale antique des peuples primitifs, dont ils n'avaient retenu, comme par miracle, que les grands principes d'humanité et dont ils avaient rejeté tous les mauvais principes d'antagonisme, de vol, de férocité, vivant dans un pays favorisé ou tout leur était fourni avec profusion par la seule nature, les Guanches ne pouvaient qu'être heureux avec de pareilles maximes, dont l'enseignement était obligatoire pour tous les enfants.

Maintenant que nous connaissons ce peuple, bon par ex-

cellence, dont les chefs étaient les plus braves, les plus nobles, les plus vertueux, nous pouvons entrer dans les détails capitaux, les funérailles, l'embaumement, la momie.

Le chef, ou mencey, avait droit à des funérailles splendides. Sa position et l'exercice du pouvoir l'avaient presque toujours fait aimer, car son pouvoir n'était que l'administration d'une justice paternelle et lui avait conquis la vénération de tout le peuple par l'exercice des vertus civiques et privées ; son corps, soigneusement embaumé, était cousu dans différentes peaux, placé dans un cercueil de pin, emporté dans une niche royale, très haut sur la montagne et dans une caverne escarpée ; on lui mettait à la main le fémur, emblème de sa royauté et une amphore de lait.

Les Guanches avaient pour tous les morts de toute condition le même respect, mais l'embaumement n'était pratiqué que pour les chefs et la classe très élevée ; les gens du peuple étaient enveloppés dans leur manteau ou couvertures et portés dans des caves, où l'on retrouve encore leurs os blanchis.

Il existait dans chaque île un corps d'état, une espèce de caste : les embaumeurs ; ils pratiquaient aussi l'art d'envelopper le corps de bandelettes, de faire des *xaxo*, momies, par des procédés en tout semblables à ceux des anciens Égyptiens ; cette corporation jouissait d'une grande considération, tandis que le soin de vider le corps était dévolu à des hommes répulsifs pour les Guanches, sorte de condamnés flétris qui vivaient isolés loin de tout contact. Le corps vidé on le lavait d'abord deux fois par jour avec de l'eau salée ; on fermait hermétiquement la bouche, les oreilles, les narines, puis on oignait toutes les parties délicates avec du beurre de chèvre, des herbes aromatiques, de la canelle ; alors on saupoudrait le tout de résine, de poussière d'écorce de pin, de pierre ponce pilée et de diverses substances astringentes et desséchantes.

Pendant quinze jours d'exposition au soleil, les parents

du défunt chantaient ses louanges. Lorsque le corps était bien sec et léger, on l'enveloppait dans des peaux de chèvre ou de brebis plus ou moins bien travaillées, selon le rang du mort, et l'on faisait sur son corps une marque qui permettait de le reconnaître à l'avenir. Cette opération terminée, la momie était transportée dans une cave sépulcrale destinée à cet usage pieux, et presque toujours située en un lieu d'accès difficile et très élevé; les corps qui étaient déposés dans des sépulcres, étaient placés debout contre les parois de la cave sépulcrale, tandis que les momies étaient placées horizontalement sur des bancs, les unes au côté des autres, toujours la tête au nord. Ces bancs en bois incorruptible, excessivement dur, étaient de génévrier ou de *mocan*.

Quel était le procédé d'embaumement? Il n'est resté que des formules incomplètes, d'abord, parce que l'art d'embaumer était un ministère sacré qui ne devait être confié à aucun profane, ensuite, au témoignage de Sprat, parce que après la conquête, les Espagnols détruisirent les prêtres et les embaumeurs, afin de décapiter la société guanche, et que les survivants des chefs religieux ne pussent avoir aucune influence sur les Guanches réfugiés dans les montagnes. Donc les sources où l'on aurait pu puiser manquent. Cependant l'on sait positivement que les embaumeurs employaient un beurre mêlé de graisse qu'il laissaient rancir tout exprès; ils faisaient bouillir cette sorte d'onguent avec des plantes, notamment une espèce de lavande très abondante; ils employaient aussi une herbe, nommée *lara*, qui donnait un résidu gommeux et glutineux, le cyclamen, la sauge. Ces onguents servaient, après le lavage du corps avec les résines et la préparation ci-dessus rapportée, à oindre les chairs qui disparaissaient peu à peu par l'action du soleil; on oignait de nouveau jusqu'à ce que le corps fût devenu extrêmement léger, c'était le signe certain d'une opération réussie et terminée; alors il ne restait plus qu'à l'entourer de peaux et de bandelettes; ces peaux étaient lisses.

Pour les pauvres, on ne séchait pas la tête qui était séparée du tronc, et les peaux qui recouvraient le corps conservaient leurs poils, Pour ces corps, pas de bandelletes.

D'après le chevalier Scory, les Guanches auraient eu une sorte de deuil, dont la durée était le temps de la préparation de la momie et cessait au moment de la mise du corps dans la cave sépulcrale.

Purchass dit avoir vu deux de ces momies à Londres en 1700 ; il dit qu'elles avaient plus de mille ans, mais il ne dit pas à quels indices il a reconnu une telle antiquité.

Tous les chroniqueurs contemporains de la conquête affirmèrent que la durée des momies étaient incalculable.

D'après Sprat, voyageur anglais, il aurait visité en 1650 une grotte sépulcrale où plus de trois cents corps étaient dans un état de parfaite conservation.

Edens, médecin anglais, qui visita l'île, 1652, obtint des Guanches qui y vivaient encore, l'autorisation de visiter la cave de Guiamar ; en sa qualité de médecin, dit-il, il obtint la permission. Il constata près de quatre cents cadavres parfaitement conservés ; les cheveux, la barbe, les cils étaient dans un état parfait. L'année suivante, chassant avec deux Anglais, l'un d'eux, derrière un tas de broussailles, trouva l'entrée d'une nouvelle cave ; il y entra et resta pétrifié. La terreur fut si forte que sa voix en tremblait encore le lendemain. Il déclara que la peau des corps était aussi souple que les peaux des chèvres apprêtées pour gants. Sprat prétend que les nerfs, les tendons, les veines et les artères paraissaient comme autant de petites cordes.

Cent ans après, Beckman et des voyageurs anglais visitaient une cave, où plus de trois cents corps étaient conservés et qui avaient échappé à la destruction. Ils relatent le parfait état des momies et disent que les peaux avaient pris la sécheresse du parchemin. Charles Midleton, dans son *Grand Dictionnaire des voyages*, publié en 1778, donna

le dessin d'une cave de Guimar, dans laquelle on ne retrouvait déjà presque plus de momies.

Dès 1660, on cherche des momies et sans en trouver, si ce n'est une fois ou deux. Le dix-huitième siècle arrive, quelques Guanches survivaient, croisés, en grand désordre de procréation, car peu se mariaient entre eux, ils étaient ignorants des lieux de sépulture; quelques années encore et toute momie est introuvable. S'il en existe en quelque cave perdue, c'est ce qu'on saura peut-être un jour. La tradition veut que les Guanches aient dit et répété qu'ils avaient plus de vingt caves sacrées à Ténériffe seulement et autant à la Gran Canaria, mais qu'ils ne savaient pas où elles se trouvaient, les prêtres étant morts, ainsi que les embaumeurs qui seuls les connaissaient.

A la Gran Canaria, les corps ne se sont pas conservés, aussi bien qu'à Ténériffe, à cause de la nature du sol. On a trouvé dans les caves un grand nombre de vases en terre très dure de forme égyptienne.

Nous avons de précieux témoignages modernes encore. M. Bory Saint-Vincent, en 1802, eut une momie parfaite qui servit à ses études, et qu'il remit à la personne qui la lui avait confiée; cette momie, des mains de Brossonnet, est passée en Angleterre et se trouve peut-être aujourd'hui dans quelque collection privée, cotée comme égyptienne probablement, car nous n'avons pas connaissance d'une momie guanche, dans les collections publiques anglaises. En 1827, M. Berthelot offrait des primes considérables aux pâtres, afin de se procurer un spécimen. Il réussit incomplètement, car la momie qu'il obtint était en assez mauvais état et ne devait d'avoir échappé à la destruction qu'à cet état même. Cette momie passa de main en main et M. Berthelot la retrouva, vingt ans après à Genève, dans une collection dont elle était une des curiosités les plus rares. Ajoutons encore que M. Berthelot a vu une grotte sépulcrale où les corps et les momies, ne reposaient que sur de simples lits de bûches.

Il est certain qu'après la conquête, les Guanches cachèrent les grottes sépulcrales, mais les conquérants, ayant tous entendu parler, vers 1500, des mines d'or et d'argent d'Amérique, fouillèrent toutes les montagnes et découvrirent les grottes ou caves sépulcrales. De dépit, dans leur fureur insensée, ne trouvant pas d'or, ils détruisirent tout. Ainsi, non contents d'avoir poursuivi les Guanches pour les vendre comme esclaves, de les avoir immolés en cent ans de combats, les Espagnols ont encore détruit leurs cadavres et violé leurs sépultures.

On a retrouvé à la Gran Canaria, à Lanzarote, les *tumuli* des hommes primitifs antérieurs à toute civilisation. Les corps étaient ensevelis sous des pierres sèches en forme de pyramide circulaire. L'art de la momie est postérieur.

On peut justifier la coutume d'embaumer les corps des souverains par le prestige de la fonction et le respect qu'elle inspirait, mais, lorsque le culte de la mémoire des morts est général chez un peuple, c'est un signe certain de haute moralité; cette piété, en donnant naissance à l'art de conserver le corps, constate chez la nation tout entière un profond sentiment de tendresse et de vénération, qu'on ne retrouve que chez les peuples capables d'affections fortes, d'idées nobles et de profonde moralité.

Ainsi, les Guanches obéissaient à un gouvernement monarchique semblable à celui de la France sous saint Louis, si l'on suppose des états généraux et provinciaux perpétuellement tenus. Cette monarchie avait pour appuis les grands vassaux, rois particuliers d'un district. Il y avait un corps de prêtresses ou vestales et des prêtres composant une famille sacerdotale; une religion naturelle, simple et pure, une noblesse, un peuple pasteur. Noblesse, clergé, rois ou menceys tiraient leur force de l'hérédité et de la vertu. La justice était organisée, les lois étaient conservées par tradition, le chef rendait la justice en public. La police était aux mains de la noblesse, l'armée était composée de tous les citoyens valides.

L'instruction publique était bornée à l'enseignement des principes de morale. La terre était divisée par le chef suivant une loi de capitation; l'homme, la femme, les époux avaient un rôle tracé et défini. C'était, on le voit, une société constituée, le vrai type des sociétés primitives antérieures à l'esclavage qui n'apparut qu'après l'âge de pierre, au moins comme doctrine gouvernementale; c'était le gouvernement celtique, c'était le gouvernement des races caucasiques antérieures au déluge de Noë.

Quelle était l'origine de ces peuples? C'est une question d'éthnographie pure, insoluble si l'on cherche des preuves telles qu'elles soient irréfutables, basées sur des faits certains. Ces sortes de preuves n'existent pas, à vrai dire, mais les traces, les indices, les traditions, les concordances, les témoignages arrivent en foule et peuvent donner une quasi-certitude. Nous avons indiqué de temps en temps les similitudes entre les usages guanches que nous avons décrits et les usages égyptiens; ces similitudes s'expliquent par la tradition vivante en Égypte et conservée par les Grecs. Le philosophe le plus pur de l'antiquité, Platon qui reçut le nom de divin, parle très au long et dans deux ouvrages différents des Atlantes et de l'Atlantide, il est indispensable de donner un extrait.

Dans le *Timée*, Platon raconte qu'étant enfant, son aïeul *Critias* vivant encore (la vieillesse est conteuse), il lui disait :

« Solon fut mon maître; or Solon avait voyagé et résidé
 « en Égypte d'où il rapporta les connaissances philosophi-
 « ques et politiques qu'il fit accepter par les Grecs. Il avait
 « puisé la science chez les prêtres de Saïs, ville du Delta, où
 « l'un de ces prêtres, versé dans la science de l'histoire, lui
 « disait; ô Solon! Solon! vous autres Grecs, vous n'êtes en-
 « core que des enfants, vous ignorez l'histoire d'Égypte.
 « Nous, nous conservons, dans nos livres sacrés, l'histoire
 « écrite depuis plus de 9,000 ans! Vous ne connaissez qu'un

« déluge, mais il fut précédé de bien d'autres ; Athènes, que
 « vous croyez nouvelle, est bien ancienne et je vais vous
 « apprendre comment votre Grèce nous conserva, à nous
 « Égyptiens, notre liberté en résistant à l'immense force venue
 « des bords de la mer Atlantide. Cette mer bornait alors une
 « île qui partait non loin des colonnes d'Hercule et qui était
 « plus grande que l'Asie et la Lybie ensemble ; entre elle et
 « le continent, il y avait quelques îles plus petites ; cette
 « contrée gigantesque s'appelait l'Atlantide. Elle était peu-
 « plée et florissante, gouvernée par des rois puissants qui
 « s'emparèrent de toute la Lybie jusqu'à l'Égypte et de l'Eu-
 « rope jusqu'à la Thyrénie ; ils réduisirent tout ce qui était
 « au deçà des colonnes d'Hercule en esclavage ; c'est alors
 « que les Grecs antiques se soulevèrent, vainquirent et dé-
 « livrèrent l'Europe de la servitude.

« Mais un plus grand malheur attendait les Atlantes, car
 « lorsque dans ces temps il arriva des tremblements de
 « terre et des inondations, l'île fut engloutie ; les habitants
 « de cette île, plus vaste que l'Europe et l'Asie, disparurent
 « dans une nuit, c'est pourquoi cette mer est innavigable
 « car il s'y est formée un limon des bas-fonds de la terre
 « submergée. »

Dans les *Dialogues*, Platon raconte encore :

« Neptune eut pour lot l'Atlantide, puis à sa mort il la di-
 « visa entre ses fils ; mais Atlas, l'aîné, eut la plus grande
 « part. C'est ainsi que ce roi astronome célèbre, donna son
 « nom à cette terre. Jamais prince n'eut plus de richesses,
 « sa terre était pleine de trésors et les êtres vivants y trou-
 « vaient leur nourriture suffisante, elle était fertile, sainte,
 « belle, merveilleuse, une chaîne de montagnes la terminait
 « qui produisait de l'oricalque, de l'or. »

Suit la peinture des richesses :

« Mais les États vieillissent, les citoyens se corrompent,
 « les gouvernements aussi ; les Atlantes devinrent impies,
 « dépravés. Ils irritaient les dieux par leurs crimes, Jupiter

« rassembla les dieux dans les demeures célestes qui sont
« placées au milieu de l'univers pour... »

Le reste s'est perdu et n'est pas venu jusqu'à nous.

On peut conclure hardiment de ce tableau historique que les Atlantes étaient antérieurs aux Grecs, aux Égyptiens même et qu'ils avaient apporté leur civilisation aux peuples d'Afrique et d'Europe. Les vestales, les momies, le temple de pierre, la numération, le calendrier, l'astronomie, la tribu, la chaussure, la cadenette, le bonnet des flamines, des mots de la langue passés en Égypte et en Grèce, les pierres consacrées, le temple circulaire et même si l'on veut la circoncision, qui chez les races primitives, ne fut qu'une mutilation religieuse pratiquée encore de nos jours en Océanie, tout cela vient des Atlantes et non du plateau caucasique. Les Atlantes furent maîtres de la Lybie, on y retrouve encore la race, la langue, la tribu et le nom, le drapeau ou *pennon*, la vie pastorale. Donc les Guanches sont un rameau détaché ou isolé, à la suite d'un cataclysme, d'une tige dont les Berbères sont les derniers représentants.

Le lecteur n'aura sans doute pas oublié que nous avons déjà retrouvé des noms de tribu, des noms de rivières, de montagnes, de territoires, enfin le nom même des îles Canaries (Kanar ou Canarr), sur la cote berbère, aujourd'hui partie du Maroc; la langue guanche est l'antique langue berbère, l'antique langue atlantide, de même que les îles ne sont qu'une partie du royaume d'Atlas. Il est vrai que l'isolement en appauvrissant la langue guanche a fait différer en quelques points les mots indigènes des mots [berbères et fait disparaître tous ceux dont l'objet était inconnu : *cheval*, *navire*, par exemple.

Nous avons donné les noms guanches en désignant les choses, et ces noms suffiront pour se former une idée de cette langue sonore, dans laquelle les voyelles et les consonnes trouvent un emploi convenablement équilibré; elle était facile d'ailleurs et durant le premier siècle de la con-

quête, elle fut parlée par un grand nombre de soldats; les Normands comme les Espagnols l'apprirent très vite, surtout les Normands. Mais comment la classer?

D'après la science ethnographique, il y a cinq grandes classes de langues; dans la troisième classe dite africaine, se trouve la langue de l'Atlas, désignée sous le nom de langue berbère, *antérieure à la langue du Nil* (Égypte, Nubie, Abyssinie); aujourd'hui la langue berbère, vivante comme aux temps héroïques, est parlée dans le triangle africain, comme il y a neuf mille ans, selon le chiffre du prêtre de Saïs.

L'Arabe, le nègre, ont fait irruption dans le domaine berbère, mais ils sont restés à part, éléments étrangers. Dans le Maroc, l'Algérie, les États de Tunis, les Berbères sont divisés en tribus nombreuses, dont les mœurs sont semblables à celles des indigènes atlantides; cette race a plusieurs rameaux, et dans ces rameaux la langue a subi des altérations profondes, tout en se conservant toujours berbère chez les Kabyles en Algérie, les Tibbous, les Touaregs au Sahara, les Amazighis dans le Maroc. Ce qui distingue le Berbère de l'Arabe, c'est l'habitation stable, si les Guanches étaient troglodytes, ils l'étaient devenus par nécessité locale; ils furent toujours stables comme les Berbères.

La race guanche est une race blanche quoi qu'on en dise; le mot l'indique, car en langue celtique, *gwuern* ou *guarn* veut dire *blanc*, comme en langue guanche. La peau n'est ni cuivrée, ni jaune, le type est parfaitement blanc, et la race caucasique n'est certes pas plus belle, car sauf un développement un peu plus accentué des os maxillaires, il serait difficile de tracer la différence anatomique. L'angle facial est celui de la race blanche la plus favorisée, le crâne s'y trouve développé avec tout autant de netteté, les cheveux sont lisses, l'œil est bien placé, la bouche est très significative, parlante, amoureuse, bien garnie; la taille est supérieure, le type glabre est inconnu, le visage ovale, la peau blanche allant au brun, le cheveu noir. Dans la langue spé-

ciale adoptée de nos jours pour catégoriser les races, il faudrait, à notre avis, désigner la race guanche ainsi : race *blanche indo-européenne*, angle de 80 à 90 degrés. Subdivision : *indo-celte*. On peut aussi faire descendre les Guanches exclusivement de la race celte.

Les premiers conquérants espagnols, faisant des Guanches une race africaine jaune, cuivrée ou noire, étaient de mauvaise foi; il fallait faire excuser l'esclavage, et la grande excuse était la peau. Heureusement pour la vérité et pour l'histoire, les témoignages contraires abondent et la race s'est conservée jusqu'à nos jours. Nous avons vu à la Gran Canaria plusieurs têtes qui sont guanches de forme et d'aspect; entre Garachico et les Realejos, on nous a montré un descendant d'un mencey de Ténériffe, dont la tête est exactement celle reproduite par MM. Webbs et Berthelot; force, élégance, intelligence, voilà les trois formes sous lesquelles il nous est apparu. Les types étudiés par MM. Berthelot et Webbs ont déjà depuis longtemps éclairé les savants; d'ailleurs tous les chroniqueurs n'ont pas été de mauvaise foi et plusieurs parlent de la blancheur de la race. S'il ne faut pas que l'on excuse l'esclavage par la couleur, à plus forte raison ne peut-on pas invoquer l'infériorité d'une race lorsque cette infériorité n'est pas réelle.

Cette race berbère ou atlante était-elle autochtone, née sur le sol atlantide ou sur le sol lybien? Pouvons-nous affirmer l'Atlantide et lui donner une forme géographique? Ces deux questions se tiennent et sont si importantes qu'il ne nous appartient pas de les résoudre. Depuis deux mille ans elles préoccupent le monde des savants; déjà dans la haute antiquité les Grecs et les Égyptiens y trouvaient matière à ces entretiens philosophiques dont ils étaient si gracieux conteurs et dont retentirent les échos des jardins d'Academos. Oui, toute l'antiquité a savouré cette croyance dans la terre atlantide, croyance que redit encore l'Orient, le pays des récits poétiques. Ainsi, d'Homère, père de la poé-

sie, à Bory de Saint-Vincent, les îles Canaries ont été pour tout le monde les restes de l'ancien continent atlantide et les Guanches les descendants directs et les plus purs de cette race des Atlantes qui civilisa l'Afrique et l'Europe neuf mille ans avant Jésus-Christ. Depuis cent ans on doute!!!

La géologie, science récente, a jeté un jour nouveau sur ces questions obscures. S'il est vrai que les premières terres furent plutôt que les suivantes propres à recevoir l'homme, ce qui est rationnel, la Bretagne française, le pays de Galles et la portion de terre engloutie qui les joignaient durent être le berceau du genre humain, race blanche. Ce fut sur ces roches granitiques, les plus anciennes du monde, que prit naissance cette race celtique, Kimris, Gaëls, qui occupe dans les traditions antiques la première place. Du Bacchus gaulois, Ram, civilisateur de l'Orient, aux différents Brenn ou chefs qui pillèrent la Grèce et Rome et disparurent dans les profondeurs de la Scythie, il s'écoule plus de sept mille ans. Les Celtes, dans cet intervalle, peuplèrent ou conquièrent les terres nouvelles où les jeunes sociétés n'offraient pas encore la cohésion qui permet la résistance. Nous les retrouvons aujourd'hui en Asie au pied du Thibet avec leurs cromleks et les menhirs, aux bords du Rhin et du Danube, en Espagne, en Portugal et au Maroc. A notre avis, que nous exprimons sous toutes réserves, l'Atlantide, terre de seconde ou première formation, aurait été peuplée par eux dès les premiers âges de l'homme, *l'âge de pierre*. Lorsque les civilisations caucasiques donnèrent lieu aux trois invasions indiennes, européennes, africaines, une branche caucasique se rua sur la Lybie ; mais ce fait, postérieur au déluge de Noé, ne fit que modifier la race, car nous ne pouvons voir chez les Guanches ni les mœurs, ni les usages, ni la religion, ni la politique caucasique, tandis que tout y indique une civilisation antérieure, invincible, portée par eux en Égypte et en Asie Mineure. Ce sentiment, cette manière d'interpréter l'histoire des Guanches serait ainsi

en conformité avec le récit de Platon qui a un grand poids nécessairement.

Quelques savants ont affirmé que l'Amérique n'était pas autre chose que l'Atlantide des anciens, et quelle était alors jointe à l'Afrique ou seulement séparée par un canal étroit ; ils en ont trouvé la preuve dans la forme de l'Amérique méridionale. Qu'on considère attentivement cette forme et celle de l'Afrique actuelle, l'on y retrouvera, disent-ils, l'identité la plus parfaite ; la côte ouest africaine est l'image de la côte d'Amérique, l'Amérique méridionale est une Afrique retournée. Ainsi, d'après ces savants, l'Afrique aurait joint l'Amérique, une séparation violente aurait englouti cette partie du globe. Ce qui est certain, c'est une dépression du sol sous-marin qui les sépare, la mer s'est creusé au milieu un immense et profond canal. Cette dépression a été pour les partisans de ce système une considération de la plus haute importance.

S'il nous fallait maintenant indiquer quelle devait être la forme physique de l'Atlantide engloutie ; s'il fallait décider entre toutes les affirmations qui ont été proposées, nous n'hésiterions pas à affirmer que l'Afrique continentale s'avancait dans l'océan Atlantique plus loin que les îles actuelles ; la forme de l'Afrique semble le prouver.

Nous ne pensons pas que l'Afrique ait pu joindre l'Amérique du sud ou en être séparée par quelques îles, mais bien, que l'Afrique, soit sous forme de presqu'île, soit en prolongement, s'avancait du détroit de Gades aux Açores et des Açores allait aux Bissagots, passant à l'ouest de Hierro, à une distance en mer difficile à préciser.

Si l'on adopte une presqu'île, l'on aura, en plus grand, une forme identique à la presqu'île de Californie à l'ouest de l'Amérique du nord.

C'est l'hypothèse de Bory de Saint-Vincent.

Si l'on adopte, suivant notre opinion personnelle, l'affirmation d'une terre ferme d'abord, passant à l'état de presqu'île,

nous aurions à ajouter à l'avancement actuel très sensible de la côte ouest d'Afrique, trois cents lieues encore à l'ouest et l'Afrique s'étendant au nord à deux ou trois cents lieues en mer à partir du détroit de Gades. Cette hypothèse rentre mieux que toute autre dans le récit de Platon; nous aurions de la sorte une configuration semblable à celle qu'aurait l'Espagne si la côte cantabrique s'élevait jusqu'en face de Bordeaux, à deux cents lieues de distance en mer, pour de là rentrer en ligne avec le Portugal, Léon et Asturie.

Pour nous, cette configuration en prolongement, dans l'océan Atlantique, devient une nécessité si nous voulons expliquer à la fois les traditions, les fables, l'histoire, la géographie ancienne, la langue, les mœurs, en un mot toutes les données que nous avons énumérées. On ne peut opposer à cette affirmation que la phrase de Platon : « Cette mer bornait une *île*, etc., etc. » A cette phrase, qui seule embarrasse en réalité, on pourrait objecter que les sommets atlantiques formèrent des îles *après le cataclysme*, et que cette forme insulaire avait frappé les esprits, de sorte que le prêtre de Saïs, en ce point, aurait confondu l'état présent avec l'état antérieur. Cette explication est de peu de valeur. La science géologique en offre une autre plus sérieuse. Toutes les terres primitives qui émergèrent dans les premiers âges du globe furent des îles. Les continents sont un résultat du temps dont on retrouve les causes. L'Atlantide, créée par un soulèvement de l'Atlas, ou l'action neptunienne, pouvait être une île comme le triangle formé par la Bretagne, la côte armoricaine et la pointe de la Hague, que des commotions et des déluges réitérés ont changés en mer, en îles et en fragments de continent.

L'Afrique, antérieure au grand cataclysme qui détruisit l'Atlantide, était selon nous, plus étendue à l'ouest et comprenait les quatre groupes ou archipels océaniques comme sommets de la prolongation de l'Atlas, qui ne sont plus aujourd'hui que le restant de ces terres submergées; exac-

tement comme Jersey, au sixième siècle de notre ère, a été, sommet conservé, détaché de la côte de France, exactement comme Guernesey, Aurigny, Serck, Jethou, les Mainquiers, les Ecréhos, Chausey, à des époques diverses furent conservés après la destruction successive d'une terre qui joignait l'Angleterre à la France. Les Gaëls anglais parlent le breton de France, les Bretons parlent gaël, exactement comme les Canariens parlent berbère et les Berbères parlent canarien, c'est décisif à notre avis.

Si nous ne donnons pas ici toutes les raisons qui ont amené cette conviction, tout en les ayant fait pressentir à toute occasion dans notre récit, c'est que nous devons étudier encore les îles du cap Vert, Madère, la perle, la fleur de l'Océan, les Açores, points extrêmes de cette terre atlantide que nous venons d'indiquer. Nous trouverons là des raisons puissantes qui serviront à déterminer cette conviction, raisons que nous ne pouvons séparer de l'étude des îles qui les fournissent, que nous ne pourrions présenter dans leur ensemble qu'à la fin de notre travail.

Traçons à grands traits l'histoire de la race atlantique. L'Afrique antéhistorique était habitée par une nation puissante, de race atlantide. Elle dicta des lois à l'Égypte et eut sa décadence aussitôt après avoir atteint le degré de puissance suffisant pour engendrer une civilisation. C'est la loi fatale. En Afrique, les Carthaginois ont été dans les temps anciens la branche de cette race qui, ayant répudié la religion primitive, cessa d'avoir l'horreur de Neptune, la peur des flots et, voulant succéder à Tyr, adopta son dieu Melkart, cet hercule tyrien que nous trouverons aux Açores et le Molock ou Saturne venu de Grèce par Didon avec Venus Astarté. Les Carthaginois, rameau de la race atlantide, retrouvèrent dans la mer le sceptre que les arts, ni l'industrie, ni les sciences ne pouvaient leur donner, car cette famille atlantide, puissante encore quelque trois ou quatre mille ans auparavant, avait fait son dernier effort. Deux

princes ou ducs, deux menceys gouvernaient à Carthage comme à la Gran Canaria, trois cents nobles dirigeaient les affaires publiques comme à Canaria ou Ténériffe, la religion leur était confiée. Comme aux îles, le mariage, la lutte, l'esprit belliqueux, l'adoration de la nature, l'engraissement des femmes, la langue. Il y a identité. Non cette identité que les esprits chagrins ne trouvent nulle part, prétendant que Sceaux et Saint-Denis diffèrent de langue et de mœurs à cause de quelque idiotisme local, mais bien cette identité scientifique qui naît des analogies et qui suffit aux hommes intelligents lorsque, à travers la distance et les siècles, ils sont frappés par des similitudes qui ne peuvent être le fruit du hasard.

Carthage brille et succombe sous la pression romaine. L'Atlantide était historique. Deux siècles se passent pendant lesquels elle ne renferme que des tribus vivant selon la loi pastorale. Après une longue lutte avec les barbares, les tribus les plus puissantes sont soumises par les Vandales, Visigots, Alains. Les Arabes, les Turcs leur succèdent. Après tant de siècles et de vicissitudes, la race berbère subsiste encore et occupe le même territoire; la France a conquis un lambeau, Tunis règne où fut Carthage, le Maroc prend la partie océanique, le Sahara est peuplé de Berbères.

Cette Berberie possède, avons-nous dit, une langue identique à la langue guanche. Ce n'est pas que les Égyptiens, les Grecs, les Vandales, les Visigots, les Arabes, les Maures n'y aient imprimé en passant leur couleur particulière. Certes, il le faut, car ces signes du passage d'un peuple au travers d'une race corroborent l'histoire; c'est ainsi que les gutturales espagnoles affirmeront jusqu'à la destruction de la race, le passage des Arabes dans la péninsule. Ces Berbères ont perdu leurs angles saillants, mais le fond est indestructible. Les Guanches avaient usé leur langue, perdu leurs arts, toute industrie, mais le fond se retrouve et ces deux rameaux d'un même arbre, rapprochés après 9,000 ans, se reconnaissent frères, issus du même tronc.

De ces Guanches si énergiques, si vivants encore en 1500 il ne reste que le souvenir et quelques métis. Cette race si puissante, elle est détruite dans les îles; langue, poésie, mœurs, usages, monuments, religion, tout a péri, sauf des lambeaux qui ne vivront désormais que dans quelques livres.

Quels sont les coupables?

Le prêtre et le soldat.

Le soldat fut le bras aveugle qui obéit, mais si la part de responsabilité qui lui incombe est secondaire, elle n'en doit pas moins être affirmée. Cependant Béthencourt et ses chapelains doivent être exceptés. Ce trop court règne passé, l'extermination déjà ancienne, interrompue, recommence; elle ne s'arrêtera que devant le vide. L'Église, dès son origine, avait reconnu l'esclavage, la société romaine qui la vit naître étant assise sur le servage, ce fut politique mais immoral. Plus tard, loin de repudier cette doctrine, elle la consacra. Durant tout le moyen âge, les îles furent dépeuplées, et rois et prêtres firent le commerce des esclaves; l'ordre du Christ avait le dixième sur la vente des Guanches pris dans les îles atlantiques. On vit un jour un prince, chef de cet ordre, armer publiquement pour la traite des blancs! aussi les îles conquises se trouvèrent bientôt dépeuplées. Alors le clergé, plein de ressources, inventa la traite des noirs. C'est que quarante millions d'Indiens venaient de périr en Amérique sous le glaive et la croix, et qu'un grand cœur, Barthélemy de las Casas, pris de pitié pour ces Indiens qu'on coupait à morceaux pour en débiter la viande au détail, sur des étals, à l'usage des chiens et des pourceaux, Barthélemy vint à la métropole implorer du roi la faveur d'aller prendre des noirs sur la côte d'Afrique. Alors le clergé, maître incontesté, cessa le commerce des blancs, il devint accapareur et fainéant. Il acquit toute fortune, toute propriété; les quatre cinquièmes du sol lui appartenaient et la dîme était perçue sur le reste; il s'endormit dans le gras fondu et sa nullité. La révolution le réveilla. La tourmente passée, il se

rendormit, mais vers 1830 il n'y eut plus à s'opposer à la marche du progrès, alors il abdiqua, par force majeure; tout le mal était fait et les Guanches étaient effacés, leur tradition évanouie, il n'en restait que le souvenir.

Après la conquête des îles Fortunées, le prêtre et le soldat, plus intelligents et plus honnêtes, pouvaient tout conserver en s'y enrichissant. Il fallait protéger, servir la race indigène, la civiliser, la faire travailler; les Tyriens, les Carthaginois, les Grecs, les Romains avaient agi ainsi et en avaient tiré des richesses considérables; il fallait lui laisser sa religion, ses usages, ses lois et savoir d'elle par ses chants, sa musique, ses traditions théologiques, le secret de ses origines et son histoire.

Si la tradition guanche nous était parvenue corroborée par le témoignage de prêtres instruits, véridiques, non préoccupés de leurs croyances hébraïques, nous aurions pu retracer avec plus de sécurité l'histoire de cette race primitive. Cependant, aussi ignorants et inconséquents que fanatiques, par amour de renommée, par amour-propre ou autrement, ces destructeurs qui ont prétendu que l'univers fut subordonné à ce mince rameau israélite dont ils ont voulu faire la souche génératrice, ces prêtres sont ceux qui nous ont conservé les détails tronqués, dénaturés, il est vrai, mais qui par leurs contradictions ont permis de restituer quelques vérités. Bory Saint-Vincent et Berthelot ont débrouillé tour à tour ce chaos et leurs successeurs pourront encore trouver, dans les recits des pères, des données utiles à l'histoire, à la géographie et aux mœurs des Guanches.

Il faut au rameau africain, aux Touaregs, aux Amazighis, un historien. Alors seulement on pourra contrôler et des bases certaines diront le secret de l'Atlantide, que l'Afrique garde encore.

CHAPITRE XXXIII

APERÇU GÉNÉRAL SUR LES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

Nous avons donné, dans des chapitres précédents, la géographie des îles en particulier et la géographie générale de l'archipel; ces études doivent se compléter par quelques indications météorologiques.

La pression barométrique n'offre pas de grandes difficultés d'observation et l'on peut, sans crainte d'erreur, la fixer à 29 P. Quelques observateurs, mais sans grand fondement, ont indiqué 28 P 217; il est certain que ces variations sont dues à deux causes : l'élévation trop grande du lieu d'expérimentation, la diversité des heures choisies, l'imperfection des instruments. Depuis quelques années, la pratique universelle de la météorologie a obvié au premier inconvénient, en multipliant les observations à diverses hauteurs, la perfection des instruments a fait disparaître le second; enfin les deux baromètres, à mercure et anéroïde, en se contrôlant, ont donné des chiffres aussi exacts que possible ne différant que par des fractions peu dignes d'intérêt.

Un fait remarquable et que nous pensons devoir être noté, c'est que dans les divers archipels des mers atlantiques de

la côte ouest d'Afrique, la pression barométrique est presque absolument uniforme dans un même lieu en toutes saisons, à l'exception des temps d'orages, de levante, de tempêtes ou durant les perturbations atmosphériques rares. C'est à la constatation de ce fait important, dont il faut tenir grand compte tant pour la question thérapeutique que pour la topographie médicale, qu'ont servi puissamment les baromètres anéroïdes qui ne sont pas soumis à la dilatation par le calorique comme les instruments à mercure. L'action des vents et l'état hygrométrique n'exercent qu'une influence très minime et lente sur la colonne barométrique; ces variations de peu d'importance ne sont même pas fixes et ne peuvent servir à la constatation d'un fait constant, ainsi l'hygromètre, parcourant les degrés de son échelle dans un même sens, ou peut voir le baromètre agir en des sens opposés; cependant il est assez fréquent qu'un certain degré de sécheresse à Santa Cruz surtout, coïncide avec l'élévation du baromètre.

Pour ce qui touche aux degrés de température, nous avons donné les chiffres dans le chapitre : *Climat de Ténériffe*. Nous n'y reviendrons pas. Nous ferons remarquer que, pour les malades d'Europe, on fait dans les habitations et les hôpitaux des températures artificielles, où l'air est toujours vicié en partie, et qu'il serait préférable, pour les malades des voies respiratoires surtout, d'aller vivre dans un pays où la plus grande variation connue n'a jamais dépassé 11° en moyenne, où les chambres de malades et les salles d'hôpital sont toujours ouvertes, même en hiver! Le plus grand avantage qu'offre cet équilibre de température est de permettre au malade l'exercice, la promenade à l'air libre, toujours plus pur et plus fortifiant que l'air des appartements même ouverts.

En vue de Ténériffe, les voyageurs remarquent quelquefois que l'île est couronnée d'une atmosphère chargée de brouillards nuageux. C'est le phénomène presque habituel à

l'approche des îles Madère, l'intensité de la masse nuageuse est telle que cette île disparaît. Ce fait, dès la haute antiquité, préoccupa les navigateurs et fut pour eux une cause d'effroi. Qu'on se rassure, à Ténériffe comme à Madère, les couches nuageuses n'ont aucune influence sur le climat ; trop rarement elles produisent des pluies dans les jours d'hiver ou de printemps. Dans les villes et sur les montagnes jusqu'à 2,000 et 4,000 pieds d'élévation, le ciel est parfaitement pur et limpide d'ordinaire, tandis que la partie supérieure est recouverte de nuages. Ces nuées blanches presque transparentes laissent apercevoir çà et là les hautes cimes, et ne couvrent que les hauteurs intermédiaires des Sierras.

Presque toujours les matinées sont claires et les nuits splendides. C'est alors l'horizon maritime qui se rembrunit et se charge de vapeurs d'un blanc terne, qui semblent complètement immobiles. Avec le soleil, les vapeurs se dégagent, les vents les poussent vers les îles, les montagnes les arrêtent et elles tempèrent les chaleurs ; le soir, la raréfaction s'opère par le refroidissement et à la nuit tout devient clair et transparent. Si les nuées se refoulent sous l'action d'un vent déterminé en un point de l'horizon céleste, coïncidant avec un certain état hygrométrique, alors un phénomène particulier, l'arc-en-ciel nocturne, décrit son arc de cercle dans le firmament ; le jour, il est plus fréquent et souvent d'une beauté merveilleuse, à Madère surtout où l'atmosphère est plus humide.

Si les nuages, à l'entrée de l'hiver ou du printemps, deviennent opaques et denses par une condensation plus forte, si le vent du sud-ouest vient à souffler, les nuages se dilatent par l'influence calorifique de ce vent, couvrent les terres et se résolvent en pluies diluviennes ; ces pluies sont la fortune des îles, ne durent que peu de temps et ne se répètent pas plus de quarante-cinq à soixante-trois jours dans l'année ; dans les intervalles de pluies, les rues et les routes sont sèches et immédiatement praticables.

Ces diverses évolutions atmosphériques sous l'influence de causes constantes : alisés, montagnes, soleil, mer, se répètent à jour et à heure fixe avec une régularité si parfaite qu'on peut prédire le temps avec une quasi-certitude, aussi les Mathieu Laensberg abondent aux îles Atlantiques et y font acte de prédiction à bon marché.

Les îles de la côte africaine, Lanzarote, Fuerteventura, sont moins nuageuses, n'ayant pas de hautes cimes pour arrêter les vapeurs errantes ; le ciel y est plus pur et la chaleur plus intense. Dans la saison franche, hiver et été, les îles occidentales, quoique boisées et de grande altitude, ont des séries de jours complètement purs, où la montagne même est si claire et l'atmosphère si limpide, que toutes les distances se rapprochent à ce point que le raisonnement seul peut permettre de les apprécier, tant la vue est trompée. Le matin, du haut des montagnes, ce phénomène est saisissant et ébranle la raison.

En somme, les variations atmosphériques sont régulières, alternes et fréquentes ; malgré ces conditions qui, en tout autre lieu de la zone tempérée, constitueraient un climat détestable, il est certain que le thermomètre et le baromètre n'en sont que très légèrement affectés ; comme à l'isthme de Panama, où il pleut tous les jours, à cause de variations régulières, la température des îles est à peu près égale ; la pluie, même torrentielle, est 9 fois sur 10 circonscrite et le soleil brille en même temps qu'elle tombe. La pluie s'élève au pluviomètre en moyenne à 30 P 021 ; selon quelques auteurs, 28,107. La moyenne serait donc en ce cas de 29 P environ. Les pluies viennent presque toujours avec les vents du sud-ouest, moins fréquemment avec les vents d'ouest ; avec les autres vents, elles sont presque inconnues.

Les orages sont rares, les fortes tempêtes plus rares encore et jamais elles n'ont produit ces épouvantables dégâts auxquels les Antilles sont sujettes. Les tremblements de terre sont rares et les oscillations, impossibles à calculer à cause

de leur faible intensité, ne sont que de simples mouvements de *consensus* qui apparaissent à de grands intervalles.

Une des causes principales auxquelles il est permis d'attribuer la douceur du climat des îles, et ce qui rend en même temps les mers canariennes faciles d'accès, c'est que le flux et le reflux de la mer, autrement dit *le flot et le jusant*, s'y font peu sentir. Les anciens attribuaient à la colère des dieux les élévations et les dépressions de l'océan. Les premiers hommes dont la théogonie nous a transmis l'histoire, habitant les bords des mers closes *Méditerranées* : mer Rouge, mer Caspienne, mer Noire, eurent horreur de l'Océan toujours soulevé par l'ire céleste. Mais lorsque la science astronomique devint générale par les Égyptiens et les Chaldéens, l'antiquité historique attribua bientôt aux influences lunaires les marées de l'océan du golfe Persique. Aristote et Pline le constatent. Depuis, Kepler, Descartes, Newton, jetèrent un grand jour sur la question des marées et Bernouilli et Laplace, prenant leur point d'appui dans les formules abstraites des hautes mathématiques, établirent d'une façon absolue le rapport des variations des marées avec les phases de la lune; l'éloignement du soleil exerce aussi sur les mers une influence semblable, seulement la marée lunaire a été reconnue trois fois plus grande que la marée solaire, par la raison que la lune est infiniment plus rapprochée de la terre que le soleil et que la loi de l'attraction, qui cause les soulèvements de la mer ou son intermittence, est en raison inverse du carré de sa distance. Au temps des pleines et nouvelles lunes, lorsque l'action des deux astres se combine, les marées sont plus fortes. D'après ces données certaines, il semble qu'en tous lieux, les marées obéissant à des causes égales en des temps successifs devraient toujours être égales. Il n'en est rien, les circonstances géographiques, la contexture des continents, les rivages maritimes, les vents, les courants sont autant de causes qui élèvent plus ou moins le niveau des eaux. Ainsi, au large

sur les grandes mers, l'océan Atlantique par exemple, les marées sont extrêmement faibles. Romme avait calculé que les marées ne devaient pas excéder trois pieds, autour des îles qui par leur forme et leur isolement ne gênent en rien le mouvement des flots à cause de l'inertie propre des eaux. A la rencontre des continents, les marées prennent de fortes proportions, lorsqu'elles sont favorisées par des courants. Ainsi, au fond du golfe de Bristol les marées s'élèvent à soixante-douze pieds à Chepstow, tandis qu'aux îles de la Société, elles s'élèvent d'un pied à peine. Mais comme on a remarqué que les plus hautes marées ont lieu au fond des golfes, par la raison que les eaux qui les ont formés y courent avec plus de vitesse et une force accrue, aux Canaries, en pleine mer et en présence d'une côte non infléchie comme est la côte d'Afrique du Maroc au Sénégal, les marées ne doivent pas s'élever plus haut qu'en pleine mer au centre de l'Atlantique, quinze pieds au maximum des syzygies. En moyenne, la hauteur des marées varie, pour tout l'Archipel canarien, de sept à neuf pieds. Quoique l'observation n'en ait pas été faite, nous pensons aussi que si l'élévation est de peu d'importance aux Canaries, il faut l'attribuer pour une certaine part aux vents réguliers et aux courants constants qui dominent dans ces parages.

Les navires venant d'Europe et faisant route pour le cap de Bonne Espérance prennent généralement le large et évitent, en passant par l'ouest, Madère, les Sauvages les Canaries. Les navires qui font route pour la côte d'Afrique, évitent cette côte et ne s'en rapprochent que pour atterrir. Quoique infiniment plus propice à la navigation qu'il ne l'était il y a 500 ans, le canal africain est encore difficile à cause des vents peu stables, variant de l'ouest à l'est, passant par le sud avec force et rapidité. Jadis ces parages n'avaient pas de fond, étaient impraticables, ainsi que le rapportent Pline, Ptolémée, Callimaque; l'ancienne terre atlantide, par les temps calmes se laissait voir sous les flots, mais ces terrains

se sont abaissés considérablement depuis quelques siècles et s'abaissent graduellement.

Les navires à destination des îles doivent prendre l'ouest de Madère et des Sauvages et, ces points passés, mettre le cap sur le feu de la pointe d'Anaga; le phare qui vient d'y être construit est de premier ordre. Les navigateurs devront tenir compte d'une déviation à l'est qui porte vers Lanzarote. Les vents alisés fourniront aux voiliers une impulsion favorable, et un ciel toujours pur leur permettra de faire tous les calculs nécessaires entre Madère et les Canaries pour éviter les pitons, la grande Sauvage et les rocs dangereux dans la navigation de nuit.

Les navigateurs partant des Canaries pour le sud seront souvent pris par les *calmes des îles*. Ces calmes qui sont le résultat de l'abri que les hautes chaînes de montagne engendrent, règnent pour Ténériffe sur une longueur de huit à dix lieues; les calmes de Gomera quinze, ceux de Palma un peu plus encore. Ces distances passées, les vagues s'élèvent et la mer devient un peu houleuse; on pourrait tracer la ligne des calmes, tant ces mers sont peu tourmentées.

La beauté du ciel, dans ces parages, est un des phénomènes qui enchantent le plus le navigateur. Rien ne peut être comparé à la transparence de l'air, à la couleur foncée de la voûte céleste, à la vive lumière des étoiles; les filantes sont si nombreuses en tout temps, que la voûte étoilée en est constamment zébrée. On se sent vivement impressionné par le calme, la sérénité des nuits, les odeurs balsamiques et la tiède chaleur d'une atmosphère délicieuse le jour comme la nuit.

Aux îles Açores, aux îles du cap Vert, surtout à Fogo, se font sentir les effets plus ou moins terribles du ressac, sorte de flot de marée montante qui vient frapper les côtes avec une violence continue et quelquefois une force telle qu'on ne peut aborder les rivages. Rien à craindre de semblable aux Canaries ou les effets du ressac accidentel n'ont

jamais mis d'entraves à la navigation côtière si ce n'est durant le *levante* dont nous parlerons plus loin; même en ce cas, le fort vent du sud, égal et constant, ne produit pas ces lames qui s'élèvent sur le même front, avançant d'un mouvement uniforme, ni ces murailles liquides, supérieures de plusieurs mètres au niveau de la mer, qui écrasent les navires ou les roulent en les émiettant sur les galets de la plage, les roches des falaises ou les sables des dunes. Les *tornados* des mers de Chine, les écueils des mers basses ou à fond inégal sont inconnus et l'Océan baigne les îles dans une majestueuse placidité; les gros temps sont rares, malgré le *gulf-stream*, le roi des tempêtes!

Il est un fleuve au milieu de l'océan; dans les plus grandes sécheresses jamais il ne tarit; dans les plus grandes crues, jamais il ne déborde. Ses rives et son lit sont des couches d'eau froide entre lesquelles coulent à flots pressés des eaux tièdes et bleues, c'est le *gulf-stream*. Nulle part dans le monde il n'existe un courant aussi majestueux; il est plus rapide que l'Amazone, plus impétueux que le Mississipi, et la masse de ces deux fleuves ne représente pas la millième partie du volume d'eau qu'il déplace! Cette définition du merveilleux courant surprend les personnes qui ne sont pas initiées aux choses de la mer. Maury, le plus grand citoyen peut-être de cette Amérique qui étonne l'Europe et lui réserve les plus grandioses spectacles, Maury a tracé la carte du courant qui joue un si grand rôle dans le régime de l'Atlantique et grâce auquel l'Angleterre et l'Irlande peuvent vivre, sans être ensevelies sous la glace ou la neige, les côtes occidentales de France, sans subir le froid moscovite.

Ce courant d'eaux chaudes, ce *fleuve Pélagique*, est dû au régime des vents alisés; ces vents dont le mouvement est retardé par la résistance, le frottement que leur opposent les vagues de l'Océan, ces vents, en perdant de leur force, finissent par donner une impulsion aux flots. C'est sous l'équateur que ce courant est formé et ses eaux sur l'hémi-

sphère atlantique s'élançant vers les Antilles, d'orient en occident; parvenu aux rivages de l'Amérique du nord avec une vitesse moyenne de deux lieues à l'heure, il se divise en deux bras, dont l'un va frapper l'Irlande et la Norwège qu'il réchauffe, tandis que le second, s'infléchissant à l'ouest, vient au dessous des Açores frapper Madère, les Canaries, les îles du cap Vert et retourne à l'équateur. Laissant de côté le bras qui s'avance vers la mer Glaciale, pour ne nous occuper que de celui qui baigne les îles Atlantiques, nous remarquerons qu'il trace une immense ellipse sur l'Océan, ellipse dont les deux extrémités vont des Canaries aux Antilles; ce vaste circuit forme le bassin des *Sargasses*, ce banc de varechs, de *fucus natans* (plantes marines), que Colomb appela : la *prairie de la mer* et qui effraya ses équipages durant toute la traversée de la Gomera à la Nouvelle Espagne; l'imagination de Colomb en fut vivement frappée. Les eaux du courant mettent trois ans à parcourir ce circuit atlantique qui sert d'asile à un monde prodigieux de débris, de mollusques, de crustacées et de plantes, vivantes ou mortes.

Le courant promène incessamment dans cette immense ellipse les objets qui lui sont confiés, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer les accidents heureux qui montrèrent à Colomb, à la Gomère, des graines, des plantes, des instruments étranges et même des cadavres d'Américains qui furent pour lui des signes révélateurs d'un monde habité, que tant d'autres indices lui avaient aussi fait entrevoir. Les arbres surtout furent pour Colomb un sujet d'études et de tonnement suprême; le Mississippi seul, cède par jour, plusieurs millions de mètres cubes de bois au gulf-stream, qui les promène dans son parcours. En Islande il en aborde assez pour suffire aux besoins de la population.

Ce grand courant, *le roi des tempêtes*, comme on l'a baptisé, qui ravage les Antilles, crée les cyclones et les typhons effroyables, soulève l'Océan, détruit les villes, rase

les champs par les vents qu'il déchaîne ou conduit, ce grand courant amorti n'apporte que des bienfaits aux Canaries ; de ses eaux chaudes résulte l'égalité de température qui en fait un lieu de délices.

Nous avons dit que les vents alisés sont dominants ; ils s'inclinent de dix degrés vers le sud-ouest venant du nord-est. Cette inclinaison est due à la configuration de la côte d'Afrique. Les vents d'ouest soufflent rarement et les vents de sud plus rarement encore. Il faut dire quelques mots de ce vent du sud à cause de ses effets particuliers.

Le *levante*, qu'il serait mieux d'appeler de son nom du désert : *harmattan*, règne en maître et en même temps à Madère comme à Ténériffe ; il souffle deux ou trois fois par an et par périodes de trois à sept jours. M. Berthelot a dit :

« Dès qu'il se manifeste, l'air se charge d'émanations
« chaudes qui éteignent les feux du soleil, obscurcissent le
« jour et ne laissent percevoir l'horizon qu'au travers de
« teintes opaques. Ce vent désastreux incommodé tous les
« êtres, impose silence au chant des oiseaux, sèche la terre,
« brûle les plantes, attriste la nature entière. On le craint
« partout. »

Les gens de la montagne le désignent : *vent d'en bas* ; les insulaires des villes : *vent du sud* ; *levante* sur tout le littoral de la côte d'Afrique ; *siroco* en Italie et sur la Méditerranée ; *simoun* en Égypte ; *harmattan* au Sénégal. — C'est le vent de sud-sud-est. Il souffle rarement et l'hiver presque toujours ; heureusement ! car c'est l'été seulement qu'il est intolérable. A cette époque le thermomètre monte à 85°. On affirme avoir éprouvé une fois 90°, c'est la température du bain chaud ! les effets produits sur le système nerveux sont plus sensibles que la chaleur en elle-même. La peau se sèche, un sentiment d'oppression se manifeste, les meubles se fendillent, les couvertures des livres se rident, comme s'ils étaient exposés à la chaleur d'un foyer. Par la continuité du vent on éprouve céphalalgie, inertie, inappétence et cer-

taines personnes débiles ont été atteintes d'évanouissements mais les personnes bien portantes ne sont incommodées que par la chaleur suffocante. Le seul remède à ces misères consiste à s'enfermer hermétiquement ; plus de jour, plus d'air, pas de mouvements. Rarement, avons-nous dit, le levante souffle plus de trois jours. Il est suivi de pluies.

Il existe dans les îles des alternatives de vents de terre et de vents de mer, nonobstant la direction générale du vent régnant au large ou en dehors de la sphère d'action des caps, des golfes, des cordillères ; ces vents locaux se succèdent à des heures régulières et contribuent, pour une large part, à la régularité de la température, à la suavité de l'air et à la salubrité publique. Dans le jour, sous l'action du soleil, le vent vient de la mer, rafraîchit l'atmosphère et entretient une chaleur modérée ; de quatre à cinq heures le vent s'élève et va de la terre à la mer, rejetant sur l'Océan les émanations des surfaces échauffées et les miasmes des villes. En hiver cette régularité est moins grande qu'en été. En somme, durant le cours des diverses saisons, à l'exception des deux îles Fuerteventura et Lanzarote plus africaines que les cinq autres, les îles sont toujours délicieuses de climat ; les arbres n'y perdent jamais leurs feuilles, la végétation sa vigueur ni sa verdure, les jardins leurs fleurs ni leurs parfums.

« Le climat qui contribue le plus à l'accroissement et à la « bonté de toute chose est celui ou rien ne domine avec « excès ou tout s'équilibre parfaitement ; » cette condition de l'excellence d'un pays, indiquée par les anciens, est constatée par l'observation moderne. C'est aussi une des causes de l'excellence de la flore. La trop grande diversité des espèces végétales ou animales en genres et familles, produit une sorte de monotonie ; l'aspect de la végétation est bien plus varié, lorsque un grand nombre de genres est à peine représenté par une ou deux variétés ; alors la végétation abondante offre à l'œil un contraste de formes et de couleurs que ne saurait produire l'abondance des espèces congé-

nères. Le rapport des espèces aux genres est donc une des conditions du caractère de la végétation d'une contrée. On peut se faire une idée de ce caractère pour les différentes flores, par la comparaison de quantités numériques; ainsi, tandis qu'en France par exemple, la moyenne des espèces par genre est de $7 \frac{1}{3}$, elle n'est aux Iles que $1 \frac{1}{2}$. Il est vrai qu'il ne faudrait pas abuser de ce rapport numérique, car dans les terrains des époques de transition le chiffre des légumineuses, des crucifères ou des composées canariennes, ne pourrait pas servir à l'évaluation de celui des glumacées et vice-versa. Ces deux familles composent, dans les zones tempérées, plus du quart des phanérogames, tandis qu'elles ne forment pas le dixième dans les Canaries. Les montagnes isolées au sein de l'Océan, en certaines parties l'influence du continent africain, desséché, brûlé, sans végétation, l'influence de la proximité des tropiques; les nuages que les altitudes attirent, l'atmosphère maritime, les vents brûlants du désert soumettent la flore canarienne à des conditions tout à fait particulières et qui convenant à toutes les plantes n'y laissent cependant développer que de rares congénères et même ne conviennent pas parfaitement à toutes. Il arrive aussi souvent que les espèces congénères diffèrent entre elles, que les mêmes familles sont représentées par des genres divers, et c'est à ce fait qu'il faut attribuer ce caractère d'étrangeté, que présente la végétation la plus habituelle et la mieux connue, sous des formes tout à fait inattendues et singulières. Les différences qui existent dans l'orographie des Iles, en multipliant les accidents du sol, les expositions, les températures, ont multiplié les contrastes à l'infini, en diversifiant la phytologie botanique. Il est résulté de ce fait, des flores distinctes et des espèces propres à telle ou telle localité exclusivement; en outre la masse des plantes de chaque Ile, quoique composée des espèces communes à toutes les parties de l'archipel, ne se présente jamais dans des conditions identiques.

Un fait digne de remarque, c'est que la greffe était inconnue des Guanches. Les fruits naturels produits par les arbres vierges étaient excellents et de nos jours encore ne gagnent rien à être greffés. On a bien introduit des variétés par la greffe, mais toutes les espèces particulières aux îles donnent des fruits si exquis, que pas un jardinier ne songe à greffer un sauvageon; ce fait, aujourd'hui bien connu, ne l'était pas de ceux qui prétendirent qu'à l'état de nature, les fruits n'avaient ni la saveur ni le parfum qu'ils possèdent maintenant et que la culture et la greffe seulement ont pu leur donner. Cette doctrine peut être vraie pour certaines espèces transplantées hors de leur patrie, elle n'est pas exacte pour toutes les espèces indigènes conservées au pays d'origine.

Les espèces aborigènes qui ont apparu dans les îles Canariennes appartiennent pour la plupart à des genres européens méditerranéens, mais elles sont plus vivaces, le ligneux est toujours plus accusé et souvent la plante y devient arborescente; certaines espèces y prennent d'autres formes; plusieurs enfin sont des monotypes de genres qui n'ont pas d'analogues: *Visnea*, *Phyllis*, *Bosea*, *Plocaina*, *Canarina*, etc. Certaines plantes prennent une tournure, un *facies* remarquable: les Joubarbes (*semper viva*), les *Bystropogon*, les *Échium*, etc., etc.

Parmi tant de végétaux divers qui composent la flore canarienne, quelques-uns affectent les caractères purement africains, les grandes *Euphorbes*, les Palmiers, les *Zygo-phyllees*, les *Aizoon*, les *Kleinies*; d'autres en plus petit nombre laissent entrevoir les formes et les caractères essentiellement américains: les Lauriers, les Ardisiers, les *Bochmeria*, les *Drusa* et beaucoup de fougères. Donc la flore canarienne, par son caractère dominant *méditerranéen*, laisse entrevoir le caractère *américain*, indique fortement le caractère *africain* et semble établir un point commun entre les climats tempérés et les climats torrides intertropicaux. Ces îles Atlantiques sont une sorte de pont jeté entre les deux

mondes; par leur proximité du tropique elles se trouvent situées sous une latitude des plus favorables à la végétation; leur climat participe à la fois de la vigueur furieuse de la zone torride, de la douceur atténuée de la zone tempérée et par ses altitudes de la calme végétation des zones alpines; le soleil s'est combiné avec l'eau et les principes les plus actifs de la composition des terrains, pour produire des végétations superbes; les volcans qui sembleraient devoir les frapper de stérilité, ont développé au contraire des conditions d'activité productive nouvelles; enfin l'air ambiant, favorable à toute culture, a permis d'y naturaliser les plantes des deux hémisphères. L'archipel mérite donc à un très haut titre le nom qu'il porte et qui lui restera : *Région botanique*.

Nous renvoyons nos lecteurs au catalogue très incomplet que nous avons placé à la fin du volume. Lors même que nous aurions eu sur cette matière des connaissances suffisantes, le plan de notre ouvrage ne nous aurait pas permis de traiter cette science *in extenso*. Nous nous sommes donc borné à indiquer les caractères généraux qui peuvent donner au lecteur une idée vraie de la flore canarienne vue d'ensemble. Notre catalogue n'est qu'un extrait. Voir pour plus amples détails Webb et Berthelot, Bory de Saint-Vincent, dans les grandes bibliothèques publiques.

Dès l'arrivée dans les îles Canaries, on informe le voyageur avec un certain orgueil qu'il n'y existe pas d'animaux malfaisants. Il n'y a pas à s'étonner, il faudrait s'émerveiller s'il en était autrement; dans des îles de si peu d'étendue, l'homme n'aurait pu vivre sans détruire les animaux nuisibles, s'il en existait; cela lui était facile car ils n'y ont pas de refuge et les espèces détruites n'y peuvent revenir. Toutes les îles offrent le même avantage. Constatons cependant l'existence dubitative de quelques vipères.

Nous trouvons dans les carnassiers, le chien et le chat; dans les rongeurs, les rats et les lapins; dans les pachy-

dermes, cochon, cheval ; dans les ruminants, chèvre, mouton, bœuf, chameaux, dromadaire ; dans les chiroptères, les chauve-souris, barbastelle et pipistrelle ; dans les hirudiniées, le *nephelio vulgaris* et une sorte de sangsue particulière, dont on se sert en médecine à défaut de sangsues d'Espagne. En somme, on y trouve tous les animaux importés d'Europe à l'état domestique ; donc, rien sur ce chapitre ne mérite l'attention. Les espèces animales étant placées dans des conditions particulières se développent admirablement dans les îles ; mais comme en général la domestication n'y a pas à son service des locaux appropriés, les soins intelligents et l'aptitude des peuples du nord, leur développement est moindre qu'en Europe et les races tendent à l'amointrissement, au dépérissement.

L'ornithologie est pauvre. L'exiguïté des catalogues est telle qu'on a été jusqu'à reprocher cette exiguïté à M. Berthelot, qui a séjourné quarante ans dans les îles, s'est consacré à l'étude ornithologique pendant longtemps et qui peut affirmer que pas une espèce sédentaire n'a échappé à ses investigations ; on pourra sans doute ajouter quelques noms au catalogue des espèces de passage accidentel, très peu à celles de passage habituel, rien à coup sûr aux espèces sédentaires.

S'il y a pénurie ornithologique dans les îles Canaries, il faut d'abord en accuser la proximité du désert africain, une stérilité relative des îles de la côte d'Afrique, puis l'éloignement de toute autre terre ; la sécheresse est quelquefois telle en été que les espèces végétales propres à l'alimentation de certains oiseaux sèchent sur pied, ne donnent pas de graines ou seulement en quantité insuffisante.

L'ornithologie canarienne est cependant riche de cinq espèces nouvelles ou du moins réputées telles, et sur ces cinq espèces deux à peine trouvent aux îles une nourriture propre à leur organisation ; d'abord la *Columba Laurivora* qui vit dans les bois de lauriers et de mocans, la *Fringilla*

Teydea qui vit dans les régions élevées couvertes de *spartocytisus nubigenus* dont elle mange les graines ; les trois autres espèces sont : *Procellaria Columbina*, *Fringilla Canaria*, *Fringilla tintillou*.

Nous ne pouvons passer sous silence l'espèce canari ; c'est le serin dont Bory de Saint-Vincent compare le chant, bien à tort selon nous, à celui du rossignol d'Europe. Monte Clara, petite île tout à fait inhabitée près de Lanzarote, jouissait autrefois du privilège de posséder les serins les plus mélodieux. Le principal mérite de cet oiseau, à notre avis, c'est qu'il est d'une domestication très facile, vit dans les climats les plus divers, jouit d'une mémoire des sons particulière. Les amateurs penseraient à tort que les serins sauvages sont aussi jaunes que ceux de provenance européenne, la femelle est souvent tout à fait brune et le mâle couvert de plumes vertes et brunes alternées, qui sur une robe de teinte jaune blafard, produisent un effet peu agréable à l'œil. Nous donnons à l'appendice une nomenclature de quelques oiseaux ; ils ne se trouvent pas dans toutes les îles, certains même ne se trouvent que dans l'une d'elles et quelquefois dans une partie seulement.

M. Anderson, savant naturaliste de l'expédition de Cook, rapporte avoir vu des perroquets dans les Canaries. En cage probablement.

Le lézard abonde dans les îles, surtout le lézard gris ; il y est d'une agilité surprenante, et certaines variétés offrent des particularités de robe intéressantes. La reinette verte et la grenouille des bois sont peu abondantes et l'on n'entend jamais aux îles les coassements désagréables des grenouilles de marais ou de fossés.

Nous n'avons eu aucune occasion de voir des spécimens de poissons des mers canariennes, nous avons dû nous contenter des dessins. Après avoir conféré sur l'ichtyologie avec le savant M. Berthelot, qui a pour les poissons l'amour d'un pêcheur passionné, nous avons conclu que l'ichtyologie

insulaire est très importante au point de vue de la grande pêche; l'abondance des espèces propres à cette industrie est telle à certaines saisons que la marine pourrait, sans produire un amoindrissement perceptible, être doublée. M. Berthelot estime que deux cents navires et quatre à cinq mille matelots pêcheurs y pourraient exercer la grande pêche lucrativement. Il faut dire en outre que le grand canal qui sépare l'Afrique des îles est fréquenté par des familles de poissons voyageurs qui opèrent leurs migrations annuelles par ce chenal.

Le fait le plus remarquable de l'ichtyologie canarienne, c'est que comme la flore, et même à un titre plus élevé, elle semble participer bien plus de la population marine américaine des côtes orientales que de celle méditerranéenne ou africaine. Les savants pourront tirer des conclusions de ce fait, nous le livrons à l'interprétation. S'il ne s'agissait que d'espèces voyageuses, on pourrait s'expliquer l'identité, mais il s'agit de poissons sédentaires, ainsi : les *Prtacanthes*, les *Beryx*, les *Pimeleptères*, les grandes *Carongues*, les *Xombres* à forme américaine se trouvent dans les mers canariennes et la similitude de plusieurs espèces est des plus remarquables. Le *Pimelepterus incisor* est surtout à citer, à cause de l'identité parfaite.

C'est à l'ichtyologie canarienne que l'on doit d'avoir appris à connaître le lieu de séjour, la patrie si l'on veut, de certaines espèces et c'est à M. Berthelot que cette découverte doit être attribuée. On cite à ce sujet le *Beryx decadactylus*.

M. Laharpe, grammairien et littérateur de mérite, mais bien piètre historien, dans son abrégé de l'*Histoire des Voyages*, rapporte qu'on estime beaucoup aux Canaries une sorte d'anguille qui a six ou sept queues longues d'une aune, jointes à un corps et à une tête de même longueur! Il rapporte en outre, que le *chalcas* est un coquillage qu'on trouve sur les rochers et que souvent il y en a cinq ou six

sous une même grande écaille ! Ces contes bleus peuvent intéresser peut-être les ignorants crédules et sont une preuve de plus de la circonspection que les pères de famille doivent apporter dans le choix des livres ; l'*Histoire des Voyages* de M. de Laharpe est répandue et cependant remplie de faits de ce genre.

Nous donnons, à la fin du volume, les noms de quelques poissons.

La conchiologie canarienne n'offre pas de grandes variétés. Rien de remarquable et digne d'intérêt ne la distingue, nous nous abstenons de tout catalogue. Il faut remarquer que cette branche des sciences naturelles a été peu étudiée ; il en faut donner la raison. Les marées sont très peu élevées, cette élévation minime de l'Océan, suivie d'un retrait de peu d'importance, ne met pas à découvert une portion de plage suffisante pour l'explorateur ; en outre, les roches émergent peu et les premiers contre-forts des îles tombant à pic dans la mer, elle y acquiert, au ras de terre, des profondeurs considérables, de telle sorte que le champ d'exploitation est extrêmement restreint.

Au point de vue purement minéralogique, il serait bien facile de donner un catalogue, mais comme on trouve aux Canaries à peu près les mêmes roches qu'à Madère, aux Açores et aux îles du cap Vert, nous publierons un catalogue complet à la fin de notre travail sur les îles Atlantiques, en indiquant les différences légères que présentent entre eux ces divers archipels.

Si nous ne parlons de la minéralogie que pour mémoire, c'est que cette science perd ici de son importance et cède le pas à la géologie dont elle n'est qu'une branche. Quand on pense que depuis les origines de la tradition, l'Atlantide joue un rôle important dans l'histoire de l'humanité, quand on songe à tous les grands hommes qui successivement ont étudié cette question, on comprend facilement qu'il importe peu de donner un catalogue des minéraux que

présentent les îles, tandis que l'étude de la distribution des roches dont se compose cette partie du globe, et le rôle qu'elles ont joué dans la formation de ses diverses couches, pourront servir à baser une opinion sur l'époque de la formation de la terre atlantide et peut-être éclairer un côté de la question qui divise encore le monde des savants.

Le premier corps solide formé fut l'origine de la terre; c'est le granit, quartz, mica, agglutinés par une pâte de soude ou potasse et d'alumine, feldspath. Après le granit, les schistes, ardoises, calcaire, argile; c'est l'époque primitive. La terre apparut tout d'abord entre le Finistère et le pays de Galles formant l'Armorique française et britannique; le soulèvement du système primaire fit émerger la Mayenne, le Limousin, la chaîne cantabrique, les Pyrénées, une partie du Portugal, l'Atlas africain, les îles Atlantiques. On peut admettre, si l'on veut, que l'Atlas et l'Atlantide, terre ou îles africaines n'ont émergé qu'à la période dévonienne. Cette question est douteuse pour le plus grand nombre. Nous adoptons une création de première période, époque primitive ou de transition, ayant trouvé aux îles toutes les roches et tous les terrains similaires scientifiquement constatés et sur lesquels il ne peut y avoir de doute.

Ces portions de la terre étant formées, elles se refroidirent graduellement par la surface et les parties liquides supérieures, et par ce refroidissement successif elles se cristallisèrent, se solidifièrent. La croûte faite, en vertu de la loi qui veut que tous les corps passant de l'état liquide à l'état solide diminuent de volume, l'enveloppe, l'écorce de la terre devint de plus en plus trop grande; il se forma alors sur l'enveloppe solide du globe des rides, des affaissements, des exhaussements. Telle est l'origine de la plupart des chaînes de montagnes et des vallées. Alors la croûte solide du globe ridée, plissée, en certains points moins résistants fut crevée par la puissance de la masse liquide du feu intérieur, et par ces orifices, des volcans primitifs se firent jour. Ces volcans

rejetèrent sur la surface rocheuse qui les environnait des substances liquides à de hautes températures, qui en se refroidissant, se solidifièrent à leur tour et créèrent ainsi des montagnes volcaniques. Telle fut l'origine du pays des Atlantes, terrains primitifs ou de formation de la première ou seconde période où époque de transition.

Plus tard l'Atlantide créée, des terrains de formations successives, sédimentaires et éruptifs, vinrent se superposer, mais, par suite des éruptions de laves, de trachytes, de basaltes et de granits vomis par des volcans postérieurs, ces couches furent brisées, interrompues, tourmentées et formèrent une sorte de chaos qui autorise des appréciations géologiques diverses. La terre submergée qui servait de base aux Iles, ayant disparu par l'effet d'un déluge, considérable à ce point de couvrir la moitié de l'Afrique, ainsi qu'on le constate facilement dans tout le Sahara, il est difficile de trancher nettement la question ; cependant la forme fragmentaire est explicable par la constitution volcanique et les torrents de basaltes et de laves. En ce cas, l'Atlantide, terre émergée à l'époque primitive, devient une supposition légitime. Mais, d'autre part, des forces pareilles à celles qui ont creusé des abîmes, comme la Caldera à Palma, les Cañadas à Ténériffe, l'abîme de Freiras à Madère, devaient être gigantesques et capables de produire des terres étendues, mais si l'on trouve des terrains calcaires, sédimentaires, soulevés par cette action plutonique, ils sont des indices certains d'une formation antérieure à cette action même, et ces faits justifient, nécessitent l'existence préalable de l'Atlantide.

Sur des couches primitives comme le furent les premières assises du monde, des éruptions de la période secondaire et tertiaire ont aggloméré des basaltes de structure cellulaire, opaque, spongieuse, cendrée, dont l'origine pyrogénique est facile à préciser ; mais des couches calcaires et même argilo-calcaires ont moulé des résidus minéraux et végétaux des premières formations végétales, et des terrains

néptuniens n'ont pas pu être formés là par l'action platonique; ils sont donc le produit des formations des premiers âges, transposés par une de ces commotions violentes dont les éruptions volcaniques sont toujours accompagnées. Ces fougères, ces coquilles, ces feuilles de l'âge végétal, serviront puissamment à démontrer une formation primitive, antérieure sans doute à l'âge des reptiles. Les couches de plantes et de coquillages fossiles ayant été nécessairement déposées par les eaux, on doit constater des irrutions néptuniennes plusieurs fois répétées, d'après les assertions non contredites de Cuvier et antérieures aux grandes formations platoniques.

Si l'on applique la théorie de Geoffroy Saint-Hilaire, on pourra se convaincre que les îles, non seulement faisaient partie d'un continent ou d'une île immense, mais encore que l'âge de leurs montagnes implique une durée qui démontre leur antériorité à la création platonienne. Ce qui distingue profondément les éruptions volcaniques des derniers âges, de celles qui furent la cause ou la conséquence des premiers soulèvements, c'est que ces éruptions se renouvellent, tandis que les anciennes ont été partout interrompues. Il faut ajouter que les protubérances ou exhaussements produits par les volcans des premiers âges ont affecté les formes les plus diverses, tandis que les dernières ont toutes la forme conique si évasée ou si pointue qu'on voudra, mais toujours en section de cône. C'est un des caractères distinctifs des volcans atlantiques même des plus anciens; lorsque leurs parois se sont affaissées, on peut encore discerner la forme conique qui confirme leur postériorité.

Acceptant le grand *diluvium* ou cataclysme le plus récent auquel toutes les genèses font allusion, comme celui qui dut submerger l'Atlantide, on trouvera une contradiction flagrante entre la date fixée à cinq mille ans, et l'absence de fossiles animaux que la mer aurait dû y déposer, et que les soulèvements de Cahorra, des montagnettes des îles n'ont

jamais relevé à la surface, amenant au contraire des formations de roches primitives, et des fossiles calcaires et végétaux. Il est donc probable que ce fut un diluvium antérieur à l'âge des reptiles, qui submergea l'Atlantide et recouvrit l'Afrique. Il existe en effet dans l'antiquité des preuves d'une mer Lybique; l'Afrique des anciens, de la Nubie au Maroc, confinait à l'Océan, et toutes les descriptions du bouclier d'Homère, comme les théogonies asiatiques, indiquent une mer Lybique. Le cataclysme qui fit écouler cette mer et mit à sec le Sahara put être aussi la cause de la submersion atlantide. D'après Cuvier, Léopold de Buch et Saint-Hilaire, ces périodes d'évolutions des mers étaient fréquentes avant le grand diluvium, et ils ont prouvé que les mers en se retirant livraient des terres nouvelles à des animaux de races récentes, détruits à leur tour par des diluvium successifs, de telle sorte que si l'on pouvait interroger certains terrains d'Afrique où les sédiments se seraient superposés, on y trouverait l'histoire fossile de l'ensemble de la création animale et végétale atlantide. Nous ne pensons pas que ce travail ait été fait, il aiderait cependant à la solution de la question; d'un autre côté, s'il est très difficile d'assigner aux volcans canariens un âge déterminé, s'il est téméraire d'affirmer que leur manifestation appartient à tel ou tel âge géologique, il serait, pensons-nous, facile de trouver, sur les montagnes d'éruption qu'ils ont créée, des témoignages d'une formation postérieure à la formation des terrains qui leur servent de base. Si l'action volcanique a été dès le début coexistante à l'action neptunienne, il ne s'ensuit pas que les bases des sommets actuels soient dues en totalité à cette action même; ces sommets postérieurs reposent sur des bases primitives de formation mixte peut-être. En effet, on ne saurait nier que le désert de Sahara n'ait été considéré comme un dépôt *quaternaire* dû au *diluvium africain*, et nous ne pensons pas qu'on puisse mettre en doute l'origine commune du Sahara et des terrains de Lanzarote et Fuerte-

ventura. Donc si un cataclysme de nature neptunienne a englouti la partie atlantide, île, presqu'île ou continent dans ses portions basses, les terrains que les îles nous montrent encore, démontrent que les parties submergées moins consistantes que celles qui ont servi de base ou d'assise aux grands dépôts diluviens, devaient être cependant de formation antérieure à ces dépôts; antérieures à cette masse de terrains d'alluvions quaternaires dont on trouve aux plages africaines et insulaires les indications conformes aux données scientifiques, et qui renferment les spécimens incontestables des espèces conchyologiques dont la présence est le témoignage obligé.

Il serait téméraire de préciser l'époque du *diluvium africain*, auquel on peut attribuer avec certitude la destruction de l'Atlantide. Il est cependant certain que ce diluvium fut antérieur au diluvium asiatique dont la Genèse fait mention et contemporain de la période glaciaire et du déluge d'Europe, antérieur ou postérieur à ce dernier, il importe peu. Ainsi, le récit de Platon est corroboré par la science géologique, car on peut faire remonter la destruction de l'Atlantide au delà des 5,000 ans que la Genèse donne au *diluvium asiatique* d'Ararat, et des 6,500 de la période julienne.

Ici se dresse un obstacle trop exagéré, l'origine de l'homme. Nous n'hésitons pas à le franchir. L'homme, de beaucoup antérieur aux six mille cinq cents ans génésiaques, a été trouvé fossile en cent lieux divers, dans les terrains de la période quaternaire créés des milliers d'années avant le déluge. La géologie montre avec certitude qu'entre la période glaciaire et les formations quaternaires qui l'ont englouti, l'homme vivait fabricant ses armes, ses poteries, vivant de chasse, de pêche, divisant ses cavernes de troglodyte et même dessinant, ainsi que l'a irréfutablement démontré M. Garrigou. Du reste, nous ne repudions pas la tradition de Moïse, car en accordant à l'homme une antériorité triple, décuple de sa création biblique, nous nous

expliquons mieux les divers passages montrant l'homme n'ayant, lors du déluge, que les monts pour asiles, les cavernes pour domicile, les outils de pierre, pour attaquer, se défendre et fabriquer, chassé par les volcans, luttant contre les êtres inférieurs, gigantesques et fabuleux ; tout cela n'est-il pas la tradition atlantide ? A la tradition de Moïse ajoutons les fragments de Platon, les données de la science, et l'Atlantide est confirmée.

Dans la contexture du système volcanique des Canaries, nous avons retrouvé le caractère des volcans en *série*, la série se dessinant visiblement d'est en ouest ; mais il y a une direction cardinale *en série* du nord au sud, des Bissagots aux Açores, comprenant les Selvages, les Madère, les Canaries et les îles du cap Vert. Si distants que soient ces archipels les uns des autres, leur formation est identique et la série s'affirme par leur direction du nord au sud. Les bas fonds de l'Atlantique indiquent aussi une continuité, comme si les flots avaient recouvert une sorte de cordillère ancienne s'étendant du nord au sud, épine dorsale de l'Atlantide engloutie qui se bifurque en divers bras de directions opposées, comme l'Atlas africain. Ces formes sont indicatrices d'une ancienne chaîne submergée.

On s'est étonné de la profondeur des *barrancos* ou coupées, de la puissance de certain torrent qui, à Palma, par exemple, s'est ouvert un passage au travers d'une montagne de basalte granitique, creusant une ravine dont l'entaille est de près de sept cents pieds. Il est étonnant qu'on n'ait pas voulu voir l'identité de ces barrancos avec ceux des chaînes continentales de l'Atlas et en certains points avec ceux des chaînes d'Espagne et d'Amérique au Mexique. On s'est obstiné à les attribuer exclusivement à l'action de l'eau et l'on s'est jeté dans le calcul du temps nécessaire pour creuser de pareils abîmes. A Madère un ruisseau qui roule 200 à 300 litres par minute passe au travers d'un ravin de 1,400 à 1,800 pieds, et l'on a calculé qu'il a dû mettre vingt et un

mille ans pour arriver à ce résultat. Nous ne pouvons comprendre sur quelle base ce calcul a pu être fait ; d'ailleurs il n'a été montré à personne, c'est une simple affirmation sans preuve qu'on n'a pas osé publier. Il n'est pas nécessaire de rechercher par des calculs toujours fort douteux le mode de formation de ces coupées dans la seule action de l'eau du torrent. Rien ne s'oppose à admettre une action de tremblement, de secousse ou même une fissure due au retrait après le refroidissement de la couche basaltique. Bory de Saint-Vincent et Guilbert l'ont pensé et leur opinion est d'un grand poids. D'ailleurs l'action du torrent se faisant jour au travers de ces fentes peut n'avoir commencé qu'à 500 pieds, bien au dessus du bas de l'entaille actuelle ; comment prouverait-on le contraire ?

On a allégué que ces torrents devaient être plus considérables autrefois ; c'est certain, mais la différence ne devait pas être grande, car ces coupées présentent ce fait d'une ouverture si étroite à de grandes profondeurs que ces torrents ne pouvaient porter à la mer qu'une quantité d'eau de bien peu supérieure à celle qu'ils charrient actuellement. Dans les premières époques des terrains primitifs et secondaires, les pluies chaudes incessantes durent trouver par ces issues un écoulement suffisant, mais successivement les pluies ont diminué, l'atmosphère étant de plus en plus raréfiée, et cependant les torrents n'ont pas diminué leurs entailles pour de minces filets d'eau ; cela se conçoit, les déclives sont telles aux îles Canaries, que les hautes cimes étant couvertes de neige, lors de la fonte et par des pluies diluviennes, les eaux s'écoulent si rapidement que les ravins n'en sont pas très sensiblement grossis.

Cette question des barrancos est un des phénomènes atlantides qu'on s'obstine à tenir pour impénétrable. Rien de plus simple cependant ; les géologues qui ne veulent pas admettre comme cause suffisante la fissure due au retrait par suite du refroidissement successif, accepteront nous

l'espérons, une théorie née de leur propre enseignement, à savoir que les *barrancos* des îles peuvent avoir été formés par l'action des fluides élastiques qui ont créé les îles et changé, disent-ils, les couches qui les composaient de la forme horizontale en forme penchée, souvent verticale. Dans l'ouvrage anglais de Daubeny nous lisons : *Si nous supposons qu'une couche solide et non élastique surgit soudainement, il arrivera que l'action des fluides y formera des ouvertures en forme de cratère occasionnant un nombre de fissures correspondant aux barrancos.* Tout cela est admissible et l'action de l'eau ne l'étant pas à un aussi haut degré de probabilité, pourquoi l'invoquer exclusivement ?

On a prétendu aussi que les barrancos étaient des cratères éteints depuis des milliers de siècles. Nous examinerons cette question importante en traitant de Madère où nous trouverons l'*abismo das freiras*, spectacle sublime, qui semble donner une consécration à l'opinion de la formation des barrancos par le feu. Pour ce qui est des barrancos canariens, nous pensons que cette thèse serait difficile à prouver par l'étude des barrancos eux-mêmes, qui n'offrent avec les anciens cratères éteints ou ceux qui sont encore en action aucune similitude, même lorsque, comme à la Caldera de Palma, le cratère s'est effondré en entonnoir et que la paroi s'est ouverte par l'action des eaux de pluie ou de source. Les volcans actuels, au lieu de paraître vouloir créer des barrancos, affectent, en diminuant d'intensité, une marche en tout semblable à celle des transformations de la grande chaîne des Andes : la création de montagnettes d'éruption, de cônes de scories avec ou sans orifice, de bourbes éruptives. Ce caractère se retrouve à Madère, au cap Vert, comme à Ténériffe.

Il est plus que probable, qu'avant de prendre une forme définitive de volcan éteint, l'immense cirque des Cañadas qui contient les cônes du Teyde, de Chahorra et de Montaña blanca, aura encore des éruptions. D'après les études de

M. Sainte-Claire Deville, on commence à pressentir l'époque où la prévision des éruptions volcaniques sera possible, mais il est déjà permis d'affirmer que ces volcans seront bientôt éteints, et que les îles du cap Vert auront d'ici à quelques siècles le monopole des éruptions atlantiques. Reste à savoir si ces repos ne prépareront pas une période de révolutions nouvelles, de soulèvements, de consensus, et si de nombreuses fractures produites en ce cas sur les lignes de plus faible résistance de l'écorce terrestre, n'entraîneront pas la formation de nouvelles chaînes de montagnes et l'effondrement de certaines parties de la terre, créant ainsi des changements dans la distribution des continents et des mers.

Généralement on trouve dans les environs des volcans éteints ou en ignition des sources thermales; cette thermicité sert puissamment à fixer certaines questions géologiques. Les Canaries n'ont rien de pareil; la source minérale de Chasna n'est pas chaude. Aux Açores, nous retrouverons avec la même formation géologique des eaux thermales célèbres.

On a rencontré au sommet des Cañadas, dans l'intérieur de l'ancien cratère, d'une étendue si considérable qu'il n'a qu'un rival dans le monde, dans les îles Sandwich, des roches semblables à celles qu'on trouve d'ordinaire à la base de cratères non à leur cime. On a prétendu que le Pain-de-Sucre ou Teyde avait accumulé ces roches par ses éruptions diverses. Cette explication s'est présentée tout naturellement et cependant il est difficile de l'admettre. Ces roches, et même des couches en tout semblables à celles qui existent à la base des volcans, se trouvent dans le versant du Pain-de-Sucre opposé à celui par lequel ses éjaculations se sont frayées un chemin, et l'on ne retrouve ni à côté de ces couches ni au dessus aucun indice, aucune trace lavique. Quelques personnes ont pensé, et nous admettons cette croyance, que le cratère des Cañadas a été plusieurs fois

rouvert, antérieurement même à l'émergence du Teyde; en cette hypothèse l'on peut attribuer ces roches à une des éruptions antérieures que le pic actuel a recouvertes en tout ou en partie. L'explication la plus probable est celle qui a été fournie pour la Caldera de Palma, pour Freiras à Madère : un effondrement du cratère principal. Ce phénomène a été étudié ailleurs et les cratères sont de deux sortes : ceux dont l'orifice s'effondre et ceux dont les parois s'élèvent. Dans les deux cas il est facile de comprendre que le sol qui forme aujourd'hui le cirque des Cañadas et a bouché l'orifice du grand volcan primitif s'est entr'ouvert postérieurement, et que par cet orifice un nouveau volcan s'est fait jour dans l'ancien. C'est à cette particularité qu'est due l'originalité puissante du pic de Teyde. Étant donné un immense volcan effondré, le cirque des Cañadas, au milieu de ce cirque a surgi un nouveau volcan, le Teyde ou Pain-de-Sucre; la base de ce nouveau volcan est la base de quatorze lieues de circonférence de l'ancien cratère comblé. S'il est extraordinaire qu'on ait trouvé des roches de base au pied du Pain-de-Sucre dans le versant opposé à son écoulement sur le sol des Cañadas, l'étonnement cesse si l'on attribue ces roches non au Teyde, mais à l'ancien cratère effondré.

La question des volcans, à notre avis, n'est pas la question principale; intéressante à un haut titre, elle cède le pas à la question de formation, et ce problème peut être posé sous plusieurs formes. L'Atlantide existait-elle antérieurement aux volcans actuels? L'Atlantide fut-elle formée concurremment avec ces volcans? Devait-elle son existence, son apparition au dessus des flots, aux formations primitives d'abord, puis aux forces volcaniques postérieures? La géologie semble prouver l'affirmative. Elle admet que la chaîne de l'Atlas africain ait pu joindre l'Atlas canarien en se prolongeant; que des volcans et des soulèvements réguliers, semblables à ceux qui produisirent le triangle breton, les cimes scandinaves, les Pyrénées et l'Atlas africain aient pu créer la

terre atlantide. Alors les volcans durent continuer leur œuvre, les grands cataclysmes diluviens arrivèrent et produisirent l'engloutissement du sol et les sommets seuls restèrent au dessus des flots. Cette affirmation est discutable sans doute, car toute affirmation peut et doit être discutée, mais elle paraît si probable et tout concorde si bien à confirmer cette croyance, que nous pensons que peu de faits géologiques reposent sur des fondements aussi décisifs; cependant notre avis étant de peu, si tant est qu'il vaille quelque chose, c'est donc aux savants véritables qu'il appartient de résoudre cette question.

Il est certain que la géologie est une science moderne qui, par ses développements rapides, nous permet aujourd'hui de constater des faits dont l'observation ou la tradition avaient donné une idée profonde à quelques grands génies de l'antiquité. Si la Genèse hébraïque n'a pas retracé les premiers âges de notre planète avec précision, les genèses antérieures, les livres sacrés des Asiatiques s'en rapprochent également. Bientôt, quelques siècles à peine après Moïse, Thalès affirmait la création neptunienne, et Platon, par une puissance d'intuition dont quelques modernes pensent qu'il a puisé la source dans les traditions hermétiques, affirmait la création par le feu, plutonienne. Les volcans des époques primitives de notre planète se solidifiant lentement servirent à sa transformation en envoyant à travers de profondes crevasse les matières encore liquides du feu intérieur lesquelles, se refroidissant à la surface, se solidifiaient au contact de l'air; en ce cas le *Periphegethon* de Platon, fleuve de feu souterrain, père des volcans et des sources thermales, n'est-il pas une image acceptable de nos jours? M. de Humboldt, en l'attribuant à un hasard heureux, dû à la riche imagination de Platon, semble vouloir lui enlever, de parti pris, le mérite d'une affirmation scientifique bien caractérisée par l'explication logique d'un effet par sa cause directe. Quand on rejette la croyance à la science infuse, à la divi-

nation, une telle découverte ne pouvait être logiquement attribuée qu'au génie; on ne peut la dénier à Platon, que ses contemporains appelèrent *le divin!* jugement consacré par vingt siècles. Pour conclure, accordant Thalès et Platon avec les modernes, on peut affirmer que les chaînes de montagnes formées par la tension des gaz élastiques et des vapeurs produites par l'énorme chaleur souterraine virent leurs vallées et leurs bases recouvertes de terrains de sédiment déposés par les eaux; plus tard, avant la catastrophe atlantide, les volcans durent continuer leur œuvre, et cette catastrophe passée, les hauteurs seules conservées, ces volcans primitifs n'ont pas cessé d'ébranler ces débris d'un monde englouti. Croire que l'Atlantide n'a jamais existé comme grande terre ne constituerait pas seulement une impiété envers le divin Platon, un mépris absolu du témoignage de l'antiquité tout entière, ce serait s'obliger à admettre que les divers archipels des Açores, Madère, Canaries, cap Vert sont le produit de volcans relativement modernes de la limite antéhistorique, ce qui est contraire à la forme, à la constitution géologique, à la nature des terrains, des roches et même à la végétation, en un mot à toutes les affirmations de la science, qui ne peut consentir à voir dans ces archipels des formations par soulèvements éruptifs comme pour les îles Santorin ou Julia.

Par les divers phénomènes physiques dont nous venons de tracer l'esquisse, par ses dépenses fabuleuses de végétation, par les effets de ses convulsions gigantesques, nous venons de voir la terre atlantide, vivre. Cette mère féconde, *Alma parens*, est aux Canaries plus vivante qu'en nos pays d'Europe; son foyer de création éternel, inépuisable, s'y montre dans ses effets les plus gracieux aux doux vallons de la Orotava, dans les spectacles les plus grandioses à la Caldera de Palma, dans les horreurs de ses cratères et la puissance fabuleuse de ses terribles bouleversements de roches; inépuisable, éternelle, toujours variée et toujours

immuable, telle est son apparence dans les îles Fortunées, et c'est un des lieux bénis où la terre a le plus et le mieux affirmé qu'elle s'échauffe, se refroidit, palpite, produit; *matière?* non, *matrice* universelle, vivant dans l'espace au milieu d'un système en mouvement, et *le mouvement c'est la vie*, a dit Platon.

Il importe peu de détruire par l'étude de cette mère les théories religieuses qui la font sortir toute faite des mains d'un créateur, depuis au repos; de placer ses convulsions par le feu ou l'eau à des époques en harmonie avec le système de telle ou telle génèse; il faut que la géologie accomplisse son œuvre sans crainte. Quoi qu'il en soit des idées judaïques, la terre a encore le créateur en elle et, vivante, ne cesse d'engendrer; la création est en permanence. Si la science ne doit jamais expliquer le mystère de la création, elle a en mains, fournis par la terre, les matériaux propres à expliquer son mode de formation, et poussé par cette curiosité innée qui est l'éperon de l'humanité, l'homme s'attachera de plus en plus à pénétrer le mystère dont il approchera sans cesse. C'est la loi du progrès et rien ne sera aussi utile au développement de l'homme que l'étude des sciences physiques et naturelles que la géologie domine. Oui les lois divines sont toutes dans un fait dont la nature nous a fourni l'exemple: le progrès. De la première plante infime à l'animal rudimentaire, des crustacés aux reptiles, de là aux oiseaux, aux mammifères, à l'homme, la loi progressive est évidente. De la nébuleuse à la mer de feu, à la première écorce, aux pluies chaudes, aux volcans, aux bouleversements fabuleux des premiers âges; des déluges locaux aux déluges glaciaires; de la terre aride, ravagée, inhabitée aux vertes vallées, aux splendeurs des cimes atlantiques, aux Champs élysées des Canaries, la loi progressive est visible. De l'homme primitif, espèce de brute désarmée, inintelligente, à l'homme créateur de la vapeur, de l'électricité et des sciences modernes, au roi de la création en un mot,

la loi progressive est certaine, et cette loi la géologie l'a rendue flagrante. La terre, domaine de l'homme, lui dira son passé; bien plus dévoilant ses mystères, elle fera rentrer dans le néant les enfantillages odieux qui servaient jadis et servent encore à l'asservissement de la créature faible. Ce théâtre des événements que l'on a cru oubliés, ce témoin qu'on croyait muet, par la géologie s'affirme, parle et chante la gloire ou les hontes de celui qui la foule; honneur à qui sait comprendre et enseigner la terre. Il faut des continuateurs à d'Halloy, Prevost, Agassiz, Brongniard, Cuvier, Cordier, de Buch, Deville, de Perthes, Quatrefage, Élie de Baumont, Lyeel, ces grands pontifes de la nature, et leurs successeurs pourront écrire, non seulement l'histoire de la terre, mais encore par elle celle de l'humanité. Faire connaître les lois de la nature, c'est adorer le créateur dans son éternelle manifestation, car les lois de la nature sont les lois divines. Et que sont auprès d'elles les lois éphémères de nos théogonies, de nos sociétés? des lois humaines, incertaines, variables, périssables.

CHAPITRE XXXIV

GOVERNEMENT CIVIL ET MILITAIRE, JUSTICE, ADMINISTRATIONS DIVERSES

Les îles de l'Archipel canarien furent gouvernées par le conquérant Béthancourt et son successeur Maciot, en leur qualité de rois des Canaries, vassaux de la couronne d'Espagne. Après la cession faite par Maciot, cette courte royauté prit fin, et ses successeurs furent les gouverneurs titulaires des îles conquises et de celles qui le devinrent successivement; quoique relevant directement de la couronne, ils gouvernèrent avec une certaine indépendance. Ces privilèges étaient le résultat de l'autonomie reconnue aux îles, lors de la création de la royauté de Béthancourt. A cette autonomie vint s'ajouter un nouvel élément de séparation, introduit par les *adelantados* ou gouverneurs civils et militaires pour le roi, qui pour l'administration des îles, rendirent des lois et ordonnances rarement identiques à celles de la métropole. De la séparation datant de la conquête et des lois particulières édictées par les gouverneurs, résulta une indépendance très marquée. Ce qui acheva de donner aux Canaries une physionomie particulière, *sui generis*, c'est que les ordonnances royales n'y pouvaient

devenir applicables que par l'effet de la volonté royale, *spécialement exprimée* dans l'ordonnance même.

Dès le début, les quatre premières îles espagnoles suivirent absolument la coutume de Normandie importée par Béthancourt, mais après Maciot, les chefs qui se succédèrent introduisirent, suivant le caractère particulier de chacun d'eux, des changements, des abus, des vexations, et bientôt un despotisme bien plus impitoyable pour les habitants que le gouvernement direct de la métropole. Les gouverneurs, se regardant aux Canaries comme en pays conquis ou comme en exil, peu assurés en outre de la durée de leurs fonctions, se livraient à des extorsions criantes et vivaient dans une indifférence calamiteuse des besoins réels du pays. L'assimilation tant désirée de l'Archipel à une province continentale ne devint un fait que sous Charles III seulement. Cette assimilation devait remédier à bien des maux, mais le but fut atteint trop tard, car la monarchie espagnole, après Charles III, entra bientôt elle-même dans une phase d'évolutions et de malheurs que les guerres et les révolutions ont perpétué. La métropole délaissa l'archipel, et tous les bons résultats que les insulaires avaient le droit d'espérer de l'assimilation furent loin d'être réalisés. Malgré cela, il n'y eut pas trop de regrets à exprimer, car le sort des îles durant le siècle écoulé fut moins pénible que celui des provinces espagnoles ou des autres colonies. L'éloignement et la douceur du caractère insulaire amenèrent un amoindrissement, une diminution de maux.

Pour faire cesser le despotisme individuel des gouvernements civils ou militaires, Charles III décréta l'adjonction des îles à la couronne : comme *province de terre ferme, capitainerie générale, province civile de troisième classe, arrondissement judiciaire avec audience, département maritime adjoint au département de Cadix, diocèses suffragants de l'archevêché de Séville*. En conséquence, la province des Canaries est depuis lors administrée par un gouverneur civil

résidant à Santa-Cruz de Ténériffe et un sous-gouverneur résidant à las Palmas de la Gran Canaria. Leurs fonctions sont à très peu près identiques à celles d'un préfet et d'un sous-préfet en France. Ils sont chargés de la nomination des *alcaldes*, nomination que la couronne se réserve le droit de sanctionner, de l'instruction publique, des travaux publics, de la police, du gouvernement civil, des impôts et de la surveillance de l'administration provinciale et communale, de la santé, des hospices etc., etc. Depuis que la monarchie est constitutionnelle, pour sauver les apparences, douze membres élus par le suffrage restreint, forment un conseil provincial ou *députation provinciale* chargée d'assister le gouverneur civil ; Ténériffe nomme cinq députés, Palma deux, Lanzarote et Fuerteventura deux, Canaria trois, qui forment une sorte de conseil de préfecture dont les attributions sont très restreintes.

Au dessus de cette députation provinciale est un conseil d'État : le *Conseil*. Ce conseil est toujours composé de trois membres dont deux doivent être avocats. Si les attributions de la députation provinciale sont restreintes, le conseil n'en a aucune ; en réalité il est toujours écouté *pour la forme*, ses conseils ne sont suivis que s'ils sont en concordance parfaite avec les désirs de l'autorité !

Un commissaire de police et ses agents sont sous la dépendance du gouvernement civil.

Dans les habitudes latines ce gouvernement paraît assez simple ; cependant il ne fonctionne qu'à l'aide d'un secrétaire général, de chefs de bureaux pour chaque service, et chacun d'eux a sous ses ordres de trop nombreux employés dénommés : de la province, de l'État, de l'impôt, de la police, des routes, de la santé, de l'ordre public etc., etc. C'est en un mot, une administration complète, des ministères comme pour un véritable royaume.

Le gouvernement militaire est plus compliqué ; d'abord, un *capitaine général* chef militaire de toute la province qui

agit par deux lieutenants, l'un à Ténériffe, l'autre à la Gran Canaria. Ces deux lieutenants sont deux généraux de brigade et prennent le nom de ; *Secundo cabo*.

Ces officiers généraux sont chargés d'administrer un détachement de deux compagnies d'artillerie destinées au soin exclusif du système de défense des îles, et s'élevant à 180 ou 200 hommes au plus. L'Espagne n'envoie pas d'autre armée aux îles, qui possèdent une milice insulaire dont nous allons bientôt faire connaître l'organisation ; donc il n'y a jamais plus de 200 hommes de troupes espagnoles dans l'Archipel. Le système de défense comprend : une batterie à casemates armée de canons rayés ; le fort Saint-Philippe armé également de canons rayés ; le vieux château, bicoque ridicule au point de vue militaire ; un parc d'artillerie bien tenu et quelques défenses insignifiantes. Dans les six autres îles, rien qui vaille la peine d'être décrit. Tout cela dans des proportions très mesquines, et cependant plus que suffisantes à notre avis, sert de prétexte à un corps d'officiers de génie, commandé par un général qui va passer, dit-on, maréchal de camp. On connaît maintenant l'état des lieux, le chiffre de l'armée, deux cents hommes ; voici l'énumération des officiers qui la commandent ; c'est fantastique, incroyable... cela est.

Le capitaine général des îles est en même temps général d'artillerie et comme tel, a sous ses ordres un général et un colonel commandant le parc avec une administration spéciale ; il a en outre sous ses ordres un adjudant de place, un major de place et les employés de la place ; exactement comme à Metz, Kronstadt ou Gibraltar !

Le capitaine général des îles, ayant déjà deux lieutenants qui sont deux généraux, comme nous l'avons dit, a encore un état-major et des aides de camp ; ce n'est pas tout. Il y a les employés de ces officiers qui forment un bureau particulier, et comme quelques-uns de ces officiers sont chargés de services réels ou imaginaires, ils ont encore des em-

ployés pour ces services; tous ces bureaux militaires sont installés dans le palais même du capitaine général.

Ajoutons : un général de marine, un auditeur de guerre, un fiscal de guerre, un auditeur d'artillerie, un auditeur de marine, trois médecins militaires, vingt administrateurs militaires, ce qui joint à quinze officiers d'état-major, fait un total respectable de cinquante officiers supérieurs pour 150 à 200 hommes, et tous ces gens-là sont chamarrés d'or sur toutes les coutures ! L'Espagne les paie et les décore de tous les ordres imaginables ; ils sont fiers comme tous les inutiles et se trouvant déplacés, en quelque sorte exilés, traitent les insulaires de barbares et soupirent après leur retour dans la mère patrie où ils pourront intriguer pour avancer, avoir une croix de plus, un poste préférable, ou se faire mettre à la retraite en conservant leurs appointements.

Pour les gens de cette espèce il faut des privilèges ; ils en ont à foison. Les militaires ne peuvent être jugés par les tribunaux civils, même *au civil*. Ce principe contraire au bon sens étant admis, on a créé un auditeur de guerre pour juger ces guerriers. Mais les marins ne veulent pas être assimilés à l'armée de terre ; alors comme il pourrait y avoir un port militaire aux Canaries quoique ce port n'existe nullement, il y a un auditeur de marine, qui n'a pas de marins à juger ; qu'importe ! il pourrait y en avoir ; en attendant qu'il y en ait, l'auditeur de marine est là, bien payé. Mais l'artillerie est une arme spéciale, elle ne veut pas être confondue avec l'armée ordinaire, alors il y a aux Canaries un auditeur d'artillerie, etc., etc., on voit où cela mène... à l'absurde.

Pendant si on comprend l'utilité de 50 officiers supérieurs, en ce qui concerne les 17 officiers d'administration militaire, il serait bien plus difficile de justifier ce nombre. Ils administrent quoi ? Rien ou peu, ils s'administrent... des appointements, cela est certain.

Le recrutement dans les îles est pratiqué d'une façon paternelle. Pour le service de la marine les îles doivent

4,616 matelots, 16 seulement sont en service; pour l'armée de terre les îles doivent 5,515 soldats dont se compose la *milice insulaire*, sur lesquels 1,100 sont appelés, 800 pour l'infanterie, 300 pour l'artillerie. 2 à 300 font un service actif, et ce service se borne à bien peu de chose. Lorsqu'il y a des troupes royales à Ténériffe, les milices sont dispensées de toute fonction, en cas contraire, chaque trois mois, un bataillon prend le service et pendant ces trois mois, officiers et soldats sont payés par la couronne. 280 hommes sur les 1,130 (le quart), sont de service pour un trimestre. En cas de guerre la mère patrie a le droit de mobiliser ces milices, et sauf ce cas elles ne peuvent quitter le territoire canarien. Tous les bas officiers sont canariens, mais le bataillon est commandé par des officiers de l'armée royale. Pour le cas de mobilisation possible, on a divisé les 1,130 hommes appelés au service annuel, en bataillons et compagnies propres à recevoir dans les cadres les 5,515 hommes formant la totalité de la milice des îles. Ces bataillons et compagnies sont commandés par 3 colonels, 6 lieutenant-colonels, 10 commandants, 2 capitaines, 11 lieutenants, 2 adjoints. Ce sont des cadres d'officiers toujours disponibles au cas de mobilisation des milices et payés par le gouvernement.

Lorsque l'on voit défiler ces miliciens en activité pour trois mois, dont le tour revient tous les trois ans, deux ou trois fois par conséquent dans la moyenne de la vie humaine, on est étonné de la tournure martiale, de la tenue nette, de l'allure vive, de l'air de santé et de vigueur de ces insulaires. Tous les voyageurs s'y trompent et prennent ces miliciens pour des troupes espagnoles de premier ordre.

Ces milices sont une vieille institution normande excellente à tous les points de vue, et dont le fonctionnement satisfait tout le monde. Nous les retrouverons aux îles anglo-normandes.

Voici l'organisation judiciaire : au premier degré, juge de

paix ou de conciliation; au second degré tribunal de première instance composé d'un juge, d'un suppléant, d'un procureur, le juge assisté d'un *fiscal* faisant fonctions d'accusateur public.

Ténériffe a trois juges, la Gran Canaria deux, Palma un, Lanzarote et Fuerteventura un. Le juge de Ténériffe connaît des causes de Hierro et de la Gomera.

La cour d'appel, *audiencia*, réside à la Gran Canaria, elle se divise en deux chambres ayant un président chacune, 1 *fiscal* de l'État ou procureur du roi, 2 *oidores*, auditeurs ou conseillers et 1 régent d'audience.

La cour de cassation ou tribunal suprême réside à Madrid.

Anomalie singulière! les étrangers sont jugés par l'auditeur de guerre.

Les îles possèdent deux tribunaux de commerce, l'un à Ténériffe l'autre à la Gran Canaria.

Les juges de paix sont éligibles, la couronne les désigne sur liste de candidats nommés par les électeurs.

Tous les autres fonctionnaires de l'ordre judiciaire sont nommés par la couronne et payés par l'État.

L'administration judiciaire est bien plus simple que l'administration militaire; on en pourrait conclure sans crainte d'erreur contre le fameux : *cedant arma togæ*; en effet, en Espagne l'idée de justice est tout à fait subordonnée, la force y prime le droit absolument, il n'y a de pouvoir que par la grâce des généraux, puisque les généraux défont le gouvernement et le refont. Les prétoriens ont l'empire et l'on sait qu'il n'est pas dans le tempérament des armées ni des généraux d'avoir le respect de la justice. Il y a plus, il n'en ont pas la compréhension; c'est leur seule excuse. Ce qu'il y a de plus déplorable dans les pays soumis à l'autorité militaire, ce n'est pas l'absence de liberté, sans laquelle après tout on peut vivre, c'est l'absence de justice ou, ce qui est pire, la justice subordonnée. L'esprit militaire suffit pour enlever à un peuple tout sentiment de justice.

Malgré ce que nous venons de dire précédemment, fondamentalement vrai pour l'Espagne, nous nous applaudissons d'avoir à reconnaître que la justice jouit aux îles d'une réputation de probité qui, sans être entière, ne permet pas de l'assimiler à la justice espagnole; et cependant les juges y sont tous espagnols! Cela tient à cet apaisement dû au climat insulaire, que nous avons fait remarquer tant de fois, et à l'indépendance que produit l'éloignement de la métropole. La justice aux Canaries est presque désintéressée de la politique, elle y est plus équitable par conséquent et n'est pas exposée comme dans la mère patrie à peser dans sa conscience, d'un côté le devoir, de l'autre le salaire et l'avancement dus à des services. En somme, nous pensons que la justice est rendue aux Canaries par des hommes sujets à l'erreur comme partout, mais avec plus de loyauté, d'indépendance et de probité qu'en Espagne et surtout qu'à Madrid où elle est sous l'œil du pouvoir.

Il y a aux Canaries une administration ecclésiastique tout à fait indépendante du gouvernement civil et qui est du ressort du diocèse de Séville. Deux évêques sont chargés de cette administration; le premier réside à la Gran Canaria, le second, dit évêque *concordataire*, réside à la Laguna. Comme il est de principe étroit en Espagne que les prêtres ne relèvent que de cette administration, un tribunal ecclésiastique est institué pour eux spécialement. Une cour ecclésiastique, ayant encore les attributions civiles que toutes les nations civilisées ont à cette heure enlevées au clergé, connaît des séparations de biens et de corps, des affaires de mariage, et tout cela fait le plus superbe imbroglio qu'on puisse rêver. Par l'église, l'État, la paroisse, le tribunal ecclésiastique et le tribunal civil, la condition des conjoints et des enfants devient en certains cas un problème où les solutions les plus étranges se présentent chaque jour.

Le clergé est payé par l'État.

L'administration municipale est élective, l'alcalde seul est

nommé par la couronne. Elle a sous son administration directe à peu près toutes les attributions ordinaires de viabilité, d'instruction communale, de police et d'ordre public, le théâtre, les hospices, la bibliothèque, les marchés, les fontaines, etc., etc.

L'hôpital civil, très bien tenu, est subventionné et possède des revenus provenant de dons volontaires ; l'hôpital militaire, bien tenu mais sans importance, est à la charge de l'État.

Une école d'agriculture avec un professeur seulement, a été fondée depuis peu ; pas d'élèves. La ville de Santa-Cruz a créé aussi un collège civil qui est peu prospère et une école des beaux-arts qui n'est pas fréquentée. Si ces institutions, bonnes en elles-mêmes, n'ont pas de résultats, il ne faut pas s'en étonner. S'il se trouve aux Canaries quelque sujet capable de profiter des leçons qu'on y donne, il appartient à une famille qui a dû le faire élever sur le continent puisqu'il n'y a pas d'écoles préparatoires dans les îles ; donc il y retournera. Pour que ces écoles soient fréquentées, il faut que l'éducation primaire ait donné des résultats, il faut avoir créé une vive impulsion, un mouvement considérable, nous dirions volontiers une révolution dans les idées des pères de famille. Cette révolution est faite dans tous les pays du nord ; plus l'on y multiplie les écoles plus elles ont d'écouliers, tandis que trois écoles sont désertes à Santa-Cruz. Il faut contraindre les enfants à recevoir l'éducation, les parents seuls le pouvant, c'est le père qu'il faut convaincre.

Nous avons déjà parlé d'un séminaire à la Gran Canaria, établissement qui fournit le clergé des îles ; nous avons aussi indiqué l'institut de la Laguna, qui reste en définitive le seul établissement d'instruction supérieure en voie de prospérité ; les progrès ne sont pas là ; il faut les chercher dans l'instruction primaire. Plus de cent villages possèdent déjà des écoles primaires qui sont fréquentées par huit mille enfants ; mais il faudrait arriver à en instruire vingt à vingt-cinq mille, dans l'Archipel.

On ne saurait trop le redire, les Canaries, si elles suivent la voie à peine ouverte, c'est à dire si elles continuent à augmenter le nombre des écoles primaires laïques, arriveront dans peu de temps à dépasser les provinces espagnoles les plus fières de leur instruction générale ; elles y auront d'autant plus de mérite, qu'elles étaient les dernières ou à peu près il y a quinze ans. Mais ce n'est pas l'Espagne qu'il faut dépasser, c'est la Prusse ! L'émulation est un bon sentiment chez les enfants et les femmes, pour lesquels elle est un mobile suffisant, mais pour les hommes, il faut une foi, une conviction. La patrie peut-elle être honorée, servie, si elle est peuplée d'êtres voués à la misère, au servilisme à la superstition par l'ignorance ? Que ceux de qui dépendent les destinées canariennes répondent ! Le premier devoir d'un peuple qui veut être libre, c'est de s'instruire ; qu'on multiplie les écoles et que les pères y envoient leurs enfants ; peut-être même, après tout, devrait-on rendre l'éducation obligatoire, pour arriver au résultat. L'expropriation des immeubles pour cause d'utilité publique est bien moins justifiable en droit que l'expropriation de l'ignorance. Des écoles et des chemins, ce sont les deux premiers termes d'une progression dont il faut parcourir chaque degré promptement, au prix d'efforts continus qui mènent en vingt-cinq ans à l'indépendance, au bien-être, à l'égalité.

L'impôt est basé sur la propriété mobilière et immobilière. L'établissement de l'impôt sur la propriété agricole, offrait seul des difficultés dans un pays aussi accidenté. On a résolu le problème en établissant trois classes : les terres hautes, les terres moyennes, les terres basses. Chaque classe est imposée suivant un chiffre fixé par unité de mesure et l'étendue de la propriété augmente proportionnellement la quote-part à payer par le propriétaire ; autrement dit : *l'impôt territorial est proportionnel à l'étendue et a pour base fixe la quotité afférente à chaque classe.*

En résumé, on peut établir ainsi le fonctionnement admi-

nistratif dans l'Archipel canarien : une administration municipale qui est aux mains de l'alcalde, nommé par la couronne; l'administration de la commune est donc dépendante du gouvernement civil. L'État tient tout, il administre tout comme il l'entend et sans contrôle sérieux; le clergé seul est indépendant. La police locale même est aux mains de l'État. Les Canariens oublient trop que c'est sur elle que les gouvernements despotiques s'appuient, et que de toutes les vexations qu'ils ont subies, celles dont la police a été l'instrument ont été les plus iniques. Qu'ils méditent le mot de Champfort : *Il faut que la police soit quelque chose de bien épouvantablement mauvais, que les Anglais préfèrent les voleurs et les assassins, et les Turcs la peste!* D'où en bonne logique il faut conclure : il n'y a qu'une police honorable, bonne, légitime, celle faite par les citoyens eux-mêmes et gratuitement.

L'armée est à peu près maîtresse absolue en ce qui la touche, presque en dehors de l'État et totalement hors la loi civile. Par un résultat inattendu, fruit des mœurs publiques, l'armée, partout ailleurs inféodée à l'État, contient en Espagne tous les éléments révolutionnaires. C'est dans la magistrature et l'armée qu'on trouve le plus d'indépendance, d'instruction et d'intelligence; mais il ne faut pas s'y tromper, rien de bon ne peut sortir de ce qui est mauvais en soi; de l'armée, il sort des Césars, de la magistrature et du clergé il peut sortir des Ximènes, jamais la liberté, l'égalité. L'histoire, qui ne se dément pas, le prouve en tous pays. Aux Canaries, l'armée est sans grande influence, car les officiers n'ont pas de soldats et ils n'exercent pas plus despotiquement le pouvoir que le clergé, moins peut-être, car en fait, le clergé est plus puissant; on dirait une abdication consentie d'un côté, forcée de l'autre.

Si dans la métropole les lois les plus violentes, la répression la plus énergique, sont à l'ordre du jour, si aucune liberté, ni de presse, ni de réunion, ni des cultes, n'y existe,

il n'en est pas de même aux Canaries ; ces îles Fortunées, jouissant de tous les avantages naturels, ont encore par surcroît, cette chance heureuse de n'avoir pas trop à souffrir des plus mauvaises institutions.

Légalement, l'Espagne est un pays constitutionnel, mais cela n'est vrai que dans les protocoles, car en réalité elle est gouvernée despotiquement par trois puissances solidaires qui dévorent la nation : le prêtre, le roi, le soldat. C'est l'idéal du mauvais gouvernement, ne satisfaisant que les salariés, et la révolution qui doit le renverser se prépare ouvertement, comme il nous a été facile de le voir. Aux Canaries on en parle partout, au casino, au café, à l'hôtel, dans la rue même en présence des agents de l'autorité. Quelles que soient les éventualités de l'avenir, nous désirons pour les Espagnols un gouvernement honnête qui leur donne l'instruction et la liberté, ces deux biens qui procurent tous les autres ; mais nous souhaitons surtout une chose, sans laquelle rien n'est possible, nous voulons parler d'une mesure radicale contre le salariat. Une nation ne peut prospérer que si la jeunesse, c'est à dire la génération active et forte, travaille et produit ; c'est la voie moralisatrice unique. Une nation dont la jeunesse attend une place par faveur, une place par retrait d'emploi, une place par suite de décès, prête à faire une révolution pour une place, une pareille nation marche vers la ruine à pas de géants. Cette plaie est la plaie des races latines, qui ont délégué la puissance individuelle à un pouvoir central et s'honorent de recevoir de lui un salaire ; par cette abdication les nations latines suivent la voie de démoralisation par excellence. Par le salariat elles se dévorent elles-mêmes. Qu'on en juge. Les Canaries, pour deux cent trente mille âmes, ont plus de quatre cents employés civils salariés ; qu'on ajoute les cinquante officiers supérieurs que nous avons indiqués ! Aux îles de la Manche où la liberté est absolue, la police est gratuite, les juges non payés, le muni-

cipe gratuit, le pays se gouverne par lui-même, sans frais. La Grande Bretagne paie six ou sept employés seulement pour cent trente mille âmes de population. Le salariat n'est pas un mal, seulement parce qu'il absorbe le plus clair de tous les revenus et qu'il annule pour la patrie la force de citoyens qui auraient créé une portion de richesse, le salariat est encore démoralisant, abaisse les caractères, devient le prix d'une faveur au devant de laquelle on court à plat ventre. Les fonctions salariées étant réduites, le nombre des candidats réduit, tel qui se fût fait plat pied pour obtenir un poste, deviendra un citoyen utile, producteur, honorable, lorsqu'il n'aura d'autre ressource pour vivre que le travail manuel ou intellectuel

Ces notes écrites aux Canaries quelques mois à peine avant la révolution de septembre ont été conservées, parce que le gouvernement nouveau qui dirige l'Espagne n'a rien fait encore pour l'archipel des Fortunées. De vieilles lois étaient sur le point d'être rapportées par la monarchie d'Isabelle, qui avait compris que des réformes administratives et judiciaires étaient indispensables. Nous ne savons ce qui sera fait, mais les îles ont été admises à se faire représenter aux Cortès. C'est déjà quelque chose, et nous pensons que, grâce à ces députés, les intérêts insulaires auront moins à souffrir que sous la monarchie bourbonnienne.

Les événements de Cuba doivent, à ce qu'il nous paraît, être un enseignement grave pour le gouvernement actuel, et il en devra conclure tôt ou tard à l'émancipation des colonies espagnoles, qui y aspirent comme toutes les possessions ultramarines. Les États-Unis, le Canada, les îles Ioniennes, l'Australie ont montré ou montreront définitivement combien est faux, pour l'intérêt des métropoles, le système des assimilations lointaines. Cependant dans le cas particulier) on pourra le continuer encore, mais il est facile de prévoir,

dans un avenir rapproché, une séparation consentie des Philippines, de Cuba et des Canaries, s'administrant elles-mêmes sous le protectorat de l'Espagne. Il semble que malgré le bon esprit des classes intelligentes, le libéralisme et le patriotisme de tous, les aspirations républicaines de quelques cœurs haut placés, quelques années encore sont indispensables avant de réaliser ce *desideratum*; une seule chose le rendrait possible et légitime à bref délai : quelque grief sérieux donné par la métropole. Jusque-là, il convient d'attendre le développement progressif des intérêts matériels, de propager, de vulgariser les idées d'indépendance, et de laisser s'élever davantage le niveau de l'instruction publique. Séparées de la métropole, mais restant espagnoles de cœur et d'âme, s'administrant elles-mêmes, les îles sous le protectorat de la mère-patrie verraient s'ouvrir une ère de prospérité dont, malgré toute l'étendue de leurs aspirations légitimes, les habitants ne se font pas d'idée. Alors, n'attendant rien de l'Espagne, elles feraient elles-mêmes leurs ports, leurs routes, leurs écoles, auraient une marine de commerce, et ces sacrifices produiraient des résultats immédiats, supérieurs à ceux qu'ils produisent dans des contrées moins bien partagées à tous les titres.

Tandis que l'Espagne est livrée aux généraux, aux partis monarchiques et cléricaux qu'une minorité trop faible est impuissante à contenir; tandis que la mère patrie oscille encore entre le passé ténébreux et l'avenir rayonnant, livrez-vous au travail agricole, au commerce, et restez unies, belles îles Fortunées! Les étrangers sourient au récit des jalousies qui troublent le calme de Ténériffe et de la Gran Canaria. Rivalité de civilisation, de commerce, c'est bien; c'est la guerre pacifique, seule féconde, c'est un signe de vitalité. Continuez à vivre sans guerres intestines, charmantes îles Fortunées! Efforcez-vous de vous dépasser, c'est une course où le prix, la palme, est au plus méritant, mais n'ayez qu'un

cœur pour la patrie, et que la patrie soit pour vous le groupe béni de Dieu que vous habitez. Laissez à la métropole sa suzeraineté tant que vous n'aurez à souffrir par elle que des taxes ou des impôts ; mais si vous deviez être couvertes de soldats, gouvernées despotiquement, si vos efforts pour avoir l'instruction, la justice, l'administration loyale et populaire, étaient rendues stériles, si vos franchises de port vous étaient ravies, si vos milices nationales étaient supprimées, pour vous enlever le privilège de vous garder vous-mêmes, alors émancipez-vous hardiment. L'Espagne serait impuissante contre vous. Ne craignez pas d'être à la merci de l'Angleterre, de l'Amérique ou de la France, ainsi qu'on le répète chez vous dans un but facile à comprendre. Les mirages effrayants de l'envahissement sont une sorte de machine de guerre que les despotes et leurs partisans font agiter devant vous pour vous effrayer de la liberté et vous faire croire la tutelle indispensable. Si jamais vous deveniez libres, n'oubliez pas que l'Angleterre et l'Amérique respectent et protègent les nations qui veulent et savent se gouverner elles-mêmes.

Les îles Canaries, comme l'Espagne, vivent depuis six mois en véritable démocratie, et rien jusqu'à ce jour ne peut faire pressentir que la république y soit difficile à implanter. Tout semble prouver au contraire que la nation accepterait avec joie cette forme dans laquelle elle trouverait une stabilité que les gouvernements successifs n'ont pu lui donner. S'il n'est pas absolument vrai qu'un peuple n'a que le gouvernement qu'il mérite, il est certain qu'un peuple peut toujours se donner un gouvernement et le conserver s'il lui convient. La république est le seul gouvernement logique, perfectible, contre lequel nul n'a le droit de s'insurger et que l'Espagne se donnera, nous n'en saurions douter, après une époque de transition.

Quel que soit le gouvernement que les Cortès, actuellement assemblées donneront à l'Espagne, nous faisons des

vœux ardents pour que cette nation attardée, qui nous est si sympathique, reprenne sa route progressive et retrouve, à l'avant garde des nations européennes, la place qu'elle occupa jadis et à laquelle il lui est permis de prétendre encore.

Aux Canaries nous souhaitons l'autonomie.

CHAPITRE XXXV

CONVERSATION A LA BELLE ÉTOILE

Madrid, mars 1869.

Monsieur le marquis de la Florida,
à la Orotava.

.
Nous avons été hier aux Cortès espérant entendre Castelar ou Margall ; par deveine nous n'avons eu qu'un piètre discours ministériel plein de réticences, de promesses vagues, d'exhortations puériles adressées à tous les partis par l'un de vos plus célèbres généraux.

A peine dans la rue, Brünner, selon sa mauvaise habitude, s'arrête et me saisissant par un bouton de mon habit :

— Et voilà ce qu'il en coûte pour avoir voulu ménager la chèvre et le chou ; par le sang du Christ ! comme on dit ici, il faut être *chair* ou *poisson*, où l'on perd son latin...

— Vous parlez d'or, lui dis-je, mais marchons, car on vous écoute.

— Et qu'importe ! *qui louvoye toujours jamais n'aborde* ; il faut être pour le roi ou pour la ligue, pour la monarchie

ou pour la république, sans cela chacun vous tient en méfiance et c'est bien fait. Le discours du général...

Nous étions en pleine *carrera san Geronimo*, les passants ébahis s'arrêtaient, lorsque l'un d'eux brusquement se jetant dans nos bras :

— *Que tal, hombres !*

— C'était... je vous le donne en mille... c'était don Antonio P..., ce jeune officier que l'ex-reine avait interné à la Orotava, un habitué du Casino, notre ancien commensal, votre ami, celui de Monteverde; vous pensez si nous avons parlé de vous! Il nous a rappelé nos bavardages du salon d'Orotava, orné de fresques enfantines et de ces belles cartes vénitienes, sur lesquelles des artistes inconnus du quatorzième siècle ont peint des navires étranges, voguant le long des côtes habitées sur des mers animées de poissons, et dont les marges illustrées rappellent les productions, les diverses industries locales, les costumes des pays représentés. Vous nous manquez. Tout en descendant la *carrera San Geronimo*, nous avons pris le *salon* et par une belle nuit chaude de printemps nous avons politiqué en gagnant la *Fuente Castellana*, à cette heure déserte.

Brünner, vous le savez, est un républicain exclusif qui ne veut rien entendre. En parlant de vous à son ami don Antonio, il lui disait : « Quel dommage que ce monsieur soit marquis? il ferait sans ce titre ridicule un bon citoyen de Saint-Gall, mais c'est un mal sans remède! » Brünner croit à la décadence progressive de la race latine et n'en veut pas démordre. Vous vous souvenez de ses tirades humoristiques sur l'Italie qu'il a habitée trois ans et dont il prédit la chute inévitable. L'Espagne à ses yeux est moins malade, mais guère; indifférente, fataliste, dit-il. Partant de là il a conclu qu'elle devait tomber comme nation latine, mais la dernière.

— Le peuple espagnol, nous dit-il, possède une puissance d'abstraction qui lui permet de vivre presque totalement désintéressé de la politique; les illettrés, le peuple des cam-

pagnes, la *mob*, se tiennent à l'écart, isolés. Cette faculté, extraordinaire chez un peuple de race méridionale, rapproche singulièrement l'Espagnol de l'Arabe, indifférent à tout ce qui n'est pas personnel.

— Bon! voilà que vous nous faites Turcs ou Bédouins, dit don Antonio. Mais c'est faux, monsieur Brünner, archifaux; l'Espagne en chassant le Maure, en se levant en septembre, vous a bien montré qu'elle n'est pas indifférente et qu'elle entend bien ne pas subir éternellement le joug de l'étranger pas plus que l'arbitraire monarchique.

— Pardon, leur dis-je, il me semble que vous êtes tous les deux dans le vrai, car si la masse de la nation espagnole n'étant pas instruite n'est pas apte encore à argumenter sur les matières politiques et d'intérêt général, elle est, je crois, possédée d'un sentiment patriotique puissant. L'Espagne est pour l'Espagnol le pays unique, le plus beau, le plus riche, le plus fertile. Inculte et pauvre, direz-vous Brünner? non riche et fertile, vous répondra l'Espagnol. L'Espagne peut tout, sait tout, est tout. Ignorante, impuissante, direz-vous encore? Non puissante quand même et égale à toute autre nation en science comme en toute autre chose, vous répondra l'Espagnol. Ces assertions, absurdes au premier abord, vous surprendront, mais en y regardant de près vous y trouverez la preuve d'une idée de nationalité dominante. Ce n'est pas le patriotisme étroit, l'amour du militarisme, de la royauté, du clergé, des arts, des gloires nationales, du bien-être, c'est plus encore, car c'est illimité et inconscient, c'est une sorte de passion étrange, exclusive, comme la jalousie en amour; sentiment non raisonné, instinctif, aveugle, qui tient lieu de toute science politique sans la remplacer, quoique tout sentiment soit une force réelle.

— J'admets jusqu'à un certain point, répliqua Brünner, ce patriotisme aveugle de la masse, si vous m'accordez qu'il n'est pas partagé par la noblesse, la bourgeoisie, les

fonctionnaires, la partie intelligente et instruite de la nation.

— Hélas ! vous avez raison, dit don Antonio, il est à peu près certain que la classe instruite et intelligente, à l'exception d'un très petit groupe qui tend, il est vrai, à s'accroître tous les jours, est au service des influences, du pouvoir, de l'argent, de la force ; c'est ce qui explique la passion des places et emplois, destructive de tout patriotisme.

— Et c'est aussi ce qui explique, ajouta Brünner, comment les prétendants, avec de l'argent trouvent des armées, comment les généraux seuls ont la faculté de faire des révolutions militaires, comment ces révolutions une fois faites sont accaparées par un parti bientôt renversé par la ligue de tous les autres. Pendant ce temps la nation, indifférente ou à peu près, vous l'avez accordé, n'a participé à tous ces mouvements divers que pour payer, servir, s'annuler, et le pays est la proie des partisans tour à tour victorieux qui se hâtent de s'enrichir, étant assurés de leur défaite prochaine.

— Messieurs, leur dis-je, puisque le fonctionnaire est la cause de tant de maux, il faut bien établir le rôle qu'il joue en Espagne.

— Ce ne sera ni difficile ni contestable, répliqua Brünner. Dites-moi, don Antonio, s'il n'est pas évident qu'en Espagne il y a dix partis différents, tandis que dans les pays du nord les progressistes ou libéraux, les conservateurs ou rétrogrades forment deux partis pour ainsi dire uniques ; dans le nord, les fonctionnaires à l'exception des ministres sont tous en dehors des compétitions des partis. En Espagne, il n'en est pas ainsi ; il existe une armée de fonctionnaires au service de toute prétention, dont un dixième peut-être est en place et les neuf dixièmes inoccupés ; ces neuf dixièmes n'ont d'autre souci que de se ranger sous une bannière quelconque, calculant les chances, non pour arriver à l'amélioration des conditions générales du pays, mais seulement pour chasser les fonctionnaires en exercice et se mettre à

leur place. Qu'arrive-t-il alors? Les titulaires évincés se joignent à ceux qu'on n'a pu satisfaire et la lutte recommence. On a donné aux sortants des retraites, des demi-soldes, on a créé des *cesante*, rien n'y a fait, on n'a abouti qu'à grever le trésor de plus en plus appauvri et l'armée des salaires est toujours aussi formidable; le fonctionnaire pousse en Espagne comme le chien-dent. Il est évident que pour des divisions qui doivent leur existence à de pareilles causes il n'est pas de drapeau, de désignation, de programme politique applicable, aussi le fractionnement est illimité. Cet émiettement des forces intelligentes aboutit à une déperdition des forces morales et matérielles de la nation, car les partis sont réduits à demander à quelque général influent un *pronunciamiento*, à la première occasion. Le pouvoir n'est pas le but de l'insurgé, mais seulement le salaire; les souverains depuis 1600 ont entretenu cette manière d'être, qui confirmait leur puissance et c'est à cela qu'est dû l'empressement des révolutionnaires triomphants à se donner un nouveau maître, si par la force des choses la révolution dépassant leurs vœux, a été jusqu'à renverser le monarque. Voilà pourquoi Madrid a donné un vote tout à fait monarchique, car un vote républicain eût condamné au travail sérieux 50,000, 100,000 fainéants qui vivent du budget; voilà pourquoi les généraux du provisoire demandent un roi comme les grenouilles de la fable, fût-il un soliveau.

Il faut vous l'avouer, mon cher Marquis, don Antonio ne sut que répondre — il resta silencieux, roulant, mâchonnant son cigare entre ses dents — puis tout à coup :

— Mais enfin prétendez-vous que notre bourgeoisie intelligente ne peut pas prétendre à sauver le pays par la science acquise, par la volonté, par amour de liberté, d'indépendance; l'armée ne peut donc pas...

— Pas si vite, nous allons y venir, dit Brünner.

La bourgeoisie, née avec le siècle, par l'instruction et la fortune a pris place au pouvoir, mais ne se recrutant pas

assez abondamment par une élévation proportionnelle du prolétariat à la bourgeoisie, elle s'est constituée tout d'abord en classe privilégiée. La bourgeoisie, par les hautes fonctions, les monopoles, la finance, reniant son origine plébéienne, considère le prolétariat comme un ennemi et s'appuie sur le despotisme. Les fonctions libérales, ne donnant pas à vivre aux fils des bourgeois, sont désertées et la partie la plus nombreuse, évitant les longues études, les travaux pénibles, la culture, le commerce, se rue à la curée des places et n'envie que les douceurs du salaire mensuel. C'est donc la bourgeoisie, la classe instruite qui crée les partis et les sert pour son profit.

— Vous avouerez cependant, dit Antonio, que la Catalogne et l'Aragon font exception, la bourgeoisie y travaille, y produit ; Cadix, Malaga, Séville même, n'offrent pas le spectacle triste des servilismes madrilèñes et il y a encore dans la bourgeoisie bien des cœurs nobles et généreux qui battent pour le bien-être du pays et son émancipation.

— Je crois que vous reconnaîtrez, Brünner, que don Antonio est dans le vrai, car la minorité des Cortès presque exclusivement prise dans la bourgeoisie en est une preuve flagrante. Pour vous mettre d'accord tous les deux, il faut convenir de bonne foi que cette fraction excellente du pays est bien plus susceptible que l'armée de le conduire vers des destinées meilleures.

— Et n'avez-vous pas vu aussi, ajouta don Antonio, qu'une certaine partie de la noblesse a des tendances libérales ?

— Que parlez-vous de noblesse ! s'écria Brünner ; on connaît ses procédés ! En France, dans la nuit du 4 août, elle jetait lâchement, à mon avis, au vent révolutionnaire, des titres qu'elle devait réclamer avec la même lâcheté sous la restauration, et votre noblesse espagnole est encore bien plus bas tombée que l'ancienne noblesse de l'Oeil de Bœuf. A quoi bon m'objecter des exceptions, de mauvais aloi probablement ? Les privilégiés trouvent les privilèges bons et veu-

lent les garder même lors qu'ils font semblant de les abandonner; les blancs sont blancs et restent blancs, je n'en puis démordre et me méfie toujours de vos marquis démocrates.

Depuis plus de deux siècles votre noblesse n'a vécu que d'orgueil stérile, de vanités puérides, de magnificences ruineuses et en même temps d'un servilisme incompatible avec son arrogance. Au lieu d'absorber le pouvoir et de se substituer aux influences cléricales, au lieu de se constituer en oligarchie, préférable après tout au double despotisme du roi et du prêtre, la noblesse s'est humiliée, se contentant d'aumônes, de titres vains, de rubans, de fonctions illusaires, elle s'est même désintéressée de la gloire militaire ce qui la place au dessous de l'aristocratie autrichienne et russe. Désertant la science politique, elle s'est réduite à faire consister son mérite, à prendre ses chevaux à Londres, ses voitures à Paris, ses cigares à la Havane, à hurler après la dynastie pour satisfaire ses besoins ruineux, et à faire sottement tous les jours le tour de la *fuenta Castellana*, dans des carrosses tout dorés. Ces hommes à charge d'âmes par la position, ces fonctionnaires dirigeant, gouvernant un pays merveilleux, le plus riche d'Europe par le sol et le sous sol, ont amené la misère croissante, l'ignorance fatale, l'extinction du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, l'immoralité flagrante, la concussion dans l'administration et le mépris s'est implanté dans tous les cœurs honnêtes.

La nation espagnole, qui semblait devoir renaître il y a quelques années à peine, est retombée après l'effort, ployée, courbée, gémissante; le ressort des âmes s'affaiblit de jour en jour, plus de crédit ni étranger ni national, plus de force morale; l'honneur est marchandise et le clergé ramène au despotisme dynastique reconstitué les brebis qui voudraient s'affranchir du chien de garde, afin qu'il n'y ait pas dans le royaume un seul sujet libre véritablement. Avec cela la marine désarmée, les arsenaux, les ports, les caisses d'État

et de la Banque nationale vides, mais en revanche, les théâtres, les églises, les alamedas, les cirques, les places de toros, regorgeant de monde, et, dominant le tout, naguère, le trône de Charles-Quint occupé par une personne hystérique et bigote ! Au milieu de tant d'intrigues et de hontes, le peuple indifférent a vécu dans son abstraction, participant seulement à ces révolutions successives par sa misère accrue, ses charges allourdies ; bref, vous en êtes à la dépopulation, *finis Iberiæ* !

— Soit, ce que vous venez de nous dire, Brünner, est à peu près exact, mais vous pouvez faire peser les mêmes accusations sur les classes similaires russes, par exemple, et cependant vous ne concluez pas à la mort de la Russie ; et d'ailleurs savez-vous ce qu'un peuple peut souffrir avant d'être condamné sans retour ? Sait-on à quel moment son abdication est absolue, sans appel ? Ces longs sommeils, suivis de soubresauts galvaniques que les révolutions espagnoles nous montrent, indiquent une vitalité considérable et donnent des espérances de rénovation.

— Hélas ! toujours déçues, répliqua Brünner, les insurrections inspirées par le ressentiment, l'égoïsme, la jalousie, l'ambition, n'ont jamais été le fruit d'une idée philosophique et politique ; jamais un but pratique à réaliser ne les ayant fait naître, quelle en pourrait être la durée ? Courte ; les partis fractionnés y aidant ou s'en emparant tour à tour, rendaient l'insurrection triomphante mort-née. 89, au contraire, dans des circonstances analogues, remettant la direction de la Révolution française aux mains des philosophes et des politiques imbus des idées anglaises de liberté, puis de la volonté toute française de la destruction des privilèges qui devaient fonder l'égalité sur la justice, 89 a tout réalisé en germe et le génie de Napoléon et quatre-vingts ans d'intrigues et de violences n'ont pu parvenir à tout détruire. Le problème est tout entier dans les données du présent ; il s'agit de préjuger, d'après le fait actuel, l'avenir de la nation espagnole.

Va-t-elle passer à la république et s'y maintenir? Va-t-elle à la monarchie, abandonnant comme par le passé ses destinées aux habiles de tout poil, de toute robe, de l'armée, du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie et faire dévorer le plus clair du budget national par les 500,000 fonctionnaires d'un gouvernement autoritaire étiqueté : *Libéral*?

Qui oserait dire : non!

Brünner se tut; nous étions accablés, il était visible que don Antonio souffrait, son émotion l'empêchait de parler, il s'assit sur un banc.

Après un instant Brünner lui prit la main et lui dit avec son sourire narquois :

— Nous sommes des hommes et nous devons tout entendre; vous jugez l'Espagne par les révolutions contre le monarque, que vous considérez comme le résultat d'une volonté puissante de rester libre, et ces faits mal interprétés vous font perdre le sens des enseignements de l'histoire. Voyons ! est-il vrai que la liberté une fois conquise, le peuple espagnol, masse intelligente ou fraction instruite, a abdiqué tout pouvoir au bénéfice d'une force existante, ou constituée aussitôt par lui? Cette délégation stupide, d'une autorité que les citoyens individuellement sentent trop lourde pour leurs débiles mains, est-elle un fait? Oui, don Antonio, triste réalité! et qui vous dit que la fraction intelligente aujourd'hui au pouvoir, désertant demain la cause populaire, ne se jettera pas comme hier sur le budget, envoyant aux présides ou chassant du sol espagnol quelques récalcitrants trop libéraux? et qui vous dit que demain la masse populaire ne retombera pas comme jadis dans son apathie, son indifférence, se berçant d'aspirations, d'un idéal chimérique? Eh bien, sachez-le, si l'Espagne abdique encore son droit à exercer sa puissance, ce sera sa dernière chance perdue sans retour, car je crois que ses forces de réaction vont en décroissant comme celles d'un malade épuisé. Les nations latines d'Europe ou d'Amérique fatiguées, usées, se

laissent dominer par le despotisme qu'elles se forgent sous toutes les formes successives : monarchie absolue, monarchie spirituelle, monarchie constitutionnelle, république autoritaire, et ces gouvernements continuent l'œuvre de ruine, d'ignorance, de démoralisation ; de la sorte, chaque jour le réveil devient moins probable, toute énergie morale s'éteint petit à petit, et la perception de l'idée abstraite de liberté et d'égalité qui est la notion de justice, devient de plus en plus difficile pour des intelligences oblitérées et façonnées de longue main à la servitude. Voilà comment, oubliant qu'il a en lui la puissance dont tout émane, le peuple subit lâchement le despotisme qui le tue, invoquant sur son lit de Procruste Dieu ou le diable qui restent sourds à ses lamentations.

.

Il nous semblait, sous la blanche lumière de la lune, à la lueur vacillante d'un bec de gaz voisin, voir surgir le spectre de l'Espagne maudissant et blasphémant. Nous étions muets sur le banc devant lequel le républicain de Saint-Gall se promenait lentement.

— Rien de plus affligeant, reprit Brünner après une pause, que cette décadence des races latines ; elles ne tombent pas glorieusement, résistant de toute leur énergie à l'envahissement des Barbares venant à l'immense curée, ou des nations du nord coalisées pour précipiter leur chute. Non ; elles meurent par l'annulation de l'individu, par la démission volontaire et honteuse de chacun ; pas un enseignement, pas un revers n'a diminué leur ardeur guerrière absurde, leur faiblesse d'esprit devant les pompes religieuses et les grandeurs du pouvoir, leur lâche terreur devant la justice servile, leur morgue stupide qui réclame la primauté toujours et quand même, si bas que le pays soit tombé, amour-propre national ridicule qui obstrue l'intelligence, oblitère la vue et rapetisse tout ce qui est étranger pour tout ramener à sa taille.

Spectacle navrant !

Race monarchique, crédule, moutonnaire, toujours prête à se donner un maître, à s'aplatir devant tout ce qui est fort, à se précipiter aveuglément dans le sentier battu des prédécesseurs ; race servile qui ne saurait vivre sans pasteur, sans tuteur, sans empereur ; race perfide, changeante, impressionnable, qui trompe toujours, même le maître qu'elle s'est donnée, le renversant par une révolution démocratique pour se choisir un autre monarque aussitôt ; race perdue car elle persiste à attendre son bien-être et sa liberté, de quelqu'un, de quelque chose, d'un homme ou d'un événement, se déclarant à jamais incapable de vouloir fortement et de se gouverner en gardant elle-même la liberté conquise.

Mais cette liberté qui est à l'homme comme l'air et la lumière, cette liberté est-elle nécessaire aux Latins ? Je crois que non. Si elle leur est inutile, qu'ils le disent ! En ce cas qu'ils ne rompent pas à chaque instant, par une révolution, des émeutes de la rue ou des attentats, la placide jouissance du riche, la quiétude égoïste de la bourgeoisie, la grasse pâture du clergé, l'oisiveté bravache de l'armée, la dogmatique faconde de l'université, les services ténébreux de la magistrature, le fonctionnement de la machine administrative ; qu'ils respectent le gouvernement, car chaque révolution nouvelle amènera un surcroît de charges.

Si la race latine n'a pas besoin de liberté et renonce à toute tentative pour la reconquérir, ses gouvernants lui donneront en échange un peu plus de bien-être, réduiront l'armée au chiffre nécessaire pour la garde du troupeau, sacrifieront moins de millions à la satisfaction de la vanité nationale, les aspirations libérales seront remplacées par un système de liberté industrielle et commerciale, par la satisfaction des appétits. Alors gouvernants et gouvernés, gros et gras, inconscients, non sans orgueil mais sans vergogne, fleuriront, ayant l'apoplexie pour perspective der-

nière, au lieu de la misère et du dépérissement actuels. Alors ce sera bien, et le philosophe n'aura pas à se contrister au spectacle ridicule de chartes dites libérales, de républiques morts-nées, de constitutions à l'instar de 1789, sans cesse violées; tristes parodies, boniments de saltimbanques! Ce qui devra couronner légitimement l'édifice, ce ne sera pas la liberté, mais le bien-être.

Les races latines abdiquent tous leurs droits, en faveur de l'autorité; que l'autorité leur donne la pâtée! Le ventre réclame; qu'on serve!

Les Prussiens, les Russes, les Anglais riront bien!

Ironie, toi qui es la justice, venge les hommes du nord de tout le mal que la race latine leur a fait, de tous les biens qu'elle leur a apportés, les dédaignant pour elle!

Fais que les Latins jouissent des fruits que donne l'abnégation de soi-même : servitude et abrutissement!

Délivre-les des biens pour lesquels ils ont combattu des siècles : liberté, fraternité!

Fais que le monde soit pris de dédain pour les races latines et si elles doivent vivre encore que ce soit par pitié, livrées par leurs divisions à la haine et à la fureur! qu'elles se dévorent comme des fauves!

Par les arts, vous Latins, vous avez charmé le monde, poussé en avant la civilisation, ouvert la marche du progrès; par la science, la philosophie, les lettres, vous avez dominé les intelligences; par la langue précise, par la langue poétique, par la langue des dieux, vous avez répandu la lumière; par vos labours séculaires, votre sang, votre Passion, vous avez créé et donné au monde l'idée de liberté, d'égalité; à quoi bon? Peuples latins, laissez ces chimères! une seule chose vaut : la force! Par la force, Rome subjuga le monde ancien; par la force, la France, sous Charlemagne et Napoléon, conduisit l'Europe; par la force, Espagne, tu as vu le soleil éclairer ton empire dans les deux hémisphères. Auprès des forts, des providentiels, César, Charlemagne, Napoléon

et Charles-Quint, que sont Dante, Molière, Cervantes, Murillo, Vélasquez, Voltaire? Rien.

Allons! que l'idolâtrie du sabre vous soumette, que la crédulité béate domine vos âmes, que l'administration vous enlève toute personnalité; races vieilles, endormez-vous, les temps sont venus!

Il faut expier la Saint-Barthélemy, la révocation de l'édit de Nantes, le 18 brumaire, le coup d'État.

Il faut que l'Italie expie son crime, l'évêque-roi.

Il faut que l'Espagne expie l'inquisition, les jésuites, la dépopulation des deux Amériques, la traite des noirs.

Alors soumis aux ordres de Bismark, de Nesselrode, de Metternich et de lord Russel gouvernant l'Espagne par un Cobourg d'occasion ou un Bourbon de seconde main, il vous restera encore une trinité merveilleuse, suffisante pour la somme de bonheur dont vous êtes dignes : l'administration, le clergé, l'armée

Il nous semblait que Brünner parlait encore, et depuis longtemps il s'était tu. Une sorte de cauchemar étrange nous pesait sur le cœur. Pour moi, moins directement intéressé peut-être dans la question et depuis longtemps déjà initié aux théories de Brünner, je repris mon sang-froid avant don Antonio, peu habitué à ces ironies violentes.

— Oui, leur dis-je, voilà ce qu'on serait tenté de croire et d'affirmer en considérant les révolutions latines et la marche vers le despotisme qui leur a toujours succédé; cependant ce raisonnement est à mon sens captieux et la conclusion fautive, tout au moins forcée.

— Oh! laissez-moi dans mon erreur, dit Antonio, dites-moi que la liberté que je rêve est possible, que l'Espagne que je voudrais affranchie au prix de ma vie, pourra le devenir un jour; dites-moi que Brünner se trompe?

— Il est une école, mon cher Antonio, qui professe que les races comme les individus ont une existence limitée, que

la loi de mort fatale les gouverne et les entraîne inévitablement à leur chute. L'histoire, cette grande prostituée qui s'est livrée à tous les calculs des prêtres et des rois, tend à le prouver. Voltaire lui-même, ce grand apôtre du progrès, de la justice et de la liberté, aurait pu être invoqué à l'appui de cette doctrine par Brünner, car il a dit :

Chaque peuple à son tour a régné sur la terre.

Mais tout en reconnaissant la décroissance des races latines, il faut reconnaître que l'énorme accroissement des races saxonnes fait paraître, par le contraste, cette décadence plus rapide que la réalité; je pense que la loi de fatalité qui se repaît d'holocaustes et condamne les nations et les races, n'est applicable qu'à celles qui ont essayé en vain les transformations que la loi du progrès impose, qu'aux nations ayant perdu sans retour la notion du bon, du beau, du juste. Les races latines n'en sont pas encore là, la nation espagnole moins encore peut-être que ses sœurs. Certes, il est une limite après laquelle un peuple ayant eu plusieurs fois la chance ou la force de se transformer et de conquérir ses libertés, il faut désespérer s'il abdique encore et si par ce refus définitif de toute médication se condamne à périr par l'usage d'institutions mortelles; mais tant qu'il aura en lui la force de réaction, la limite n'est pas atteinte, la désespérance est un crime. Le peuple espagnol ayant cette force, voyons non ce qu'il a fait, mais ce qu'il peut faire à l'avenir.

— Et voilà qui est parler, dit Antonio s'adressant à Brünner; l'Espagne est entrée la dernière dans la voie révolutionnaire, elle a donc plus de chance et l'on peut tout attendre d'elle; l'Espagne n'est déchue que de sa richesse, de son influence extérieure, c'est peu; ses gouvernements successifs n'ont entamé que la noblesse, la bourgeoisie, je vous l'accorde, mais à peine une très faible partie du peuple; ce n'est rien,

car la masse est forte, énergique et pleine de patriotisme. C'est un bloc de minerai dans sa gangue qu'il faut purifier, dégager de tout alliage impur pour le faire resplendir au soleil de la liberté; qu'on ne parle pas des instincts féroces du peuple avide de sanglants spectacles, des *rateros* des campagnes, des *salteadores* de grands chemins, des *couteaux* qui dans les villes, sortent seuls de leur gaine, ce sont là des fantasmagories qui ne troublent que les cerveaux malades de la peur. Un peu de bien-être fera cesser cette mendicité audacieuse qui préfère le vol armé au vol par la ruse; un gouvernement libéral pratiquant la justice et basant sa force sur la justice seule, enlèvera tout prétexte aux partisans qui tiennent la campagne comme aux voleurs de grands chemins; un peu d'instruction et de travail et les tavernes désertées, les couteaux auront moins d'occasions de reluire, la mendicité, le jeu, l'oisiveté pernicieuse disparaîtront peu à peu, remplacés par le travail.

Oui, ce qui peut sauver l'Espagne et ce qui lui promet un avenir plus durable peut-être qu'aux autres nations latines, c'est que la masse y est saine, à peu d'exceptions près. L'Espagne n'a pas vu promener ses fils à travers le monde s'y livrant à la mendicité prétendue artistique, elle n'a pas vendu ses filles au premier touriste passant; cette multitude n'est pas viciée, énervée, les appétits grossiers, la matérialité égoïste n'ont pas envahi encore les millions d'Espagnols qui composent la forte assise de la nation. Les conditions les plus heureuses ont mélangé le sang, tout en permettant géographiquement une unité parfaite. Ses bassins, ses chaînes de montagnes, sa climatologie, les richesses prodigieuses qu'elle renferme dans son sol en font un des pays les mieux équilibrés d'Europe. L'Espagne n'a pas perdu sa vitalité dans le patriotisme local exclusif, elle ne s'est pas endormie dans la contemplation de ses œuvres poétiques ou artistiques, berçant sa décadence dans ses cantilènes; elle n'a pas encore abdiqué son avenir national

l'abandonnant à ses fidei-commis, elle n'a pas chargé le militarisme de lui payer sa liberté par la satisfaction d'une vaine gloriole de coq de combat. La nation espagnole, comprimée tout autant que ses sœurs, n'a pas cherché dans de lâches compromis l'oubli de ses maux, comme certains malheureux cherchent l'oubli dans le vin. Le peuple espagnol, comme vous l'avez dit, s'est replié sur lui-même, s'est concentré dans sa propre existence contemplative, paresseuse. Ayant peu de besoins, il a pu vivre de peu. Il a vécu des siècles dans l'inertie, mais la race n'est pas avilie, elle est fatiguée, rêveuse, malheureuse, mais la vie ne l'a pas abandonné, et tandis que son gouvernement râle depuis cent ans, elle est pleine de séve, de vigueur physique et morale, et demain peut-être étonnera l'Europe par sa virilité. Jusqu'à cette heure toujours insoumise,

Drapant sa gueuserie avec son arrogance

la nation espagnole porte encore dans ses veines le sang rebelle au despotisme national ou étranger ; sur son sol, qui n'est pas espagnol trouve pour ennemi tout Espagnol, de tout âge, de tout sexe et c'est une qualité particulière dont l'exemple ne se trouve nulle part à un si haut titre. Il y a dans ce mélange ibérien, cantabre, northman, par les Visigots, les Vandales, les Arabes, l'origine celtique, il y a dans ce sang sauvage un patriotisme ardent, farouche, absolu, barbare, féroce, comme il convient. Thucydide, il y a deux mille ans, baptisait l'Espagnol : *le plus brave des barbares*. Les Romains, après les Carthaginois, exaltaient à la fois leur courage, *leur patriotisme admirable* et leur poésie ; le grec Diodore et les romains Strabon, Florus, Tite-Live les ont appelés : *les barbares glorieux, les grands patriotes* ; ils ont eu raison. Mais la chaîne des Viriate, des Pelage s'est continuée par le Cid, Padilla, Palafox, et demain toute armée européenne verrait après une première vic-

toire, sortir de terre les *guerilleros* nationaux. L'Espagne étant tombée, l'Espagnol est encore vivant, debout! il est toujours patriote et bientôt devenu clairvoyant il affirmera ses droits.

— Bravo! don Antonio, vous voilà redressé à votre taille, et par votre tableau vous me fortifiez dans mes croyances contraires aux théories funestes de Brünner.

— Et bien, mes amis, si je me suis trompé, dit Brünner, ne vous abandonnez pas encore à votre enthousiasme. Je le veux puisque vous l'affirmez, la masse est saine et est patriote, mais vous n'arriverez à rien tant que par une pratique longue et constante des institutions libérales, que vous prétendez avoir la force de conquérir, vous n'aurez pas instruit cette masse ignorante de ses droits et des ses devoirs. Le culte de la liberté ne paraît ni exigeant ni pénible, mais au début, par une fatalité déplorable, il est difficile. Si, pour éviter la submersion profonde, le naufrage définitif, le peuple espagnol le plus bas tombé de l'Europe, considérant la hauteur ou il s'éleva jadis, si le peuple espagnol par une puissance de réaction dont il est, dites-vous capable, soulé de tyrannie cléricale et monarchique, concluait à l'amointrissement du pouvoir, à la décentralisation, au redressement de l'individu, à la liberté, à l'égalité, à la fédération, cette crise passée, l'Espagne trouverait-elle son assiette définitive et le peuple aurait-il la constance, le sang-froid, le bon sens sans lequel rien de durable ne peut être fondé? Certes, il n'en faudrait pas jurer.

— Soit, répliqua don Antonio, mais c'est possible après tout, et si vous avez conclu contre nous par les indices que vous avez recueillis, il nous est permis de rechercher les faits qui doivent nous amener à une conclusion favorable. Ainsi ne serez-vous pas obligé d'avouer que l'Espagne actuelle entre dans une période d'évolution nouvelle avec une chance merveilleuse, n'est-elle pas débarrassée de la *question sociale*, entrave terrible qui ramène au despotisme les

conservateurs effrayés? Tandis que les gens de mauvaise foi, les habiles ou les conservateurs du trône, agitent ce *spectre rouge* devant les masses, pour les ramener à l'absolutisme par la terreur, une pareille manœuvre est impossible chez nous, car la question politique, de gouvernement et d'administration préoccupe exclusivement l'Espagne et présente des difficultés moindres, étant solubles de leur nature plus facilement qu'en tout autre pays latin. Pour aller à la république nous avons le patriotisme local, les privilèges provinciaux, les mœurs diverses, les patois particuliers et les souvenirs du passé, qui forment en Espagne une certaine manière d'être provinciale particulière, assise solide de toute fédération. Il est évident que l'unité absolue n'a jamais existé en Espagne, et que des privilèges divers ont été l'apanage de certaines provinces. Cette division dans l'unité existe de fait, il suffira donc de créer une constitution générale et de charger le pouvoir central de la faire respecter sur tout le territoire ibérique. Déjà les programmes de Cadix et de Madrid ont posé ces bases générales sans lesquelles, de nos jours, les nations ne peuvent vivre; c'était facile. Chaque province peut en outre, acceptant la forme américaine ou suisse, avoir une constitution particulière dans laquelle la nation puisera une force de résistance, une stabilité que l'on n'a pas encore su y trouver ailleurs qu'en Suisse et en Amérique. Ces droits justement exercés, ces libertés conquises ne seront alors jamais repris, étant consacrés par les états particuliers et garantis en outre par la constitution nationale générale. Ce n'est plus une nation qu'il faudrait frustrer *in globo*, mais bien dix provinces l'une après l'autre, ce qui est impossible; un soldat audacieux ne pourrait plus détruire en un jour le travail de tant de siècles.

— Tout beau! mon cher Antonio, vous voilà déjà en république! mais dites-moi, ne voyez-vous pas que l'Espagne, contrairement à vos vœux, se prépare un gouvernement

monarchique? Considérons cette éventualité probable. En ce cas, tout est perdu si ce gouvernement n'est pas *désarmé*. *Théoriquement* on peut imaginer une royauté centralisatrice, démocratique, c'est à dire désarmée; mais *en fait*, elle ne peut exister qu'à la condition d'une décentralisation puissante, qu'en étant privée de toute autorité effective comme en Angleterre. Il est inadmissible, et l'histoire contemporaine prouve qu'aucune monarchie constitutionnelle n'a pu fonctionner jamais, sans accaparer le pouvoir s'il est au centre, s'il est un, et partant sans enlever les libertés nationales. Si le contraire a lieu en Angleterre, c'est que la monarchie anglaise n'est qu'une fiction, le gouvernement étant exercé en réalité par une oligarchie pure et simple. Il est impossible d'admettre qu'une monarchie sans puissance effective, sans budget, sans influence, une simple magistrature, puisse exister et cependant, jugeant avec une conviction, un sentiment républicain préconçu qui m'est cher, je pourrais me tromper; acceptons donc au point de vue purement philosophique, que les mots : république, empire, monarchie de droit divin ou constitutionnelle, ne sont que des désignations vides de sens, qu'il n'y a en réalité que deux gouvernements : celui où le citoyen s'administre et celui où le citoyen délègue ses pouvoirs. Cela admis, le premier est républicain, de quelque nom qu'il se qualifie, le second est absolu ou despotique, quelle que soit sa dénomination. Un roi qui fait fonctionner une constitution comme la reine Victoria, est équivalent à un président de république. Un président de république autoritaire comme Lopez, est équivalent à Napoléon ou à Louis XIV. Si le roi que l'Espagne va se donner fait exécuter la constitution par le fait seul de sa volonté, il équivaut à Isabelle; il faut que la constitution gouverne, même le roi, par le fait de son impuissance à se substituer à elle, non par pur don. Alors ce roi équivaldra pour un temps à tout président des États-Unis ou de Suisse, et ce pourrait être, comme transi-

tion, une hypocrisie heureuse que de le choisir. Les Anglais ont démontré que ce système avait du bon; leur royauté, réjetée au dernier plan, s'accommode de monarques capables ou non et de tout sexe; pas un d'eux, fût-il César ou Napoléon, n'y pourrait reprendre une des libertés anglaises...

— Et voilà pourquoi, dit don Antonio, rien ne s'oppose à l'établissement d'un gouvernement anglais à défaut d'une république; de la sorte, nous aurions la liberté anglaise et en plus : un code, l'égalité, l'Église libre, etc., etc.

— En théorie, dit Brünner, mais en pratique, pensez-vous que les choses marchent aussi facilement? Que de temps, de la mort de Charles I^{er} à Guillaume d'Orange? que de guerres, de sang versé! et Guillaume lui-même, que de peine il eut à ramener aux idées constitutionnelles, l'aristocratie et le peuple! Enfin ce système prévalut en Angleterre et c'est cet exemple qui commença à ouvrir les yeux de l'Europe attentive; mais votre aristocratie est-elle capable, libérale, constitutionnelle? non; mais le peuple espagnol peut-il d'un coup dépouiller le vieil homme, faire peau neuve, jetant au vent en un instant son servilisme inné, son amour pour tout ce qui est fort, puissant, glorieux. La *race de laquais*, comme l'appelait le bonhomme Paul Louis, pourra-t-elle en un jour devenir *race libre*? Les nations ne sont pas comme les individus susceptibles d'être illuminées tout d'un coup comme saint Paul. Vous retombez donc dans le problème insoluble, dont le peuple seul a la clef, sans s'en douter peut-être, sans le comprendre à coup sûr.

— Il me semble qu'on en peut sortir, leur dis-je; il est certain que des expériences comme celles-ci, éclairent une nation, si aveugle que vous puissiez la concevoir. Si ignorante qu'elle soit, elle ne peut s'empêcher de voir qu'après tout, vivant en république réelle, l'Espagne est plus libre que sous la royauté; que les foudres papales ne blessent point. Je vais plus loin, lors même qu'après une tentative

énergique l'Espagne retomberait encore en monarchie, il ne faudrait pas perdre tout espoir, elle en serait retardée de dix ans, de vingt ans peut-être, après lesquels par une révolution nouvelle, la vérité apparaîtrait à la nation plus éclatante qu'à l'heure actuelle. Non, même en cas de rechute, je ne pourrais conclure à la déchéance absolue, définitive, une grande raison s'y oppose : une science nouvelle et la marche progressive de l'humanité.

Les mers sillonnées de navires obéissant à la volonté de l'homme, l'Europe, l'Amérique et l'Asie en relations presque instantanées par la télégraphie électrique, les isthmes percés, la vapeur jetant au vent par dessus les Alpes son panache blanc et traversant les glaciers ou des tunnels prodigieux, la locomotion poussée à ses dernières limites, la lumière soumise au caprice de l'homme; la machine domptée, auxiliaire docile de l'homme, appliquée à l'industrie comme à la culture, les œuvres artistiques multipliées à l'infini et affirmant la supériorité de la tête et de la main; la chimie, la géologie et presque toutes les sciences physiques et naturelles, portées en cinquante ans à un degré fabuleux, l'histoire retrouvée, refaite, l'économie politique créée, enseignée, propagée, la poésie, la musique, la littérature, enfantant tous les jours des chefs-d'œuvre, le patrimoine de l'homme sans cesse agrandi par son intelligence de plus en plus développée, en un mot toutes les conquêtes récentes de l'esprit humain affirment la vitalité des races latines qui pour la plus grande part ont créé ces merveilles. Oui, les Latins cherchent, inventent, trouvent, tandis que les hommes du nord perfectionnent et appliquent. Les Latins en dehors du domaine matériel ont aussi cherché, trouvé les grands principes sociaux et les ont donnés au monde après l'enfantement, en vrais apôtres de l'humanité; les peuples du Nord les ont appliqués. Se sentant tourmentées d'aspirations violentes vers le bien-être, les races latines asservies et misérables, au lieu de s'en prendre à la cause directe de leurs

maux, se sont emparées violemment de la création, par une force de volonté formidable; par le génie inventif qui est en elles, par une assimilation scientifique des lois générales de la nature, d'une intensité intellectuelle dont aucun exemple approchant ne fut jamais donné à l'humanité, les races latines affirment qu'elles pourront demain pousser encore le monde en avant, ayant en elles la force créatrice.

— Très bien, je vous vois venir, dit Brünner, et je connais l'objection. C'est précisément celle que tous les souverains actuels livrent en thèse à leurs écrivains officiels. « Allez et bercez, disent-ils, la troupe moutonnaire des simples, aux doux fredons de ses gloires industrielles et artistiques, cela lui fera oublier son assujettissement et permettra de river ses chaînes, » et voilà la démoralisation et l'influence pernicieuse des progrès des sciences sur les mœurs publiques, prédites par Rousseau, qui sont visibles.

— Et qui vous dit que si le Génevois appliquait aujourd'hui son esprit à la recherche des faits condamnant ou approuvant l'influence du développement des arts et des sciences sur les mœurs publiques, il ne prouverait pas au contraire que ce développement a poussé au progrès social? Peut-être même trouverait-il que les mœurs publiques sont supérieures en contemplant de haut les nations prises dans les masses, dédaignant de tenir compte de l'affaissement moral des aristocraties? Cet abaissement d'une caste n'est-il pas plutôt un signe de progrès que de décadence? la moyenne s'élève quand les privilégiés s'amoindrissent:

— Eh bien, dit Brünner, cela prouve moins le progrès démocratique que la corruption oligarchique; mais les progrès artistiques, scientifiques, sont-ils capables d'enfanter les bonnes mœurs et la démocratie? Savez-vous si la grande république française de 92 s'était affirmée et continuée jusqu'à ce jour sans interruption, la France aurait donné au monde en 80 ans : Geoffroy Saint-Hilaire, Arago, A. Comte, Fourier, V. Hugo, Delacroix, Michelet, L. Blanc, Lamartine, Sauvage,

Daguerre, Niepce, Sainte-Claire Deville, Bichat, Ampère, Dupuytren, Musset, Thenard? Sait-on si, jusqu'à un certain point, il n'y a pas incompatibilité entre l'exercice des facultés artistiques, scientifiques d'une nation créatrice et la puissance civique s'exerçant lentement, avec ténacité, sans secousses, sans efforts intellectuels, par le fait seul des facultés de bon sens, de l'idée de justice, de liberté, d'égalité? Les nations peuvent-elles, à la fois se constituer matériellement et se développer intellectuellement? Pour moi, je ne le crois pas, les républicains ne sont pas artistes; en tout cas la question est grave.

— Certes, question grave, mais quoi qu'il en soit de cette objection, vous devez avouer qu'il y a eu des heures fatales, où les races latines n'ont eu de force apparente que pour porter leur croix, monter leur long calvaire séculaire et qu'au moment où on les croyait mortes elles ont eu leurs heures de réveil, de renaissance, où par l'art, la poésie, la liberté de penser, elles ont cherché et trouvé une compensation à leurs maux et parfois la force de réagir politiquement. N'y a-t-il pas eu des heures maudites, où le sang montant à la tête des races latines, elles se sont égorgées réciproquement pour des riens, perdant toute notion morale? N'y a-t-il pas eu des moments sublimes succédant à des torpeurs d'énerverment national, où par une force d'expansion prodigieuse, qu'aucune autre race n'a possédée à un si haut titre, elles ont rempli le monde de leurs créations prodigieuses, plus généreuses, plus fertiles cent fois, même en morale, que les théogonies antiques, livrant au monde en politique, avec leur sang la liberté, l'égalité.

Est-il donc prouvé définitivement, parce qu'on les a prises épuisées après la fatigue d'enfantements gigantesques d'hommes et d'idées, par fraude ou par attentat, est-il donc prouvé qu'elles n'ont plus en elles la force de réagir et qu'elles ne trouveront plus une heure propice, où délaissant pour un instant les intérêts matériels et les besoins artisti-

ques elles reprendront l'exercice de la royauté du moi humain et feront triompher les intérêts sacrés de la collectivité nationale? Elles l'ont tenté vingt fois; cet effort prouve le besoin d'une réalisation que les progrès, de plus en plus accélérés et pénétrant plus profondément qu'autrefois, rendent plus possible de jour en jour.

— Je pense comme vous, dit don Antonio, et tout semble prouver que ce résultat est imminent; nous rougissons de nos hontes, c'est déjà un pas, et je crois que nous allons maintenant reprendre l'œuvre de 92 interrompue.

— L'état actuel est trop anormal et ne peut durer. Le siècle ne se passera pas sans que la question soit résolue; toutes les issues sont fermées, la république exceptée, il faudra bien passer par là tôt ou tard. Ainsi que nous en sommes convenus, la race latine est arrivée à un point culminant de développement artistique et industriel, sa supériorité est incontestable et sa royauté intellectuelle est reconnue. La philosophie, l'histoire naturelle, la physique, la géologie, démontrent que l'homme, le roi de la nature, est arrivé à son plus beau resplendissement. Cela étant, qui pourrait nier que cette royauté appartient plus particulièrement à la race latine? elle peut bien en partager l'exercice avec les races du nord, elle ne peut l'abdiquer; elle a tracé la voie, elle a été devancée dans l'application, voilà tout. Elle doit rentrer nécessairement en possession des biens qu'elle a donnés au monde.

— Vous en revenez toujours à votre argument, dit Brunner; et pardieu, l'Espagne n'a qu'à vouloir, c'est évident; l'Italie et la France également. Mais voudront-elles? c'est là la question. Croyez-vous avancer la solution en proclamant votre royauté? étrange royauté qui abdique! eh bien, j'en conviens, l'homme est en effet, le *roi de la création*, mais cette royauté ne peut pas être une lâche sinécure. La loi naturelle a multiplié les hommes proportionnellement au développement de leur intelligence, et la terre ne produit

plus sans labours des fruits que l'homme rare autrefois n'avait que la peine de cueillir. Les temps paradisiaques sont passés. Quelques familles éparses vivaient jadis sous l'autorité du père, puis réunies, elles vécurent sous l'autorité oligarchique des forts et des prêtres; plus tard, vers les temps historiques, les races agglomérées formèrent des nations soumises à l'autorité monarchique et l'homme avec peu de travail vivait encore. Aujourd'hui, les foules se pressent, les agglomérations devenues prodigieuses imposent à l'homme des nécessités qui le harcèlent, et ce roi de la création succombe sous leur poids s'il ne parvient à les dominer.

Royauté individuelle de tous, c'est la sanction du progrès, je vous l'accorde, mais cette royauté, à peine de déchéance, ne peut s'exercer que par la pratique politique, le développement incessant de la liberté personnelle; elle n'a sa justification et ne devra sa durée qu'à l'exercice viril de toutes les facultés; plus de rois par délégation. Les peuples d'Amérique et de Suisse vivant en république, s'y essaient, et c'est à ce labeur constant qu'ils doivent leur prospérité, leur liberté et qu'ils voient se dérouler des perspectives de tranquillité, de puissance et de richesse, dont l'ancien monde n'a pas eu le pressentiment.

— Je puis vous assurer, dit Antonio, que tous les efforts des Espagnols, jeunes, intelligents, honnêtes, tendent vers ce but, que l'instruction va se propageant, tandis que l'influence cléricale va décroissant, que par la liberté de la presse, le droit de réunion, une active propagande se fait et agite déjà des couches populaires profondes, qui jusqu'à ce jour, avaient vécu dans l'indifférence que vous nous reprochez si justement; le salariat tend à décroître étant jugé, enfin, que vous dirai-je encore? il me semble que nous marchons, j'en suis certain même, car si vous aviez connu l'Espagne il y a quelques années, vous pourriez juger de la différence.

— A coup sûr vous avez raison, lui dis-je, car depuis plu-

sieurs mois le peuple espagnol prouve un esprit démocratique qu'on n'eût pas soupçonné antérieurement.

— Ainsi donc, mon cher Brünner, dit Antonio, vous faites notre avenir trop sombre; nous ne devons pas désespérer de l'Espagne, car il n'est pas éteint encore le volcan qui de temps en temps lance des étincelles. Notre dernière révolution est la preuve évidente d'un travail intérieur, d'un feu caché peut-être mais réel; attendons.

— J'aime votre confiance, lui dis-je, et je la partage, car c'est à l'heure où l'horizon se couvre de nuages menaçants que l'on peut attendre davantage des races latines. Tandis que les hommes du nord font leurs évolutions progressivement, lentement, dans un calme puissant que j'admire, celles du midi, plus nerveuses, se plaisent dans les tempêtes, et c'est au milieu des éclairs et des tonnerres qu'elles enfantent le progrès radieux; ce sont les hommes *porte-lumière*, les flambeaux du monde qui ne pourraient disparaître sans livrer l'humanité à la fatalité, à l'égoïsme, à la sauvagerie.

— Et moi, dit Antonio, je vois venir dans la nue sombre une blanche apparition; ce n'est pas le fantôme de la dernière heure des Latins, c'est la liberté, le génie du progrès et de l'affranchissement successif de l'humanité.

— Et moi, dit Brünner, je crois que vous êtes fous, hallucinés. Laissez vos fantômes aux visionnaires! aux thaumaturges votre progrès sortant du buisson ardent au milieu du tonnerre et des flammes! les croyants qui suivaient Moïse ont à jamais disparu. De votre volcan mal éteint il ne sort que des cendres qui ne présagent que désastres et décombres; ce qui en est sorti hier en doit sortir demain. Vous êtes, mes amis, comme tous les sentimentaux, comme tous les opprimés, tous les bannis, tous les vaincus, qui ont tous vu la déesse de la liberté. Ce qui vient, c'est l'esclavage et la ruine, la liberté a traversé l'Atlantique! Tâchons de raisonner comme des hommes sérieux et non comme des utopistes. Cette vitalité affirmée par vous avec tant de certi-

tude, cet immense travail de conquêtes industrielles, scientifiques, artistiques coïncident avec un mouvement de décadence morale, une déperdition de forces qui justifient la loi fatale de la chute des races par l'excès de civilisation, vous devez en convenir puisque c'est un fait.

— Vous retombez dans la conclusion de Rousseau, dit Antonio.

— Permettez, leur dis-je, j'accepte la discussion sur ce terrain, j'allais y venir il n'y a qu'un instant lorsque vous m'avez interrompu. Je vais conclure contre l'illustre compatriote de Brünner; pardon pour l'irrévérence. La démoralisation est en haut, c'est accepté; le matérialisme s'est emparé de la bourgeoisie, c'est entendu; ces deux castes affolées par la terreur du changement se sont vouées à l'adoration de la force protectrice; les gouvernants sans vigueur pour le bien, pleins d'énergie contre tout ce qui leur fait obstacle, errent en équilibre instable entre la fusillade des rues et l'octroi de libertés illusoires; il y a décroissance et cet état coïncide avec un développement excessif des forces intellectuelles des races; donc Rousseau a raison, dites-vous. En 1749 peut-être, mais en 1869 il a tort, car les conditions sont changées; 89 sépare les deux époques. Examinons : tandis que vous êtes aveuglés par le progrès des sciences et des arts, vous ne voyez pas qu'un mouvement très sensible s'est opéré dans les masses par l'instruction plus répandue, par le bien-être et le progrès matériel et intellectuel; ce mouvement, marche ascendante vers les notions morales du droit, du devoir, de la justice, de la liberté, de l'égalité, s'est infiltré dans toute l'Europe dès 1789; de 1815 à 1850 il a eu son expansion intensive, sa diffusion, il agit maintenant et la semence germe, bientôt elle lèvera, car le grain est tombé sur la bonne terre : les petits, les forts, la masse, les peuples en un mot. C'est à la vapeur, à l'électricité, au coton, au papier, etc., etc., que cette science nouvelle doit être attribuée pour la plus

forte part, ce qui est la consécration de l'effet salutaire produit sur les mœurs sociales par le progrès des arts et des sciences. Les guerres elles-mêmes ont servi ce mouvement et aussi les mauvais rois, les tyrans despotiques, les aventuriers et les révolutions les plus passagères; l'exil si largement pratiqué dans ce siècle, a fait vivre à l'école de la liberté des hommes qui sont rentrés plus éclairés dans leur patrie. Et qui mieux que le peuple espagnol connaît ces choses? qui les a plus éprouvées que les races latines? Antérieurement à 1749, date du discours paradoxal de Rousseau, de cette notion précise du droit, du devoir, de la justice, de la liberté, de l'égalité, aucune nation sur le globe avait-elle joui? Non; c'est une notion nouvelle absolument et celle qui seule peut arrêter sur la pente et relancer en avant les nations que le recul emportait. Vit-on jamais chose pareille? Quelle est l'idée qui tourmente l'Allemagne? Autonomie, affranchissement. Et la Hongrie et les provinces danubiennes? L'affranchissement, l'autonomie. Et la Grèce, l'Espagne et l'Italie? où va l'Europe enfin? Cette idée la préoccupait-elle il y a cent ans? Nullement; des idées dynastiques, la possession de terres et d'hommes, guerres religieuses, c'était tout. Aujourd'hui il s'agit d'accroître ses libertés, non son territoire; du droit des citoyens, de l'augmentation de leur puissance, non de leur nombre; il s'agit de la morale du peuple, non de l'immoralité des familles royales qui vont toujours en sens inverse. Il y eut bien autrefois des révoltes contre le despotisme, des jacqueries, mais le droit et le devoir ne conduisaient pas les masses révoltées. Cette notion est nouvelle, les nations s'en rendent compte aujourd'hui pour la première fois et vous serez forcé d'en convenir, mon cher Brünner.

— De bonne foi, j'en conviens, mais ce mouvement peut-il arrêter la décadence?

— Les révolutions, mes amis, ne sont jamais stériles; ce

ne sont pas des torrents dévastateurs comme on l'affirme, mais bien des fleuves salutaires, productifs, dont les débordements couvrent les royaumes d'institutions fécondes, comme le Nil couvre l'Égypte de moissons. Tandis que le Mississippi, le roi des fleuves, roule son immense nappe et, comme la race latine, marche entraîné vers l'abîme, la mer, aux deux côtés de son courant rapide, le flot remonte doucement et dépose le long de ses rives des alluvions fertiles ; de même les idées de liberté, d'égalité, la notion du droit et du devoir remontent le courant de la décadence latine et donnent les premiers fruits d'association, de mutualité, de solidarité, de bibliothèques communales, d'instruction primaire, de coopération, de droit de suffrage, l'abolition des majorats, l'adoucissement des mœurs, la prolongation de la vie humaine, l'unité des lois, la désamortisation, la tolérance religieuse, l'abolition de la peine de mort, toutes choses énormes, immenses, dont nous ne nous apercevons pas parce qu'elles sont notre air ambiant mais qui étonneraient, stupéfieraient le grand Genevois lui-même.

— Toutes choses dont nous prétendons bien nous servir en Espagne et peut être de façon à étonner nos frères latins de France et d'Italie.

— Et vous ferez bien, dit Brünner. Cette fois je me rends ; d'ailleurs il est deux heures du matin et la brise du Guadarama est propice aux catarrhes ; allons-nous coucher.

— Je le veux bien, leur dis-je, mais tout en cheminant vous m'écoutez, car on en pourrait dire long sur le contre-courant libéral et révolutionnaire, et pour être bref je veux seulement vous citer des dates et des faits.

Tenez, mes amis, c'est là sur cette butte qu'on aplanit, qu'un sabreur, obéissant à un chef tout-puissant jusqu'alors, posa par un massacre la date exacte de la supériorité du droit contre la force triomphante. La canonnade du *Buen Retiro* couvrit l'Espagne de républicains, alluvions démocratiques du grand fleuve autoritaire napoléonien ; dès 1812

les Cortès à Cadix, puisant dans la science que la république française avait jetée au monde, entrèrent dans l'ordre nouveau par cette constitution modèle encore des chartes constitutionnelles.

Il est sur un rocher portugais un vieux château, où le Maure, l'Espagnol, le Romain, le Carthaginois ont dominé ; *Cintra* fut à Junot comme le *Retiro* à Murat et après y avoir signé sa capitulation fameuse, il ne se doutait pas le soldat aveugle, qu'il laissait le Portugal aux idées révolutionnaires. La nation, jusque-là soumise, était arrivée, en 1823, par des efforts successifs, à mettre en pratique les idées de 89. En vain les Bourbons luttèrent contre ce mouvement national qui finit par les emporter en Amérique.

On pouvait voir, dès les débuts du siècle, les deux Siciles, entraînées par la décadence, courir à l'abîme en proie aux Bourbons ; on pouvait voir Rome aux mains de l'Autriche, et Venise et Milan aux mains d'un vice-roi venu de Vienne. Mirage trompeur ! Le contre-courant y laissait le code égalitaire et les idées de liberté qui ont germé. Le grand-duc de Toscane donnait, le premier en Italie, la justice, la liberté, le bien-être et offrait un refuge à tous les révolutionnaires italiens.

Plus tard le Piémont, livré par la réaction cléricale et autoritaire au grand courant de décadence, se leva avec Charles-Albert, succomba à Novarre et ce vaincu de la veille, en adoptant les idées libérales de plus en plus vivantes, devint le vainqueur du lendemain.

L'Espagne, depuis longtemps travaillée par les idées du progrès politique, en plusieurs révolutions, a disséminé la semence démocratique et vient de renverser sa dynastie et d'entrer dans la voie tracée par la science nouvelle.

Que vous dirai-je de la France, de l'Autriche, de l'Allemagne, de la Russie même, affranchissant ses serfs ?

— Revenons à l'Espagne, dit Antonio.

— Eh bien, si l'Espagne, au lendemain d'une révolution

militaire a donné au monde l'étonnant spectacle d'un tiers de la nation agissant avec le sang-froid et le bon sens des républicains de Suisse ou d'Amérique, qui a produit ce miracle? Qui lui a permis de vivre en progressant entre des prétendants avides, les vengeances et les difficultés suscitées par la dynastie chassée, les coups de tête ou les engagements de son provisoire? D'où lui est venue cette science? Du petit courant en sens contraire, trop inaperçu par Brünner, non prévu par Rousseau.

L'Espagne apprendra chaque jour que l'homme ne peut rien dans le domaine financier, agricole, commercial, industriel, sans être émancipé, libre, sous la protection de la justice seulement; elle comprendra que les citoyens s'associant pour toute chose, c'est l'individualisme proclamé, la pratique de la liberté par la collectivité nationale. L'Espagne sentira qu'il vaudrait mieux pour ses enfants être peaux-rouge et libres qu'Espagnols asservis; qu'il vaut même mieux vivre sans art et sans industrie que sans liberté de conscience, sans droit de réunion et liberté de presse; elle verra que les religions d'État poussent à l'irreligion; que lorsque les citoyens seront tous solidaires, il deviendra impossible de leur reprendre les biens qu'ils auront conquis, et qu'ils pourront alors seulement se livrer au travail qui donne force, énergie, moralité, intelligence; elle comprendra enfin que pour surcroît de garanties, il est un desideratum de forme politique, et le mot a déjà été prononcé; dire le mot n'est pas tout, il faut faire la chose, la *république fédérative*, et puis la garder.

— Ainsi soit-il, dit Brünner.

— En supposant que l'effort actuel ne la réalise pas, je suis convaincu que l'Espagne est fécondée par la science nouvelle fille de la révolution française, et que la génération présente verra naître la *république ibérique*.

En ce moment, nous arrivions à l'hôtel de Russie à la porte duquel don Antonio nous laissa.

Pour moi, ne pouvant dormir, j'écrivis, pour vous la transmettre, cette conversation à la belle étoile, qui vous remémorera nos parlottages politiques de la Orotava.

Soyez assez bon pour nous rappeler au souvenir de toutes les personnes obligeantes qui nous accueillirent avec tant de bonne grâce et soyez convaincu que si j'aime votre beau pays, j'ai aussi pour vous une affection sincère.

Su seguro servidor,

CHAPITRE XXXVI

REVUE RÉTROSPECTIVE

Après quelques mois de séjour dans les îles africaines, il fallut revenir en Europe. *L'America*, bateau à vapeur de 1,000 tonnes, était en rade attendant la fin de la tempête qui depuis deux jours ne permettait pas aux passagers de s'embarquer. Le vent se calma enfin et vers cinq heures de l'après-midi, nous étions en marche. Nous avions à peine doublé la pointe du promontoire d'Anaga, que *le levante* reprenait avec rage et que la tempête la plus horrible se déchaîna sur l'Atlantique. Nous pûmes, pendant de longues heures de jour et de nuit, contempler les beautés de la mer en furie. Les boussoles affolées, le gouvernail à moitié brisé, le navire voguait à sec de toile fuyant devant la tempête, et comme par miracle, il put conserver ses feux allumés. *L'America* était un navire neuf, monté par un équipage catalan et l'on sait ce que sont ces marins ; aussi soit hasard, soit habileté, ce steamer que rien ne dirigeait scientifiquement entraîna fatigué dans la magnifique baie de Cadix, après cinq jours de navigation. Cette tempête détruisit plus de quinze navires sur la côte de Maroc, d'Espagne et de Portugal, entre autres l'*Éthiophe*, le navire qui nous avait trans-

porté à Ténériffe; il périt corps et biens en retournant en Europe, entre le cap Vert et les Açores.

Partagés entre la joie du retour sur le continent et le regret d'avoir quitté les îles Fortunées, nous nous remémorâmes les amitiés brisées peut-être, les faits principaux, les incidents et les fatigues du voyage; dernier coup d'œil jeté en arrière par lequel il semble que l'on grave mieux dans la mémoire l'aspect général, l'ensemble d'un tableau plein de détails. Les choses, après avoir été vues de près, les hommes étudiés sur le vif et la nature admirée dans ses manifestations diverses, ont besoin d'être revus à distance et jugés en dehors de l'effet momentané. Que nos lecteurs veuillent bien nous suivre dans cette courte revue rétrospective.

Il y a fort longtemps qu'on a remarqué que les lieux les plus visités étaient souvent bien peu connus. Cette vérité est particulièrement applicable aux îles Canaries. Surface, éloignement, hauteur, nature du sol, tout ce qui semble naturellement devoir être hors de toute fausse interprétation, étant purement du domaine des faits géographiques, tout a été livré à l'à peu près, à l'erreur, pendant de longs siècles. Prenant en main les indications les plus précises des savants modernes, nous avons pu fixer ces diverses questions et donner la géographie exacte de l'Archipel canarien et celle des sept îles qui le composent. Cette étude a constitué la géographie générale et nous avons fait entrer dans ce large cadre les notions indispensables pour la lecture des chapitres descriptifs. Nous espérons que de cette étude il restera dans l'esprit de tous un fait dominant, c'est que chacune des îles du groupe est semblable à toutes les autres et que l'ensemble peut être considéré comme un débris d'une terre engloutie. Dans nos études prochaines sur les Madère, les Açores, les îles du cap Vert, nous trouverons une identité pareille et nous pourrons alors conclure que ces archipels sont tous des sommets émergeant de l'an-

tique terre atlantide abimée dans les flots par une catastrophe gigantesque dont le monde des anciens fut singulièrement ému et dont le souvenir s'est transmis jusqu'à nous par la poésie, la fable, l'allégorie, l'histoire et la science ainsi que nous l'avons indiqué.

Nous avons visité et décrit avec exactitude les cités les plus importantes et dès le début, débarquant à Ténériffe, nous avons initié le lecteur aux aspects de la capitale, montré ses monuments, ses places, ses rues, son môle. Nous avons retrouvé dans le château Saint-Christophe, le premier monument informe de la possession espagnole, vieux témoin de l'histoire glorieuse des insulaires défendant la patrie contre les barbaresques ou les Anglais ; à la Laguna, nous avons retrouvé la ville de l'Adelantado en proie aux couvents, aux églises, aux chapelles, admiré les palais splendides des grands seigneurs, l'aspect triste, monacal de l'ensemble. Nous avons constaté la décadence de cette ville jadis florissante, aujourd'hui absorbée par le port de Santa-Cruz, centre réel de l'Archipel canarien qui n'a abandonné à la Laguna que le collège ou institut, lui laissant sa magnifique bibliothèque ; consolation dont on use trop discrètement, hélas !

A la Orotava nous avons trouvé la ville calme et aristocratique, les maisons patriciennes aux balcons sculptés, les jardins embaumés, les douces haleines d'un printemps perpétuel. Dans cette ville charmante nous avons établi notre camp. Tout en y amassant des documents utiles, nous y avons retracé la géographie spéciale de chacune des îles de l'archipel, au risque de causer quelques instants d'ennui à nos lecteurs. Il le fallait, car à Hierro nous devons trouver le fameux méridien de Ptolémée, Colomb à la Gomère, à Lanzarote et Fuerteventura les premiers conquérants.

Connaissant le terrain, nous avons suivi le sire de Béthancourt de sa baronnie de Grainville la Teinturière à La Rochelle où il prend pour associé un grand cœur et un bras

fort, Gadifer de la Salle. Voilà les hardis aventuriers en mer, l'équipage est fatigué, inquiet et à Cadix se débande; avec leurs derniers fidèles les futurs conquérants arrivent aux îles. Là nous avons vu la force se subordonner à la puissance morale, la civilisation normande représentée par la justice, pénétrer les indigènes et les soumettre mieux que la lance et la croix, car Béthancourt, pour conquérir les îles, n'avait pas cent hommes! Pour compléter la conquête il va chercher des renforts, se reconnaît feudataire du roi d'Espagne et en échange reçoit l'investiture de la couronne qu'il venait de conquérir par son épée. Gadifer faisant trop peu de compte des services rendus par le prince, pense que l'aventure tentée à deux ne peut justement réussir au bénéfice exclusif d'un seul; le nouveau roi et son lieutenant vont ensemble à la cour d'Espagne soumettre leur débat; bel exemple! Gadifer se retire satisfait. Mais les Espagnols arrivent aux îles avec le conquérant couronné par le roi et avec eux les prêtres, les moines, les soldats; quelques années encore et la domination pacifique, bienveillante et *bonne justicière* des Normands sera remplacée par les fureurs, les ruses, les rapines, les crimes des successeurs de Maciot. Le roi ne vit pas ces désastres. Vieillard aventureux comme un jeune homme, il vint mourir, après six ans de voyages, de périls, de soins de toute sorte, dans sa baronnie normande; là, calme et digne, son dernier mot fut un souhait de prospérité et un adieu aux îles Fortunées qu'il tenait de sa valeur, de son audace, de sa sagesse au conseil, de sa droiture de cœur.

La conquête décrite, montant à cheval, nous avons été visiter *los Realejos* où la liberté guanche vint expirer après cent années de combats; nous avons visité la Rambla, ce frais vallon où les cascades d'eau douce tombent dans la mer, où les cimes des platanes, des lauriers, des palmiers dépassent les hauteurs habituelles quoique plantés dans le roc; Rambla! délicieuse fantaisie où l'on ne sait ce qu'il faut

le plus admirer de l'audace de celui qui l'a créé ou du pittoresque naturel !

Nous avons vu le Puerto, gracieuse ville maritime endormie sur la rive enchanteresse où les bananiers, les poiriers du Japon, les citronniers, les orangers baignent leurs racines. Puis, avant de montrer Colomb, pour compléter l'étude de la partie occidentale de l'Archipel, il fallait visiter Palma et la Gomère, mais avant de quitter Ténériffe, nous avons fait l'ascension du Teyde.

Étrange, inexplicable sujet d'erreurs ! le pic de Ténériffe a été tour à tour la plus haute montagne du globe et une lupinière, l'enfer des païens, les Champs Élysées et un observatoire astronomique ! il a eu quinze lieues, quinze kilomètres, puis quatre ! Sur son sommet nous avons vu tour à tour Atlas enseignant l'astronomie à Hercule, le hiérophante grec, le prêtre de Sais, le Tyrien, le Carthaginois, le corsaire de Tanger, le père Feuillée, Lopez, les princes de Prusse, Humboldt, Bory Saint-Vincent, Peigné, Borda, Anderson, Smith, Arago, Berthelot ; de son sommet nous avons vu la configuration de l'archipel et la grande Sierra, la charpente hérissée de Ténériffe, ses volcans éteints mais menaçants, Cahorra, les Montagnettes, les Cañadas, son soupirail qui fume, son cratère palpitant et chaud encore sous la neige qui le couvre.

De ces sommités descendant à terre, nous avons vu le dromadaire traverser la route bordée de champs fertiles ou la plaine aride de Fuerteventura, courbé sous sa charge et conduit par un alerte montagnard, au foulard rouge noué derrière la tête, à la veste éclatante, aux guêtres historiées, et tout à coup de la réalité matérielle passant à la légende catholique, nous avons vu saint Brandon, catéchiseur putatif de l'île Aprositus de Pline, île Borondon pour les pilotes portugais ou les marins d'Espagne ; nous avons donné la légende et l'explication hasardée du phénomène. Que les savants hésitent, que les hommes que leur renommée enchaîne

s'abstiennent par prudence, nous le concevons; pour nous, n'ayant à ménager, ni réputation, ni préjugés, nous avons pu risquer des jugements téméraires, espérant que par bonne fortune ils seront sanctionnés un jour.

A la Gran Canaria nous avons trouvé l'île agricole, heureuse de son ciel, riche par ses fraîches vallées serpentées de nombreux canaux; nous avons raconté les péripéties de la conquête. Avec Herrera et l'évêque de Rubicon : fourberies, cruautés; avec les Guanches : loyauté héroïque. Le Portugais Silva aide en vain son beau-père, les indigènes triomphent, Herrera a ruiné en vain son royaume et va être dépossédé de son gouvernement feudataire lorsque un soldat abandonné lui ménage un traité. Destitué nonobstant, il abandonne la Gomère à son gendre et l'Espagne donne les îles à conquérir à Rejon. Victoires et défaites, vicissitudes, guerre intestine entre les officiers espagnols, dépopulation effrayante des insulaires par l'épidémie et le fer des Européens, telle est l'histoire des Canariens défendant leur liberté jusqu'à leur dernier homme de guerre. Cependant les capitaines, toujours vaincus mais se recrutant, devaient nécessairement s'emparer de Canaria déserte; en effet ils triomphent après quatre-vingt-dix ans de luttes.

Nous avons vu le fort de Lagarte à Canaria, commandé par Alonzo de Lugo, que la destinée tient en réserve pour la conquête de Ténériffe. A Séville, son butin dépensé, errant dans la cathédrale, Lugo voit apparaître saint Pierre qui le couvre d'or; charlatanisme pieux, démodé à l'heure actuelle, mais infaillible en ces temps d'ignorance et de superstition. Les marchands sévillans, plus intéressés à la conquête que saint Pierre lui-même, équiperont sa flottille et par leur concours effectif Lugo conquiert Palma. A Gomera il trouve la veuve de Rejon, Iñez Babadilla, héroïne de drame qu'il épousera un jour. Trois descentes successives et des armements considérables trois fois renouvelés, lui mettront en main des forces supérieures. Vaincu ou vainqueur, avec une

ténacité et une astuce extraordinaire, il emploiera, par l'intermédiaire de ses conseillers les pères, les mensongères promesses et les trahisons profondément calculées; les Guanches décimés arrivent au jour des Realejos sans pouvoir mettre une poignée d'hommes en ligne. Bencomo, le type héroïque le plus pur, termine glorieusement l'histoire des premiers nés du globe. Dès ce jour, les îles Canaries conquises sont en proie au vainqueur. Refoulés sur les cimes élevées, les derniers restes des Guanches iront diminuant, bétail humain dont il reste à peine des traces en 1600; ceux dont les conquérants purent s'emparer apprirent dès le premier jour le chemin d'Amérique et la race primitive que le plus terrible cataclysme terrestre n'avait pu détruire disparaître par la main de l'homme.

Nous avons vu l'émigration systématique, cette lèpre des sociétés modernes, fruit de la tyrannie politique, morale et religieuse, devenir la seule ressource des habitants pressurés par le clergé et la noblesse. Nous avons estimé l'émigrant pour sa probité, son ardeur au travail, son énergie morale et sa soif de lucre. Aujourd'hui l'émigration a trouvé sa loi, elle n'est plus une nécessité, elle est en certains cas utile et profite aux Canaries au lieu de leur nuire.

La grande pêche nous a montré sous un aspect nouveau les descendants métis de ces Guanches qui avaient l'horreur de la mer, montés sur des bateaux mal grésés, mal aménagés, mais solides de coque, sillonnant le grand canal africain du cap Noun au cap Bojador. Nous avons rapporté pour nos lecteurs les miraculeuses pêches qui emplissent un navire en quelques jours, et décrit les bizarres *chicharreros* dont les feux quadrangulaires animent le rivages maritimes du Puerto et de Santa-Cruz. Nous avons reconnu que la grande pêche pourrait devenir une industrie considérable si le progrès y était porté, comme l'accroissement de la fortune publique permet de l'espérer.

Voici les Guanches, splendide race, miraculeusement sau-

vée, il y a plus de onze mille ans, du grand cataclysme qui engloutit un monde, réalisant la fable de Noë. Nous avons décrit leurs vêtements, leurs coutumes, les mariages, les usages particuliers; les indications échappées aux pères qui voulaient cependant tout détruire, ont été suffisantes pour dépeindre la famille et l'individu. En regard des mœurs et coutumes de la race autochtone, nous avons retracé les mœurs et coutumes des insulaires conquérants et nous avons trouvé l'Espagne dans les Canaries, avec des qualités de plus, l'aménité, la douceur, la bonté, avec des défauts en moins, la morgue, la superbe, l'orgueil nobiliaire. Nous avons trouvé les Canaries plus heureuses que la terre ferme sous un ciel plus clément, les mœurs plus douces, les usages plus policés, le vêtement plus confortable et décent, la vie plus facile en un mot. Si nous avons regretté l'indolence créole, nous y avons constaté cependant une grande énergie dans la classe ouvrière des champs.

Les îles Fortunées, auxquelles la nature a prodigué ses dons, sont moins sujettes aux infirmités physiques que les continents. Si l'éléphantiasis y exerce encore des ravages, ils tendent à diminuer, et par le déplacement on peut espérer voir s'éteindre cette maladie qui ne frappe qu'une sorte de famille très restreinte. La classe supérieure, seule soumise par sa vie européenne aux infirmités ordinaires, y jouit cependant d'un privilège considérable, car les douleurs y sont moins vives et les maladies, y prenant rarement un caractère d'exaspération, tendent à revêtir les formes les plus bénignes. Pour ce qui est de la masse de la population, elle jouit d'une santé telle que pas une contrée sur le globe ne peut lui être comparée.

Un autre fléau a attiré notre attention; les sauterelles d'Afrique sont un mal sans remède qu'il ne nous paraît pas possible d'atténuer, c'est un cas de force majeure qu'il faut subir, tout en constatant que ce mal n'est pas périodique, rarement général et qu'il n'arrive qu'à des intervalles éloignés.

Nous avons retracé l'histoire du jardin d'acclimatation, qui depuis quatre-vingt ans a attiré l'attention du monde savant et charmé tous les voyageurs. Nous avons pensé que la conservation de ce monument canarien était un devoir rigoureux pour les insulaires ; la célébrité glorieuse de cette ruine peut être perpétuée avec un peu d'effort, et si, comme nous le pensons, un jardin d'acclimatation est une utopie, un jardin botanique splendide doit le remplacer avantageusement ; y ouvrir des cours de botanique ou d'agriculture, est un rêve irréalisable à cette heure.

Déjà des écoles publiques en assez grand nombre ont été créées malgré les difficultés les plus grandes, parce que l'instruction publique est un besoin que les insulaires éprouvent réellement ; nous ne doutons pas qu'ils ne fassent pour le satisfaire des efforts que le succès couronnera. Nous avons fait le récit des vicissitudes du haut enseignement à la Gran Canaria, à Santa Cruz, à la Laguna et nous avons trouvé deux établissements à peu près convenables mais bien insuffisants. Dans la voie nouvelle ouverte aujourd'hui à l'Espagne, il sera possible de trouver des facilités pour développer aux Canaries l'instruction secondaire, puis l'étude de la théologie, des arts, des sciences et des lettres, de manière à donner satisfaction aux besoins locaux sans nécessiter l'envoi des élèves sur le continent. Nous pensons enfin qu'à Ténériffe, comme on l'a fait à Madère, il serait bon d'établir une école de médecine qui, nous n'en doutons pas, répondrait à un besoin public et attirerait dans cette île une grande quantité de malades.

Voici le plus vieux témoin des premiers âges de la terre, le dragon ! la fable l'avait animé, la poésie lui avait donné une mission, la médecine en avait fait une panacée, l'histoire a déroulé sous ses ombrages les tableaux variés des incursions antiques, syriennes, carthaginoises, romaines, portugaises, italiennes, françaises ; son suc rouge sanguinolent, ses feuilles tranchantes comme des épées, son tronc

à peau de serpent, les moignons coupés de ses branches en avaient fait l'être le plus prodigieux de la création; la botanique a fixé son âge et son espèce et ce dragon fabuleux est devenu une asperge de dix mille ans, douze mille ans peut-être. Maintenant renversé par l'ouragan, son faite immense pèse sur la terre auprès de son tronc creusé mais encore debout; le gardien des pommes d'or du jardin des Hesperides n'est plus! Son souvenir vivra éternellement par la gravure, la peinture, la photographie, la science, même par des livres plus modestes et les récits des voyageurs. Ce débris doit être respecté par les fils des conquérants qui firent célébrer la messe d'actions de grâces de la prise de possession sur ce tronc consacré par le paganisme, leurs pères firent du dragon un Capitole, un autel, d'où partirent comme d'un centre triomphal la grande artère de l'île et les divisions territoriales allouées aux capitaines qui vainquirent dans la splendide vallée dont il fut douze siècles la gloire et l'ornement.

La population actuelle, fille des conquérants dévots, crédules et superstitieux, ne put se soustraire à la domination cléricale et subit pendant trois siècles toutes les conséquences désastreuses du système d'exploitation que le clergé avait établi. En retraçant l'histoire de la vierge de la Chandeleur, nous avons montré que la crédulité ignorante avait fait la fortune des prêtres et la misère des insulaires; tant de maux ont pris fin. Si de ces saintes impiétés il reste encore des souvenirs, c'est tout. Le clergé actuel ne pourrait plus comme autrefois renouveler ses prestiges, même si la loi l'y autorisait, car les masses étant tout aussi religieuses, sont bien plus éclairées.

La conquête accomplie, le clergé bénit la terre et s'en alloua la meilleure part. Nous avons dit ses richesses, même sa puissance politique, car il absorba le pouvoir civil; maître incontesté des fortunes et des consciences, il gouverna de fait l'Archipel pendant trois cents ans, proie luxuriante que

ses membres divers se disputèrent avec furie ; leurs luttes ont égayé nos récits. Le clergé maître absolu, le gouverneur aussi docile que les sujets, tranquille possesseur des trois cinquièmes des terres, s'endormit dans la paresse, l'ignorance et même les pratiques les moins honorables. Aujourd'hui, grâce aux progrès politiques, rendu à la vie réelle, les sociétés claustrales dissoutes, le clergé a repris sa place dans la paroisse, et s'il y exerce une influence encore justifiable par sa supériorité intellectuelle sur les masses, cette influence s'amointrit de jour en jour. Que l'instruction se propage et le clergé pourra remplir honorablement dans les îles sa mission évangélique ; pour cela qu'il suive les préceptes du Christ, qu'il se désintéresse de la politique et de toute administration civile ; son royaume n'est pas de ce monde. Qu'il se contente de la direction des consciences, c'est là sa force réelle et sa seule mission.

Les îles Canaries, voisines de Madère la plus célèbre des stations médicales du globe, pensent pouvoir rivaliser avec elle ; elles peuvent quelquefois, à notre avis, convenir plus parfaitement, mais toujours compléter Madère. Nous avons étudié à ce sujet la Orotava et le Puerto, puis Santa-Cruz. Dans la capitale, pendant quatre mois d'hiver, nous avons trouvé plus de chaleur, une température presque aussi peu variable et une humidité moins grande qu'à Madère ; à la Orotava, une délicieuse résidence d'automne et de printemps ; aux vallons des versants nord-est, des sites enchanteurs, des promenades pittoresques. Nous avons dû reconnaître que les conditions de confortables sont insuffisantes en vue de l'avenir désiré, mais qu'elles sont convenables à peu près, dans l'état actuel.

Nous avons retracé les usages agricoles, la culture de la cochenille, le travail des terres. Sous ce rapport la fortune récompense le travail, l'émigration a cessé et par le travail la moralité publique a augmenté. Les irrigations furent dès le début, le monopole exclusif des sociétés nobiliaires, elles

sont aujourd'hui en quelque sorte démocratisées. Il y a encore sur ce point des améliorations à faire, surtout dans l'est de Ténériffe, tandis qu'à Canaria, les irrigations plus faciles ont été mieux faites et avec plus d'ensemble. Si par suite des progrès de la science chimique, la culture de la cochenille venait à cesser de donner des résultats lucratifs, il n'y a pas de doute qu'en moins de cinq ans les terres seraient disposées pour de nouveaux produits, car ce sol a donné déjà la canne à sucre, les céréales, la vigne, la cochenille, et donnerait demain le coton, le tabac, le café, le thé même; cette terre peut tout produire.

Nous n'avions examiné que la vie individuelle des Guanches, mœurs et coutumes, nous avons dû étudier ce peuple vivant en société, s'administrant. Nous avons assisté au couronnement de ses monarques, à ses fêtes religieuses, à ses luttes de gymnasiarque, à sa vie civile, militaire, judiciaire. Nous avons dit sa loi agraire, ses lois criminelles, sa loi du divorce; nous avons indiqué deux grandes divisions sociales, les maîtres et les serviteurs, ou mieux, les sujets fils de l'homme et les maîtres fils des dieux. Dans la population générale nous avons trouvé des castes : la famille royale, la noblesse recrutée dans les héros prototypes de force, de courage ou d'habileté, la famille religieuse, les vestales, les accoucheuses, les bouchers, les embaumeurs, les guerriers et les pasteurs; nous avons vu les Guanches honorant les morts par un culte, conservant les corps avec art et nous avons montré les grottes sépulcrales. C'était facile; mais il fallait trouver une origine à ce peuple et qualifier cette race. Après l'avoir fait rentrer bien ou mal dans une division de la science ethnographique, nous avons retrouvé dans cette société primitive les usages politiques, sociaux, les croyances religieuses des premiers peuples du globe; cette race de l'âge de pierre nous a donné les preuves de son antériorité par des certitudes architecturales. Celtes purs ou mélangés avec une race lybienne venant probable-

ment du rameau caucasique arménien, nous avons vu les Guanches doués du courage des races celtes, croyant comme elles à un Dieu unique; nous avons retrouvé dans la langue les radicaux celtiques mêlés aux radicaux semitiques et berbères. Mystère insondable peut-être, où l'esprit se perd, qui serait depuis longtemps connu si l'idée de la science d'observation, d'analyse et de philosophie historique avait prévalu chez les pères; au lieu de cela ils furent possédés, par ignorance et parti pris, de la fureur de tout anéantir pour rattacher plus aisément la race conquise à la souche hébraïque.

La langue, la musique, la poésie, les arts devaient être étudiés. Nous nous sommes efforcés d'apporter dans cette question toute la réserve possible, sachant combien le blâme est pénible et la louange fade. Nous avons pris le parti le plus honnête, non le plus habile, disant selon notre conscience ce que nous avons pensé être véridique, sans flatterie ni dénigrement. Nous croyons que de ce chapitre il restera comme résultante dans l'esprit de nos lecteurs, une opinion favorable en faveur des insulaires.

Andalous pour la plupart, les habitants actuels descendant des Cantabres, des Carthaginois et des populations celtiques du continent, ont retrouvé dans les Guanches ce sang celte primitif que l'hercule carthaginois était venu chercher à l'antique Gades, y bâtissant le temple aux deux colonnes. Ce nouveau croisement, à des milliers d'années de distance, a renouvelé la race, plus belle encore dans les îles qu'en Andalousie.

Il était indispensable de montrer l'organisation gouvernementale actuelle des îles canariennes, et nous l'avons fait en passant en revue tout ce qui constitue les actes civils, judiciaires, militaires, cléricaux, travaux publics, instruction publique, administrations provinciales, municipales, police, voirie, hygiène, etc., etc. Nous avons terminé ce chapitre pendant que se préparait en Espagne, la révolution de septembre, aussi nous avons supprimé toutes les considéra-

tions politiques dont nous l'avons fait suivre, ne voulant pas nous exposer au reproche d'avoir émis des prédictions postérieurement aux faits.

Il fallait conclure par un aperçu général sur les sciences physiques et naturelles ; nous l'avons fait brièvement, simplement. Quelques nomenclatures incomplètes donneront aux gens du monde une idée suffisante des sciences auxquelles elles se rapportent.

Sous forme de conversation, nous avons émis quelques idées générales sur la situation actuelle de l'Espagne, c'est un hors œuvre pour lequel nous demandons particulièrement l'indulgence des lecteurs.

Notre travail se complète par des notes intéressantes sur la statistique générale, travail sur lequel nous appelons l'attention des personnes qui se préoccupent d'études économiques.

Et maintenant qu'il faut prendre congé du lecteur, il est bon qu'il sache que nous avons entrepris cet ouvrage pour oublier ; nous lui devons l'apaisement des douleurs les plus vives. Pourquoi le publier ? le manuscrit envoyé à l'éditeur, nous en avons eu regret et nous sentons si bien notre insuffisance que nous gardons l'anonyme. Cela dit, comment se fait-il que nous datons notre livre de Madère où nous terminons un nouveau volume ? Comment se fait-il que nous avons écrit ces pages à Jersey dont nous préparons l'histoire ? quel est le démon qui nous pousse ? La photographie. Le touriste est devenu photographe. Dans l'édition anglaise notre prose insuffisante servira de prétexte à la publication d'images qui la feront oublier.

Madère, 20 avril 1869.

Monsieur Sabin Berthelot, Consul de France à Santa Cruz de Ténériffe.

Vous avez voué quarante ans de votre laborieuse existence à l'étude de l'Archipel canarien et contribué pour une part immense à faire connaître les îles Fortunées, votre patrie adoptive; par votre grand ouvrage, fruit de tant de travaux, vous avez élevé un monument impérissable qui laisse bien loin toutes les œuvres de vos prédécesseurs. Qui osera désormais traiter ces matières après vous ?

Celui-là le pouvait qui gardant l'incognito n'ambitionne aucune palme; celui à qui vous avez tout montré : vos splendides reliefs, vos cartes, vos dessins, vos cahiers, vos collections, lui permettant de puiser à pleines mains dans vos richesses avec une générosité trop rare et une bienveillance toute paternelle; celui que vous avez daigné instruire et conseiller pendant toute la durée de son séjour à Santa Cruz, lui consacrant un temps précieux.

Vous m'avez encouragé à écrire et à publier cet ouvrage et maintenant, arrivé à la fin de la tâche entreprise, je sens que si quelque chose vaut, c'est à vous que je le dois; merci donc, mon vénérable maître, merci du fond du cœur.

Que votre belle vieillesse se prolonge et vous permette de donner encore à la France quelque beau livre d'histoire naturelle; égalez, dépassez Moquin-Tandon qui fut votre ami et mon maître, ce sera la consécration et le couronnement de votre renommée.

Agréé, monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments de respect et de reconnaissance profonde.

APPENDICES

PETIT VOCABULAIRE DE LA LANGUE DES GUANCHES

L'alphabet guanche, en faisant le décompte des lettres employées dans les mots cités dans le cours de l'ouvrage, paraît n'avoir eu que vingt lettres : A B C D E F G H I L M N O P R S T U V Z. Il faut même probablement, selon Bory de Saint-Vincent, retrancher la lettre P, dont on ne trouve qu'un exemple dans plus de 100 mots.

L'emploi de ces lettres, comme dans la langue celte, est en proportion inverse, à l'emploi de ces mêmes lettres dans les langues méditerranéennes ; ainsi dans 200 mots, on peut trouver :

172 A	67 E	43 I	54 O	17 S	12 X
9 B	9 F	9 L	1 P	42 T	20 Y
53 C	51 G	32 M	9 Q	3 U	8 Z
11 D	41 H	61 N	31 R	5 V	

Il est facile de noter que les quelques lettres J P Y X K, lorsqu'elles se rencontrent, ont été employées par les Espagnols qui écrivirent avec leur propre alphabet les mots guanches.

L'ancienne langue des Canaries était gutturale au rapport de tous les chroniqueurs et cette tradition est confirmée par la contexture des mots. C'est une similitude étrange avec la langue celte. Bory de Saint-

Vincent remarqua le premier le rapprochement des terminaisons en *ac* avec la langue celtique; on a trouvé depuis d'autres similitudes.

On a prétendu à tort que les idiomes variaient dans toutes les îles et même que les langues étaient dissemblables. C'est une erreur très bien reconnue aujourd'hui, car on peut affirmer que plus des trois cinquièmes des mots qui nous ont été transmis étaient usités dans toutes les îles.

Les Espagnols, pour se faire pardonner d'avoir laissé perdre la langue et l'écriture des Guanches, ont prétendu qu'ils ne connaissaient pas l'écriture. Cette assertion mensongère a été réfutée fort heureusement par Clavijo, le plus érudit et le plus célèbre des Canariens, qui a cité un fait que nous avons reproduit. « Les hommes les plus sauvages, les nations si grossières et si barbares qu'on les suppose, ont toujours, dit Kirch, quelque signe pour manifester la pensée et la parole par l'écriture. » On s'explique d'autant plus facilement que les Espagnols aient laissé perdre la langue et l'écriture, que toutes les fois qu'ils ont rapporté le même mot, chacun d'eux l'a écrit différemment, ce qui laisse supposer ou qu'ils entendaient très mal ou qu'étant très ignorants ils n'avaient nul souci de la chose. Voici quelques citations.

Phrase de la noblesse devant le mencey.

Zahanat Guayohec. (Nous sommes tes vaisseaux.)

Phrase du défilé de l'avant-garde devant le roi.

Achit Guagnoth Mencey Reste Bencom.

(Vive à jamais Bencomo notre Mencey et notre protecteur.)

Réponse de l'arrière-garde devant le roi.

Guayax échey, oflac nasethe sahana.

(Vive notre Mencey, malgré les rigueurs du Destin.)

Dicton populaire.

Haï tuu cautania. (Fais comme les vaillants.)

Numération.

Les Guanches comptaient en mettant l'unité devant la dizaine et suivaient le système décimal.

Marava. (Dizaine.)	Sinmisetti	5	Marava	10	
Nait	1	Sesetti	6	Nait marava	11
Smetti	2	Satti	7	Smetti marava	12
Amelotti	3	Tamati	8	Amelotti marava	13
Acodeti	4	Morava	9	Acodeti marava	14

L'année des Guanches était divisée en mois lunaires. Les jours, les mois et le nombre de jours des phases lunaires, c'est la numération et le calendrier berbère, égyptien, grec, arabe, qui vient des Atlantes, si la fable d'Atlas enseignant l'astronomie à Hercule n'est pas dépourvue de sens.

Citons quelques mots guanches :

Ataman (ciel).

Alcorac (Dieu), forme berbère ou atlantide pure passée aux Arabes.

Achahuerahan (Dieu créateur), berbère ou atlantide.

Achaman (Dieu suprême), passé aux Égyptiens, Hébreux.

Abora (Dieu fort), passé aux Grecs.

Ahicanac (Dieu préservateur, tutélaire), celte d'origine.

Althos (Dieu élevé), passé aux Grecs.

Efraoranam (Dieu éternel), hébreux.

Acguayaxiraxi (Dieu conservateur), berbère.

Achicanac (Dieu très grand), celte d'origine.

Morayba (Dieu protecteur).

Cuna (chien), passé aux Grecs.

Cuneha (jeune chien).

Lion (soleil).

Alio (soleil), passé aux Grecs, celte.

Zeloy (soleil), berbère-égyptien, celte d'origine.

Magec (grand soleil), celte d'origine, passé aux Grecs.

Lia (soleil d'été), radical celtique : *Lumière*.

Mag (soleil d'hiver), celte d'origine, passé aux Sémitiques.

Guan (fils devenu homme),

Guanc (fils garçon pubère),

Guam (homme),

Guamf (homme âgé),

Guern (homme blanc),

} celte d'origine, homme blanc.

Achicaxna (homme du peuple), berbère.

Achicuca (petit enfant).

Achimensey (homme noble ou secourable), berbère.

Guantch (homme blanc), celte d'origine.

Mencey (homme supérieur aux autres, roi).

Guanchinerfe (homme blanc de Tchinerfe).

Altaha (homme brave, courageux), passé aux Grecs.

Autraha (homme mâle), passé aux Grecs.

Guanarteme (roi des hommes blancs), celte d'origine.

Zucasa (poupon femelle), forme atlantide pure, passé aux Arabes.

Zuca (poupon mâle), passé aux Arabes (téter).

Zucana (poupon femelle).

- Cucaha (petite fille).
 Zuca zucaha (fille vierge).
 Uruen }
 Urena } (esprit de femme), celte d'origine.
 Auepa (étendard), passé aux Grecs.
 Asero (lieu entouré de murailles), celtibère.
 Azeca (murailles), celtibère.
 Amodagag (pique durcie au feu), celte.
 Arahaormaz (figue sèche), atlantide pur.
 Almogarot (adoration).
 Quebehi, ou quehebi ou kebehi, al-kebir, arabe, berbère.
 Guyon (navire selon Galindo) (douteux).
 Anera (homme qui tient sa lance, lancier), grec.
 Taboas (pierre dure employée pour trancher, frapper, tailler).
 Tabonas (obsidienne).
 Cichico }
 Cichiquico } (homme de condition) (douteux), Abreu Galindo, celtibère.
 Quevihiera (majesté, excellence) (douteux), Abreu Galindo, celtibère.
 Tamo (avoine), celtibère.
 Ahoreu (gâteau de farine cuit au four).
 Gaucha }
 Canka } (petit chien), forme atlantide ou berbère.
 Axa (chèvre), passé aux Grecs.
 Hana (brebis), passé aux Grecs, aux Latins (lana), celtibère.
 Begnesmer (mois d'août), passé aux Égyptiens.
 Hachichey (fèves), arabe.
 Ahof (lait), pur atlantide.
 Oche (beurre), pur atlantide.
 Chacerquen (miel), pur atlantide.
 Yoya (rayon de miel), celtibère, passé aux Latins.
 Irichen (blé ou siècle).
 Coran (homme, souche de famille), arabe.
 Chamato (femme, mère de famille).
 Aramotanoc (orge).
 Guayota (esprit).
 Taboua (pierre à couper).
 Givja }
 Adijirja } (ruisseau), berbère pur, passé aux Arabes.
 Moca (bois durci au feu).
 Ocke (graisse), }
 Aculan (graisse rance pour remède), } celte.

- Oro } (eau pure), celte.
 Orode }
 Aala (eau), celibère.
 Enac (soir, crépuscule).
 Guanil (troupeau), celibère pur.
 Triffa } (blé), celibère pur.
 Triga }
 Harba (préter).
 Amodaga (pique, dague), celte.

Noms d'hommes, d'objets, de lieux :

- Acaymo (roi de Ténérife).
 Imobac (un des douze rois de Taoro qui avait 6,000 hommes propres au combat, successeur de Betzenuria, père des neuf enfants qui divisèrent le royaume).
 Arguïjon (signifie belvedere, *look out*).
 Agumar (nom propre).
 Atquaxona (nom propre).
 Centego (lieux inconnus).
 Dautie (lieux inconnus).
 Faïcan (grand-prêtre),
 Faycaye (prêtre), } passé aux Grecs.
 Faynan (homme qui brille), }
 Fayra (pierre ronde, pierrelaine).
 Sel } (lune), passé aux Grecs.
 Cel }
 Tedota (montagne).
 Xaxo (momie).
 Aridaman (bouc), passé aux Hébreux et aux Égyptiens.
 Titogan (ciel pur).
 Maquayan (bétail à quatre pattes).
 Harau (fougère).
 Inbaqu (filets de joncs).
 Tahuyan (jupe de femme).

Il a été fait des efforts impuissants pour recomposer la syntaxe et les conjugaisons de la langue guanche. Les pères qui l'ont tenté ne commentèrent ce travail que lorsque la langue était depuis longtemps perdue par l'extinction des Guanches. Il ne paraît pas du reste, qu'ils eussent étudié la langue berbère qui seule aurait pu leur donner la clef du problème.

L'Afrique, de jour en jour plus étudiée, permettra-elle à quelque linguiste futur un travail dont l'utilité est minime? la science ethnographique seule trouverait son profit dans une telle étude, qui ne saurait être faite sans de grandes difficultés et exclusivement au sein des tribus des Tibbous, des Touaregs et des Amazighis du désert qui seules ont conservé l'idiome berbère dans une pureté relative. L'Afrique peu connue paraît en voie de progrès d'après certains explorateurs anglais, mais la confusion des langues y est flagrante et l'ayant constaté personne n'a encore publié aucun travail de cette nature.

FLORE CANARIENNE

PRINCIPALES PLANTES

Canarina Campula.

ZYGOPHYLLEÆ.

Zygophyllum fontane ri.

MALVACEÆ.

Salviniona acerifolia.

Navæa phœnicea.

Abutilon albidum.

HYPERICINEÆ.

Hypericum glandulosum.

— coadunatum.

Webbia floribunda.

— Canariensis.

— Platysepala.

Androsæmam Webbianum.

CRUCIFERÆ.

Matthiola parviflora.

Cheirantus cinereus.

— Scoparius.

CRUCIFERÆ.

Trucastrum Canariense.

Diehisantus mutabilis.

Cheirantus Cheiri.

Raphanus.

Raphanus sativus.

RESEDACEÆ.

Reseda crystallina.

— scoparia.

Resedella subulata.

VIOLARIÆ.

Mnemon Palmense.

— cheiranthifolium.

GISTINEÆ.

Helianthemum Canarieuse.

— confertum.

— Broussonetii.

Cistus candidissimus.

Rhodocistus Berthelotianus.

FRANKENIACEÆ.

- Frankenia capitata*.
— *ericifolia*.

CARGOPHYLLEÆ.

- Silene nocteolens*.
— *Canariensis*.

PARONYCHIEÆ.

- Polycarpia carnosa*.
— *candida*.
— *aristata*.
— *Smithii*.
Paronychia Canariensis.

TAMARISCINEÆ.

- Tamarix Canariensis*.

GRASSULACEÆ.

- Umbelicus Heylandianus*.
Aichryson cruentum.

GRASSULACEÆ.

- Æonium cruentum*.
— *strepsicladum*.
Sempervivum barbatum.
Æonium Lindleyi.
Sempervivum Goochiæ.
Æonium Haworthii.
Sempervivum urbicum.
Æonium ciliatum.
Greenovia aurea.
Petrophytes polyphyllum.
— *brachycaulon*.
— *Agriostaphis*.

CUCURBITACEÆ.

- Bryonia verrucosa*.

ROSACEÆ.

- Bencomia moquiniana*.
Cerasus hixa.

LEGUMINOSÆ.

- Anagyris latifolia*.
Anonis ulicica.

LEGUMINOSÆ.

- Anonis longifolia*.
— *hebecarpa*.
— *laxiflora*.
— *flexipes*.
— *serrata*.
Adenocarpus Frankenioides.
— *foliolosus*.

- Genista Canariensis*.
Teline ramosissima.
Genista stenopetala.
— *microphylla*.
— *splendens*.
Teline rosmarinifolia.
Cytisus albidus.
— *nubigenus*.
— *Filipes*.

- Genista rhodo*.
Medicago helix.
— *Canariensis*.
Lotus Spartioides.
— *Campylocladus*.
— *holosericus*.
— *glaneus*.
— *sessilifolius*.
— *trigonelloides*.
— *eriphthalmus*.
Dorgenium spectabile.
Lotus Broussonetii.
Vicia filicaulis.
Lathyrus aphyllus.
Vicia biflora.

TEREBINTHACEÆ.

- Pistacia Atlantica*.

CUNEORÆ.

- Cuneorum pulverulentum*.

RHANNEÆ.

- Rhannus crenulata*.

HICINEÆ.

- Ilex platyphylla*.

CELASTRINEÆ.

- Ilex Canariensis.*
- Catha Cassinoides.*

TERUSTRÆ MIACEÆ.

- Visnea mocanera.*

UMBELLIFERÆ.

- Drusa opposifolia.*
- Pimpinella Buchii.*
- *Dendrotagium.*
- Bupleurum aciphyllum.*
- Pencedanum aureum.*
- Athamantia Cervariæfolia.*
- Ferula Linkii.*
- *tortusa.*
- Astydamia Canariensis.*

CAPRIFOLIACEÆ.

- Sambucus Palmensis.*

RUBRACÆ.

- Vaillantia hispida.*

DIPSACEÆ.

- Ptercephalus Dumetorum.*
- *virens.*

COMPOSITÆ.

- Phagnalum umbelliforme.*
- *purpurescens.*
- Schizogyne obtusifolia.*
- Allagopappus dichotomus.*
- Vieria laevigata.*
- Nauplius sericens.*
- *intermedius.*
- *Stenophyllus.*
- Argyranthem. Jacobæifolium.*
- *ocholencrum.*
- *feniculacenus.*
- *frutescens.*
- *anethifolium.*
- *pumatifidum.*
- Matricaria Courrantiana.*
- Pyrethrum ferulaceum.*
- *ptarmicæflorum.*

COMPOSITÆ.

- Gonosperum multiflorum.*
 - Lugoa revoluta.*
 - Gonosperum fructicosum.*
 - *elegans.*
 - Artemisia Aragonensis.*
 - *reptans.*
 - *Canariensis.*
 - Helichrysum gossypinum.*
 - Senecio Decaimei.*
 - *coronopifolius.*
 - Pericallis multiflora.*
 - *populifolia.*
 - *cruenta.*
 - *papyracea.*
 - Carlina salicifolia.*
 - *Xeranthemoides.*
 - Atractylis Preauxiana.*
 - Centaurea Canariensis.*
 - Serratula Canariensis.*
 - Carduces bacocephalus.*
 - *clavulatus.*
 - Cynara horrida.*
 - Schmidti a la Ciniata.*
 - Tolpis lagopoda.*
 - *Webbii.*
 - Andryala pumatifida.*
 - Prenanthes pendula.*
 - Sonchus Jacquini.*
 - *platylepis.*
 - *acidus.*
 - *gummifer.*
 - *Pinnatus.*
 - *arboreus.*
 - *Webbii.*
 - *Bourgeanii.*
 - Crepis Loweii Canariensis.*
- CONVOLVULACEÆ.
- Legendrea mollissima.*
 - Rhodorriza virgata.*
 - *glandulosa.*
 - *fruticulosa.*
 - Cuscuta episonum.*
 - *Calycina.*

BORRAGINÆ.

- Messerschmidia fruticosa.*
 — *angustifolia.*
Echium Auberianum.
 — *simplex.*
 — *pininana.*
 — *onosmœfolium.*
 — *Decaisnei.*
 — *bifrons.*
 — *giganteum.*

LABIATÆ.

- Bystropogon origanifolius.*
 — *serrulatus.*
 — *Canariensis.*
Thymus origanoides.
Micromeria thymoïdes.
 — *hyssopifolia.*
 — *glabrexens.*
 — *hirta.*
 — *etc., etc., etc.*
Nepeta teydea.
Salvia Broussoneti.
Leucophæ Caudicans.
 — *Argosphacelus.*
 — *Massoniana.*
 — *macrostachya.*
Polidendrum hétérophillum.

SOLANACEÆ.

- Solanum nava.*

SCHROFULARINÆ.

- Campylanthus salsovides.*
Schrofularia Arguta.
 — *Smithii.*
Linaria heterophylla.
 — *Scoparia.*
Callianassa Isabelliana.

OROBANCHÆ.

- Phelipæ à trichocalyx.*

OLCINÆ.

- Notelæa excelsa.*

MYRSINEACEÆ.

- Pleiomeris Canariensis.*

PLANTAGINÆ.

- Plantago arborescens.*
 — *Webbii.*

PLUMBAGINÆ.

- Statice papillata.*
 — *pectinata.*
 — *puberula.*
 — *imbricata.*
 — *macrophylla.*
 — *arborescens.*
 — *brassicæfolia.*
 — *macroptera.*

AMARANTACEÆ.

- Alternanthera achyrantha.*

CHENOPODEÆ.

- Beta procumbens.*
 — *Webbiana.*
Chenolea Canariensis.

LAURIMÆ.

- Phoebe Barbusana.*
Persea Indica.
Oreodaphne factens.
Laurus Canariensis.

EUPHORBIACEÆ.

- Euphorbia atropurpurea.*
 — *Aphylla.*
 — *balsamifera.*

SOLICINÆ.

- Salix Canariensis.*

URTICÆ.

- Urtica stachyoïdes.*
Parietaria filamentosa.
 — *arborea.*
 — *appendiculata.*

MYRICACEÆ.

Faya fragifera.

CAPRESSINÆ.

Juniperus Cedrus.

SOLANACEÆ.

Wilhania Aristata.

TYPHINÆ.

Typha macranthella.

AROIDEÆ.

Dracunculus Canariensis.

ORCHIDEÆ.

Orchis Canariensis.

Habenaria tridactylites.

IRIDEÆ.

Trichonemo grandiscapum.

DIOSCORIDEÆ.

Tamus edulis.

SMILACEÆ.

Smilax Canariensis.

LILIACEÆ.

Scilla hæmorrhoidalis.

— Clasyantha.

— Iridifolia.

— Berthelotii.

Allium clementiferum.

— nigrum.

LILIACEÆ.

Asparagus scoparius.

— umbellatus.

— arborescens.

— Pastorianus.

JUNCEÆ.

Luzula decolor.

— purpurea.

— Canariensis.

COMMELYNEÆ.

Commelyna agraria.

— canescens.

CYPERACEÆ.

Cyperus rubicundus.

GRAMINEÆ.

Phalaris Canariensis.

— brachystachus.

Coix lacryma.

Pemisetum cenchroides.

Panicum paspaloides.

Digitaria nodosa.

Avena hirsuta.

— uniflora.

Dactylis Smithii.

FILICES.

Aspidium elongatum.

Asplenium Canariense.

Cheilanthes piechella.

PLANTES CELLULAIRES

MUSCINÆ.

- Hookeria Webbiana.*
Hypnum Bertheloticum.
Fissidens serrulatus.
Glyphocarpus Webbiai.
Hypnum Teneriffæ,
Fimbriaria Africana.
Lophocolea Preauxiana.

FUNGI.

- Boletus Preauxii.*
Phellus Canariensis.
Clavarii rhodochroa.
Morchella dubia.
Coprinus spiralis.
Agaricus Webbiai.
Polysaceum tinctorium.

FUNGI.

- Coprinus Plutonius.*
Cortinarius tricolor.

LICHENES.

- Evernia Canariensis.*
Ramalina decipiens.
 — *Webbiai.*
Solorina Despreauxii.

PHYCÆÆ.

- Copea biruncinata.*
Anadyomene Calodictyon.
Sargassum Comosum.
Rhodomela episcopalis.
Griffithsia Argus.
Dasya acanthophora.
 — *Delilei.*
Caulerpa Webbiana.

ORNITHOLOGIE CANARIENNE

Neophron alincoche.	Fringille des Canaries.
Faucon pèlerin.	— tintillon.
Faucon hobereau.	— chardonneret.
Faucon cresserelle.	— linotte.
Aigle pygargue.	— tarin.
Épervier commun.	Martinet unicolore.
Milan royal.	Pie éperche.
Buse ordinaire.	Colombe trocas.
Busard montagu.	Colombe biset.
Chouette effraye.	Ganga unibande.
Hibou moyen.	Perdrix gabra.
Corbeau noir.	Perdrix caille.
Choquard ordinaire.	Outarde houbare.
Pie grièche grise.	Court-vite Isabelle.
Gobe-mouche bec-figue.	Ædicnème criard.
Tourdre merle.	Huitrier noir.
Moteux traquet.	Bécasseau brunette.
Bec fin mélanocéphale.	Bécasse ordinaire.
Bec fin des murailles.	Pingouin macroptère.
Bec fin grisette.	Sterne Cauger.
Bec fin passerinette.	Sterne Pierre Garin.
Pipi trivial.	Sterne petite.
Mésange bleue.	Goeland grisard.
Bruant jaune.	Goeland cendré.
Bruant proyer.	Puffin cendré.
Fringille soulcie.	Puffin manks.
— espagnole.	Puffin Auginhs.
— teydiène.	Thalassidrome petreline.

ICHTHYOLOGIE DES CANARIES

NOMS DE QUELQUES POISSONS

<i>Pomatomus Telescopium.</i>	<i>Saurus trivirgatus.</i>
<i>Sebastes Kuhlii.</i>	<i>Aulopus filifer.</i>
<i>Sebastes filifer.</i>	<i>Aulopus maculatus.</i>
<i>Serranus acuticostris.</i>	<i>Monacanthus filamentosus.</i>
<i>Briacanthus Boops.</i>	<i>Ophisurus pardalis.</i>
<i>Beryx decadactylus.</i>	<i>Balistes caprinus.</i>
<i>Roveltus Teminiackii.</i>	<i>Julis Pavo.</i>
<i>Dentex filamentosus.</i>	<i>Scarus Canariensis.</i>
<i>Chrysophrys cæruleosticta.</i>	<i>Acantholabrus viridis.</i>
<i>Heliazes limbatus.</i>	<i>Rhombus serratus.</i>
<i>Pristipoma Ronchus.</i>	<i>Solea oculata.</i>
<i>Pagellus Centrodonus.</i>	<i>Solea Scriba.</i>
<i>Netnobrama Webbia.</i>	<i>Pimelepterus Boscii.</i>
<i>Crius Berthelotii.</i>	<i>Anguilla Canariensis.</i>
<i>Sargus fasciatus.</i>	<i>Tetrodæ marmoratus.</i>
<i>Boops Canariensis.</i>	<i>Blemophis Webbianus.</i>
<i>Gemphybus Prometheus.</i>	<i>Coryphæna Equisetis.</i>
<i>Caraux analis.</i>	<i>Cephaloptera Giorna.</i>
<i>Lichia glaycos.</i>	<i>Pteroplatea Canariensis.</i>
<i>Teumodon saltator.</i>	<i>Torpedo hebetans.</i>
<i>Lepidoleprus Selerorynchus.</i>	<i>Myliobatis Episcopus.</i>
<i>Phycis limbatus.</i>	<i>Raia Maderensis.</i>
<i>Asellus Canariensis.</i>	<i>Prionodon obvelatus.</i>

POÈMES ET PASTORALES

POÉSIE HISTORIQUE (PALMA ET GOMÈRE)

TRADUCTION LITTÉRALE

« Le courroux de l'Océan et de ses habitants féroces n'a pas effrayé
« *Anahui* ; il précipita dans les flots pour arracher à la mort son ami le
« plus tendre, il l'a ramené sur le rivage où les flots se brisent roulant
« les cailloux de la grève quand ils s'élèvent et s'abaissent (flux et reflux).
« Aussi dans les combats, l'ami d'*Anahui* ne quitte jamais ses pas, il lui
« fait un bouclier de son corps. Mais le plus brave des guerriers n'a pas
« besoin de ce secours, lui qui vainquit *Tanahuitu*, le géant barbare,
« le tyran farouche qui, du haut de la roche sa demeure, précipitait dans
« la vallée les chèvres qu'il atteignait où les hommes qui se livraient à
« lui. »

CHANT DE DOULEUR (CANARIA)

TRADUCTION LITTÉRALE

« Plaignez *Atrabaya*, elle a grossi les fontaines solitaires d'un torrent
« de larmes brûlantes, elle a fui le vallon qui l'a vu naître, vallon fleuri
« ou elle chantait naguère la fécondité de ses brebis et des chèvres au

« lait si parfumé. Elle a quitté parents et compagnes, a trouvé la solitude chère à son cœur trop plein du souvenir de *Troyaba*.

« Elle aima ce jeune chef dès ses plus tendres années et ne put s'empêcher de rougir lorsque pour la première fois il laissa tomber ses regards sur elle. Leurs poitrines oppressées, embrasées, se pressèrent et le bonheur fut le premier fruit de leur amour.

« Mais *Troyaba* a pris sa massue pour aller combattre, il a choisi deux haches de pierre; l'une, dit-il, pour *GAHUACO* qui me surpasse de toute la tête, l'autre pour *GUIOMAR* qui a tué mon père. Que ne puis-je te retenir? Je pressens un malheur, reste, *Troyaba*, et jouis de mes caresses. Que l'amour te fasse oublier ta vengeance, reste auprès de celle qui sait si bien t'aimer; que les baisers de nos lèvres retentissent dans nos cœurs, ce murmure est plus doux que le bruit des combats.

« Le jeune héros versant des larmes est parti en silence. Comment dire sans pleurer qu'il n'est pas revenu. Vous tous, plaiguez *Atrabaya!* »

AMOUR DÉDAIGNÉ (TÉNÉRIFFE)

Ce morceau traduit de l'espagnol n'est qu'une naïve imitation d'un chant probablement tronqué. On n'indique pas de texte guanche et de plus le lecteur ne trouvera pas dans cette pièce l'originalité native de celle qui précède, et comme il sait que les Guanches n'avaient pas de canots et ne connaissaient pas la géographie, il reconnaîtra qu'il ne doit donner que peu de confiance à ce récit, nous avons eu soin de marquer les phrases douteuses en italique.

« L'insensible *Amana* dédaignait depuis longtemps les aveux de *Garrayga* qui conduisait un grand troupeau de chèvres vers le vallon d'Icod. Pouvait-on le blâmer, puisque le cœur ne se donne pas? Il faut plaindre l'infortuné qui ne sut pas plaire et qui pourtant était digne d'être aimé.

« Malheureux! il a cherché à éteindre son funeste amour comme si la première affection ne durait pas toute la vie! il a pris les armes et couru les chances de la guerre, il a parcouru les montagnes semées de roches roulantes, il a traversé la mer qui sépare les îles; il s'est exposé à tous les dangers.

« Un jour que ses peines lui étaient plus présentes, il s'est écrié : Ma
 « poitrine est embrasée comme le pic de Teyde qui élève sa tête jusqu'au
 « ciel et qu'on voit depuis *les extrémités du monde*. En vain j'étonne les
 « rochers du récit des rigueurs d'*Amarca*; à quoi servent mes plaintes
 « amères? Mon ardeur redouble, je ne puis plus la contenir. Cruelle
 « *Amarca*, redoute pour un infortuné les excès où vont le porter ton
 « insensibilité et tes mépris.

LA DÉLAISSÉE (TÉNÉRIFFE)

Un petit chef-d'œuvre, qu'on en juge :

« Jeunes filles, défiez-vous de ceux qui vous disent qu'ils vous ai-
 « ment; ceux qui aiment véritablement osent-ils le dire?

« *Nénédan* à dit à *Zorahaya* : Depuis longtemps je t'aime et ne puis
 « vivre sans ta tendresse, puis il a soupiré et a serré la main de la
 « jeune fille. L'insensée! elle n'a pu résister au plus beau des hommes,
 « elle lui a laissé cueillir le miel de ses lèvres et l'haleine douce de la
 « jeune fille s'est mêlée à celle du séducteur.

« Mais *Nénédan* a passé de l'autre côté de la montagne emportant
 « l'âme de son amante. Malheureuse *Zorahaya*, tu ne goûteras plus les
 « douceurs de l'amour n'ayant plus de cœur à donner, et jusqu'à ta der-
 « nière heure tu pleureras l'infidèle. Ton corps ira se joindre à ceux de
 « ta famille, là tu trouveras la paix, mais lui le plus cruel des hommes
 « sera-t-il donc digne d'entrer dans la cave sépulcrale des siens? »

Nous avons pensé qu'il serait agréable à nos lecteurs de se faire une
 idée de la poésie de Viana, et pour cela nous avons pris plaisir à traduire
 une des pages les plus simples de ce magnifique poème. Les mœurs et les
 faits que cette page relate sont historiques et serviront à compléter le
 portrait des Guanches. Viana avait recueilli ces indications précises de son
 Mécène, don Juan de Ayala. Ce noble seigneur avait reçu en don la prin-
 cipauté de Tegueste que Philippe II érigea pour lui en majorat. Viana
 eut occasion de vérifier lui-même les titres de possession de ce compa-
 gnon d'armes d'Alonzo de Lugo, le conquistador.

« *Zebensui* que les Espagnols désignent sous le nom de gentilhomme

« pauvre, car il n'était pas prince et cependant gouvernait despotiquement ; il n'était que noble, n'ayant pas droit de porter le sacré Femur ni l'honneur de présider le Tagoror, il commandait un district de la côte nord, entre *Anaga* et *Tegueste*. Jeune, audacieux, il poussa la témérité et l'abus de sa force jusqu'aux actions coupables, opprimant ses vassaux et leur dérochant le fruit de leur travail ; ses rapines dans les bergeries environnantes en avaient fait le fléau du voisinage et les pasteurs résolurent d'aller implorer le puissant Bencomo pour qu'il fit mettre un terme à ces exactions. Le vieux mencey, voulant concilier les honneurs dus à sa race, car Zebensui était son parent, et les devoirs dus à la justice, prend à l'instant une résolution digne de son caractère. Il sort de sa vallée de Taoro et s'engageant seul dans les sentiers les moins fréquentés, il traverse sept lieues en quelques heures pour arriver à surprendre Zebensui avant qu'il puisse être prévenu. Entrant brusquement dans la grotte du seigneur, il le trouve achevant un chevreau qu'il avait dérobé la veille. A cette apparition inattendue, Zebensui reste pétrifié. Il reconnaît le grand Bencomo que ses vertus et sa sagesse ont élevé au rang suprême. — *Majesté, lui dit-il en se prosternant, ta présence ici et à cette heure me remplit de confusion ; toi le mencey le plus élevé de l'île en mon humble demeure ! dans ma misère que pourrai-je t'offrir qui pût être digne de toi et de l'honneur que tu me fais ? permets-moi de m'absenter quelques instants et bientôt je te traiterai comme tu le mérites, te rendant les honneurs de l'hospitalité.* — Mais Bencomo le retenant par le bras au moment où il allait sortir de la grotte, fixant sur lui des yeux sévères, lui parla en ces termes : *Reste, Zebensui, ne va pas voler des biens étrangers pour me les offrir ; reconnais ta faute et souviens-toi que le prince ne doit pas s'alimenter aux dépens de ses vassaux. Donne-moi de l'eau et du gofio, c'est la nourriture du pasteur.*

« Alors Zebensui confus lui présenta le gofio et l'eau, s'excusant de n'avoir pas de sel. Le mencey délaya la farine de ses propres mains et savourant cet aliment grossier : Zebensui, lui dit-il, *si tu savais apprécier le goût de la farine pure recueillie par des mains honnêtes, tu sentirais qu'elle n'a pas été baignée des larmes du pauvre ! Ces tendres chevreaux, ces jeunes agneaux cuits dans le lait, s'ils ont été arrachés à la tendresse de leurs mères et ravis à des pasteurs sans défense te rendront abominable et digne de l'exécration de tes vassaux.*

« Le mencey se leva, ayant ainsi conclu son discours, sortit de la grotte, reprit le chemin de la montagne et disparut. Zebensui n'osa faire un pas ni lever les yeux pour le suivre. Le discours du noble vieillard avait touché son âme ; il croyait toujours entendre sa voix sé-

« vère lui reprochant ses méfaits, et quand il revint de sa stupeur il vou-
« lut implorer son pardon et se jeter aux pieds du chef, mais il était déjà
« loin. Alors, avec l'espoir de l'atteindre il se précipite sur ses traces et
« arrive essoufflé dans le val de *Tegueste* sans avoir pu le rejoindre. Le
« chef de ce district auquel il conta son aventure le traita avec bonté,
« s'offrit comme garant de son repentir et intercéda auprès du mencey
« pour obtenir sa réhabilitation. Zebensui, dit-on, changea de conduite
« et mérita la confiance de son protecteur, lequel lui confia l'inten-
« dance de ses nombreux troupeaux et l'on sait qu'il n'étaient pas gar-
« dés par moins de cent bergers.

« VIANA, poème. »

Cette simplicité de coutumes des anciens Guanches ne rappelle-t-elle pas les mœurs antiques célébrées par Homère? la visite du mencey de Taoro à Zebensui, le chevreau qu'il a rôti lui-même, le gofio pétri par la main du roi, ne ressemblent-ils pas aux détails de l'Illiade, à la visite de Nestor dans la tente d'Achille?

BIBLIOGRAPHIE

Bible, livre d'*Esdras*.

Homère et Hésiode, *passim*.

Platon. — *Timée*.

Plutarque. — *Vie de Sertorius*.

Virgile. — *Énéide*, liv. vi.

Horace. — *Épode*. XVI.

Pline. — *Histoire naturelle*.

Haunon. — *Relation de Voyage*, cité en extrait, par Pline.

Ptolémée. — *Géographie*.

Edrisi. — *Géographie : expédition des Arabes Maghruïnos*.

Ebn al Ouardi. — *Même expédition*, 1147.

Flogietta.

Pedro de Albano.

Petrarca.

} — Voyage de Teodosio Doria et Agostino Vivald
1291.

Boccacio. — *Expédition Angiolino del Tegghia de Corbizzi*, 1341.

C'est à partir de cette époque que les cosmographes portent les îles sur les cartes géographiques. Pendant tout le moyen âge, depuis Ptolémée 130 de notre ère, il en avait été fait mention, mais aucune carte ne les avait retracées.

Carte du comte Baldelli. — Auteur inconnu.

Carte de Picigano. — Venise 1367, cabinet du duc de Parme.

Atlas catalan. — 1375, Jacob Ferrer.

Bontier et Leverrier, chapelains de Bethancourt, historiens de la première conquête. — *Journal de la conquête*, écrit 1402 à 1406.

Chronique de Azurara, expédition entreprise par ordre de don Enrique, infant de Portugal, 1443-1444.

Cadamosto ou mieux Da ca da Mosto, 1484.

Alonso Espinosa, père de l'ordre de Saint-Dominique, 1594.

Le Tasse. — *Jérusalem délivrée*, passim.

Don Antonio Viana. — *Antiquités Canariennes*. Poème.

Il était bachelier en lettres et en droit, et a traité spécialement de la conquête de Ténériffe, où il était né, 1604.

Cairasco de Figueroa, contemporain de Viana. Cervantes lui rendit hommage comme à un grand poète ; il écrivit l'histoire de son temps.

Abreu Galindo, frère franciscain, 1632, a écrit les trois conquêtes de Bethancourt, Herrera, Lugo.

Nuñez de la Peña. — 1676, *Histoire et Antiquités*.

Œuvre dédiée à la vierge de la Chandeleur, patronne des îles ; a indiqué le premier les alliances entre les indigènes guanches et les premiers colons. Il visita les sept îles avec son évêque en tournée pastorale. Il fut nommé *chroniqueur général de Castille et Léon*, il était *familier du saint-office*.

Don Luis de Anchieta, — 1679, *Excellences et Antiquités canariennes*.

Auchieta de Alarcon. — *Antiquités historiques canariennes*, 1750.

Bartolome Garcia del Castillo. — *Antiquités de l'île de Fer*, 1707.

Frère Jose de Sosa, ordre de Saint-François. — *Topographie*.

Don Antonio Portier, protecteur des Indes, membre des académies de Madrid. — Auteur de trois mémoires qui font partie de l'académie d'histoire de Madrid.

Don José Viera y Clavijo. — *Notices ou Histoire générale des îles Canaries*, fut le traducteur annotateur de Buffon.

Pedro de Quejada, frère carmélite. — *Fragments*, manuscrit.

Muñoz. — *Compilations et Extraits*.

Bartolomeo de las Casas. — *Histoire générale des Indes*.

Lopez de Vega — fit un drame héroïque où saint Michel vient donner la victoire au conquérant Lugo.

Esteban Garibay. — *Chroniques espagnoles*.

Cristobal de la Camara. — *Constitutions synodales*.

Ortez de Zuniga. — *Annales sévillanes*.

Cordero, père jésuite. — *Histoire insulaire*.

Jose Freire, père de l'oratoire.

Herrera y Mariana.

Lopez de Gomara.

Nebrija.

Pedro de Medina.

Castellanos.

Benzoni, milanais.

Lucius Marineus.

Francisco Thamara.

Andrès Thebet.

Antonio Galuao.

Il est impossible de citer tous les auteurs qui par fragments ont parlé des Canaries.

En remontant vers l'antiquité, le père Loza a cité, depuis Homère jusqu'à Pline, cent seize noms d'auteurs hébreux, grecs, africains ou latins antérieurs aux premiers siècles de notre ère, qui ont écrit sur les îles.

Depuis cinquante ans il a été publié quelques œuvres remarquables ; les plus célèbres à juste titre sont celles de Bory de Saint-Vincent et surtout l'œuvre de MM. Webb et Berthelot, neuf volumes grand in-quarto, avec planches et dessins, publié à Paris par le ministère de la marine et des colonies. (N'est pas dans le commerce et ne se trouve que dans les grandes bibliothèques d'Europe.)

STATISTIQUE DES SEPT ILES
DE
L'ARCHIPEL CANARIEN

TÉNÉRIFFE

HAUTEUR

	Mètres
Santa-Cruz	0
Orotava.	650
Laguna.	250

TEMPÉRATURE

Janvier à juillet	16° à 24°
Juillet à décembre	23° à 16°

RÉGIME DES EAUX

Mois les plus secs, par jour. Pipes 185,000

1860. — RECENSEMENT

Établis nationaux 13,700
— étrangers. 209

ECCLÉSIASTIQUES

Jadis (avant la loi du clergé) 1,200
Actuels 203

INSTITUTIONS RELIGIEUSES

Hommes. 0
Femmes (ne se recrutent plus) 42

EMPLOYÉS

En activité.	{	de l'État	232
		provinciaux	53
		municipaux	189
En retraite.	{	de l'État	27
		provinciaux	0
		municipaux	1

Corps consulaire étranger. 12

Armée et milice 827

MILICIENS

Il y a une milice insulaire ;— du temps des Barbaresques et des Anglais tout citoyen devait le service militaire.

Aujourd'hui le nombre est fixé à. 2,160 — 827



MARINS

Inscription maritime. 1,345



Propriétaires 8,326
C'est un dixième de la population totale.



Fermiers à bail 3,326



Marchands. 529



Employés de commerce 144



Capitaines, marine marchande 37

Matelots. 334



Professeurs. 17

Maîtres professeurs particuliers. 8

Avocats 50

Notaires et avoués 23

Médecins et chimistes 29

Pharmaciens 10



Artistes (beaux-arts). 8

Agronomes. 10

Architectes.	18
Fabricants	8

Ouvriers, industriels	{ hommes.	738
	{ femmes.	489
Ouvriers, fabrique	{ hommes.	142
	{ femmes.	14
Ouvriers	{ artisans	1,583
	{ journalières.	1,200
Journaliers, terrassiers	hommes.	20,876

AGRICULTURE

Les femmes travaillent comme les hommes pour la récolte, et toute l'année pour la cochenille.

Serviteurs.	hommes.	1,728
Servantes	femmes.	2,730
Pauvres	{ hommes	380
	{ femmes.	1,034
Sourds et muets.	{ hommes	34
	{ femmes.	28
Aveugles et estropiés.	{ hommes	271
	{ femmes.	241

MOUVEMENT DE LA POPULATION

De 1857 à 1861	93,700
Naissances.	17,331
Moyenne par an.	3,466
Morts	9,430
Moyenne par an.	622

ÉMIGRATION

Elle a été très forte; elle est quasi nulle aujourd'hui, grâce à la culture croissante et la fortune accrue. La misère seule crée l'émigration.

Élephantiasis 83
 On a fait un hospice général à la Grande Canarie.

MUNICIPALITÉ

Électeurs en 1861 3,702
 Éligibles » 2,327
 Par une nouvelle loi électorale on avait élevé le nombre de 5 p. c.,
 soit à 4,200.
 Depuis la révolution le suffrage est universel.

CORTÈS

Les fles élisent cinq députés, par scrutin de liste. On fait un bulletin
 de cinq noms, les cinq noms qui ont la majorité des votes sont élus.
 Électeurs 1,026
 Nouvelle loi. 1,500
 Aujourd'hui les députés sont élus par le suffrage universel.

ÉCOLES PRIMAIRES

	Villages à écoles.	Écoliers.	Sans écoles.
Hommes	30	1,863	20
Femmes	16	1,138	16

ÉCOLES SUPÉRIEURES

Laguna	}	Enseignement secondaire	
		Institut provincial.	94
Santa Cruz.	}	École normale	12
		École de marine	34
		Beaux-arts, dessin, arithmétique, géogra- phie.	202

HOPITAUX

Assistés dans l'année 1,667

DÉPENSES MUNICIPALES DE L'ÎLE

Municipalité.	317,000 réaux.
Police de l'île	53,000
Police urbaine	89,000
Instruction	188,000
Bienfaisance	1,000
Travaux publics	89,000
Prisons	81,000
Forêts	79,000
Charges municipales.	71,000
Frais, imprimés	35,000
Total.	1,057,000 réaux.

IMPÔT POUR CES DÉPENSES

Revenu	410,000 réaux.
Déficit.	640,000
Pour la balance duquel on a établi un impôt: Territorial, industriel et de consommation.	

RICHESSÉ IMPOSABLE

	Rustique.	Urbaine.
En rente.	10,635,000 réaux.	2,376,000 réaux.
Troupeaux		155,000
Total.		13,000,000
Estimation erronée, antérieure à la culture de la cochenille.		

Paiements à l'État.	2,742,000 réaux.
-----------------------------	------------------

RÉPARTITION.

De			Imposés.
	1 à	10 réaux	3,466
	10 à	20	2,627
	20 à	30	1,820

ARCHIPEL DES CANARIËS.

347

			Imposés.
De	30 à	40 réaux	1,335
	40 à	50	1,034
	50 à	100	3,068
	100 à	200	2,294
	200 à	300	1,041
	300 à	500	771
	500 à	1,000	671
	1,000 à	2,000	263
	2,000 à	4,000	109
	4,000 à	6,000	25
	6,000 à	8,000	4
	8,000 à	10,000	5
	10,000 et plus		3

RICHESSE EN BESTIAUX

Bœufs et vaches.	4,916
Chevaux	1,802
Mulets	2,124
Anes.	2,896
Brebis	7,600
Chèvres.	15,000
Cochons	5,594
Chameaux	68
Total.	40,375

PRODUCTION

	Fanegas.
Blé, moyenne par an (60 réaux la fanega)	92,994
Mais — (50 réaux —)	22,693
Orge — (38 réaux —)	23,598
Avoine —	1,069
Seigle —	2,372

Savent lire. 12,500

IMPORTATION

	Réaux.
Étranger, en dix-huit ans	85,000,000
Amérique	17,000,000
Péninsule	20,000,000
Total.	<u>122,000,000</u>

MOUVEMENT DU PORT

Navires de guerre	12 à vapeur.	2 à voiles.
Étrangers.	60 —	4 —

Navires marchands, Espagne	78 à vapeur.	105 à voiles.
— Étranger	50 —	167 —
Cabotage		790

Chemins terminés 50 kil. fts.

Lettres distribuées. 300,000 à 400,000

Cochenille. Chapitre à part.

Cimetière protestant à Santa Cruz. Cimetière protestant au Puerto.
Culte jadis interdit.

CANARIA

Plus grande hauteur 1,981 mètres.

Eaux 200,000 à 300,000 pipes par jour

Habitants. 68,070

Étrangers. 53

Savent lire 9,500

Ecclésiastiques 108

Religieuses (ne se recrutent plus). 40

Employés (État) 55

— provinciaux. 17

— municipaux. 118

Consuls 5

Soldats. 163

Milice 1,741

Propriétaires. 6,096

Fermiers 2,563

Marchands 437

Capitaines de marine		31
Matelots		310
Professeurs		11
Maîtres particuliers		9
Avocats		31
Notaires, avoués		12
Médecins.		15
Pharmaciens.		6
Vétérinaire		1
Artistes		28
Agronomes		6
Architectes		9
Fabricants		7
Industriels	{ hommes	685
	{ femmes.	211
Artisans	{ hommes	1,414
	{ femmes	609
Ouvriers de fabrique	{ hommes	60
	{ femmes.	34
Journaliers (campagne).		7,855
Serviteurs	{ hommes	1,665
	{ femmes	1,855
Pauvres	{ hommes	137
	{ femmes	430
Sourds-muets	{ hommes	23
	{ femmes	15
Aveugles et estropiés.	{ hommes	190
	{ femmes	214
—		
Mouvement de population		68,972
Naissances		15,708
Morts		7,746
Émigrés		3,330
Moyenne par an		3,153
Morts		1,543
Émigrés		660
—		
Éléphantiasis		85

CENS ÉLECTORAL

Électeurs municipaux	2,527
Éligibles	1,667
Électeurs, députés.	766

Gens secourus	1,162
-------------------------	-------

ÉCOLES PRIMAIRES

	Villages à écoles.	Écoliers.	Sans école.
Hommes	21	1,667	1
Femmes	14	1,210	1

SECONDAIRES

Collèges, instituts	37
Écoles de commerce	34
Écoles normales	11
Séminaire	152

DÉPENSES MUNICIPALES

839,000 R. V.

RICHESSES

Rustique	9,743,000
Urbaine.	1,536,000
Bestiaux	273,000

11,000,000 R. V.

Impôt	2,432,000
De 1 à 10 réaux	2,171
10 à 20	2,090
20 à 30	1,373

LES ÎLES FORTUNÉES,

30 à 40	1,028
40 à 50	771
50 à 100	2,306
100 à 200	1,931
200 à 300	788
300 à 400	742
500 à 1,000	568
1,000 à 2,000	251
2,000 à 4,000	100
4,000 à 6,000	20
6,000 à 8,000	13
8,000 à 10,000	1
Au dessus	9

Bestiaux	57,889
Bœufs	8,000
Moutons	2,400

PRODUITS

	Fanegas
Blé	29,600
Orge	27,000
Maïs	93,000
Seigle	1,900

IMPORTATION

	R. V.
Étranger	51,000,000
Amérique	7,980,000
Royaume	9,800,000
Total	68,900,000

CABOTAGE

Navires marchands : à vapeurs.	24. . . .	à voiles	78
Étrangers * —	21. . . .	—	45
Cabotage.			518

ROUTES

21 kilomètres.

Lettres. 114,900
 La Gran Canaria et Ténériffe sont en communication bi-mensuelle par un bateau à vapeur et chaque jour par un bateau à voile.

FUERTEVENTURA

Ville	1
Villages	21

POPULATION

Hommes		5,369	
Femmes		5,627	
	Total.	10,996	
Ne savent lire.	{	hommes.	4,108
		femmes.	4,787
		Total.	8,895

Ecclésiastiques		11	
Employés (État)		1	
— (provinciaux)		1	
— (municipaux)		17	
Armée (sous les armes)		29	
Ouvriers des champs		1,856	
Servants	{	hommes.	287
		femmes	150
Capitaines de marine		2	
Marins		21	

Avocats	1
Médecin	1
Industriels	14
Ouvriers de ferme	103
Estropiés	27

Naissance (par an)	426
Morts	254
Émigration en 1837	71

L'émigration a cessé

Éléphantiasis	7
-------------------------	---

CENS ÉLECTORAL

Électeurs	633
Éligibles	432

ÉCOLES

	Écoles.	Élèves
Hommes	7	148
Femmes	1	35

L'île est en communication avec Lanzarote, et les deux avec la grande Canarie, par deux bateaux à voiles; quatre voyages mensuels.

Bœufs	1,488
Chevaux	104
Mulets	9
Ânes	665
Brebis	7,887
Chèvres	2,790
Cochons	96
Chameaux	632
Total	20,543

	Fanegas.
Blé	4,600
Seigle	16
Orge	23,900
Maïs	880

MARINE

Cabotage	1,728
Haut_bord	25
	<hr style="width: 10%; margin-left: auto; margin-right: 0;"/>
Total.	1,753

Poste aux lettres. 7,888

GOMERA

Villes	1
Villages	15
Groupes.	160

POPULATION

Total.	11,360
----------------	--------

Ne savent lire.	10,616
-------------------------	--------

Ecclésiastiques	7
Employés (gouvernement)	3
— (provinciaux)	2
— (municipaux)	12
Corps consulaires	0
Armée (sous les armes)	27
Maîtres particuliers.	1
Médecins, notaires, avoués, apothicaires, architectes.	0
Artisans divers	70
Journaliers (campagne)	2,080
Servants	484
} hommes	364
} femmes	120
Aveugles et estropiés (des deux sexes).	82

MOUVEMENT DE LA POPULATION

Naissances (par an)	406
Morts —	150
Émigrations. (Il n'y en a plus depuis trois ans.)	89

Éléphantiasis	46
-------------------------	----

CENS ÉLECTORAL

Habitants	11,360
Électeurs	563
Éligibles	374

Bœufs	1,278
Chevaux	56
Mulets	66
Anes.	363
Moutons	1,714
Chèvres.	0
Cochons.	2,800
Chameaux	0

	Fanegas.
Blé (par an)	3,005
Seigle —	708
Orge —	4,797
Avoine —	0
Maïs —	4,086

ÉCOLES

Villages avec écoles.	5
Élèves	129

NAVIRES

Cabotage	321
--------------------	-----

Lettres	1,985
-------------------	-------

HIERRO

Ville.	1
Villages.	18
Habitations	814

POPULATION

Hommes	2,281
Femmes	2,743
Total.	5,026

Ne savent lire. . .	{	hommes	1,186
	{	femmes	2,491

Ecclésiastiques	3
Employés (État)	0
— (provinciaux)	0
— (municipaux)	2
Soldats (armés)	6
Propriétaires	1,048

Commerçants	3
Marins	24
Médecin	1
Industriels	31
Ouvriers des champs	138
Servants	45
{ hommes	77
{ femmes	77
Aveugles et blessés	40

Population	5,026
Naissance (par an)	157
Morts	63
Émigration. (L'émigration a cessé.)	27

Éléphantiasis	13
-------------------------	----

CENS ÉLECTORAL

Population	5,026
Électeurs	160
Éligibles	102

ÉCOLES

	Écoles.	Élèves.
Hommes	1	109
Femmes	1	30

Bœufs	400
Chevaux	140
Mulets	300
Bestiaux	60
Brebis	1,500
Cochons	1,050
Total	6,450

ARCHIPEL DES CANARIES.

361

	Panegas
Blé	204
Seigle	900
Orge.	3,880
Avoine	1
Mais.	38

NAVIGATION

Navires de cabotage. 306

Lettres 728

LANZAROTE

Ville.	1
Villages.	27

POPULATION

Hommes	7,457
Femmes	8,380
Total.	15,837

Savent lire.	{ hommes	141
	{ femmes	103

MOUVEMENT DE LA POPULATION

Population.	15,837
Naissances (par an).	687
Morts	402
Émigrés. (L'émigration a cessé.)	39

Éléphantiasis.	32
------------------------	----

CENS ÉLECTORAL

Électeurs	724
Éligibles	427

Bœufs	1,343
Chevaux	241
Mulets	15
Anes.	1,326
Brebis	3,160
Chèvres.	8,064
Cochons.	590
Chameaux	1,092
Total.	18,800

PRODUITS

	Panegas.
Blé (par an)	9,393
Seigle	1,515
Orge.	18,962
Maïs	2,180

ÉCOLES

	Écoles.	Élèves.
Hommes	7	212
Femmes	3	121

NAVIGATION

Cabotage	1,098
Haut bord	244
Total.	1,342

Lettres	13,470
-------------------	--------

Canons	10
Soldats	20
Châteaux forts	4

PALMA

Cité	1
Villages.	38
Hameaux	17

POPULATION AU CENS DE 1860.

Hommes	13,052
Femmes	17,683

Ne savent lire	{ hommes	11,630
	{ femmes	16,848

Ecclesiastiques	26
Employés (État)	9
— (provinciaux)	5
— (municipaux)	32
Corps consulaire.	2
Armée (35 seulement sous les armes).	391
Inscription maritime.	850
Propriétaires	3,137
Fermiers	359
Commerçants.	78

Capitaines (marine marchande)	10
Marins	269
Avocats	13
Notaires et avoués	5
Médecins	2
Apothicaire	1
Industriels	132
Artisans	303
Champs	3,778
Servants	{ hommes 592
	{ femmes 820
Aveugles et estropiés	{ hommes 141
	{ femmes 103
Mouvement de la population	31,138
Naissance (par an)	1,031
Morts —	611
Émigration. (L'émigration a cessé.)	335

Éléphantiasis	79
En 1865	87

CENS ÉLECTORAL

Électeurs	915
Éligibles	148

ÉCOLES

	Villages à écoles	Élèves
Hommes	13	478
Femmes	4	134

Boeufs	3,718
Chevaux	203
Mulets	548
Anes	301
Moutons	4,000
Chèvres	4,697

ARCHIPEL DES CANARIES.

367

Cochons	2,276
Chameaux	4

PRODUITS PAR AN

	Fanegas
Blé (moyenne par an)	14,000
Orge "	9,709
Avoine "	30
Maïs "	6,669

IMPORTATION

	R. V.
Étranger	4,472,341
Amérique	3,518,000
Espagne	233,639

NAVIGATION

Navires de guerre	9
Navires de commerce, cabotage.	1,100
" haut bord	106
Total.	1,206

Éducation supérieure	0
--------------------------------	---

CHEMINS

40 kil. de chemins municipaux

Lettres	37,699
-------------------	--------

STATISTIQUE GÉNÉRALE

Évêque (las Palmas)	1
Dignitaires (chanoines capitulaires)	6
Chanoines	21
Bénéficiaires	18

Curés des paroisses	104
Ecclésiastiques	269
Religieuses	82

Villes	5
Villages.	14
Localités	128
Hameaux	199
Amas de maisons	2,681
Maisons seules	950

Population.	237,036
Étrangers	337

Savent lire.	30,500
----------------------	--------

Employés (État)		306
— (provinciaux)		79
— (municipaux)		393
Consuls.		20
Milice permanente en service.		1,130
Milice		5,525
Propriétaires		21,906
Fermiers		8,658
Marchands.		1,237
Capitaines de marine		87
Matelots		1,198
Professeurs		28
Avocats.		101
Avoués et notaires		42
Médecins		50
Pharmaciens		18
Vétérinaires		2
Artistes.		41
Agronomes		21
Architectes		28
Fabricants.		15
Industriels.	{ hommes	768
	{ femmes	792
Artisans.	{ hommes	3,692
	{ femmes	2,013
Ouvriers de fabriques	{ hommes	202
	{ femmes	48
Journaliers (campagne)		40,955
Serviteurs	{ hommes	5,161
	{ femmes	6,381
Pauvres.	{ hommes	788
	{ femmes	2,540
Sourds-muets.	{ hommes	41
	{ femmes	54
Aveugles et estropiés.	{ hommes	745
	{ femmes	660
—		
Éléphantisiques à San Lazaro à Palmas.		359
Décédés.		54
—		

ÉLECTEURS

Municipaux	9,714
Éligibles	6,289
Cortès	2,311

Gens secourus. 2,921

ÉCOLES PRIMAIRES

	Villages à écoles.	Écoliers.	Sans écoles.
Garçons	84	4,606	6
Filles	38	2,702	52

Le nombre en augmente.

ÉCOLES SECONDAIRES

212 garçons	202 filles	414 élèves
152	Séminaire.	

TABLEAU CRIMINEL

	Produits	Absous.	Condamnés
Contre la religion	8	5	3
Homicide	10	8	2
Coups et blessures.	22	6	17
Bonnes mœurs	37	31	6
Injures calomnieuses	4	2	2
Faux témoins, parjures	5	5	0
Vol.	196	105	81
Violation de domicile et préjudices	111	75	36
Total.	393	236	

N. B. — Il y a dix-sept ans qu'il n'y a pas eu d'exécution capitale.

RICHESSE

Rustique	24,826,000
Urbaine	4,850,000
Bestiaux	720,000

PROPRIÉTAIRES — CONTRIBUABLES

De	à	10 réaux.	Imposés.
	1		9,201
	10	20	7,790
	20	30	5,092
	30	40	3,728
	40	50	2,812
	50	100	8,518
	100	200	6,002
	200	300	2,571
	300	500	2,039
	500	1,000	1,536
	1,000	2,000	616
	2,000	4,000	230
	4,000	6,000	47
	6,000	8,000	18
	8,000	10,000	7
	10,000	et plus	13

Bestiaux	164,142
Bœufs	21,424
Brebis	50,300
Chèvres.	59,422
Cochons	13,000
Mulets	4,258
Chevaux	4,485
Anes.	8,290
Chameaux.	1,812

PRODUCTION

	Fanegas
Blé	149,000
Orge	112,500
Maïs	130,337
Avoine	1,609
Seigle	13,046

Mutation de propriété	R. V. 19,000,000
---------------------------------	---------------------

Cela provient des effets de la loi des amphytéoses.

IMPORTATION — 1852 A 1860

	Réaux.	1 an	Réaux.
Étrangers.	148,000,000		23,000,000
Amérique.	29,000,000	—	4,500,000
Espagne	24,000,000	—	3,800,000
	<u>212,000,000</u>		<u>31,000,000</u>

EXPORTATION

En 1861 elle s'éleva à	24,000,000
----------------------------------	------------

La production est beaucoup plus forte.

MOUVEMENT DU PORT — 1862

Navires de guerre, Espagne.	12 à vapeur.	2 à voile
— Étranger	61 —	100 —
Navires marchands, Espagne.	108 —	269 —
— Étranger	101 —	243 —

Cabotage	1,978
--------------------	-------

ARCHIPEL DES CANARIES.

373

Passagers 26,700

Routes, à peu près 100 kil.

Lettres distribuées 393,333

POPULATION — (A PEU PRÈS)

	Par kil. carré
Gomera	31
Lanzarote	21
Fuerteventura	6
Hierro	18
Palma	47
Gran Canaria	49
Ténériffe	47
Total.	219

Total de la population des îles Par kil. carré. 31 h.

EXPORTATION COCHENILLE

1831.	8
1836.	6,008
1841.	100,566
1846.	232,338
1851.	368,109
1856.	1,322,160
1861.	2,193,360
1866.	2,299,150

IMPORTATION GÉNÉRALE

1853 — 1 ^{re} année de la franchise du port.	20,249,000
1860.	31,894,000
1865.	40,173,000

		ÉCOLES	
En 1860.	{ hommes		93
	{ femmes		35
En 1865.	{ hommes		117
	{ femmes		75
Écoles d'adultes			5

N. B. — Les calculs précédents n'avaient été établis qu'en 1860, il était important de faire connaître l'augmentation dans les cinq ans.

TÉNÉRIFFE, PALMA, LANZAROTE

Trois îles volcaniques

Les autres îles sont également volcaniques, mais sans traces modernes.

Les éruptions ont eu lieu aux époques suivantes :

1393	Teyde	Des navigateurs
1430	Valle d'Orotava Montagneta.	Tradition guanche
1444	Teyde	Cadamosto
1492	Teyde	Colombo
1585	Llanos à Palma.	3 mois. Espinosa
1646	Tigalate —	2 mois. Viera
1677	Fuencaliente à Palma.	27 jours
1704	{ Llano de los infantiles Degollada de Almerchiga Roques de Guimar }	{ Ténériffe 2 mois. Viera
1706	Montagna Vermeja Garachico	28 jours
1730	Lanzarote — grande partie de l'île.	7 ans
1798	Chahorra, Ténériffe	3 mois
1824	Tao Yaiza, Lanzarote	3 mois

EXPORTATION DU PORT DE SAINTE CROIX DE TÉNÉRIFFE, 1865

	R. V.
Cochenille.	12,754,133
Barilla	59,401
Vins	348,270
Pierre travaillée, trois ateliers de tailleurs de pierre, exportée à Caracas, Venezuela, Cuba.	290,203
Amandes	134,064

ARCHIPEL DES CANARIES.

375

Poisson salé	650,256
Eau-de-vie	551,266
Soie grége.	1,191,004
Pommes de terre.	250,000
Oignons.	339,000
Fruits secs divers	220,000
	<hr/>
Total.	28,000,000

Exportation de Ténériffe (1865)	28,891,000
Importation —	28,367,000
	<hr/>
Différence.	524,000

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	XXI. Maladies, éléphantiasis	5
—	XXII. Les sauterelles.	20
—	XXIII. Le jardin d'acclimatation	26
—	XXIV. L'instruction publique	43
—	XXV. Le dragon du jardin des Hespérides	50
—	XXVI. Le clergé	67
—	XXVII. Phthisie pulmonaire. — Santa-Cruz, la Orontava, le Puerto, considérés comme stations médicales	94
—	XXVIII. Agriculture, industrie et commerce.	117
—	XXIX. Quelques jours de royauté	143
—	XXX. Arts, musique, littérature, langue	164
—	XXXI. Un roi détrôné.	186
—	XXXII. Guanches. — Gouvernement, origine, Atlantide.	190
—	XXXIII. Aperçu général sur les sciences physiques et naturelles	224
—	XXXIV. Gouvernement civil et militaire, justice, administrations diverses	256
—	XXXV. Conversation à la belle étoile	272
—	XXXVI. Revue rétrospective	304

APPENDICES

Petit vocabulaire de la langue des Guanches	319
Flore canarienne. — Principales plantes	325
— Plantes cellulaires	330
Ornithologie canarienne	331
Ichthyologie des Canaries	332
Poèmes et pastorales	333
Bibliographie	338

STATISTIQUE DES ILES DE L'ARCHIPEL CANARIEN

Ténériffe.	341
Canaria	349
Fuerteventura	354
Gomera	357
Hierro	359
Lanzarote	352
Palma	365
Statistique générale	368

